

GRAMMAIRE

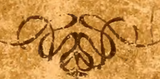
DES

[illegible]ALECTES SWAHILIS

PAR

Le P. Ch. SACLEUX, C. S. Sp.

Miss[illegible] Apostolique



PARIS

PROCURE DES PP. DU SAINT-ES[illegible]

[illegible]

—

[illegible]

[illegible]



GRAMMAIRE

DES

DIALECTES SWAHILIS

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

GRAMMAIRE

DES

DIALECTES SWAHILIS

PAR

Le P. Ch. SACLEUX, C. S. Sp.

Missionnaire Apostolique

Ouvrage couronné par l'Institut
(Prix VOLNEY)



PARIS

PROCURE DES PP. DU SAINT-ESPRIT

30, RUE LHOMOND (V^e)

1909



Aire principale du Swahili.



INTRODUCTION

I

Pour les étrangers, l'expression *bara swahili* [1] « pays swahili » tend à désigner toute la zone maritime, où est parlée la langue swahilie (*ki-swahili*), entre l'embouchure du Djoub et le cap Delgado. De Malindi à l'équateur, les indigènes protestent contre cette généralisation, revendiquant pour eux seuls l'honneur et le droit de porter le nom de *Wa-swahili* (pl. de *M-swahili*), leur pays ayant été, disent-ils, le berceau de la race. Tout au plus acceptent-ils de constater que leurs frères les plus rapprochés, entre la rade de Kilifi et l'embouchure du Pangani, s'arrogent aussi ce titre, non sans faire remarquer que c'est là un privilège usurpé.

Quant à la langue elle-même, elle est parlée sur toute cette côte, du Somaliland au Mozambique, sur une profondeur variable de 15 à 30 kilomètres, dans les îles d'en face et dans l'archipel des Comores. Mais son influence, toujours progressante, s'est étendue bien au-delà de ces étroites limites. A Nossi-bé et sur la côte ouest de Madagascar, le swahili voisine avec le malgache ; à l'intérieur du Continent africain, il rayonne par les voies de pénétration, attei-

1. *Swahili*, du plur. ar. *sawahil* « côtes », comme Bénadir (Ar. *banadir* ports) qui désigne la portion du littoral somali comprenant les rades de *Kisimayu*, *Barawa*, *Merka*, *Mogdisho* et *Warshek*. La première mention du *Sawahil* se trouve dans le récit que le géographe marocain Ibn Bathouta fit de son voyage à la Côte orientale en 731 (1331 A. D). — *Zanzibar* ou mieux *Zendji-bar*, mot de formation arabo-persane, « pays des *Zendj* ou esclaves noirs », ne convient qu'à la ville et à l'île de ce nom. L'expression Zanguebar, que nos géographes donnaient à la Grande Terre d'en face, n'est pas employée dans le pays. Peut-être faut-il y voir une réminiscence de l'expression « pays des Zendj », par laquelle les premiers historiens et géographes arabes, Masoudi (940), Edrisi (1153), Aboulfeda (1273-1331), etc., désignaient la portion de côte comprise entre le Djoub et le cap Delgado, prolongée même dans certains récits jusqu'au cap Corrientes. Le moine égyptien Cosmas, dans sa *Topographie du monde chrétien*, écrite au milieu du VIe siècle, mentionne la mer du Ζίγγιον située au-delà du pays de l'encens (*Barbaria*, la côte somalie à l'ouest du cap Guardafui). Le géographe Ptolémée (IIe siècle) donne le nom de promontoire de *Zingis*, à ce qui semble être le *Ras Hafoun*. Aujourd'hui l'expression Zanguebar n'est plus en usage : elle a été remplacée par *Deutsch Ost-Africa* pour les possessions allemandes, du cap Delgado à Vanga, par *British East-Africa*, pour les possessions anglaises, de Vanga à l'équateur.

gnant les anciens campements arabes, les postes militaires, les missions et les centres de civilisation, jusque et au-delà des grands lacs. Dans le Congo belge enfin, d'anciens esclaves et affranchis swahilis, fixés vers *Nyangwé* et dans la région de Stanley-falls, après le départ de leurs anciens patrons arabes, continuent à parler leur idiome et à le propager sous le nom de **Ki-ngwana** « langue des hommes libres ».

II

On distingue en swahili, d'abord quatre dialectes principaux, qui dominent tous les autres, à savoir, du nord au sud :

1° Le **Ki-gunya** ou **Ki-ti-kuu**, qui couvre la majeure partie de l'île Rasini (*Ti-kuu* des indigènes), avec centres principaux *Paza* ou *Faza*, *Tundwa*, *Mbwa-Dyuma-Ali* et *Kizingitini*. De là il s'étend encore sur le littoral de la Grande Terre, où il est parlé, avec plus ou moins d'altération, par les *hadimu* ou serfs des *Gunya* jusqu'à *Kisima-yu*.

Les sous-dialectes **Ki-siyu** et **Ki-pate**, qui ont respectivement pour centres les villes de *Siyu* et *Pate* dans l'île *Rasini*, sont intermédiaires entre le *Ki-gunya* et le *Ki-amu*.

2° Le **Ki-amu**, qui est parlé dans les îles *Amu* (Lamoo des cartes) et *Mandᵊa*. Ce dialecte s'étend sur le Continent jusqu'au-delà de *Malindi*, où se parle un sous-dialecte, le **Ki-malindi**.

3° Le **Ki-mvita**, dont l'aire s'étend de *Gasi* jusqu'au-delà de *Kilifi* à l'embouchure du *Vwoi*. C'est spécialement le dialecte de Mombasa [1], où il n'y a pas moins de quatre sous-dialectes, le *Ki-mvita* proprement dit (*Ki-mvita tẹa watu wa mdyi wa kale* « des gens de l'ancienne ville »), le **Ki-lindini**, le **Ki-tcangamwe** et le **Ki-dyomvu**, ce dernier sur le continent.

4° Le **Ki-ungudya** ou dialecte de Zanzibar [2], parlé dans l'île et la ville de ce nom.

Les dialectes suivants ont moins d'importance, soit parce qu'ils sont en voie de disparaître comme le *Ki-vumba*, le *Ki-pẽmba* et le *Ki-hadimu*, soit parce que, comme le *Ki-mrima* et le *Ki-mgao*, ils se distinguent peu du *Ki-ũngudya*, dont

1. Mombasa, dont le nom indigène est *Mvita*.
2. Zanzibar, dont le nom indigène est *Ungudya*.

ils diffèrent moins par la grammaire et la prononciation, que par des emprunts aux vocabulaires des langues limitrophes.

5° Le **Ki-vumba** ou **Ki-vanga**, dialecte très spécial au point de vue phonétique, n'est plus employé que par quelques familles dans l'îlot de *Wasini* et derrière *Vãnga*.

6° Le **Ki-mrima** s'étend sur le littoral, depuis *Vãnga* jusqu'au *Rufidyi*, en face de l'île *Mafia* : centres principaux *Tãnga*, *Sâdani*, *Bagamoyo*, *Dari-salama*. Sa phonétique et sa grammaire sont, à peu de chose près, celles du *Kiũngudya*.

Du *Rufidyi* à *Minẽngene*, il est continué par un sous-dialecte, le *Ki-mgao*, dont le centre est à *Kilwa*.

7° Le swahili officiel, qu'on parle dans les villes des Comores, ne diffère guère du *Kiũngudya* que par la prononciation, qui, sur certains points, a des affinités, tantôt avec le *Kivumba*, tantôt avec le *Kiamu*. Il ne faut pas confondre ce swahili avec une autre langue bantoue très différente, le *Cingazidya*, parlé dans les campagnes de la Grande-Comore, ni avec le *Cinzuani*, parlé à Anjouan.

8° Le **Ki-hadimu** occupe l'est et le sud de l'île de Zanzibar. Au nord-ouest, dans l'îlot de *Tumbatu* et sur la baie de *Mkokotoni*, il y a un sous-dialecte, le **Ki-tumbatu**.

Il y en a un autre plus important, le **Ki-pemba**, parlé dans l'île de Pemba, avec quatre variétés dialectales : *a) Kipẽmba tçа kusini* au sud, *b) Kipẽmba tça kivintõngodyi* à *Mvumoni*, *c) Kitçake-tçake* à *Tçake-tçake*, et *d) Kimsuka* à *Tçaleni*.

9° Ce qu'on appelle le **Ki-ngozi** est un dialecte poétique et arcane, exclusivement littéraire, réservé à certaines poésies, à des sentences sibyllines et à quelques proverbes. Ce n'est pas un langage parlé ; ce n'est pas même une variété dialectale bien tranchée, attendu que le *Kingozi* varie considérablement d'un auteur à l'autre. C'est en réalité une forme libre, qui vise au purisme et à l'archaïsme, puisant pour cela dans les dialectes réputés les plus fidèles à l'état primitif de la langue, en première ligne le *Kigunya*, secondairement le *Kiamu* et le *Kimvita*.

Il n'y a aucun dialecte qui soit partout uniforme. Chaque canton, souvent même chaque localité, a ses particularités.

Les Swahilis du nord, surtout les *Gunya*, prétendent avoir mieux gardé que les autres la pureté de la langue. Il ne faudrait pas inférer de là que chez eux la langue a moins évolué. Car, si d'un côté on constate qu'ils ont mieux conservé certains éléments qui ont été perdus ou altérés dans le sud, de l'autre on aperçoit aussi chez eux des pertes ou des altérations qui leur sont spéciales.

En réalité il y a compensation, parce qu'il n'est aucun dialecte qui n'ait l'avantage sur les autres pour au moins un archaïsme, mieux préservé chez lui que partout ailleurs. Ce que l'on peut concéder au *Kigunya* en particulier, c'est que, pour le dictionnaire, il a moins emprunté au vocabulaire des tribus voisines; pour la grammaire, entre autres faits, c'est qu'il a mieux conservé le type antérieur de certains préfixes nominaux *i* - du genre commun et du genre noble, et qu'il a mieux maintenu certains emplois de la forme archaïque *u* du pronom subjectif de la 3[e] personne du singulier du genre personnel. Quant à l'arabisation de la langue, il y a contribué pour sa très large part, au moins autant, sinon plus que les autres dialectes. Au point de vue de la fidélité à la grammaire et au dictionnaire, le *Kiamu* suit d'assez prèt le *Kigunya*; le *Kimvita* s'en éloigne déjà beaucoup plus.

Les indigènes, formés aux écoles musulmanes, écrivent leur langue avec les caractères arabes. A cet alphabet il manque, pour une transcription convenable, le *p*, le *v* et le *tç*. Certains lettrés de *Ti-kuu* et de la Grande-Comore ont bien essayé de combler cette lacune, en empruntant au Persan les mêmes lettres qui ne diffèrent du *bé*, du *fé* et du *djim* arabes, que par une ponctuation particulière, trois points supérieurs; mais leur exemple n'a pas été suivi jusqu'ici. Tous les Swahilis aggravent la confusion, en transcrivant $n + y$ par un simple *y*, en omettant le premier élément *m* ou *n* des groupes consonnantiques, lorsque ces lettres, manquant de valeur pronominale, leur paraissent se fondre dans la consonne suivante : de là *kāmbi* « campement » est écrit comme *kapi* « pagaye ». Enfin, la difficulté où ils sont de représenter convenablement les voyelles *e* et *o*, ou leur négligence à le faire, dans la syllabe accentuée, par le moyen de la consonne marquée du fatha (signe de l'*a*) et suivie du *ye* djesmé ($= i$) pour le son *e* ($a + i = \bar{e}$), suivie du *wau* djesmé ($= u$) pour le son *o* ($a + u = \bar{o}$), a multiplié les difficultés de la lecture d'une façon désespérante. C'est ainsi que le mot *nyumba* « maison », peut se lire aussi bien *yuba, yupa, yumpa, yumba, nyumpa*. Les Swahilis conviennent de l'imperfection de l'écriture; ils content même l'anecdote suivante. « Un homme occupé à la garde de son champ, s'étant aperçu, en visitant son sac à provisions, qu'il lui manquait du *kitowèo* « de quoi mettre sur son pain », envoya son petit esclave au village avec un billet sur lequel il avait écrit *nipelekèeni pápá* « envoyez-moi du requin (salé) ». L'enfant revint plus tard avec un paquet de coton. Au village, on avait lu *pãmba* « coton » au lieu de *pápá*. »

III

Le swahili est une langue agglutinante. Il appartient à la grande famille des langues dites bantoues, qui, depuis le Djoub à l'est et le mont Caméroun à l'ouest, couvrent toute l'Afrique du sud, moins l'enclave des Bushmen et des Hottentots.

Les Africains, dont le swahili est la langue spéciale, s'étant alliés de bonne heure à des familles d'origine asiatique, ont adopté, avec la religion musulmane, une notable proportion de termes arabes, dont ils ont enrichi leur vocabulaire. Dans ces emprunts, ils ont généralement adapté l'élément étranger à leur grammaire, qui n'a subi de ce chef que de légères atteintes aisément reconnaissables, comme, par exemple, dans la classe locative des substantifs et dans la conjugaison des verbes en *e*, *i* ou *o*. Quant aux radicaux du fonds bantou, ils ont été le plus souvent conservés en présence du doublet étranger, comme les termes de la numération, comme (B.) *dõnda* « plaie » et (Ar.) *dyeraha*, (B.) *ku-kumbuka* « se souvenir « et (Ar.) *ku-fahamu* ; il est rare que le terme bantou ait été totalement ou en partie remplacé, comme *ku-tema* « couper » conservé dans quelques expressions *kutema kuni* « faire du bois à feu », *kutema mate* cracher (litt. couper la salive), supplanté ailleurs par (Ar.) *ku-kata*.

On est étonné d'une telle force de résistance, quand on songe à l'ancienneté de la fusion des deux races, que l'histoire nous montre en contact dès le milieu du VIIIe siècle, au moment des premières migrations musulmanes à la côte orientale. Ces migrations, occasionnées par les dissensions qui divisèrent l'islamisme après la mort de Mahomet, ont été devancées et préparées par des relations commerciales antérieures. La périodicité des moussons de l'Océan indien, constatée par le navigateur grec Hippale (47), n'avait pu échapper à l'observation des marins expérimentés qu'étaient dès l'antiquité les Arabes et les Indiens. Les vents du N.-E. de novembre à mars, ceux du S.-O. d'avril à octobre, offrent aux voiliers plus de temps qu'il n'en faut pour l'aller et le retour le long de la côte d'Afrique, en moins d'une année.

Période préhistorique. — Ainsi avons-nous l'assurance que l'Afrique orientale avait été visitée bien avant le moyen-âge par les navigateurs de l'Orient. Leur itinéraire nous a été conservé par deux géographes grecs, Ptolémée du IIe siècle, et l'auteur du Périple de la Mer Érythrée (fin du IIe ou

commencement du IIIe). Ce dernier précise mieux les escales de la côte d'Azanie [1], au-delà du Cap des Aromates (Gardafui). Il signale au sud de l'équateur, les îles Pyralaôn (πῦρ feu, λαός peuple), que les calculs du capitaine Guillain [2] identifient avec les îles Paté, Manda et Amou [3] ; plus au sud encore, à 300 stades (56 kil.) du Continent, l'île de Ménouthésias (Zanzibar ?), basse et boisée, où se voient des barques cousues [4] ; enfin, à deux journées au-delà sur le Continent, le marché de Rhapta (à l'embouchure du Rufidyi ?), tributaire de l'Arabie. « Rhapta (dénomination prise des susdites barques cousues) est le dernier marché de l'Azanie. On y trouve beaucoup d'ivoire et d'écaille... La région, d'après un ancien droit, soumise à l'autorité de ce qu'on appelle l'Arabie première, est gouvernée par le roi Mofarite. Ce roi paie le tribut perçu par les navires expédiés de Moussa (S.-O. de l'Arabie). Ceux-ci sont confiés le plus souvent à des patrons et à des serviteurs arabes, qui entendent la langue de ce pays, *où ils ont commerce et parenté.* »

L'archéologie apporte aussi un témoignage remarquable. Des ruines nombreuses et imposantes, rencontrées par les voyageurs modernes, d'antiques et puissantes colonies ayant exploité les mines d'or de la Rhodésie, à Zimbabwé, à Dhlo-Dhlo, à Touli, à Tati, etc., dans le pays des Matabélé, des Mashona, de Manica, dans le bassin de Limpopo, avaient déjà été connues des Portugais après leur établissement à Sofala (XIe siècle). João de Barros, dans son *Asia Portugueza*, Lisbonne 1552, écrivait : « Au centre du terrain (des mines) existe un édifice fort remarquable. C'est une forteresse en pierres taillées, dont la surface a 25 palmes de largeur et un peu moins de hauteur. Elles ne paraissent pas être jointes par de la chaux. Sur la porte de ce monument est une inscription, que certains Maures, marchands et savants, qui ont été sur les lieux, n'ont pu lire ; *ils n'ont même pu deviner à quelle écriture elle appartient.* Autour de l'édifice, sur certaines élévations, il y en a d'autres construits de la même manière, au milieu desquels est une tour haute de plus de 12 brasses. Ces édifices portent, dans le pays, le nom de *Zimbawe*... On fait beaucoup de conjectures sur l'origine et la destination de cette forteresse. Les Maures qui l'ont vue lui attribuent une grande antiquité ; mais il n'existe, dans le pays, aucune tradition qui s'y rapporte. Ils pensent que le but de sa construction a dû être

1. Les Grecs donnaient le nom d'Azanie à toute la côte orientale. Le même nom a été plus tard restreint à la côte d'Ajan (côte somalie).

2. Guillain, *Documents sur l'Afrique orientale*, Paris, 1856.

3. Amou (Lamoo des cartes) est mentionné expressément pour la première fois par Ab-ul-Mhasen, dans son livre *Manhal el safi*. Il y parle, d'après l'historien Makrisi, d'un cadi de la ville de Lamou, ville du pays des Zendj. Ce cadi, né en l'an 750 (1383 A. D.), appartenait au rite chaféi (secte des Sunnites).

4. Ce sont les *mi-tepe* (sing. *m-tepe*), encore aujourd'hui en usage chez les *Gunya*.

d'assurer à ceux qui l'élevèrent la possession des mines, qui sont très anciennes. »

Si les sujets du sultan de Kilwa ne reconnaissaient pas le style de leurs ancêtres, depuis longtemps établis à Sofala pour le commerce et l'exploitation des mines, c'est donc que ceux-ci y avaient été devancés. C'est au reste l'opinion des modernes, qui ont relevé les traces de quatre exploitations successives [1]. La plus ancienne est attribuée aux Sabéens, qui ont laissé à Marib, leur ancienne capitale, des ruines analogues au « Temple elliptique » de Zimbabwé [2]. Aux Sabéens auraient succédé des Phéniciens, dont les temples avaient des tours coniques pareilles aux tours de la Rhodésie. Puis sont venus les musulmans de Kilwa. Finalement les indigènes se sont établis sur les ruines abandonnées, dont ils firent pendant longtemps une résidence royale.

Si l'hypothèse précédente se confirme, on sera autorisé à supposer que l'or du temple de Salomon sortait des mines voisines de Sofala. En tout cas, le caractère exotique, ou même sémitique, des premiers occupants des mines, paraît ressortir d'un ensemble de faits dûment constatés : le profil bombé des murailles, la forme elliptique des enceintes et l'orientation solsticiale de certaines d'entre elles, les tours coniques, les représentations symboliques d'oiseaux en stéatite montés sur piédestal, un zodiaque en bois sur lequel ne sont figurées que les constellations de l'hémisphère nord, des objets en or dont le dessin et le fini révèlent l'art d'orfèvres expérimentés dans la tréfilerie, le battage et le plaquage, la perfection des procédés d'extraction et d'exploitation du minerai, enfin le tracé de routes stratégiques conduisant des mines à l'océan, sous la protection de postes fortifiés établis sur les hauteurs.

Période arabo-persane. — La période préhistorique cesse au VIIIe siècle, pour lequel nous commençons à avoir les renseignements moins vagues tirés de la *Chronique de Kilwa*. Cette chronique, qui nous a été transmise par João de Barros (l. c.), a été trouvée à Kilwa, lors de la prise de cette ville par Francisco d'Almeyda, en juillet 1505. Il y est parlé de trois émigrations successives,

La première fut celle des Persans Émozéïdes (*umma Zaid*, secte de Zaïd) ou Zaïdites (*Zaidiya*). Les Émozéïdes appartenaient à la secte schismatique des Chiites ; ils étaient partisans de Zéid, fils du quatrième imam Ali surnommé Zaïn-al-Abidin. Zéïd était petit-fils d'Hassan et arrière-petit-fils d'Ali, cousin et

1. A. Demangeon, *Les ruines de la Rhodésie*, Bull. Soc. Géog. XV, n° 4 (1907), p. 271.

2. Certains, avec Th. Bent, y voient un temple phallique. — Ce sont évidemment ces mines auxquelles fait allusion Cosmas, l. c., lorsqu'il fait confiner à la mer du *Zindj* le pays de *Sasos*, renommé pour la grande quantité d'or qu'il produit : « Tous les deux ans, le roi d'Axum (sur la mer Rouge) y envoie une expédition avec des marchands, qui échangent du sel, du fer et des bœufs contre de l'or. »

gendre de Mahomet. Après la mort de son père, Zéïd ayant rallié à son parti les habitants de Coufa, refusa de reconnaître l'autorité de Mohammed Bakir, proclamé cinquième imam. Zéïd ayant été vaincu, fait prisonnier et exécuté, l'an 122 (739 A. D.), sous le califat d'Hesham, dixième calife Ommiade, plusieurs de ses sectateurs se réfugièrent à la côte d'Afrique, où ils occupèrent notamment Berbéra sur le golfe d'Aden, et Shangaya, au fond de la baie de Manda, dans la région occupée aujourd'hui par les *Gunya*. Ceux-ci descendent peut-être, en partie au moins, de cette première colonie. Les *Wa-Hadimu* prétendent avoir été amenés dans les îles de Zanzibar et de Pemba par Fakih-malaika, personnage d'origine persane (*Adyem*), qui serait d'abord descendu sur l'îlot de *Tumbatu*, pour de là passer sur Pemba. Cette origine persane laisse conjecturer que Fakih-malaika pourrait bien avoir appartenu à la migration de Shangaya. Il n'est pas dit que les *Wa-Hadimu* n'aient pas trouvé les îles déjà occupées par une population indigène, qu'ils auraient compénétrée et dominée.

Vers l'an 295 (909 A. D.), plutôt un peu après sous la dynastie des califes fatimites, eut lieu la seconde émigration, dite des sept frères, qui appartenaient à la tribu arabe sunnite de *el-Haça* du Bahrein. On lui attribue la fondation de Mogdisho et de Brawa, à la côte Somalie. De là, ils se répandirent sur la côte, et établirent un comptoir à Sofala, où leurs bateaux allaient chercher l'or.

Toujours d'après la même chronique, « un peu plus de 70 ans après la fondation de Mogdisho et de Brawa », donc entre 365 et 400 (976 et 1010 A. D.), eut lieu une seconde migration persane, commandée par Ali, fils du sultan Hasan de Chiraz. Méprisé par ses frères, de ce qu'il était né d'une esclave abyssinienne, il résolut de s'expatrier. Emmenant avec lui sa femme, ses enfants et quelques amis dévoués, il s'embarqua dans l'île Hormouz sur deux bateaux. Comme il appartenait à la secte (sunnite rite chaféite) dominante en Perse, il ne lui fut pas possible de songer à s'établir auprès des Arabes précédemment entrés et fortifiés à Mogdisho et à Brawa. Il descendit la côte jusqu'à une petite île, qu'il acheta du chef indigène. Il y fonda une ville, à laquelle il donna le nom de *Kilwa* (aujourd'hui *Kilwa-kisiwani*), et où s'élevèrent bientôt de nombreuses maisons en pierre. Il établit plus tard son fils sur l'île de Mafia ; lui-même et ses successeurs prirent le titre de sultans de Kilwa. Un fort en maçonnerie fut construit à Kilwa par les ordres du sultan Seliman Hasan bin-Daud. Moins d'un siècle après la fondation de *Kilwa*, ses sultans étaient représentés par des gouverneurs à Mozambique et à Sofala. De ce dernier port, déjà fréquenté par les Arabes de Mogdisho, les Chiraziens pénétrèrent jusqu'aux mines, où ils laissèrent comme marques de leur passage

des poteries et des verreries arabes du XIIIe au XIVe siècle. Au milieu du XIIIe siècle ils avaient étendu leur domination sur Zanzibar [1], Pemba et Paté, et envoyé des colons aux Comores et à Madagascar. M. Ferrand [2] fait remonter à cette époque l'arrivée sur la côte nord-ouest de Madagascar des Zafin-Dramini « descendants de Ramini », que St Vincent de Paul, sur la foi de ses missionnaires, dit être des Perses musulmans (sunnites) sortis du port d'Hormouz [3]. Cependant les cheikhs de Zanzibar, de Mombasa et de Malindi, ne supportaient qu'avec peine la suzeraineté du sultan de Kilwa. Ils cherchèrent de bonne heure à se rendre plus ou moins indépendants, à prendre eux aussi le titre de sultan. Seul, le cheik de Zanzibar, qui avait une certaine juridiction sur Mombasa, réussit à se faire reconnaître ce titre par ses voisins. Les autres cheiks se l'arrogèrent bien aussi chez eux, mais sans en imposer le prestige.

Un manuscrit arabe écrit à Mayotte et cité par Gevrey [4], parle d'une quatrième colonisation, composée de Chiraziens commandés par Mohammed bin-Isa. Partie de Chiraz, suivant une version, de la côte d'Afrique, suivant l'autre, cette expédition comportait sept boutres, dont le premier aborda sur la côte swahilie (la côte *gunya* ou d'*Amu*), le second à Zanzibar, le troisième à Tongi (Inhambane), le quatrième à Gongé, le cinquième à la Grande-Comore peu après l'occupation momentanée des Portugais (donc peu après 1506), le sixième à Anjouan, et le septième à Bwéni (N.-O. de Madagascar). « Dans chacun de ces boutres, il y avait un prince de Chiraz, et, dans tous les pays cités, il y eut un prince de Chiraz qui régna [5] ». Au Bwéni, les descendants de ces Chiraziens s'appelèrent *On-tam-pasi-Maka* « gens du sable du Nord » et *Zafin-kazi-Mãmbu* « lignée de dame Mambou », qui était le nom de la fille du chef de l'endroit épousée par le prince étranger [6].

J'ai reçu, pour la traduire, une notice de 39 pages in-folio, *Histoire de la pro-*

1. Antérieurement à Said Bargash, les *Wa-Hadimu* avaient à leur tête un chef (*Mwinyi-mkuu*), tributaire de l'imam de Mascate, et élu dans la famille chirazienne des *Maçatiri*, venue de *Tçole* près de Mafia. Cette origine semble autoriser à rattacher les *Maçatiri* à la colonie chirazienne de Kilwa.

2. G. Ferrand, *Les Migrations musulmanes à Madagascar*, Paris, 1905.

3. Le Père portugais Luiz Marianno (1613) et Flacourt (1655) ont mal interprété la tradition, en les faisant venir de la Mecque, par suite d'une traduction fautive du mot *Maka*, qui prend souvent dans la bouche des indigènes le sens d'Arabie en général, sens qui est même exclusif dans le doublet *Mãnga*.

4. Gevrey, *Essai sur les Comores*, Pondichéry, 1870. Le manuscrit a été traduit de l'arabe en swahili par Said Omar, et du swahili en français par Bun-Ali Kombo, interprète.

5. Flacourt, *Histoire de la Grande isle Madagascar*, relate la même tradition, mais en faisant venir les étrangers de la Mecque, toujours par suite de la confusion signalée déjà.

6. Flacourt, l. c.

vince d'Itsandra, écrite en 1897-98 pour M. Pobéguin, en swahili avec caractères arabes, par Abdoul Atifou bin-soultan Mousa Foumou, cadi de la province d'Itsandra à la Grande-Comore. Il y est affirmé que les étrangers descendus à la Grande-Comore étaient bien originaires de Chiraz, mais qu'ils sortaient de l'établissement de Kilwa-kisiwani, où ils avaient séjourné quelque temps. La suite du manuscrit montre que cette migration forme encore aujourd'hui la race dominante dans l'île. D'autre part, une légende que je tiens de Comoréens, fait passer ces mêmes Chiraziens à Paté : c'est toujours bien le même itinéraire indiqué dans le manuscrit de Mayotte pour l'expédition des sept boutres [1].

Période portugaise [2]. — Les Portugais firent leur première apparition dans l'Océan Indien en 1498, avec Vasco de Gama. Celui-ci trouva à Mozambique, à Kilwa, à Zanzibar, à Mombasa, à Malindi, à Brawa et à Mogdisho des cités importantes avec maisons en pierre. Ces villes, y compris Amou et Faza, étaient habitées par des musulmans persans et arabes, vivant dans le luxe, et entourés de nombreux esclaves. Des marchands indiens, des banians de Catch, de Gouzerat et de Cambay tenaient des boutiques bien achalandées, où l'on échangeait l'ivoire, le copal, l'écaille, etc., contre les cotonnades et les soieries de l'Inde. Une flottille de boutres, portés par la mousson, reliaient annuellement les ports avec ceux de l'Arabie et de l'Inde. La plupart des plantes cultivées aujourd'hui l'étaient déjà alors ; plusieurs avaient été importées. On remarquait le cocotier, l'oranger, le limonnier, le citronnier, le grenadier, la canne à sucre, le sorgho, le riz, le sésame, le piment, le bétel, l'aréquier. Des treilles donnant du raisin trois fois l'an avaient été remarquées dans l'île *Lũnguya* (*Ungudya* ou Zanzibar) par El Bakui (1403). On exportait des bois de construction ; on se livrait à la pêche ainsi qu'à l'élevage du bœuf à bosse (zébu), du mouton à tête noire d'origine persane, de la chèvre et de la poule.

1. Les traditions des Swahilis du nord célèbrent l'alliance de plusieurs familles étrangères avec les indigènes :

1° Des *Nabahani* (de Mascate ?) dont l'ancêtre épousa la fille du chef de Paté.

2° A Siou, des *Wa-Famao Maawii*, qui se seraient alliés à des Portugais naufragés à Ras Shaka.

3° Dispersés entre Faza, Siou et Amou, les *Ma-Fazii* (*ahl Faza*).

4° A Amou, des *Wa-Yumbili*, venus de Yumboua près de Médine, sous la conduite d'une reine *Maryamu*. — Des *Banu-Mahazami*, surnommés *Wakina mte* « gens du plant », parce qu'on leur attribue l'importation du cocotier. — Des *Banu-Bakari* « descendants d'Abou-Bekr », naufragés à *Yumbe* sur la côte *Gunya*, d'où le surnom qui leur est encore donné de *Wãngwana wa Yumbe* « hommes libres de Youmbé ».

Il est difficile de préciser l'époque de l'arrivée de ces familles, encore moins de les rattacher à l'une ou à l'autre des grandes migrations relatées ci-dessus.

2. Joao de Barros, l. c. — Faria e Souza, *Asia portugueza*, Lisboa, 1666. — *Oriente conquistado*. — Guillain, l. c.

Plus tard, les Portugais introduisirent le porc, dont quelques individus évadés formèrent la souche des cochons sauvages de l'île et de la Côte.

Pedro Alvarez de Cabral en 1500, Juan de Nova en 1501, abordèrent à Kilwa, où ils traitèrent avec le sultan Ibrahim. En 1502, lors d'un second voyage, Vasco de Gama obligeait celui-ci à se reconnaître tributaire du roi de Portugal. Ce traité, qui engageait les cheikhs de Sofala, Mozambique, Zanzibar, Mombasa et Malindi, vassaux du sultan de Kilwa, ne fut accepté par eux qu'après une longue résistance. La lutte, pour Mombasa, ne prit fin qu'en 1529 après son siège par Nuno da Cunha, qui l'incendia. Le même réussit encore à imposer le tribut au cheikh d'Amou. Dès lors, la suprématie portugaise fut, pour un temps assez long, établie sans conteste sur la côte, du Cap Corrientes à Brawa. Cette immense possession, placée sous la juridiction du Gouverneur de Goa, forma un gouvernement dont le centre politique, d'abord assis à Kilwa, fut transporté à Sofala, après l'érection d'une citadelle importante à Sofala et l'abandon de la forteresse de Santiago primitivement construite à Kilwa (en 1505).

C'est vers cette époque que les religieux de Saint-Dominique fondèrent un poste à Mozambique, et plus tard dans l'île de Kwérimba, où il y avait un desservant de leur ordre en 1635. Après eux vinrent les Augustins à Mombasa, à Zanzibar et à Faza, et enfin les Jésuites à Mozambique et sur les rives du Kwama ou Zambèze jusqu'à Séna. En 1561, le jésuite Gonzalve de Sylveira fut mis à mort avec cinquante de ses néophytes, par ordre du roi de Monomotapa, dont les musulmans avaient fait un renégat quelques mois à peine après son baptême. En 1627, le prêtre chargé de l'île d'Angotche fut aussi mis à mort par les musulmans.

En 1586, apparition d'un aventurier turc, l'émir Ali-Bey, qui provoque un soulèvement aussitôt réprimé dans les villes de Faza, Siou, Paté, Amou, Malindi et Mombasa.

En 1588-89, une horde de *Zimba* anthropophages [1], qui avaient alors leur centre au nord-est de Tète, entre le Zambèze et le Shiré, s'avancent sur Kilwa, qu'ils saccagent complètement. Poursuivant leur route, ils entrent dans Mombasa, et continuent jusqu'à Malindi, où ils sont enfin mis en déroute par le cheikh et les Portugais, avec l'appui des *Segedyu*, tribu puissante qui occupait la côte entre Malindi et Rabay. En 1592, les Portugais de Séna et de Tète

1. Ces *Zimba* ont pénétré très anciennement à Madagascar. Ils ont cessé d'y exister, au moins comme race distincte ; mais leur souvenir éveille encore chez les Malgaches un sentiment de crainte superstitieuse. V. G. Ferrand, *L'origine africaine des Malgaches*, Journ. Asiat., mai-juin 1908.

eurent à subir les assauts de ces même Zimba. A la suite d'un combat où ils eurent le dessous, plusieurs d'entre eux furent capturés et mangés par les cannibales.

En 1592, s'éteignit avec Shehe bin Misham (*çehe wa Mvita* ou *çehe Mvita*) la première dynastie des sultans chiraziens de Mombasa. La ville ayant été prise par les *Segedyu*, alliés du cheikh Ahmed de Malindi, le sultan fut tué dans le combat. Son tombeau se voit encore sur la falaise sise en face de *Kisauni*. Au jour de l'an (*siku a mwaka*), la population indigène s'y rend processionnellement pour honorer les mânes de l'ancêtre vénéré, par des offrandes d'encens et par l'exécution de chants et de danses (*gũngu*).

Fort de l'appui des Portugais, le rival du sultan défunt se fit proclamer à sa place. A partir de ce moment, la ville de Malindi ne fut plus administrée que par un gouverneur nommé par le sultan de Mombasa.

En 1594, fut construit le fort de Mombasa, dès lors occupé par une garnison d'une centaine de Portugais.

Le fils d'Ahmed, Yousouf, baptisé à Goa sous le nom de Geronimo Chingoulia, renie le christianisme l'année même de son avènement, 1630. Entré traîtreusement dans le fort, il y tue le gouverneur avec sa femme, sa fille, et le prêtre qui célébrait en leur présence. Ceux des Portugais qui échappent se réfugient dans le couvent des Augustins, d'où ils sortent après sept jours de siège, sur la promesse d'avoir la vie sauve. Yousouf les fait aussitôt massacrer, et ordonne de brûler le couvent. Toute la côte, de Mtangata à Paté, y compris l'île de Pemba, se révolte à la suite et à l'exemple de Yousouf. Celui-ci ne se trouvant pas en forces pour garder la ville, s'enfuit (1633), après avoir fait démanteler la forteresse. Après Yousouf, les cheiks de Mombasa ne furent plus autorisés à prendre le titre de sultans.

Une inscription placée au-dessus de la porte du fort, rappelle que celui-ci fut rebâti en 1635 par le capitaine major Francisco de Seixas e Cabreira, qui réduisit à l'obéissance les cheikhs révoltés d'Otondo, Mandra, Louziva et Jaka, châtia Pemba et Faza.

A cette même date, Zanzibar avait cessé de dépendre du roi de Portugal; mais son cheikh ou sultan conservait de bonnes dispositions pour les Portugais, qui avaient encore dans la ville une église desservie par les Augustins.

Période omannienne [1]. — Vers 1660, les gens de Mombasa, exaspérés contre les Portugais, envoyèrent des députés à Mascate pour implorer la protection de l'imam Soultan ben-Sif. Celui-ci accéda à leurs désirs; toutefois ce

1. Guillain, l. c.

ne fut qu'après cinq ans d'efforts que les Arabes réussirent à s'emparer de la citadelle, où fut installé Mohammed bin-Barouk avec le titre de gouverneur.

Ils la perdirent peu de temps après, pour la reprendre en déc. 1698. Nasor bin-Abdallah el Masroui en prit possession comme gouverneur, au nom du sultan de Mascate, Sif bin-Soultan, fils et successeur du précédent. La révolte, jusque-là partielle, se généralisa : tous les cheikhs au nord du cap Delgado réclamèrent la protection de l'imam.

Des troubles dans l'Omân ayant obligé celui-ci à rappeler ses troupes, les Portugais, assistés par la flottille du sultan *Bwana Tamu Mkuu* de Paté qui cherchait un moyen de les éloigner de son île, reprirent momentanément possession de la côte (1728). Mais les habitants de Mombasa s'étant de nouveau révoltés, les Portugais furent peu de temps après expulsés pour toujours du fort et de la ville. Mohammed bin-Said el Maamiri fut nommé gouverneur. Il eut bientôt pour successeur Saleh bin-Said el Hadeurmi, puis Mohammed bin-Osman el Masroui [1] (1739).

Ahmed bin-Sayid, de la famille des Al-bou-Sayid, reconnu imam après la mort de Sif-bin-Soultan, envoya son parent Abd-Allah bin-Dyad prendre possession de Zanzibar avec le titre de gouverneur. Le sultan de Kilwa reconnut la suzeraineté de l'imam. Plus tard le sultan de Paté se rendit à son tour. Toutefois, l'autorité de l'imam était plus nominale qu'effective, parfois même contestée par suite de révoltes partielles. Chacun des cheikhs swahilis se conduisait à peu près comme s'il avait été indépendant ; des rivalités se produisaient, entraînant des conflits où l'épigramme exaltait les courages :

LES GENS D'AMOU A CEUX DE PATÉ.

Na kwãmba mwataka kuya,	Si vous voulez venir,
Na pasiwe muçawaça.	Qu'il n'y ait pas d'hésitation.
Kwãnda, mwãndike wasia	Commencez par écrire votre testament,
Ya wàna kuwarisiça ;	Pour la transmission des biens à vos [enfants ;
Wake muwape zifaya,	Donnez à vos femmes une provision,
Maeda yao kwèuça,	Relevez-les du deuil (par avance) ;
Mukiya, tulawaçuça,	Car, si vous venez, nous vous couche- [rons à terre,
Maçuçio ya zamani.	Vous mordrez la poussière comme [jadis.

1. De la famille encore existante des *Masrui*, qui donna de nombreux gouverneurs à Mombasa.

Le sultan de Paté ne négligeait aucune occasion d'affirmer ses droits sur Pemba et sur toute la côte entre Kilifi et le Djoub ; de son côté le gouverneur de Mombasa élevait ses prétentions sur Pemba et Zanzibar. A plusieurs reprises on tenta de vider la querelle par les armes, pendant le règne d'Ahmed, sous celui de Said bin el imam Ahmed, son fils, élu en 1784, et quelques années encore après l'accession (1806) de Said Sayid bin-Soultan bin el imam Ahmed, son petit-fils. La lutte reprit une nouvelle acuité, lorsqu'en 1807, Ahmed el Masroui, cheikh de Mombasa, accepta, avec espoir d'imposer sa suzeraineté, d'intervenir dans les affaires du gouvernement de Paté, où deux partis adverses ne pouvaient réussir à s'entendre. Dans un dernier combat, en 1811, Ahmed fut battu au moment où il tentait d'assiéger Amou, où les partisans de l'opposition au cheikh de Paté, son vassal, avaient trouvé refuge et appui. Poursuivi jusqu'à Shéla, il ne réussit à s'embarquer qu'après une lutte désespérée, laissant de nombreux morts au pied de la falaise. Pour se mettre à l'abri de nouvelles tentatives, les habitants d'Amou demandèrent la protection de l'imam. Celui-ci leur envoya un gouverneur, Halef bin-Nasor, avec ordre de construire un fort destiné à assurer la défense de la ville.

En 1823, lors du passage à Mombasa du capitaine Owen, les habitants avaient négocié pour l'acceptation du protectorat anglais. Le traité n'ayant pas été ratifié à Londres, l'imam se rendit en personne à Mombasa. Il fit son entrée dans la citadelle presque sans combat, ayant réussi à désarmer ses adversaires par la persuasion (11 janvier 1828, 23 *dyumad il acer* 1243).

Said Sayid se montre ensuite à Zanzibar, où il avait donné l'ordre de lui construire un palais à Mtoni, et de faire de grandes plantations de girofliers. Trois mois après, il retournait à Mascate, où une insurrection avait éclaté.

L'autorité de Said Sayid ne fut pas acceptée sans contestation sur la côte swahilie. Aussi l'imam, à son retour (fin de décembre 1829), se vit-il obligé de livrer un nouvel assaut à la ville et au fort de Mombasa. Après quelques escarmouches, assiégés et assiégeants entrèrent en pourparlers. Said Sayid obtint quelque satisfaction, mais sans la reddition du fort. Après un séjour de quelques mois à Zanzibar, il fut obligé de reparaître à Mascate, où des troubles s'étaient encore produits.

En avril 1832, il attaqua de nouveau Mombasa, mais sans résultat. L'année suivante, il retourna à Mascate, après un court séjour à Zanzibar.

De 1834, époque de son retour définitif, jusqu'en 1836, l'imam fut en lutte avec les *Gunya*. Pendant longtemps, le chef de Siou, *Bwana Mtaka*, ligué avec le cheikh de Paté, *Fumo Bakari*, tint tête à Said Sayid. Ce ne fut qu'en 1836 que *Bwana Mtaka* se soumit.

En février 1837, après quelques escarmouches, l'imam prit définitivement possession de la forteresse de Mombasa.

L'imam mourut en mer en octobre 1856, en rentrant d'un voyage à Mascate. Son fils aîné Said Thwéni hérita de ses états de Mascate, et son troisième fils Said Médyid des colonies africaines. Said Médyid bâtit sur le continent la ville de *Dari-Salama* (Ar. *Dar-es-salam*), où il tenta de transporter le siège du sultanat.

Trois autres fils de l'imam Said Sayid se succédèrent à Zanzibar, après la mort de Said Médyid survenue en oct. 1870, Said Bargash à mars 1888, Said Halifa (appelé auparavant Said Fereji) à février 1890, Said Ali à mars 1893. Le sultanat échut ensuite à Said Hamed bin-Thwéni. A sa mort, 25 août 1896, Said Kaled, fils de Said Bargash, brigue la succession et se révolte contre le protectorat de l'Angleterre. Après une courte résistance et le bombardement du palais où il s'est fortifié, il est obligé de se réfugier à l'ombre du pavillon allemand. Le 27 août les Anglais font reconnaître Said Hamoud bin-Mohammed bin-Sayid, auquel succède bientôt (juillet 1902) Said Ali bin-Hamoud actuellement régnant.

Période anglo-allemande. — Juin 1873. A la suite du passage à Zanzibar de Sir Bartle Frère, abolition de la traite dans tous les états du sultan, abolition limitée dans le principe à la vente, à l'achat et à l'exportation.

3 mars 1885. L'Allemagne établit son protectorat sur le Sagara, le Kami, le Zigoua et Witou. En octobre de la même année, délimitation des états du sultan, auquel on reconnaît la possession des ports de Kisimayou, Barawa, Merka et Warshek, des îles, et d'une bande de côte de 10 milles, allant de la baie de Toungi au sud jusqu'à Kipini au nord. Par suite, les pays situés au-delà sont attribués à l'Allemagne jusqu'à la rivière Oumba, à l'Angleterre depuis ce point jusqu'à l'équateur ; le Somali échoit plus tard à l'Italie.

Par suite d'un arrangement passé entre le sultan et les Anglais, ceux-ci obtiennent le 29 oct. 1886 d'embrasser dans leurs possessions la côte swahilie de Vanga jusqu'à Kipini.

1888-89, révolte de *Boushiri* ; 4 oct. 1888, bombardement de Bagamayo par les Allemands.

1er novembre 1889, abolition à terme de l'esclavage. A partir de cette date, tout individu entrant dans les états du sultan est déclaré libre.

19 juin 1890, établissement du protectorat anglais sur les îles de Zanzibar et de Pemba.

1er janvier 1891, l'Allemagne achète du sultan Said Ali la côte du cap Delgado à Vanga.

6 avril 1896, abolition définitive de l'esclavage.

IV

Un emprunt intéressant fait aux usages persans est l'année solaire de 365 jours, qui sert à calculer le retour des saisons et des moussons. Là où la coutume s'est le mieux conservée, comme à Mombasa, on se prépare au jour de l'an deux ou trois jours à l'avance par la cessation des gros travaux. Le matin de la fête, on laisse éteindre le foyer. Les cendres, où sont déposées tantôt au carrefour de deux sentiers, tantôt sur le bord de la mer, ou sont mêlées à un peu d'eau dont on asperge les murs de la case, cérémonie destinée à attirer la bénédiction de Dieu : « *Mũngu aḉuḉe mãmbo mèma* ». On allume ensuite le feu nouveau, si c'est possible au moyen du frottement (*kupekelḉa*) de deux morceaux de bois secs ; on vide la réserve d'eau, pour la remplacer par de l'eau fraîche puisée le jour même ; on s'exerce ensuite, mais pour quelques instants seulement, à chacun de ses travaux ordinaires ; si on ne l'a pas fait déjà la veille, on va brûler de l'encens et déposer un tesson de carri ou des gateaux sur les tombes des ancêtres. Enfin, on va se baigner à la mer, et on s'en revient processionnellement en chantant, chacun portant soit un rameau vert, soit une guirlande de *madyani a mwaka* (*Ipomœa maritima*), qu'au retour on suspend au-dessus de sa porte. Autrefois la justice chômait (*mwaka hauna ḉaria*), du lever au coucher du soleil : on se boxait, pour s'amuser ou pour se venger.

Au point de vue linguistique, l'entrée en scène des Portugais eut peu d'influence, parce que les nouveaux venus, à l'exception de quelques colons isolés, furent à peine en contact avec la population. A proprement parler, les Portugais ne colonisèrent pas ; ils furent seulement des percepteurs d'impôts, que levaient pour eux les cheikhs difficilement maintenus dans l'obéissance. Une dizaine de mots ajoutés au vocabulaire, c'est tout ce qu'a pu imposer la domination portugaise, exercée non sans de fréquents retours de fortune pendant deux siècles et demi.

L'influence acquise par les Arabes de Mascate, depuis 1660, est loin d'avoir été comparable à celle des Chiraziens et des Arabes du moyen-âge. Ce ne fut en effet qu'à partir de 1856, à l'avènement de Said Médyid, que le sultanat de

Zanzibar, devenu distinct de celui de Mascate, commença à exercer une autorité effective. Quoique les Arabes de Mascate ne se soient pas mêlés aussi intimement à la population que l'avaient fait leurs prédécesseurs, leur présence a néanmoins favorisé l'arabomanie des Swahilis. Quantité de mots arabes, parfois mal adaptés à la phonétique du swahili, souvent entachés de pédantisme, peu ou mal compris en dehors des villes et de certaines sociétés, datent de cette époque.

On a vu que les sultans avaient établi des gouverneurs arabes. La principale fonction du gouverneur (*liwali*) était de rendre la justice, aidé des conseils d'un juge (*kaẓi* ou *kadi*). Il commandait encore au *dyemadari* ou *akida*, officier de la police et de la milice ayant sous ses ordres des *askari* « soldats ». Sa juridiction s'étendait sur un certain rayon, dont les villages ou groupes de villages avaient chacun un chef indigène, qui recevait l'investiture du *liwali* sous forme d'une toque multicolore (*alfia*). Ces chefs portaient différents noms, selon les lieux et les dialectes, *dyumbe*, *çomvi*, *diwani*, *çehe*, et ne désavouaient pas le titre de *mfalme* « roi » que leur donnaient parfois des sujets obséquieux. Chacun avait son conseil d'anciens (*wazee* ou *mawaziri* « ministres »), dont le premier s'appelait *çaha*, le second *mwinyi-mkuu,* le troisième *waziri* ou *akida* « lieutenant ».

V

Depuis un temps immémorial et jusqu'à la fin du siècle dernier, Zanzibar et les villes de la côte swahilie ont été les principaux marchés d'esclaves de l'Afrique orientale. Si les Swahilis n'ont jamais été eux-mêmes, dans le principe, les premiers éléments de ce trafic, il est certain que depuis très longtemps ils s'étaient élevés au rang de rabatteurs et de courtiers. Tout fiers du titre de *Wã-ngwana* (sing. *mu-ngwana*) « hommes libres », ils s'étaient mis à la sólde des Arabes, pénétrant avec eux jusqu'au cœur du Continent pour le commerce de l'ivoire et des esclaves, l'un couvrant et déguisant l'autre. Pourvoyeurs d'esclaves, ils ne manquèrent pas de s'en réserver à eux-mêmes, surtout de tenir au complet leur gynécée avec les trois concubines légales *ṣuria*, autorisées dans la secte sunnite à côté de la femme légitime. La *ṣuria* gardait son rang d'esclave, mais d'esclave privilégiée, jusqu'au jour où elle devenait mère. L'enfant qu'elle donnait au maître étant libre, elle le devenait elle-même de droit. Elle restait néanmoins inférieure à la premiere femme, dont les

seuls enfants héritaient des droits patrimoniaux. Pendant longtemps, les Swahilis d'Amou et du pays *gunya* reprochèrent à leurs frères du sud d'avoir levé l'interdiction de prendre une esclave pour femme légitime. Devenus plus tolérants dans ces dernières années, ils ont cédé à leur tour. Mais ils doivent à leur constance première d'être moins nigrifiés que leurs voisins. Ils ont surtout, dans le haut du visage, un profil plus sémitique joint à un teint blanc-basané, qu'on ne retrouve pas ailleurs, sauf aux Comores. où la classe dominante varie également du blanc mat au basané très foncé. Ce que tous les Swahilis ont le mieux conservé de la race bantoue, ce sont les cheveux crépus et la dolichocéphalie. L'aplatissement des ailes du nez et l'épaississement des lèvres se retrouvent partout aussi, mais à un degré très variable; parfois très atténué.

Tous les Swahilis sont musulmans sunnites, pendant que leurs maîtres arabes de la famille régnante appartiennent à la secte dissidente des ibadhites. Plusieurs coutumes et croyances de l'état primitif sont restées, en particulier la foi aux pratiques du sorcier *mgãnga*, la divination, les amulettes et les charmes ; on craint les maléfices *ulçawi*, et le mauvais œil *kidyitço* ; on a gardé le culte des ancêtres, dont les principaux mânes sont consultés sous le nom de *mizimu* (sing. *mzimu*). On apaise le *mzimu* par des sacrifices ; on lui offre des ex-voto consistant en lambeaux de cotonnade blanche ou rouge ; on lui brûle de l'encens dans des cassolettes en terre cuite ; enfin, chaque passant dévot lui fait une offrande de minime valeur, comme un fruit, un légume, voire même une feuille ou une poignée d'herbe. Le tabou *mwiko* ou *mzio*, beaucoup moins pratiqué qu'ailleurs, ne laisse pas cependant les Swahilis tout à fait indifférents. A leurs anciennes croyances, les Swahilis ont ajouté celles qu'ils ont apprises des musulmans, notamment la foi aux démons et aux génies. Il n'y a ni idoles, ni sociétés secrètes, ni castes proprement dites, sauf la distinction entre homme libre et esclave.

Le Coran et son interprétation autorisée tiennent lieu de code judiciaire.

La circoncision est générale et pratiquée chez les garçons, dès qu'ils atteignent l'âge de raison. Les dents ne sont pas limées ; le tatouage est également hors des usages.

Le tabac est assez entré dans les habitudes ; les liqueurs enivrantes, l'opium et le hachich, toutes choses réprouvées par l'islam, ont heureusement gardé un caractère infamant, qui les relègue au rang des objets de fraude.

La femme n'est ni voilée, ni recluse. Elle est traitée avec égards, mais jamais d'égal à égal : elle n'est pas admise à marcher à côté de son mari, pas plus qu'à s'asseoir en face de lui sur la même natte pour partager son repas.

Ses occupations principales sont la cuisine, la mouture, le blanchissage, la sparterie, la culture et la poterie. Son vêtement consiste au moins en un pagne et une écharpe qui lui couvre tout le buste depuis les aisselles jusqu'aux genoux. L'homme partage avec la femme les travaux des champs. Il se livre en outre à l'élevage, à la pêche, au petit commerce et au portage. C'est aussi lui qui construit sa case. On trouve encore parmi les hommes des forgerons, des tisserands, des tailleurs, des cordonniers pour sandales, des tanneurs, des couteliers, des cordiers, des charpentiers, voire même des constructeurs de barques et de boutres. Les *Wa-gunya* sont renommés dans l'art de coudre le bordage de leurs *mi-tepe* avec des brins flexibles rappelant l'osier : ce sont les meilleurs marins de la côte, bien qu'ils n'aient pour voile qu'une grande natte. Ce dernier usage a dû être autrefois général, puisque le mot *tãnga* « voile » signifie proprement « grande natte ». L'habit le plus simple de l'homme est un pagne, auquel, si les moyens le permettent, on ajoute une sorte de toge *kãnzu* de cotonnade blanche ordinairement. Les enfants demeurent avec leurs parents, couchant sous le même toit jusqu'à leur établissement.

Les cases sont rectangulaires, avec murs en torchis et toit à quatre pans couvert en palmes *makuti* de cocotier ou en chaume. Dans le style ancien, il n'y a d'autre ouverture que la porte ; les cases en style nouveau comportent encore une ou deux petites fenêtres avec volet. Sur le devant, à droite, ou à droite et à gauche de la porte, est aménagée une véranda *baraza* exhaussée par un remblai d'environ 50 cm. ; c'est là que sur une natte se tient le propriétaire, soit qu'il mange, soit qu'il reçoive, soit qu'il vende au milieu de l'étalage de sa marchandise.

La monnaie a aujourd'hui remplacé l'ancienne pratique de l'échange d'objets divers, surtout de grains *nafaka*. L'expression *kuvũndja feẓa* « changer la monnaie » litt. « briser l'argent » rappelle que la roupie *rupia* a été précédée par les lingots.

*
* *

La présente Grammaire, comme son titre l'annonce, traite de tous les dialectes swahilis. L'énoncé de la règle, s'il est sans restriction, s'applique à tous les dialectes. S'il y a quelque part une modification à la règle, celle-ci, avec les exemples qui l'appuient, est d'abord donnée pour les dialectes qui sont conformes au *Ki-ungudya* ou dialecte officiel ; les variantes dialectales sont indi-

quées, soit dans le corps de la règle, soit à sa suite sous forme d'appendice. La priorité, accordée ici au dialecte de Zanzibar, ne préjuge en rien la question d'antériorité ou de pureté d'un dialecte sur l'autre. Dans la suite de l'ouvrage, nous aurons plusieurs fois l'occasion de reconnaître pour archaïques des variantes dialectales en opposition avec le parler de Zanzibar et de la Côte Mrima, comme aussi d'attribuer la priorité à des formes désuètes conservées ici ou là, à Zanzibar ou ailleurs. Dans la pensée de l'auteur, forme archaïque ne signifie pas forme primitive dans un sens absolu, mais forme plus ancienne que toutes celles existant actuellement dans la langue.

ABRÉVIATIONS

abr.	abréviation.
ad.	adverbe.
adj.	adjectif.
Angl.	Anglais.
Ar.	Arabe.
av.	avec.
c.-à-d.	c'est-à-dire.
cf.	confer, comparez.
cl.	classe.
conj.	conjonction.
D. ou Dial.	Dialecte. — DN. dialectes du nord. — DS. dialectes du sud.
dém.	démonstratif.
en gén.	en général.
fig.	figuré
Fr.	Français.
fut.	futur.
g.	genre. — g. p. ou pers. genre personnel. — g. sp., ou g. spéc. genre spécificatif. — g. abstr. genre abstrait — g. extr. genre extractif. — g. c., ou g. com. genre commun. — g. n. genre noble. — g. m., ou g. mod. genre modal. — g. l., ou g. loc. genre locatif.
G.	Dialecte *Gunya* ou *Kigunya*.
gr.	grammaire.
Had.	Dialecte *Hadimu* ou *Kihadimu*.
Hind.	Hindoustani.
id.	idem.
inf.	infixe ; infinitif.
interj.	interjection.
inv.	invariable.
litt.	littéralement.
loc.	locution. — loc. adj. locution adjective. — loc. adv. locution adverbiale. — loc. conj. locution conjonctive. — loc. pos. locution possessive. — loc. prép. locution prépositive.
Mar.	Marine.
Mg.	Dialecte *Mgao* ou *Kimgao*.
Mr.	Dialecte *Mrima* ou *Kimrima*.
Mv.	Dialecte *Mvita* ou de Mombasa, *Kimvita*.
p.	page.
P.	Dialecte de Pemba ou *Kipēmba*.
par ext.	par extension.
pers.	personne, personnel.
Pers.	Persan.
pl. ou plur.	pluriel.
Poét.	Poétique.
Port.	Portugais.
pos.	possessif.
pr. ou pron.	pronom. — pr. rel. pronom relatif. — pr. subj. pronom subjectif. — pr. subst. pron. substantif. — pr. v. pronom verbal.
prép.	préposition.
prés.	présent.
Prov.	Proverbe.
r.	rare, rarement.
R. ou Rép.	Réponse.
S.	Dialecte de *Siyu* ou *Kisiyu*.
s. ent.	sous-entendu.
sg. ou sing.	singulier.
s. ou subst.	substantif.
subj.	subjonctif.
suf.	suffixe.
t.	terme.
T.	Dialecte *Tumbatu* ou *Kitumbatu*.
v.	verbe.
V.	Voyez. — (V.) Dialecte *Vumba* ou *Kivumba*.
Z.	Dialecte de Zanzibar ou *Kiungudya*.

( ) enfermant un affixe, indiquent une forme à employer devant voyelle. — Pour le français, les mêmes signes marquent un sous-entendu.

[ ] enfermant une lettre, indiquent une épenthèse.

— outre son usage pour réparer les éléments de quelques composés, sert encore : 1° au commencement d'un mot pour marquer la place que doit occuper un affixe ; 2° dans le corps d'un mot, pour séparer un affixe du radical ou d'un autre affixe. Ce dernier emploi, hors d'usage dans l'écriture courante, n'a été mis en œuvre ici que pour mieux faire ressortir les différents éléments grammaticaux incorporés aux mots.

GRAMMAIRE SWAHILIE

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE

ALPHABET

L'alphabet appliqué ici au swahili a été établi d'après les principes indiqués dans mon *Essai de Phonétique*. Chacune des 27 lettres qui le composent représente toujours le même son fondamental ; les variantes de ces sons se marquent par des signes diacritiques, un seul signe pour tout écart produit de la même façon par position identique de l'organe vocal. Tout ce qui est écrit doit être prononcé ; deux voyelles consécutives ont chacune leur indépendance propre, sans jamais former diphtongue, *ma-u-a* fleurs.

Sons fondamentaux.

a b ç d e œ f g h ĉ i j k l m n o p r s t u ü v w y z.

c q x — trois lettres non représentés.

ç = *ch* français (*chat*), *sh* anglais (*short*), *sch* allemand (*schön*).

e = *é* français dans *été* ;

œ = *œu* français dans *cœur*, *eu* dans *peur* : inusité, à peine conservé dans quelques mots empruntés.

h aspirée comme dans l'anglais et l'allemand *hand*.

ĉ = *ch* dur allemand (*loch*), *j* espagnol (*hijo*) : n'existe que dans la prononciation des arabisants, qui veulent rendre exactement le (*kha*) dans les mots d'origine arabe.

j français : commun dans le groupe *ndj* ; constaté çà et là en dial. *Gunya* dans le groupe *jy* ; inusité par ailleurs ou mal retenu dans quelques emprunts, *Juli* ou *Zuli* Jules, *mjãmbarao* ou *mzãmbarao* jamlong.

r dans les mots du fonds bantou, est une *r* linguale commune, plus légère cependant que dans le langage parisien ; dans les mots empruntés aux langues extra-bantoues, se confond avec l'*r* commune du français.

u = *u* italien, *ou* français.
ü = *u* français : inusité et à peine conservé dans quelques emprunts.
w consonne, = *w* anglais (*well*), *ou* français dans *oui*.
y consonne dans français *yeux*, *Bayard*, anglais *yes*.
g s t toujours durs, même devant *e* et *i* : *g* = *g* dans *gare*, *gu* dans *guet*, *guide*; *s* = *s* initiale, *sel*, *sirop* ; *t* = *t* dans *quantité*.

Voyelles.

On peut rapprocher la *voyelle moyenne* de la voyelle française dans les mots suivants :

a ... *sac.*	**i** ... *si.*	**u** ... *cou.*
e ... *été.*	**o** ... *doré.*	

Les signes diacritiques, ` pour marquer la voyelle ouverte, ´ pour la voyelle fermée, ˜ (tilde) pour la voyelle nasale, ont leur application avec les voyelles suivantes :

à ouvert (*il part*)... *bàbà* père,	**é** fermé, rare (*passez*)... G. *zézé* luth.
á fermé, rare (*pas*)... *pápá* requin.	**ó** fermé (*gigot*)... *tanó* cinq.
è ouvert (*progrès*)... *sèma* parle.	

Quoiqu'il ne soit pas indiqué, l'*a* oral est ordinairement ouvert en syllabe accentuée : *kupàta* recevoir, *bwàna* maître.

Le swahili possède encore les voyelles nasales **ã ẽ ĩ õ ũ**.
ã correspond à un *á* fermé, = *an*, *en* dans *enfant;*
ẽ correspond à un *è* ouvert, = *ein* de *teint*, *in* de *lin*, etc. ;
õ correspond à un *o* moyen, = *on* des provinces méridionales dans *bonté*.

En swahili, les voyelles nasales ne se présentent en syllabe ouverte comme en français (*chant*, *main*, *mont*), que dans le seul mot *ẽ!* ou *ẽẽ* oui ! Par ailleurs elles se rencontrent toujours en syllabe fermée, avec entrave d'une consonne nasale subséquente, premier élément d'un groupe consonnantique : dans *kã-nga* pintade, *pã-mba* coton, *tẽ-nde* datte, *dõ-nda* plaie, prononcez *ã ẽ õ* comme la voyelle de la première syllabe des mots italiens *ca-nto*, *ba-mbino*, *te-ntare*, *do-nde*.

La nasalité de *i* et de *u*, devant consonne nasale, est moins sentie que celle des voyelles précédentes. Aussi peut-on se contenter de l'indiquer par le tilde là seulement où elle est plus apparente, comme dans tous les cas où la voyelle est suivie de *n* + post-palatale *g*, ou de *n* + groupe *dj* : *sĩ-nga* crinière, *kuvũ-ndja* briser, *kuũ-nga* unir.

Il n'y a ordinairement pas d'entrave et par conséquent pas de nasalité de la voyelle précédente :

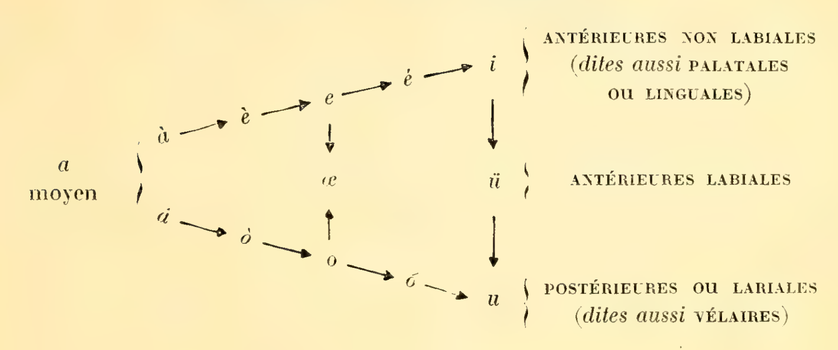
1° Lorsque la voyelle appartient à un affixe : *a-ngie* qu'il entre, *n-a-m-godyèa* je l'attends, *u-ka-n-tuma* tu m'as envoyé, *u-ka-m-fukuza* tu l'as chassé, *m-ta-m tãmbua* vous le reconnaîtrez. — Il y a exception pour la voyelle du pro-

nom subjectif, qui devient nasale devant les infixes *ngè* et *ngali* du conditionnel : *wã-ngè-sèma* ils parleraient, *h'-ã-ngali-kana* il n'aurait pas nié.

2° Lorsque *m* du radical ne se trouve devant une autre consonne, que par suite de la chute d'une voyelle intercalaire ou finale parfois encore prononcée : *amka* ou *amuka* lève-toi, *Adyem* la Perse.

3° Lorsque *i* initial est instable, omis par les uns, prononcé par les autres : *ingia* ou *ngia* entre.

TABLEAU DES VOYELLES



Semi-voyelles.

Les consonnes *w* et *y* sont dites *semi-voyelles*, parce qu'elles résultent souvent de la consonnantification des voyelles *u* et *i*, soit :

u « tu » dans **u**-*ka-taka* tu as voulu, devenant *w* devant voyelle dans **w**-*a-taka* tu veux ;

i « il, ce » dans **i**-*mè-faa* cela a servi, *y* dans **y**-*a-faa* cela sert.

De ce qu'elles sont de vraies consonnes, il résulte que les lettres *w* et *y* ne forment qu'une syllabe avec la voyelle qu'elles appuient : *mu-wa* canne à sucre, *ta-ya* mâchoire, *ha-i-fay* cela ne convient pas, *yay* œuf.

Consonnes.

Les signes diacritiques spéciaux aux consonnes marquent chacun une altération obtenue par un contact différent de celui qui est requis pour l'articulation de la consonne fondamentale :

ḷ point souscrit, pour les interdentales.

l̇ point dessus, pour la variété gutturale des dentales.

l̮ croissant dessous, bombé vers la lettre, pour les consonnes reculées.

l̯ croissant dessous, ouvert sous la lettre, pour les consonnes mouillées.

l̑ croissant dessus, coiffant la lettre, pour la variété spirante des consonnes, dont le type fondamental n'a rien de fricatif.

l'esprit rude en exposant à droite, pour les aspirées.

Les consonnes auxquelles le swahili impose les altérations indiquées par ces signes sont les suivantes :

Les interdentales (*harfu nyẽmbãmba*) *ḍ ṭ ṣ ẓ* : avancer la pointe de la langue, jusqu'à la faire glisser sous les incisives supérieures : *ḍ ṭ* dans les dialectes du Nord, *ndia* sentier, *ṭupa* bouteille ; *ṣ ẓ* dans quelques mots d'origine arabe, *ṣ* pour ص (*sad*) *ṣafi* pur, *ẓ* pour ض (*zhad*) et ظ (*dzha*) *ẓaruba* tempête, *ẓahiri* évident.

TABLEAU DES CONSONNES

ORDRES distribués d'après les régions d'articulation		CLASSES : EXPLOSIVES sourdes	EXPLOSIVES sonores	CONTINUES : SPIRANTES sourdes	SPIRANTES sonores	SEMI-VOY. sonores	NASALES sonores	VIBRANTES sonores
LABIALES	Bilabiales . . .	*p*	*b*				*m*	
	Denti-labiales .			*f*	*v*			
	Labio-palat . .					*w*		
INTERDENTALES				*ṣ ṭ*	*ẓ ḍ*			
PALATALES	Pré-palat. ou dentales. . .	*t*	*d*	*s*	*z*		*n* seule, ou devant voyelle, *w* ou dentale	*l r*
	Dent. reculées.	*ṭ*						
	Médio-palat . .			*ç*	*j*		*n̮*	
	Post-Palatales .	*k* devant palat. *a e i œ ü y*	*g* idem			*y*	*n* devant palatale	
	Vélaires	*k* devant vél. *o u w*	*g* idem	*ĉ*			*ṅ*	*ṙ* grasseyée
GLOTTALES				*h*	ʻ aïn			*r̂* rhaïn

Les gutturales ou vélaires. *ṅ* vélaire, *ṙ* grasseyée : rentrer la langue en relevant sa base vers le voile du palais, *ṅ* dans tous les dialectes *ṅõmbe* bœuf ; *ṙ*, par atténuation du *rhaïn*, dans quelques mots empruntés à l'arabe, *ṙafla* soudain.

La dentale reculée *ṭ* n'a d'emploi que dans quelques mots des dialectes du Nord ; elle sert également dans tous les dialectes, à figurer le ط *(tha)* dans plusieurs mots empruntés à l'arabe, *mṭawa* célibataire.

L'*ṉ* fortement mouillée, en appliquant tout ce qu'on peut de la langue contre le palais, semble moins pratiquée que *ny* pour lequel la langue ne touche au palais que par sa partie antérieure, sans intéresser les bas-côtés comme pour la consonne mouillée. En pratique, on peut adopter *ny*, sans contester pour cela que la véritable *ṉ* mouillée ne soit prononcée dans les mêmes mots par un certain nombre de swahilis : *nyama* animal, bête, viande, pour les uns, *ṉama* pour les autres. — En swahili, la mouillure est encore moins évidente pour les autres consonnes. Il est donc préférable d'écrire consonne + y, *kudya* venir, *ndjye* dehors, *hivyo* ainsi.

Les variétés spirantes *r̂* et *ĝ*, dans un petit nombre de mots d'origine arabe, correspondent toutes deux à une même articulation le *rhaïn* (غ) classique, prononcé aussi dialectalement *ghaïn* : articuler avec un bruit de friction, *r̂afla* ou *ĝafla* soudain.

Les aspirées p^c k^c t^c $t\varphi^c$ se rencontrent principalement dans les dialectes du Nord : exagérer la pression et la dépense, de manière à ce que l'articulation soit prolongée par la détente avec bruit de souffle, *p^cèpo* vent, *k^caa* crabe, *t^caa* luminaire.

Un son intermédiaire qu'on entend souvent, est celui de l^r : *mwal^ri* demoiselle.

On observe enfin le son incomplet de *r* après *nd* dans certains mots des dialectes *Kiamu* et *Kigunya* : *nd^rimi* langues.

Observation générale sur l'alphabet.

Conservées par quelques arabisants fidèles à l'étymologie, les articulations arabes sont peu ou mal observées par ceux qui ignorent la transcription et la lecture du swahili en caractères arabes. Dans le peuple, ces articulations délicates sont de fait remplacées par des articulations plus faciles. Il en résulte une grande simplification, qui tend à se généraliser surtout à l'époque actuelle de transition, et qui semble pouvoir d'ores et déjà être suivie. Si, acceptant les indications de ce mouvement évolutionniste, on admet les transcriptions suivantes :

h ou *k* selon les mots pour le *kha* : *habari* nouvelle, *swakèr* bonjour ;
r, *ṙ* ou *g* selon le cas pour *rhaïn* : *rafla, ṙafla* ou *gafla* soudain ;
t pour *tha* : *mtawa* célibataire ;
s pour *sad* : *safi* pur ;
z pour *zhad* et *dzha* : *zaruba* tempête, *zahiri* évident.

Les seuls caractères spéciaux, qui restent encore au swahili, sont réduits de ce fait à *ã ẽ õ ĩ ũ*, *ç ṅ ṙ* l^r pour tous les dialectes, *ḍ ḷ*, *ḽ* rare, d^r, p^c k^c t^c $tç^c$ pour les dialectes du Nord.

Voyelles et consonnes dans les mots.

Les syllabes, les mots eux-mêmes sont généralement terminés par une voyelle. De là, quand une consonne nasale *m* ou *n* précède une autre consonne, elle se prononce avec elle ; de sorte que, là où la nasale est médiane, la syllabe est coupée avant elle : *kwã-nza* d'abord.

A l'exception de *m* et de *n* préfixes, qui peuvent se superposer à *m* ou à *n* initiale du radical (*m-ti m-modya* un arbre), le redoublement des consonnes est un fait très rare, *inne* quatre. Les exemples appartiennent la plupart à des mots d'origine étrangère, *marra* (Ar.) fois, *hatta* (Ar.) jusqu'à ; on en trouve aussi quelques-uns dans certaines formes dialectales, *kabisa* ou *kabissa* très, *tele* (tous dial.) ou *telle* (H.) beaucoup.

En fait de groupement de consonnes, si l'on distingue entre groupes naturels (consonnes de même sonorité, sonore + sonore *dr, nd,* etc., sourde + sourde *ft, st,* etc.), et groupes durs (sourde + sonore *td, bt,* etc.), il est manifeste que les seconds répugnent absolument à la langue. Les groupes naturels eux-mêmes n'ont pas tous une égale faveur. Sont familiers en toute occurrence : 1° ceux de nasale + sonore, *mb, mv, nd, ndj, ndjy, ng, nz,* etc. ; 2° ceux de sonore ou sourde + semi-voyelle, *bw, pw, py, fw, fy,* etc ; 3° les mi-occlusives *tç, dj, ts, dz* et le son d^r.

Sont tolérés entre affixes, entre préfixe et radical, les groupes de nasale *m* ou *n* + sourde, *mt, nt, mk, nk,* etc. Mais ces derniers, aussi bien que celui de *çt* et quelques autres formés d'une sonore + liquide obtenus à l'intérieur de plusieurs radicaux par chute d'une voyelle intercalaire (*nguruwe* ou *ngruwe* cochon, *mfalume* ou *mfalme* roi, *kuçituka* ou *kuçtuka* tressaillir), sont encore parfois évités, tantôt par rétablissement de la voyelle (*mti* ou *muti* arbre), tantôt par chute de la première consonne (*ntasèma, nitasèma* ou *tasèma* je parlerai).

Enfin, dans quelques autres groupes naturels introduits avec les emprunts de radicaux étrangers, le swahili a tôt fait d'intercaler entre les deux éléments consonnantiques une voyelle épenthétique *i* ou *u*. Il y a cependant encore une certaine tolérance pour les groupes composés d'une nasale, d'une liquide ou d'une spirante : *binti* (Ar.) fille, *markebu* ou *marikebu* (Ar.) navire, *dèsturi* (Ar.) coutume.

QUANTITÉ

Sont longues :

1° La syllabe dont la voyelle est le résultat d'une contraction : *wanô-kudya* (pour *wanao*) qui viennent ; *arbô-içirini* (pour *arba u içirini*) vingt-quatre.

2° La syllabe frappée de l'accent tonique est ordinairement longue, surtout si sa voyelle est nasale : *kwã'nza* d'abord.

On verra plus loin que l'accent oratoire peut modifier cela, en rendant longue ou brève la voyelle qu'il affecte, selon la nuance à donner au sens de la proposition. Il prolonge même parfois extraordinairement la longue, de manière à lui faire dépasser la valeur de deux brèves, par exemple avec le troisième démonstratif pour marquer un très grand éloignement, *kulē !* là-bas, bien loin ! avec le deuxième pour témoigner la dérision ou la grande surprise, *huyō* ! celui-là !

3° La dernière syllabe du mot isolé ou final d'une supplique, d'une affirmation insinuante, surtout dans le langage des enfants et des femmes : *nipē mi'yē* donne-moi à moi ; *si'yō* ce n'est pas cela.

Dans le récit, on allonge la dernière syllabe du verbe ou de l'onomatopée, pour marquer une action prolongée : *tukaẽ'ndā, tukaẽ'ndā, hatta tukatçoka* nous allâmes, nous allâmes, jusqu'à ce que nous fûmes fatigués.

ACCENT

Accent tonique. — Ce qui prédomine dans l'accent, en swahili, c'est la hauteur, qui élève le ton de la syllabe accentuée (tonique), pendant que les syllabes non accentuées (atones) se prononcent sur un ton plus bas.

La syllabe accentuée est en même temps longue.

Il y a une différence de plus ou de moins dans la valeur de l'accent selon les dialectes. Le *Kigunya*, le *Kiamu*, *le Kipēmba* et le *Kihadimu* marquent davantage la hauteur et la durée, ce qui rend le parler de ces dialectes plus chantant.

1° L'accent porte habituellement sur l'avant-dernière syllabe dans les mots de deux ou plusieurs syllabes : *to'ka*, sors, *ãndi'ka* écris, *nasiki'a manè'no mẽ'ngi* j'entends beaucoup de paroles.

Les suffixes font reculer l'accent pour le maintenir toujours sur la pénultième : *toke'ni* sortez, *ãndike'ni* écrivez, *nasikia'po* quand j'entends.

2° Parmi les consonnes sonores, il en est deux, les nasales *m* et *n*, qui peuvent se trouver en position de porter l'accent, tout comme les voyelles. Le cas se présente lorsque ces consonnes sont préfixées à un radical monosyllabique : *m'-tu* personne, *n'-tçi* terre, *m'-bwa* chien, *m'-pe* donne-lui.

Quand elles se trouvent dans cette fonction, ces consonnes font l'office de voyelles, et sont pour cela appelées *consonnes-voyelles*.

3° L'abrègement de la voyelle de la pénultième dans les mots de plus de deux syllabes, a pour effet de faire passer l'accent sur l'anté-pénultième, comme dans les deux cas suivants :

a) Dans les mots, qui ont un doublet par chute de la voyelle *i* ou *u* de la

pénultième entre deux consonnes, dont la première est une nasale *m* ou *n*. Chacune des deux formes peut porter régulièrement l'accent sur la pénultième, *kuamu'ka* ou *kua'mka* se réveiller, *kufanyi'za* et *kufa'nyza* faire. Mais il est facultatif aussi de donner à la forme pleine la même syllabe accentuée qu'à la forme réduite, à la condition d'abréger la voyelle de sa pénultième, *kua'mŭka*, *kufa'nyĭza*.

b) Dans les mots d'origine arabe qui n'ont pas sur l'avant-dernière syllabe, dans l'écriture arabe, une lettre de prolongation, ou deux lettres dont une quiescente surmontée du djesma (ᶜ), la pénultième est brève pour les arabisants qui accentuent en conséquence la syllabe précédente :

he'çĭma honneur حِشْمَة	mais *afyu'ni* opium أفيُونٌ
alfa'dyĭri aurore الفَجْرُ	mais *haṭi'a* faute خَطِيَّةٌ

Cette distinction n'est pas faite par le commun, qui met partout l'accent sur l'avant-dernière syllabe. D'ailleurs les radicaux arabes, dont la forme simple a l'accent sur l'antépénultième, se conforment à la règle générale de l'accent sur la pénultième, dès qu'ils sont allongés par un ou plusieurs suffixes : *kuheçimia'na* s'honorer mutuellement, de *kuhé'çimu* honorer.

4° Le premier élément d'un composé, l'auxiliaire verbal, la juxtaposition de deux mots pour une seule idée, laissent l'accent principal à la pénultième du second élément : *mwana-mu'me* un homme ; *watakapo-ku'dya* quand ils viendront ; *bwana mku'bwa* le supérieur ; *mwĕnda mb'io* le rapide. Si on accorde quelque chose au premier élément, ce ne peut être qu'un accent secondaire.

5° Quelques mots, par suite de la chute, de la consonnantification ou de la contraction de la voyelle finale, ont l'accent sur la dernière syllabe : *Ibrahi'm* Abraham ; *maya'y* œufs ; *haifa'y* cela ne convient pas, c'est impossible : *çikamŏ'* je te prends le pied (pour le baiser).

6° Sont atones ceux des monosyllabes qui n'ont qu'un rôle secondaire dans la phrase : *ĕnde'ni na ndugu ze'nu* allez avec vos frères.

Ceux qui ont un rôle principal peuvent et souvent doivent porter l'accent oratoire, V. ci-après 1°.

Accent oratoire. — L'accent tonique est surtout spécial au débit et à la simple narration ; dans le discours ému, il cède le pas à l'accent oratoire. On entend par ce dernier l'accent que l'orateur met sur les mots destinés à traduire l'impression du sentiment qu'il ressent. C'est un accent libre, et par la place qu'il occupe, et par le caractère qu'il revêt. Quant au caractère, la syllabe frappée de l'accent oratoire peut ajouter la durée longue ou brève à la hauteur, ou, en certains cas, faire prédominer l'intensité avec durée brève avec ou sans la hauteur. Quant à la position, ou bien l'accent oratoire déplace l'accent tonique pour le transporter ailleurs, ou il l'utilise pour se confondre avec lui sur la même syllabe

Si indépendant qu'il soit, l'accent oratoire est cependant soumis à des influences naturelles, dont la connaissance permet d'indiquer pour son emploi des règles sinon absolues, au moins utiles.

1° Lorsque l'accent oratoire déplace l'accent tonique d'un mot, c'est généralement à la fin d'une proposition pour le faire avancer, soit sur la dernière syllabe, soit sur un monosyllabe enclitique, soit même sur un dissyllabe qui complète le sens du mot précédent.

Ainsi le démonstratif final ou isolé, sur lequel on insiste, reçoit l'accent sur la dernière syllabe qui devient en même temps longue : *huyū'* celui-ci ; *twiga walē'* ces girafes là-bas.

Il en est encore ainsi de certains dissyllabes, adverbes ou locutions adverbiales, expressions interjectives, qui sont en relief à la fin d'une proposition : *akasèma* « *vè'ma !* » il dit « bien ! », *twēnde sote pī'a* allons-nous tous ensemble.

Il en est de même encore des monosyllabes enclitiques importants, comme les onomatopées, les pronoms substantifs ajoutés au substantif, etc., qui peuvent porter l'accent d'intensité avec ou sans la hauteur sur une voyelle brève, ou l'accent de hauteur sur une voyelle longue selon la nuance :

Twaa mbu'zi mmodya tŭ' prends une chèvre seulement ;

Kuãnguka bŭ' tomber paf ; mais *kuãnguka bū'* tomber tout de son long ;

Mama wē' ! ô ma mère toi ! (pour appeler au secours, exciter la commisération) ;

Mama w'ĕ ! ô ma mère toi ! (pour exprimer la surprise).

2° Les adjectifs numéraux, possessifs, démonstratifs et indéfinis, sont ordinairement accentués aux dépens du substantif qu'ils suivent immédiatement :

Mpe mali ya'ke donne-lui son bien ;

Si mtoto hu'yo ce n'est pas cet enfant.

3° Au contraire, les prépositions et conjonctions, locutions prépositives et conjonctives, ont de préférence leurs syllabes atones, et sont rattachées au mot qu'elles déterminent :

Nyuma ya'ke derrière lui ;

Mpaka a'dye jusqu'à ce qu'il vienne ;

Akaru'ka kati ya wa'tu il sauta au milieu des gens.

4° Les monosyllabes importants placés au commencement d'une proposition, comme l'interrogation *dye ?* la négation *la,* la particule invocative *e*, peuvent porter l'accent :

Dye' ! huta'ki ? comment ? tu ne veux pas ? (accent de hauteur et d'intensité sur *dye*).

La' ! ndugu yā'ngu non ! mon frère (accent de hauteur et d'intensité sur *la*).

E' bwana ! ô Monsieur (accent de hauteur sur *e* pour marquer l'invocation).

E' bwā'na ! ô Monsieur (même accent, plus la hauteur et la durée sur la

syllabe accentuée du mot suivant, pour donner à l'appel une nuance interrogative ou dubitative).

5° L'interrogation, quand elle est exprimée par un mot interrogatif *dye?* comment? que? *nini?* ou *-ni?* quoi? que? *kwani?* pourquoi? *-pi?* où? *-ngapi?* combien? est suffisamment indiquée, sans qu'il soit besoin d'apporter aucune modification aux règles de l'accentuation ordinaire : *wata'ka ni'ni?* ou *wataka ni'ni?* que veux tu?

En l'absence du mot interrogatif, ou même si l'on veut, en sa présence, l'interrogation est indiquée par une élévation de ton, soit sur tous les mots composant la question, soit seulement sur les deux dernières syllabes du mot principal, s'il est final ou isolé. Dans les deux cas, la syllabe accentuée d'ordinaire est prononcée avec plus d'intensité ; souvent même elle est prolongée :

Hu'na' hā'ya'? tu n'as pas honte?

Wat'āk'a? veux-tu?

M'iy'e? moi?

Il y a deux interrogations dans la phrase suivante, et par conséquent ton descendant sur la conjonction disjonctive *au :*

Sā'sa' au ba'a'dā'ye'? maintenant ou plus tard?

Attaque.

Le swahili attaque faiblement la syllabe initiale des mots, sa prononciation cadrant en cela avec notre manière d'articuler le français.

L'attaque forte est exceptionnelle, n'ayant d'application qu'avec certains monosyllabes interjectifs, dont le principal est ʿ*a!* non! ou ʿ*a* ʿ*a!* non non! qui se transforme presque chez quelques-uns en aïn arabe + *a*.

DIFFÉRENCES DIALECTALES

Les particularités qui séparent les dialectes peuvent être ramenées à trois chefs :

Différences dans le vocabulaire, consistant dans la représentation de la même idée par des mots différents, Z. *mbarika* ricin = Mv. *mbono* : elles sont indiquées au dictionnaire.

Différences grammaticales portant sur certaines règles, qui ne sont pas observées partout de la même façon : elles font l'objet de notes dans le corps de la grammaire.

Différences de prononciation par altération des voyelles ou des consonnes : c'est ici le lieu de les préciser et de les coordonner.

Dialectes du Nord et dialectes du Sud.

Au point de vue de la prononciation des dentales, de l'aspiration de certaines consonnes, de l'emploi des consonnes d'appui, il est éminemment pratique de

faire la distinction entre dialectes du Sud et dialectes du Nord, ceux-ci comprenant le *Kimvita*, le *Kiamu* et le *Kigunya*, ceux-là se composant de tous les autres dialectes parlés au Sud, moins le swahili de la Grande Comore.

I. *Règles du* **t**. — Il y a trois *t* en swahili, le *t* normal (*t nene*), le *ṭ* interdental (*ṭ nyẽmbãmba*), et le *t̯* reculé (*t̯e*).

1° *Loi de la permutation* **ṭ ⟶ tç** *dans les mots du fonds bantou.* — Le *ṭ* interdental ne se rencontre que dans les radicaux, jamais dans les affixes. Il est plus spécial aux dialectes du Nord ; les dialectes du Sud, dans les mots qu'ils ont en commun avec les premiers, l'ont normalement remplacé par *tç*. En d'autres termes, presque tous les *tç* des radicaux du Sud correspondent à *ṭ* dans les dialectes du Nord :

DN. *Kuṭeka* rire = DS.	*Kutçeka.*	DN. *Kiṭwa* tête = DS.	*Kitçwa.*
» *nṭi* terre »	*ntçi.*	» *ṭafu* mollet »	*tçafu.*

Tous les *ṭ* du Nord ne sont pas changés en *tç* par les dialectes du Sud. Dans les mots où ceux-ci sont demeurés conformes, la dentale est communément prononcée *t* plutôt que *ṭ*, cette dernière prononciation n'étant plus qu'un fait rare et individuel :

DN. *Kuṭaka* vouloir = DS.	*Kutaka.*	DN. *ṭu* seulement = DS.	*tu.*
» *-oṭe* tout »	*-ote.*	» *ṭaa* lampe »	*taa.*

D'autre part, tous les radicaux qui ont *tç* au Sud ne se retrouvent pas avec *ṭ* au Nord. Il y a en effet un petit nombre de *tç* hors la loi : on les retrouve sans changement dans tous les dialectes, comme *-tçatçe* peu nombreux, *kutça* craindre, etc.

Les exceptions avec *tç* pour *ṭ* dans l'un ou l'autre dialecte du Nord sont rares : Am. *mṭikiṭi*, G. *nṭikiṭi*, Mv. DS. *mtçikitçi* élaïs.

2° Les dialectes du Nord rendent par *ṭ* interdental le *t* commun des mots empruntés aux langues extra-bantoues, y compris le *ta* ث arabe : *ṭamaa* (Ar.) désir, *ṭamu* (Ar.) doux, *kusiṭiri* (Ar.) cacher, *bweṭa* (Fr.) boîte. Dans les dialectes du Sud la prononciation la plus générale du *t*, dans ces mêmes mots, est celle du *t* normal.

II. *Loi du* **nḍ ⟶ ndj**. — Dans les radicaux du fonds bantou que les dialectes du Sud ont en commun avec les dialectes du Nord, là où ces derniers ont *nḍ* non sorti de *nz* ou *nẓ*, les dialectes du Sud ont le plus généralement *ndj* ; presque partout où les dialectes du Sud ont *ndj*, ceux du Nord ont *nḍ* :

DN. *Kuvũnḍa* briser = DS.	*Kuvũndja.*	DN. *nḍoo* viens	DS. *ndjoo.*
» *nḍia chemin* »	*ndjia.*	» *Kuõnḍa* goûter »	*Kuõndja.*

Dans quelques mots des dialectes du Sud la permutation *nḍ* ⟶ *ndj* a été contrariée. Il y a des emprunts manifestes d'une époque postérieure à la période d'action de la loi : Mv. Am. *mṭinḍo* coupe, taille = DS. *mtindo* ou *mṭinḍo*, à côté de DN. *kuṭinḍa* couper, égorger = DS. *kutçĩndja.*

Il n'y a que très peu de radicaux qui aient *ndj* aussi bien dans les dialectes du Nord que dans les dialectes du Sud, comme *mdyãndja* malin.

III. *Loi du* **nz → nd**. — Le *Kigunya* a remplacé par *nḍ* le groupe *nẓ* 1° dans tous les cas où le préfixe *n-*[1] devrait se rencontrer avec *ẓ* initial du radical ; 2° à l'intérieur des radicaux, dans les mots ni étrangers ni empruntés à d'autres dialectes :

n-ḍige n-ḍima sauterelle vivante, (= *n-zige n-zima* des autres dialectes) ;

gãnḍi engourdissement, (= *gãnzi* au sud).

Les dialectes voisins, *Kiamu* et *Kimvita*, n'offrent que de rares exemples de la permutation *nz* → *nḍ*.

Aucun de ces deux dialectes ne la pratique entre *n-* préfixe et *z* initial des adjectifs variables et des verbes : Am. Mv. *n-zĩngulie* exorcise-moi = G. *n-ḍĩngulie*.

Dans la rencontre de *n-* préfixe avec *z* initial du radical dans les substantifs, le *Kimvita* conserve presque partout le groupe *nz*, le *Kiamu* lui substitue *nḍ* un peu plus fréquemment : Am. G, *n-ḍi* mouche, = Mv. *n-ḍi* ou *n-zi* (= DS. *n-zi*).

Le seul cas où la permutation *nz* → *nd* se constate encore souvent dans les dialectes autres que le *Kigunya*, est celui où la rencontre de *n* et de *z* a lieu à l'intérieur des radicaux. Les exemples, encore nombreux en *Kiamu* et en *Kimvita*, sont plus rares dans les dialectes du Sud, où ils semblent devoir être mis sur le compte de l'emprunt :

DS. Mv. *kufunza* enseigner, = Am. *kufunḍa* ;

Z. Mr. *funzi* ou *fundi* maître dans un métier ou un art, = P. Mv. Am. G. *funḍi* ;

DS. Mv. *kutunza* veiller sur, = Am. G. *kutunḍa* ;

DS. Mv. *kuãnza*[2] commencer, = Am. G. *kuãnḍa* ;

Am. *mzu wa dyogoo* crête de coq, = Mr. G. *unḍu wa dyogoo*.

IV. *Loi de l'aspiration des consonnes.* — Cette loi n'est bien observée que dans les dialectes du Nord ; dans les dialectes du Sud, elle est tombée en désuétude et appliquée seulement par quelques puristes. Elle consiste en ce que les consonnes *p t tç k*, initiales des radicaux du fonds bantou, deviennent aspirées dans tous les cas où le préfixe *n-*, qui devrait leur être régulièrement préposé, a cessé d'être prononcé :

Tᶜakupa kᶜuku tᶜatu je te donnerai trois poules ;

Kᶜaa pᶜwani si tçᶜatçe les crabes au rivage ne sont pas peu.

Quelques-uns aspirent ces mêmes consonnes initiales ou médianes, dans le

1. Il s'agit ici du préfixe *n-* commun à tous les dialectes. Dans les cas où *n-* représente *m-* des autres dialectes, le *Kigunya* hésite à faire le changement *nẓ* → *nḍ*.
2. *Kuãnza* sorti de *Kuãndjya* encore usité (Z. Mr.).

cas où une *n* antécédente a également disparu de la prononciation ; de plus, ils observent l'aspiration même après *n-* préfixe exprimé dans les mots à radical monosyllabique :

watᵉu wotᵉe tous les hommes (supposant une étape antérieure *wãntu wonte*) ; *nṭᵉi* pays ; *nṭᵉa* bout, pointe.

V. *Permutation* **r ⟶ l.** — L'*r* est beaucoup moins stable dans les dialectes du Sud que dans ceux du Nord. Dans les premiers on le fait souvent alterner avec *l* dans les mots du fonds bantou, parfois même dans ceux d'origine étrangère : *bure* ou *bule* pour rien, *rãngi* (Hind.) ou *lãngi* couleur.

VI. *Consonnes de soutien.* — Les consonnes de soutien[1] contre l'hiatus sont 1° *r* ou *l* ayant abouti dans quelques mots à *d* et à *t* ; 2° *y* et son aboutissant *g*.

1° *r* et *l* sont plus fréquemment employées dans les dialectes du Sud que dans ceux du Nord, qui ne les remplacent pas toujours par autre chose, laissant alors la voyelle en hiatus :

Mv. Am. G. *tɕua* ou *tɕua-tɕua* grenouille, = P. *kyura*, = *tɕura* ou *tɕula* des autres dialectes.

Mv. Am. *mṭaimbo* barre à mine, G. *nṭaimbo*, = DS. *mtalimbo*.

Mais, même dans les dialectes du Sud, il y a quantité de mots où *l* d'appui est passée de mode, regardée comme le signe distinctif du langage des esclaves : par exemple *kufũngua* « délier » l'emporte sur *kufũngula*, *pua* « nez » sur *pula*.

2° *y*, dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya*, remplace souvent *l* des dialectes du Sud au commencement ou à l'intérieur du radical. On trouve même *y* dans plusieurs mots, qui n'ont *l* dans aucun dialecte. Enfin, le traitement d'un même mot, dans les dialectes du Nord, varie quelquefois d'un dialecte à l'autre :

Am. G. *kiyẽmba* turban, = Mr. DS. *kilẽmba* ;

Am. *kuyeta* apporter, = Am. P. *kueta*, G. *kuetɕa*, V. *kurera*, Mr. etc. *kuleta* ;

Am. *yema* nasse, G. *i-ema*, = Mr. *lema*, *dema* ou *ema*, P. *lema*, autres dial. *dema* ;

Am. *yẽnge-yẽnge* ampoule, G. *i-yẽnge-ẽnge*, = Mr. DS. *lẽnge-lẽnge* ;

Am. *kupeeka* porter, G. *kupeka*, = Mr. DS. *kupeleka* ;

Am. G. *mbee* devant, = Mr. DS. *mbele* ;

Am. *yãnga*, lumière, = Mr. DS. *ãnga* ;

Am. *kuèa* ou *kuyèa* flotter, = Mr. DS. *kuelèa*.

g, principalement dans les dialectes du Sud, est souvent l'aboutissant du

1. Il s'agit ici de *l r d t*, qui apparaissent dans certains dialectes, disparaissent dans d'autres ou y sont remplacés : pour les swahilis ce sont des lettres d'appui, parasites ou supposées telles.

y employé par le *Kiamu* et le *Kigunya*; il apparaît même dans quelques mots devant voyelle découverte ailleurs :

Am. G. P. *mbeu* graine, plant, Mr. *mbeyu*, = DS. *mbegu*;

G. *nduu* frère, = Am. Mr. DS. *ndugu*;

Mr. P. *kumwaya* répandre, = DS. *kumwaga*;

Am. G. Mr. *kuṭèua* ou *kuṭaua* choisir, = Mr. *kuṭègua*, DS. *kutçagua*;

Am. *kuawanya* partager, G. *kuavanya*, = Mr. DS. *kugawanya*;

Am. G. *-umu* dur, = G. Mr. DS. *-gumu*.

Kiamu.

I. — Outre les *ḍ* et *ṭ* mentionnés ci-devant, ce dialecte possède encore des *d* et des *t* normaux : *dafu* coco à boire, *kuteka* puiser.

Il a aussi *ṭ* dans un petit nombre de mots du fonds bantou, pour lesquels la correspondace du *ṭ* s'affirme par *tu* ou *tw* dans les dialectes du Sud :

Maṭèo ya yua le couchant, l'Ouest, (= P. H. *matuèo ya dyua*).

II. *Loi du* **nr⟶ndr**. — Le préfixe *n-*, dans sa rencontre avec *r* (ou *r* pour *l*) initiale, introduit régulièrement un *d* épenthétique entre *n-* et *r* pour produire *ndr* : *ulimi mrefu* langue longue, pl. *ndrimi ndrefu* ; *ndrume* (pour *n-lume*) mâle ; *ndrimu* (pour *n-limu*) limon, citron.

La contagion a étendu la prononciation *ndr* à un grand nombre de mots du fonds bantou, qui ont après *n* non préfixal un *d* normal dans les dialectes du Sud : *pundra* âne, (= Mv. DS. *punda*).

Le *Kiamu* a conservé parfois le *d* normal après *n* dans un petit nombre de radicaux, par besoin de distinction peut-être, comme dans le cas suivant : *fundo* nœud, *kufunda* enseigner, en opposition avec *kufundra* fermenter.

III. *Loi de la permutation* **vi-⟶zi-**. — *zi-(z-)* préfixe ou infixe et *-zi* désinence remplacent partout *vi-(v-)* et *-vi* des dialectes du Sud y compris le *Kimvita* :

N-a-zi-ona z-õmbo z-oṭe zi-li-zo ku-ya na wavu-zi je vois tous les boutres qui sont venus avec les pêcheurs, (=Mv. DS. *naviona vyõmbo vyote vilivyo kudya na wavuvi*.

La permutation de *v* en *z* a atteint par contagion *v* devant *i* ou *u*, dans plusieurs des radicaux qui ont *vi* ou *vu* dans les dialectes du Sud :

Am. *kuzia* languir, *kuzimba* (couvrir une case), *kuzumbua* découvrir, (= Mv. DS. *kuvia*, *kuvimba*, *kuvumbua*).

IV. — Aux préfixes et infixes *dyi-* (*dy-*) des dialectes parlés au Sud, répond en *Kiamu* la forme simple *i-* (*y-*), au suffixe *-dyi* la forme *-yi* : *i-we* pierre, *mwimba-yi* chantre, (= Mv. DS. *dyi-we*, *mwimba-dyi*).

Dans les radicaux, l'alternance *y* pour *dy* devant voyelle s'étend à un certain nombre de mots du fonds bantou, non à tous, plusieurs ayant *dy* au même

titre que les mots empruntés aux langues extra-bantoues : *kuya* venir, *kuyua* connaître, *kuvuya* faire eau, *mayi* eau, etc. (= Mv. DS. *kudya, kudyua, madyi).* Exceptionnellement *mui,* ville, village (= Mv. DS. *mdyi); iye?* comment? (= Mv. DS. *dye?*).

Kigunya.

I. — Outre les *t̤* et *d̤* que le *Kigunya* a en commun avec les dialectes du Nord, il possède le *d* normal dans les mêmes mots que le *Kiamu.*

Le *t* normal est rare, n'apparaissant que dans un très petit nombre de mots du fonds bantou : *tele* beaucoup, *itone* goutte.

Le *t̮* reculé existe dans les mêmes mots qu'en *Kiamu.*

II. *Loi de la permutation* **t→tç**. — Dans les mots du fonds bantou, le *t* normal conservé dans tous les autres dialectes moins le *Kivumba* a abouti presque généralement à *tç* : *kutçia* mettre, *kupatça* gagner, *itçumbo* ventre, (= *kutia, kupata, tumbo* des dial. cités).

III. *Loi de* **nr→nd**[r]. — Tout ce qui a été dit du *Kiamu* à ce sujet s'applique également au *Kigunya.*

IV. *Loi de la permutation* **vi ——→ z̬i**. — La permutation se fait dans les mêmes cas qu'en *Kiamu,* avec *z̤* au lieu de *z.*

V. — Aux formes plus avancées *di-(dy-) -dyi* des dialectes du Sud, le *Kigunya* répond comme le *Kiamu* par *i-(y-)* pour le préfixe et l'infixe, par *-yi,* pour le suffixe : *i-pu* abcès, *ku-i-bika* se frapper, *mwãndika-yi* écrivain, *nkwayu* tamarinier, (= Mv. DS. *dyi-pu, ku-dyi-piga, mwãndika-dyi, mkwadyu.* A la différence du *Kiamu,* il conserve *y* devant *i* dans *mu-yi* ville.

Son *y* initial passe à *jy* ou alterne avec *jy* dans un petit nombre de mots : *iyi-t̮o* œil, (= Am. *i-t̮o,* Mv. *dyi-t̮o,* DS. *dyi-tço) ; ku-yiva* ou *ku-jyiva* connaître, (= Am. *ku-yua,* Mv. DS. *ku-dyua) ; n-jyoli* compagnon d'esclavage, (= Am. *mu-yoli,* Mv. DS. *m-dyoli).*

VI. *Permutation* **z→z̤**. — Le *z* normal est partout remplacé par *z̤* interdental dans les mots du fonds bantou : *muz̤ee muz̤uri* vieillard aimable, (= *mzee mzuri* des autres dialectes).

VII. *Permutation* **m→n-**. — Le *Kigunya* est conforme aux autres dialectes pour l'usage de *mu-(mw-)* préfixe ou infixe, soit nominal, soit pronominal. Il diffère pour l'emploi de l'abréviation *m-* de cet affixe devant consonne.

Il emploie régulièrement *m-* devant une autre *m* dans les mêmes cas que les autres dialectes, *m-mèa* germe ; il substitue *n-* à *m-* devant consonne non labiale *t d s z n l r k g;* il hésite entre *m-* et *n-* devant une des labiales *p b f v :*
N-tçume n-tçotço m-moya envoie un enfant, (= Z. *mtume mtoto mmodya).*

Certains, au lieu d'articuler nettement l'*n-*, se contentent de nasaliser la consonne suivante.

VIII. *Elision de* **i** *de* **ki-**. — Le préfixe nominal *ki-*, au lieu d'avoir abouti à *ky-* du *Kipẽmba* ou à *tç-* des autres dialectes, est réduit à *k-* devant le radical des adjectifs (non des substantifs) à voyelle initiale : *tçuma kẽmbãmba* fer mince.

IX. *Permutation de* **w→v**. — Le *w* de soutien, que les autres dialectes insèrent parfois au radical devant une voyelle initiale, passe au *v* dans les mots pour lesquels le *Kigunya* use de prosthèse : *ku-*[*v*]*aka* flamber, *ku-*[*v*]*eka* placer, *ku-*[*v*]*ona* voir, *ku-*[*v*]*umba* créer, -[*v*]*ivu* jaloux, etc., (= *ku-aka* ou *ku-*[*w*]*aka*, *ku-ona*, *ku-umba*, -[*w*]*ivu* des autres dialectes).

Même permutation pour le *w* que les autres dialectes préposent à la voyelle du préfixe nominal et pronominal pluriel du genre personnel : *ni-ka-va-itça va-tçu v-ọte hava* j'appelai toutes ces personnes, (= *nikawaita watu wote hawa* des dialectes parlés au Sud).

Même permutation dans le préfixe singulier *vu-* (pour *wu-*) d'un très petit nombre de substantifs du genre abstrait : *vũnga* farine, (= DS. etc. *ũnga*).

Il y a enfin contagion de la permutation *w→v* à *w* intra-radical dans un petit nombre de mots : *nguvo* linge, = *nguo* (pour *nguwo*) des autres dial. ; *kiovo* crochet, hameçon, = Am. Mv. *kioo* (pour *kiowo*).

Kimvita.

On trouve dans ce dialecte outre des *t* et des *d* normaux, les *ṭ* et *ḍ* (dans le groupe *nḍ*) qu'il possède en commun avec les autres dialectes du Nord.

Contre l'hiatus, le *Kimvita* use moins de *l* d'appui que les dialectes du Sud, sans cependant substituer à *l* le *y*, comme le font souvent le *Kiamu* et le *Kigunya*.

Kipemba.

I. *Permutation* **ki- → ky-**. — Le préfixe, soit nominal, soit pronominal *ki-* a abouti à *ky-* devant voyelle, dans tous les cas où les autres dialectes (moins le *Kigunya* pour un cas, V. ci-dessus VIII) ont *tç*, dont *ky-* est l'étape antérieure :

Ky-õmbo ky-a fulani ky-apakia le boutre d'un tel embarque, (= Z. etc. *tçõmbo tça fulani tçapakia*).

II. *Permutation* **m- → n-**. — Le pronom objectif de la troisième personne du sing. genre pers. est *mu-*, comme dans les autres dialectes ; mais sa forme abrégée, au lieu d'être dans tous les cas *m-* comme dans les dialectes du Sud, est entendue *n-* devant une consonne non labiale, lorsqu'il y a un *k* dans la syllabe précédente. En ceci, le *Kipẽmba* se rapproche du *Kigunya* :

Mtoto u-ka-n tuma wapi? l'enfant où l'as-tu envoyé? (= DS. *ukamtuma*).

III. *Permutation* **t ⟶ tç**. — Dans un très petit nombre de radicaux il y a contagion de la permutation *t* ⟶ *tç* spéciale au *Kigunya* : *kutçama* émigrer, (= Mv. *kutama*).

Kivumba.

I. *Loi de la permutation* **t ⟶ r**. — Le *t* normal des autres dialectes, le même qui a passé au *tç* en *Kigunya*, a été remplacé par *r* dans tous les mots du fonds bantou, sauf le cas où le *t* s'est maintenu grâce à l'appui d'une ancienne *n* antécédente non préfixale :

Mro rivière, (= *mto* des autres dial., sauf G. *ntço*) ;

Mroro enfant, (= *mtoto* des autres dial., sauf G. *ntçotço*) ;

Watu (pour *wãntu*) *wararu* trois personnes, (= *watu watatu* tous dial., moins G. *vatçu vatçatçu*).

Nota. — Il y a des traces de cette permutation dans les autres dialectes : *kutatua* = *kurarua* déchirer.

II. *Loi de la permutation* **p ⟶ vw**. — *p* des autres dialectes est remplacé par *vw* dans les mots du fonds bantou, sauf dans ceux où *p* est soutenu par une nasale *n* ou *m* (pour *n*) antécédente radicale ou parasite, soit que la nasale existe encore actuellement, soit qu'elle soit tombée : *kuavwa* jurer, *kuvwaka* oindre, *uvwèvwo* vent, *muvwira* caoutchouc, etc., (= *kuapa, kupaka, upèpo, mpira* des autres dialectes) ; mais *pua* (pour *mbua*) nez, comme partout ailleurs.

Swahili de la Grande-Comore.

Le dialecte swahili de la Grande Comore est presque le *Kiungudya* de Zanzibar, mais avec plusieurs particularités des dialectes du Nord. Les indigènes, surtout ceux de la campagne, ne parlant le Swahili que par intermittences et moins familièrement que l'idiome populaire très apparenté, le *çingazidya*, sont exposés à prêter distraitement au premier la prononciation et partie du vocabulaire du second. De là le caractère mal défini de ce dialecte.

Dans certains mots il a le *nd^r* du *Kiamu* et du *Kigunya* : *upãnd^{r}e* côté, (= Am. G. *upãnd^{r}e*, Z etc. *upãnde*) ; *nd^{r}ugu* frère.

A *tç* et *ndj* de Zanzibar correspondant à *ṭ* et *nḍ* des dialectes du Nord, il répond souvent par *ts* et *ndz* ; mais il semble avoir aussi des variantes avec *tç* et *ndj* :

mtsãnga ou *mtçãnga* sable, (= DN. *mtãnga*, DS. *mtçãnga*) ;

kutsimba creuser, (= DN. *kuṭimba*, DS. *kutçimba*) ;

ntsi ou *ntçi* terre, (= DN. *nṭi*, DS. *ntçi*) ;

kuvũndza briser, (= DN. *kuvũnḍa*, DS. *kuvũndja*).

La permutation *t* ⟶ *r*, signalée plus haut dans le *Kivumba*, est accusée ici par des doublets ou par des mots distraitement prononcés : *moto* ou *moro* feu, (= Z. etc. *moto*).

CHANGEMENTS GÉNÉRAUX

Les changements phonétiques[1] interviennent fréquemment dans les procédés grammaticaux, tantôt avantageusement pour l'établissement de distinctions nouvelles (désinence négative en *-i*, aoriste archaïque en *-e*, etc.), tantôt avec effet perturbateur venant compliquer les règles (élisions, contractions, chutes, etc.). Il importe donc de savoir en quoi ils consistent, et comment ils se produisent. Plusieurs de ces changements ont déjà été indiqués dans la revue des dialectes. L'étude qui va suivre a pour but de compléter et d'ordonner méthodiquement ce tableau. Y seront surtout examinés les changements qui intéressent la grammaire ; ceux qui ne la concernent pas, qui ne se rencontrent qu'à l'intérieur des radicaux sans rapport avec les affixes, seront simplement indiqués.

Changements à demi-conscients

Il y a des changements qui ont été plus ou moins intentionnels à leur début. Ils se partagent en deux catégories opposées :

1° Ceux qui sont dus à l'*Analogie* ou tendance à égaliser plusieurs mots sur un type uniforme ;

2° Ceux qui se rangent sous le titre de *Différenciation des Homonymes*, ou tendance à distinguer par une prononciation différente des mots primitivement semblables. Ces derniers sont très rares : on peut en signaler un exemple souvent rappelé par les swahilis lettrés, la distinction à faire entre *pápá* « requin » avec deux *á* fermés et *bàbà* « père » avec deux *à* ouverts.

L'analogie est toujours en activité, tantôt nivelant, tantôt créant, remaniant constamment la grammaire, dont beaucoup de règles lui sont dues. C'est elle qui a soumis au régime des mots du fonds bantou les nombreux emprunts faits à l'arabe ; c'est elle qui a imposé par exemple les formes dérivées aux verbes étrangers, attribuant la désinence bantoue *-a* à ceux auxquels elle manquait.

1. Pour plus de détails, V. Sacleux, *Essai de Phonétique*, Paris, 1905.

Changements par évolution inconsciente

I

VOYELLES

I. — Variation de timbre

EN DEHORS DE L'ASSIMILATION

Les changements non assimilatifs ou douteusement assimilatifs des voyelles sont rares.

Dans un petit nombre de mots swahilis, il y a alternance entre *a* et *è*, *a* et *e* (rare), *a* et *o* (rare), *a* et *i* (rare), *e* et *i*, *e* et *o* (rare), *o* et *u*, *u* et *i*. De là l'origine de doublets employés tous les deux dans les mêmes dialectes ou dans des dialectes différents, avec le même sens ou avec des sens différents :

kuaua ou *kuèua* inspecter (son champ) ;

ni-mè-pẽnda ou *ni-ma-pẽnda* j'ai aimé ;

ni-ngè-pẽnda ou Ng. *ni-nga-pẽnda* j'aimerais ;

nyuma derrière, et *kinyume* ce qui est après, etc. ;

G. *igẽndo* pince de crabe, = *gãndo* des autres dialectes ;

Am. *tãnga* concombre, = DS. *tãngo* ;

Mr. G. *kupawa* recevoir, = DS. Mv. G. *kupèwa*, Am. *kupowa* ;

modya ou *modyi* un ;

DN. *mdyane* veuf, = DS. *mdyani* ;

-nene gros, et *-nono* gras ; *kunenepa* prendre de l'embonpoint, et *kunona* engraisser ;

tanu ou *tanó* cinq ;

gõngo rondin, = G. *igũngo* ;

DS. *kuamkia* saluer, = Am. *kuamkua* ;

G. *ine* ou *une* quatre, = *inne* des autres dialectes, etc.

La tendance la plus commune semble être à la fermeture plus grande, *a* ⟶ *e*, *e* ⟶ *i*; au retrait de la langue avec arrondissement des lèvres, dans *i* ⟶ *u*; à l'avancement de la langue avec arrondissement des lèvres dans *u* ⟶ *o*.

II. — Variation de timbre

DUE A L'ASSIMILATION

L'*assimilation* est la tendance à égaliser deux sons voisins.

Quand les deux sons sont en contact immédiat, l'assimilation est *organique*. Par suite d'un manque de souplesse, les organes doublent ou prolongent un mouvement articulatoire, qui prend la place de celui qui a été manqué.

Quand les deux sons sont séparés, l'assimilation est *harmonique*, due, au moins dans le principe, à la tendance irréfléchie de notre esprit à reproduire ou à anticiper dans une syllabe l'articulation, qui le préoccupe dans la syllabe d'à côté.

I. Assimilation organique

1° Assimilation de voyelle à consonne.

1° La tendance des voyelles à se nasaliser, devant une consonne nasale, est manifeste dans la rencontre avec *n* de la voyelle des pronoms subjectifs, préfixés aux infixes *-ngè-* et *-ngali-* du conditionnel : *wã-ngali-sikia* ils auraient entendu.

On trouve des exemples de nasalisation de voyelle à l'intérieur des radicaux, partout ou une *n* où *m* épenthétique vient à s'introduire devant une consonne autre que les semi-voyelles : *èzi* et *ẽnzi* puissance

2° La consonne étant un phonème de sa nature fermé, caractère plus marqué dans l'explosive que dans la continue, il est possible qu'on doive attribuer à l'influence constrictive de la consonne antécédente la plus grande fermeture de la voyelle dans certains doublets, comme *kutefuta* (Mr.) en regard de *kutafuta* chercher, *ṭevue* (Mv. Am.) et *ṭãmvua* (DS.) frange, *kutẽngua* réduire à néant et *kutãngua* écarter, *mkoṭẹi* et *mkoṭẹe* palmier doum ; etc.

2° Assimilation entre voyelles. Contraction.

1° La persistance, après assimilation de l'une à l'autre de deux voyelles contiguës, est rare. Le swahili n'en a d'exemple qu'à la finale, par persistance de la désinence après la dernière radicale qu'elle s'est assimilée :

mzee (P. *mvyele*) parent, vieillard, (pour *mzae*) du verbe *kuzaa* (P. *kuvyaa*) engendrer, enfanter; Ng. *niketée* j'ai refusé (pour *nikatae*).

2° Deux voyelles assimilées sont tellement exposées à se fondre ensemble par CONTRACTION, qu'elles aboutissent là généralement. Le swahili a les contractions suivantes :

aa ⟶ *â*.	*ii* ⟶ *î*.
ee ae ai ie ⟶ *ê*.	*ao au uo* ⟶ *ô* (rare).

Si la rencontre de deux voyelles en hiatus est une condition indispensable pour qu'il y ait, soit contraction, soit élision, cette condition n'entraîne cependant pas l'obligation d'un choix à faire entre l'une ou l'autre alternative. Il n'y a de contractions et d'élisions que celles qui sont fixées par l'usage, tantôt facultatives, tantôt nécessaires, affectant généralement les mots les plus usités.

a) Les contractions les plus communes sont produites entre le préfixe ou l'infixe et le radical :

α) Contractions avec la voyelle de quelques préfixes nominaux (des substantifs et des adjectifs) :

wa-a- ⟶ *wâ*, quelques cas : *wâna* enfants (sing. *mw-ana*), *wâri* demoiselles (sing. *mw-ari*);

ma-a ⟶ *mâ* (rare) : *mãmbo* affaires (sing. *dy-ãmbo*);

wa-e wa-i ⟶ *wê*
ma-e ma-i ⟶ *mê*
pa-e pa-i ⟶ *pê*
} générale et obligatoire pour tout substantif et adjectif : *wêvi*, *wêrèvu* (pour *wa-ivi wa-èrèvu*) voleurs rusés; *mêno* dents (pour *ma-ino*).

mi-e ⟶ *mê* { obligatoire pour les adjectifs, facultative pour certains substantifs, interdite aux autres : *mi-ẽmbe mêma* (pour *mi-ema*) manguiers bons; *mi-èzi* ou *mêzi* mois.

mi-i ⟶ *mî* { obligatoire pour quelques substantifs et adjectifs, interdite à d'autres : *mîba* épines, *mîtu* forêts, *mîko* truelles, *mîngi* nombreux, *mîngine* autres.

ma-o ⟶ *mô*, obligatoire pour le seul adjectif *môroro* blets (en parlant de fruits *matunda*);

β) Contractions entre la voyelle de certains préfixes et infixes et la voyelle initiale *e* ou *i* de quelques verbes.

Toutes les contractions qui se produisent de ce chef sont facultatives. De plus, elles n'ont lieu qu'avec certains affixes, et avec les seuls verbes à voyelle initiale *e* ou *i*; elles sont plus usitées ou mieux acceptées avec certains verbes qu'avec d'autres. *Kw-ẽnda* « aller » est de tous les verbes à voyelle initiale *e*, celui qui se prête le mieux à la contraction. Parmi les verbes à voyelle *i*, *kw-iba* « voler », *kw-iça* « finir » et *kw-ita* « appeler », sont les seuls qui les supportent dans certains cas déterminés. Il y a contraction :

Avec *a-* pron. subjectif troisième pers. sing. g. pers. au subjonctif des verbes *kw-ẽnda* et *kw-iça*, moins souvent avec *wa-* pluriel du même pronom : *a-ẽnde* ou *ẽnde* qu'il aille, pl. *wa-ẽnde* ou *wẽnde*; *a-iça* ou *êça* qu'il finisse, pl. *wa-iça* ou *wêça*;

Entre *wa*-et *ya-* (rare) pron. objectifs et les trois verbes sus-indiqués : *tu-ka-wa-ẽndèa* ou *tu-ka-wẽndèa* nous allâmes vers eux ; *tu-ka-wa-ita* ou *tu-ka-wèta* nous les appelâmes ;

Entre les caractéristiques et auxiliaires *-ka-*, *-ki-*, *-dya-*, et les mêmes verbes : *tu-ka-ẽnda* ou *tu-kẽnda* nous allâmes ; *ni-ki-iça* ou *ni-kìça* si je finis ; *ha-tu-dya-iça* ou mieux *ha-tu-dyêça* nous n'avons pas fini ;

Entre *-ngè-* du conditionnel et le seul verbe *kw-ẽnda : ni-ngè-ẽnda* ou mieux *ni-ngẽnda* j'irais.

b) La contraction entre deux mots juxtaposés est rare et facultative. Soit celle de *au* ⟶ *ô* dans la rencontre des nombres arabes *arba* quatre, *sita* six, *saba* sept, *tisa* neuf, avec la conjonction *u* et : *arba-u-içirini* ou *arbô-içirini* vingt-quatre. Soit encore le salut des esclaves *çika mô* je vous prends le pied (pour le baiser), pour *naçika muu-o*, *muu* pour *mguu ; nyô* (pour *inya-o)*, abréviation de *inya ako* ta mère.

c) Il y a enfin, dans les composés de formation ancienne, bien des contractions aujourd'hui oblitérées : *-etu* (pour *-a-itu)* notre, *-enu* (pour *-a-inu)* votre, *-ao* (pour *-a-ao)* leur ; *ku-keṭi* (de *ku-kaa iṭi* se tenir à terre) s'asseoir ; *ine* quatre (pour *i na i* deux et deux) ; etc.

II. Assimilation harmonique

1° *Assimilation progressive.*

La voyelle de la dernière syllabe du radical (syllabe accentuée) impose dans trois cas l'accommodation de la voyelle de la désinence :

1° La voyelle *e* ou *o*, par le changement en *-èa (-lèa)* du suffixe *-ia (-lia)*, de la forme directive, dans les verbes du fonds bantou : *ku-letèa* de *ku-leta*, apporter ; *ku-kõmbolèa* de *ku-kõmboa,* racheter.

2° La voyelle *o*, par le changement en *-oa* du suffixe *-ua* de la forme inversive dans les verbes : *ku-okoa* retirer du feu, de *ku-oka* rôtir.

3° La voyelle *o* ou *u*, par la substitution de *-fu* ou *-vu* au suffixe causatif *-fi* ou *-vi* [1] de quelques adjectifs verbaux : *-tukufu* glorieux ; *-tçovu* fatigant.

L'analogie a repris le suffixe *-fu* ou *-vu* pour former plusieurs adjectifs, qui ne satisfont pas à la condition précédente : *-regèvu* lassant.

Remarque. — Le changement en *e* de la désinence *a* des verbes, à l'aoriste archaïque, au subjonctif et à l'impératif, paraît être le résultat d'assimilations antérieures. L'aoriste et le subjonctif ne seraient que deux applications différentes d'un ancien indicatif indéfini, formé par assimilation de la voyelle désinentielle à la voyelle radicale. Ce temps existe encore dans plusieurs langues, no-

1. *-fi* et *-vi* sortent de la terminaison *-fya -vya* du causatif archaïque de quelques verbes : *ku-afya* faire prêter serment, de *ku-apa* jurer, d'où *mw-afi* arbre de l'épreuve ; *ku-dyuvya* faire connaître, de *ku-dyua* connaître, d'où *m-dyuvi* curieux, indiscret.

tamment dans le groupe héréro. Plus tard cette forme, à cause de sa coexistence avec d'autres de même valeur, ayant pu être réservée d'une part aux fonctions de subjonctif et d'impératif, de l'autre à celles d'un aoriste emprunté au verbe directif, l'assimilation qui imposait pour finale tantôt une voyelle, tantôt une autre, dut devenir un embarras : l'analogie aura supprimé la difficulté en ne retenant que *e*.

D'autre part si, dans l'emploi négatif du même temps indicatif indéfini, l'introduction de la désinence *i* au lieu et place de *a* doit être attribuée à l'influence assimilative de l'*i* de la particule négative *si* à la première personne (*sipẽndi* je n'aime pas), il faut admettre que ce même *i* a été appliqué analogiquement aux autres personnes (*hupẽndi* tu n'aimes pas, etc.). D'ailleurs la désinence négative *i* est particulière au swahili, et manque aux langues voisines. Dans le swahili ancien et populaire, il y a des exemples de l'emploi sans *i* de l'indicatif indéfini négatif : par ex. dans le nom *hatadywa* il n'est pas nommable, nom que les marins donnent au mamelon *Kombeni* du sud-ouest de l'île de Zanzibar.

2° *Assimilation régressive.*

La voyelle ou la semi-voyelle de la désinence impose, en certains cas, l'assimilation de une ou de plusieurs voyelles radicales :

1° *y* des suffixes possessifs *-ye* son, *-yo* ton, change en *i* l'*a* final de quelques substantifs : *babi-ye* (pour *baba-ye*) son père.

2° *o* du démonstratif des objets cités, en *Kiamu* et en *Kigunya*, change en *o* la voyelle *u*, quand elle se rencontre dans la première syllabe : *hoyo, hoo, hoko, homo,* = *huyo, huo, huko, humo* des autres dialectes.

3° *e* désinentiel de l'impératif *uwe* « sois » qu'a conservé le *Kipẽmba*, s'est assimilé en *i* la voyelle initiale *u* dans *iwe* du dialecte de Zanzibar.

La forme *iwe* semble avoir réagi analogiquement en imposant son *i* aux dialectes du Nord : Mv. *iwa*, Am. *uwa* ou *iwa*, G. *iva*.

4° *e* de l'aoriste archaïque a la propriété de s'assimiler, en certains cas, la ou les voyelles radicales, V. Gr.

5° *i* désinentiel de quelques substantifs s'assimile en *i* la voyelle tonique dans plusieurs d'entre eux : *mbwidyi* (pour *mbwa-dyi* grand chien) lycaon ; *nyisi* (pour *nyusi*) sourcils, etc.

6° A l'intérieur des radicaux, la voyelle atone qui précède la tonique a tendance à s'assimiler à celle-ci : Mv. DS. *kuçitumu* = Mv. P. Am. G. *kuçutumu* insulter ; DS. *çombu-lele* = P. Am. G. *çumbu-rere* casque-à-mèche ; Z. Mv. *kuçindua mlãngo* ouvrir la porte = Am. *kuçundua* ; Z. *kuçamuã* = Am. *kuçomua* éternuer ; *kututika* = *kutitika* entasser des fardeaux les uns sur les autres ; *kufitçua* = *kufutçua* libérer de séquestration.

Dans les mots d'emprunt, entre deux consonnes précédant la tonique, au lieu et place soit de l'une des voyelles neutres *e i*, soit de toute autre voyelle,

la même tendance introduit parfois comme voyelle intercalaire la même voyelle que la tonique : *Mãmbasa* Mombase, *Mẽmbey* Bombay, *mfrãnsa* ou *mfarãnsa* français.

III. — Diphtongaison par segmentation de voyelle.

En swahili, une voyelle est susceptible de se dédoubler par segmentation ou fracture, de manière à produire une semi-voyelle *w* ou *y* à côté d'elle.

Tantôt le dédoublement est simple, quand la voyelle qui donne naissance au *w* ou au *y* conserve son timbre.

Tantôt le dédoublement se produit avec changement de timbre de la voyelle.

I. FRACTURE AVEC PRODUCTION DE W

I. *Dédoublement simple.*

1° En *Kimvita, Kipẽmba* et *Kivumba*, le pronom subjectif *yu-* développe un *w* devant la caractéristique *-a-* du présent indéfini de l'indicatif ; *yu*[*w*]*-a-pẽnda* il ou elle aime.

2° Le cas le plus général est celui de l'*u* de la caractérisque *ku-* de l'infinitif, et du préfixe nominal *u-* du genre abstrait, qui a tendance à développer un *w* facultatif devant un radical à voyelle initiale : *ku-atça* et son doublet *ku-*[*w*]*-atça* laisser ; *ku-èka et ku-*[*w*]*èka* placer ; *ku-iva* et *ku-*[*w*]*iva* mûrir ; *u-ivu* et *u-*[*w*]*ivu* jalousie ; *u-ovu* et *u-*[*w*]*ovu* méchanceté.

Pour les verbes, le *w* sorti de l'*u* de *ku-* a fini par s'incorporer au radical, qu'il accompagne ad libitum dans tous les temps et modes, dans ceux qui conservent la caractéristique *ku-*, comme dans les autres : *ni-ka-atça* ou *ni-ka-*-[*w*]*atça* je laissai.

3° A l'intérieur des radicaux il y a aussi quelques exemples de fracture simple : *ku-ãmbata* adhérer, et son doublet *ku-ãmbwata* ; à *sisi* nous, *-ake* son, sien, *peke* seul, des dialectes du Sud, correspondent en Mv. *swiswi, -akwe*, en Am. *pweke ;* Am. G. *pwapway* papaye, = *papay* des autres dialectes ; etc.

II. *Dédoublement avec changement de timbre.*

A l'intérieur d'un petit nombre de radicaux, il y a fracture de *o* en *we*, de *u* en *wi* : DS. *ku-tona* dégoutter, *tone* goutte, = Am. *ku-twena, twene* ; Z. Mr. *bubu* muet, = P. DN. *bubwi* ; Z. P. Mv. Am. *masõmbo* ceinture de linge pour homme, = Mr. *masõmbwe* ; *kibobo* ceinture de linge pour femme, entendu çà et là, est plus communément employé sous la forme *kibobwe* (P. Am. G.) et *kibwebwe* (Z.) ; etc.

NOTA. — En *Kigunya*, le *w* obtenu par fracture au commencement d'un radical, ou entre deux voyelles, a souvent été changé en *v* : *Ku-*[*v*]*eka* placer ; *ki-o*[*v*]*o* hameçon ; etc.

II. FRACTURE AVEC PRODUCTION DE **y**

I. *Dédoublement simple.*

1° *i* préfixe nominal des substantifs du g. noble, en *Kiamu* et en *Kigunya*, a donné *iy* devant un certain nombre de noms à radical commençant par une voyelle : *i*[*y*]*ani* feuille.

2° *e i u* de plusieurs pronoms personnels ont abouti à *ye yi yu* devant une voyelle ou après *n* : *wee* et *weye* toi ; G. *ini* vous et *inyi* ou *nyinyi* des autres dialectes ; le pron. de la 3ᵉ pers. du sing. g. personnel se trouve sous les formes *yee* ou *yeye* lui, elle (pron. substantif), *ye* ou *yo* qui (pron. relatif), *yu* il, elle (pron. subjectif) sorti de la forme archaïque *u* conservée ça et là en *Kiamu* et en *Kigunya*, d'où encore le démonstratif *hu*[*y*]*u* celui-ci, celle-ci, *hu*[*y*]*o* celui-là, celle-là, [*y*]*ule* celui-là ou celle-là là-bas.

3° La voyelle initiale du radical se dédouble facultativement dans quelques mots : *ku-ĕnda* aller, ou *ku-*[*y*]*ĕnda* ; *ku-ŏngoa* osciller, ou *ku-*[*y*]*ŏngoa*.

4° A l'intérieur des radicaux, il y a plusieurs exemples de voyelle dédoublée entre elle et la consonne antécédente de la même syllabe : *ku-fagia* et *ku-fyagia* balayer ; etc.

II. *Dédoublement avec changement de timbre.*

Cf. *mi*[*y*]*e* moi, et *si*[*y*]*e* nous, (pour **mi-i*, **si-i*, par chute de la consonne médiane dans *mimi, sisi* ?).

IV. — Consonnantification

La consonnantification de *u* et de *o* (rare) en *w*, de *i* en *y*, ne se produit qu'en hiatus, ou en imminence d'hiatus par la position de la voyelle soit au commencement, soit à la fin d'un mot.

Après une consonne, qui est un phonème fermé, il semble que la voyelle en hiatus soit encore sollicitée par sa tendance à s'assimiler à la consonne, tendance qui la fait fermer complètement par permutation avec sa semi-voyelle.

1° Dans un cas, la consonnantification est déterminée par affaiblissement de la voyelle finale *i* : *haifay* (pour *haifai*) cela ne convient pas, c'est impossible.

2° Il n'y a que peu de cas de la consonnantification de la voyelle finale d'un radical devant la voyelle désinentielle : *tobwe* trou, de *ku-toboa* percer.

3° La consonnantification a lieu le plus souvent pour *i* ou *u* d'un préfixe ou d'un infixe en contact avec la voyelle initiale du radical ou même d'un infixe.

Tous les préfixes ou infixes à voyelle *i* ou *u* ne sont pas sujets à l'évolution de leur voyelle vers la semi-voyelle. Il en est qui l'admettent en certaines occurrences, tantôt obligatoirement, tantôt facultativement ; d'autres, comme *mi-*, *ni-*, *li-*, *dyi-*, *zi-*, *yu-*, conservent leur voyelle ou l'élident, V. Gr.

V. — Chute, élision

Le swahili craint moins les hiatus que beaucoup d'autres langues mêmes bantoues ; pour quelques-uns qu'il évite, il en accepte un très grand nombre.

I. APHÉRÈSE DE VOYELLE

Il y a quelques faits importants de chute de voyelle initiale :

1° Le préfixe nominal singulier *i-* du g. commun est tombé devant tous les adjectifs, comme devant presque tous les substantifs, sauf devant quelques radicaux monosyllabiques, tel que dans *i-*[*n*]*tçi* terre. V. Gr.

2° Il en est de même du préfixe nominal singulier du g. noble, dont une forme réduite *i-*, assez souvent conservée en *Kigunya*, moins souvent en *Kiamu*, est tombée généralement ailleurs. V. Gr.

3° La chute ancienne de *u-* pronom subjectif de la 3ᵉ pers. du sing. g. personnel, devant la caractéristique *-a-* du présent indéfini de l'indicatif affirmatif, a fait prendre la caractéristique pour le pronom, qu'elle remplace maintenant dans la conjugaison entière, soit affirmative, soit négative. Du pronom authentique *u-* il reste cependant des traces, *u-* ou [*y*]*u* en certains cas et avec certains verbes, principalement dans les dialectes du Nord. V. Gr.

4° Le pronom subjectif singulier *a-* de la 3ᵉ pers. du g. personnel est lui-même souvent omis ad libitum au passé narratif : *a-ka-toka* ou *ka-toka* il sortit.

5° Le pronom subjectif indéterminé du singulier *i-* est aussi souvent omis ad libitum au passé narratif et au mode participial du verbe *kw-iça* finir : *i-kèça,* ou *kèça, i-kiça* ou *kiça* cela fini, après cela.

II. SYNCOPE

I. *Chute simple.*

1° L'affixe *mu-*, à quelque genre qu'il appartienne, et quelle que soit sa fonction, est le plus souvent réduit à sa consonne devant une consonne autre que *h y w* (d'un radical monosyllabique) : on dit plus souvent *m-geni* que *mu-geni* étranger -ère, hôte, *ni-ka-m-kuta* que *ni-ka-mu-kuta* je le rencontrai, *m-na-ona* que *mu-na-ona* vous voyez, *m-na* que *mu-na* il y a (dedans).

2° *ni-* je, pronom subjectif, est parfois avec plus ou moins de tolérance abrégé en *n-* devant une consonne. Cette abréviation facultative est surtout en usage devant la consonne des caractéristiques *-na-*, *-li-*, *-ta-*, *-ngè-*, *-ngali-* : *ni-ta-fanya* ou *n-ta-fanya* je ferai ;

3° On dit normalement *n'nani ?* (pour *ni nani ?*) qui est-ce ? ;

4° L'*i* initial des verbes *ku-ingia* entrer, *ku-inika* abaisser, est parfois omis dans les doublets *ku-ngia, ku-nika ;*

5° On emploie quelquefois les doublets sans voyelle initiale *-ngi*, *-ngine,*

-nginewe, de *-ingi,* plusieurs, nombreux, *-ingine* autre, *-inginewe* quelqu'autre ; *-enye* ou *-inyi* l'ayant, s'abrège aussi au singulier du g, personnel dans la forme *m-nye* ou *m-nyi* pour *mw-enye* ou *mw-inyi;*

6° *Mũngu* « Dieu » perd son *u* final dans l'expression poétique *Mũng-we* (pour *Mũngu we)* ô toi Dieu.

II. *Elision.* — L'élision qui supprime l'une de deux voyelles en hiatus, dans la rencontre de deux affixes, d'un affixe et du radical, de deux radicaux dans un mot composé, porte le plus souvent sur la première, très rarement sur la seconde :

1° Du second cas, il y a un exemple remarquable dans *ni-mè-ça* (pour *ni-mè-iça)* j'ai fini, en fonction de quasi-auxiliaire d'un passé périphrastique :

Nimèkwiça ou *nimèça pakia* j'ai fini d'embarquer,

On dit aussi facilement *ndjyoo 'twae* que *ndjyoo utwae* viens prendre (litt. que tu prennes) ;

2° Les élisions du premier cas sont nombreuses, déterminées par l'usage, souvent obligatoires, rarement facultatives.

a) L'élision de voyelle finale entre deux mots, ou entre les deux éléments d'un composé, est rare et souvent libre. Elle ne se produit guère que dans les cas suivants :

Mwinyi èzi ou *Mwiny'èzi Mũngu,* Dieu Tout-Puissant ;

mwẽnz' compagnon, compagne, *bab'* père, *mam'* mère, *mwan'* enfant, fils, fille, devant les formes abrégées du possessif : *mwẽnz' ãngu* ou *mwẽnzi ãngu* (inus.) mon compagnon, ma compagne ; *baba ako* ou *bab'ako* ton père ; *bab'e Sefu* le père de Joseph (litt. son père (à) Joseph) ; *mam'e* ou *mamae mtoto* la mère de l'enfant (sa mère (à) l'enfant).

n' pour *na* « et » devant *a* préfixe subjectif sing. g. personnel avec le subjonctif indéfini, dans une proposition impérative ou ironique : *n'asème* et qu'il parle.

nd pour *ndi* « c'est » dans ses combinaisons avec un deuxième élément commençant par une voyelle : *ndãngu* c'est le mien.

b) L'élision la plus commune est celle de la voyelle des préfixes et infixes, dans leur rencontre entre eux ou avec le radical, V. Gr. : *nãmbie* ou *niãmbie* dis-moi.

II

CONSONNES

I. — Assimilation

L'assimilation organique, qui consiste à diminuer l'écart qu'il peut y avoir entre une consonne et une voyelle ou entre deux consonnes en contact immédiat, est une cause très commune d'altération des consonnes en swahili.

1° *Assimilation de consonne à voyelle.*

I. *Sur la sonorité.* — La voyelle étant un phonème sonore, la consonne sourde placée entre deux voyelles, surtout inopinément comme dans la rencontre des affixes avec le radical, est sollicitée à permuter avec la sonore correspondante :

1° *-za,* suffixe causal, est propre aux verbes du fonds bantou à radical primaire ou secondaire, terminé par une voyelle ; alors que les verbes à radical terminé par une consonne prennent *-ça* avec intercalation de la voyelle neutre *i* ou *e* en épenthèse : *ku-ingiza* introduire, de *ku-ingia* entrer ; mais *ku-fikiça* faire parvenir, de *ku-fika* arriver ;

2° *-fu,* suffixe causal, qui a servi à former un certain nombre d'adjectifs d'origine verbale (V. p. 22, 3°), tantôt alterne avec *-vu* dans le même mot, tantôt est passé complètement à *-vu,* à cause de la position intervocalique de sa consonne : *mpumba-fu* ou *mpumba-vu* imbécile, de *ku-pumbaa* être hébété ;

3° Les consonnes intra-radicales sont le plus généralement stables, sauf dans quelques dérivés issus d'une même racine, mais séparés par le sens, ou employés dans des dialectes différents : Am. *-toto* petit, = P. *-dodo ;* Mv. *ku-petua* retourner, = P. *ku-bedua.*

II. *Sur l'occlusion,* — La voyelle étant un phonème continu, tend à s'assimiler les explosives en les transformant en spirantes. Le cas le plus favorable, en swahili, est celui d'une consonne intervocalique qui arrive à être placée accidentellement devant *i* ou *e ;*

1° La désinence *-i*, qu'on ajoute au radical des verbes pour la formation des noms d'agent ou d'état, a souvent cet effet :

b ⟶ *v : ku-gõmba* gourmander, *m-gõmvi* querelleur ;
p ⟶ *f : ku-apa* jurer, *mw-afi* arbre de l'épreuve ;
d ⟶ *r : ku-pẽnda* aimer, *m-pẽndi* et son doublet *m-pẽnzi* bien-aimé ;
t ⟶ *s : ku-pata* gagner, *m-pasi* gagnant ;
g ⟶ *z : ku-roga* ou *ku-loga* ensorceler, *m-rozi* sorcier ;
k ⟶ *ç : ku-aka* maçonner, *mw-açi* maçon.

2° Il en est de même de la désinence *-ie (-ile)* ou *-ee (-ele)* de l'aoriste archaïque, V. Gr.

III. *Par rapprochement du point d'articulation.* — C'est à ce genre d'assimilation qu'il faut rapporter la légère différence, qui fait qu'on articule plus profondément *k* et *g* devant les voyelles vélaires *o u*, que devant les voyelles palatales *a e i*. (V. Tableau des Consonnes, p. 4.)

2° *Assimilation entre consonnes contiguës.*

Deux consonnes dissemblables mises en présence, soit par l'introduction d'un préfixe devant un radical à consonne initiale, soit par le développement d'une consonne épenthétique devant une autre consonne, tendent à s'assimiler en perdant tel ou tel caractère qui les sépare.

I. *Sur la sonorité :*

1° *m* et *n*, devant consonne, sont exposées à perdre leur sonorité pour devenir médio-sourdes, puis à tomber. Mais avant de disparaître, la médio-sourde s'assimile la sonore subséquente, qui devient sourde. Celle-ci conserve ce caractère après la chute de la nasale : *pili* doublet de *m-bili* (pour *m-wili* ⟶ *m-*[*b*]*wili*) deux ; *pua* (pour *n-pua*) nez, appartient à la même racine que *bua* fétu ; *kumi* (pour *n-kumi*) dix, de *n-gumi* poing fermé.

Dans les radicaux, on constate çà et là de semblables permutations, résultant du passage d'une ancienne *n* épenthétique assourdie : Am. G. *ku-kuḷa* plier, = Mv. *ku-kunḍa ;*

2° *m* et *n* restées sonores, ce qui est le cas normal en swahili dans les mots où ces consonnes se prononcent et s'écrivent encore, conservent la propriété commune à toutes les sonores de provoquer l'adoucissement des sourdes avec lesquelles elles se rencontrent : *a-m-bagaza-po* (Liongo) quand il me charge (pour *a-m-pagaza-po* de *a-n-pagaza-po, a-ni-pagaza-po*), avec double assimilation *n* pour *m* devant labiale, *b* pour *p* après sonore.

II. *Par rapprochement du point d'articulation :*

1° Le préfixe *n-* s'assimile constamment en *m* devant labiale *b* ou *m*, moins régulièrement devant les autres labiales *p f v w : m-boga m-pya* (pour *n-boga n-pya)* légume nouveau ;

2° Dans le relevé des particularités propres au *Kigunya*, il a été indiqué que l'affixe *m-* s'assimile en *n* devant les consonnes non labiales. Même traitement, en *Kipẽmba,* pour *m-* infixe du pronom objectif de la 3ᵉ pers. du sing. g. pers. après *k* antécédent de la caractéristique. (V. p. 15, VII; p. 16, II.)

Dans le dicton Mv. *la-m-buaza kama çaza dyito la nduu* l'œil (envieux) de (mon frère me blesse comme l'écaille d'huître, (pour *la-n-vuaza, la-ni-vuaza),* il y a assimilation double : *n* pour *m* devant labiale, *b* labial pour *v* denti-labial après labiale *m.*

3° Le swahili a reçu de l'arabe des composés de l'article avec le substantif, dans lesquels il y a assimilation de la consonne *l* de l'article à une dentale subséquente ou à *r : Dar-es-salam* (litt. habitation de sécurité) nom d'un port ; *asubuhi* (pour *as-ṣubuhi)* le matin ; *idyuma* (pour *id-dyuma)* vendredi ; *er-rahaman* le miséricordieux. Les mots précédents sont pour *Dar el salam, al ṣubuhi, il dyuma, el rahaman.*

4° Enfin, deux assimilations importantes sont celles qui prenant leur point de départ, soit dans le dédoublement d'une voyelle (V. ce titre p. 24) qui développe un *w* ou un *y* entre elle et la consonne précédente, soit dans la consonnantification (V. ce titre p. 25) de *u* en *w,* de *i* en *y* après consonne, sollicitent la fusion intime de la consonne avec la semi-voyelle. L'assimilation de consonne à *w* porte le nom de LABIALISATION, celle de consonne à *y* celui de MOUILLURE ou de PALATALISATION. Ces deux phénomènes, avec l'évolution spéciale dont ils sont souvent le point de départ, seront examinés à part ci-après avec les semi-voyelles.

II. — Dissimilation

La dissimilation, dont il est ici question, consiste à éviter de répéter dans deux syllabes du même mot deux mouvements articulatoires semblables, ce qui a pour conséquence de remplacer le premier de deux phonèmes identiques, ou de supprimer totalement l'un des deux. Du premier et du second cas il n'y a guère d'exemples en swahili qu'avec quelques réduplicatifs ;

Am. *ku-gaguna* grignoter, pour DS. *ku-guguna ;*

P. *ku-ditima* gronder (orage), pour Mv. *ku-titima ;*

Am. *ku duḷia* boiter, pour Mv. *ku-deḷea* = DS. *ku-tçetçèa ;*

tõmbo-rõmbo (pour *tumbo-tumbo*) libellule.

Le second cas, avec suppression d'une syllabe entière, est plus familier :

Ku-pepeta (pour *ku-peta-peta*) vanner ;

Ku-memeta (pour *ku-meta-meta*) lancer des éclairs.

III. — Evolution du *W*. Labialisation

1° *Evolution du* **w** ⟶ { **v b** / **g** }

1° L'évolution *w* ⟶ *v* a été signalée en *Kigunya* (V. 16). Elle atteint les *w* initials ou intervocaliques, surtout ceux obtenus par dédoublement de voyelle (V. 24). Elle est commune dans les préfixes et au commencement du radical. Dans ce dernier cas, il y a même des exemples de *w* passé à *b* dans quelques rares mots, qu'on retrouve dans tous les dialectes : cf *ku-umia* souffrir, et *ku-vumilia* supporter (par un intermédiaire *ku-wumilia) ; ku-wãmba* appepliquer, et *bãmba* plaque.

Souvent en *Kigunya*, rarement ailleurs, deux voyelles finales, dont l'une est *o* ou *u*, sont séparées par un *v* sorti d'un ancien *w* produit du dédoublement de l'*o* ou de l'*u* (V. ci-devant Fracture de voyelle, p. 24) : *Ku-puva* parler en rêvant ; *ki-ovo* hameçon, (= Mv. Am. *ki-oo) ; n-dovo* seau, *n-deve* lobe de l'oreille, (= *n-doo, n-dewe* des autres dialectes), etc. Dans tous les dialectes, *-kavu* sec, est (pour *-kau*) de *ku-kau-ka* sécher.

2° Il y a enfin des traces de la prépondérance prise par l'élément palatal du *w*, dans l'évolution *w* ⟶ *gw* ⟶ *g* : *mwõngo* et *mgõngo* dos ; Z. *ua* ou *uwa* clos, et *uga* aire ; Am. *-umu* dur, *kowa* moisissure, et Mv. DS. *-gumu, ko-ga*.

2° *Labialisation, évolution des consonnes labialisées.*

La labialisation consiste dans l'assimilation d'une consonne et d'un *w*, qui se fondent si intimement qu'un seul mouvement articulatoire suffit à les reproduire.

1° Le fait le plus important, dans l'évolution des consonnes labialisées du swahili, est celui de l'aboutissement *mb* du groupe préfixe *n-* + *w* initial du radical, d'après le processus *nw* ⟶ *mw* ⟶ *mbw* ⟶ *mb:* du sing. *u-wĩngu* ciel, on obtient le pl. *m-bĩngu* (pour *n-wĩngu*, par l'intermédiaire *m-*[*b*]*wĩngu* avec changement assimilatif de *n-* en *m-* devant labiale, insertion d'un *b* épenthétique entre *m-* et *w*, puis chute du *w*).

Dans plusieurs adjectifs à *w* initial, le *b* parasite, introduit primitivement dans les seuls accords avec préf. *n-*, a fini par demeurer adhérent au radical dans l'une ou l'autre forme dialectale : Am. *-wivu* mûr, *-ovu* gâté, pourri, = Mv. P. DS. *-bivu, -bovu* ; Mv. Am. *-wiṭi* frais, vert, = P. DS. *-biṭçi*.

2° Le *Kivumba*, avec *vw* pour *p* des autres dialectes (V. 17), laisse supposer un intermédiaire labialisé *pw*.

IV. — Évolution du *Y*. Mouillure.

1° *Évolution du* **y ⟶ jy dy g**.

1° Le préfixe nominal du g. noble, conservé en *Kigunya* et en *Kiamu* sous la forme archaïque *i-* [1](*y-*), revêt dans quelques substantifs du *Kigunya* les formes *jyi-* (*jy-*). Dans les autres dialectes, il a abouti à *dyi-* (*dy-*), V. Gr. Enfin, on trouve l'aboutissant *g* dans la série P. Mv. Am. *y-ãmbo* affaire, = DS. *dy-ãmbo*, avec le doublet *gãmbo* (P. Mv. Am.) dans lequel s'est accomplie la confusion du préfixe avec le radical.

2° L'infixe du pronom objectif réfléchi *-i-* se, en *Kiamu* et en *Kigunya*, a abouti également à *-dyi-* partout ailleurs.

3° *gani?* « quel? » remonte à *dy-ani?* sorti lui-même de **yani?* (litt. de quoi?). *Dyani?* appartient au dialecte *Kisiyu*.

4° L'une ou l'autre étape *y* ⟶ *dy g* se rencontre encore çà et là à l'intérieur de quelques radicaux : Am. G. *ku-ya* venir, *yãndi* engourdissement, = *ku-dya*. *gãnzi* des autres dialectes ; etc.

2° *Mouillure, évolution des consonnes mouillées.*

La mouillure ou palatalisation consiste dans l'assimilation d'une consonne et d'un *y*, qui se fondent si intimement, qu'un seul mouvement articulatoire suffit à les reproduire. Une consonne mouillée est souvent peu stable, sollicitée à s'assimiler au *y*, ou exposée à tomber devant lui ou devant la dentale épenthétique qui s'introduit facilement entre elle et *y*. Les permutations les mieux constatées en swahili sont indiquées dans le schéma suivant :

my ⟶ *ny* ⟶ *n*
py ⟶ *fy*
fy ⟶ *s*
vy ⟶ *z*
ny ⟶ { *n* / *ndy* ⟶ *nd* / *ndjy* ⟶ *ndj* ⟶ { *nz* / *ng* } / *njy* ⟶ *nj* }

ly ⟶ *y*
dy ⟶ *djy* ⟶ *dj* { *dz* ⟶ *z* / *g* ⟶ *k* }
ty ⟶ *tç* ⟶ *ts*
ky ⟶ { *k* / *tç* }

Dans la seconde partie de la Grammaire, il y aura mainte occasion de signaler l'une ou l'autre des étapes du tableau précédent, dans la rencontre de :

n- préf. nom. g. per. + *y* initial du radical, dans le dial. *Gunya* ;

ny- préf. nom. pl. g. extr., sing. et pl. g. c., + voyelle initiale du radical :

1. *i-* auquel répond *li* dans le pronom correspondant.

ky- préf. nom. et pronom. g. modal + voyelle subséquente ;
vy- préf. nom. et pronom. g. modal + voyelle subséquente.

Mais il est nécessaire d'indiquer ici même plusieurs autres faits moins évidents ou plus rares :

1° Parmi les aspects divers sous lesquels se présente le pronom substantif, il en est plusieurs qui doivent leur origine à la mouillure de la consonne primitive :

ni- « je, me » est l'aboutissant de *-mi* « moi » par l'intermédiaire **myi* ⟶ *nyi*. V. ci-après *-nyi* « moi » en Davida.

-ngu, du possessif *-a ngu* de moi, est sorti de l'enclitique *-mi* « moi » par les formes intermédiaires **myi* ⟶ *nyi* ⟶ *ndji* ⟶ *ngi*, cette dernière ayant abouti à *ngu* par le changement de *i* en *u*. Toutes ces formes, sauf la première qui a été perdue par suite de l'assimilation rapide de *m* en *n* devant *y*, sont encore actuellement usitées dans la famille : tèita dial. davida *-nyi* moi ; tusi, *-a ndji* de moi ; zulu etc., *ngi* moi, je.

si-si nous (G. *i-si*) est dû au changement en *s* après mouillure du *t*, que le swahili lui-même a conservé dans le possessif *ètu* (pour *a i-tu*) de nous.

2° La combinaison de *ni*, soit pronom, soit copule, avec un mot commençant par *a* donne parfois *nda* : *nda* (pour *ni ya*) c'est de ; Ng. *ndaulia* (pour *ni-aulia*) fais un tour d'inspection pour moi.

3° Il y a, dans plusieurs verbes causatifs de formation archaïque en *-ya*, et dans quelques occurrences du préfixe nominal *mi-* avec un radical commençant par une voyelle, des exemples d'assimilation de *py* en *fy*, de *my* en *ny* : *kuafya* faire jurer, de *kuapa* jurer ; *kuogofya* terrifier, de *kuogopa* craindre ; *kudonyoa* becqueter, de *domo* bec ; *mi-oyo* et *ny-oyo* cœurs ; P. *mi-õngo* dos, = G. *ny-õngo* ; Am. *ny-ai*, G. *ny-aè*, = Mv. DS. *mi-ayo* bâillements.

4° Les variétés dialectales des radicaux offrent quelques exemples des évolutions signalées dans le schéma : P. H. T. *kuvyaa* enfanter, = *kuzaa* des autres dial. ; *kufyoma* (tombé en désuétude) et son doublet *kusoma* lire† ; DS. *dyiza* obscurité, et son doublet DS. *giza*, = DN. *kiza* ; *dyinsi* sorte, *dyunia* sac, et leur doublet *ginsi*, *gunia* ; DS. *lèo* aujourd'hui, *lyèo* ou *lyèro* (inus.), Am. *yèo*, etc.

5° Enfin les permutations signalées dans la revue des dialectes,

ṭ (DN.) ⟶ *tç* (DS.) avec trace d'une étape *ts* à la Grande Comore,

ḍ (DN.) ⟶ *dj* (DS.), parfois *dz* à la Grande Comore,

semblent dues à la mouillure des *t* et *d* primitifs, comme l'indiqueraient quelques doublets encore persistants, bien que peu usités :

DN. *kuṭeka* rire, ⟶ DS. *kutyeka* (inus.) ou *kutçeka* ;

DN. *kuãnḍa* commencer, ⟶ DS. *kuãndya* ⟶ *kuãndjya* ou ⟶ *kuãnza*.

Il doit en être également de même du changement en *tç* dans le *Kigunya* du *t* normal appartenant aux radicaux des autres dialectes, moins le *Kivumba*.

† DS. fimbo = Am. simbo, G. usimbo ; DS. -fitça = Am. G. -sita, DS. -fikiliza, Am. G. -sikiliza

V. — Autres permutations.

Après les changements dus à l'assimilation, vus ci-dessus.

Après les permutations dues à la simplification des articulations spéciales à l'arabe, V. Alphabet, p. 5,

Après les changements qui se produisent régulièrement dans un plus ou moins grand nombre de mots, conformément à une même loi phonétique, V. Revue des dialectes, p. 10-17,

Permutations *t* ⟶ *ṭ*
— *t* ⟶ *r*,
— *z* ⟶ *ẓ*,
— *m* ⟶ *n*,
— *w* ⟶ *v* ⟶ *b*,

Changement en aspirées des sourdes explosives,

Il ne reste plus qu'à donner ici l'indication générale de plusieurs permutations intra-radicales, qui se rencontrent çà et là :

1° Les alternances de sonore et de sourde non provoquées par l'assimilation sont rares. Elles n'apparaissent guère que dans des dérivés souvent séparés par le sens, et n'ayant plus de commun que l'origine d'une même racine : *tõnge* bouchée, boulette, et *dõnge* boulette, motte ; *kupapua* lacérer, et Mr. *kubabua* dépouiller avec les doigts ; *kupakua* faire les parts, et Mr. *kubagua* séparer, diviser ; Mr. *giza* ténèbres, = DN. *kiza* ; etc.

2° C'est peut-être par analogie de traitement du préf. *ki-* ⟶ *tç-*, que les Swahilis ont ramené à *k* le *tç* de *datçi* « allemand » dans le doublet *daki*.

Parmi les changements que l'on peut relever en regard des schémas suivants, il en est qui doivent être dus à une incapacité de l'organe, à un défaut d'audition ou à une confusion :

3° *l* ⟶ *d*, *r* ⟶ *d* : P. *kulelewaa* et son doublet *kudadawaa* être frappé de stupeur, fréquentatif de *kulewa* être ivre ; *gari* et son doublet *gadi* voiture ;

4° *d* ⟶ *l* : Mr. *mlomo* bec, lèvre, = Z. *mdomo*, *kudomoa* becqueter ; *Daudi* David, *kidudu* insecte, = *Lauli*, *kilulu* en swahili du Tanganyika.

5° *n* ⟶ *l* : *kuona* voir, et son doublet archaïque *kuola*.

6° *m* ⟶ *ṅ* : *kukumunta* secouer, et son doublet *kukuṅuta*.

7° *b* ⟶ *g* : Mv. *bunzi* rachis de l'épi de maïs, = DS. *gũnzi* ;

8° *d* ⟶ *g* : P. *-dodo* petit (Am. *-toto*, G. *-tçotço*), = DS. *-dogo*.

9° *ç* ⟶ *s* : *mruçi* (de l'Ar.) fraudeur, = G. *mrusi*.

VI. — Affaiblissement en *H*; chute.

Affaiblissement. — *h*, dans les mots non empruntés à l'arabe, tient généralement la place d'une ancienne consonne, dont elle est la dernière étape avant la chute complète :

1° Dans le démonstratif : *hu-yu, ha-wa, hi-zi*, etc., pour *yu-yu, wa-wa, zi-zi ;*

2° Dans le préf. négatif *ha-* des verbes : *ha-tu-taki* (pour *ka-tu-taki*) nous ne voulons pas ;

3° Dans l'abréviation de la 1re personne du sing. du passé narratif et du mode participial : *ha-dya* (pour *ni-ka-dya* ⟶ *n'ka-dya*) je vins ; *hi-dya* (pour *ni-ki-dya* ⟶ *n'ki-dya*) moi venant ;

4° Dans l'indicatif habituel : *hu-dya* (pour *ni ku-dya* ⟶ *n'ku-dya*) on vient (litt. c'est venir).

5° Dans les radicaux, *h* a été rarement conservée : DS. *ku-hama* émigrer, = Mv. *ku-tama*, P. *ku-tçama*.

Chute. — 1° Il y a, dans plusieurs cas, chute complète, obligatoire ou facultative de la nasale *n* de quelques préfixes :

a) *n-*, qui tient lieu de préfixe nominal, sing et pl. du g. neutre, pl. du g. extractif, est tombée partout devant une consonne sourde *p f t s ç k* initiale d'un radiçal di- ou polysyllabique (V. Substantif).

b) *n*, abréviation de *ni-* « je », pronom subjectif, est régulièrement omise devant la particule négative *si* des verbes : *'si-pẽndi* je n'aime pas ; *'si-ku-pẽnda* je n'ai pas aimé, V. Conjugaison.

Devant une consonne, on abrège quelquefois par licence *ni-*, soit du pronom subjectif « je », soit du pronom objectif « me ». On abrège surtout le premier devant la caractéristique *-ta-* du futur : *'ta-fanya* je ferai, pour *ni-ta-fanya* ⟶ *n-ta-fanya*.

c) *w* est tombé :

Du préf. nominal et pronominal *mw-* : 1° devant tous les radicaux commençant par *u ;* 2° pour plusieurs substantifs (non pour tous) devant un radical commençant par *o*, V. Gr.

Du préf. nominal *w-*, dans les mots *oga*, crainte, et *ala* gaine ;

Du préf. nominal *wa-*, dans le second élément des composés, *wâna-ake* femmes ; *wâna-ume* hommes ;

Du préf. pronominal pluriel du g. personnel : 1° dans certains emplois de la préposition variable *-a* de ; 2° dans plusieurs formes dialectales des pronoms et adjectifs pronominaux, V. Gr.

d) *y* est tombé :

Du préf. pronominal pluriel des genres abstrait et noble : 1° dans certains emplois de la préposition variable *-a* de ; 2e dans plusieurs formes dialectales des pronoms et adjectifs pronominaux, V. Gr. ;

Du préf. nominal *ny-* du genre commun, dans la plupart des substantifs du *Kigunya ;*

Du préf. nominal et pronominal *vy-* par licence, souvent devant *o*, plus rarement devant *a e u : vy-õmbo vy-ote vi-na-vyo pakia* ou *v-õmbo v-ote vi-na-vo pakia* tous les boutres qui embarquent.

e) Les formes dialectales d'un même mot accusent çà et là quelques faits de chute de consonne initiale dans certains monosyllabes redoublés, G. *i-mi* « moi », = *mi-mi* des autres dialectes.

L'épenthèse d'une consonne parasite entre deux consonnes a été parfois suivie de la chute du *w* dans le groupe *mbw* (V. Évolution des consonnes labialisées, 31), de la consonne primitive dans les groupes de consonne + *y* (V. Évolution des consonnes mouillées, 32), de *r* et de *z* dans les groupes *ndr, ndz* (V. Parasitisme de consonne, p. 37, IV).

En général, l'absence d'une consonne, soit initiale, soit intra-radicale, dans une variété dialectale, est moins souvent l'indice de chute dans la forme brève, que d'épenthèse dans la forme pleine : *-ak*[*w*]*e* « son » est moins archaïque que *-ake* (V. Fracture, 3°, p. 24).

III

ACCIDENTS PHONÉTIQUES

I. — Parasitisme de voyelle.

1° Le swahili a deux voyelles neutres *i* et *u*, dont il use constamment dans les emprunts qu'il fait aux langues extra-bantoues, soit pour appuyer une consonne finale, soit pour séparer les groupes consonnantiques, autres que ceux de nasale + consonne ou de consonne + semi-voyelle : *u*, voyelle labiale, se place après les consonnes labiales ; *i* est usité dans les autres cas :

Kuçtaki (Ar.) ou *kuçitaki* accuser ;
Kustaadyabu (Ar.) ou *kusitaadyabu* s'étonner ;
Mwalim (Ar.) ou *mwalimu* maître d'école, lettré ;
Buraçi (Angl.) brosse.

Les exceptions au choix indiqué entre les voyelles *u* et *i* sont imputables tantôt à des influences étrangères, *Asmani* ou *Asumani* Othman, tantôt à l'assimilation (V. p. 20) ;

2° Le *Kigunya* a un exemple, qui semble indiquer la présence d'un *e* prosthé-

tique dans le verbe *ku-ya*, au présent indéfini de l'indicatif avec relatif, *n'-eya-o* (au lieu de Am. *ni-ya-o)* c'est moi qui viens, voici que je viens. Par ailleurs, les faits de semblable addition en swahili sont rares et plutôt incertains : cf le doublet *ku-ngia* et *ku-ingia* entrer.

II. — Parasitisme de consonne.

I. **Devant voyelle.** — Les consonnes usitées pour servir d'appui à une voyelle ne sont pas facultatives : elles sont déterminées par l'usage qu'il faut consulter dans le dictionnaire et la grammaire.

1° Devant voyelle initiale du radical, voyelle exposée aux hiatus par sa rencontre avec les préfixes, nous avons :

l ou *r : Z.* P. Mv. Am. *ku-owèka* tremper,= Mr. *ku-*[*l*]*owèka,* P. *ku-*[*r*]*owèka ;*
n (rare) : *kw-ẽnda* aller, prononcé parfois *ku-*[*n*]*ẽnda.*

A la Diphtongaison a été étudié le dédoublement de voyelle en *w* ou *y*, qu'on pourrait prendre pour des consonnes parasites, et qui en réalité en remplissent les fonctions.

La question pourrait se poser ici de savoir si *w* et *y* initials de plusieurs préfixes nominaux et pronominaux *(wa ya)* sont bien authentiques, ou s'ils ne sont pas plutôt des consonnes d'appui, parasites par conséquent. Leur omission dans certains cas, où l'aversion de l'hiatus aurait dû les maintenir, *wâna-ake* pour *wâna-wake* femmes (litt. enfants femmes), combat l'authenticité ; d'autre part le *Kigunya*, qui a souvent *v* pour *w* dans des cas où les autres dialectes ont la voyelle découverte, *avo,* eux, elles, au lieu de *wao* (pour *wawo*) des autres dialectes, semble favoriser la thèse de l'authenticité.

II. **Entre deux voyelles médianes ou finales.** —
l ou *r : ku-inua* et *ku-inu*[*l*]*a* soulever ; *mfaume* ou *mfa*[*l*]*ume* roi, reine.
n ? : cf. Ng. *ku-oa* ou *ku-o*[*l*]*a* voir, = swah. moderne *ku-ona.*

III. **Devant consonne initiale, entre voyelle et consonne.** —
n (*m* devant labiale) : *ku-godya* ou *ku-*[*n*]*godya* attendre ; *èzi* ou *ẽ*[*n*]*zi* pouvoir ; cf. *tawi* branche, et *u-tãmbi* mèche.

Il semble bien que le préf. nominal *n-* du g. commun (cf. G. *i-ṯi* et Am. G. *i-*[*n*]*ṯi* terre) se soit développé subsidiairement entre le préfixe authentique *i-* et la consonne initiale des radicaux. C'est ce qui est suggéré du reste par l'examen du préfixe pronominal, qui est figuré par un simple *i-*.

IV. **Dans un groupe de consonnes.** — Entre deux consonnes consécutives il peut s'en introduire une troisième, qui facilite le passage de l'une à l'autre.

1° C'est ainsi qu'est apparu *d* en swahili après *n* dans les groupes *nr* et *nz.*

d, dans le groupe *nd*ʳ, doit son origine à la rencontre de *n* préfixe ou parasite avec *r* (pour *l*) du radical. Le *d* s'est introduit ici de la même façon qu'en grec, dans le génitif ἀνδρός (pour ἀνρός). Les dialectes parlés au Sud du *Kiamu* n'en sont pas restés là : ils ont laissé tomber l'*r*, qui semble de la sorte avoir permuté avec *d*, ce qui est une fausse apparence, puisque *r* préexistait à *d*. Telle est pour ces dialectes l'origine de la règle que *n* + *r* (ou *l*ʳ) aboutit à *nd* : *u-l*ʳ*imi m-refu* langue longue, pl. *n-dimi n-defu*. Le *Kiamu* et le *Kigunya*, qui ont conservé le souvenir de l'*r* dans la transcription archaïque *n-rimi n-refu*, prononcent le groupe avec une *r* dont le roulement est atténué, *nd*ʳ*imi nd*ʳ*efu*.

d, en *Kigunya*, apparaît encore dans le groupe *n-* préfixe[1] + *ẓ* initial du radical, pour donner *nḍẓ* réduit à *nḍ* par chute du *ẓ* : *n-ḍi n-ḍima* mouche vivante, = DS. *n-zi n-zima*. — Quelques cas semblables de *nd* pour *nz* se rencontrent sporadiquement dans les autres dialectes, surtout en *Kiamu* et en *Kimvita*, soit dans l'occurrence de *n-* préfixe avec *z* du radical, soit même pour le groupe *nz* à l'intérieur des radicaux.

2° Le mode d'introduction de *b* après *m* dans le groupe *mw* (pour *nw*) a été indiqué à la Labialisation (V. 31) ;

3° A également été signalée, à la Palatalisation (V. 32), l'intrusion fréquente de dentale *d t s z j ç* dans les groupes de consonne + *y*.

Remarque. — N'ont été indiquées ci-dessus que les consonnes parasites primitives. On devra se rappeler que celles-ci ont pu évoluer pour leur propre compte et permuter avec d'autres consonnes. C'est ainsi qu'on peut rencontrer dans l'une ou l'autre forme dialectale *g* parasite sorti de *y*, *d* issu de *l* : soit *ku-[g]ẽnda* aller, de *ku-[y]ẽnda* ; [*d*]*ume* mâle, de *m-*[*l*]*ume* doublet de *m-ume*.

III. — Métathèse.

Il y a peu d'exemples de métathèse ou transposition de deux sons, avec ou sans changement de timbre pour le cas de la voyelle.

1° **Métathèse de deux sons contigus.** —

Ku-ihtimu achever ses études, *kuihtadyi* avoir besoin, *ku-ahridyi* dépenser, verbes d'origine arabe, et leurs doublets plus usités *ku-hitimu*, *ku-hitadyi*, *ku-haridyi*.

Il y a eu métathèse de *i* de *i*[*n*]- préfixe nominal devant consonne, devenu *ny-* devant voyelle : *ny-oka* serpent (pour *i*[*n*]-*oka*, V. Substantif, g. commun.

2° **Métathèse de sons éloignés.** —

mçikaki ou *mçakiki* brochette de viande ;

P. *mnaraha* = Z. *mranaha* menthe, de l'Ar. *naʿ naʿ* ;

Am. *ku-ekelèa* faire face à, pour *ku-elekèa* des dialectes au Sud ;

Ng. *mwan'ãngwa* mon enfant, pour *mwan'ãngu* (tous dialectes).

1. *n-* pour *m-* préfixe du g. personnel et du g. spécificatif est ici écarté.

DEUXIÈME PARTIE

PARTIES DU DISCOURS

Analyse des mots.

On distingue dans les mots la *racine,* le *radical* et les *affixes.*

La *racine* est cet élément commun, qui apparaît, après dépouillement de leurs affixes, dans un groupe de mots, dont la parenté est encore souvent confirmée par la synthèse possible de leurs sens particuliers dans un concept très général.

Le *radical* est ce qui reste d'un de ces mots, après qu'on en a retranché les affixes purement grammaticaux, comme sont ceux de genre, de nombre, de personne, de temps et de mode.

L'*affixe* est une particule significative, le plus souvent monosyllabique, ajoutée soit en tête, soit en queue de la racine ou du radical pour en déterminer le sens. On appelle *préfixe* celui qui est devant ; *infixe* celui qui est placé après le préfixe ; *suffixe* enfin celui qui est postposé à la racine ou au radical. Dans les verbes surtout il y a souvent plusieurs infixes placés par ordre de préséance ; il peut y avoir aussi plusieurs suffixes. Enfin, l'affixe, sujet à élision, contraction ou crase, ne forme pas toujours une syllabe à lui seul : il est parfois réduit à une simple consonne ou même à moins, ne marquant plus sa place que par une altération ou une propriété particulière qu'il a imposée à l'élément voisin (V. Consonnes aspirées, etc.).

ton est la racine commune de la série : *ton-e* goutte (pl. *ma-ton-e*), *ku-ton-a* dégoutter, *ku-ton-è-ç-a* faire goutter, mots qui ont respectivement pour radicaux *tone, ton, toneç,* pour préfixes *ma-* dans *ma-tone, ku-* dans *ku-tona, ku-tonèça,* pour suffixes *-e, -a,* plus le suffixe complexe *-è-ç-a.*

Le *radical* ou *thème* est dit primaire, s'il est le plus simple *(ton)* ; secondaire, (*tone, toneç*), s'il ajoute au radical primaire un ou plusieurs affixes plus stables, que ne le sont les affixes purement grammaticaux de genre, de nombre, de personne, de temps ou de mode.

La *désinence* ou terminaison est le suffixe principal, qui conserve toujours sa place par rapport au radical, et auquel s'ajoutent les suffixes secondaires, s'il y en a : *ni-toka-po* « quand je sors », *ni-* « je » préfixe, *tok* « sort » racine et radical, *-a* « -ir » désinence, *-po* « quand » suffixe. La désinence est simple dans le radical primaire *ton-e* ; elle est composée dans le radical secondaire *ton-e-ç-a*.

La racine, telle qu'elle est présentée ici, n'est pas proposée comme l'élément primitif des mots ; pas plus que les affixes ne sont supposés avoir été nécessairement à l'origine de petits mots indépendants, ayant eu un sens propre. Les choses ont pu être ainsi dans quelques cas, mais non certainement dans tous. Des faits authentiques ont montré que la filiation directe des mots a été souvent brisée dans les langues, soit par des créations analogiques, soit par des altérations phonétiques considérables, telles surtout que la suppression de phonèmes ou leur intrusion.

La racine, le radical, les affixes ne sont donc que des abstractions ; mais comme tels, ce sont des éléments indispensables d'analyse pour l'explication du mécanisme grammatical de la langue.

Préfixation.

Si nous opposons une phrase swahilie à sa traduction française,

wa-*pagazi*	**wa**-*baya*	**wa**-*pèwe*	**mi**-*zigo*	**mi**-*zito*.
(que les) porteur-*s*	méchant-*s*	reçoive-*nt*	(les) charge-*s*	lourde-*s*,

nous voyons le swahili mettre devant les mots par manière de préfixes les indices de genre, de nombre et de personne, qne le français renvoie à la fin sous forme de désinences. Mais, dans les deux langues, les rapports sont les mêmes. Pour pénétrer encore davantage le système grammatical du swahili, opérez par la pensée une petite réforme dans une de nos langues européennes : enlevez aux désinences masculines et féminines leur valeur sexuelle ; ne laissez avec l'une que des noms d'êtres intelligents ou à la rigueur d'êtres animés ; n'accordez la seconde qu'aux seuls noms abstraits ; mettez enfin tout le reste au genre neutre (ou commun) du latin. Vous aurez réalisé en petit, avec trois genres au lieu d'un plus grand nombre, le système d'une langue bantoue, mais d'une façon inverse, c'est-à-dire avec des désinences au lieu de préfixes. Qu'aux suffixes nominaux, indices du genre et du nombre dans les langues aryennes, correspondent des préfixes dans les langues bantoues, cela importe relativement peu : la fonction est partout la même. Il y a identité de valeur pour le nombre ; il y a au moins équivalence pour le genre, qui consiste de part et d'autre dans le partage des substantifs en plusieurs catégories d'après telle ou telle manière d'être, qui a valu aux seuls noms d'une même série le même indice exigeant un même accord.

Dans les langues bantoues, les indices du singulier et du pluriel d'abord préfixés au substantif se reproduisent ensuite devant tous les mots variables, qui dépendent de celui-ci pour l'accord. Si ce n'est toujours la répétition du même préfixe, c'en est au moins une forme plus ou moins altérée. Encore ici la concordance de procédé entre ces langues et les nôtres se continue, avec des préfixes au lieu de suffixes.

Valeur pronominale des préfixes.

Dans nos langues, les marques d'accord ne semblent guère avoir d'autre fonction avec les pronoms, que celle de leur être ajoutées commme éléments formels, pour en indiquer le genre et le nombre ; lat. *ille*, *ill-a*, *ill-ud*, fr. *il*, *ell-e*. Dans les langues bantoues, les préfixes d'accord remplissent également ce même rôle auprès des pronoms secondaires, comme les pronoms possessifs et indéfinis ; mais de plus ils constituent essentiellement les pronoms personnels de la 3e personne, subjectifs et objectifs, ainsi que les pronoms démonstratifs, synthétisant en eux avec la notion de la personne, celle du genre et du nombre. Au besoin les formes du pronom subjectif peuvent même tenir lieu de copule, comme dans cet exemple :

ki-*su*	**ki**	*wapi ?*
(le) couteau	lui (est)	où ?

Il y a donc autant de pronoms de la 3e personne qu'il y a de préfixes nominaux, ceux-là, reproduisant essentiellement ceux-ci avec plus ou moins d'exactitude. Si le pronom subjectif se distingue parfois du pronom objectif, ce n'est que par une différence accidentelle due à quelque changement phonétique, chacune des deux formes remontant à une forme primitive unique.

I

SUBSTANTIFS

Les genres ou classes.

Les substantifs se partagent en SEPT GENRES OU CLASSES[1], huit, si on tient compte du dédoublement au pluriel de la classe en *u-* :

	genres	abrév.	préf. du sing.	préf. du pl.	type
I	PERSONNEL	g. p.	*mu-*	*wa-*	*m-tu* (*wa-tu*)
II	SPÉCIFICATIF	g. sp.	*mu-*	*mi-*	*m-ti* (*mi-ti*)
III	ABSTRAIT	g. abstr.	*u-*[2]	*ma-*	*u-kuu* (*ma-kuu*)
IV	EXTRACTIF	g. extr.	*u-*[3]	*n-*[4]	*u-goe* (*n-goe*)
V	COMMUN	g. c.	*n-*[4]	*n-*[4]	*i*[*n*]*-zi* (*i*[*n*]*-zi*)
VI	NOBLE	g. n.	*dyi-*	*ma-*	*dyi-we* (*ma-we*)
VII	MODAL	g. m.	*ki-*	*vi-*	*ki-tu* (*vi-tu*)
VIII	LOCATIF	g. l.	*pa-*, *ku-*, *mu-*,		*pa-hali*

Tout substantif doit rentrer dans l'une ou l'autre des classes précédentes. Mais il n'est pas nécessaire qu'il ait la forme complète du préfixe indiqué ; car, outre qu'il se trouve un certain nombre de noms dont le préfixe a été plus ou

1. On a ici le choix de quatre désignations pour les classes, un numéro d'ordre, l'indication des préfixes normaux du singulier et du pluriel pour chaque classe, un mot type, et enfin un nom de genre. Pour celui-ci, il est admis qu'il soit parfois contestable. Aussi est-il présenté, non comme l'expression toujours adéquate du caractère général de la classe, mais simplement comme une étiquette commode permettant de reconnaître et de distinguer suffisamment chaque genre.

2. *u-* pour *wu*, correspondant à *vu-* en dial. gunya, à *bu-* dans d'autres langues de la famille.

3. *u-* correspondant à *lu-* d'autres langues.

4. *n-* pour *i*[*n*-].

moins altéré, quoique se réclamant toujours de la même origine, on en rencontre dans les genres personnel, commun et noble, qui n'ont aucun préfixe, soit que celui-ci soit tombé par usure ou négligence, soit qu'il n'ait jamais existé comme dans certains mots d'origine étrangère, comme encore dans les vocables assimilés aux noms propres, *baba* « père », *mama* « mère », *bwana* « maître », etc.

Le principe de la division en classes ou genres est celui-ci : *Appartiennent à une même classe tous les noms qui ont mêmes préfixes et mêmes accords du singulier et du pluriel ; à défaut de l'un des préfixes ou de tous les deux, c'est l'accord que le nom impose à l'adjectif et au pronom, qui indique sa place parmi les autres.*

L'ordre suivi dans l'énumération des classes a pour but de satisfaire aux conditions suivantes :

1° Maintenir les deux premières classes à la place qu'on leur donne généralement et avec raison,

Le g. personnel à cause de son objet principal dans toutes les langues, les êtres intelligents ;

La cl. *mu-mi-* tant par la similitude très grande et de son préfixe et de son accord du singulier, que par sa composition, oiseaux, poissons, végétaux, agents inanimés, actions ou produits d'actions, toutes choses rapprochées de l'homme ou se rapportant à ses actes ;

2° Rapprocher de la cl. *mu-mi-* la série *u-ma-*, à cause des affinités remarquables entre les accords du préf. *mu-* et ceux du préf. *u-*, lesquels préfixes se montrent parfois avec des modifications phonétiques semblables d'une langue à l'autre ;

Ne pas séparer de la série précédente la sous-classe *u-n-*, à cause des accords semblables et de l'identification fondée ou non de leur préfixe du singulier ;

3° Après les classes précédentes à voyelle *u* dans le préfixe du singulier, donner les trois classes à voyelle *i* :

Faire suivre d'abord la classe *n-*, dont l'objet est très semblable à celui de la classe précédente, avec ceci encore que le pluriel est identique dans les deux classes ;

Ensuite, donner la préséance au g. noble *dyi-ma-* sur le g. modal *ki-vi*, qui est en même temps la classe des diminutifs et des qualificatifs souvent défavorables ;

4° Enfin, finir par le g. locatif, qui se distingue de tous les autres, tant par sa déclinaison, que par son caractère spécial et exclusif.

On remarquera, au singulier de ces deux dernières classes, la présence de la vélaire *k* dans le plus grand nombre des langues de la famille.

Remarque. — Dans l'exemple suivant du français, *aïeul-e-s âgé-e-s*, on voit conservée au pluriel la désinence *e* du genre. Dans ceux des genres des langues

bantoues qui ont un préfixe spécial pour le pluriel (*mu-* pl. *-wa-*, *ki-* pl. *vi-*), on comprend qu'il soit inutile de superposer le préfixe du pluriel au préfixe générique attaché au singulier. De fait, le préfixe du singulier est presque généralement chassé et remplacé au pluriel par le préfixe pluriel. La répétition au pluriel du préfixe du singulier, si elle a d'abord pu être employée dans les genres qui ont en commun un seul et même préfixe du pluriel (*ma-*, *n-*), n'est usitée aujourd'hui que dans quelques cas particuliers, cas de substantifs à radical monosyllabique (*u-so* figure, pl. *ny-u-so*), cas d'augmentatifs qui ont besoin de conserver au pluriel l'indice augmentatif (*dyi-tãnga* grande voile, pl. *ma-dyi-tãnga*).

Valeur significative des préfixes nominaux.

Quelle que soit la genèse du préfixe nominal, on ne peut refuser à celui ci qu'il ait réellement aujourd'hui dans l'esprit de l'indigène une valeur significative. Nous avons de cela une preuve très claire dans la manière dont le Noir traite les mots qu'il nous emprunte. Par exemple, des mots *France*, *français* le swahili ne retient qu'une abstraction le radical, *frãnsa*, avec le sens très général d'un mot racine : voilà l'élément matériel qu'il nous prend pour son vocabulaire. Quant à l'élément formel destiné à déterminer l'application de la racine à tel ou tel sens particulier, le swahili l'a tout prêt pour en habiller la racine à sa façon : c'est le préf. abstrait *u-* dans *U-frãnsa* « la France », le préf. personnel *mu-* (pl. *wa-*) dans *m-frãnsa* « un français, une française », (pl. *wa-frãnsa*), le préf. modal *ki-* dans *ki-frãnsa* « genre français, manières françaises, tout ce qui se dit ou se fait à la française, la langue française ». Quand on a compris le procédé, qui a cependant de quoi étonner, on n'a pas de peine à découvrir d'autres abstractions, comme la rac. *ti* avec le sens le plus général de « bois » dans *m-ti* « arbre, plante, végétal », *dyi-ti* « grand arbre, gros morceau de bois », *ki-dyi-ti* « petit morceau de bois », *u-ti* « tige de lance ou de flèche, spatule, etc. », *ki-ti* « siège en bois, escabeau » ; comme la rac. *tu* « sujet, objet « dans *m-tu* « être humain, personne », *u-tu* « humanité, nature humaine », *ki-tu* « chose », giriama *ha-tu* « lieu, endroit ». On ne s'étonnera pas non plus qu'un même radical puisse, par échange ou superposition de préfixe, modifier à volonté sa nuance : swahili *m-tu* « être humain », *dyi-tu* « géant, grand homme (fig.), drôle d'homme », *ki-dyi-tu* « petit bout d'homme, quelque chose de drôle ressemblant à l'homme ».

La simple constatation de faits si évidents suffit, ce semble, à démontrer l'inanité de l'hypothèse de l'*allitération euphonique*, suivant laquelle les classes n'auraient d'autre raison d'être que l'euphonie, la nécessité de cataloguer les noms et d'en faire les accords d'après leur syllabe initiale. Dans les préfixes *u-*, *mu-*, *dyi-*, *ki-* des mots cités plus haut, il y a plus qu'un son, il y a une idée différente sous chacun, donc un sens, quelque difficile qu'il soit parfois à préciser.

Observation.

Les substantifs n'étant point divisés, comme en français, en noms du g. masculin et du g. féminin, il s'ensuit que beaucoup de noms d'êtres animés s'appliquent indifféremment à l'un ou à l'autre sexe (noms épicènes) :

mfalme, roi, reine ; *ndugu*, frère, sœur ;
mwana, fils, fille ; *punda*, âne, ânesse.

Ce sont les circonstances et le sens général de la phrase, qui font connaître lequel de nos deux genres français, masculin ou féminin, est désigné.

Il y a cependant, comme dans toutes les langues, certains noms qui ne peuvent convenir qu'à des êtres de l'un ou l'autre sexe, comme *baba* père, *mama* mère, *bibi* dame, demoiselle, maîtresse, *umbu* sœur, *dyogoo* coq, etc.

I. — Genre personnel *(mu- wa-)*

(m-tu wa-tu)

A part les quelques exceptions signalées plus loin, tous les substantifs, tous les adjectifs appartenant à cette classe ont un préfixe : au sing. *mu-*, *mw-* ou *m-;* au pl. *wa-* substitué au préfixe du singulier :

mu- obligatoire devant *h, y* et *u,* et devant une voyelle ou *w* d'un radical monosyllabique; facultatif en poésie et dans le style emphatique devant toutes les autres consonnes ;

mw- devant les voyelles *a e i o,* d'un radical non monosyllabique ;

m- devant les consonnes autres que *h y w* (d'un radical monosyllabique), et par élision de *u* de *mu* devant *u* initial de la racine dans *m-ume* époux, mari, mâle (pl. *wa-ume*).

Il y a contraction de la voyelle de *wa-* en *ê* avec *e* et *i* initials du radical dans tous les cas, en *â* avec *a* dans quelques cas seulement, en *ô* avec *o* par licence et très exceptionnellement. — Au lieu de *wa-* on n'a plus que *a-* dans le second élément du composé *wâna—a-ke* femmes en gén. (litt. enfants femmes) ; cet *a* lui-même est tombé dans *wâna-ume* (pour *wanâ—a-ume*) hommes en gén. (enfants hommes). Le préfixe normal existe par contre dans ces mêmes mots employés isolément et avec un sens restrictif, *wa-ke* femmes mariées, épouses, *wa-ume* hommes mariés, maris, époux [1].

1. Le singulier est *m-ume, m-ke, mw-ana—m-ume, mw-ana—m-ke.*

m-tu (wa-tu) être humain, homme ou femme, individu, personne, quelqu'un ;

Mu-hindi (Wa-hindi Indien, -enne ;
mu-uadyi (wa-uadyi) meurtrier, -ère ;
mw-amuzi (wa-amuzi) juge, arbitre ;
mw-ana (wâna) fils, fille, enfant ;
mw-ẽnzi (wẽnzi) compagnon, -gne ;
mw-erèvu (wêrèvu) malin, -igne ;
mw-enye (*wênye*) possesseur ;
mw-ivi (wêvi) voleur, -se ;
mw-õngo (wa-õngo) menteur, -se ;
m-toto (wa-toto) enfant ;
m-tumwa (wa-tumwa) esclave ;
m-geni (wa-geni) étranger, -ère, hôte ;
m-zee (wa-zee) vieux, vieille, vieillard.

Exceptions. — Appartiennent à ce genre, bien qu'ils n'en aient pas les préfixes :

1° Les noms propres de personnes, qu'ils aient ou non un préfixe, et quel que soit ce préfixe. Ces noms n'ont pas de pluriel : *Ibrahimu* Abraham ; *Musa* Moïse ; *Simba* Léon (litt. lion) ; *Tça kisima* Du-puits ; *Makõmbo* Epargné (restes) ;

2° Quelques noms de tribus à syllabe initiale *ma*, ou sans préfixe du sing. et à pluriel en *ma- :*

Makua un, une, des Makouas ;
Makõnde un, une, des Makondés ;
Maviti un, une, des Mavitis ;
Masay un, une, des Masay ;
Malagasi un, une, des Malgaches ;
Turki un Turc, une Turque, pl. *Maturki ;*
Goa un Goanais, une G., pl. *Ma goa.*

Certains de ces noms ont une seconde forme avec préfixe du g. personnel : *M-makua (Wa-makua) ; M-masay* (*Wa-masay*).

Hors le cas de quelques noms exceptionnels en *ma-* comme ceux-ci, les noms de tribus et de collectivités ont le préfixe pluriel *wa- : Wa-pẽmba* les insulaires de Pemba ; *Wa-amu* les habitants d'Amou.

Dialecte gunya. — 1° Ce dialecte emploie au sing. *mu-* et *mw-* dans les mêmes cas que les autres.

Devant les consonnes non labiales, quand il n'emploie pas *mu-* qui lui est assez familier, il se contente de nasaliser la consonne initiale du radical ou de lui préfixer *n-*. Devant labiale initiale du radical, il a *m-* devant *m*, *m-* ou *n* devant *p b f v :*

mu-ke, n-ke ou ˜ke épouse ;
mu-tçotço, n-tçotço, ˜tçotço enfant ;
mu-tçu, n-tçu, ˜tçu personne ;
mu-geni, n-geni, ˜geni étranger, -ère ;
mu-basi, m-basi, n-basi envoyé, -ée ;
M-misri un Egyptien, une Egyptienne.

Devant *r,* s'il emploie *n-,* il intercale un *d* entre les deux consonnes et atténue le roulement de l'*r : mu-rusi* ou *n-drusi* (= *m-ruçi* des autres dialectes) fraudeur-se.

Devant *z*, s'il emploie *n-*, il hésite parfois à conserver intact le groupe *nz*, plus pour l'adjectif que pour le substantif qu'il altère rarement : *mu-zũngu mu-zitço* ou *n-zũngu n-ditço*, le Blanc lourd.

Devant plusieurs des radicaux (pas tous) commençant par *y*, il insère un petit *j* entre *n* et *y* : *mu-yakazi* ou *n-jyakazi* jeune fille esclave.

2e Au pluriel, il a *va-* au lieu de *wa-* des autres dialectes : *n-lèvi (va-lèvi)* ivrogne.

Composition. — Ce genre, en swahili, ne renferme que des noms d'*êtres intelligents* ; mais il ne les contient pas tous, plusieurs se réclamant d'une autre classe, g. noble, g. modal, g. commun, où ils trouvent la meilleure expression de leur caractère.

Toutefois pour ces derniers, comme aussi d'ailleurs pour tous les noms désignant des êtres simplement animés, animaux, oiseaux, etc., l'accord à imposer aux parties variables du discours est facultatif entre le genre propre de ces substantifs et celui du g. personnel. On donne même la préférence à celui-ci, à moins qu'on ne veuille spécialement appuyer sur la qualité exprimée par le genre propre du substantif.

Quand ils personnifient des animaux, les swahilis se contentent donc de le marquer par l'accord du genre personnel, sans imposer au substantif lui-même le préfixe de ce genre. Il y a une quasi-exception pour *n-dudu* (g. c.) insecte, qu'on emploie aussi sous la forme *m-dudu* (pl. *wa-dudu*) quelquefois dans le même sens, mais plus souvent avec celui de « être étrange, monstre, croquemitaine ».

II. — Genre spécificatif *(mu- mi-)*

(m-ti mi-ti)

Tous les noms, tous les adjectifs appartenant à cette classe ont un préfixe : au sing. *mu-*, *mw-* ou *m-* ; au pl. *mi-* substitué au préf. du singulier.

Le choix du préfixe du singulier est le même que dans la classe précédente. Il n'y a qu'une particularité en plus, celle de la chute du *w* devant *o* initial de plusieurs radicaux, non de tous : on trouvera ci-après les principaux de ces noms.

Il y a contraction de la voyelle de *mi-* en *é* avec *e*, en *í* avec *i* initial du radical, mais dans quelques cas seulement pour les substantifs, dans tous les cas pour les adjectifs.

m-ti (mi-ti) végétal, plante, arbre ;
mu-ho-go (mi-hogo) manioc ;
mu-wa (mi-wa) canne à sucre ;
mw-ãnzo (mi-ãnzo) commencement ;
mw-ẽmbe (mi-ẽmbe) manguier ;
mw-èzi (mi-èzi ou *mèzi)* lune, mois ;
mw-ili (mi-ili) corps ;
mw-iba (miba) épine ;
mw-itu (mitu) forêt, bois ;
m-oçi (sans pl.) fumée, vapeur ;

m-oto (mi-óto) feu ;
m-undu (mi-undu) serpe ;
m-unyu (sans pl.) sel ;
m-uo (mi-uo) épieu-plantoir ;
mŭ-unda ou *m-unda (mi-unda)* harpon ;
m-gõngo ou *mw-õngo* (*mi-*) dos ;
m-to (mi-to) rivière ;
m-lãngo (mi-lãngo) porte.

Exception. — *M-oyo* cœur, outre son pluriel régulier *mi-oyo*, en a un autre plus usité *ny-oyo* dérivé du premier par assimilation de *m* en *n* devant *y* de la forme palatalisée * *my-oyo* (V. Phonét., 33). *Ny-oyo*, confondu par son préfixe avec les pluriels de la cl. *u- n-*, en impose aussi l'accord.

Dialectes. — 1° Tout ce qui a été dit du préfixe du singulier dans la classe précédente s'applique encore ici au dial. *Gunya*.

Au cas du pl. *ny-oyo* transporté dans la classe *u- n-*, ce même dialecte ajoute *ny-õngo* (pour *mi-õngo*) dos, et *ny-ae* (pour *mi-ae*) bâillements.

2° Le dial. d'Amou n'a que les deux cas de *ny-oyo* et de *ny-ai* bâillements (= *mi-ayo* des dialectes au Sud).

3° Dans la région du Tanganyika, le préf. *mi-* devient *my-* devant voyelle : *my-aka* (= *mi-aka* à la Côte), du sing. *mw-aka* an.

Composition. — Déduction faite des trois mots suivants, qui apparaissent ici exceptionnellement,

Mù-ũngu ou *M-ũngu (mi-ũngu)* Dieu,
m-zimu (mi-zimu) esprit d'un mort, mânes,
m-tume (mi-tume) envoyé-e, député, apôtre,

ce genre ne renferme aucun être intelligent. Des noms qui le composent on peut faire deux parts ; l'une comprenant les *agents* animés ou inanimés ; l'autre se rapportant aux *actions* ou aux *produits* de l'activité humaine. L'observation déjà faite au sujet du g. personnel conserve encore ici sa valeur, à savoir qu'un certain nombre de noms qui sembleraient devoir trouver place ici, ont été dotés d'un tout autre préfixe qui les classe dans un des genres suivants, en faisant ressortir telle ou telle qualité.

1° Au titre d'agents on remarque :

La presque totalité des végétaux, les uns comme producteurs.

mlimbo-limbo la plante à glu *(u-limbo)* ;
mbuyu baobab, litt. l'arbre à coques *(buyu*, pl. *ma- buyu)* ;

Les autres comme individus qualifiés d'un sobriquet,

mparamusi (qui fait dégringoler), sterculia appendiculata au tronc lisse ;
mbãmba-kofi (l'arbre à gousses plates comme la main), afzelia Cuanzensis ;

Beaucoup d'espèces de poissons et d'oiseaux ;

Puis, comme agents inanimés, quelques-uns des phénomènes naturels, montagnes, rivières, feu, forêt, etc. ; des instruments ; plusieurs des parties du corps ; certaines divisions du temps : *mlima* montagne ; *mkono* bras, main ; *mguu* pied, jambe ; *mdomo* lèvre, bec ; *mkuki* lance ; *mlĩngoti* mât ; *mwaka* an ; *mtana* journée.

2° Il y a une seconde série comprenant des noms verbaux d'actions, à désinence -*o* presque tous, et enfin des produits de l'activité humaine traduits souvent aussi par des noms verbaux ayant ici leur place : *mwẽndo* marche ; *mtego* piège.

Observation. — On trouve quelques exemples, en poésie satirique par exemple, de substantifs désignant des êtres animés qu'on transfère, au pluriel, de la première classe dans celle-ci, pour leur donner un caractère dépréciatif :

Misiyu mitçoma ;	(Pauvres) gens de Siyou (affligés) d'éléphantiasis ;
Mĩngi mikoyama,	La plupart à hypertrophie énorme,
Haiwèzi kwima (G.).	Ils ne peuvent se tenir debout (pour le combat).

Misiyu, mĩngi haiwèzi (pour *Wasiyu wẽngi hawawèzi*).

Le mot *mdudu* insecte, déjà signalé pour son polymorphisme, est aussi quelquefois entendu avec le pluriel en *mi-* (*mi-dudu*).

III et IV. — Genres abstrait et extractif (*u- ma-, u- n-*)

En swahili, le préfixe du singulier *u-* (*w-*) est commun aux substantifs des deux sections de cette classe ; des deux côtés, il exige aussi les mêmes accords. Ce préfixe est présent devant tous les noms qui ont un singulier.

Il y a ici une divergence apparente entre le substantif et l'adjectif. Pendant que le premier a *u-* pour préfixe du singulier, le second prend le même préfixe d'accord *mu- mw-* ou *m-* que dans les deux classes précédentes.

1° Genre abstrait (*u- ma-*)
(*u-kuu, ma-kuu*)

Le préfixe du singulier, pour les substantifs seulement, est *u-* (*w-*). Lorsque le pluriel est usité, ce qui est le cas le moins ordinaire, le substantif et l'adjectif qualificatif ont pour préfixe *ma-*.

u- est employé devant toutes les consonnes, comme aussi avec les radicaux monosyllabiques quelle que soit leur lettre initiale ; devant *u* voyelle initiale d'un radical, il est conservé dans certains mots, élidé dans d'autres.

w- figure devant les voyelles *a e i o* d'un radical non monosyllabique. Il y a cependant quelques mots qui ont conservé *u-* devant un radical commençant par l'une de ces voyelles ; plusieurs même ont le choix entre *u-* et *w-*.

La voyelle *a* du préfixe pluriel *ma-* est susceptible de se contracter avec

la voyelle initiale du radical ; le cas, qui est normal pour les adjectifs, ne se rencontre guère dans les substantifs que pour *w-èma* bonté, pl. *mêma* (pour *ma-èma*). Elle peut aussi, mais non nécessairement s'élider devant un *a* initial.

u-kuu grandeur, supériorité, *ma-kuu* grandeurs, grand genre ;
u-kubwa grandeur, âge mûr, supériorité, *ma-kubwa* grandeurs, grand genre, grands airs ;
u-baya méchanceté, mauvaise chose, mal, *ma-baya* méchancetés, mal ;
u-pana largeur, *ma-pana* grande largeur, ampleur ;
u-te salive, *ma-te* salive, crachat, crachats, salivation ;
u-nyoya plume, *ma-nyoya* plumes, plumage, poils follets, laine ;
ume (pour *u-ume*) virilité, *ma-ume* forces viriles ;
u-umivu douleur, *ma-umivu*.

L'accord de l'adjectif se fait au singulier par le préfixe *mu-*, *mw-*, ou *m-* des deux premières classes ; au pluriel, il impose le préfixe *ma-* du substantif, avec les contractions régulières de *ae* et *ai* en *é*, de *ao* en *ô*.

Dialecte gunya. — Quoique le préfixe des substantifs au singulier ne se distingue pas, en swahili, de celui du sous-genre suivant, il revêt dans beaucoup de langues l'une des formes *wu- vu-* ou *bu-* dont nous retrouvons la seconde dans quatre mots du dial. *gunya*, avec une prononciation indécise chez certains entre *vu-* et *bu-* :

vũ-nga farine (= *ũ-nga* des dialectes au Sud) ;
vu-yi potage, soupe (= *u-dyi* DS.) ;
vu-õngo argile rouge (en opposition avec *u-võngo* argile grise) ; (cf *u-dõngo* DS. argile rouge) ;
vw-ãnga arrow-root (= *wãnga* des dialectes au Sud).

Les adjectifs prennent ad libitum au singulier le même préfixe *u-(w-)* que le substantif, ou, comme dans les deux premières classes, *n-* (*m-* ou *n-* + labiale *p b f v*, *m* + *m*, *mw-* + voyelle), mais le préfixe *u-(w-)* est souvent préféré : *u-bavo u-zuri* ou *n-duri*, *u-refu* ou *ndʳ-efu*; (une) planche belle, longue,

Ce même préfixe d'accord du singulier *u-(w-)* est parfois entendu dans les autres dialectes, notamment dans les dial. *Kipẽmba*, *Kihadimu* et *Kimrima*.

Observation. — Dans le genre abstrait peu de noms ont un singulier et un pluriel.

1° La plupart ne sont entendus qu'au singulier :

u-tupu nudité ;
ũ-nga farine ;
u-dyi potage, soupe ;
u-siku nuit ;
u-saha pus ;
u-vivu paresse ;

u-gali polenta ;
u-tomvu sève, surtout sève laiteuse ;
w-ivu jalousie ;
w-oga[1] peur.

2° D'autres n'ont que le pluriel. Ce sont des noms purement abstraits,

ma-dyivuno orgueil ;
ma-pẽndo amour, affection ;
ma-apizo malédiction -s ;
ma-ziko funérailles.

Et quelques noms de liquides considérés collectivement,

Ma-dyi eau ; *ma-futa* huile, graisse ; *ma-ziwa* lait [2].

Composition. — La presque totalité des noms compris dans cette division est formée de *substantifs abstraits*, en particulier des noms d'état, de profession, de qualité, de condition, de mode d'action, de pays : *u-gõndjwa* maladie ; *u-pagazi* état de porteur de caravane ; *u-maskini* pauvreté ; *w-erèvu* malice ; *u-piçi* état de cuisinier -ère, action, manière de cuire, cuisson ; *U-farãnsa* France. Leur caractère le plus saillant c'est d'être le plus ordinairement des mots dérivés soit de substantifs ou d'adjectifs, auxquels ils empruntent le radical sans le préfixe.

u-zima vie, de *m-zima* entier, vivant, bien portant, sain et sauf ;
u-tumwa esclavage, de *m-tumwa* esclave ;
u-zuri beauté, de *-zuri* beau ;
u-dugu fraternité, de *n-dugu* frère ;

soit de verbes, en observant le mode de formation des noms verbaux, dont la plupart changent la désinence *-a* en *-o*, *-i* ou *-e*,

u-wèzo puissance, de *ku-wèza* pouvoir ;
u-fanani ressemblance, de *ku-fanana* ressembler ;
u-potoe obstinacité, de *ku-potoa* tordre, fig. pervertir.

Mais à côté de ces termes abstraits, on trouve un petit nombre d'objets concrets, qui sembleraient être mieux à leur place dans le sous-genre suivant. Plusieurs de ces noms sont d'ailleurs loin d'être fixes, attendu que parfois le même mot, ou se trouve classé avec le premier sous-genre dans un dialecte ou dans une langue, avec le second ailleurs :

G. *u-zio (ma-zio)* barrage pour prendre le poisson, = DS. *u-zio (ny-u-zio)*.

Ou se présente avec deux pluriels, un pour chaque genre ; *u-yoga (ma-yoga* ou *yoga)* champignon ; *w-akati (ma-kati* ou *ny-akati)* temps ; *u-ta* courbe, arc, *ny-u-ta* arcs, *ma-ta* arcs, arcs et flèches, armes, flèches.

1. Par chute du préfixe, ce mot a en *Kiungudya* et en *Kimrima* un doublet *oga* traité pour l'accord, tantôt comme appartenant au g. abstrait, tantôt comme relevant du g. commun (cl. *n-*).

2. Le préfixe et l'accord du pluriel étant les mêmes, il peut paraître assez indifférent que l'on place ici ou au g. noble les pluriels en *ma-* ci-dessus. Cependant, le classement adopté semble préférable. Il réunit les pluriels abstraits *(mapẽndo*, etc.) au genre qui leur convient le mieux, et pour ce qui concerne les liquides il rapproche deux séries (*udyi—madyi, utomvu—maziwa*, etc.) dont les noms, les uns au singulier, les autres au pluriel, peuvent être considérés comme deux variantes d'une même et unique conception.

Il en est encore ainsi de *ala* « fourreau, gaîne » qui a laissé tomber son préfixe *w-*, et qui pour cela est traité pour l'accord du singulier comme un nom du g. commun, il fait au pluriel *ma-ala* ou *ny-ala*.

Le dial. *Gunya* offre une autre anomalie dans le mot *vu-so* figure, qui a ici son singulier, pendant qu'il a son pluriel *ny-u-so* dans le sous-genre suivant. A ce mot correspond, dans les autres dialectes, *u-so (ny-u-so)* complètement dans la cl. *u- n-*.

Tous ces faits, s'ils ne suffisent pas en soi à prouver l'origine commune des formes du singulier dans les deux sous-genres, attestent tout au moins la difficulté qu'éprouvent les indigènes à distinguer toujours les deux préfixes.

Les noms d'êtres animés ou de végétaux à préfixe *u-* paraissent relever plutôt de la classe suivante que de celle-ci.

2° Genre extractif *(u- n-)*

(u-goe, n-goe).

Préfixe du singulier, comme dans la classe précédente, *u-* (*w-*) pour les substantifs, *mu- mw-* ou *m-* pour les adjectifs.

D'une façon générale le préfixe du pluriel est le même que celui de la classe suivante, *n-* (*m-* devant labiale, *ny-* devant voyelle) ; en certains cas préfixe nul.

Les règles suivantes du pluriel, compliquées dans plusieurs mots par la superposition du préfixe du pluriel au préfixe du singulier, ne s'appliquent qu'aux seuls substantifs. L'adjectif, qui n'est pas sujet à la même superposition, suit les règles plus simples du préfixe de la classe suivante.

I. — Devant un substantif à radical monosyllabique, on superpose *ny-* au préfixe du singulier :

u-o (ny-u-o) gaîne ;
w-zi (ny-u-zi) fil ;
u-ga (ny-u-ga) aire ;
u-gwe (ny-u-gwe) ficelle.

Dans les deux mots suivants on trouve l'*u* du pluriel *nyu* exceptionnellement changé en *i* par assimilation avec la voyelle finale *i* :

u-si corniche, filet, un sourcil ; pl. *ny-i-si* corniches, sourcils [1] ;
u-vi (en *Tumbatu*) porte, pl. *ny-i-vi*.

II. — Devant un radical di- ou polysyllabique, soit de substantif, soit d'adjectif, commençant par une voyelle, le préfixe du singulier disparaît au pluriel qui prend *ny-* :

1. Pour mieux distinguer « sourcils » de « corniches », certains font, sur un pluriel *nyusi* ou *nyisi* « sourcils », un singulier anormal *u nyusi* ou *u-nyisi* pour lequel on joint au radical la préfixation du pluriel.

w-ayo (*ny-ayo*) plante du pied, trace de pas ;
w-ẽmbe (*ny-ẽmbe*) rasoir ;
w-imbo (*ny-imbo*) chant, chanson, cantique, etc. ;
uma (pour *u-uma*) alène, poinçon, fourchette, gril, pl. *ny-uma* ;
ũngo (pour *u-ũngo*) van, pl. *ny-ũngo*.

Exceptionnellement *u-õmbo* « nervure de foliole de palme servant à coudre deux tresses de natte » fait au pluriel *õmbo*.

III. — Les noms di- ou polysyllabiques, s'ils commencent par une consonne sonore (douce) *b v w m n l r d z g*, prennent en règle générale *n-* (*m-* devant labiale) à la place du préfixe du singulier :

1° Devant les dentales *d z* et la palatale *g*, on préfixe *n-* purement et simplement ; avec *n* initiale il y a ordinairement fusion du préfixe en une seule consonne :

u-goe (n-goe) crochet ;
u-devu poil de barbe, *n-devu* barbe ;
u-dodi (n-dodi) fil mince de cuivre ;
u-nyasi (nyasi) chaume, paille, fétu.

Il y a deux mots avec superposition du préfixe du pluriel *ny-* au préfixe du singulier, et assimilation de l'*u* préfixal avec la voyelle radicale accentuée *i* :

u-zio (*ny-u-zio* ou *ny-i-zio* barrage pour prendre le poisson ;
u-dyïa (*ny-i-dyia*) corridor.

2° Devant une labiale sonore *m b v w*, à cause de l'assimilation du préfixe à la consonne initiale, on a *m-* (au lieu de *n-*). De plus *w* disparaît et un *b* épenthétique anciennement développé entre *m* et *w* reste seul en présence de la nasale (V. p. 31, 2°). Dans tous les dialectes, l'assimilation fond ordinairement en une seule l'*m* préfixale avec l'*m* initiale :

u-bao (m-bao) planche ;
u-bavu (m-bavu) côte ;
u-wĩngu (m-bĩngu) ciel ;
u-mèo (m-mèo ou *mèo)* œsophage.

u-vũmbi « poussière » n'est guère usité qu'au singulier ; mais il a aussi un pluriel irrégulier *vumbi*.

3° La vibrante *r* (ou *l* ⟶ *r*) tombe au pluriel (sauf en *Kiamu* et en *Kigunya*) devant un *d* épenthétique persistant seul avec l'*n* du préfixe : *u-limi* ou *u-rimi* langue, pl. *n-dimi* (pour *n-*[*d*]*rimi*).

IV. — Les rapicaux di- ou polysyllabiques commençant par une consonne sourde (forte) *p f t s ç k h* suivaient primitivement la règle précédente. Mais à la longue le préfixe *n-* du pluriel est tombé. Comme marque de son passage il n'est resté que l'aspiration de la consonne initiale, aspiration que peu observent dans la prononciation, et qui n'est d'ailleurs bien marquée que pour les explosives *p t k*.

u-fũnguo (fũnguo) clé ;
u-sĩnga crin, *sĩnga* crinière ;
u-tçotçoro (tçotçoro) ruelle ;
u-pèpo (p'èpo ou *pèpo)* vent ;
u-tãnzi (t'ãnzi ou *tãnzi)* nœud coulant ;
u-kope (k'ope) ciel.

Il y a superposition du préfixe pluriel *ny-* au préfixe *u-* du singulier dans *u-çadi* (*ny-u-çadi*) stance, *uçũngi* (*ny-i-çũngi*) mouchoir de tête, *u-fizi* (*ny-i-fizi*) gencive, avec assimilation de *u* en *i* dans les deux derniers mots,

Dialectes du Nord. — Le *Kimvita,* le *Kiamu* et le *Kigunya* sont les plus fidèles à marquer l'aspiration des explosives sourdes *p t k* au pluriel, soit des substantifs, soit des adjectifs : *u-kuni m-kavu* bûche sèche, pl. *k'uni k'avu.*

Kiamu et Kigunya. — Ces deux dialectes conservent l'*r* après le *d* parasite, qui s'est développé entre le préf. *n-* et *r* du radical : *n-d'imi n-d'efu* langues longues.

Kigunya. — 1° Le *Gunya* préfixe *n-* dans les mêmes cas que les autres dialectes, ou se contente de nasaliser la consonne subséquente *d ḍ ẓ g : n-d'evu* ou *˜d'evu.* Il ne semble pas fixé entre *m-* ou *n-* ou la simple nasalisation avec les labiales initiales du radical *b v ;*

2° Devant *ẓ* initial, il introduit *ḍ* après l'*n-* préfixe et supprime le *ẓ* : à *u-zimba* (*n-zimba*) des dialectes du Sud correspond chez lui *u-ẓimba* (*n-ḍimba*) lanière de rebut enlevée sur le côté d'une foliole de datier sauvage. Mais il y a un autre pluriel commun à tous les dialectes *ma-zimba*, qui fait rentrer le mot dans le sous-genre précédent ;

3° Quoiqu'il ait changé en *v* le *w* initial de ses radicaux à préfixe du singulier *u-*, il a conservé à ces mots la forme du pluriel qu'ils ont dans les autres dialectes : *u-vavo* (*m-bavo*) planche, *u-vĩngu* (*m-bĩngu*) ciel ; *u-vutça* (*m-butça*) arc.

Kipemba. — Certains pluriels s'entendent parfois dans ce dialecte avec le préfixe et l'accord de la seconde classe, *mi-* au lieu de *n-*, *miny-* au lieu de *ny- : mi-devu, mi-dimi, mi-fizi, mi-ny-imbo.* Mais ces formes, admises par certains indigènes, sont contestées par d'autres, qui y voient un jargon de paysan (*kima-çãmba*).

Composition. — Ce qui semble caractériser ce sous-genre, c'est la valeur restrictive de son préfixe du singulier. En effet :

Avec certains noms le préf. *u-* opère une véritable soustraction, pour distinguer séparément un des éléments d'une combinaison binaire ou complexe, marquée par la forme du pluriel plus usitée ici que le singulier :

u-kutça griffe ; *kutça* les griffes.
u-bawa une aile ; *m-bawa* les ailes.
u-kuni une bûche ; *kuni* les bûches.

D'ailleurs plusieurs de ces noms sont évidemment refaits sur un pluriel,

comme *u-ny-usi* (*ny-usi*) « sourcil » sur *ny-usi* pl. de *u-si* « filet, corniche », comme *u-ny-wele* (*ny-wele*) « cheveu » sur *ny-wele* « chevelure, cheveux », etc.

Pour d'autres noms, le préf. *u-* indique un objet obtenu par extraction ou fractionnement, ou considéré isolément dans un ensemble : *u-tãmbaa* (*tãmbaa*) lambeau d'étoffe ; *u-põngoo* (*põngoo*) tronçon de côte de palme.

Ailleurs, il indique la petitesse, ou encore la rareté et le prix ; parfois même, il forme une sorte de diminutif, souvent avec une nuance spéciale de délicatesse : *u-tçipuko* (*tçipuko*) pousse ; *u-pawa* (*pawa*) cuiller à sauce en coco; *u-pãnga* (*pãnga*) épée, sabre ; *u-bua* fétu, brin de paille, opposé à *bua* (*ma-*) tige de sorgho ou de maïs ; *u-dyiti* un petit morceau de bois, opposé à *dyi-ti* (*ma-dyi-ti*) gros morceau de bois ; *w-ẽmbe* rasoir, opposé à *dy-ẽmbe* (*ma-dy-ẽmbe*) pioche. Ce sont à peu près les seuls cas, où le radical soit emprunté à une autre classe.

Il convient encore à plusieurs noms désignant des objets complexes composés de très petits éléments : *u-fagio* (*fagio*) balai ; *u-kiri* (*kiri*) tresse pour natte ; *u-a* (*ny-u-a*) clôture légère, enclos ; *u-tãmbi* mèche, pl. *tãmbi* mèches, vermicel ; *u-cãnga* (sans pl.) verroterie, perle, perles.

La grande généralité des substantifs compris dans ce sous-genre désignent des êtres inanimés. Les êtres vivants ne sont pas exclus cependant. On trouve ici en effet, quoique en très petit nombre, quelques bestioles, *u-subi* moucheron -s, *u-dagaa* (*dagaa*) fretin, *u-duvi* et *u-simba* ou *u-çimba* crevette -s. Plusieurs noms de plantes humbles ou débiles ont également leur place ici, *u-pupu* pois à gratter, *u-wimbi* éleusine, etc. Le pluriel est rare ou inusité dans ces sortes de noms, qui ont le plus souvent une valeur collective.

V. — Genre commun (*n- n-*)
(*i*[*n*]-*zi*).

Les noms et adjectifs de cette classe ont aujourd'hui même forme au singulier et au pluriel.

Le préfixe du singulier le plus commun, *n-* (*m-* devant labiale, *ny-* devant voyelle), est une forme appauvrie, sortie de *i*[*n*]- que rappelle seulement la prononciation puriste des mots à radical monosyllabique, *in-tçi* terre, *im-bwa* chien, etc. La forme archaïque est conservée dans le pronom subjectif et objectif *i* propre à cette classe ; on la reconnaît aussi, en *Kigunya*, dans quelques noms à radical monosyllabique. La nasale *n* (*m*) du préfixe nominal est d'introduction épenthétique entre *i* et le radical ; devant voyelle, l'*i* de *in-* s'est transposé par métathèse et a donné *ny-* par sa consonnantification.

Au pluriel l'ancien préfixe *zi-*, qui se superposait au préf. du sing. pour former *zi-n* (*zi-ny-*) s'est perdu par abus de la licence qui permettait

de l'omettre toutes les fois qu'il était répété avec un pronom subséquent [1]. Il en est résulté qu'aujourd'hui le pluriel ne se distingue plus du singulier, puisqu'il n'a pas d'autre préfixe ; on ne reconnaît le pluriel que par l'accord des pronoms, qui eux ont conservé le préfixe *zi-*.

En pratique, c'est le préfixe *n-* qui caractérise aujourd'hui cette classe, au singulier comme au pluriel. C'est ce qui permet de dire que les noms du g. commun sont invariables.

Le préfixe nominal *n-* de cette classe est le même que le préf. *n-*, qui sert à rendre le pluriel dans le sous-genre précédent *u-n-*. Les mêmes règles qui y ont été énoncées à son sujet ont encore ici leur application, avec cette seule différence que les radicaux monosyllabiques ont le préf. *n-* pur de toute alliance, alors que les mêmes radicaux dans le sous-genre précédent l'ont par superposition au préf, *u-* du singulier.

Tous les noms appartenant à cette classe n'ont pas de préfixe ; mais ceux qui en ont un ou qui l'ont eu anciennement se conforment aux règles suivantes, qui demandent :

I. — *in-* (*im-* devant labiale) ou *n-* (*m-*) pour les substantifs et adjectifs à radical monosyllabique, dont aucun ne commence par une voyelle. Voici la liste complète des noms :

in-ta ou *n-ta* cire.
in-tça ou *n-tça* bout, pointe, cime.
in-tçi ou *n-tçi* terre, pays, contrée.
in-si ou *n-si* (Am.) poisson.
in-so ou *n-so* rognon.
in-zi ou *n-zi* mouche.
in-da ou *n-da* sein. V. III *a* Nota.
in-djye ou *n-djye* extérieur, dehors.
in-ge ou *n-ge* scorpion.
in-gwe ou *n-gwe* longue ficelle.
im-bwa ou *m-bwa* chien.
im-bwe ou *m-bwe* galet.
im-bu ou *m-bu* moustique.
m-pwa (P. Am.) = *pᵉwa* ou *pwa* (Mv.) rivage = *pwa* dans DS *pwa-ni*.
m-vi barbe blanche, cheveux blancs.

Nota. — A remarquer l'adjectif à emploi restreint *-fu* mort, avec accord régulier dans Am. *damu mfu* échymose (litt. sang mort), sans préfixe dans le composé *nyama-fu* bête crevée, viande impure.

II. — *ny-* devant les radicaux de substantifs et d'adjectifs commençant par une voyelle :

ny-oka serpent ; *ny-undo* marteau ; *ny-umba* maison, case.

Nota. — **Nyèma*, qui devrait être la forme normale de l'adjectif *-èma* bon, a évolué dans tous les dialectes. A sa place on a aujourd'hui en *Kiamu* et *Kigunya*

1. Cette pratique s'est maintenue dans plusieurs langues, qui ont conservé au pluriel les deux préfixes *zi-n-* (*zi-ny-*), Mpongwé, Nyungwe (Tete), etc.

la forme *ndjyèma* entendue aussi sporadiquement dans les autres dialectes, *ndjèma* et *ngèma* en *Kimvita*, *Kivumba*, *Kipẽmba* et *Kihadimu*, *ngèma* dans les autres dialectes du Sud (Z. Mr. Mg.).

III. — *n-* (*m-* avant labiale) devant les consonnes sonores (douces), initiales de substantifs et d'adjectifs, soit :

a) *n-* devant les dentales *d z* et la palatale *g*. Devant *g* de plusieurs substantifs (non de tous), il y a eu un premier changement assimilatif de *n* en *ṅ*, puis un second de *g* en *ṅ* suivi de la fusion des deux nasales en une seule. Devant *n* des substantifs et des adjectifs, il y a simplement fusion des deux nasales en une seule.

n-djaa faim, famine.
n-djia sentier, chemin, route.
n-dege oiseau.
n-dizi banane.
n-dugu frère.
n-goma- tambour, danse.
n-gruwe ou *n-guruwe* cochon, porc.
n-guo linge, étoffe.
n-guzo poteau, pilier, colonne.
n-zige sauterelle.
ṅ-õmbe bœuf, vache.
nãnga ancre.

Nota. — Le *d* initial du radical d'un substantif indique souvent une vibrante *r* antérieure conservée encore en *Kiamu* et en *Kigunya*, comme *n-doto* rêve (pour *n-*[*d*]*roto*, de *ku-rota* = *ku-lota* rêver), *n-dima* travail (pour *n-*[*d*]*rima*, de *ku-rima* ou *kulima* piocher). — Quant aux adjectifs à radical commençant par une vibrante *r* ou *l*, cette consonne tombe, et un *d* épenthétique anciennement développé entre elle et le préfixe *n-* demeure avec celui-ci : *nyama n-davu* viande faisandée (*n-davu* pour *ṅ-ravu* de *ku-lala* reposer).

b) *m-* devant les labiales sonores *b v w* (rare) ; devant *m* initiale du radical, il y a fusion des deux *mm* en une seule consonne. (Cette règle est pour les substantifs.)

m-begu semence, plant,
m-boga légume.
m-vinyo liqueur enivrante.
m-vua pluie.
m-wewe milan.
mẽnde (pour *m-mẽnde*) cancrelas.

Le *b* initial peut faire soupçonner parfois un *w* qui l'a précédé, comme dans *m-binu* cambrure (pour *m-*[*b*]*winu* de *ku-*[*w*]*inika* = *ku-inika* courber).

Pour les adjectifs la règle s'énonce comme il suit : *m-* n'est conservée que devant *b* (initial du radical et préexistant, ou seulement développé épenthétiquement devant *w* initial qui tombe) : *nyama m-bitçi* viande crue (de *-witçi*).

IV. — Comme il a été dit au IV de la classe précédente, le préfixe *n-* est tombé devant les consonnes sourdes (fortes) *p f t s ç k h*. Toutefois ceux

des indigènes, qui ont conservé le langage dans sa plus grande pureté, prononcent encore les explosives *p t k* avec l'aspiration, qui reconnaît pour cause l'influence ancienne du préfixe *n*-. — Les adjectifs sont conformes aux substantifs.

p^{c}ẽmbe ou *pẽmbe* corne, angle, coin.
fimbo bâton, badine.
siku jour.
t^{c}aa ou *taa* flambeau, lampe.
t^{c}aka ou *taka* ordure.
tçaza huître.
çibe satiété.
k^{c}aa ou *kaa* crabe.
k^{c}õmbo ou *kõmbo* courbure, fig. défaut.
hõngo droit de passage.

Exceptions. — 1° *m-lçwa* « termite » a pour préfixe *m*- au lieu de *n*- ;

2° Beaucoup de substantifs à radical di- ou polysyllabique commençant soit par une voyelle, soit par une consonne sonore, n'ont pas de préfixe : l'accord seul indique le nombre. Ce sont :

a) Surtout et presque toujours des noms d'origine étrangère, qui n'ont pas trouvé place dans les autres genres, soit que leur syllabe ou leur consonne initiale ne simulât aucun préfixe connu, soit que leur signification ne donnât lieu à aucun classement spécial.

afia (Ar.) santé.
bẽndera (Port.) drapeau.
bibi (Pers.) dame, madame.
buraçi (Angl.) brosse.
bwana (Pers.) maître, monsieur.
dèsturi (Pers.) coutume.
divai (Franc.) vin, du vin.
ẽmbe (Ar.) mangue.
elimu (Ar.) savoir, science.
gari (Hind.) voiture, char.
lãmba (Malg.) rabane.
leso (Port.) mouchoir, indienne à carreaux.
meza (Port.) table.
nazi (Port.) coco.
rãngi (Hind.) couleur.
zawadi (Ar.) présent.
zãmbarao (Cr.) jam long.

Est d'origine arabe le mot *èzi* « puissance », malgré sa ressemblance avec le radical du verbe *ku-wèza* « pouvoir », dont le véritable dérivé est *u-wèzo* « puissance, pouvoir » de la cl. *u- ma-*.

b) Un très petit nombre de noms purement bantous à radical commençant par une des consonnes sonores *b d z g*, dont l'ancien préfixe *n*- ou *m*- est tombé en désuétude, comme cela est arrivé de nos jours pour le néologisme *ḍaku* (DN.) « déjeuner de 4 h. en ramazan », crase de *n-ḍaa kuu* « faim extrême ».

barugumu cornet à bouquin.
bundi hibou.
bũndju dindon.
dẽnge cheveux rasés en calotte.

dyaa voirie.
dyõngo goutte (maladie).
gume-gume fusil à pierre.
zeze mandoline à deux cordes.

Nota. — Au nombre des noms qui manquent de préfixe dès le singulier, il y en a quelques-uns qui sont indécis entre le g. commun et le g. noble, soit qu'il soit facultatif de les rapporter à l'un ou à l'autre, soit que tout en restant au singulier dans le g. commun, ils puissent au pluriel emprunter au g. noble le préf. *ma-* avec l'accord en conséquence :

ẽmbe mangue, pl. *ẽmbe* du g. c. ou *ẽmbe* pl. *ma-ẽmbe* sing. et pl. du g. n. ; *bwana* maître, du g. c. ; pl. *bwana* du g. c. ou *ma-bwana* du g. n.

Dialectes du Nord. — Le *Kimvita,* le *Kiamu* et le *Kigunya* affectent de conserver l'habitude d'aspirer les explosives sourdes *p t k* initiales des substantifs et des adjectifs : *$ṭ^c$upa t^cupu* (G. *$tç^c$upu*) bouteille vide, bouteilles vides.

Kiamu et Kigunya. — Ces deux dialectes conservent l'*r* après le *d* parasite, qui s'est développé entre le préf. *n-* et *r* du radical des substantifs et adjectifs ; *n-d^rewe* (G. *n-d^reve*) *nd^refu* lobe de l'oreille allongé.

Kiamu et Kingozi. — L'adjectif archaïque *-re* long (= *-refu* des dialectes modernes) fait *ny-i-re : mafumo ya nṭa nyire* des lances à fer allongé.

Kigunya. — 1° Ce dialecte n'a qu'un *i-* pour tout préfixe (préf. archaïque) devant les radicaux monosyllabiques des substantifs commençant par une consonne sourde :

i-ṭi terre, pays.
i-ṭa bout.
i-tça cire.
i-si poisson.

Il a exceptionnellement *n* dans *n-so* rognon.

Devant les consonnes sonores des mêmes radicaux, il a *n-* (ou *m-* devant labiale) comme les autres dialectes : *n-ge, m-bwa,* etc.

Quant aux adjectifs à radical monosyllabique, il les traite d'après la règle générale I, comme les autres dialectes.

2° Devant les radicaux commençant par une voyelle, il a rarement *ny-* qu'il a presque partout simplifié en *n-*, sans qu'il soit possible d'établir des règles groupant tous les cas semblables. — Aux adjectifs à voyelle initiale il impose plus volontiers *n-* que *ny-* :

n-ama animal, viande ; mais *ny-ama wa $ṭ^c$i* reptile.

n-atçi buffle.
n-oka serpent.
n-oki abeille.
n-otça étoile, soif.
n-oni oiseau.
n-õnga hanche.
n-õngo bile.
n-ima postérieur, derrière.
n-undo marteau.
n-ũngo marmite en terre.
n-umba case.
ny-ara butin.
ny-õnda désir.
ny-umbu mulet.

Bien qu'il ait *-pesi* léger, au lieu de *-epesi* des dialectes du Sud, il fait l'accord en *n* sur le radical *-epesi* comme eux : *kãmba n-epesi* ou *ny-epesi* cordes légères. Avec l'adjectif *-ororo* tendre, il fait l'accord *n-eroro* (pour *n-ororo*).

3° Devant les radicaux di- ou polysyllabiques des substantifs et adjectifs, commençant par une des consonnes sonores *d ḍ ẓ g*, il préfixe *n-* comme les autres dialectes ; mais il se contente aussi de nasaliser simplement la consonne initiale : *n-goma n-ḍuri* ou *˜goma ˜ḍuri* danse magnifique,

Devant la labiale *b v*, il semble n'être pas fixé entre *m-* ou *n-* ou la simple nasalisation : *m-vinyo*, *n-vinyo* ou *˜vinyo*. Dans un cas il supprime le préfixe, *vua* pluie.

4° Devant *ẓ* initial du radical, pour les substantifs comme pour les adjectifs, il introduit *ḍ* après l'*n* du préfixe et supprime *ẓ* : *in-ḍi* (pour *in-ḍẓi*) mouche, *n-ḍige* (pour *n-ḍẓige*) sauterelle.

Le *Kiamu* et le *Kimvita* suivent exceptionnellement cette même règle pour le seul mot *nḍi* mouche. Par ailleurs ils sont en conformité avec les dialectes du Sud, qui conservent *z* après *n* : DS. Mv. Am. *n-zige n-zima* sauterelle vivante = G. *n-ḍige n-ḍima*.

Composition. — Cette classe comprend indistinctement toutes espèces de noms, soit d'êtres animés intelligents ou non, soit d'êtres inamimés. Elle fait l'office d'une sorte de garage, tantôt provisoire, tantôt définitif, où l'on place les substantifs qu'avec ou sans raison on n'a pas classés ailleurs.

C'est à ce titre qu'y figurent beaucoup de noms étrangers, qui n'ont pas frappé d'une manière plus spéciale l'esprit des indigènes.

Tout être ou objet commun non autrement caractérisé a également ici sa place naturelle. C'est pourquoi nous y trouvons beaucoup de noms d'animaux, surtout de quadrupèdes, et quantité d'objets les plus divers : *m-buzi* chèvre ; *tçui* léopard, panthère ; *simba* lion ; *kuku* poule ; *tçupa* bouteille ; *siku* jour ; *tundu* trou.

Par le fait même que cette classe renferme déjà un certain nombre de noms qui n'ont pas de préfixe ou qui l'ont perdu, elle est exposée à recevoir des autres classes ceux de leurs substantifs qui ont subi la même mutilation, et qu'on lui attribue inconsciemment.

VI. — Genre noble *(dyi- ma-)*

(dyi-we, ma-we).

Le préfixe du singulier est tombé devant le plus grand nombre des radicaux. Là où il a été conservé, il se présente sous la forme *dyi- (dy-)*[1].

1. *dyi-* est une forme récente, qui n'appartient qu'aux dialectes parlés au sud du *Kiamu* et du *Kiqunya*. Dans ceux-ci, il a pour correspondant une forme plus archaïque *i-* auquel répond *li-* en *Kimrima* et *Kimgao* ; *li* est par ailleurs la forme commune à tous les dialectes du pronom subjectif et objectif de la même classe.

Au pluriel, il y a toujours un préfixe, qui est *ma-*. La contraction de la voyelle de ce préf. avec *a e i o* subséquents, ne s'observe qu'exceptionnellement dans quelques noms que l'on trouvera ci-après ; elle est au contraire normale avec les adjectifs.

I. — Tous les noms et adjectifs à radical monosyllabique (ils commencent tous par une consonne) ont au singulier le préfixe *dyi-*.

Les trois noms suivants, les seuls qui appartiennent exclusivement à cette série, font leur pluriel en *ma-* sans conserver le préfixe du singulier :

dyi-tço (*ma-tço*) œil.
dyi-we (*ma-we*) pierre.
dyi-fya chacune des trois pierres en trépied du foyer, pl. *ma-fya*, exceptionnellement *ma-dyi-fya* qu'on entend aussi à la Côte (Mv. Mr.).

La même règle s'applique aux adjectifs : *ma-we ma-pya* pierres neuves, du sing. *dyi-we dyi-pya*.

II. — Les augmentatifs, formés par addition du préf. *dyi-* (*dy-*), lequel est substitué à leur préfixe propre s'ils sont sortis d'une autre classe, conservent au pluriel le *dyi-* (*dy-*) augmentatif et lui superposent le préf. *ma-*. Peu importe par ailleurs que le radical soit mono- di- ou polysyllabique, à voyelle ou à consonne initiale :

dyi-bwa grand chien (de *m-bwa*), pl. *ma-dyi-bwa*.
dyi-tçwa grosse tête (de *ki-tçwa*), *ma-dyi-tçwa*.
dyi-to grande rivière (de *m-to*), *ma-dyi-to*.
dyi-ke femelle d'un grand animal (de *m-ke*), *ma-dyi-ke*.
dyi-tu colosse (de *m-tu*), *ma-dyi-tu*.
dy-umba grande maison (de *ny-umba*), *ma-dy-umba*.

Exception. — *dume* mâle des grands animaux (de *m-ume* ou *m-[l]ume*), pl. *ma-dume*. (pratiquement ce mot rentre dans le 2° du III)

III. — Les noms et adjectifs à radical di- ou polysyllabique se partagent en deux séries.

1° Les premiers ont tous le radical commençant par une voyelle. Ils ont au singulier le préf. *dy-*.

Déduction faite de trois noms *dy-ãmbo* affaire, *dy-iko* cuisine, *dy-ino* dent, qui font au pluriel *mãmbo, mèko, mèno,* les substantifs superposent au pluriel le préf. *ma-* au préf. *dy-* du singulier [1] :

1. Le mot *dy-iza (ma-dy-iza)* « obscurité, ténèbres » des dialectes du Sud, entendu parfois *g-iza* surtout en *Kimrima*, a pour correspondant dans les dialectes du Nord *k-iza* du g. modal.

dy-ãmvi (*ma-dy-*) sorte de gde natte.
dy-ani (*ma-dy-ani*) feuille, herbe.
dy-ina (*ma-dy-ina*) nom.
dy-ipu (*ma-dy-ipu*) abcès.
dy-ivu (*ma-dy-ivu*) cendre.
dy-ua (*ma-dy-ua*) soleil.

Les adjectifs substituent simplement le préfixe du pluriel au préfixe du singulier : *ma-dy-ani mêma* (de *-èma*) herbes bonnes.

2° La deuxième série comprend les substantifs et adjectifs à radical commençant par une consonne ; il s'y ajoute aussi exceptionnellement quelques substantifs à voyelle initiale. Tous ces mots manquent de préfixe du singulier, soit qu'ils l'aient perdu, soit qu'ils n'en aient jamais eu, comme c'est le cas pour les noms étrangers attribués à ce genre. Au pluriel, ils prennent tous le préf. *ma-*, comme *wĩngu* nuage, pl. *ma-wĩngu*:

bãnda hangard.
çauri (Ar.) conseil, avis.
çoka hache.
dõnda plaie.
duka boutique.
fundo nœud.
godoro matelas.
huru (Ar.) personne libre.
kosa faute.
lindi fosse marine.
nèno parole, affaire, fait.
padya cuisse.
sikio oreille.
tãnga voile de bateau.
tawi branche.
tçũngwa orange.
umbu sœur.
vao habillement.
waziri (Ar.) vizir, ministre.
yay œuf.
ziwa lac, étang.
ua fleur.

Remarque. — Certains noms sont à peine usités au singulier, comme *matçozi* larmes, du sing. *tçozi* ; d'autres, parmi lesquels surtout des noms verbaux d'action ou d'état, n'ont guère d'emploi qu'au pluriel, *maagano* accord, *mazoèzo* accoutumance, coutume, *mafundiço* enseignement, *madyuto* regret, *mapigano* bataille, *mavuno* récolte, *mazao* produit.

Kiamu. — Au lieu du préfixe du singulier *dyi-* (*dy-*), ce dialecte a *i-* (*y-*) pour les noms qui n'ont au pluriel que le préf. *ma-*, *i-* (*yi-*) pl. *ma-i* (*ma-y*) pour ceux qui superposent le préfixe du pluriel au préfixe du singulier :

i-we (*ma-we*) pierre.
i-ṭo (*ma-ṭo*) œil.
i-ṭwa (*ma-i-ṭwa*) grosse tête.
y-ãmbo (*mãmbo*) affaire.

Il a *i-* au lieu de *y-* dans *i-ẽmbe* (*ma-ẽmbe*) mangue, qu'il distingue par là de *iy-ẽmbe* (*ma-y-ẽmbe*) houe.

Il a élidé le préf. *i-* devant *i* initial du radical : *'iko* (*mèko*) cuisine, *'ino* (*mèno*)

dent, *'i* (*ma-i*) œuf, *'ina* (*ma-ina*) nom, *'ipu* (*ma-ipu*) abcès, *'ivu* (*ma-ivu*) cendre.

Il fait exception aux autres dialectes pour le pluriel de *y-ani* feuille, qui est chez lui *mâni*.

Les adjectifs à radical monosyllabique, au lieu du préf. *dyi-*, prennent *i-* ; les adjectifs di- ou polysyllabiques à voyelle initiale, au lieu de *dy-*, prennent *y-* ou *l-* devant *e*, *l-* devant *i* ou *u*, rien devant *o*.

Kigunya. — En règle générale le *Kigunya* est conforme au *Kiamu*, avec le préf. *i-*(*y-*) pl. *ma-*, *i-*(*iy-*) pl. *ma-i* (*ma-y-*) devant les substantifs. *i-* élidé devant *i* initial du radical (deux cas seulement *ipu, ivu*). Mais il diffère tout d'abord par cette particularité, qu'il a conservé le préfixe à beaucoup plus de noms que le *Kiamu* et qu'aucun autre dialecte; et secondairement par des variantes dans le préfixe du singulier pour quelques-uns des noms, qui ont gardé un préfixe dans tous les dialectes. Ces variantes présentent les formes suivantes, applicables seulement dans les cas signalés ci-dessous :

n- (pour *i* [*n*]-) dans *n-vumbo* (*ma-vumbo*) forme ;

i-, quoique devant voyelle, dans :

i-ema (*ma-ema*) nasse ;	*i-umba* (*ma-umba*) oursin ;
i-êmbe (*ma-ẽmbe*) mangue ;	*i-ũngo* (*ma-ũngo*) jointure ;
i-ẽnge-ẽnge (*ma-ẽnge-ẽnge*) ampoule ;	*i-uva* (*ma-uva*) fleur ;
i-õnda (*ma-õnda*) plaie ;	*ĩngi* (pour *i-ĩngi*) œuf, *ma-ĩngi* ;

jyi- (*jy-*) dans :

jy-ina (*ma-jy-ina*) nom ;	*jyi-ṭo* (*ma-ṭo*) œil.

Ceux des autres noms, qui ont un préfixe du singulier, suivent la règle générale du *Kiamu*, en prenant *i-*(*y-*) pl. *ma-*, ou *i-*(*iy-*) pl. *ma-i* (*ma-y-*) :

i-y-ani (*ma-y-ani*) feuille, herbe ;	*i-kosa* (*ma-kosa*) faute ;
i-y-ẽmbe (*ma-y-ẽmbe*) houe ;	*i-vao* (*ma-vao*) habillement ;
i we (*ma-we*) pierre ;	*i-çikio* (*ma-çikio*) oreille ;
y-ãmbo (*mãmbo*) affaire ;	*i-ziwa* (*ma-ziwa*) lac, étang ;
y-ende (*mẽnde*) cancrelat ;	*i-nèno* (*ma-nèno*) parole ;
y-eko (*mêko*) pierre du foyer.	*i-yũngi* (*ma-yũngi*) lotus ;
y-enyo (*mênyo*) dent ;	*i-yũngu* (*ma-yũngu*) citrouille ;
i-bãnda (*ma-bãnda*) hangard ;	*i-yõngoo* (*ma-yõngoo*) iule.

Les augmentatifs suivants

i-dyi-tçu (*ma-dyi-tçu*) géant,	*i-dyi-ṭwa* (*ma-dyi-ṭwa*) grosse tête,
i-dyi-su (*ma-dyi-su*) grand couteau,	*i-dy-umba* (*ma-dy-umba*) grande case,

sont des emprunts aux dialectes de Mombasa et de Zanzibar, avec superposition du préf. *i-* au préf. *dyi-* de ces dialectes.

Le *Kigunya* ne manque de préfixe que pour un petit nombre de noms : *yuva* (*ma-yuva*) soleil, *tçãnga* (*ma-tçãnga*) voile, etc.

Les adjectifs à radical monosyllabique prennent *i-* au singulier, comme en *Kiamu*. Les adjectifs à radical di- ou polysyllabique commençant par une voyelle prennent *l-* ; ceux qui commencent par une consonne prennent *i-*.

Kipemba. — A signaler dans ce dialecte le doublet *i-bwe* ou *dyi-bwe* pierre, pl. *ma-bwe*.

Kimrima et Kimgao. — Dans ces dialectes, les adjectifs commençant par une voyelle prennent *dy-* ou *l-*.

Composition. — On trouve principalement dans le g. noble des noms de fruits, dont le radical est emprunté au nom de la plante par le retranchement du préf. *m-* de la 2e cl., *boga* (*ma-boga*) citrouille de *m-boga* (*mi-boga*) plant de citrouille ; quelques noms d'objets fabriqués, de produits, d'organes importants du corps, d'instruments ; enfin et surtout des noms d'origine verbale, le plus généralement à désinence *-o*, noms désignant soit l'action, soit l'effet. Les noms d'êtres animés ne paraissent guère que dans la liste des mots d'origine étrangère, et secondement parmi les augmentatifs ou les dépréciatifs, dont le radical est emprunté à une autre classe.

Le caractère de *noblesse* ou de *grandeur spéciale* du genre nous est révélé, non seulement par ce fait que les indigènes y introduisent beaucoup de noms étrangers, mais encore par le choix qu'ils en ont fait pour les *augmentatifs*.

Augmentatifs. — Il y a deux espèces d'augmentatifs, 1° avec préfixe du singulier, 2° sans ce préfixe.

1° Certains augmentatifs privilégiés prennent le préfixe du singulier de cette classe, et préposent au pluriel *-ma* au préfixe du singulier. Ce sont les noms à radical monosyllabique, ceux à radical dissyllabique commençant par une voyelle, et exceptionnellement quelques autres à radical commençant par une consonne. Le préfixe du singulier, pour les noms sortis d'une autre classe, est substitué à leur préfixe propre, s'ils en ont un :

dyi-ti (*ma-dyi-ti*) gros morceau de bois, grand arbre, de	*m-ti* ;
dy-ẽmbe (*ma-dy-ẽmbe*) houe,	*w-ẽmbe* rasoir ;
dyi-kãango (*ma-dyi-kaãngo*) grande rôtissoire,	*u-kaãngo* ;
dy-oka (*ma-dy-oka*) grand serpent,	*ny-oka* ;
dyi-su (*ma-dyi-su*) grand couteau,	*ki-su* ;
dy-õmbo (*ma-dy-õmbo*) grand boutre,	*tç-ombo*.

Le préf. *dyi-* est de règle pour les augmentatifs formés de noms appartenant déjà au g. n. Mais ici les seuls noms à radical di- ou polysyllabique

commençant par une consonne, sont susceptibles de subir cette transformation :

dyi-tãnga (*ma-dyi-tãnga*) grande voile de *tãnga*.

Au singulier, la valeur augmentative des noms qui n'ont pas de préfixe dans leur propre classe ne peut leur être donnée que par l'accord : *tçupa hii* cette bouteille, *tçupa hili* cette grande bouteille.

2° Déduction faite des cas privilégiés du 1°, les noms des autres classes deviennent augmentatifs, en passant dans celle-ci par simple retranchement de leur préfixe propre du singulier, s'ils en ont un :

fuko (*ma-fuko*) grand sac de *m-fuko*.

Nota I. — Tous les substantifs n'ont pas un augmentatif : c'est l'usage qui détermine ceux d'entre eux qui peuvent en avoir un.

Nota II. — Le pluriel des augmentatifs de la deuxième série (formés par suppression de préfixe d'une autre classe), est susceptible d'être pris dans le sens de « un grand nombre de, beaucoup de, un nombre illimité de » :

buzi grande chèvre (de *m-buzi*), *ma-buzi* de grandes chèvres, ou beaucoup de chèvres.

Les augmentatifs des collectifs n'ont que le pluriel :

ma-tope beaucoup de boue, de *u-tope* ;

ma-nywele de longs cheveux, beaucoup de cheveux, chevelure épaisse, de *nywele* cheveux.

Nota III. — Le contexte de la phrase, les circonstances, l'intonation, transforment certains augmentatifs en dépréciatifs, éveillant une idée de mépris ou d'horreur :

dyi-tu colosse, géant ; *dyi-tu hilõ* ce drôle d'homme, ce vilain homme ;

zũngu hilõ ce drôle de Blanc, ce méchant Blanc, au lieu de *m-zũngu huyo* ce Blanc.

On comprend mieux, après avoir fait cette observation, pourquoi plusieurs substantifs non augmentatifs ont été attribués à cette classe, en raison même de l'horreur qu'inspire leur objet : *Cetani* Satan, diable ; *dũngumaro* sorte de mauvais esprit ; *kafiri* infidèle, païen ; etc.

VII. — Genre modal *(ki- vi-)*

(ki-tu, vi-tu)

Tous les substantifs de cette classe ont un préfixe :

Au singulier *ki-* devant consonne ou la voyelle *i-*,

ki- ou *tç-* devant une voyelle autre que *i-* ;

Au pluriel, il y a substitution du préf. *vi-* au préf. *ki-*, du préf. *vy-* ou de son abréviation *v-* au préf. *tç-* :

ki-tu (*vi-tu*) chose.
ki-su (*vi-su*) couteau.
ki-kõmbe (*vi-kõmbe*) bol.
ki-nyozi (*vi-nyozi*) barbier.
ki-ini (*vi-ini*) cœur du bois.
ki-apo (*vi-apo*) serment.
ki-atu (*vi-atu*) chaussure.
ki-oo (*vi-oo*) miroir, glace.
ki-uno (*vi-uno*) ceinture, reins.
tç-ãmbo (*vy-ãmbo*) appât, aiche.
tç-akula (*vy-akula*) nourriture.
tç-èo (*vy-èo*) mesure, patron.
tç-ombo (*vy-õmbo*) vaisselle, boutre.
tç-uma (*vy-uma*) fer.

Ont régulièrement le préf. *ki-*, même devant voyelle : 1° les noms de langue, genre ou manière d'être, *ki-ungudya* la langue, le genre de Zanzibar ; 2° les noms à radical monosyllabique composé d'une voyelle, *ki-u* soif.

Les adjectifs préfixent normalement *ki-* devant consonne, *tç-* devant voyelle.

Kipemba. — Devant les radicaux commençant par une voyelle, ce dialecte en est resté au préf. *ky-*, la première des étapes intermédiaires entre *ki-* et *tç-* : *ky-akula, ky-ãmbo, ky-èo, ky-õmbo*, etc.

Il a cependant emprunté aux dialectes plus avancés quelques mots à préf. *tç-*, comme *tç-uma*, etc.

Il garde le préf. *ki-* devant voyelle dans les mêmes mots que les autres dialectes : *ki-atu*, etc.

Il préfixe *ky-* à tous les adjectifs dont le radical commence par une voyelle.

Kiamu et Kigunya. — Le *Kiamu* a partout le préf. *zi-* au lieu de *vi-*, *z-* au lieu de *vy-*. Le *Kigunya* fait de même, mais avec un *ẓ* interdental, *ẓi-* (*ẓ-*) : Am. *zi-tu* choses = G. *ẓi-tçu* ; Am. *z-uma* fers = G. *ẓ-uma*.

Le *Kigunya* préfixe *k-* aux adjectifs dont le radical commence par une voyelle.

Composition. = Le mot *ki* « quelque chose, quoi », conservé dans un certain nombre de langues (*Kamba*, dial. Davida du *Tèita*, *Rundi*, *Ganda*, etc., = *ke* en *Kikuyu*), semble avoir été le prototype du préf. *ki-*.

On comprend que les *noms de manière, de genre*, et quantité de *noms qualificatifs*, que l'on pourrait grossièrement définir « chose comme ceci, chose comme cela, chose-ci, chose-là », aient pu être suffisamment caractérisés par l'adjonction de *-ki* « chose ». Tels sont les noms du genre (coutumes, langue) propre à chaque nation, *Ki-swahili* le genre swahili, la langue swahilie, *Ki-kãmba* le kamba, *Ki-zulu* le zoulou, *ki-çẽnzi* le genre, la langue des sauvages, *ki-çamba* le genre campagnard ; des attitudes, *ki-mya* attitude silencieuse, *ki-*

lèma difformité, *tę-oyo* ladrerie, etc. ; d'objets variés, *ki-fũngo* bouton (litt. ce qui lie), *ki-pèpèo* éventail (ce qui évente), *ki-ęinda* résidu (ce qui reste), etc.

Partant de là, il est facile de concevoir comment, à la suite de déductions analogiques, le préf. *ki-* a pu devenir l'indice de *diminutifs*. L'idée de dépréciation, attachée à certains d'entre eux, aura ensuite invité à user du même procédé pour marquer le sens péjoratif de certains noms, comme ceux de défauts ou d'infirmités, *ki-dyi-tęo* œil d'envie, jalousie, *ki-ziwi* surdité, sourd.

Les noms d'êtres animés ou même intelligents ne sont pas exclus du genre. Ils y figurent, soit au titre de diminutifs, soit comme noms de genre sous la rubrique « chose à... » : *ki-rõngozi* guide (ce qui conduit), *ki-boko* hippopotame (ce qui a de gros pieds).

Nota. — D'après ce qui précède, le préf. *ki-* n'éveillerait que secondairement l'idée de petitesse. Cela est si vrai, que certains mots peuvent être pris selon les circonstances, tantôt dans le sens diminutif, tantôt dans un sens différent ou même opposé :

ki-tumbo « petit ventre », et « personne ventrue, obèse » ;

ki-barua « petite lettre, billet », et « personne qui reçoit un bon à payer, » c'est-à-dire journalier -ère.

Le besoin de distinction a parfois introduit un doublet légèrement modifié : *ki-guu* petit pied, et *ki-guru* personne estropiée.

Diminutifs. — Les diminutifs sont obtenus au moyen du préf. *ki-* ajouté à des noms sortis d'une autre classe. Leur formation est soumise aux deux règles suivantes :

1° Les substantifs du genre noble reçoivent le préf. *ki-*, qu'ils insèrent devant le radical s'ils n'ont pas de préfixe, devant leur préfixe du singulier s'ils en ont un :

ki-dy-ino petite dent, de *dy-ino* ; | *ki-ęoka* hachette, de *ęoka* hache.

2° Les substantifs des autres genres, s'ils ont un augmentatif en *dyi-* (*dy-*) dans le genre noble, s'en servent pour former leur diminutif comme dans le 1° ci-dessus ; sinon, ils substituent *ki-* à leur préfixe propre, ou le préposent au radical s'ils n'ont pas de préfixe :

ki-dy-ivi petit voleur, de *dy-ivi* grand voleur sur *mw-ivi* voleur ;
ki-dy-ẽmbe canif, de *dy-ẽmbe* houe sur *w-ẽmbe* rasoir ;
ki-buzi petite chèvre, maigre petite chèvre, de *m-buzi* (g. c.) chèvre ;
ki-goma petit tambour, de *n-goma* tambour ;
ki-bawa petite aile, de *u-bawa* aile.

Il est très rare que le préf. *ki-* soit superposé à un préfixe autre que celui du g. noble, comme dans *ki-m-oto* personne ardente (de *m-oto* feu), *ki-ny-undo*

petit marteau (de *ny-undo* marteau), *ki-ny-ota* astérisque (de *ny-ota* étoile).

Quelques rares substantifs ont deux diminutifs formés, l'un sur l'augmentatif en *dyi* (*dy-*), l'autre sur la forme simple, comme *ki-dy-umba* ou *ki-ny-umba* maisonnette (de *dy-umba* grande maison, et *ny-umba* maison).

Nota I. — Les substantifs du g. modal ne peuvent avoir de diminutif que s'ils possèdent un augmentatif en *dyi-*, comme *ki-dyi-su* petit couteau, de *dyi-su* grand couteau, sur *ki-su* couteau.

Tous les noms des autres genres ne sont pas susceptibles d'être convertis en diminutifs : c'est l'usage qui fait loi.

Nota II. — Le pluriel des diminutifs s'obtient conformément à la règle générale du g. modal : *vi-buzi, vi-dy-umba, vi-ny-umba*.

Observation. — Beaucoup de langues bantoues ont une classe spéciale en *ka-* pour les diminutifs et quelques noms de fractions. Le pluriel est emprunté à diverses classes : son préfixe est *tu-* dans le plus grand nombre de langues, *vi-* dans plusieurs idiomes orientaux. Le swahili a plusieurs mots en *ka* (pl. *vi-*), qu'il a sans doute empruntés aux langues voisines, et qu'il traite d'ailleurs pour l'accord comme les substantifs en *ki-* du g. modal :

ka-tĕmbe buveur de vin de palme, ivrogne ;
ka-toto (poét.) petit enfant ;
ka-titi (Am. G.) un peu ;
ka-wili le double ;
ka-tatu (DS.) le triple ;
ka-nne (DS.) le quadruple ;
ka-tanu (DS.) le quintuple.

VIII. — Genre locatif { *pa-* / *ku-* / *mu-* }

(*pa-hali*).

Le prototype de la classe a été perdu par le swahili. Il a été conservé, dans plusieurs langues voisines, sous trois formes indiquant chacune un rapport de lieu différent : en Giriama

ha-tu (pour * *pa-tu*) « endroit » en général, surtout « endroit rapproché » ;
ku tu « endroit » avec mouvement, ou à quelque distance ;
mu-tu « endroit » à l'intérieur.

Composition. — 1° Le swahili a substitué à tout cela un mot d'origine arabe *mahala* ou *mahali* « lieu, place », sur lequel il a fait *pa-hala* ou *pa-hali* par substitution à la syllabe initiale *ma* du premier des trois

préfixes locatifs *pa-*. *Pa-hali* est aujourd'hui de fait le seul représentant authentique de la classe, le seul qu'elle possède sans l'avoir emprunté à une autre ;

2° Tout nom d'une autre classe susceptible d'être suffixé de la postposition *-ni* « à. dans, en, sur, sous, vers », passe dans celle-ci par le seul fait de cette addition, sans perdre pour cela son préfixe propre :

m-ti-ni à, vers, dans, sur, sous l'arbre ou un arbre ;

my-umba-ni à, dans, vers, sur la maison ou une maison.

3° Les infinitifs pris substantivement rentrent par leur préfixe *ku-*[1] dans le deuxième cas du g. locatif : *ku-fa*[2] le mourir.

Nota. — Les mots *mahali, pahali* ne prennent pas la postposition *-ni*. Cette même incompatibilité est partagée par un certain nombre de substantifs, dont l'emploi en qualité de compléments indirects du lieu, exclut la postposition *ni* mais non les prépositions ordinaires. Tels sont les noms propres d'endroits, et quelques noms assimilés aux noms propres, comme *ntçi* terre, pays, contrée, *ñãmbo* côté opposé, *upãnde* côté, *upana* largeur, *urefu* longueur, *unene* épaisseur, *mwãnzo* commencement, *nyuma* derrière, etc. : on dit *kwẽnda ntçi* ou *katika ntçi* aller dans un pays.

çãmba est assimilé à un nom propre, lorsqu'il désigne « la campagne » d'une manière générale. On peut le suffixer de *-ni*, lorsqu'il désigne « un champ, une propriété » en particulier.

Les noms ayant déjà *ni* comme dernière syllabe prennent difficilement la postposition : *bustani* jardin, *madyani* feuillage, herbe, etc.

L'incompatibilité de *pwani* « au rivage, rivage » avec la postposition, est due à ce que ce mot est un composé avec locatif *-ni : pwa-ni* litt. où [la mer] se retire, de *ku-pwa* refluer, baisser.

Les trois cas du locatif. — Le genre locatif comporte trois cas, que le swahili n'indique plus que par l'accord au moyen de l'un des trois préfixes suivants :

pa- (*p-*) pour marquer la proximité,

ku- (*kw-*) pour annoncer le mouvement, ou pour éviter de préciser l'endroit,

1. Ce préf. *ku-* correspond exactement à la préposition *to* des verbes en anglais, *to see, to die*, etc. Après l'anglais *I go to see* avec sa traduction logique « je vais à l'action de voir », le swahili répète suivant la même conception *n'na-kwenda ku-ona*. C'est de phrases analogues dans lesquelles les prépositions *to* de l'anglais, *ku* du swahili, apparaissent conformes à la syntaxe, que leur usage s'est généralisé devant tous les infinitifs, dont elles sont devenues la caractéristique plus ou moins obligatoire.

2. A l'infinitif ainsi employé, on préfère le plus souvent un nom dérivé d'action ou d'état, *m-wẽndo* la marche, au lieu de *kw-ẽnda* le marcher.

mu- (*mw-*) désignant l'intérieur [1].

C'est moins *pahali*[2] ou un nom à suffixe *-ni* qui commande ce triple accord, que l'ancien représentant du genre, qu'on devine sous-entendu devant le pronom employé. Ce qui dirige encore aujourd'hui le choix, c'est l'habitude laissée dans la langue par l'emploi ancien des trois formes * *pa-tu*, * *ku-tu*, * *mu-tu* :

kw-ãngu ku-zuri chez moi (c'est) bon, litt. (endroit) de moi (est) bon ;

pa-le pa-baya, pa-na miba là-bas (c'est) mauvais, il y a des épines, litt. (l'endroit) là-bas (est) mauvais, lui (est) avec épines ;

mwitu-ni mu-na simba dans la forêt il y a un lion, litt. dans forêt (endroit) lui (est) avec lion.

L'accord propre de *pahali* est en *pa-* :

pahali ha-pa pa-dogo l'endroit ici (est) petit.



Avec les noms en *-ni* on évite, si faire se peut, l'adjonction immédiate d'un adjectif qualificatif, qui s'il était employé, devrait prendre l'accord de la propre classe du substantif : au lieu de *mi-to-ni mi-pana*, on dit *katika mi-to mi-pana* sur les rivières larges.

Les infinitifs pris substantivement imposent l'accord en *ku-*, même dans les cas très rares où ils sont suffixés de *-ni* :

ku-fa kw-ake ku-mèkuwa ku-baya sa mort a été mauvaise ; *kw-ãngu-kani kw-ake* dans sa chute.

Pas de pluriel propre. — *Mahala* ou *mahali* est pour l'accord l'équivalent de *pahali*, requérant comme lui le préfixe *pa-* devant les mots variables. Mais on a en même temps la faculté de le traiter comme un pluriel en *ma-*, sur le modèle de mots comme *ma-kao* « demeure » ; ce qui n'autorise pas à le considérer comme le pluriel de *pahali*, puisque *mahali* n'est qu'assimilé aux pluriels en *ma-*, et que d'autre part on dit tout aussi bien *pahali patatu* « trois endroits », que *mahali matatu* [3].

1. Les mêmes particules *pa ku mu*, qui marquent l'accord du locatif devant un mot variable, qui représentent le pronom du locatif avec un verbe, remplissent par ailleurs le rôle de prépositions devant un nom d'endroit. Moins usitées pour cet emploi en swahili, que dans plusieurs autres langues, elles servent souvent encore à former des locutions adverbiales et prépositives, *pa mbele* par devant, *ku nyuma* par derrière, *mu ndani* en dedans, *pa mbele ya*... en avant de...

2. La forme *pa-hali*, qui a pris la place de * *pa-tu*, ne représente que le premier des trois cas du locatif.

3. Plusieurs langues bantoues empruntent au besoin le préf. pl. *ma-* pour leurs infinitifs pris substantivement : cette pratique est inconnue au swahili.

Dialectes. — *Pahali* est inusité dans le *Kiamu* et le *Kigunya*, qui emploient de préférence les formes *mahali* et *mahala* avec les mêmes accords que *pahali* dans les dialectes au Sud.

Combinaison de la copule avec le substantif.

La combinaison de la copule affirmative *ni* « c'est » avec le préfixe du substantif est un fait très rare [1], dont on ne rencontre d'exemple que dans le swahili poétique *Kingozi :*

Na wènye kupãmba mbatoto (*Gũngu la kukwaa*), et ceux qui (l')ornent ce sont des enfants, (*mbatoto* pour *ni wa-toto*, par les intermédiaires *n'watoto* ⟶ *m'watoto* ⟶ *mbwatoto*).

APPENDICE

Examen de la classe d'un substantif.

Il n'est pas possible de donner de règle absolue, qui permette de reconnaître toujours à première vue à quel genre ou classe on doit rapporter un substantif.

En swahili comme en français, lorsqu'il est présent, c'est l'indice du singulier qui aide généralement à trancher la question. Les noms dotés de la marque générique sont même autrement réguliers que dans notre langue si embarrassante pour les étrangers avec tant de substantifs masculins à désinence féminine (*un vice, un étage, un astre*), ou féminins sans *e* muet (*la bonté, la douceur*). Au lieu d'en être toujours réduits pour des cas semblables à consulter soit le dictionnaire soit l'accord, nous ne pouvons guère être hésitants ici qu'avec trois espèces de substantifs :

1° En présence du préfixe *m-* qu'on peut s'attendre à rencontrer dans trois classes, g. pers., g. sp. et g. c. Si l'on tient compte des rares exceptions signalées plus haut à la fin de chacune de ces classes, on a la certitude que les seuls noms d'êtres intelligents doivent être attribués au g. pers. (*mu- wa-*), les autres devant être relégués dans le g. sp. (*mu- mi-*). Dans le g. c. ; le préf. *m-* ne se rencontre qu'avec quelques noms à radical commençant par une labïale sonore *b v w m*.

2° En l'absence du préfixe, qui peut faire défaut dans trois classes, g. pers., g. c. et g. n. Les noms d'êtres animés préférant l'accord du g. pers., il n'y a en somme de difficulté sérieuse qu'avec les noms d'êtres inanimés, pour lesquels il reste à se prononcer entre le g. c. et le g. n. Le pluriel *ma-* est si fréquemment employé dans ce dernier, où il est souvent plus usité que le singulier, qu'il suffit d'être tant soit peu familiarisé avec la langue pour n'avoir pas beau-

1. Commun en *tonga, subia, zulu,* etc,

coup à hésiter. On sait d'ailleurs que les noms d'origine verbale (*kũndjo* pli, *pãmbo* ornement, *sikitiko* chagrin, *teso* souffrance, etc.), ainsi que les noms de fruits ont généralement le pl. en *ma-*, tandis que les noms de quadrupèdes, les collectivités, la plupart des objets à l'usage de l'homme, meubles, instruments, armes, sont le plus ordinairement invariables. Pour le reste, quand une idée particulière de grandeur, de prix, de prédilection, d'horreur ou de répugnance, ne sera pas attachée au substantif resté suspect, il a quelque chance pour qu'il soit invariable, et on risque moins à le traiter comme tel.

3° En l'absence de préfixe devant un radical dont la première syllabe simule un préfixe. A part quelques noms purement swahilis qu'il faut à l'avance savoir où classer, mais dont plusieurs sortent de verbes connus, les noms qui se présentent ainsi sont le plus souvent d'origine étrangère, comme *mali* biens, fortune, *maçua* canot, *waridi* rose, etc. Pour certains, les swahilis s'y sont laissé prendre eux-mêmes, et leur manière de faire a fait prescription pour les mots les plus anciennement entrés dans la langue, comme *kiasi* mesure, *kifafa* épilepsie, *kima* prix, *kiriba* outre, *kiṣaṣi* vengeance, *kitabu* livre, du g. modal, *mnada* vente à l'encan, *mnara* tour, *muda* ou *mda*, espace de temps, du g. spécificatif, *udi* bois d'aloès, *udyira* gages, *umati* peuple, *umri* âge, *usiri* retard, *uẓia* tracas, *uzuru* excuse, noms singuliers des classes en *u-*, etc. Pour quelques-uns il y a encore hésitation parmi les indigènes, par ex. entre *tçeti* « certificat » inv. ou pl. *vyeti*. Quant aux mots commençant par *ma*, il y a assez d'unanimité pour rattacher cette syllabe au radical : on dit au sing. comme au pl. *malaika* « ange -s ». Il est rare qu'on entende par ex. *marra mẽngi* pour *marra nyĩngi* « beaucoup de fois ».

Des accords (Voir Syntaxe)

Tout mot variable s'accorde avec le substantif auquel il se rapporte.

Si l'on fait abstraction du privilège exceptionnel qu'ont les noms d'êtres animés de pouvoir revendiquer l'accord du genre personnel (I cl. *mu- wa-*), on peut dire qu'*en principe tous les noms imposent aux mots variables qu'ils régissent une forme du préfixe de la classe à laquelle ils appartiennent.*

Dans les tableaux des accords, au lieu d'indiquer l'accord du singulier et du pluriel pour chaque classe, au risque de se répéter pour ceux des préfixes semblables qui sont communs à plusieurs classes, comme le préf. *ma-* par exemple, il suffit donc d'énumérer les préfixes nominaux en marquant parallèlement l'accord imposé par chacun.

C'est ce que l'on voit dans le tableau suivant, où sont mis en regard de chaque classe de substantif deux préfixes d'accord :

Le premier est celui de l'*accord nominal*, identique au préfixe normal de la classe du substantif. Il est valable pour les adjectifs qualificatifs variables et

autres mots assimilés à ceux-ci, à savoir les cinq premiers nombres de la numération swahilie avec *-nane* « huit » dans leur emploi comme adjectifs, *-ngapi* « combien », *-ngi* « quelques, plusieurs » et ses dérivés *-ngine* « autre, un autre », *-ngine-o* « quelqu'autre ».

Le second est celui de l'*accord pronominal*, qui ne diffère pas essentiellement du préfixe nominal, quoiqu'il se présente parfois sous une forme plus ou moins divergente, souvent plus archaïque. Il est en général réservé à quelques pronoms secondaires et adjectifs pronominaux non compris dans l'accord nominal : ce sont *-ote* « tout », *-pi?* « quel ? où ? », *-a* « de » avec les locutions dont il est le premier élément (adjectifs et pronoms possessifs). Les mots *-enyi* « l'ayant, celui qui a » et *-enyewe* « lui-même » suivent le même accord, sauf au g. personnel pour lequel ils sont assimilés aux adjectifs qualificatifs.

Sont renfermées entre parenthèses les formes, qui se placent devant une voyelle. On se rappelle à ce sujet que *u* des préfixes *m̂u-*, *u-*, *ku-*, demeure en hiatus devant *u* initial d'un radical. Le signe — indique l'absence de préfixe en certains cas indiqués plus haut.

SYNOPSIS DES ~~ACCORDS~~

(Dial. de Zanzibar.)

GENRES		PRÉFIXES NOMINAUX ~~1° des substantifs~~	~~2° des adject. qual.~~	PRÉFIXES 3° des pron. et ~~adj. pronom.~~
SINGULIER				
I.	*m-tu* ou *mu-tu*, *mw-ana*	*mu-*, *m-*, (*mw-*)	*mu-*, *m-*, (*mw-*)	*yu-* (*w-*)
Pers.	*Ibrahimu*	—		
II. Sp.	*m-ti* ou *mu-ti*, *mw-èzi*	*mu-*, *m-*, (*mw-*)		*u-* (*w-*)
III. Abstr.	*u-kuu*, *w-èma*	*u-* (*w-*)		
IV. Extr.	*u-goe*, *w-ayo*			
V. Com.	*i[n]-zi*, *ny-ota*	*n-* (*ny-*)		*i-* (*y-*)
	m-bwe	*m-* + cons. labiale		
	si-ku	— + cons. sourde de radic. polys.		
VI. N.	*dyi-we*	*dyi-* + radic. monosyllabique		*li-* (*l-*)
	dy-ãmbo	*dy-* + voy. radical		
	bãṇda	— + cons. polysyllabique		
VII. Mod.	*ki-tu*, *tç-õmbo*	*ki-* (*tç-*)		
SING. ET PLUR.				
VIII. Loc.	*pa-hali*, *hapa* ici	*pa-* (*p-*)		*pa-* (*p-*)
	ku-fa, *huku* là	*ku-* (*kw-*)		*ku-* (*kw-*, *k-*)
	nyumba-ni, *humu* dedans	*mu-* (*mw-*)		*mu-* (*mw-*, *m-*)
PLURIEL				
I. Pers.	*wa-tu*, *w-ãna*	*wa-* (*w-*)		
II. Spec.	*mi-ti*, *mi-èzi*	*mi-*		*i-* (*y-*)
III. Abstr.	*ma-kuu*, *m-êma*	*ma-*		*ya-* (*y-*)
VI. N.	*ma-we*, *m-ãmbo*			
IV. Extr.	*n-goe*, *ny-ayo*	*n-* (*ny-*)		*zi-* (*z-*)
V. Com.	*[i]n-zi*, *ny-ota*			
	m-bwe	*m-* + cons. labiale		
	siku	— + cons. sourde de radic. polys.		
VII. Mod.	*vi-tu*, *vy-õmbo*	*vi-* (*vy-*, *v-*)		

Le schéma ne donne que le préfixe initial ; pour tout le reste, superposition de préfixe, modifications phonétiques concernant la consonne initiale du radical, on doit consulter les règles détaillées.

Le tableau suivant indique les modifications spéciales, qu'il faut apporter au

premier pour pouvoir l'appliquer à tel ou tel dialecte. L'absence, sur un point, de contre-indication particulière à un dialecte, signifie que le premier tableau vaut dans ce dialecte pour ce cas.

SYNOPSIS DES ACCORDS

(Particularités dialectales.)

GENRES		PRÉFIXES NOMINAUX — 1° des substantifs	PRÉFIXES NOMINAUX — 2° des adjectifs qual.	PRÉFIXES — 3° des pron. et adj. pronom.
SING.				
I Pers. II Sp.	G.	*mu-* (*mw-*) . . . . *m-* ou *n-* + c. labiale . . . . *n-* + c. non labiale.	Am. G.	*u-* (*w-*)
III Abstr. et IV Extr.	G.	*u-* (*w-*) *vu-* (*v-*) rare	accord du précédent ou *u-* (*w-*)	*u-* (*w-*)
V Com.	G.	*i-* + rad. monos. c. init. *n-* (*n-*, *ny-*) *m-* ou *n-* + cons. lab. — + c. sourde de rad. polys.	*n-* (*ny-*) *m-* ou *n-* + cons. lab. — + c. sourde de rad. polys.	*i-* (*y-*)
VI N.	G.	*i-* (*y-*) —	*i-* (*l-*) —	*li-* (*l-*)
	Am.	*i-* (*y-*) —	*i-* (*y-* ou *l-*) —	
	Mr. Mg.	*dyi-* (*dy-*) —	*dyi-* (*dy-* ou *l-*) —	
PLUR.				
I Pers.	G.	*va-* (*v-*)		
III. Abstr. VI. N.	G.	*ma-*		*a-* (*y-*)
V Com.	G.	*i-* + rad. monos. c. init. *n-* (*n-*, *ny-*) *m-* ou *n-* + cons. lab. — + c. sourde de rad. polys.	*n-* (*ny-*) *m-* ou *n-* + cons. lab. — + c. sourde de rad. polys.	*zi-* (*z-*)
VII Mod.	G.	*zi-* (*z-*).		
	Am.	*zi-* (*z-*).		

Rapport de deux noms.

Le *de* français *(de, du, de la, des)* entre deux substantifs [1] a pour correspondant *-a*, qui se complète pour l'accord par l'addition du préfixe pronominal imposé par l'accord du premier nom, V. le tableau des accords, p. 74. En réalité :

I Pers.	*mfalme* **wa** *ntçi* (le) roi du pays,
	wafalme **wa** *ntçi* (les) rois du pays,

signifie litt. « roi lui de pays, rois eux de pays », avec la prép. *-a* déterminée par le préf. pronominal *w-*, sorte d'article proclitique [2] rappelant le premier nom. Et ainsi dans tous les cas :

II Spéc.	*mti* **wa** *mwitu* (l')arbre de (la) forêt,	pl. *miti* **ya** *mwitu*.
III Abstr.	*ugõndjwa* **wa** *kifua* maladie de poitrine,	*magõndjwa* **ya** *kifua*.
IV Extr.	*ubawa* **wa** *ndege* aile d'oiseau,	*mbawa* **za** *ndege*.
V C.	*nguo* **ya** *kilẽmba* étoffe de turban,	*nguo* **za** *kilẽmba*.
VI N.	*sikio* **la** *punda* oreille d'âne,	*masikio* **ya** *punda*.
VII Mod.	*kisu* **tça** *mpiçi* couteau de cuisinier,	*visu* **vya**[3] *mpiçi*.
VIII Loc.	*dyiwe pahali* **pa** *mkate*, (une) pierre (à la) place de pain.	
	kufa **kwa** *baba* (la) mort de (mon) père.	
	nyumbani **pa** *dyumbe* à (sans mouvem.), vers, près de (la) case du chef.	
	nyumbani **kwa** *dyumbe* à (avec mouvem. ou sans préciser), vers, sur, hors de (la) case du chef.	
	nyumbani **mwa** *dyumbe* dans, hors de (la) case du chef.	

Dialectes. — Les variantes dialectales sont indiquées dans le tableau suivant :

PEMBA	VII Mod.	sing. **kya**	
AMU	VII Mod.		pl. **za**
GUNYA	I Pers.		**va**
	IV Extr. V C. VII Mod.		**za**
	VI N.	**la** ou **a**	**ya** ou **a**

Termes du rapport. — Au lieu de l'un des deux substantifs, il peut aussi y avoir un pronom, un adverbe, ou un infinitif :

1. Ce *de* est celui qui correspond au cas génitif du latin, du grec, etc. Il ne s'agit pas ici du *de* instrumental, causal ou d'origine, employé après un verbe, je viens *de* loin, je meurs *de* soif, *a, ab, e, ex* du latin, préposition très différente, que le swahili sous-entend dans le verbe ou traduit quelquefois par *na, ni, kwa*, etc., selon le cas.
2. Au contraire de l'article français *du, de la, des*, qui suit l'accord du second nom.
3. *vya* ou par abréviation *va*.

(sous-ent. *mtu*) *mwĩngine wa ntçi* un autre (homme) du pays ;
mlĩngoti wa mbele (le) mât d'avant ;
kuugua kwa watu (la) souffrance (litt. le souffrir) des gens.

D'autres fois, il y a un antécédent sous-entendu que l'on supplée par la pensée : *sina la kusèma* je n'ai rien à dire (s.-ent. *nèno* parole).

Extension de sens. — Il est des cas où la préposition *-a*, sans cesser de marquer comme ci-dessus possession, propriété, paternité, origine, composition, nature, but, destination, etc., correspond à l'une des prépositions françaises « en, à, pour » :

pete ya zahabu anneau en or (litt. d'or) ;
bunduki ya fataki fusil à capsules ;
madyi ya kunywa (de l')eau à boire ;
uzi wa kuçonèa (du) fil à coudre ;
dawa ya homa remède pour la fièvre, fébrifuge ;
dyẽmbe la kulimia houe pour piocher.

Au sens de « à », la préposition ne marque pas que la destination ou le but à atteindre ; elle sert encore à indiquer le but atteint, quand on spécifie l'endroit du corps frappé ou touché :

akapigwa risasi ya kitçwa il fut frappé d'(une) balle à (la) tête ;
akamwãndikia mkono wa bega il lui mit (la) main sur (l')épaule.

Cas du locatif. — Après un nom à suffixe locatif *-ni*, en général après un nom de lieu, on impose à la prép. *-a* le préfixe locatif de celui des trois cas que l'on a en vue ; mais on peut aussi s'abstenir de préciser la position ou la direction, et se contenter du préfixe d'accord propre au nom supposé sans *-ni* :

ningodye ndjiani pa daradya attends-moi sur le chemin près du pont ;
twẽnde mdyini kwa dyumbe allons au village du chef ;
msiingie tçumbani mwa bwana n'entrez pas dans la chambre du maître ;
tumètoka ñãmbo kwa mto nous sommes venus de l'autre rive de la rivière ;
mais *ana nyumba yake mdyini wa Bagamoyo* il a sa case dans la ville de Bagamoyo (avec *wa* au lieu de *mwa*).

Nota. — Un nom de lieu est souvent sous-entendu devant *kwa* et *pa* du locatif :

pita kwa fulani passe chez un tel (pour *nyumbani* ou *mdyini kwa fulani* par la case ou le village d'un tel) ;

akaa pa mwitu il demeure près de la forêt (pour *pahali pa mwitu* (à un) endroit près de la forêt).

D'autres fois il est plus difficile sinon impossible, avec *kwa*, de supposer les mêmes sous-entendus. C'est que, parti d'exemples comme les précédents où l'antécédent est encore transparent, le sens de *kwa* a de plus en plus dévié vers l'abstraction pure. Employé ainsi, le mot *kwa* n'est plus qu'une préposition simple et non déterminative, dans laquelle la fonction pronominale du premier élément *kw-* a cessé :

mãmbo kwa Mũngu affaires à Dieu (= que la volonté de Dieu soit faite) ;
kwa watu si sawa pour (les) gens ce n'est pas (la) même (chose) ;
kwa lèo pour aujourd'hui ;
kwẽnda kwa miguu aller à pied ;
amèkufa kwa homa il est mort de fièvre ;
amèpigwa kwa mkuki il a été frappé d'(une) lance ;
kwa amri ya nani ? par ordre de qui ?

Combinaison de la copule avec *-a*. — La combinaison de la copule affirmative *ni* « c'est » avec *-a* se présente sous deux formes :

mbwa (pour *ni wa*, V. Labialisation, 31) ;
nda (fréquent pour *ni ya*, V. Mouillure, 33 2° ; plus rare pour *ni la*, *ni za*).

Ces deux locutions sont très usitées dans les dialectes *Kiamu*, *Kigunya* et *Kingozi* avec le sens de « c'est de » :

mwaka mbwa tatu c'est la troisième année ;
mbuzi mbwa fulani la chèvre est (bien) d'un tel ;

Prov. *ume mbwa lèo na kèço* (le vrai) courage est d'aujourd'hui et de demain (constant) ; *nyumba nda nani ? — nda ndugu yake* à qui est la maison ? — c'est à son frère ; *manèno nda kwèli* ce sont des paroles de vérité (= c'est la vérité).

Génitif de position.

Mwenye, *mwenyi* ou *mwinyi* (Am. *mwenyi*, G. *mwene*) « possesseur, propriétaire, maître, l'ayant, celui qui a », se sépare de tous les autres substantifs par la manière dont il gouverne son complément, celui-ci devant le suivre immédiatement, sans intercalation d'aucune sorte :

mwenye watumwa le possesseur d'esclaves, pl. *wènye watumwa*.

Ce même procédé du génitif, par simple postposition du second terme, a servi et sert encore à former quelques composés, tels que les suivants et d'autres encore :

punda-mwitu âne (de la) brousse, onagre ;
mndimu-mwitu citronnier (de la) brousse, gelonium Zanzibarense ;
nzi-madyi mouche (d')eau, hydromètre ;

ndege-ziwa oiseau (de) marais, oiseau aquatique ;
mwana tçumvi fils (de) sel, marin ;
mpũnga-madevu riz (à) barbe, riz barbu ;
ma-Dyuma la) mère (de) Dyouma ; etc.

Le swahili interprète aussi de cette façon les combinaisons de deux substantifs, dont le second est au cas indirect en arabe : *bin-Adamu* fils (d')Adam, être humain, homme ; *Seliman bin-Daudi* Salomon fils (de) David ; *Amina binti-Kãnzu* Amina fille (de) Kanzou ; *Abd-Allah* n. pr., litt. serviteur (de) Dieu ; *bu-rãngeni* père (de) deux couleurs, épithète donnée à un boutre peint de bandes alternées.

II

ADJECTIFS ET NUMÉRAUX

Adjectifs qualificatifs

Sous ce titre il convient d'étudier séparément :

1° Les adjectifs variables ;

2° Les adjectifs invariables, à côté desquels on peut placer les substantifs qualifiant par apposition ;

3° Enfin, comme remplissant le même rôle que les adjectifs proprement dits, les locutions adjectives.

Place. — A de très rares exceptions près, l'adjectif se place après le nom et tout ce qui le détermine, possessif, démonstratif, numéral, adjectif indéfini :

matunda mawili hayo mazuri ces [3] deux [2] beaux [4] fruits [1] ;
mawe yake madogo ses [2] pierres [1] petites [3] ;
nguo hizo zote nzuri toutes [3] ces [2] belles [4] étoffes [1].

La copule, lorsqu'elle est exprimée en swahili, se place comme en français devant l'attribut :

mto huu ni mpana cette [2] rivière [1] est [3] large [4].

I. — Adjectifs qualificatifs variables.

Ces adjectifs, assez peu nombreux du reste, s'accordent en genre et en nombre avec le substantif. Pour ce, ils prennent un préfixe, sinon toujours semblable, au moins très apparenté au préfixe de la classe du substantif auquel ils se rapportent.

Il y a une exception, peut-être plus apparente que réelle, pour les noms singuliers en *u-* (*w-*) IIIe et IVe cl., qui réclament dans la plupart des dialectes le même préfixe d'accord que celui des deux premières classes, soit *mu-* ou *m-* (*mw-*).

L'accord des adjectifs variables a été indiqué, avec toutes ses particularités, dans chacune des classes du substantif. En règle générale, dans son adaptation au radical de l'adjectif, le préfixe d'accord suit les mêmes règles que le préfixe semblable dans sa jonction à un substantif : même choix de forme devant un radical mono- di- ou polysyllabique, mêmes élisions et contractions, mêmes variantes dialectales. Il suffit donc de récapituler ici par des exemples appropriés les différents cas, que comporte chacune des classes.

I. *Muhindi mnene* Indien -ne corpulent -e. . . . . (*-nene*).
Wahindi wanene Indiens -nes corpulents -es.
Baba mwèma bon père . . . . (*-èma*).
baba wèma (pour *wa-èma*) bons pères.
Kidyana mwivu adolescent -e jaloux -se . . . . . (*-ivu*).
vidyana wèvu (pour *wa-ivu*) adolescent -es jaloux -ses.
Dyumbe mgumu chef dur . . . . (*-gumu*).
madyumbe wagumu chefs durs.

II. *Mnazi mrefu* cocotier élevé . . . . (*-refu*).
minazi mirefu.
Mnara mwèupe tour blanche . . . . (*-èupe*).
minara mèupe (pour *mi-èupe*).

III. *Ugõndjwa mkali* maladie sévère . . . . (*-kali*).
magõndjwa makali.

IV. *Uso mpya* figure nouvelle . . . . (*-pya*).
nyuso mpya.
Usĩnga mwèusi crin noir. . . . . (*-èusi*).
sĩnga nyèusi crins noirs, crinière noire.
Ufa mrefu fente longue . . . . (*-refu*).
nyufa ndefu.

Ubao mkubwa grande planche. . . . . (-*kubwa*).
mbao kubwa.

V. *Ndoo mpya* seau neuf, seaux neufs . . . . (-*pya*).
Kazi mbi mauvaise besogne, mauvaises besognes . . . (-*wi*).
Nyama mbitçi viande crue, viandes crues . . . . (-*bitçi*).
Tabia ngumu caractère dur, caractères durs . . . . . . (-*gumu*).
Kãmba ndefu corde longue, cordes longues . . . . . . (-*refu*).
Ngao nzito bouclier lourd, boucliers lourds . . . . . . (-*zito*).
Kunde kavu haricot sec, haricots secs . . . . (-*kavu*).
Rãngi nyèkundu couleur rouge, couleurs rouges . . . (-*èkundu*).

VI. *Kõmbe dyipya* plat neuf. . . . . (-*pya*).
makõmbe mapya.
Tunda dyororo fruit tendre . . . . (-*ororo*).
matunda móroro.
Pipa dyẽmbãmba tonneau étroit . . . . (-*ẽmbãmba*).
mapipa mẽmbãmba.
Sikio dogo oreille petite . . . . (-*dogo*).
masikio madogo.

VII. *Kipimo kipana* mesure large . . . . (-*pana*).
vipimo vipana.
Kioo tçèpesi miroir léger. . . . . (-*èpesi*).
vioo vyèpesi.

VIII. *Pahali pakuu* espace considérable . . . . (-*kuu*).
Kufa kubaya mort mauvaise . . . . (-*baya*).



Le préfixe locatif *mu-* n'a pas d'emploi avec l'adjectif. Les seuls accords locatifs placés sous la dépendance d'un substantif sont en *pa-* après *pahali*, en *ku-* après un infinitif. Par ailleurs les mêmes accords sont très ordinaires avec l'adjectif employé comme attribut, après la copule exprimée ou sous-entendue ayant pour sujet l'indéterminé locatif exprimé en français par « ce, il » :

Kuzuri lèo (c'est, ou il fait) beau aujourd'hui, litt. (l'endroit est) beau aujourd'hui.

Peu importe que la proposition ait commencé par un adverbe ou une locution adverbiale de lieu, ou encore par un nom locatif à suffixe *-ni*, l'antécédent de l'attribut est toujours bien l'indéterminé locatif :

Baharini kubaya sasa en mer (c'est) mauvais maintenant (à voyager).

La dernière observation rend compte de la divergence qu'il y a parfois entre le cas de l'expression locative initiale et le préfixe de l'attribut : *Kisimani mle kukavu* dans ce puits-là (c'est) sec. Si la divergence n'existe pas lorsque l'antécédent est un pronom possessif ou démonstratif locatif, même pris adverbialement, c'est que le pronom doit lui-même suivre l'accord de l'indéterminé locatif sous-entendu : *kule kwèupe, hapa pèusi*, là-bas (c'est) clair, ici (c'est) noir.

Dialectes. — Les différences dialectales, au point de vue de l'accord, donnent pour plusieurs des exemples de la liste précédente les versions suivantes :

KIGUNYA. — I. *Muhindi nnene, Vahindi vanene : baba vèma : ẓidyana vèvu ; dyumbe mumu, madyumbe vaumu* (*-umu*). – II. *Nnaẓi nd^{r}efu*. — III. *Uwee nkali* ou *ukali*. — IV. *Uso mpia, nyuso p^{c}ia* (*-pia* dissyllabique) ; *usĩnga mwèusi* ou *wèusi, sĩnga nèusi* ou *nyèusi : ufa nd^{r}efu, nyufa nd^{r}efu ; ubavo nkubwa* ou *ukubwa, mbavo k^{c}ubwa*. — V. *Ndoo p^{c}ia : nama mbiḷi* (*-wiḷi*) : *ṯabia nyumu ; k^{c}ãmba nd^{r}efu ; ngao nḍitc̨o ; k^{c}und^{r}e k^{c}avu ; rãngi nèhundu* ou *nyèhundu*. — VI *Ikõmbe ipia ; itc̨und^{r}a lororo ; pipa lẽmbãmba : ic̨ikio idodi*. — VII. *ẓipimo ẓipana : kioo kipesi, ẓioo ẓipesi* (*-pesi*). – VIII. *Mahali pakuu*.

KIAMU. — I. *Dyumbe mumu* (*umu*). — IV. *Nyuso p^{c}ia ; nyufa nd^{r}efu : mbao k^{c}ubwa*. — V. *Ndoo p^{c}ia ; nyama mbiḷi* (*-wiḷi*) ; *k^{c}ãmba nd^{r}efu ; k^{c}und^{r}e k^{c}avu*. — VI. *Kõmbe pia ; tund^{r}a yoroyo* ou *lororo ; pipa yẽmbãmba* ou *lẽmbãmba ; sikio toto*. VII. *Zipimo zipana ; zioo zipesi* (*-pesi*). — VIII. *Mahali pakuu*.

KIPEMBA. — VII. *Kioo kyèpesi*.

KIMRIMA, KIMGAO. — VI. *Kõmbe dyipya* ou *lipya ; tunda dyororo* ou *lororo ; pipa dyẽmbãmba* ou *lẽmbãmba*.

Participes. — Les participes suivent le même accord que l'adjectif. A l'exception de quelques expressions consacrées ou poétiques dans lesquelles ils figurent avec le préf. *ki-* ou le préf. *ma-*, ils ne sont guère usités en dehors du genre personnel, où même leur emploi est limité à certains verbes, et seulement ou presque uniquement dans leur forme affirmative surtout active, rarement neutre ou passive :

Mtoto mpẽnda kazi (un, l') enfant aimant (le) travail, = laborieux ;
Mwana-mke mfiwa na mumewe (une, la) femme veuve de son mari ;
Mafumo mafuma ḷi (poét.) (des) traits piquant (la) terre, = tombant à terre.

II. — Adjectifs qualificatifs invariables.

Noms qualifiant par apposition.

1. **Adjectifs**. — Les adjectifs invariables, dont un grand nombre sont d'origine arabe, se placent après le substantif sans aucun préfixe :

Mtumwa hodari, watumwa hodari, un esclave courageux, des esclaves courageux ;
Nèno wazi, manèno wazi, une parole claire, des paroles claires ;
Maua tele, des fleurs nombreuses ;
Manyoya yake ni laini, ses poils sont doux.

Plusieurs de ces adjectifs sont en même temps adverbes : *wazi,* claire, clairement ; *sawa,* égal, également ; *hodari,* courageux, courageusement : *Kuwa hodari* être courageux ; *kwẽnda hodari,* aller courageusement.

II. **Noms qualificatifs**. — Les substantifs et adverbes employés comme qualificatifs sont traités de la même façon que les adjectifs invariables, et placés comme eux après le nom qualifié. Ceux des substantifs qui ont un préfixe propre, le conservent ; de plus, ils sont mis au singulier ou au pluriel, selon que le sens veut l'un ou l'autre nombre. Tous les substantifs et adverbes ne sauraient convenir pour jouer le rôle d'adjectifs : l'usage fait loi.

Mtu bubu, watu mabubu, une personne muette, des personnes muettes ;
Dawa utçũngu, un ou des remèdes amers ;
Leso madyi ya kunde, un ou des mouchoirs eau de haricots (gris-fauve) ;
Mwaka lèo, mwaka dyana, mwaka dyuzi, l'année actuelle, l'an dernier, l'avant-dernière année, litt. aujourd'hui, hier, avant-hier.

Quel que soit le nombre de l'antécédent, le substantif qualificatif s'emploie au pluriel pour marquer la quantité, l'abondance, la fréquence, la grandeur :

Mzũngu madevu, le Blanc grande barbe (très barbu) ;
Bahari mawimbi, mer vagues (houleuse) ;
Mbwa madoa-doa, chien taches taches (tacheté) ;
Nguo madyi madyi, linge eau eau (tout trempé).

Parmi les adverbes capables de jouer le rôle d'adjectifs, il faut surtout noter :

kidogo « un peu, un peu de, quelque », remplacé par *katili* avec le même sens dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya* : *watu kidogo,* quelques personnes, litt. personnes un peu.

haba (Ar.) « en petit nombre, en petite quantité, un petit peu, peu, insuffisant, rare, quelque » : *madyi haba,* de l'eau en quantité réduite ou insuffisante, très peu d'eau.

kimya « en silence, silencieux » : *watoto wote kimya,* tous les enfants (sont) silencieux (litt. en silence) ; etc.

Qualificatif du sexe. — C'est à un substantif qualifiant par apposition qu'on a recours pour exprimer le genre sexuel, lorsque cette indication est nécessaire.

Les substantifs *m-ume* mâle, pl. *wa-ume* ou par abréviation *ume,* et

m-ke femelle, pl. *wa-ke* ou *a-ke* [1], servent pour l'homme et quelquefois aussi pour l'animal. *D-ume* mâle, pl. *ma-d-ume*, et *dyi-ke* femelle, pl. *ma-dyi-ke* [2], s'appliquent exclusivement aux animaux, aux plus grands spécialement, pour la raison que *dume* et *dyike* sont en réalité des augmentatifs :

mwana-mume homme (litt. fils mâle), pl. *wãna-ume* ou *wãna-waume* (emphatique) ;

mwana-mke femme (mariée ou non, litt. fils femelle), pl. *wãna-ake* ou *wãna-wake* (emphatique) ;

punda dume ou *mume* âne, pl. *mapunda madume* ou *waume ;*

punda dyike ou *mke* ânesse, pl. *mapunda madyike* ou *wake.*

III. — Locutions adjectives.

Les locutions adjectives sont composées d'un substantif, d'un infinitif ou d'un adverbe précédé, soit de la préposition variable *-a* de, soit de *-enye*, *-enyi* ou *-inyi* (G. *-ene*) ayant, qui a, celui ou celle qui a, V. p. 78, 147.

mavao ya kizũngu habit européen (litt. du genre européen) ;

rãngi ya kimãndjano couleur jaune (du genre curcuma) ;

mti wa dawa plante médicinale (de, pour médecine) ;

madyi 'a moto, 'a baridi eau chaude (de feu), froide (de froid) ;

mkono wa kulia ou *wa kuume* main droite (pour manger, ou du côté des hommes) ;

mkono wa kuçoto ou *wa kike* main gauche (de gauche, du côté des femmes) ;

ngano za kale histoires anciennes (d'autrefois) ;

malaika wa mbĩnguni ange céleste (de dans les cieux) ;

meza ya miraba minne table carrée (à quatre côtés) [3] ;

mtu mwenye nyõngo personne bilieuse (ayant de la bile) ;

tçõmbo tçenye ufa vase fêlé (ayant fente).

1. Les abréviations *ume*, *ake*, n'ont jamais d'emploi comme substantifs isolés ; leur fonction est limitée à celle ci-dessus indiquée de qualificatif sexuel ajouté à un autre substantif.

2. Les dialectes du Sud et le *Kimvita* emploient de préférence *dume* et *dyike*, sans rejeter *mume* et *mke*. Le *Kiamu* et le *Kigunya* s'en tiennent aux expressions *mume* et *mke* pour désigner aussi bien les animaux que les hommes.

3. Plusieurs adjectifs variables sont d'anciennes locutions adjectives, dont le premier élément *-a*, défiguré par son assimilation à la voyelle hétérogène du radical, a fini par être confondu avec celui-ci :

-ẽmbãmba mince (pour *-a bãmba* de plaque);
èkundu rouge (pour *-a kundu* = *kutu* de rouille) ;
-èusi noir (*-a usi* = *oçi* de *m-oçi* de suie, cf *usi* sourcil) ;
-èpesi léger (*-a pesi* de chose vannée, *ku-peta* = *ku-pepeta* vanner).

-a et *-enye* ne sont pas toujours interchangeables : *-enye* a un emploi moins étendu que *-a*. Ce dernier marque l'origine tout autant que la possession, le lieu, une qualité intrinsèque ou persistante ; *-enye* indique surtout la possession, une qualité extrinsèque ou considérée comme acquise ou passagère :

mtu wa kazi personne laborieuse (de travail), mais *mtu mwenye kazi* personne occupée (ayant du travail) ;

madyi ya tçumvi eau saumâtre (de sel), mais *madyi yenye tçumvi* eau (accidentellement) salée (ayant du sel) ;

mti wa miba arbre épineux (à épines), convient mieux que *mti wenye mîba*. Mais on dit indifféremment : *mti wa mvuli* arbre à ombre, et *mti wenye mvuli* arbre ayant de l'ombre ; *ndjia ya tope* et *ndjia yenye tope* chemin boueux.

Numéraux

Les nombres cardinaux et ordinaux suivent toujours le substantif, laissant souvent, mais non nécessairement, la préséance aux autres adjectifs, s'il y en a : Je demande deux hommes forts, *nataka wâna-ume wawili hodari,* ou *nataka wâna-ume hodari wawili.*

I. — Des nombres cardinaux.

Les Swahilis ont deux numérations, l'une arabe, la plus usitée dans les transactions commerciales, l'autre swahilie, souvent préférée pour tout ce qui n'est pas précisément affaire de calcul. Le système de chacune de ces numérations est décimal, en harmonie avec l'habitude qu'ont les Swahilis de compter sur les dix doigts des mains.

En swahili comme en français, les nombres cardinaux sont employés tantôt comme adjectifs, tantôt comme substantifs, tantôt comme pronoms :

Ils sont adjectifs quand ils accompagnent un nom ou un autre nombre pour le déterminer : *watu wanne, watu sita,* quatre personnes, six personnes.

Ils sont substantifs quand ils ont une valeur purement abstraite, comme « un, deux, trois, quatre, deux et deux font quatre », comme « cent » et « mille » dans « deux cents, trois mille », etc.

Ils sont pronoms quand ils se rapportent à un substantif sous-entendu ; *wamèbaki askari wãngapi? — watanu tu hawako,* sont restés soldats combien ? — cinq seulement n'y sont pas.

1° *Numération swahilie.*

1° Les nombres en tant qu'adjectifs se disent à la suite du substantif.

Dans la liste ci-après, les cinq premiers, plus le huitième, sont précédés d'un trait pour indiquer qu'ils sont variables, c'est-à-dire sujets à s'accorder avec le substantif de la même manière que les adjectifs qualificatifs :

-modya[1] (Am. et G. *-moya*), un, une ;
-wili (P. *-wili* ou *-ili ;* G. *-vili*), deux ;
-tatu (V. *-tatu* ou *-raru ;* G. *-tçatçu*), trois ;
-nne, quatre ;
-tanu, cinq ;
sita, six ;
saba, sept ;
-nane, huit ;
kẽnda, neuf ;
kumi, dix.

Le nombre *-wili* (G. *-vili*) « deux » suit la règle des radicaux à *w* ou *v* initial : dans tous les dialectes, l'accord avec le préfixe *n* (pl. du g. extractif, sing. et pl. du g. commun) lui fait donc prendre la forme *mbili : nyumba mbili,* deux cases. V. p. 53, III, 2°.

a) A partir de dix, les unités additionnelles s'ajoutent à la suite des dizaines, des centaines, etc., avec intercalation de la conjonction *na* « et ». Celles de ces unités, qui sont représentées par un nombre variable, prennent ou ne prennent pas l'accord du substantif : vingt-cinq personnes, *watu içirini na watanu,* ou *watu içirini na tanu ;* cent onze roupies, *rupia mia na kumi na modya.*

kumi na -modya (Am. G. *-moya*), onze ;
kumi na -wili (G. *-vili*), douze ;
kumi na -tatu (V. *-tatu* ou *-raru,* G. *tçatçu*), treize ;
kumi na -nne, quatorze ;
kumi na -tanu, quinze ;
kumi na sita, seize ;
kumi na saba, dix-sept ;
kumi na -nane, dix-huit ;
kumi na kẽnda, dix-neuf ;
içirini, vingt ; *içirini na -modya,* vingt et un ; etc.

On trouvera dans la liste suivante des nombres abstraits la suite des nombres depuis vingt : il suffit de tenir compte de la faculté qu'ont les

1. Beaucoup de langues ont *mo* ou *mu.* Le swahili accuse la première de ces formes, avec fracture de *o* en *we* (V. p. 24), dans *ka-mwe* aucunement, Ng. *pa-mwe* ensemble = *pa-modya.*

unités variables de prendre l'accord du substantif, quand elles sont additionnelles aux dizaines, centaines, mille, etc.

b) Après *mia* cent, *alfu* mille, les nombres qui multiplient les centaines, les mille, etc., sont immédiatement ajoutés à leur suite sans aucune intercalation, les unités variables prenant l'accord du nombre préposé *mia* ou *alfu*, etc., qui est invariable (cl. *inzi*) : cinq cents personnes, *watu mia tanu ;* vingt mille deux cent cinquante-huit patates, *viazi alfu içirini na mia mbili na hamsini na vinane.*

2° Lorsque les nombres cardinaux remplissent le rôle de pronoms, l'accord des unités variables est encore celui du substantif sous-entendu :

Combien de couteaux ? — cinq sur la table, neuf à la cuisine, *visu vingapi?* — *vitanu mezani, kẽnda dyikoni.*

3° Les nombres cardinaux en fonction de substantifs, c'est-à-dire pris substantivement comme dans l'énumération pure et simple des chiffres, un, deux, trois, quatre, etc., ont pour les unités variables la forme indéterminée, qui est celle du g. commun (cl. *inzi*).

1. *modya* ou *modyi* ou *mosi* (P. *mosi :* Am. *mwãndra :* G. *mwãnda* [1]) *:*
2. *mbili* ou *pili* (P. Am. G. *pili* [2]) *;*
3. *tatu* (G. *tçatçu*) *;*
4. *inne* ou *nne* (G. *ine* ou *une*) *;*
5. *tanu ;*
6. *sita ;*
7. *saba* [3] *;*
8. *nane ;*
9. *kẽnda* (Am. G. *kẽndra*) *;*
10. *kumi* [4] *;*
11. *kumi na modya* (Am. G. *kumi na moya*) *;*

1. Variante dialectale sortie du verbe *ku-ãnda* commencer.
2. *Pili* pour *mbili*, V. p. 29, I, 1°.
3. *Sita* et *saba*, empruntés à la numération arabe, ont remplacé les anciens nombres *mtẽndatu* « six » et *mfũngate* « sept », ce dernier encore employé dans le sens de « période de sept jours » que dure une noce.
4. Les unités swahilies sont des expressions conventionnelles empruntées à divers ordres d'idées. Dans *mo-dyi*, le radical *mo* (ou *mu*) est partagé par le pronom indéfini *-mu* « un, l'un » perdu en swahili, mais conservé dans plusieurs langues voisines (*Tçaga Tèita*, etc.) ; *-dyi* est un suffixe de renforcement. *-nne* (pour *i-na-i*) « deux et deux ». *-tanu* cfr *ku-tanu-a* « écarter » les cinq doigts. *M-tẽndatu* (pour *tatu na tatu*) « trois et trois ». *M-fũngate* « sept », cfr *ku-fũnga* « enserrer » dans les bras. *-nane* (pour *nne-na-nne* « quatre et quatre ». *Kẽnda* (pour *ka-inda*) « comme dans le sein de la mère », 9 mois. *Kumi* (pour *ngumi*) « les deux poings ».

12, *kumi na mbili;*
13. *kumi na tatu* (G. *kumi na tçatçu*);
14. *kumi na nne* (G. *kumi na ine*);
15. *kumi na tanu;*
16. *kumi na sita;*
17. *kumi na saba;*
18. *kumi na nane;*
19. *kumi na kẽnda* (Am. G. *kẽndʳa*):
20. *içirini;*
21. *içirini na modya* (Am. G. *içirini na moya*);
22. *içirini na mbili;*
23. *içirini na tatu* (G. *içirini na tçalçu*);
24. *içirini na nne* (G. *içirini na ine*);
30. *ṣelaṣini;*
40. *arbaini;*

etc., les chiffres des dizaines, des centaines et des mille, de la numération arabe.

100. *mia;*
200. *mia mbili;*
1000. *alfu;*
2000. *alfu mbili.*

Nota. — Dans l'intérieur du Continent, pour être compris des tribus étrangères, on compte par dizaines. *Mwõngo* ou *mrõngo* pl. *miõngo* ou *mirõngo* est plus usité en ce sens que *kumi* pl. *makumi* :

Une dizaine, *mwõngo mmodya,* ou *kumi modya;*

Une dizaine et deux, *mwõngo na mbili,* ou *kumi na mbili,* ou *kumi modya na mbili;*

Deux dizaines et cinq, *miõngo mitanu na tanu,* ou *makumi mawili na tanu;* et ainsi jusqu'à 90 qui se dit « dizaine de la fin » *mwõngo wa mwiço,* ou *kumi la mwiço.*

Ce qui prouve l'ancienneté de cette méthode, c'est que les Swahilis en ont conservé l'usage pour la supputation de leurs décades, trois pour le mois lunaire, et dix pour chacune des centaines de leur année solaire comptée depuis le *siku a mwaka* « jour de l'an » ou *Niruzi* « Nérouz » des Persans.

2° *Numération arabe.*

Les termes de la numération arabe sont tous invariables[1], indifférents pour leur emploi comme adjectifs, substantifs ou pronoms.

١ ١ 1. *wahed;*
٢ ٢ 2. *se'nine;*
٣ ٣ 3. *se'lasa* ou *sa'lasa*[2];
٤ ٤ 4. *arba*[3];
٥ ٥ 5. *ĉamse* ou *hamse*[4];
٦ ٦ 6. *sita* ou *sitta*[5];
٧ ٧ 7. *saba*[6];
٨ ٨ 8. *se'mania;*
٩ ٩ 9. *tisa* ou *ti'sia;*
١٠ ١٠ 10. *a'çara;*
١١ ١١ 11. *heda'çara* ou *hida'çara;*
١٢ ١٢ 12. *sena'çara;*
١٣ ١٣ 13. *selita'çara*[7];
١٤ ١٤ 14. *arbata'çara*[8];
١٥ ١٥ 15. *ĉamsta'çara* ou *hamsta'çara* ou *hamusta'çara;*
١٦ ١٦ 16. *sita'çara* ou *sitta'çara;*
١٧ ١٧ 17. *sabata'çara;*
١٨ ١٨ 18. *semẽnta'çara* ou *semãnta'çara;*
١٩ ١٩ 19. *tisata'çara;*
٢٠ ٢٠ 20. *içirini;*
٢١ ٢١ 21. *wahed u içirini;*
٢٢ ٢٢ 22. *se'nine u içirini;*
٣٠ ٣٠ 30. *selasini*[9];
٤٠ ٤٠ 40. *arbaini*[10];
٥٠ ٥٠ 50. *ĉamsini* ou *hamsini;*
٦٠ ٦٠ 60. *sittini;*
٧٠ ٧٠ 70. *sabuini;*
٨٠ ٨٠ 80. *semanini;*
٩٠ ٩٠ 90. *tisini* ou *tisaini;*
١٠٠ ١٠٠ 100. *mia;*

1. La numération en arabe a deux formes, l'une masculine, l'autre féminine : c'est la première, plus ou moins altérée, qui a été adoptée par les Swahilis. L'accent n'est marqué ici que lorsqu'il se trouve extraordinairement placé sur l'antépénultième ; partout ailleurs il est régulièrement sur l'avant-dernière syllabe. — 2. Les Indiens et quelques autres, *talata.* — 3. Arabisants *a'ruba* ou *a'roba.* — 4. Arabisants *ĉamsa.* — 5. Rarement *site* ou *sitte.* — 6. Arabisants *saba'* ou *saba'a.* — 7. Indiens et autres *telitaçara.* — 8. Rarement *arubata'çara.* — 9. Indiens *talatini.* — 10. ou *arubaini,* ou *arobaini.*

١٠١ 101. *mia u wahed ;*
١٠٢ 102. *mia u se'nine ;*
١١٠ 110. *mia wa a'çara ;*
١١٦ 116. *mia wa sita'çara ;*
٢٠٠ 200. *miteini* ou *miateini ;*
٣٠٠ 300. *selasa mia ;*
١٠٠٠ 1000. *alfu ;* duel *alfeini* « deux mille » ; pl. *alaf* employé à partir de 3.000 ;
١٠٠٧ 1007. *alfu wa saba ;*
١٠١٧ 1017. *alfu wa saba-t-açara ;*
١٢٦٥ 1265. *alfu wa miateini u hamso-sittini ;*
٣٠٠٠ 3000. *selasa alfu,* ou *salasa-t-alaf ;*
١٠٠٠٠٠ 100000. *lakki,* ou *mia-t-alaf* ou *mitalaf* ou *mitalafu ;* duel *lakkeini* « deux cent mille » ;
١٠٠٠٠٠٠ 1000000. *a'çara lakki* « million » ;
١٠٠٠٠٠٠٠ 10000000. *kar* « dix millions » ; duel *kareini* « vingt millions » ;
0 0. *sifuru* « zéro ».

Nota I. — Après vingt, les unités se placent devant le nom de la dizaine précédé de la conjonction arabe *u* ou *wa* « et » : 27, *saba u içirini* ou *saba wa içirini.* L'*a* final des nombres, *arba, sita,* et l'*e* final de *hamse* sont susceptibles de se contracter en *o* avec la conjonction *u* :

24, *arba u içirini* ou *arbô-içirini ;*
26, *sita u içirini* ou *sittô-içirini ;*
55, *hamse u hamsini* ou *hamsô-hamsini.*

Nota II. — Après cent, les unités suivent la centaine à laquelle elles sont reliées par la conjonction *u* ou *wa* :

107, *mia u saba* ou *mia wa saba.*

Nota III. — Les dizaines ajoutées aux centaines doivent également les suivre avec la conjonction *u* ou *wa.* Il en est de même des centaines ajoutées aux mille :

160, *mia u sittini* ou *mia wa sittini ;*
1904, *alfu wa tisa mia u arba.*

Nota IV. — Les nombres qui multiplient les centaines ou les mille, les précèdent :

700, *saba mia.*

Mais les duels, deux cents, deux mille, deux *kar,* ont chacun une forme spéciale indiquée au tableau précédent.

II. — Des nombres ordinaux.

Les nombres ordinaux se forment sur le modèle des locutions adjectives en *-a*... On les compose en effet du nom de nombre abstrait, soit swahili, soit arabe (ce dernier cependant moins usité pour cet usage), et on place devant la préposition variable *-a* « de » : le sixième enfant, *mtoto wa sita* (litt. l'enfant de six).

Seul « premier » se traduit exceptionnellement par *-a kwãnza* (Mv. Am. G. *-a kwãnḍa)*, litt. « du commencement », en swahili-arabe *-a awali* qui a le même sens.

« Deuxième » avec la numération swahilie se dit partout *-a pili ;* « dernier » se rend par *-a mwiço* litt. « de la fin » = *-a ačèra* pour l'arabe :

La première, la seconde, la dixième, la dernière pierre, *dyiwe la kwãnza, la pili, la kumi, la mwiço.*

Nota I. — Quand le substantif est sous-entendu, la locution adjective du nombre ordinal devient locution pronominale sans changer pour cela de forme. C'est le préfixe pronominal de *-a* qui communique cette valeur au nombre ordinal :

Prends la cinquième (s.-ent. *kiti* chaise), *twaa tça tanu.*

Nota II. — Les mêmes locutions adjectives employées dans un sens indéterminé, en donnant à la préposition *-a* l'accord du g. com. (cl. *inzi*), soit *ya*, servent à rendre les adverbes ordinaux « premièrement » *ya kwãnza,* « secondement » *ya pili,* etc. Il est possible de sous-entendre *nini* « quoi » :

Tu verras premièrement une forêt, deuxièmement une rivière, troisièmement des champs, *utaona ya kwãnza mwitu, ya pili mto, ya tatu maçãmba* (quoi premier..., quoi deuxième, quoi... troisième).

III. — Des nombres fractionnaires.

1° *Nuṣu* « moitié, demie, demi-, à demi », mot inv. d'origine arabe.

Pour certaines applications on préfère parfois l'éviter par une circonlocution avec *kati* « milieu », *karibu* « près », *kupũnguka* « être diminué », ou l'adjectif verbal *-pũngufu* « diminué », etc.

a) *Nuṣu* comme substantif a le sens de « la moitié, une demie » :

Coupe une canne en deux morceaux, donne-moi une moitié, *kata muwa vipãnde viwili, nipe nuṣu;* mais on dirait tout aussi bien sans *nuṣu*, *nipe kipãnde* donne-moi (un) morceau.

Nuṣu ya,.. la moitié de :

Prends la moitié d'une canne, *twaa nuṣu ya muwa;* à moins qu'on ne préfère dire *kata muwa vipãnde viwili, twaa kipãnde kimodya*, coupe (une) canne (en) deux morceaux, donne-moi (un) morceau.

... *u nuṣu* ...et demi, expression formée avec la conjonction arabe *u* « et » :

Deux heures et demie, *saa mbili u nuṣu.*

b) *Nuṣu,* employé comme adjectif, doit précéder le substantif. Il n'est guère usité que dans le sens de « demi- » devant les noms d'objets qui se comptent. L'adjectif *nuṣu* est invariable :

Une demi-heure, *nuṣu saa;*
Une demi-livre, *nuṣu retele.*

Pour les objets qui ne se comptent pas, on préfère généralement *nuṣu* substantif (*nuṣu ya*, une moitié de), ou *nuṣu* pris adverbialement « à demi » : Un demi-verre d'eau, *nuṣu ya bilauri ya madyi,* ou *bilauri ya madyi nuṣu* ou *kati* « (un) verre avec (de l') eau à moitié »; une demi-solde, *nuṣu ya mçahara,* ou *mçahara nuṣu* ou *nuṣu mçahara.*

c) Nuṣu, pris adverbialement après un verbe ou un substantif, correspond au sens de « à demi, à mi-, demi-, semi- » :

C'est mon demi-frère, *ni ndúgu wãngu nuṣu;*
Une planche à demi rompue, *ubao ulio vũndjika nuṣu;* mais on dirait aussi bien *ubao ulio karibu kuvũndjika,* une planche qui est près (de) se briser.

On modifie parfois le contexte, de manière à pouvoir employer *nuṣu* substantivement :

Les avis sont mi-partis, *watu nuṣu çauri modya, nuṣu çauri ingine* (les) gens (sont) moitié (un) avis, moitié (un) autre avis.

Ou bien on évite *nuṣu :*

Marché semi-mensuel, *soko la mwèzi marra mbili*, marché de mois deux fois;
Enceinte semi-circulaire, *uga ulio na upãnde mmodya sawa basi, mbele ukiwa wa mwirĩngo* aire qui est avec (un) côté droit seulement, qui est ronde en avant ;

L'eau lui venait à mi-corps, *madyi yakamfika kati ya mwili* (au) milieu du corps.

2° *Sulusu*, « un tiers, le tiers », subst. inv. d'origine arabe, peu usité d'ailleurs[1].

3° *Robo*, « un quart, le quart[2] ».

Sumuni, un huitième, le huitième[3], deux substantifs invariables d'origine arabe, très usités comme fraction de la piastre, mais pouvant s'appliquer aussi à d'autres objets. Avec ces deux fractions la conjonction arabe *u* « et » (rarement remplacée par le *na* swahili) sert à rendre « et » ou « plus » ; une autre expression arabe *kaṣ'* ou *kaṣ'ro* traduit « moins » :

Deux piastres et quart, *reale mbili u robo ;*
Une piastre moins un huitième, *reale kaṣ'sumuni*, à moins que l'on ne préfère dire *reale imèpũnguzwa sumuni* (une) piastre diminuée (d'un) huitième.

Notez qu'on ne dit jamais trois quarts : « une piastre trois quarts » se tourne par « deux piastres moins un quart », *reale mbili kaṣ'robo*.

« Un quart de » se rend par *robo* pris adjectivement et précédant immédiatement le substantif. On peut aussi le traduire par *robo yake* placé après le subtantif.

Remarque. — En dehors des nombres fractionnaires empruntés à l'arabe, on exprime encore la fraction par l'un des mots *fungu* tas, lot, part, *sehemu*, partie, *kipãnde*, morceau, *tçẽnga*, grain, etc. , suivi du nombre ordinal ou cardinal selon le cas :

Le cinquième, *fungu la tanu*, ou *sehemu ya tanu ;*
Prends un quart d'orange, *katika tçũngwa twaa kipãnde kimodya, visalie vipande vitatu* dans (une) orange prends un morceau, qu'ils restent trois morceaux.

IV. — Des nombres collectifs.

Le swahili possède les collectifs suivants, qui sont des substantifs :
Mamodya, unités : au singulier on emploie *modya* « un » ;
Dyozi (inv.), paire, couple ;

1. De l'ar. *selasa*, trois.
2. *Robo serẽnge* ou *serẽnge* tout court est une expression vieillie, qui désignait jadis le cinquième de la piastre, soit de 25 à 26 pesas. — *Robo* de l'ar. *arba*, quatre.
3. De l'ar. *semania*, huit.

Mwõngo ou *mrõngo* (pl. *miõngo* ou *mirõngo*), ou *kumi* (G. *ikumi*) pl. *makumi*, dizaine, décade ;

Derzẽn (inv.), douzaine ;

Kordya ou *koridya* (inv.), vingtaine (usité seulement pour l'estimation du nombre des bûches, des pierres de construction vendues par tas de vingt).

V. — Des multiples.

1°. — Les quatre mots suivants, substantifs ou adverbes selon les circonstances, paraissent être peu familiers aux Swahilis :

Kawili, le double, double, doublement ;

Katatu, le triple, triple, triplement ;

Kanne, le quadruple, quadruple, quadruplement ;

Katanu, le cinquième, cinquième, cinquièmement.

Par contre la forme locative *kuwili* « de ou des deux côtés » est très usitée : *kuona kuwili,* voir de deux côtés à la fois.

On peut aussi ajouter ici les mots arabes généralement invariables :

Mia, cent, centaine, (= *gana*, pl. *ma-,* que les dialectes *Kimrima* et *Kimngao* empruntent occasionnellement aux langues voisines) :

Alfu mille, millier ;

Lakki, cent mille ;

Lukuki, pl. ar. du précéd., des myriades ;

Kar, dix millions.

Très souvent « le double, le triple », etc., se tournent par « deux fois plus » *marra mbili zaidi,* « trois fois plus » *marra tatu zaidi,* ou encore par « deux pour un » *-wili kwa modya,* « trois pour un » *-tatu kwa modya.*

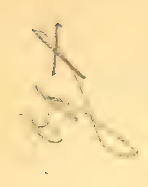
Enfin, *kwikwi* (s. inv.), qui a pour correspondant *kikwi* (pl. *zikwi*), dans les dialectes *Kiamu* et *Kingozi,* signifie « un nombre incalculable, une infinité. »

2°. — Les adjectifs « simple, double, triple », etc., se tournent par « d'une seule, de deux, de trois pièces, côtés, etc. », et le mot pièce, etc., est rendu par le nom le mieux approprié :

Une épine double, *mwiba wa ntça mbili* (à deux pointes) ;

Une corde simple, *kãmba ya dyino modya* (d'un seul toron).

Il y a une expression consacrée pour *ulimi mbili* « langue double » (litt. langue deux). Ce même procédé est encore employé avec les noms abstraits : *kuna ufafanusi mbili,* il y a une double explication.



III

PRONOMS

Constitution des pronoms personnels et de leurs dérivés.

A l'exception des pronoms des deux premières personnes, qui ont une individualité à part, les formes diverses du pronom de la troisième personne ne se distinguent pas essentiellement des préfixes nominaux : à chaque préfixe normal d'un genre de substantif correspond, pour chacun des deux nombres, un pronom plus ou moins semblable. Les divergences se trouvent expliquées tantôt par l'altération phonétique soit du pronom, soit du préfixe nominal, tantôt par la confusion du pronom avec une autre particule qui a fini par se substituer à lui [1]. L'observation faite ici de l'identité du préfixe nominal avec le pronom se confirme encore pour tous les pronoms secondaires dérivés du pronom personnel, comme le démonstratif, le relatif, etc.

Le pronom personnel, tout comme le préfixe nominal, se compose essentiellement d'une syllabe, dont la voyelle est l'élément nécessaire.

La voyelle a pu changer de timbre au cours des âges. Telle qu'elle se présente actuellement, elle est sujette à élision, contraction ou consonnantification par son contact avec une voyelle subséquente, initiale d'un affixe ou du radical. V. p. 21, 25, 27.

La consonne, là où elle est absente, peut avoir manqué dès l'origine ; elle peut aussi être tombée plus tard. D'où, déjà de ce premier chef, deux hypothèses s'imposent au linguiste. Si elle est présente, toujours initiale (*li*, *ki*, *vi*, *zi*, *ku*, *ya*, etc.), elle est ou légitime et comme telle représentant intact ou modifié (*k* ⟶ *tç*) d'une consonne contemporaine de la voyelle primitive, ou postiche introduite parasitement comme consonne de soutien de la voyelle, et sujette à évoluer tout comme une consonne légitime. De plus, elle est légitime ou parasite aussi bien dans le préfixe nominal que dans le pronom, ou seulement légitime d'un côté et parasite de l'autre.

1. *a* pour *u* du pronom subjectif 3ᵉ pers. du sing. g. personnel, par confusion avec la caractéristique de temps *a*.

Pronoms personnels

Le swahili a deux sortes de pronoms personnels :

1° *Les pronoms substantifs,* ainsi appelés parce qu'ils sont à la fois substantifs et pronoms, correspondent exactement aux pronoms français, *moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles.* Ils ont au moins chacun une forme complète, qui s'emploie isolément sans jamais se lier à un autre mot.

2° *Les pronoms verbaux,* qui sont le plus généralement soudés au verbe. Ceux-ci comprennent :

a) Les pronoms subjectifs, c'est-à-dire sujets du verbe auquel ils sont préfixés : en français, *je, tu, il, elle, nous, vous, eux, elles.* Ils peuvent aussi jouer le rôle de copule, et comme tels être isolés, ou être préfixés à une particule adverbiale *-po, -ko, -mo, -pi?* ou prépositive *-na.*

b) Les pronoms objectifs ou compléments, soit directs, soit indirects, en français *me, te, le, la, lui, nous, vous, eux, elles, les, leur, se.* Ils sont toujours infixés ou préfixés au verbe.

Nota. — En swahili, comme dans la plupart des langues bantoues, on tutoie même ses supérieurs.

I. — Pronoms verbaux.

Sujets et compléments.

Il y a d'abord, dérivés des pronoms substantifs correspondants, les deux premières personnes, tant du singulier que du pluriel ; puis les troisièmes personnes, dont il y a, pour chaque genre, les formes spéciales du singulier et du pluriel, différant généralement peu ou point des préfixes normaux de la classe du substantif.

1°. — *Le pronom subjectif* est préfixé à tous les modes et à tous les temps personnels, l'impératif excepté : *ni-sikie,* (que) j'entende ; *tu-na lima,* nous cultivons. — A la deuxième personne du pluriel de l'impératif, l'enclitique suffixé *-ni* du pronom substantif supplée le préfixe

sikie-ni, litt. écoutez vous ; la deuxième personne du singulier ne comporte aucun pronom, *sikia*, écoute.

Le pronom subjectif doit précéder tous les autres éléments préposables au radical. Ceux-ci, lorsqu'il y en a (auxiliaire, caractéristique de temps, pronom objectif), se placent devant le radical après le pronom subjectif exprimé : **ni**-*na-po ku-sikia*, quand *(po)*, je *(ni)*, t'*(ku)*, entends *(na sikia)*.

Comme on le verra plus loin, et de nouveau au verbe « être », les pronoms subjectifs tiennent lieu de copule en certains cas : « Je suis bon » se rend souvent par « je bon ». Pour ces cas on emploie les mêmes formes qui servent à conjuguer les verbes proprement dits ; il y a cependant, dans plusieurs dialectes, une divergence pour la 3e pers. du sing. genre personnel, qui a une forme spéciale.

2°. — *Le pronom objectif* n'a qu'une seule et même forme pour le complément direct et le complément indirect. La position qu'il occupe est aussi la même dans un cas comme dans l'autre : c'est uniquement au sens du verbe que l'on reconnait la fonction du pronom.

Il se place immédiatement devant le radical du verbe principal, par conséquent après la caractéristique du temps ou l'auxiliaire, s'il y en a, ainsi qu'après les infixes adverbiaux, *po, ko, mo, vyo* : **wa**-*pe* donne-leur ; **ni**-*sikieni* entendez-moi ; *u-mè*-**tu**-*sikia* tu nous a entendu ; *u-na-po* **m**-*sikia* quand tu l'entends ; *u-li-vyo* **mw**-*ãmbia* comme tu lui as dit.

S'il y a deux compléments, l'un direct, l'autre indirect, le complément direct précède l'indirect :

Matçũngwa hayo ni-na **ya-ku**-*pa*, ces oranges je te (*ku*) les (*ya*) donne.

Mais on préfère omettre le complément direct, lorsque la précision n'est pas de rigueur.

Matçũngwa hayo ni-na **ku**-*pa*, litt. ces oranges je te (*ku*) donne.

Pronoms subjectifs et objectifs des deux premières personnes
(préverbaux ou en fonction de copule)

	SUBJECTIF			OBJECTIF	
	ENTIER (préfixe verbal ou copule)	ABRÉGÉ (préfixe verbal)		ENTIER (préf. ou inf.)	ABRÉGÉ (préf. ou inf.)
je	*ni*	*n-*	me	*ni-*	*n-*
nous	*tu* (G. *tçu*)	*tw-* (G. *tçw-*)	nous	*tu-* (G. *tçu-*)	*tw-* (G. *tçw-*
tu	*u*	*w-*	te	*ku-*	*kw-*
vous	*mu* ou *m-* (G. *n-* devant cons. non labiale).	*mw-*	vous	*mu-* avec suffixe *-ni* ou *wa-* (G. *va*) avec ou sans *-ni*	*mw-* — *-ni* ou *w-* (G. *v-*) avec ou sans *-ni*

u *ndjye, mimi* **ni** *ndani,* tu (es) dehors, moi je (suis) dedans ;
mu *mbali mno* vous (êtes) trop loin ;
ni-*ta-vuna* ou **n**-*ta-vuna,* je récolterai ;
ni-*ãngalie* ou **n**-*ãngalie,* regarde-moi ;
n-*a*-**mw**-*ona-ni* ou **n**-*a*-**wa**-*ona*-**ni** ou *n-a*-**wa**-*ona,* je vous vois.

Pronom subjectif singulier de la 3e pers., g. personnel
en fonction de copule « il, elle (est) »

[*y*]*u* (Am. G. *u*)
isolé (*yu hapa,* il est ici),
ou préfixé à *-po, -ko, -mo, -pi* ? pour exprimer le présent de l'indicatif du v. être dans un lieu (*yu-po,* il y est).

a- (P. Mv. V. [*y*]*u-*, Am. G. *u-*)
préfixé à *na* « avec » pour rendre le présent de l'indicatif du v. avoir (*a-na ṁali,* il a de la fortune).

Pronom subjectif et objectif singulier de la 3e pers. du g. personnel
(préverbal, non en fonction de copule, « il, elle »)

	SUBJECTIF (il, elle)		OBJECTIF (le, la, lui)	
	ENTIER	ABRÉGÉ	ENTIER	ABRÉGÉ
Au présent bref en *-a-* de l'indicatif	[*y*]*u*- ou [*y*]*u*[*w*]- (P. Mv. V.) Les autres dial. ne préfixent rien à la caractéristique *-a-*	*w*- (Am. G.)		
A l'aoriste affirmatif archaïque	*u*- (DN), *u*- ou *a*-[1] (Am.) La forme précédente a été perdue dans les autres dialectes, qui, à sa place, ont *a*-[1] (DS)	*w*- (DN)	*mu*- ou *m*-[3]	*mw*-
A tous les autres temps et modes	*u*- ou *a*- (G.[2]) *a*- dans les autres dialectes.			

Pronom subjectif et objectif pluriel de la 3e pers., g. personnel
(Le pron. subj. en toutes fonctions, copule et préverbal)

SUBJECTIF (ils, elles)		OBJECTIF (les)	
ENTIER	ABRÉGÉ	ENTIER	ABRÉGÉ
wa- (G. *va*-)	*w*- (G. *v*-)	*wa*- (G. *va*-)	*w*- (G. *v*-)

1. *a*, qui a pris ici la place du pronom authentique *u*, semble tirer son origine de la caractéristique *a* du présent bref de l'indicatif. Le pronom *u*, qui y est encore préfixé dans les dialectes du Nord, étant tombé dans les dialectes du Sud, la caractéristique *a* restée seule a pu être prise pour le pronom. La confusion une fois accomplie pour ce temps, l'analogie aura repris la forme intruse *a*, pour l'imposer aux autres. Comme on le voit par le tableau, la contagion des dialectes du Sud tend à envahir de plus en plus les dialectes du Nord : le *Kiamu* hésite souvent entre *u* et *a* au présent bref de l'indicatif des verbes à radical non monosyllabique.

2. D'autre part, le *Kigunya* commence à se montrer indécis entre *u* et *a* aux temps et modes autres que le présent bref et l'aoriste archaïque ; il emploie indifféremment *u* et *a* avec le verbe *li*, *u-li* ou *a-li* « il, elle est » ; mais il est resté fidèle à *u* dans *u-ke na* « il, elle a », et dans les temps simples affirmatifs du verbe *ku-va* (= *ku-wa* DS) « devenir, être », *u-va-o* « qui est », *u-ndo-ku-va* « il, elle est sûrement ».

3. Au lieu de *m*- le *Kigunya* a *n*- devant consonne non labiale, *t, d, s, z, k, g,* le *Kipĕmba* a *n*- ou *m*- après un *k* dans la syllabe précédente.

Exemples, dans le dialecte de Zanzibar, des pron. subj. et obj. personnels :

ni-*na* **ku**-*fũnga*, je te lie.
ni-*na* **m**-*fũnga*, je le, la lie.
n-*ta*-**wa**-*fũnga*, je les lierai.
u-*na* **ni**-*fũnga*, tu me lies.
a-*na* **ku**-*fũnga*, il, elle te lie.
a-**ni**-*fũnge*, qu'il, qu'elle me lie.
tu-*na* **wa**-*fũnga*, nous les lions.
m-*na* **tu**-*fũnga*, vous nous liez.
wa-*na* **m**-*fũnga*-**ni**, ils, elles vous lient.
wa-**wa**-*fũnge*, qu'ils, qu'elles les lient,
ni-*po kapa*, je suis ici (j'y suis ici).
tu-*mo ndani*, nous y sommes dedans.
ni-*na nguvu*, j'ai de la force, litt. je (suis) avec f.

ni-*na* **kw**-*ãndikia*, je t'écris.
ni-*na* **mw**-*ona*, je le, la vois.
n-*ta*-**wa** *ona*, je les verrai.
u-*na* **n**-*ãmbia*, tu me dis.
a-*na* **kw**-*ãmbia*, il, elle te dit.
a-**ni**-*one*, qu'il, qu'elle me voie.
tu-*na* **w**-*ãmbia*, nous leur disons.
m-*na* **tw**-*ãmbia*, vous nous dites.
wa-*na* **mw**-*ãmbia*-**ni**, ils, elles vous disent.
wa-**wa**-*ulize*, qu'ils, qu'elles leur demandent.
yu-*ko*, il, elle y est.
yu-*pi?* où (est)-il ? où (est) elle ?
tu-*na kazi*, nous avons du travail. nous (sommes) avec tr.

Pronom objectif réfléchi des deux nombres
(se ; me, te, nous, vous)

ENTIER	ABRÉGÉ
dyi-	*dy*-
(Am. G. *i*-)	(Am. G. conservent *i* devant voyelle).

Le pronom réfléchi s'emploie seul ou renforcé de l'adjectif *-enyewe* même, auquel les arabisants substituent volontiers *nafsi* ou *nafsi yake* son âme : *a*-**dyi**-*pẽnda* il s'aime, ou *a*-**dyi**-*pẽnda mwenyewe*, ou *a*-**dyi**-*pẽnda nafsi yake*, ou *a*-**dyi**-*pẽnda nafsi* il s'aime lui-même. L'expression *adyipẽnda moyo wake* litt. « il s'aime son cœur » pour « il s'aime lui-même » est peu en usage.

Pronoms subjectifs et objectifs de la 3e pers. des g. non personnels
(Le pron. subj. en toutes fonctions, copule ou préverbial).

SINGULIER	SUBJECTIF (il, elle) ENTIER, cop. et prév.	ABRÉGÉ, prév.	OBJECTIF (le, la) ENTIER	ABRÉGÉ
g. sp. *m-ti*				
g. abstr. *u-kuu*	*u*	*w-*	*u-*	*w-*
g. extr. *u-goe*				
g. c. *i[n]-zi*	*i*	*y-*	*i-*	*y-*
g. n. *dyi-we*	*li* (G. *i*)	*l-* (G. *l-* ou 0)	*li-*	*l-*
g. mod. *ki-tu*	*ki*	*tç-* (P. *ky-*)	*ki-* ou *tçi* (rare)	*tç-*
SING. et PLUR.				
g. loc. *hapa*	*pa*	*p-*	*pa-*	*p-* rare
pahali *huku*	*ku*	*kw-*	*ku-*	*kw-*
humu	*mu* ou *m-*	*mw-*	*mu* ou *m-*	*mw-*
PLURIEL	(ils, elles)		(les)	
g. sp. *mi-ti*	*i*	*y-*	*i-*	*y-*
g. abstr. *ma-kuu* / g. n. *ma-we*	*ya* (G. *a*)	*y-* (G. *a-*, élidé devant un autre *a-*)	*ya-* (G. *a-*)	*y-*
g. extr. *n-goe* / g. c. *i[n]-zi*	*zi* (G. *ẓi*)	*z-* (G. *ẓ-*)	*zi-* (G. *ẓi-*[1])	*z-*(G. *ẓ-*)
g. mod. *vi-tu*	*vi*	*vy-*, *v-*	*vi-*	*vy-*
(Am. *zi-tu*)	*zi*	*z-*	*zi-*	*z-*
(G. *ẓi-tçu*)	*ẓi*	*ẓ-*	*ẓi-*[1]	*ẓ-*

Exemples dans le dialecte de Zanzibar.

Mti **u**-*na katwa*, **w**-*a-katwa*, l'arbre est coupé; *ni na* **u**-*kata*, je le coupe; *ni-na* **u** *ãnguça* ou *ni-na* **w**-*ãnguça*, je l'abats.

Upya, upèpo **u**-*na pẽndèza*, **w**-*a-pẽndèza*, la nouveauté, la brise plaît; *tu-na* **u**-*pẽnda*, nous l'aimons; *tu-na* **u**-*ita*, nous l'appelons.

Nguzo **i**-*na simama*, **y**-*a-simama*, la colonne se dresse; *m-na* **i**-*leta*, vous l'apportez; *m-na* **i**-*atça* ou *m-na* **y**-*atça*, vous la laissez.

Dyitço **li**-*na ona*, **l**-*a-ona*, l'œil voit; *ni-na* **li**-*fũnga*, je le ferme; *ni-na* **li**-*umiza*, je lui fais mal.

1. En *Gunya*, la combinaison *n-ẓi* (pour *ni-ẓi* je — les) a abouti à *ndi* : *mbavo ndinunuaẓo* les planches que j'achète, V. p. 38.

Kitu **ki**-*na faa,* **tç**-*a-faa,* la chose sert ; *wa-na* **ki**-*twaa,* ils la prennent ; *wa-na* **ki**-*õmba,* ils la demandent.

Pahali hapa **pa**-*na faa,* **p**-*a-faa,* cet endroit-ci convient ; *tu-na* **pa**-*pẽnda,* nous l'aimons ; *tu-na* **pa**-*atça,* nous l'abandonnons.

Mbele huko **ku**-*na inuka,* **kw**-*a-inuka,* devant-là ça s'élève ; *ni-na* **kw**-*ẽndèa,* j'y vais.

Nyumbani humo **mu**-*na takata,* **mw**-*a-takata,* dans la maison, c'est propre ; *ni-na* **mw**-*ĩngia,* j'y entre.

Miti **i**-*na katwa,* **y**-*a-katwa,* les arbres sont coupés; *tu-na* **i**-*kata,* nous les coupons ; *tu-na* **i**-*ãnguça* ou *tu-na* **y**-*ãnguça,* nous les abattons.

Mapya, matço **ya**-*na pẽndèza,* **y**-*a-pẽndèza,* les nouveautés, les yeux plaisent ; *ni-na* **ya**-*pẽnda,* je les aime ; *tu-na* **ya**-*ona,* nous les voyons.

Nyuzi, nguzo **zi**-*na kaza,* **z**-*a-kaza,* les fils, les colonnes serrent ; *u-na* **zi**-*kaza,* tu les serres ; *u-na* **zi**-*uza,* tu les vends.

Vitu **vi**-*na faa,* **vy**-*a-faa* ou **v**-*a-faa,* les choses servent ; *wa-na* **vi**-*twaa,* ils les prennent ; *wa-na* **vi**-*õmba,* ils les demandent.

Ngoma **i**-*pi ?* — **i**-*ko nyumbani,* (le) tambour où (est) il ? — il (est) dans la case, litt. : il y (est).

Mto **u**-*na madyi,* la rivière a (de l') eau, litt. : elle (est) avec eau.

Les pronoms subjectifs négatifs.

Les pronoms subjectifs négatifs ne diffèrent des pronoms affirmatifs que par leur combinaison avec l'une des deux particules négatives *si-* ou *ha-*[1], la première suffixée, la seconde préfixée au pronom. Quel que soit le temps du verbe, le pronom subjectif de la première personne du singulier prend toujours le suffixe négatif *-si,* ce qui donne *ni-si-* réduit à *si* (pour *n-si*) à certains temps. Les pronoms des autres personnes prennent le suffixe *-si* à certains temps, le préfixe *ha-* à d'autres, d'où deux séries de pronoms subjectifs négatifs.

L'*a* de *ha* est élidé facultativement devant *u* de la 2e pers. du sing., obligatoirement devant *a* de la 3e pers. du sing. ; l'*i* de *si* s'élide facultativement devant *a e o u,* rarement devant *i*.

1. *Ha, si* remontent tous deux à la négation archaïque *aka* non non, réduplicatif altéré de *ka-ka*. Par suite d'assimilations répétées avec la voyelle du pronom *ni* de la première personne du sing., la voyelle de la négation *ka* a passé en plusieurs endroits à *i* dans la forme *ki*. La palatalisation *kyi* de cette dernière a conduit à *tçi* conservé en *Zigua* et ailleurs, puis à *si*. D'autre part *ha* est sorti directement de *ka* par affaiblissement de la consonne.

Pronoms subjectifs négatifs.

GENRE PERSONNEL

	PREMIÈRE SÉRIE		DEUXIÈME SÉRIE	
	ENTIER, prév.	ABRÉGÉ, prév.	ENTIER, cop. et prév.	ABRÉGÉ prév.
je ne	*ni-si-*	*ni-s-*	*'si* (pour *n-si*)	*'s-*
tu ne	*u-si-*	*u-s-*	*h-u* (pour *ha-u*)	
il, elle ne	*a-si-*	*a-s-*	*h-a* (pour *ha-a*)	
nous ne	*tu-si-*	*tu-s-*	*ha-tu* (G. *ha-tȩu*)	*ha-tw-* rare
vous ne	*mu-si-* ou *m-si-* (G. *n-si-*)	*m-s-* (pas G.) (G. *n-s-*)	*ha-mu* ou *ha-m-* (G. *ha-n-*)	*ha-mw-*
ils, elles ne	*wa-si-* (G. *va-si-*)	*wa-s-* (G. *va-s-*)	*ha-wa* (G. *ha-va*)	*ha-w-* rare

GENRES NON PERSONNELS

SINGULIER (il, elle ne)

g. sp. *m-ti* / g. abstr. *u-kuu* / g. extr. *u-goe*	*u-si-*	*u-s-*	*ha-u*	*ha-w-*
g. c. *i[n]-zi*	*i-si-*	*i-s-*	*ha-i*	*ha-y-*
g. n. *dyi-we*	*li-si-* (G. *i-si-*)	*li-s-* (G. *i-s-*)	*ha-li* (G. *ha-i*)	*ha-l-* (G. *ha-y-*)
g. mod. *ki-tu*	*ki-si-*	*ki-s-* rare	*ha-ki*	*ha-tȩ-* rare (P. *ha-ky-*)

SINGULIER et PLURIEL

g. loc. *pahali* *hapa*	*pa-si-*	*pa-s-* rare	*ha-pa*	
huku	*ku-si-*	*ku-s-* rare	*ha-ku*	*ha-kw-* rare
humu	*mu-si-*, *m-si-*	*m-s-* rare	*ha-mu*, *ha-m-*	*ha-mw-* rare

PLURIEL (ils, elles ne)

g. sp. *mi-ti*	*i-si-*	*i-s-*	*ha-i*	*ha-y-*
g. abstr. *ma-kuu* / g. n. *ma-we*	*ya-si-* (G. *a-si-*)	*ya-s-* (G. *a-s-*)	*ha-ya* (G. *ha-a*)	*ha-y-* rare
g. extr. *n-goe* / g. c. *i[n]-zi*	*zi-si-* (G. *ẓi-si-*)	*zi-s-* (G. *ẓi-s-*)	*ha-zi* (G. *ha-ẓi*)	*ha-z-* (G. *ha-ẓ-*)
g. mod. *vi-tu*	*vi-si-*	*vi-s-*	*ha-vi*	*ha-vy-* rare
(Am. *zi-tu*)	*zi-si-*	*zi-s-*	*ha-zi*	*ha-z-*
(G. *ẓi-tȩu*)	*ẓi-si-*	*ẓi-s-*	*ha-ẓi*	*ha-ẓ-*

Exemples dans le dialecte de Zanzibar :

Si-*taki*, **ha-tu**-*taki*, **a-si**-*ãnze*, je ne veux pas, nous ne voulons pas, qu'il ne commence pas.

U-si-*ende* ou **u-s**-*ẽnde*, **m-si**-*ẽnde* ou **m-s**-*ẽnde*, **ha-mu**-*oni* ou **ha-mw**-*oni*, ne va pas, n'allez pas, vous ne voyez pas.

Mti **u-si**-*katwe*, *inzi* **ha-i**-*ruki*, que l'arbre ne soit pas coupé, la mouche ne vole pas.

Dyiwe **li-si**-*ãnguke* ou **li-s**-*ãnguke*, que la pierre ne tombe pas.

Miba **ha-i**-*umi* ou **ha-y**-*umi*, les épines ne piquent pas.

'Si *mkali*, **'si**-*na ugumu*, je ne (suis) pas sévère, je n'ai pas, litt. je ne (suis) pas avec dureté.

Nyumba **ha-i**-*na mtu*, **ha-wa**-*po* (la) case n'a personne, litt. elle n'(est) avec quelqu'un, ils n'y (sont) pas.

Remarque générale sur les pronoms verbaux.

1° La forme entière des pronoms verbaux s'emploie devant consonne, souvent aussi devant voyelle, quand la forme abrégée ou n'est pas obligatoire, ou est interdite.

2° La forme abrégée du pronom subjectif est obligatoire devant une voyelle caractéristique de temps, ce qui ne se présente que dans la conjugaison affirmative au présent bref *n-a-pẽnda* (pour *ni-a-pẽnda*) j'aime, et au plus-que-parfait de l'indicatif *n-a-li pẽnda* j'avais aimé.

3° Devant un radical à voyelle initiale, il est facultatif d'abréger les formes suivantes du pronom soit subjectif soit objectif :

ni- en *n-* devant *a e o*, rarement devant *i u ;*

li-, *zi-* en *l-*, *z-* plus rarement devant les mêmes voyelles ;

mu- en *m-* quelquefois devant *o*, presque toujours devant *u ;*

wa-, *ya-* en *w-*, *y-* quelquefois devant *a e o ;*

u-, *tu-*, *mu-*, *ku-* en *w-*, *tw-*, *mw-*, *kw-* devant *a e o*, rarement devant *i ;*

i-, *vi-*, en *y-*, *vy-* devant *a e o* ; *y-* pour *i-* après le préf. négatif *ha-* devant toute voyelle ;

dyi- en *dy-* devant *e o ;*

wa- contracte rarement son *a* avec *a e i* subséquents.

4° Par licence, on abrège parfois en *n-* devant consonne le pronom subjectif ou objectif *ni-* « je, me » : **ni**-*ta-kumbuka* ou **n**-*ta-kumbuka* je me souviendrai ; *wa-ka-***ni**-*tupia* ou *wa-ka-***n**-*tupia mawe* ils me jetèrent des pierres.

5° Devant consonne, le pronom subjectif ou objectif *mu-* « vous » est plus ordinairement abrégé en *m-* (G. *n-* devant cons. non labiale) : **m**-*ka-sikia* plutôt que **mu**-*ka-sikia* vous avez entendu ; *ni-mè-***m**-*sikia*-**ni** plutôt que *ni-mè-***mu**-*sikia*-**ni** je vous ai entendus.

6° Il y a un cas particulier pour *ha-y-toçi* cela ne suffit pas, qui se dit de préférence à *ha-i-toçi*.

Pronom copule.

Les formes entières du pronom subjectif, soit affirmatif, soit négatif (deuxième série), sont susceptibles de tenir lieu de copule :

1° Lorsqu'on les emploie isolément devant l'attribut. Mais ici le pronom négatif n'est guère usité qu'au genre personnel, à la première et à la seconde personne du singulier ou du pluriel ; partout ailleurs on préfère lui substituer la copule négative *si*. Le pronom de la troisième personne du singulier est *yu* (Am. G. *u*) :

Tu hapa sote, nous (sommes) tous ici ; *hatu mbali*, nous ne (sommes) pas loin ;

Yu mbaya, il ou elle (est) méchant-e ; mais *si mbaya* (il ou elle) n'est pas méchant-e, avec la copule négative *si* plutôt qu'avec le pronom négatif *hayu ;*

Mbao zi fupi mno (les) planches elles (sont) trop courtes ; *si fupi* (elles) ne sont pas courtes.

2° Quand on les suffixe de la préposition *na* avec, ou des particules locatives *-po, -ko, -mo* y, là[1], *-pi?* où? cette dernière avec le pronom affirmatif des troisièmes personnes seulement. Dans cette fonction le pronom affirmatif de la troisième personne du genre personnel est *yu* (Am. G. *u*) comme ci-dessus devant le locatif, mais *a* (P. Mv. V. *yu*, Am. G. *u*) devant *na ;* le pronom négatif correspondant est dans tous les cas *hayu* (Mv. Am. G. *ha) :*

Nina (par abréviation *nna* ou *'na*) *upãnga*, je (suis) avec (une) épée = j'ai une épée ;

Bwana yuko ? — hayuko, monsieur y (est)-il ? — il n'y (est) pas.

Pronom personnel indéterminé.

A côté des pronoms qui suivent l'accord d'un nom suffisamment exprimé ou qu'on devine aisément, il y a des pronoms indéterminés dont l'accord n'est cependant pas laissé à l'arbitraire.

Indéterminé des personnes. — Il y a deux pronoms indéterminés des personnes, l'un pour rendre notre pronom indéfini « on » du français, l'autre correspondant au pronom réfléchi « se ».

1. *po, ko, mo* ne sont autre chose que des pronoms substantifs locatifs en fonction de démonstratifs pris adverbialement. Ils ajoutent au sens général de « y, là » la nuance propre à chacune des formes du locatif.

1° « On » est souvent exprimé d'une façon équivalente par le pronom subjectif *wa-* « ils » du g. pers. : on dit qu'un Blanc est passé par là, **wa**-*sèma kwãmba Mzũngu akapita huko.*

D'autres fois, il est rendu par l'indicatif impersonnel indéfini en *hu- :* on entend dire qu'une tour sera bâtie, **hu**-*sikia kwãmba mnara uta-dyẽngwa* litt. c'est entendre.

Quand « on » a le sens de « une personne », on le traduit équivalemment par *mtu mmodya :* on a dit, *mtu mmodya amèsèma.*

Quand le verbe a un complément direct, il est souvent facultatif de faire de celui-ci le sujet, en mettant en même temps le verbe au passif : on a bouché ce trou, *çimo hili limèfukiwa.*

Enfin, il y a des cas où « on » est avantageusement suppléé par un sujet déterminé : on n'entre pas, **m**-*siingie* n'entrez pas ; on vient. **ni**-*na kudya* je viens, **tu**-*na kudya* nous venons, **a**-*na kudya mtu* il vient quelqu'un.

2° « Se », pronom réfléchi, a pour correspondant le pronom objectif *-dyi- :* se laver, *ku*-**dyi**-*nawa ;* il se lave, *ana* **dyi**-*nawa ;* ils se lavent, *wana* **dyi**-*nawa.* On est libre d'ajouter et de traduire « soi-même » : *ana dyi-nawa mwenyewe,* ou *ana dyi-nawa ye mwenyewe,* il se lave lui-même.

Nota. — « Se » pronom réciproque n'a pas de correspondant ; il est remplacé ou plutôt suppléé par la forme réciproque en *-na* du verbe : ils se voient tous les jours, *waona*-**na** *siku zote.*

Indéterminé non personnel. — Les autres indéterminés se rapportent au lieu, au temps, ou à quelque chose de vague.

1° *Indéterminé de lieu.* — Si l'indéterminé a rapport au lieu ou à l'espace, c'est la forme convenable du pronom locatif, *pa, ku, mu,* qui est employée pour rendre le pronom subjectif « il, ce » :

pa-*mèota madyani mẽngi hapa,* il a crû beaucoup d'herbe ici ;
ku-*mèãnguka mti kule,* il est tombé un arbre là-bas ;
mu-*na vudya madyi nyumbani humu,* il coule de l'eau dans la maison ici ;
pa-*na* ou **ku**-*na ntçi* **pa**-*sipo kunya mvua hatta siku modya mwakani,* il y a un pays où il ne pleut même un jour pendant l'année. On pourrait éviter l'indétermination en disant *ipo ntçi isipo kunya mvua,* est un pays où il ne pleut pas ;
ku-*mèlimwa huko,* c'est cultivé là ;
mu-*na viazi bõndeni,* il y a des patates dans la vallée[1].

1. Dans l'indéterminé de lieu, on réussit encore à deviner le sous-entendu, qui était, au moins à l'origine, un nom de lieu comme *pahali* endroit, ou un pronom démonstratif de lieu *hapa, hapo, pale, huku,* etc.

a mettre

a

Syntaxe

Syntaxe

L'indéterminé objectif « y » est rarement rendu par *pa, ku, mu :* ne te penche pas sur la margelle du puits, de peur d'y tomber, *usiinamie ukĩngoni mwa kisima, usidye uka-***mw***-ãngukia.* Il est le plus souvent sous-entendu (*usidye ukaãngukia),* ou exprimé par le pronom démonstratif de lieu (*usidye ukaãngukia humu*).

2° *Indéterminé de temps.* — Si l'indéterminé « il, ce » marque le temps, ce sont encore les pronoms locatifs *pa-* et *ku-* qui servent :

pa-*na* ou **ku**-*na siku modya mwakani tufukizapo ubani makaburini,* il y a un jour dans l'année où nous brûlons de l'encens sur les tombes ; ou, pour éviter l'indéterminé, *iko siku modya...* un jour est.

De la notion générale de l'espace, on est passé à celle du temps. Les deux idées peuvent d'ailleurs se substituer l'une à l'autre en certains cas : « il y eut une famine » peut s'entendre soit par rapport à un endroit, soit par rapport à une époque, soit par rapport à l'endroit et à l'époque en même temps.

3° *Indéterminé neutre.* — L'indéterminé neutre exclut la notion de lieu ou de temps : il a souvent pour antécédent un membre de phrase plus ou moins exprimé. Selon les circonstances et la nuance on le rend tantôt par un pronom au singulier, tantôt par un pronom au pluriel.

Les formes généralement employées pour traduire le pronom subjectif « il, ce » sont le pronom singulier *i-(y)-* du g. commun, le pronom pluriel *ya-(y-)* des genres noble et abstrait, parfois aussi le pluriel *vi-(vy-)* du g. modal lorsqu'au pronom s'ajoute la nuance « ainsi, comme cela ». On peut considérer comme ayant été sous-entendu, au moins à l'origine, dans le premier cas *nini hii* « ce quelque chose, quelque chose, une chose » ; dans le second cas *manèno,* « paroles, affaires » ou *mãmbo* « affaires, choses », ou le démonstratif de la même classe *haya* ou *hayo* « ces » s.-ent. affaires ; dans le troisième cas *vitu* « choses », ou le démonstratif pris adverbialement *hivyo* ou *vile* « ces choses-là » au sens de « ainsi » :

ya-*nipasa kwẽnda,* il m'importe d'aller, il me faut aller ;

y-*ẽnda,* cela va ; **i**-*mèkwẽnda* ou **ya**-*mèkwẽnda,* cela va, cela a été ; *ha*-**y**-*ẽndi,* cela ne va pas ; *ha*-**ya**-*kwẽnda,* cela n'a pas été.

On dirait aussi, avec le pronom démonstratif indéterminé de manière, **y**-*ẽnda vile,* cela va ainsi, ou encore **vi**-*na kwẽnda vile.*

Le complément indéterminé « le » équivalent à « cela » est ordinairement sous-entendu : *naṣadiki* je (le) crois ; *naona* je (le vois ; *naẓani* je (le) pense ; *wasèma* on (le) dit.

Mais on peut aussi l'exprimer par le démonstratif indéterminé : *naṣadiki hayo* je crois cela ; *nayaṣadiki hayo* j'y crois (à) cela ; *wasèma vile* on dit cela, on dit ainsi.

a mettre

II. — Pronoms substantifs.

Les pronoms substantifs sont isolés ou affixés.

I. Les pronoms isolés se présentent sous trois formes :

1° Une forme commune, réduplicative, parfois réduite par abréviation ;

2° Une forme spéciale pour toutes les personnes, moins la troisième du pluriel. Elle consiste dans l'addition du suffixe *-ye* ou *-e* au pronom substantif non redoublé.

Ces deux premières formes sont emphatiques, et ne conviennent qu'aux personnes et aux êtres personifiés :

	FORME COMMUNE	FORME SPÉCIALE
moi	*mimi*	*miye*
toi	*wewe, wee, we*	*weye*
lui, elle	*yee, ye, e* [1]	*yeye*
nous	*sisi* [2]	*siye, sie*
vous	*nyinyi* [2], *inyi, nyii, nyi*	*nyiye, nyie, nye*
eux, elles	*wao, oo, o*	

Au lieu de *mimi, wewe,* etc. de la forme commune, le *Gunya* a *imi, uwe, ulee, isi, ini, avo.*

3° Une forme proclitique, limitée aux troisièmes personnes ; celle-ci n'a d'emploi, en swahili, que comme premier élément de la locution variable *-o -ote* quiconque, litt. lui tout (qu'il soit), avec la copule sous-entendue :

1. *e* dans un cas : *kama ye* ou *kama e* comme lui ou elle.
2. A Mombasa, on entend aussi les formes *siswi* ou *swiswi, ninwi* ou *nywinywi* empruntées à une langue voisine, le Nyika.

SINGULIER			PLURIEL		
I. g. pers.	*m-tu*	*ye* (G. *yo*[1])	I. g. pers.	*watu*	*wo* (G. *vo*)
II. g. sp.	*m-ti*		II. g. sp.	*mi-ti*	*yo*
III. g. abstr.	*u-kuu*	*wo* (II.–IV.)	III. g. abstr.	*ma-kuu*	*yo* (III., VI.)
IV. g. extr.	*u-goe*		VI. g. n.	*ma-we*	
V. g. c.	*in-zi*	*yo*	IV. g. extr.	*n-goe*	*zo* (G. *ẓo*) (IV., V.)
VI. g. n.	*dyi-we*	*lo*	V. g. c.	*in-zi*	
VII. g. mod.	*ki-tu*	*tço* (P. *kyo*)	VII. g. mod.	*vi-tu*	*vyo, vo*
			(Am.	*zi-tu*)	*zo*
			(G.	*ẓi-tçu*)	*ẓo*

SING.		*hapa* ici	*po*
et	VIII. g. loc. *pahali*	*huku* là	*ko*
PLUR.		*humu* ici dedans	*mo*

II. Les pronoms affixés sont de trois sortes, une première forme préfixée, les deux autres enclitiques (suffixées).

1° Déduction faite de la première et de la seconde personne du pluriel, qui ont chacune une forme spéciale pour préfixer à *-ote* tout,

Première personne du pluriel **s-** dans *sisi* **s**-*ote* nous tous,
Deuxième » » **ny-** » *nyinyi* **ny**-*ote* vous tous,

Les pronoms substantifs préfixes appartiennent tous à la troisième personne. Ce sont eux qui ont été indiqués dans le synopsis des accords, dernière colonne, au titre de préfixes pronominaux, V. p. 74. Comme il a déjà été annoncé au même endroit, leur forme prévocalique vaut pour l'accord de la préposition variable *-a* « de » seule ou combinée avec le possessif, pour les pronoms et adjectifs indéfinis *-ote* « tout », *-enye* « ayant » et ses dérivés *-enyewe* « même[2] » ; leur forme pleine se préfixe à *-pi ?* pour lui donner le sens de « quel ? » Voici ces formes répétées dans le tableau suivant, en ce qui concerne le dialecte de Zanzibar :

1. G. *yo* dans *yo yote* pour *ye yote* des autres dialectes, par assimilation de l'*e* de *ye* à l'*o* de *ote*.
2. *-enye* et *-enyewe* ne prennent l'accord pronominal qu'aux genres non personnels ; la forme nominale *mw -enye*, *mw-enyewe* est conservée au g. personnel.

SINGULIER	I. g. pers.	*m-tu*	*[y]u-* (*w-*)	PLURIEL	I. g. pers.	*wa-tu*	*wa-* (*w-*)
	II. g. sp.	*m-ti*	*u-* (*w-*)		II. g. sp.	*mi-ti*	*i-* (*y-*)
	III. g. abstr.	*u-kuu*			III. g. abstr.	*ma-kuu*	*ya-* (*y-*)
	IV. g. extr.	*u-goe*			VI. g. n.	*ma-we*	
	V. g. c.	*i[n]-zi*	*i-*(*y-*)		IV. g. extr.	*n-goe*	*zi-* (*z-*)
	VI. g. n.	*dyi-we*	*li-* (*l-*)		V. g. c.	*i[n]-zi*	
	VII. g. mod.	*ki-tu*	*ki-* (*tç-*)		VII. g. mod.	*vi-tu*	*vi-* (*vy-*)

VIII. g. loc.	*kapa*	*pa-* (*p-*)
	pahali kuku	*ku-* (*kw-*, *k-*)
	kumu	*mu-* (*mw-*, *m-*)

Agglutinés au verbe comme sujets immédiats, ou isolés devant l'attribut dans le rôle de la copule, les pronoms substantifs préfixes prennent le nom de pronoms subjectifs : ce sont les mêmes formes qu'on y emploie[1], la fonction seule change, V. Pron. subjectifs, p. 98-101, Pron. copule, p. 105.

2° Il y a une première série de pronoms substantifs suffixes :

GENRE PERSONNEL	moi	*-mi*	nous	*-si*
	toi	*-we*	vous	*-nyi* (G. *-ni*), *-ni*[3]
	lui, elle	*-ye*, *-e*[2]	eux, elles	*-o*[4] (G. *-o* ou *-vo*)

GENRES NON PERSONNELS

SINGULIER : lui, elle.			PLURIEL : eux, elles.		
II. g. sp.	*m-ti*	*-o*[4]	II. g. sp.	*mi-ti*	*-yo*
III. g. abstr.	*u-kuu*		III. g. abstr.	*ma-kuu*	*-yo*
IV. g. extr.	*u-goe*		VI. g. n.	*ma-we*	
V. g. c.	*in-zi*	*-yo*	IV. g. extr.	*n-goe*	*-zo* (G. *-ẓo*)
VI. g. n.	*dyi-we*	*-lo* (G. *-o* ou *yo*)	V. g. c.	*in-zi*	
VII. g. m.	*ki-tu*	*-tço* (P. *-kyo*)	VII. g. m.	*vi-tu*	*-vyo*, *-vo*
			(Am.	*zi-tu*)	*-zo*
			(G.	*ẓi-tçu*)	*-ẓo*

SINGULIER et PLURIEL

VIII. g. loc.	*kapa* ici	*-po*
	pahali kuku là	*-ko*
	kumu ici dedans	*-mo*

1. Voyez plus haut, au pron. subjectif et au pron. copule, l'exception concernant la 3e pers. du sing. g. personnel.
2. Le relatif, au lieu d'être *-ye* ou *-e*, peut aussi être *-ye* ou *-o*.
3. *-ni* est spécial à la forme explétive suffixée aux verbes, substantifs et adverbes.
4. *-o* pour *-wo*.

Ces pronoms sont employés :

a) en fonction d'attribut avec la copule *ndi-* (Am. G. *nd*^{r}*i-*) c'est, *si-* ce n'est pas : *ndi-mi* c'est moi ;

b) conjoints à *na* et, avec : *na-mi* et moi, avec moi ;

c) ceux de la troisième personne, en fonction de pronoms relatifs, p. 121.

3° La deuxième série de suffixes comprend les formes spéciales du pronom substantif, destinées à être postposées à la préposition variable *-a* « de » pour former les possessifs, p. 115 :

moi	*-ngu*	nous	*-itu*
toi	*-ko*	vous	*-inu*
lui, elle	*-ke* pour tous les genres	eux, elles	*-o* pour tous les genres.

Emploi des pronoms substantifs
hors le cas génitif.

I. **Pronoms enclitiques.** —

Avec *ndi* (Am. G. *nd*^{r}*i)* c'est,
si ce n'est pas, copules de l'indicatif présent,
na et, avec, par (après un verbe passif), conjonction et préposition.

le pronom substantif est employé sous sa forme enclitique, *-mi, -we,* etc. (V 2° du II précédent, p. 110), rarement sous sa forme isolée sauf aux trois personnes du g. personnel après la copule négative *si :*

I. pers. sing.		*nami* et, avec, par moi	*ndimi* c'est moi	*si mimi*[1] ou *miye* ce n'est pas moi
II. pers.		*nawe*	*ndiwe*	*si wewe*[2] ou *weye* ou *we*
III. pers. g. pers.		*naye* ou *nae*[3] / *nao* (avec le v. avoir)	*ndiye*	*si ye* ou *yeye*
I. pers. plur.		*nasi*[4]	*ndisi*	*si sisi*[5]
II. pers.		*nanyi*[6]	*ndinyi*[7]	*si nyinyi*[8] ou *nyie*
III. pers. g. pers.		*nao*[9]	*ndio*[10]	*sio*[11], *si wao*
*II. g. sp.	*m-ti*	*nao* (pour *nawo*) et, avec, par lui	*ndio* (pour *ndiwo*) c'est lui	*sio* (pour *siwo*) ce n'est pas lui
III. g. abstr.	*u-kuu*			
IV. g. extr.	*u-goe*			
V. g. c.	*in-zi*	*nayo*	*ndiyo*	*siyo*
VI. g. n.	*dyi-we*	*nalo*[12]	*ndilo*[13]	*silo*[14]
VII. g. m.	*ki-tu*	*natço*[15]	*nditço*[16]	*sitço*[17]
*II. g. sp.	*mi-ti*	*nayo*	*ndiyo*	*siyo*
III. g. abstr.	*ma-kuu*	*nayo*	*ndiyo*	*siyo*
VI. g. n.	*ma-we*			
IV. g. extr.	*n-goe*	*nazo*[18]	*ndizo*[19]	*sizo*[20]
V. g. c.	*in-zi*			
VII. g. m.	*vi-tu*	*navyo*[21]	*ndivyo*[22], *ndivo*	*sivyo*[22], *sivo*
*VIII. g. loc. *pahali*	*hapa*	*napo*	*ndipo*	*sipo*
	huku	*nako*	*ndiko*	*siko*
	humu	*namo*	*ndimo*	*simo*

Le pronom suffixé à *ndi-* ou à *si-* prend généralement l'accord de l'attribut, *tçakula tçake ndiyo matunda* sa nourriture ce sont (des) fruits ; mais il est libre de recevoir l'accord du sujet, quand celui-ci est un être animé, *Yakubu ndiye kipĕndi tça mamae* Jacob c'est le bien-aimé de sa mère ; *siye ndio* ou *ndisi watu* nous ce sont ou c'est nous (des) hommes = nous sommes des hommes.

Il y a une différence de sens entre la copule *ndi-* ou *si-* rendue démonstrative par la suffixation du pronom, et le simple pronom en fonction de copule ou seulement suivi de la copule : *ndiwe mwivi, siye nduguyo*

1. G. *simi.* — 2. G. *sive.* — 3. G. *na iye, nae.* — 4. *nasi* ou *naswi* à Mombasa. — 5. G. *si isi.* — 6. G. *nani.* — 7. G. *nd^{r}ini.* — 8. G. *si ini.* — 9. G. *navo* ou *nao.* — 10. G. *nd^{r}ivo* ou *nd^{r}io.* — 11. G. *sivo* ou *sio.* — 12. G. *nao.* — 13. G *nd^{r}iyo.* — 14. G. *siyo.* — 15. P. *nakyo.* — 16. P. *ndikyo.* — 17. P. *sikyo.* — 18. G. *naẓo.* — 19. G. *nd^{r}iẓo.* — 20. G. *siẓo* — 21. Am. *nazo* ; G. *naẓo* — 22. Am. *nd^{r}izo, sizo,* G. *nd^{r}iẓo, siẓo* pour l'accord pronominal ; mais Am. G. *nd^{r}ivo, sivo* dans le cas où ces mots sont employés adverbialement au sens de « c'est comme cela, c'est cela, ainsi, ce n'est pas comme cela, ce n'est pas cela, non pas ainsi ».

c'est toi (le) voleur, ce n'est pas ton frère ; mais *nduguyo ni mwivi, wewe si mwivi* ton frère est voleur, toi (tu) n'es pas voleur.

C'est pourquoi *ndi-* avec son suffixe pronominal sert à rendre « voici, voilà ». On le rend encore plus explicite en le faisant suivre du démonstratif de lieu, avant lequel on peut intercaler le pronom substantif isolé pour les deux premières personnes, et le démonstratif pour la troisième :

Ndimi hapa, ou *ndimi miye hapa* me voici ;
Ndiye hapo, ou *ndiye huyo hapo* le (ou la) voilà.

1° *Indéterminé de lieu et de temps.* — *Ndipo* et *napo* sont susceptibles de remplir les fonctions d'adverbe, soit de lieu, soit de temps, le premier au sens de « c'est (là, ici, où, alors) », le second au sens de « et là, et quand » :

Ndipo hapa c'est ici ; *ndipo pale* c'est là-bas (auprès de cet autre endroit) ;
Ndipo ulipo sèma c'est là que tu as parlé, ou c'est alors que tu as parlé ;
Napo walipo pigana et là où ils se battirent, ou et quand ils se battirent,

Sipo, négatif de *ndipo,* ne comporte bien le même usage qu'en correspondance avec un pronom relatif :

Sipo pale ulipo kaa ? n'est-ce pas là-bas où tu as demeuré ?

2° *Indéterminé neutre.* — Les formes *ndiyo, siyo,* singulier (g. c.) ou ad libitum pluriel (g. abstr. et n.), lorsqu'on les emploie d'une façon indéterminée, prennent le sens de « c'est, ce n'est pas » ou de « c'est cela, ce n'est pas cela » ; *ndivyo, sivyo* prennent le même sens ou celui de « c'est comme cela, c'est ainsi, ce n'est pas comme cela, ce n'est pas ainsi ». Dans cette pente où elles glissent vers l'adverbe, ces mêmes formes passent souvent à la fonction d'adverbes d'affirmation et de négation « oui, non ». On peut leur ajouter le démonstratif indéterminé correspondant : *ndiyo hiyo, ndiyo hayo,* c'est cela ; *ndivyo hivyo* c'est comme cela ; *sivyo hivyo* ce n'est pas comme cela :

Ndiyo kwèli, siyo aliyo sèma yule, ou *sivyo alivyo sèma yule,* c'est vrai, ce n'est pas ce qu'a dit celui-là, ou ce n'est pas comme ce qu'a dit celui-là ;

Siyo ou *sivyo, sitaki,* ce n'est cela ou ce n'est pas comme cela, je ne veux pas, = non, je ne veux pas,

Le *Kiamu* et le *Kigunya* connaissent l'emploi adverbial de Am. *nd^r^ivyo* (G. *nd^r^ivo*), Am. *sivyo* (G. *sivo*), qu'ils empruntent aux dialectes du Sud ; mais ils préfèrent néanmoins user dans le même sens des formes plurielles *nd^r^iyo, siyo* avec ou sans le démonstratif Am. *hayo* (G. *hao*).

II. **Formes explétives.** — Les trois formes :

-mi moi, *-we* toi, *-ni* vous,

sont employées en suffixation à titre de renfort, pour mieux préciser la personne désignée ;

1° Avec le verbe, *-ni* sert à former la deuxième personne du pluriel de l'impératif, *toke-***ni** (H. P. DN. *toka-***ni**) sortez, *sitoke-***ni** ne sortez pas ; on l'ajoute encore, lorsqu'on rend le complément « vous » par l'infixe *mu-* ou *m- (mw-)*, *na-mw-ãmbia-***ni** je vous dis.

On postpose aussi parfois, mais bien rarement, *-mi* pour renforcer le pronom objectif *-ni* « me » : *wa-ni-pẽnda-***mi ?** m'aimes-tu moi ?

2° Après un nom ou un adverbe *-we* et *-ni* sont au vocatif. L'usage seul fixe le choix des noms et des adverbes admis à prendre le suffixe. Après un adverbe *-we* est d'un emploi plus limité que *-ni :*

Mwana-we enfant ô toi ; *dyama-ni* compagnons ô vous ;
Kwa hèri-ni au revoir ô vous ;
Upesi-we, *upesi-ni* vite ô toi, vite ô vous ;

III. **Pronoms isolés.** — Déduction faite des cas où le pronom substantif est joint :

à la copule *ndi-*, *si-*, V. ci-dessus 112,
à la préposition-conjonction *na*, V. *ibid.*,
sous forme explétive à l'impératif, V. ci-dessus II, 1°,
à un substantif ou à un adverbe, V. *ibid.*, 2°.
ou est rendu par la locution possessive, *kwãngu* chez moi, pour moi, quant à moi, etc. V. Syntaxe du possessif.

Il reste à indiquer l'emploi du pronom substantif isolé.

1° Le pronom substantif isolé sert de deux manières :

a) Pour tenir effectivement la place du substantif, notamment dans les propositions elliptiques, où le pronom substantif est susceptible de remplir la fonction de copule, celle-ci pouvant être ou n'être pas exprimée au gré de l'orateur :

wewe n'nani ? mimi mungwana toi qui es tu ? moi (je suis) personne libre ; on dirait aussi *mimi ni mungwana ;*

Nyinyi wavivu vous (êtes) paresseux ;

Sisi nyuma nous (sommes) derrière ; ou *sisi tu nyuma* nous nous (sommes) derrière ;

Mimi na watu wawili moi et deux personnes ;
Au wewe, au mimi ou toi, ou moi ;
Kwa mimi pour moi ;
Katika sisi parmi nous.

b) Accessoirement, comme renfort d'un autre pronom de la même personne déjà exprimé, soit sous la forme d'un pronom verbal subjectif ou objectif, soit sous celle d'un pronom possessif ou autre :

Mimi ni-*takwĕnda* moi j'irai ;
*Tumè-***ku***-ona* **wewe** nous t'avons vu toi ;
Mbele **yangu mimi** devant moi, litt. devant de moi moi ;
*Si-***o wao**, *ndi-***o wewe** ce ne sont pas eux, c'est toi.
Nipe mkuki **wangu mimi** donne-moi ma lance (à) moi ;
Yeye huyo *hadyui* lui celui-là il ne sait pas.

On voit par ces exemples que la présence du pronom substantif ne dispense pas d'exprimer le pronom verbal, soit subjectif, soit objectif.

2° Dans bien des cas, on emploie *ad libitum* la forme commune ou la forme spéciale du pronom isolé. La seconde a quelque chose de plus particulier et de plus familier en même temps, qui en fait un intermédiaire entre le pronom ordinaire *mimi, wewe,* etc. et les expressions *mimi mwenyewe* moi-même, *wewe mwenyewe* toi-même, etc. Aussi est-elle préférée dans les interpellations, quand on répond familièrement à une personne connue qui interroge ou qui appelle, d'une manière générale quand on veut insister ou attirer l'attention :

Amèkwita weye il t'a appelé toi ;
Nani hapo ? — miye qui est là ? — moi ;
Ndjyoni. — siye ? venez. — nous ?
Si miye, ou *hakuna miye* ce n'est pas moi ;
Miye nawèza kuliinua dyiwe hili moi je puis la soulever cette pierre-ci ;
Nipe mkuki miye donne-moi (une) lance (à) moi.

Pronoms substantifs au cas génitif.
(possessifs).

I. Composition, fonctions. — Le génitif (de moi) du pronom substantif est obtenu par préfixation de la préposition variable *-a* « de » aux suffixes de deuxième série, *-ngu, -ko, -ke, -itu, -inu, -ao* (V. ci-dessus, p. 111, 3°). Au pluriel, il y a contraction de la voyelle *a* de la préposition.

en *e* avec l'*i* initial des deux premières personnes, en *a* avec l'*a* initial de la troisième : d'où le tableau suivant des formes radicales (sans accord) du pronom substantif au cas génitif :

de moi	*-ãngu*	de nous	*-etu* (G. *-etçu*)
de toi	*-ako*	de vous	*-enu* (G. *-enyu*)
de lui ou elle	*-ake*	d'eux, d'elles	*-ao* (G. *-avo*)
	-ake ou *-akwe* (Mv. Am. G. du Sud)		
	-akwe (H. T. P. G. du Nord)		

L'accord se fait, comme pour la préposition *-a* (V. p. 76), par l'addition du préfixe pronominal (p. 74, 110) conforme à la classe du possesseur. En d'autres termes, le cas génitif est formé par l'insertion devant une forme du pronom substantif de la préposition *-a* munie du préfixe qui lui convient :

Mtoto w-ãngu (l') enfant lui de moi = mon enfant ; *w-ako* lui de toi = le tien.

On voit, par cet exemple, comment le swahili répond, par une seule et même expression génitive, à l'adjectif en même temps qu'au pronom possessif du français. Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorque la locution tient lieu de pronom possessif, elle est susceptible de remplacer la copule, qu'on est d'ailleurs libre d'exprimer ou de ne pas exprimer :

Muhogo huu wãngu ; huo wako ce manioc-ci (est) à moi = le mien ; celui-là (est) à toi = le tien ; on pourrait dire aussi *huu ni wãngu, huo ni wako* celui-ci est à moi, celui-là est à toi.

II. **Place.** — La locution possessive, lorsqu'elle tient lieu de pronom possessif, est naturellement indépendante et séparée du nom, comme en français ; au contraire, elle doit le suivre immédiatement, avant tout autre adjectif, lorsqu'elle est en fonction d'adjectif possessif :

pron. : *mzigo mzito wãngu* (la) charge lourde (est) la mienne ;
adj. : *mizigo yãngu miwili mizito* mes deux lourdes charges.

III. **Possessif renforcé.** — Quand on veut affirmer davantage la possession, on fait suivre la locution possessive, soit de la forme isolée du pronom substantif, soit du nom du possesseur :

Kazi yãngu mimi, na yako wewe, mon travail (à) moi, et le tien (à) toi ; *Mama wake mtoto* sa mère (à) l'enfant.

TABLEAU DES LOCUTIONS POSSESSIVES

SINGULIER	I. *m-tu*, II. *m-ti*, III. *u-kuu*, IV. *u-goe*	*w-*	*ãngu* de moi, le mien, la mienne, mon, ma.
	V. *in-zi*	*y-*	
	VI. *dyi-we*	*l-* (G. *y-* ou ')	
	VII. *ki-tu*	*tç-* (P. *ky-*)	*ako* de toi, etc.
PLURIEL	I. *wa-tu*	*w-* (G. *v-*)	
	II. *mi-ti*	*y-* [1]	*ake* [4] de lui, d'elle, etc.
	III. *ma-kuu*, VI. *ma-we*	*y-* [2] (G. *y-* ou ')	
	IV. *n-goe*, V. *in-zi*	*z-* (G. *ẓ-*)	
	VII. *vi-tu*	*vy-* [3]	*etu* de nous, etc.
	Am. *zi-tu*	*z-*	
	G. *ẓi-tçu*	*ẓ-*	*enu* de vous, etc.
S. cl. P.	*hapa*	*p-*	
	VIII. *pahali huku*	*kw-*	
	humu	*mw-*	*ao* [4] d'eux, d'elles, etc.

IV. **Abréviations.** — 1° Dans la conversation, on sous-entend parfois la locution possessive avec les noms des proches parents, familiers, amis ou maîtres, quand l'interlocuteur sait à n'en pas douter de qui il s'agit : *baba* « père » répond alors à « mon, ton, son, notre, votre ou leur père » ; et ainsi de *mama* « mère », de *mwana* « fils, fille », de *ndugu* « frère, sœur », de *somo,* « compagnon, compagne », de *bwana* « maître », etc.

2° Lorsqu'on emploie la locution possessive avec ces mêmes noms, on néglige facilement le préfixe *w-* ou *y-* qu'elle comporte régulièrement. A cette licence on ajoute souvent l'élision de la voyelle finale du substantif, quand cette voyelle est un *a* ou un *i :*

> *baba 'ãngu* ou *bab'ãngu* mon père ; *mama 'ãngu* ou *mam'ãngu* ma mère ; *mwana 'ãngu* ou *mwan'ãngu* [5] mon fils, ma fille ; *mwan'ao* leur fils, fille ; *mwẽnz'ako* ton compagnon, ta compagne ; *wẽnz'enu* vos compagnons ou compagnes :

1. *miti y-ãngu, y-ako,* etc., pour *i-ãngu, i-ako.* — 2. *makuu, mawe y-ãngu, y-ako,* etc., pour *ya-ãngu, ya-ako.* — 3. On abrège aussi parfois *vy ãngu, vy-ako,* etc., en *v-ãngu, v-ako.* — 4. Le swahili étend à toutes les classes le suffixe possessif de la troisième personne *-ke* (pl. *-o*), qui est proprement celui du g. personnel. Cependant, le style poétique n'est pas sans quelques rares réminiscences du procédé, dont usent régulièrement plusieurs langues, et qui consiste à suffixer à la préposition *-a* le pronom substantif de l'objet possédé : *ndjia za-yo* leurs sentiers (aux villages *mi-dyi*).

5. En poésie, l'*u* final de *ãngu* est susceptible d'être consonnantifié devant le mot suivant, quand celui-ci commence par *a : Mol' angw akudyazi* que Mon Seigneur te récompense. — Le même *u* est susceptible d'élision, quand le mot suivant commence par *wa : mwan'ãng'wambonaye mbuzi wako katika mwẽndo (Liongo)* mon fils vois-tu ta chèvre dans la marche ; *mwan'ãng'wa mêma* mon fils de bien.

mume 'ãngu mon mari ; *mke 'ako* ta femme.

Dans *wèn'etu* nos enfants, *wèn'enu* vos enfants, expressions poétiques, il y a assimilation de la première voyelle à la seconde (*wèn'* pour *wân'*).

3° Pour les mêmes noms en conversation, pour presque tous les noms en poésie, il existe une forme encore plus abrégée des locutions possessives de la deuxième et de la troisième personne du singulier. Elle est ici réduite au préfixe d'accord joint à la voyelle finale de la locution complète. La réunion de ces éléments extrêmes, dont le premier est encore parfois abrégé (aphérésé) avec certains mots usuels, forme un suffixe qu'on ajoute au substantif. Les abréviations usitées sont les suivantes :

de *wako*	en	*-wo* ou *-o*	de *zake*	en	*-ze* (G. *ẓe*)
» *yako*	»	*-yo*	» *vyake*	»	*-ve*
» *lako*	»	*-lo*	» *pake*	»	*-pe*
» *zako*	»	*-zo* (G. *ẓo*)	» *kwake*	»	*-kwe* ou *-ke*
» *wake*	»	*-we* ou *-e*	» *mwake*	»	*-mwe*
» *yake*	»	*-ye* ou *-e*	» *yao*	»	*-o*
» *lake*	»	*-le*			

baba-o leur père, ton p. (moins usité) ; *baba-ye* ou *baba-e* son p. ;

babu-zo (G. *babu-ẓo*) tes ancêtres ;

mama-o leur mère, ta m. (moins usité) ; *mama-ye* ou *mama-e* sa m. ;

mume-wo, mume-o (G. *mvuli-o*) ton mari ; *mume-we* (G. *mvuli-we*) son m. ;

mke-wo, mke-o (G. *muke-o* ou *muke-we*[1]) ta femme ; *mke-we* (G. *muke wake*) sa f. ;

mwana-o (pl. *wâna-o*) ton fils, ta fille ; *mwana-we, mwana-e* (*wâna-we*) son f. ;

ndugu-yo (Am. G. *ndʳû-we*) ton frère, ta sœur, pl. *ndugu-zo* (Am. *ndʳû-zo*, G. *ndʳû-ẓo*) ; *ndugu-ye* (Am. G. *ndʳû-ye*) son frère, sa sœur, pl. *ndugu-ze* (Am. *ndʳû-ze*) G. *ndʳû-ẓe*) ;

uso-we sa figure ; *wèma-we* sa bonté ; *mapana-ye* sa largeur ; *èzi-ye, èzi-e* sa puissance ; *ua-le* sa fleur ; *vituko-ve* (Am. *zituko-ze*, G. *ẓitçuko-ẓe*) ses émotions ;

mlãngoni-pe à sa porte ; *kudyibu-kwe, kudyibu-ke* sa réponse ;

tçuoni-mwe dans son livre ; etc., etc.

La finale *a* de quelques noms très usuels est changée en *i*, par assimilation avec l'*y* des suffixes *-yo, -ye* :

babi-yo (pour *baba-yo* qui est injurieux) ton père ; *babi-ye* son père ;

mami-yo (pour *mama-yo* injurieux) ta mère ; *mami-ye* sa mère ;

kaki-yo (pour *kaka-yo*) ton frère ; *kaki-ye* son frère ;

dadi-yo (pour *dada-yo*) ta compagne ; *dadi-ye* sa compagne.

1. *muke-we* litt. femme (à) toi.

Sur le modèle des expressions précédentes, l'analogie a produit *umbi le* (pour *umbo-le*) sa forme. Le *Kigunya* seul dit, sans changement, *nvumbo-le*.

Les deux expressions *mamae* ou *mamiye*, *babae* ou *babiye*, quand elles sont immédiatement suivies du nom de l'enfant, peuvent s'abréger en *mame, babe* : *mame mtoto* sa mère (à l') enfant = la mère de l'enfant ; *babe Sefu* son père (à) Joseph = le père de Joseph.

4° Pour la première personne, au singulier (très rarement au pluriel), la poésie permet avec quelques mots une autre abréviation qui ne conserve de la locution possessive que la première syllabe, soit *-wa* pour *wãngu*, *-ya* pour *yãnga*, *-za* pour *zãngu*, *-we* pour *wetu* :

mwãndani-wa mon compagnon, ma compagne.

ndù-wa ou *ndù-ya* mon frère, ma sœur ; *ndᵘù-wa* se dit même couramment en *Gunya*.

Moli-wa Mon Seigneur, analogue de l'Ar. *Moli-na* Notre Seigneur, de *Mola* ; *Mũng-we* Notre Dieu (pour *Mũngu-we*) ; etc., etc.

5° Au sujet de « père » et « mère », il y a encore les particularités dialectales suivantes :

a) Kigunya et Kiamu vieux style : on dit *içe wãngu* mon père, Am. *içe wetu* (G. *içe wetçu*) notre père, *içe wenu* votre père, Am. *içe wao* (G. = *içe avo*) leur père, mais

içe [1] son père ; *içe Mote* le père de Moté (litt. son père (à) Moté) : Am. *iç-o* ton père.

Baba, avec toutes ses combinaisons (V. ci-dessus), s'emploie concurremment avec *içe*, qu'il supplée au besoin.

b) Kimvita et Kiamu vieux style : *nina wake* ou simplement *nina* sa mère.

Le Kiamu a encore le doublet *nana*, qui n'est employé que dans le sens de « dame » ou « Madame » avec le possessif sous-entendu,

c) Kigunya : *mame wãngu*, ou simplement *mame* « ma mère » avec le possessif sous-entendu ;

nyo-ko [2] (pour *nya-ko* avec assimilation de la première voyelle à la seconde) ta mère ; aussi *nya-we* litt. mère (à) toi ;

inya wake ou simplement *inya* « sa mère » avec le possessif sous-entendu.
Avec le pluriel du possesseur on dit normalement : *mame wetçu* notre mère ;
mame wenu votre mère, aussi *nya-ni* litt. mère (à) vous ;
mame avo leur mère, aussi *ny'avo*.

1. Le *Gunya* a encore *ço-we* ou *ço-e* par assimilation de la première voyelle au *w*.
2. Dans les dialectes du Sud *nyoko* est une expression injurieuse.

V. **Indéterminé de lieu.** — L'accord le plus employé est celui en *ku* le plus vague, puis celui en *pa* marquant la proximité sans mouvement ni pénétration à l'intérieur, et enfin, pour les cas spéciaux où l'on veut désigner l'intérieur, celui en *mu*. On considère le plus souvent comme sous-entendu *nyumba-ni* à la maison, *mdyi-ni* au village, ou *pahali* endroit :

Kwãngu chez moi (à la maison de moi, vers, à, en moi) avec mouvement, ou sans mouvement et d'une manière vague, à, vers, sur, en, pour moi ;

pãngu chez, près de, à côté de moi (sans mouvement) ;

mwãngu en moi, en mon intérieur ;

kwenu kuna (ou *pana* ou *muna*) *migõmba tele* chez vous il y a beaucoup de bananiers.

Les formes du pluriel *kwetu, kwenu, kwao,* s'emploient avec un sujet au singulier dans le sens de « chez les nôtres, chez les vôtres, chez les leurs, au pays (de nous, de vous, d'eux), chez soi » :

fulani amèfika kwao un tel est arrivé chez les siens, litt. chez eux.

VI. **Indéterminé neutre.** — On sous-entend le plus ordinairement l'un des mots *kitu* chose, *mali* bien, *mãmbo* affaires :

Nipe tçãngu, twaa tçako donne-moi le mien, prends le tien (s. ent. *kitu*) ;

Ya baba si yetu sisi les (affaires *mãmbo*) de (notre) père ne sont pas (les) nôtres.

VII. **Combinaison de la copule avec la locution possessive.** — La copule *ni* « c'est », dont nous avons déjà constaté V. p. 78, la fusion intime avec la préposition *-a* « de » sous les deux formes *mbwa* et *nda*, répète les mêmes combinaisons avec la locution possessive, pour donner *mbwãngu, mbwako,* etc. d'une part, *ndãngu, ndake,* etc. de l'autre. *Mbwãngu* « c'est le mien ou la mienne » est pour *ni wãngu* (V. p. 31) ; et ainsi de *mbwako, mbwake,* etc. *Ndãngu* est communément pour *ni yãngu* (V. p. 33) ; mais on le trouve aussi dans les textes pour *ni lãngu, ni zangu* et *ni ʒãngu.*

Ces expressions copulatives sont courantes dans les dialectes *Kiamu, Kigunya* et *Kingozi ;* elles sont comprises, mais non usitées dans les autres dialectes :

Mtumwa mbwa nani ? — *mbwãngu,* de qui est cet esclave ? — c'est le mien ;

Mali hiyo ndenu nyinyi ce bien c'est le vôtre (à) vous ;

çamba ndako (le) champ c'est le tien.

Pronom substantif en fonction de relatif.

Le relatif est le suppléant d'un antécédent, qui ayant un rôle à remplir dans deux propositions corrélatives, se fait représenter par un pronom dans la seconde. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'en swahili le relatif ne soit autre chose qu'une des formes du pronom substantif, que par exemple,

Crains Dieu qui voit tout *mtçe Mũngu aona*-**ye** *yote*

y soit l'équivalent de « crains Dieu lui voit tout » = « le voit tout ».

L'adaptation d'une forme du pronom substantif à la fonction de pronom relatif est réalisée par la position spéciale qu'on lui donne, en postposant le pronom au premier élément verbal déterminé par le sujet préfixé, c'est-à-dire au verbe principal dans les temps simples (*a-ona*-**ye** lui qui voit), à son auxiliaire dans les temps composés (*a-li*-**ye** *ona* lui qui fut voir = lui qui vit).

La première et la seconde personne n'ont pas de relatif qui leur soit propre : elles empruntent, comme en français, celle de la troisième.

Les suffixes du pronom substantif faisant fonction de relatif pour les deux nombres, dans les différentes classes de substantifs, sont ceux que nous avons déjà vus employés en combinaison avec *na* et avec *ndi* V. p. 112.

Tous les temps de la conjugaison, soit affirmative, soit négative, n'admettent pas le relatif. Ceux qui prennent le relatif sujet reçoivent aussi le relatif complément : ce sont tous et uniquement des temps de l'indicatif, à savoir

1° L'indicatif indéfini affirmatif, le seul temps qui suffixe le relatif au verbe principal : *mimi ni-lima*-**ye** moi qui cultive ;

2° Le présent actuel affirmatif (en *na*) : *mti u-na*-**o** *ãnguka* (l')arbre qui tombe ;

3° Le passé affirmatif : *mawe ya-li*-**yo** *vũndjika* (les) pierres qui sont ou qui ont été cassées ;

4° Le futur composé : *vitu vi-taka*-**vyo** *faa* (les) choses qui serviront ;

5° Le présent et passé indéfini négatif : *inzi i-si*-**yo** *uma* (une) mouche qui ne pique pas.

Relatif sujet.

Le tableau suivant des pronoms relatifs sujets n'est que la répétition des pronoms substantifs suffixes de première série, V. p. 110.

SINGULIER : qui, lequel, laquelle.

I. g. pers.	*m-tu*	*-ye, -e, -o* (Am. G. *-o*, rarem. *-e* ou *-ye*)
II. g. sp.	*m-ti*	*-o*
III. g. abstr.	*u-kuu*	*-o*
IV. g. extr.	*u-goe*	*-o*
V. g. c.	*in-zi*	*-yo* (G. *-yo, -o*)
VI. g. n.	*dyi-we*	*-lo* (G. *-lo, -o* avec l'auxiliaire)
VII. g. m.	*ki-tu*	*-tço* (P. *-kyo*)

PLURIEL : qui, lesquels, lesquelles.

I. g. pers.	*wa-tu*	*-o* (G. *-o, -vo*)
II. g. sp.	*mi-ti*	*-yo*
III. g. abstr.	*ma-kuu*	*-yo* (G. *-yo, -o*)
VI. g. n.	*ma-we*	*-yo* (G. *-yo, -o*)
IV. g. extr.	*n-goe*	*-zo* (G. *-zo*)
V. g. c.	*in-zi*	*-zo* (G. *-zo*)
VII. g. m.	*vi-tu*	*-vyo, -vo*
(Am.	*zi-tu*)	*-zo*
(G.	*zi-tçu*)	*-zo*

SINGULIER et PLURIEL :

VIII. g. loc. *pahali*	*hapa* ici	*-po*
	huku là	*-ko*
	humu ici dedans	*-mo*

Les indigènes négligent parfois l'accord, se contentant d'employer *-o* pour les deux nombres dans toutes les classes.

Si on fait exception pour la forme *-ye* de la troisième personne du sing. du g. pers., on peut considérer le pronom relatif et avec lui le pronom substantif de la troisième personne, comme composé du radical *-o* [1] prenant pour ses différents accords les préfixes pronominaux d'accord, les mêmes qui servent à déterminer *-a* « de » et *-ote* « tout ».

Relatif complément.

Les suffixes indiqués au tableau précédent du relatif sujet servent encore, sans aucun changement de position et dans les mêmes temps du verbe, à exprimer le relatif complément, soit direct, soit indirect. Il suffit, pour empêcher de prendre un relatif complément pour un relatif sujet, que le relatif jouant le rôle de complément puisse être distingué du sujet du verbe, soit par le nombre, soit par un genre différent.

Cette manière de figurer le relatif complément est la plus simple,

1. *o* qui n'est peut-être pas différent de *u-* pronom subjectif singulier troisième personne du g. pers. S'il en est ainsi, *o* (pour *u*), une fois immobilisé dans la fonction de radical pour le pronom relatif, a été appliqué indistinctement à tous les genres et aux deux nombres. En Subiya, langue qui manque de relatif ou plutôt qui fait servir le pronom subjectif à deux fins, en fonction de pronom subjectif proprement dit et secondairement dans le rôle du relatif, il y a une tentative du procédé exposé ci-dessus en ce qui concerne le relatif de la 3e pers. du sing. du g. pers. ; celui-ci a en effet une forme propre bien authentiquement composée du pronom substantif *ye* + *u* pronom subjectif, les deux se contractant en *yo*, *muntu yo saka* (la) personne qui aime.

mais elle n'est pas l'unique. Quoique suffisante en bien des cas, elle est obligée pour plusieurs de céder la place à d'autres procédés un peu plus compliqués. De là la nécessité d'étudier trois procédés spéciaux à l'expression du relatif complément, dont l'élément premier et essentiel est toujours cependant constitué par les suffixes du pronom substantif.

I. — Le premier cas se présente toutes les fois que le relatif dépend, en swahili, de la préposition *na* signifiant « par » après un verbe passif, signifiant « avec » soit dans la composition du verbe avoir, soit après tout autre verbe. Dans ces conditions, après le relatif qui est exprimé comme il vient d'être indiqué, on ajoute à la préposition *na* la forme convenable du pronom substantif, forme, comme on le sait, identique à celle du relatif, V. p. 112 :

mboga nili-**zo** *na*-**zo** (les) légumes que j'ai, litt. que je suis avec eux ;
nili-**zo** *kuwa na*-**zo** que j'ai eus ;
nitaka-**zo** *kuwa na*-**zo** que j'aurai ;
nisi-**zo** *na*-**zo** que je n'ai pas ;
nisi-**zo** *kuwa na*-**zo** que je n'ai pas eus ;
mtu nili-**ye** *kudya na*-**ye** (la) personne avec qui je suis venu, litt. que je fus venir avec elle ;
watu nili-**o** *kudya na*-**o** (les) gens avec lesquels je suis venu ;
mbwa nili-**ye** *umwa na*-**ye** (le) chien par lequel j'ai été mordu, litt. que je fus mordu par lui.

Souvent, dans la phrase swahilie, la préposition *na* au sens de « avec » est substituée à quelqu'autre préposition du français :

L'âne sur lequel je suis venu, *punda nili*-**yo** *kudya na*-**yo** litt. que je fus venir avec lui ;
La pierre contre laquelle je me suis heurté, *dyiwe nili*-**lo** *kwaa na*-**lo** que je fus me heurter avec elle ;
Le bâton dont j'ai été battu, *fimbo nili*-**yo** *pigwa na*-**yo** que je fus battu avec lui.

II. — Élimination faite de toute proposition à laquelle le premier procédé serait applicable, le second cas convient premièrement et principalement aux relatifs désignant des êtres animés, et secondairement aux relatifs des autres classes, sauf au relatif complément indirect du g. locatif.

Ici encore le relatif en tant que relatif est exprimé comme ci-dessus par le suffixe du pronom substantif ; mais, pour mieux affirmer sa fonc-

tion de relatif complément, on le renforce en préfixant immédiatement au radical du verbe principal le pronom personnel objectif qui lui correspond pour l'accord :

*mtu ni-***m***-pokèa-***ye** (la) personne que je reçois ;
*watu ni-***wa***-pokèa-***o** (les) gens que je reçois ;
*mtu nina-***ye m***-pokèa* (la) personne que je reçois ;
» *nili-***ye m***-pokèa* que j'ai reçue ;
» *nitaka-***ye m***-pokèa* que je recevrai ;
» *nisi-***ye m***-pokèa* que je ne reçois pas, que je n'ai pas reçue.

Lorsque le relatif est d'une autre classe que celle du genre personnel, le procédé ci-dessus n'est employé que si l'on veut insister sur l'objet du verbe, comme lorsqu'on dit en français :

Les chants que j'ai entendus, *nyimbo nili-***zo zi***-sikia* (les) chants que je fus eux entendre.

Quand au contraire, il n'y a pas lieu d'attirer particulièrement l'attention sur l'antécédent du relatif, on se contente d'exprimer celui-ci de la manière indiquée au III.

III. — Le troisième procédé permet d'exprimer sans insistance spéciale le relatif pluriel du genre personnel, et le relatif singulier ou pluriel des autres classes, pour les cas où ce relatif n'est pas sous la dépendance d'une préposition *na* (V. ci-dessus I).

Il consiste purement et simplement à marquer le relatif complément par la forme habituelle du pronom substantif suffixé, sans rien ajouter de plus. Par exemple, le même *-zo*, qui est relatif sujet dans *nyimbo zili-***zo** *imbwa* (les) chants qui sont chantés, est relatif complément dans *nyimbo uli-***zo** *imba* (les) chants que tu as chantés ;

*watu nina-***o** *sèma* (les) gens dont je parle ;
*miti nili-***yo** *ãnguça* (les) arbres que j'ai abattus ;
*pahali nili-***po** *tokèa* (l')endroit d'où je suis venu ;
*dyãmbo nisi-***lo** *tẽnda* (l')acte que je n'ai pas commis.

Ce dernier procédé est le seul que l'on doive employer pour toute espèce de relatif, fût-ce même le relatif singulier du genre personnel, toutes les fois que le verbe supporte un pronom complément infixé :

*Mwana nili-***ye ku***-letèa* (l')enfant que je t'ai amené (on ne pourrait pas dire *nili-ye m-ku-letèa*) ;

morphologie

*Wapagazi nina-***o ku***-pelekèa* (les) porteurs que je t'envoie ;
*Manèno nitaka-***yo wa***-ãmbia* (les) paroles que je leur dirai.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsque le pronom personnel objectif infixé est exprimé après le relatif complément, il peut y avoir ambiguité toutes les fois que les deux pronoms sont de la même classe et du même nombre. En effet, si le sujet n'a pas déjà été clairement indiqué, on peut se demander si le relatif est complètement ou sujet, attendu que la même forme vaut pour les deux fonctions :

*uli-***ye m***-piga* traduit aussi bien « lui que tu as frappé » que « (toi) qui l'as frappé. » On évite cet inconvénient en commençant par désigner spécialement la personne que l'on a en vue :

*huyo uli-***ye m***-piga* celui que tu as frappé ;
au contraire : *wewe uli-***ye m***-piga* toi qui l'as frappé ; ou encore *wewe uli-***ye m***-piga huyo* toi qui l'as frappé celui-là.

Nota. — Par ce qui précède, on a pu se rendre compte de ce que la différence entre le relatif direct et l'indirect est uniquement marquée par le contexte, le second dépendant soit de la préposition *na*, soit d'un verbe contenant en principe le sens d'une préposition, comme les verbes directifs et certains verbes actifs :

Ndjia uliyo pitia, ndiyo hiyo niliyo dyia mwenyewe, le chemin par lequel tu es passé, c'est celui par lequel je suis venu moi-même ;
Mwenye uliye mnyima tuzo, celui auquel tu as refusé une récompense.

Relatif indéterminé.

Quand le relatif est employé d'une façon indéterminée, c'est le plus généralement à un démonstratif sous-entendu qu'il se rapporte.

I. Indéterminé au sens neutre. —

1° On sous-entend soit *hiyo* « ce » se rapportant à *nini* « quoi », soit *hayo,* « ces » se rapportant à *mãmbo* « affaires » ou à *manèno* « paroles affaires », soit *hilo* se rapportant au singulier *nèno :*

*Sikuona ili***yo** *kwiça* ou *yali***yo** *kwiça,* je n'ai pas vu ce qui est achevé ;
*Sikusikia uli***lo** *sèma,* je n'ai pas entendu ce que tu as dit.

2° On sous-entend *hivyo* « ces » se rapportant à *vitu* « choses » :

Nitafanya ulivyo sèma, je ferai « ce » que tu as dit ; mais on traduit plus librement par « je ferai comme tu as dit », en donnant à *vyo* une

valeur adverbiale, ce qui permet de l'employer même avec des verbes neutres dans le sens de « ainsi, comme, ainsi que, de la manière que » :

*Mti huu, uli***vyo** *ãnguka, haupindukani*, cet arbre, comme il est tombé, ne peut être retourné ;

Ou avec des verbes actifs devant lesquels il ne serait pas toujours commode de sous-entendre *vitu* :

*Niona***vyo,** *haifay kwẽnda lèo,* comme je vois, il n'est pas possible d'aller aujourd'hui.

Le *Kigunya* abrège régulièrement *vyo* en *vo*. formes qui sont facultatives dans les autres dialectes sauf en *Kiamu*. Ce dernier n'a ni l'une ni l'autre : il les remplace par *yo* du 1° ci-dessus : il lui donne la même valeur « ainsi, comme. »

II. **Indéterminé de lieu et de temps.** —

1° Le point de départ est l'indéterminé de lieu, sous-entendant *hapo* « là » pour le relatif *-po, huko* « là » pour le relatif *-ko,* le démonstratif *hapo huko* se rapportant soit à *pahali* « endroit », soit à *nyumbani* « à la maison », soit à *mdyini* « au village », ou à une expression locative analogue :

*Bõndeni mlima***po,** dans la vallée que vous cultivez, qu'on traduit plus commodément par « où vous cultivez », en donnant à *-po,* une valeur adverbiale « où », qui permet de l'appliquer à tous les verbes, aux verbes neutres comme aux verbes actifs :

*Ukaa***po**, *uẽnda***ko**, *utoka***ko**, où tu demeures, où tu vas, d'où tu viens (sors).

2° De la notion de lieu, le relatif *-po* est arrivé à exprimer celle de temps :

*Siku utaka***po** *maliza kazi*, le jour où tu achèveras le travail ;

Puis en donnant à *-po* une valeur adverbiale.

*Nili***po** *kudya*, quand je fus venu, lorsque je fus venu, litt. où je fus venu.

A un degré plus avancé, *-po* a été enfin employé à marquer une supposition, une condition ; il est devenu conjonction « si, comme, quand même » :

*Nisi***po** *kulipa*, si je ne te paie pas, supposé que je ne te paie pas, litt. (là) où je ne te paie pas ;

*Udya***po** *kufa*, quand même tu meurs, litt. (là) où tu meurs.

Démonstratif

Le démonstratif a trois formes fondamentales, dont chacune marque une position différente, comme le latin *hic, iste, ille,* le français celui-ci celui-là, celui là-bas.

La première, celle du DÉMONSTRATIF RAPPROCHÉ, désigne ce qui est rapproché, ce qui est près de l'orateur, ce qui est actuel, ou ce dont on parle à l'instant ;

La deuxième, celle du DÉMONSTRATIF VAGUE, rappelle ce dont on a déjà parlé, ou désigne soit ce qui est près de l'interlocuteur[1] ou ce qui n'est qu'à quelque distance de l'orateur, soit ce qui n'est ni actuel ni très ancien ;

La troisième, celle du DÉMONSTRATIF ÉLOIGNÉ, désigne ce qui est plus ou moins éloigné, dans l'espace ou dans le temps.

1. On dit *kaa huko uliko*, reste là où tu es ; on ne pourrait dire *kaa huku uliko*, ni *kaa kule uliko*.

	I. Dém. rapproché	II. Dém. vague	III. Dém. éloigné
Singulier	celui (celle)-ci, ce, cet, cette	celui (celle)-là, ce, cet, cette	celui (celle)… là-bas. ce, cet (cette)… là-bas
g. pers. *m-tu*	*huyu*[1]	*huyo*[2]	*yule*[3]
g. sp. *m-ti*			
g. abstr. *u-kuu*	*huu*	*huo*[4]	*ule*[5]
g. extr. *u-goe*			
g. c. *i[n]-zi*	*hii*	*hiyo*	*ile*[6]
g. n. *dyi-we*	*hili*[7]	*hilo*[8]	*lile*[9]
g. mod. *ki-tu*	*hiki*[10] ou *hitçi* rare	*hitço*[11]	*kile*[12] ou *tçile* rare
Sing. et plur.			
g. loc.	*hapa*	*hapo*	*pale*[13]
pahali	*huku*[14]	*huko*[15]	*kule*[16]
	humu	*humo*[17]	*mule, mle*[18]
Pluriel	ceux (celles)-ci ces, ces (celles)-ci	ceux (celles)-là ces, ces (celles)-là	ceux (celles)… là-bas, ces… (là-bas)
g. pers. *wa-tu*	*hawa*[19]	*hao*[20]	*wale*[21]
g. sp. *mi-ti*	*hii*	*hiyo*	*ile*[22]
g. abstr. *ma-kuu*	*haya*[23]	*hayo*[24]	*yale*[25]
g. n. *ma-we*			
g. extr. *n-goe*	*hizi*[26]	*hizo*[27]	*zile*[28]
g. c. *i[n]-zi*			
g. mod. *vi-tu*	*hivi*[29]	*hivyo*[30] ou *hivo*	*vile*[31]

L'élément essentiel de toutes ces formes, c'est le pronom verbal sujet. (V. p. 98, 101.)

1° Redoublé, avec affaiblissement en *h* de la consonne initiale du composé, dans le démonstratif rapproché ;

2° Redoublé avec *h* initial, plus la substitution d'un *o*[32] à la voyelle finale, dans le démonstratif vague ;

3° Non redoublé, avec suffixation de la particule *-le*[33], dans le démonstratif éloigné.

1. G. *huu*. — 2. Am. *hoyo* ; G. *hoo* ou *hoyo*. — 3. Am. *ule* ; G. *ulee*. — — 4. Am. G. *hoo*. — 5. G. *ulee*. — — 6. G. *ilee*. — — 7. G. *hii*. — 8. G. *hiyo*. — 9. G. *ilee*. — — 10. G. *hitçi*. — 11. P. *hikyo* ; Am. *hitço* ou *hiko*. — 12. G. *kilee*. — — 13. G. *apalee*. — — 14. G. *hukunu*. — 15. Am. G. *hoko*. — 16. G. *kulee*. — — 17. Am. G. *homo*. — 18. G. *mulee*. — — 19. G. *hava*. — 20. G. *havo*. — 21. G. *valee*. — — 22. G. *ilee*. — — 23. G. *haa*. — 24. G. *hao*. — 25. G. *alee*. — — 26. G. *hiẓi*. — 27. G. *hiẓo*. — 28. G. *ẓilee*. — — 29. Am. *hizi* ; G. *hiẓi*. — 30. Am. *hizo* ; G. *hiẓo*. — 31. Am. *zile* ; G. *ẓilee*.

32. Le même *o* que nous avons vu à la base du pronom relatif, p. 122.

33. *-le*, qui ajoute au démonstratif le sens de « là-bas », est identique au radical de l'adjectif archaïque *-le* ou *-re* « long, profond, éloigné », qu'on retrouve encore dans *-lefu* ou *-refu* « long », dans *kale* « anciennement ».

Dialectes de Mombasa et de Vanga. — Dans les dialectes de Mombasa et de Vanga, il y a des tendances à emprunter aux tribus voisines de l'Intérieur une autre variété du démonstratif rapproché. Comme composition, ce démonstratif se rapproche du second, dont il emprunte l'*o* final ; mais son premier élément est le même que celui du 3ᵉ démonstratif, c'est-à-dire le pronom personnel sujet sans redoublement ; entre le pronom personnel et l'*o* final, il intercale une *n* (épenthétique de soutien ? [1]) :

SINGULIER : *yuno, uno, ino, lino, kino* ;
SING. et PLUR. : *pano, kuno, muno* ;
PLURIEL : *wano, ino, yano, zino, vino.*

Forme poétique insolite. — Il existe une forme anormale et inusitée, qu'on ne trouve employée que dans certains textes poétiques et dans quelques proverbes. Celle-ci ne diffère des formes communes que par la présence d'une *s* à la place de *h* initial des démonstratifs possédant cette aspiration : *suyu* « celui-ci, celle-ci » (pour *huyu*) ; *suyo* « celui-là, celle-là » (pour *huyo*) ; *sao* « ceux-là, celles-là » (pour *hao*) ; et avec les formes emphatiques (V. ci-après, II, 1°), *suyunu, sitçino, sitçile.*

En dehors des formes précédentes du g. personnel, ont été relevées les suivantes dans les autres genres : *suu, sitçi ; sapa, sapo ; sayo :*

Ai ! Kilimwĕngu tçetu sitçi msikidyitele, ah ! ce (pauvre) monde de (chez) nous, ne placez pas votre confiance en lui.

Emploi du démonstratif comme adjectif ou comme pronom.

Le démonstratif 1° est adjectif, quand il accompagne un substantif qu'il détermine, *kidole hiki,* ce doigt ;

2° Il est pronom, quand il tient la place d'un nom, *na hitço,* et celui-là (en parlant d'un autre doigt *kidole*).

I. — Dans le premier cas, c'est-à-dire en fonction d'adjectif, le démonstratif suit ordinairement le substantif, laissant de préférence la préséance au qualificatif, s'il y en a un :

1. Le point de départ semble avoir été celle des formes archaïques à deux voyelles consécutives *uu, ii,* dont l'hiatus aurait été comblé par une *n* épenthétique, ce qui a dû donner *unu, ini.* Puis, la finale *nu* ayant pu être attribuée par analogie à tous les démonstratifs rapprochés, on a dû avoir *yunu, wanu, inu, zinu,* etc. Enfin, *yunu* « celui-ci » difficilement maintenu distinct de *yuno* « celui-là », dans les tentatives qui purent être faites pour créer un second démonstratif sur le modèle de *huyo,* sera tombé en désuétude, et *yuno* lui survivant aura emporté le sens du démonstratif rapproché.

Mlima mkubwa ule, cette grande montagne là-bas.

L'adjectif démonstratif précède bien rarement le substantif. Cette position en avant lui donne quelque chose d'emphatique, dont l'effet semble être de préciser davantage l'objet indiqué :

Huu mti wafaa kukatwa, cet arbre-ci est bon à couper.

On place toujours l'adjectif démonstratif avant le qualificatif, lorsqu'on veut sous-entendre la copule devant celui-ci. Au cas où l'on mettrait le démonstratif avant le qualificatif, sans qu'il y ait de copule sous-entendue, on devrait prononcer d'un seul trait le substantif avec ses deux adjectifs :

Mwana huyu ( ) *mwelekèvu*, cet enfant (est) intelligent, avec une très légère pause avant *mwelekèvu ;*

Mwana huyu mwelekèvu anipĕndèza, cet enfant intelligent me plaît, sans pause aucune.

On place parfois l'adjectif démonstratif avant le substantif suivi d'un qualificatif devant lequel la copule est sous-entendue, pour marquer que la qualité se rapporte exclusivement à l'objet indiqué :

Hayo matunda ( ) *mazuri*, ces fruits (sont) beaux.

II. — Dans le second cas, le démonstratif, en fonction de pronom, rappelle un substantif déjà exprimé précédemment, ou en annonce un qu'il précède immédiatement et pour lequel il supplée la copule :

Mgõmba huu una ndizi, huo hauna, ce bananier-ci a (des) bananes, celui-là n'(en) a pas ;

Hili ( ) *ua zuri*. celle-ci (est une) belle fleur.

Emploi emphatique du démonstratif.

Pour préciser ou insister davantage, on emploie le redoublement simple ou archaïque du démonstratif, dans l'une ou l'autre de ses fonctions, soit comme adjectif, soit comme pronom.

1. — Le redoublement simple est le plus employé. Il est applicable aux trois formes fondamentales, ainsi qu'à la variété en *-no :*

Mtu huyu huyu, « cette personne-ci même », ou « cette même personne », ou avec la copule sous-entendue « (c'est bien) cette personne-ci » ;

Manèno hayo hayo, ces paroles-là même, ces mêmes paroles, (ce sont bien) ces paroles-là ;

Mãmbo yale yale, ces affaires-là même, ces mêmes affaires-là, (ce sont bien) ces affaires-là.

II. — Le redoublement archaïque est moins usité, sauf au locatif pris adverbialement (V. 134, II) : on l'obtient comme il suit :

1° Devant le démonstratif rapproché, on place sa forme primitive (sans *h*) :

Mtu yuyu huyu, cette personne ci-même, cette même personne, (c'est) cette même personne.

Pour la variété en *-no*, on remplace la syllabe initiale par la forme complète du démonstratif rapproché : *huyuno, huuno, hiino, hilino, hikino, hapano, hukuno, humuno, hawano, hiino, hayano, hizino, hivino*.

2° Devant le démonstratif vague, on place également sa forme primitive :

Dyino lilo hilo, cette dent-ci même, cette même dent, (c'est bien) cette dent-ci.

On se contente parfois du premier élément, comme dans ces exemples :

Rudi kuko [1], retourne là-même.

Wanèna yayo kwa yayo (P.), tu dis toujours ces mêmes (choses), litt. ces (paroles) sur ces (paroles).

3° Pour le démonstratif éloigné, ou bien on redouble le pronom, c'est-à-dire la syllabe initiale de la forme commune, *yuyule, uule, iile, lilile*, etc. ;

ou bien l'on suffixe *-le* à la forme ordinaire du démonstratif rapproché : *huyule, huule, hiile, hilile*, etc.

Les dernières formes, *huule*, etc., manquent dans le dialecte d'Amou.

Le *Gunya* au contraire n'use guère que de ce dernier procédé, mais en supprimant l'*h* initiale : *avalē* « ceux-là même, celles-là même », et *apalē* « là-même » sont à peu près les seuls démonstratifs de ce genre qu'il emploie

Remarque sur le Dial. Gunya. — Le *Kigunya* n'admet guère le redoublement simple et le redoublement archaïque, qu'avec le locatif pris adverbialement (V. 134, II).

Pour les genres non locatifs, il a un procédé spécial qui consiste à faire précéder le premier ou le second démonstratif de la syllabe redoublée *ngugu* :

ngugu hŭ (contr. de *huu*) ;	*ngugu hŏ* (contr. de *hoo*) ;
ngugu hii ;	*ngugu hiyo ;*
ngugu hitçi ;	*ngugu hitço ;*
ngugu hava ;	*ngugu havo ;*
ngugu hizi ;	*ngugu hizo ;*
ngugu haa ;	*ngugu hao.*

1. Am. G. *koko*.

Pronom démonstratif indéterminé.

I. **L'indéterminé neutre** (ce, ceci, cela). —

Lorsque le démonstratif français « ce » est suivi d'un relatif et d'un verbe, il n'y a que le relatif qui soit rendu en swahili : il suffit à suppléer le démonstratif :

Ce qui est vrai, *ili-***yo** *kweli ;*
Ce que je veux, c'est que tu partes, *nitaka-***yo,** *ndi-***yo** *uõndoke.*

D'autre part, « ce, ceci, cela », lorsqu'ils sont sujets d'un verbe et qu'ils ne déterminent rien de précis, sont simplement rendus par le pronom verbal subjectif indéterminé (V. p. 107, 3°) :

Ce peut être vrai, **y***-a-faa kuwa kwèli.*

On a vu, p. 112, comment rendre les expressions « c'est moi, c'est toi, c'est lui, etc. » par *ndi-* + le suffixe convenable du pronom substantif :

C'est moi, *ndi-mi,* ou *ndi-yo mimi ;*
Ce n'est pas vrai, *si-yo kwèli.*

Élimination faite des cas précédents, le démonstratif « ce, cela » est exprimé soit par *hii, hiyo,* soit par *haya, hayo,* soit par *hiţo,* et en certains cas par *hivi, hivyo, vile* :

1° Le démonstratif singulier du g. commun, *hii, hiyo* [1], est le plus indéterminé, celui qui répond le mieux à « ceci, cela » du français :

Hii ni ngèma, hiyo ni mbaya, ceci est bon, cela est mauvais.

2° Le démonstratif pluriel, *haya, hayo* [2], des genres noble et abstrait, éveille toujours plus ou moins l'idée de *manèno* « paroles, affaires », ou de *mãmbo* « actions, faits, affaires » :

Sisadiki hayo, je ne crois pas cela.

3° Le démonstratif singulier du g. modal, *hiţo* [3], rappelle *kitu* « chose » :

Sitwae hiţo, ne prends pas cela.

1. *ile* n'est pas employé. — 2. G. *haa, hao.* — *yale* est inusité. — 3. *hiki* et *kile* inusités.

4° De phrases comme, *fanya hivi,* fais cela (ces choses), qu'on peut entendre dans le sens de « fais comme cela, fais ainsi », les trois formes du démonstratif pluriel du g. modal, *hivi, hivyo* ou *hivo,* et *vile,* en sont arrivées dans tous les dialectes, le *Kiamu* et le *Kigunya* exceptés, à être employées adverbialement, même après un verbe neutre ou au commencement d'une phrase, avec le sens de « comme cela, de cette façon, ainsi » :

Nasèma hivi, ou *hivyo,* ou *vile,* je dis comme ceci, ou comme cela, je dis ainsi ;

Kata hivi, ou *hivyo,* ou *vile,* coupe ainsi, comme cela ;

Inama hivi, penche-toi ainsi ;

Ikawa ou *yakawa hivi,* ou *vile,* ce fut ainsi ;

Hivyo wakataa, ainsi tu refuses ;

Hivyo, (c'est) ainsi : on dit mieux *ndivyo* en ce sens.

Aux formes précédentes on substitue très souvent les formes emphatiques simples, *hivi hivi, hivyo hivyo* ou *hivo hivo, vile vile,* ou archaïques, *vivi hivi, vivyo hivyo* ou *vivo hivo :*

Andika vivi hivi, écris ainsi ;

Vivyo hivyo katuwèzi kupita, de la sorte nous ne pouvons passer.

Dans les comparaisons, on emploie *kama vile* « comme cela » ou simplement *kama* « comme », pour correspondre à l'expression française « de même que », — et *vile vile* dans le second membre de la phrase, pour répondre à « de même » :

Kama vile dyua laanua mawīngu, vile vile uso mwèma wafumbua nyoyo, de même que le soleil chasse les nuages, de même un visage bienveillant ouvre les cœurs.

Dial. Kiamu et Kigunya. — Les formes adverviales *hivi, hivyo, vile,* sont remplacées par un terme unique *hiyao* en *Kiamu* (y compris le *Kisiyu*), *hiya* en *Kigunya.*

Comme forme adverbiale emphatique correspondante, le *Kiamu* n'a que *hiyao hiya* (= *vivi hivi* ou *vivyo hivyo* des dialectes du Sud). Le *Kigunya* possède deux termes, *yano hiya* (= *vivi hivi* ou *vivyo hivyo* des dialectes du Sud), et *yavule-avule* ou *avule-avule* (= *vile vile* des mêmes dialectes) :

Ndriyo hiyao (Am.) = *ndriyo hiya* (G.), c'est cela, c'est ainsi ;

Nanèna hiyao (Am.) = *nanèna hiya* (G.), je dis ainsi, je dis comme cela ;

Yavule avule tçotço huharibu nguvo, yavule avule ukaçarati huharibu moyo (G.), comme la boue gâte les habits, de même le libertinage gâte le cœur.

Il est à noter que les deux dialectes usent largement de leurs démonstratifs adverbiaux. On ne dit presque pas une phrase, sans la terminer à *Amu* par *hiyao* « comme cela », au pays *Gunya* par *hiya*. Un usage analogue se remarque à Pemba, où l'on entend, dans les mêmes circonstances, une sorte d'interjection interrogative *hoyoni !* (sans doute pour *huyo ni ?* « celui-là ? » : *nakwĕnda pwani, hoyoni !* je vais au bord de la mer, oh !

II. L'indéterminé de lieu. —

Le démonstratif de lieu joue le double rôle de pronom et d'adverbe :

hapa ici, ici-près, y (sans mouvem.) ;	*hapo* là-près, là, y (sans mouvem.), près de toi ou de lui.	*pale*[1] là-bas (près de tel endroit, sans mouvem.) ;
huku[2] ici, y (avec mouvem., ou d'une manière vague dans les environs) ;	*huko*[3] là, y (avec mouvem., ou près de toi ou de lui, ou à q. q. distance) ;	*kule*[4] y, là-bas (avec mouvem., ou d'une manière vague) ;
humu ici dedans, y (à l'intérieur) ;	*humo*[5] y, là-dedans ;	*mule, mle*[6] là-bas dedans.

Kaa hapa, demeure ici (sous-ent. *pahali* « endroit » ou un nom quelconque d'endroit) ; litt. demeure (endroit) celui-ci ;
Pita pale pa Mzũngu, passe là-bas chez l'Européen, litt. passe (endroit) là-bas de l'Européen ;
Kuko utoka-ko, là d'où tu sors ;
Natoka huko, je viens de là, j'en viens ;
Pale pa-na-po moto, là-bas où il y a du feu, litt. là-bas qui est avec du feu ;
Rudi huku, reviens ici ;
Kule kuzuri, là-bas c'(est) beau ; *hapa pèma* ou *kwèma*, ici c'(est) bon.

Les formes emphatiques par redoublement archaïque :

papa hapa,	*papo hapo, papo*,	*papale* (inusit.)[7]
kuku huku,	*kuko huko, kuko*[8],	
mumu humu,	*mumo humo, mumo*[9],	

sont généralement plus employées que les formes à redoublement simple :

1. G. *apalē*. — 2. G. *hukunu*. — 3. Am. G. *hoko*. — 4. G. *kulē*. — En poésie, *kule* devient parfois synonyme de *mbali* loin. — 5. Am. G. *homo*. — 6. G. *mulē*.
7. G. *apalē* (us.). — 8. Am. G. *koko hoko, koko*. — 9. Am. G. *momo homo, momo*.

hapa hapa,	*hapo hapo,*	*pale pale*[1],
huku huku,	*huko huko*[2],	*kule kule,*
humu humu,	*humo humo*[3],	*mule mule*[4], *mle mle.*

Ces formes[5] ajoutent la valeur de l'adjectif « même » au sens du pronom démonstratif simple :

Papa hapa kwetu, ici-même chez nous ;

Kuko huko mdyini kwao, kuna mbuzi, là-même au village chez eux il y a des chèvres.

On a vu, 113, 1°, comment rendre les expressions « c'est ici, c'est là » par *ndipo, ndiko, ndimo.*

Nota I. — Les formes pronomino-adverbiales réduites *-po, -ko, -mo,* (abrégées de *hapo, huko, humo*), jouent le rôle de suffixes adverbiaux répondant au sens des adverbes français « là, y », soit après les pronoms subjectifs en fonction de copule (V. 105, 2°), soit à la fin du v. *ku-wa* « devenir » au sens de « être », soit après le v. être défectif *-li* :

*Ni-***po** (ou plus rarem. *nili-***po**) j'y suis (ici, auprès), *ni-***ko** j'y suis (au sens vague) ; *ni-***mo** j'y suis (à l'intérieur) ;

*Nimèkuwa-***po** j'y ai été (auprès, vers, à cet endroit) ; *nimèkuwa-***ko** j'y ai été (sans bien préciser) ; *nimèkuwa-***mo** j'y ai été (dedans).

Nota II. — Un autre suffixe, *-pi*[6] « où ? » remplit les mêmes fonctions que *-po, -ko, -mo,* après les pronoms subjectifs des troisièmes personnes, ainsi qu'à la fin des verbes autres que le verbe être :

*Yu-***pi** ? « où est-il (elle) ? » souvent pris au sens de « lequel, laquelle ? » ;

*Atoka-***pi** ? d'où sort-il (elle) ?

III. **L'indéterminé de temps.** —

Celles des formes du démonstratif de lieu, qui font en même temps fonction de démonstratif et d'adverbe de temps, au sens de « là, alors », sont :

hapo,

huko,

rarement *pale,* et encore plus rarement *kule :*

Hapo *tuli-po kuwa na ndjaa,* alors que nous avions la famine ;

Zamani za **hapo** (ou moins bien **huko**), (au) temps d'alors ;

Pale *uli-po kuwa mkubwa wetu,* alors que tu étais notre chef.

1. G. *apalē.* — 2. Am. G. *hoko hoko.* — 3. Am. G. *homo homo.* — 4. G. *mule mule* seulement. — 5. Auxquels il faut joindre, pour la 1re col., les variantes suivantes : Mv. *pano pano, hapano.* — Mv. *kuno kuno* (G. *kunu kunu*), *hukuno* (G. *hukunu*). — Mv. *muno muno* (G. *munu munu*), *humuno,* — 6. *pi* pourrait être une contraction de *pa-i,* forme abrégée de *pa-ni* ? « là quoi ? là quel (est-ce) ? » *pi* sert encore à former le pseudo-adverbe *wapi ?* (G. *kwapi ?* où ? où (est-ce) ?, abréviation de *upãnde wa-pi* ? côté de quoi ? quel côté ?

à voir

Pronoms et adjectifs interrogatifs

I. — Pronoms interrogatifs.

nini ? quoi ?

Nini ? invariable « quoi ? que ? », parfois remplacé par *-ni ?* suffixé au verbe et à quelques autres mots [1] :

Wataka nini ? ou *Wataka-ni ?* [2] que veux-tu ?
Kuna nini ? qu'y a-t-il ?
Kama nini ? ou *Kama-ni ?* comme quoi ?
Kwani ? ou *Kwa nini ?* pourquoi ?

Le *Kiamu* abrège souvent *nini ?* en *nni ?*

Nota. — Au sens de *kwani ?* on emploie aussi parfois *mbona ?* [3] « pourquoi ? », surtout dans une réponse contradictoire, c'est-à-dire en opposition à un verbe négatif : *mbona siweze ?* pourquoi ne suis-je pas capable ?

nani ? qui ?

Nani ? invariable « qui ? », ne peut désigner que des personnes.

Le *Kiamu* et le *Kigunya* ont pour correspondant *nyani ?* invariable, ou avec pluriel facultatif Am. *wani ?* G. *mbani ?*

Kwa nani ? [4] chez qui ? par qui ?
Asèma nani ? [5] qui parle ? litt. il parle qui ? — ou, il dit qui ? il parle de qui ?
Amèpita nani ? [6] il est passé qui ? *Nani aliye pita ?* [7] qui a passé ?
Wanamwita nani ? [8] qui appellent-ils ?
Ya nani [9] *mizigo hiyo ?* de ou à qui (sont) ces charges ?

1. *ni* litt. « quelque chose, quoi » ; cf. l'expression *sina ni*, je n'ai pas quelque chose, = je n'ai rien. *Nini*, réduplicatif de ce même *ni*.
2. G. *waõmba nini ?* ou *waõmba-ni ?*
3. *Mbona* (pour *mboni* qui se dit encore en *Kigunya* avec *mbona*), semble être l'altération de *mbwa-ni ?* « quoi ? » de plusieurs langues voisines, *Zigua, Bonde*, etc. *Mbwa-ni* serait la crase de *ni... wa ni ?* avec un substantif sous-entendu comme *mwiko* prohibition, ou *uzuio* empêchement, litt. « c'est pour quoi ? »
4. Am. G. *kwa nyani ?* — 5. Am. G. *Anèna nyani ?* — Au sens de « qui parle ? » on dirait ausi *Nani asèma ?* — 6. ou *Nani amèpita ?* qui a passé ? — Am. *Amèpita nyani ?* G. *ãndopitça nyani ?* — 7. Am. *Ni nyani alio pita*. G. *Ni nyani alio pitça ?* — 8. Am. *Wamwita nyani ?* G. *Wamwitça nyani ?* — 9. Am. G. *Ya nyani*.

dye? que? comment?

Dye? suffixe « que? quoi? » après un verbe actif, par exclamation « comment? » après un verbe neutre, ou *dye?* isolé et exclamatif « quoi? comment? hein? » soit après, soit avant un substantif, un pronom, un adverbe.

A *dye? -dye?* correspond *iye? -iye?* ou *-e?* en *Kiamu, iye?* ou *-iye?* en *Kigunya*[1].

Ntafányadye?[2] que ou comment ferai-je?

Waonadye?[3] que vois-tu? ou que penses-tu?

Ntakwēndadye?[4] comment irai-je?

Kwadye?[5] pourquoi? employé parfois au sens exclamatif, à la place de *Kwani?*

Huyu dye? ou *dye huyu?*[6] celui-ci quoi? ou celui-ci, hein?

Ubao huu dye?[7] cette planche-ci, hein?

Dye! hutaki?[8] comment! tu ne veux pas?

Pronom interrogatif avec la copule.

Devant *nini?* et *nani?* la copule (*ni*) est souvent exprimée ou sous-entendue.

Le *Kiamu* et le *Kigunya* l'omettent rarement devant *nyani?*

Nini? ou *N'nini* (pour *ni nini*)? qu'est-ce?

Kwani? ou *Ndiyo kwani?* pourquoi est-ce?

Hitço nini? ou *Hitço n'nini?* qu'est-ce cela?

N'nini uliyo nèna? qu'est-ce que tu as dit?

Nani? ou *N'nani?*[9] qui est-ce?

Hawa n'nani?[10] quels sont ceux-ci?

N'nani walio kudya?[11] quels sont ceux qui sont venus?

Wewe n'nani? ou *Wewe u nani?*[12] toi qui es-tu?

Nyinyi mu nani?[13] vous qui êtes-vous?

Mũngu nani?[14] qu'est-ce que Dieu?

1. Il y a quelque vraisemblance que *dye* ?(cf. *iye?* du *Kiamu*) puisse tirer son origine de la combinaison de *ni?* « quoi? » avec l'exclamation *a!*

2. Am. G. *Ntafanya iye?* — 3. Am. G. *Waona iye?* ou Am. *Waonae?* — 4. Am. G. *Ntakwēnda iye?* — 5. Am. G. *Kwa iye?* — 6. Am. *Huyu iye?* G. *Huu iye?* — 7. Am. *Ubao huu iye?* G. *Uvavo huu iye?* — 8. Am. G. *Iye! hutaki?*

9. Am. G. *Ni nyani?* ou *N'nyani?* — 10. Am. *Hawa ni nyani?* ou *Hawa wani?* — G. *Hava ni nyani?* ou *ni mbani?* — 11. Am. *Ni wani walio kuya?* G. *Ni mbani walio kuya?* — 12. Am. *Wewe n'nyani?* ou *u nyani?* G. *Uwe n'nyani?* ou *u nyani?* — 13. Am. *Nyinyi mu nyani?* G. *Ini mu nyani?* — 14. Am. G. *Mũngu 'nyani?*

II. — Adjectifs interrogatifs.

I. Avec le suffixe *-ni ?* quoi ?

lini ? quand ?

Lini ? quand ? (pour *dyua lini ?* soleil quand ? c'est-à-dire quel jour ? ou quelle heure ?)

Utakudya lini ? tu viendras quand ? = quand viendras-tu ?

gani ? quel ?

Gani ?[1] invariable, après un substantif, « quel ? quelle ? quels ? quelles ? » au sens de « quelle espèce ou sorte de ? quel genre de ? »

Mtu gani ? quelle personne ? *Watu gani ?* quelles personnes ?
Siku gani ? quel jour.
Kadiri gani ? quelle valeur ? = combien. *Kiasi gani ?* quelle évaluation ? = combien.
Gani ? peut encore s'employer avec un sens exclamatif, comme en français : *Mãmbo gani !* quelles affaires ! *Furaha gani !* quelle joie !

II. Avec le suffixe, *-pi ?* où ?

-pi ? où ?

-pi ? préfixé des différentes formes du pronom subjectif de la 3e personne, « quel ? quelle ? lequel ? laquelle ? » ; et en donnant au préfixe la valeur de la copule, « où est-il ? où est-elle ? »

g. pers.	*m-tu*	*yu-pi ?*[2]	g. pers.	*wa-tu*	*wa-pi ?*[3]
g. sp.	*m-ti*		g. sp.	*mi-ti*	*i-pi ?*
g. abstr.	*u-kuu*	*u-pi ?*	g. abstr.	*ma-kuu*	*ya-pi ?*[4]
g. extr.	*u-goe*		g. n.	*ma-we*	
g. c.	*i[n]-zi*	*i-pi ?*	g. extr.	*n-goe*	*zi-pi ?*
g. n.	*dyi-we*	*li-pi ?*	g. c.	*i[n]-zi*	
g. mod.	*ki-tu*	*ki-pi ?*	g. mod.	*vi-tu*	*vi-pi ?*[5]

g. loc. *pahali* } *wa-pi ?*[6] employé adverbialement dans le sens de « où ? »

1. *Gani ?* = *dyani ?* en *Kisiyu*. — *Gani ?* forme pétrifiée avec *ga* pour *ya*, de *ya ni ?* « de quoi ? »
2. Am. G. *u-pi ?* — Dans les dial. P. Am. G., on dit encore *ni u-pi ?* « quel est-il ? » — 3. G. *Vatçu va-pi ?* — 4. G. *a-pi ?* — 5. Am. *Zitu zi-pi ?* — G. *ẕitçu ẕipi ?*
6. La forme correspondante *lwa-pi ?* dans une langue très voisine, le Nyika. autorise l'hypothèse d'un substantif sous-entendu en *u-*, comme *u-pãnde* « côté ». *Wapi ?* serait, en ce cas, pour *upande wa-pi ?* « côté quel ? de quel côté ? »

-pi? en tant qu'adjectif se place normalement après le substantif; mais, lorsqu'il prend la fonction de copule, il se met indifféremment avant ou après :

Miti ipi ? quels arbres ? *Miti ipi?* ou *Ipi miti ?* les arbres où (sont)-ils ?
Miti ipi munayo taka ? quels (sont), où (sont) les arbres que vous voulez ?
Yupi mtu (ou *mtu yupi*) *atakaye kazi?* où est la personne qui veut du travail ?

Vipi ? est très rarement pris adverbialement, au sens de « de quelle manière ? par quel moyen ? comment ? *Wadyua vipi ?* sais-tu comment ? *Kama vipi ?*[1] comment ? comment est-ce ?

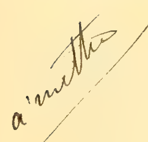
Le locatif *wapi ?* s'abrège parfois en *api?* dont l'*a* initial s'élide après un verbe à un temps en *-a : una kwẽnda'pi?* où vas-tu ? — Au lieu de la forme complète *wapi ?* le *Kigunya* dit *kwa pi ?* En *Kimrima* on entend parfois *pi-ko ?* « où là ? » *Una kaa piko ?* où demeures-tu ? *Una toka piko ?* d'où sors-tu ?

-ngapi ? combien ?

-ngapi?[2] « combien ? quel, au sens de combien ? » prend le même préfixe nominal d'accord et la même place devant le substantif, que les adjectifs qualificatifs et numéraux :

Watu wã-ngapi ?[3] combien de personnes ?
Miti mi-ngapi ? combien d'arbres ?
Makuu, mawe mã-ngapi ? combien de grandeurs, de pierres ?
Ngoe, inzi, ngapi ou *nyi-ngapi ?*[4] combien de crochets, de mouches ?
Vitu vi-ngapi ?[5] combien de choses ?
Pahali pã-ngapi ? combien d'endroits ?

Il y a des cas, où l'accord du singulier est possible, comme dans : *Lèo mwõngo mu-ngapi?* aujourd'hui quelle décade ? = dans quelle décade de la lune sommes-nous ?



Pronoms et adjectifs indéfinis

-ote, tout.

-ote « tout », pronom ou adjectif, est usité aux deux nombres, mais surtout au pluriel pour des noms de personnes ou de choses qui se

1. G. *Kama ipi ?*
2. *Ngapi?* pourrait être composé de la rac. *nga* ou *inga* « égal, comme », et de *-pi ?* « où ». Cf. *Swahili : ku-linga* « égaliser », *Zigua : nga* « comme ».
3. G. *Vatẹu vã-ngapi ?* — 4. *nyi-ngapi ?* est plus usitée dans les dialectes du Nord. — 5. Am. *Zitu zi-ngapi ?* — G. *ẓitẹu ẓi-ngapi ?*

comptent. Il reçoit l'accord pronominal, c'est-à-dire la forme convenable du pronom substantif préfixé :

g. pers.	*m-tu*	*w-ote*
g. spec.	*m-ti*	*w-ote*
g. abstr.	*u-kuu*	*w-ote*
g. extr.	*u-gwe*	
g. c.	*i[n]-zi*	*y-ote*
g. n.	*dyi-we*	*l-ote*
g. mod.	*ki-tu*	*tç-ote* [1]

g. pers.		*sisi*	*s-ote, w-ote* [2]
		nyinyi	*ny-ote, w-ote* [3]
		watu	*w-ote* [4]
g. spec.		*mi-ti*	*y-ote*
g. abstr.		*ma-kuu*	*y-ote*
g. n.		*ma-we*	*y-ote*
g. extr.		*n-goe*	*z ote*
g. c.		*i[n]-zi*	*z ote*
g. mod.		*vi-tu*	*vy-ote, v-ote* [5]

g. loc.	*pahali*	*hapa*	*p-ote*
		huku	*k-ote*
		kumu	*mote*

Wote wamèkudya, tous sont venus, toutes sont venues.

La place de *-ote* employé adjectivement est régulièrement soit après un substantif, soit après un pronom isolé ou incorporé au verbe, subjectif ou objectif ;

Maua yote, toutes les fleurs ;
Wao wote, eux tous, elles toutes ;
Tu sote hapa, nous sommes tous ici ;
Tw*ĕnde sote* [6], allons tous ;
*Amè-***tu***-ita sote*, il nous a appelés tous.
Wa-mèkudya wote, ils (elles) sont venus tous (venues toutes) ;
Ndege yote atuaye hapo apigwa, tout oiseau qui se pose là est frappé.

Il ne vient même qu'en tout dernier lieu, après tous les autres adjectifs ; mais il précède l'attribut, dans le cas où la copule est exprimée ou sous entendue entre lui et un qualificatif ou un déterminatif :

Niletèe matunda yãngu yote, matunda yãngu mabivu yote, apporte-moi tous mes fruits, tous mes fruits mûrs ; mais,
Matunda yako ( ) *yote mabitçi*, tes fruits (sont) tous mûrs ;
Matunda mabivu yote ( ) *yako*, tous les fruits mûrs (sont) à toi.

« Tous absolument » se rend par *-ote pia*, ou même par *pia* tout court

1. P. *ky-ote*. — 2. G. *s-ute, v-ote*. — 3. G. *v-ote*. — 4. G. *v-ote*. — 5. Am. *z-ote*. G. *z-ote*.

6. Au lieu de cette expresssion *twĕnde sote*, le ***Kihadimu***, le ***Kipĕmba*** et le ***Kigunya*** disent *tw-ĕnde t-ote*, donnant pour préfixe à *-ote*, non la consonne initiale du pronom substantif *sisi*, mais celle du pronom subjectif *tw-*. Par ailleurs, ces mêmes dialectes usent peu ou pas des formes *sote, nyote*, qu'ils remplacent par *wote* (G. ***vote***).

lorsqu'on peut sous-entendre *-ote* : *Waite watoto wote pia*, ou *Waite watoto pia*, appelle tous (les) enfants.

-ote pamodya, tous ensemble : *Mèno yote pamodya*, toutes les dents ensemble.

-ote -wili, tous deux, tous les deux, l'un et l'autre : *Wote wawili wamètoka*, tous deux sont sortis.

-o -ote, quiconque.

-o -ote, c'est-à-dire *-ote* précédé, devant son préfixe d'accord, du proclitique convenable (V. p. 108, 3°) du pronom substantif, proclitique qu'on sait être identique à la forme pleine du relatif sujet, forme une locution pronominale répondant pour le sens au français « quiconque, quelconque, tout ce qui, tout ce que ». Accompagnée d'une négation, cette même locution traduit « aucun, nul ».

g. pers.	*m-tu*	*ye yote*[1], ou *wo wote* (inus.)	g. pers.	*wa-tu*	*wo wote*[3]
g. spec.	*m-ti*	*wo wote*	g. spec.	*mi-ti*	*yo yote*
g. abstr.	*u-kuu*	*wo wote*	g. abstr.	*ma-kuu*	*yo yote*
g. extr.	*u-goe*	*wo wote*	g. n.	*ma-we*	*yo yote*
g. c.	*i[n]-zi*	*yo yote*	g. extr.	*n-goe*	*zo zote*[4]
g. n.	*dyi-we*	*lo lote*	g. c.	*i[n]-zi*	*zo zote*[4]
g. mod.	*ki-tu*	*tço tçote*[2]	g. mod.	*vi-tu*	*vyo vyote, vo vote*[5]

g. loc. *pahali*	*hapo*	*po pote*
	huko	*ko kote*
	humo	*mo mote*

1° *-o -ote* est tantôt pronom, tantôt adjectif. Dans ce dernier cas, il suit normalement le substantif auquel il se rapporte :

Niletèe kitu tço tçote, apporte-moi quelque chose, litt. chose quelconque ;
Hapana mtu wo wote, il n'y a aucune personne ;
Ye yote atakaye kana, atangodya hapa, quiconque niera, attendra ici.
On voit, par ce dernier exemple, que l'emploi de *-o -ote* « quiconque » ne dispense pas d'avoir encore recours au pronom relatif avec le verbe.

2° A l'indéterminé, on a les formes :

Yo yote (s.-ent. *manèno* « paroles, faits », ou *mãmbo* « actions, faits », ou *nini hii* « ce quelque chose ») ;

1. G. *yo yote*. — 2. P. *kyo kyote*. — 3. G. *vo vote*. — 4. G. *ẓo ẓote*. — 5. Am. *zitu zo zote* ; G. *ẓitçu ẓo ẓote*.

Lo lote (s.-ent. *nèno* « parole, fait » ;
Tço tçote (s.-ent. *kitu* « chose » :
Po pote et *Ko kote* (s. ent. *pahali hapo* ou *pahali huko* « cet endroit » :

Nitakupa tço tçote utakatço taka, je te donnerai tout ce que tu voudras ;
Sikai po pote, je ne demeure nulle part ; *ẽnda ko kote*, va n'importe où.

3° *-wa-o -ote*, ou *-wa-o -o -ote* « quel qu'il soit », c'est-à-dire *-ote* ou *-o -ote* précédé de la forme relative de l'indicatif indéfini du verbe *kuwa* « devenir, être » :

Mtu a-wa-ye w-ote, ou *mtu a-wa-ye ye y-ote*, une personne quelle qu'elle soit ;

Kitu ki-wa-tço tço tç-ote, une chose quelle qu'elle soit.

Dans la locution précédente, on supprime parfois le pronom relatif, lorsqu'il s'agit d'un nom de chose : *ãngalia uniletèe kitu ki-wa tço tçote*, fais attention de m'apporter (litt. que tu m'apportes) quoique ce soit.

killa, chaque.

Killa ou *kulla*, expression arabe devenue en swahili un véritable pronom-adjectif avec la signification de « chaque, tout ».

1° Au sens de « chaque », *killa* est presque toujours employé adjectivement. Au contraire des vrais adjectifs swahilis, il précède alors le substantif auquel il se rapporte :

Killa mtu, chaque personne, chacun ; *killa kitu*, chaque chose ;
Mpeni killa mpagazi haki yake, donnez à chaque porteur son dû.

Killa est susceptible d'être employé concurremment avec le relatif indéterminé :

Killa uli-lo sèma, toute (parole *nèno*) que tu as dite, = tout ce que tu as dit ;
Killa uẽnda-ko, chaque (endroit *pahali*) où tu vas, = partout où tu vas ;
Killa ali-po, partout où il est ;
Killa pali-po sikiwa nèno hili, partout où a été entendue cette parole, litt. chaque (endroit *pahali*) qui a été entendu pour cette parole.

Remarque. — Les expressions *killa marra* chaque fois, *killa wakati* chaque moment, *killa siku* chaque jour, *killa saa* chaque heure, etc., sont si usitées, qu'il est permis de sous-entendre le nom dans la locution conjonctive *killa...-po* (affixé au verbe) « chaque fois que » :

Killa utaka-po pitia kwetu, ingia nyumbani, chaque (fois) que tu passeras par chez nous, entre à la maison.

Dans ce dernier emploi de *killa*, au lieu d'un temps avec le relatif de temps

-*po,* on se contente parfois du temps en -*ki-* : *Mtoto huyo mwèma, killa akipata pesa, hunipa,* cet enfant est généreux, chaque (fois) qu'il gagne un sou, il me le donne.

2° Dans quelques cas *killa,* suivi du relatif des personnes -*ye* ou -*o* (pl. -*o*), fait fonction de pronom : il a alors le sens de « toute (personne) qui, quiconque » au singulier, de « tous (ceux) qui » au pluriel :

Killa aliye nèna hayo, ni mwõngo, quiconque a dit cela, c'est un menteur.
Killa walio sikia, tous (ceux) qui ont entendu.

-modya, l'un, un.

-*modya* [1] suit les règles d'accord de l'adjectif numéral correspondant, dont il a la même forme:

1° En fonctions de pronom, il a le sens de « l'un, l'une ».

Wapagazi wamèkudya ; m-modya amèkawia nyuma, les porteurs sont arrivés ; l'un est resté en arrière;
Nili kuwa na visu viwili, ki-modya kimèvũndjika, j'avais deux couteaux, l'un est brisé.

Quand on parle de personnes, à la forme prononominale *mmodya* « l'un, l'une » on préfère souvent la forme adjective *mtu mmodya* « une personne » :

Un qui tombe, deux autres prennent sa place, *akiãnguka mmodya* (ou *mtu mmodya*), *wawili husimamia pahali pake.*

2° L'adjectif -*modya* « un, une » n'a d'emploi, que pour le cas où il est nécessaire de préciser l'unité de l'objet :

Que ce travail soit achevé en un jour, *kazi hii imalizwe kwa siku modya.*

« Un, une », du français, au sens tout à fait indéterminé, ne se rend pas en swahili :

Un verre est vite cassé, *bilauri huvũndjika upesi.*

3° Il y a deux formes indéterminées, le pluriel *mamodya* et le locatif *pamodya* ou son doublet archaïque *pamwe,* toutes les deux employées adverbialement : *mamodya* dans le sens de « tout un, la même chose »,

1. Am. G. -*moya.*

ou avec la copule sous-entendue « c'est tout un, c'est la même chose », *pamodya* dans celui de « en un, ensemble », litt. « en un même endroit, en même temps » :

Ukidya mwenyewe, ukimtuma mtu, ni mamodya, si tu viens toi-même, si tu envoies quelqu'un, c'est la même chose ;
Tia mizigo pamodya, mets les charges ensemble ;
ẽnda pamodya nae, va en même temps avec lui ;
Someni pamodya, lisez en même temps.

Tandis que *pamodya* n'est plus qu'adverbe, le substantif sous-entendu est parfois encore transparent avec certains emplois de *mamodya : Soma hayo mamodya,* lis ces mêmes choses (s.-ent. *manèno*).

4° A noter enfin la locution invariable *modya modya*, ou *modya kwa modya,* « un à un ; un par un » :

Ingieni modya kwa modya, entrez un à un ;
Ñoe mizizi modya modya, arracher les racines une à une.

modya wapo, l'un quel qu'il soit.

Modya wapo [1], abrégé parfois en *modyapo,* locution pronominale invariable, « l'un quel qu'il soit, l'un quelconque, l'un ou l'autre », litt. « l'un où (qu')il est » :

Tçagua modya wapo, choisis l'un ou l'autre.

En *Kiamu* et en *Kigunya*, *moyawe* [2] se dit dans les mêmes cas que *moya wapo.*

-ngi, quelques.

-ngi ou *-ĩngi* [3], prenant pour l'accord les préfixes nominaux, c'est-à-dire les mêmes que ceux des adjectifs numéraux et qualificatifs, est très usité au pluriel, soit comme adjectif, soit comme pronom, avec le sens de « quelques, plusieurs, beaucoup ».

1. Am. *moya wapo* ; G. *moya apo.*
2. *Moyawe* pour *moya awe* litt. « l'un (quel) qu'il soit ».
3. En Bas-Kongo, ce même radical *-ĩngi,* outre les sens « plusieurs, beaucoup », a encore au sing. celui de « grand » : *etadi dĩngi* une grande pierre. Ceci favorise l'hypothèse d'un rapprochement d'*ĩngi* avec le préfixe *li-, di-, dyi, gi-* de la classe noble à laquelle sont rapportés les augmentatifs.

g. spec.	*m-ti*	*mw-ĩngi*
g. abstr.	*u-kuu*	
g. extr.	*u-goe*	
g. c.	*i[n]-zi*	*ĩngi*
g. n.	*dyi-we*	*dy-ĩngi*
g. mod.	*ki-tu*	*k-ĩngi*

g. pers.	*wa-tu*	*wã-ngi*[1], *wẽngi*
g. spec.	*mi-ti*	*m ĩngi*
g. abstr.	*ma-kuu*	*mã-ngi*[2], *mẽngi*
g. n.	*ma-we*	
g. extr.	*n-goe*	*ny-ĩngi*[3]
g. c.	*i[n]-zi*	
g. mod.	*vi tu*	*v-ĩngi*[4]

g. loc. *pakali*	*hapa*	*pã-ngi*[5], *pẽngi*
	huku	*ku-ngi*, *kw-ĩngi*
	humu	*mw-ĩngi*

Wẽngi wakafa vitani, beaucoup périrent à la guerrre (s. ent. *watu*) ;
Tukakuta magari mẽngi, nous rencontrâmes beaucoup de voitures.

Dans les quelques cas où ce même mot est employé adjectivement après un nom collectif singulier, il a le sens de « beaucoup, en quantité » :

Mtçãnga mwĩngi, beaucoup de sable.

Accolé à un nom singulier non collectif, il lui donne le sens du pluriel :

Mtetemo mwĩngi, de nombreux tremblements.

-tcatce, peu nombreux.

-tçatçe, adj. et pron. variable « peu nombreux, en petite quantité, quelque, modique, insuffisant, rare », prend le même accord et la même place que les adjectifs qualificatifs :

Nimèona askari watçatçe, j'ai vu des soldats en petit nombre ;
Mwaka huu muhindi ni mtçatçe, cette année-ci le maïs est rare.

tele, beaucoup.

Tele, adjectif invariable, « beaucoup, en grand nombre, en grande quantité » après un nom au pluriel :

Mna samaki tele mtoni, il y a beaucoup de poissons dans la rivière ;
Madyi tele, beaucoup d'eau.

1. G. *vã-ngi* seulement. — 2. G. *mã-ngi* seulement. — 3. G. *n-ĩngi*. — 4. Am. *zi-tu z-ĩngi* ; G. *ẓi-tçu ẓ-ĩngi*. — 5. G. *pã-ngi* seulement.

-ngine, autre.

-ngine [1] ou *-ĩngine,* adjectif et pronom variable, « autre, un autre », se place après le substantif lorsqu'il est en fonction d'adjectif.

La forme brève *-ngine,* quoique plus spéciale au *Kiamu* et au *Kigunya,* se rencontre aussi occasionnellement dans les autres dialectes.

g. pers.	*m-tu*		g. pers.	*wa-tu*	*wẽngine, wã-ngine* [5]
g. spec.	*m-ti*	*mw-ĩngine, m-ngine* [2]	g. spec.	*mi-ti*	*m-ĩngine*
g. abstr.	*m-kuu*		g. abstr.	*ma-kuu*	*mẽngine, mã-ngine* [6]
g. extr.	*u-goe*		g. n.	*ma-we*	
g. c.	*i[n]-zi*	*ĩngine, ngine* [3]	g. extr.	*n-goe*	*ny-ĩngine* [7]
g. n.	*dyi-we*	*dy-ĩngine, l-ĩngine* [4]	g. c.	*i[n]-zi*	
g. mod.	*ki-tu*	*k-ĩngine*	g. mod.	*vi-tu*	*v-ĩngine* [8]

g. loc. *pahali*	*hapa*	*pẽngine, pã-ngine* [9]
	huku	*ku-ngine*
	humu	*mu-ngine*

Mti mwĩngine umèãnguka, mwĩngine umèkwama, un autre arbre est tombé, un autre est resté accroché.

Les formes locatives *kungine* et *pãngine* sont parfois traitées adverbialement au sens de « ailleurs, autre part ». Cependant on leur préfère pour cet emploi *kunginewe* et *pãnginewe.*

-modya... -ĩngine [10], l'un l'autre, l'une l'autre:
Mmodya ataka, mwĩngine hataki, l'un veut, l'autre ne veut pas.

-nginewe, quelqu'autre.

-nginewe ou *-ĩnginewe, -ngineo* ou *-ĩngineo* [11], « quelqu'autre, quelqu'autre que ce soit, un autre que celui-là, un autre », avec les mêmes préfixes d'accord que *-ngine* ou *-ĩngine* ci-dessus.

Dans *-nginewe* (pour *-ngin'awe* forme archaïque), le second élément *awe,* qui est le subjonctif du verbe *ku-wa* « devenir, être », demeure

1. Composé de *-ngi* « quelque » et de (?) *-ne* « un »: cf. Zulu *nye* « un », Ronga, Thlaping *ñwe*, le plus grand nombre des langues bantoues *mwe.*

2. Am. *m-ñgine*; G. *ngine.* — 3. Am. G. *ngine* seulement. — 4. Am. *l-ĩngine*; G. *ngine.* — 5. G. *vã-ngine.* — 6. Am. G. *mã-ngine* seulement. — 7. Mr. *ny-ĩngine, z-ĩngine*; G. *ny-ĩngine, ngine* — 8. Am. *zi-tu z-ĩngine*; G. *ẓi-tẹu ẓ-ĩngine.* — 9. Am. G. *pã-ngine* seulement.

10. Am. G. *-moya... -ngine.*

11. Am. *-ngineve* seulement; G. *-nginawe* ou *-ngineve.*

invariable. Dans *-ngineo,* le second élément *o* est identique au relatif sujet, et comme lui susceptible d'accord, bien que l'usage semble prévaloir de le laisser invariable. Chacune de ces deux expressions peut faire fonction de pronom ou d'adjectif :

Tafuta maçua ĩnginewe (ou *ĩngineo* ou *ĩngineyo*), cherche une autre barque.

Les formes locatives *kunginewe* et *pãnginewe* ou *pãnginepo*[1] sont très employées adverbialement au sens de « quelqu'autre part » : *Nẽnda kunginewe,* va quelqu'autre part.

fulani, un tel.

Fulani (Ar.), invariable, « un tel, un certain » :

Fulani akamwãmbia fulani, un tel dit à un tel.

wakina.

Wakina ou son abrégé *akina* est une locution pronominale plurielle[2] qu'on fait suivre du titre de la personne en vue, pour signifier « la compagnie de, Monsieur ou Madame et sa suite » :

Dyãmbo wakina bwana, bonjour toute la compagnie et Monsieur, bonjour Monsieur et ses compagnons ;

Wakina dyumbe wamèkudya, toute la suite du chef et lui-même sont venus, le chef est venu avec son escorte.

Substantifs en fonction de pronoms et d'adjectifs indéfinis

-enye, -enyewe.

1° Du substantif *mw-enye* « possesseur, maître » (V. p. 78), le radical *-enye* a formé un pronom-adjectif spécial. *-enye* pronom a conservé du substantif la propriété exceptionnelle de gouverner son complément sans intercalation de la préposition *-a* « de ». Quant à la signification, elle est assez élastique : du sens originel de « possesseur de » *-enye* passe, par une extension toute naturelle, au sens corrélatif de « celui ou celle qui a, l'ayant », qui fait que son complément est bientôt assimilé à un complément direct,

-enye[3], qui se dit aussi *-enyi,* s'accorde avec le substantif antécédent

1. G. *pãnginepe.*
2. Litt. *wa ki-na,* ceux du genre d'avec.
3. G. *-ene.*

en prenant l'accord pronominal (pronom substantif préfixé), sauf au genre personnel pour lequel il garde la forme antérieure de son substantif *mwenye, mwenyi,* ou *mwinyi.*

g. pers.	*m-tu*	*mw-enye*	g. pers.	*wa-tu*	*wênye*[2]
g. spec.	*m-ti*	*w-enye*	g. spec.	*mi-ti*	*y-enye*
g. abstr.	*u-kuu*		g. abstr.	*ma-kuu*	*yênye*
g. extr.	*u-goe*		g. n.	*ma-we*	
g. c.	*i[n]-zi*	*y-enye*	g. extr.	*n-goe*	*ẓ-enye*[3]
g. n.	*dyi-we*	*l-enye*	g. c.	*i[n]-zi*	
g. mod.	*ki-tu*	*tç-enye*[1]	g. mod.	*vi-tu*	*vy-enye, v-enye*[4]

g. loc. *pahali*	*hapa*	*pênye*
	huku	*kw-enye*
	humu	*mw-enye*

La faculté qu'a *-enye* de gouverner directement son complément, donne la facilité de former une quantité de locutions, dont on fait abondamment usage pour suppléer les adjectifs :

Mwenye madevu, celui qui a une grande barbe, = un barbu :
Mwenye manèno mẽngi, celui ou celle qui a beaucoup de paroles, = loquace ;
Mti wenye maua, une plante qui a des fleurs, = fleurie ;

Le complément peut aussi être un infinitif :

Mawe yênye kukata, des pierres ayant couper, = coupantes ;
Mwenye kutaka urafiki nami, asinywe kilèo, l'ayant vouloir amitié avec moi, qu'il ne boive pas de boisson enivrante.

-enye, au sens de « celui qui », s'emploie avec un verbe à un temps personnel, avec le relatif exprimé ou non dans le verbe :

Mwenye alima, ou *mwenye alimaye,* celui qui cultive.

La forme *mwenye* ou *mwenyi* du genre personnel peut s'abréger en *mnye* ou *mnyi.*

Mnye mali, celui ou celle qui a des biens, le riche.

2° *-enyewe* [5], obtenu par l'addition à *-enye* du suffixe *-we,* qui semble être une variante du pronom substantif de la 3ᵉ pers. du sing., s'emploie tantôt comme substantif, tantôt comme pronom ou adjectif.

Comme substantif, *mwenyewe* se confond avec *mwenye,* qu'il précise

1. P. *ky-enye.* — 2. G. *vène.* — 3. G. *ẓ-enye.* — 4. Am. *zenyi,* G. *ẓ-ene.*
5. G. *-enewe.*

davantage. Il en retient le sens, en même temps que la propriété de précéder immédiatement son complément sans intercalation de préposition :

Mwenyewe nyumba, n'nani ? le possesseur (de la) maison, qui est-ce ?

Comme pronom, *mwenyewe* ne se dit que des personnes au sens de « celui-là même, celle-là même, lui-même, elle-même » :

Waãmbie wênyewe, dis-leur à eux-mêmes ;
Mwenyewe atakaye fika wa kwãnza, atapata, celui qui arrivera le premier, recevra.

Comme adjectif, *-enyewe* variable comme *-enye,* a le sens spécial de « même ». Il s'ajoute soit à un substantif ou un pronom, soit à un verbe à un temps personnel :

Manèno yako yênyewe hayana ndjia, tes paroles mêmes n'ont pas de sens (voie) ;
Mimi mwenyewe, moi-même ;
Ndiwe mwenyewe, c'est toi-même ;
Nitakwẽnda mwenyewe, j'irai (moi) même ; on pourrait aussi dire en sous-entendant *mimi* « moi », *mwenyewe nitakwẽnda,* (moi) même j'irai ;
Ndjyoo mwenyewe, viens toi-même.

Nota. — A l'adjectif *-enyewe* après un pronom ou un verbe, les arabisants substituent volontiers l'expression arabe *nafsi ãngu* « mon âme, ma personne », au sens de « moi-même, en personne » :
ãngalia nafsi ako, regarde toi-même ;
Tutakwẽnda nafsi zetu, nous irons nous-mêmes.
Dans les mêmes cas, on entend aussi parfois l'expression très bantoue *mimi moyo wãngu* « moi-même », litt. (moi mon cœur, moi mon âme).

Substantifs suppléant des pronoms indéfinis

mtu, quelqu'un ; **kitu,** quelque chose ; **pahali,** quelque part.

1° *Mtu* [1] « une personne, quelqu'un » ; avec une négation « personne, aucun, nul » :

Amèkudya mtu, il est venu quelqu'un ;
Hakudya mtu, il n'est venu personne ;
Hapana mtu, il n'y a personne ;
Hakuna mtu aliye ona, il n'y a personne qui ait vu (litt. qui a vu).

1. G. *ntçu.*

2° *Kitu*[1] « une chose, quelque chose » ; avec une négation « rien » :

Umèona kitu? as-tu vu quelque chose?
Hakuna kitu, il n'y a rien ;
Si kitu, ce n'est rien.

3° *Pahali* ou *mahali* « quelque part » ; avec une négation « nulle part » :

Sikwẽnda pahali, je ne suis allé nulle part.

dyirani, autrui.

1° *Dyirani* (Ar.) « autrui, le prochain », litt. « le voisin » :

Bora upatane na dyirani yako, il vaut mieux que tu t'accordes avec ton prochain (litt. avec ton voisin).

A l'expression *mali ya dyirani* « le bien du prochain », on préfère, lorsque la substitution est loisible, le texte plus swahili *mali ya watu* « le bien des gens ».

Bien souvent aussi, au lieu de *dyirani,* on dit pour la même raison *mwẽnz'ãngu* « mon compagnon, ma compagne », *mwẽnz'ako* « ton c., ta c. », etc,, *ndugu yãngu* « mon frère, ma sœur », etc., etc.

dude, mdude, kidude, mnyangalika, kinyangalika, un je ne sais quoi.

Tous ces substantifs ont le même sens « un je ne sais quoi, q.q. chose d'étrange ou de fantastique, ce dont on ne sait ou veut dire le nom, une monstruosité, une horreur, etc. », avec des nuances diverses selon la forme employée, l'augmentative *dude* (pl. *madude*), la diminutive ou dépréciative *kidude* (pl. *vidude*), *kinyãngalika (vi-).* l'animée *mdude (wadude* ou *midude), mnyãngalika* ou *mnyãngaa (wa-) :*

Kidude gani? quelle drôle de chose ou d'être? quelle espèce de...? quel monstre? quelle horreur? selon le ton et la circonstance.

Nimèona mdude mmodya, sidyui nyama, sidyui bin-Adamu, j'ai vu un singulier être, je ne sais (quoi) bête (ou) homme.

1. G. *kitçu.*

Verbe

Radical ou thème. — La forme la plus simple (radical ou thème) du verbe se trouve à l'impératif affirmatif[1] sans pronom objectif, 2e pers. du sing. ; *pĕnda* aime. On peut la voir dans l'infinitif (*ku-***penda** aimer), si on fait abstraction de sa caractéristique *ku-* qui n'est en réalité qu'une préposition fossilifiée « à », correspondant au *to* anglais dans *to love* « aimer ».

Désinence. — Presque tous les verbes purement swahilis ont la désinence *a*[2], qu'ils conservent dans la conjugaison partout où cette voyelle n'est pas altérée soit par contraction, soit par suite d'anciennes assimilations.

Ce dernier cas est celui de l'*e* final de l'aoriste archaïque *nipĕnde-e* « j'ai aimé », du subjonctif *nipĕnde* « que j'aime », *nikapĕnde* « que j'aille aimer », *nisipĕnde* « que je n'aime pas », de l'impératif (compellatif) de mouvement *ka-fŭnge* « va lier », de l'impératif négatif *sipĕndi* « n'aime pas », et enfin, pour les seuls dialectes du Sud, de l'impératif affirmatif avec pronom objectif *m-pĕnde* « aime-le ». (V. Assimilation, p. 22).

Il résulte de là qu'au lieu de considérer l'*a* final comme une désinence remplaçable, on incline à l'hypothèse qui le présente comme une voyelle à timbre variable, appartenant au radical au moins dans les verbes à radical monosyllabique, *ku-***pa** « donner », *ku-***la** « manger », etc. Dans cette même hypothèse, certains verbes dissyllabiques sembleraient avec quelque vraisemblance devoir partager le même privilège, comme *kw-***enda** « aller », *ku-***omba** « demander », etc. Quant aux autres verbes en *a*, la finale *a* leur aurait été imposée par analogie : tantôt comme simple désinence verbale ajoutée à un substantif, à un adjectif, ou à un autre mot, *ku-tope-a* « s'embourber » de *tope* « boue ».

1. Dans les verbes à radical monosyllabique, qui n'ont pas toujours d'impératif, ou dont l'impératif est parfois anormal, il est plus simple de chercher le radical à l'infinitif.

2. Il faut excepter, parmi les verbes du fonds bantou, le radical *li* du verbe substantif, la copule *ni* « c'est », le composé *ku-keṭi* (pour *ku-kaa i-ṭi* s'asseoir à terre) « s'asseoir, demeurer » des dialectes du Nord, et un très petit nombre d'autres verbes en *i* particuliers au *Kigunya*.

ku-ku-a « grandir » de *kuu* « grand » ; tantôt avec la terminaison entière empruntée à quelque verbe typique et substituée à la désinence d'autres verbes, pour former des dérivés par irradiation de sens[1], *ku-on-ya* « montrer » de *ku-ona* « voir » sur le modèle d'un simple comme *ku-fanya* « faire », *ku-fũng-ua* « délier » de *ku-fũnga* « lier » sur un modèle comme *ku-tua* « abaisser, mettre en bas ce qui était dressé ou élevé », etc.

Les verbes qui ont à l'infinitif une désinence autre que *a*, la conservent intacte dans toute leur conjugaison. Ce sont, sauf quelques exceptions comme *ku-keḷi* (V. note 2), des verbes d'origine étrangère, presque tous empruntés à l'arabe. Ils se terminent par l'une des voyelles, *e, i, o, u* : *ku-samehe* pardonner, *ku-ẓani* penser, *ku-sahao* oublier, *ku-tubu* se repentir.

Verbes primitifs et verbes dérivés

Au point de vue de leur filiation, les verbes se divisent en verbes *primitifs* et en verbes *dérivés*, les premiers se conjuguant sur un thème verbal primaire, les seconds sur un thème dérivé, secondaire, tertiaire, etc. Dans les verbes dérivés, le radical du v. primitif est augmenté ou altéré de diverses manières, dans le but de modifier le sens du v. simple.

Le swahili a les formes dérivées suivantes :

I. **Fréquentative :** *ku-fũnga-fũnga* lier fortement (lier lier), du primitif *ku-funga* lier.
II. **Réfléchie :** *ku-dyi-fũnga* se lier (soi-même).
III. **Réciproque :** *ku-fũnga-na* se lier (mutuellement).
IV. **Directive :** *ku-fũng-ia* lier pour...
V. **Passive :** *ku-fũng-wa* être lié.
VI. **Causative :** *ku-fũng-i-ça* faire lier.
VII. **Intensive** : *ku-fũng-i-za* tenir fermé.
VIII. **Neutre en** *-ka* : *ku-fũng-i-ka* se lier, être lié.
IX. **Potentielle en** *-kana* **ou en** *-kiḳa* : *ku-fũng-i-kana* être liable.
X. **Inversive ou extractive :** *ku-fũng-ua* délier.

I. — Verbe fréquentatif.

La forme fréquentative sert à marquer la réitération ou la fréquence de l'acte : elle s'obtient par redoublement de tout ou partie du radical. Le

1. V. M. Bréal, *Essai de Sémantique*, chap. III. *L'Irradiation*, p. 43 et suiv.

radical ainsi redoublé se conjuge tout comme celui d'un verbe primitif, les différents affixes prenant la même place autour du radical secondaire.

Les verbes à radical monosyllabique, uniquement composés de une ou de plusieurs consonnes plus la désinence *a*, ne prennent pas la forme fréquentative.

1° La manière commune de former le v. fréquentatif, la seule que l'on puisse employer avec tous les verbes, primitifs ou dérivés, consiste à redoubler le radical du v. avec sa désinence telle qu'elle se présente au mode ou au temps employé :

Ku-ruka-ruka sautiller, voltiger, de *ku-ruka* sauter ; *u-si-ruke-ruke* ne sautille pas ;

Ku-pasua-pasua fendre en plusieurs endroits, fendiller, de *ku-pasua* fendre ; *ku-pasuka-pasuka* se fendiller.

2° Certains verbes, sans préjudice de la forme réduplicative normale du 1°, en ont une autre abrégée, par réduction du premier élément à sa syllabe initiale :

Ku-gogota cogner de petits coups, de *ku-gota* cogner ; *'si-gogoti mlãngoni*, je ne cogne pas à la porte.

a Rusettre

II. — Verbe réfléchi.

Le v. réfléchi n'est autre chose qu'un v. conjugué avec le pron. objectif *dyi-* (Am. G. *i-*) « se » représentant la même personne que le sujet :

Ku-dyi-kokota se traîner, de *ku-kokota* traîner.

à Koffettre

III. — Verbe réciproque
et verbe neutre à forme réciproque.

1° Dans le v. réciproque l'action est faite par deux ou plusieurs sujets agissant ensemble, l'un sur l'autre, l'un pour l'autre, etc. Cette forme est caractérisée par la suffixation de la préposition *na* « avec, ensemble » superposée à l'*a* désinentiel. Le rôle de désinence variable est accaparé par l'*a* de *na*, et l'ancienne désinence est incorporée au radical secondaire. La suffixation se fait conformément aux deux règles suivantes :

Règle I. — Les verbes à désinence *a*, primitifs ou dérivés, suffixent simplement *-na* :

Ku-tafuta-na se chercher ; *ku-tafutia-na ugõmvi* se chercher querelle : de *ku-tafuta* chercher, *ku-tafutia* chercher pour, à.

Ha-wa-sikia-ni ils ne s'entendent pas ; *ha-wa-sikiza-ni* ils ne s'écoutent pas : de *ku-sikia* entendre, *ku-sikiza* écouter.

Règle II. — Les verbes primitifs à désinence autre que *a* suffixent *-na* à la forme directive. Il s'ensuit que la forme réciproque est commune au v. primitif et au v. directif, prenant dans la phrase le sens de l'un ou de l'autre, selon les indications du contexte :

Ku-samehea-na, se pardonner ; *ku-samehea-na makosa,* se pardonner les fautes : de *ku-sameke* pardonner.

2° Certains verbes d'origine bantoue à forme réciproque font fonction de v. neutre, le sujet étant considéré comme agissant sur lui-même, en lui-même, par lui-même. Mais tous les verbes de cette catégorie n'ont pas exclusivement un sens neutre ; il en est plusieurs qui sont susceptibles d'avoir dans la phrase, soit un sens réciproque, soit un sens neutre, selon le contexte :

Ku-çinda-na lutter ensemble ; faire des efforts, s'efforcer, lutter : *tw-a-çinda-na* nous luttons ; *n-a-çinda-na* je fais des efforts.

Ku-oza-na ou *ku-ozèa-na* se putréfier (dans toute la masse, complètement).

Pour ceux de ces verbes qui s'emploient au sens neutre, on répète la préposition *na* devant le complément indirect de l'agent, avec ou contre lequel l'action s'accomplit :

Ni-ta-çinda-na na mtu yule, je lutterai avec cette personne.

Nota. — Dans certains verbes, le suffixe *-ma* semble tenir lieu du suffixe neutre *-na ;* dans d'autres il alterne même avec lui : *ku-kĩngana* ou *ku-kĩngama* se mettre en travers (du chemin).

IV. — Verbe directif.

A l'imitation de verbes qui gouvernent leur complément indirect sans l'intermédiaire de l'une des prépositions indiquant la direction, le but, l'intention (à, pour, vers, contre), comme *ku-tia* « mettre » [1], l'analogie a créé une forme dérivée par suffixation de la terminaison d'emprunt *-ia,* emportant avec elle l'indication de relation. Cette terminaison sert à

1. *tia mawe hapa,* mets des pierres ici ; *mti huu u-u-tie madyi,* cet arbre mets-lui de l'eau = arrose-le.

constituer ce qu'on appelle la forme directive, qui donne au verbe la propriété d'exprimer en lui-même, ce que le français est obligé de rendre par les prépositions de relation ajoutées au verbe, soit avant (pour, à), soit après (pour, à, à cause de, en faveur de, à la place de, vers, contre, sur, de après un v. de mouvement).

La forme directive indique par conséquent, soit la destination du sujet à faire ou à subir l'action (couteau à couper, chemin pour passer), soit la direction de l'action pour ou contre l'objet complément indirect du v. (coupe-lui un bâton, passe-lui devant). Dans ce second cas, la signification du verbe directif peut s'appliquer de différentes manières au complément indirect, *ku-mw-ãndikia mtu* « écrire à quelqu'un, pour quelqu'un, à sa place » : c'est le contexte qui indique l'interprétation convenable.

Deux causes, l'assimilation et la crainte de l'hiatus, sont intervenues pour modifier le suffixe *-ia*. Plus tard, l'application du suffixe aux verbes d'origine étrangère en *e, i, o, u,* s'est heurtée encore à d'autres complications. De là, les règles suivantes:

1° Les verbes monosyllabiques (désinence et radical compris) ont leur forme directive, les uns en *-ia*, les autres en *-èa :*

Ku-dya (Am. G. *ku-ya*) venir, *ku-dyia* (Am. G. *ku-yia*);
Ku-fa mourir, *ku-fia ;*
Ku-la manger, *ku-lia ;*
Ku-wa (Gr. *ku-va*) devenir, être, *ku-wia* (G. *ku-vèa*) ;
Ku-tça craindre, *ku-tçèa ;*
Ku-tça (P. *ku-kya*) finir (nuit), *ku-tçèa* (P. *ku-kyèa*);
Ku-tçwa (DN. *ku-ṭwa*) se coucher (soleil), *hu-tçwèa* (DN. *ku-ṭwèa*) ;
Ku gwa tomber, *ku-gwèa ;*
Ku-nya pleuvoir, évacuer, *ku-nyèa ;*
Ku-nywa (DN. *ku-nwa*), *ku-nywèa* (DN. *ku-nwèa*) ;
Ku-pa donner, passif directif *ku-pèwa* (Am. *ku-pawa* ou *ku-pōwa*) ;
Ku-pwa désenfler, *ku-pwèa.*

2° Les verbes non monosyllabiques à désinence de l'infinitif *a,* substituent à cet *a* le suffixe *-ia* ou *-èa* si le radical est terminé par une consonne, *-lia* ou *lèa* s'il est terminé par une voyelle.

Prennent, soit *-èa,* soit *-lèa,* les verbes qui ont *e* ou *o* dans la syllabe accentuée du primitif ; *-ia* ou *-lia* tous les autres :

ku-kama exprimer, *ku-kamia;*
ku-pika cuire, *ku-pikia;*
ku-lia crier, *ku-lilia;*
ku-peleka porter *ku-pelekèa;*
ku-õmba demander, *ku-õmbèa;*
ku-noa aiguiser, *ku-nolèa.*

3° Verbes à désinence de l'infinitif autre que *a* :

a) Les verbes en *e* et en *i* suffixent simplement *-a* :

ku-fasiri expliquer, *ku-fasiria;*
ku-sameke pardonner, *ku-samehea.*

b) Les verbes en *u* changent *u* en *i* et lui suffixent *-a* :

Ku-amuru ordonner, *ku-amuria.*

c) Les deux seuls verbes en *o*, *ku-sahao* oublier, et *ku-zarao* mépriser, changent *o* en *u* et lui suffixent *-lia* : *ku-sahaulia, ku-zaraulia.*

Nota. — Pour quelques verbes, la forme directive primaire en *-ia* ou *-èa* sert de base à une forme secondaire en *-lia* ou *-lèa*. Celle-ci ajoute souvent au sens de la première une nuance d'attention particulière, de bienveillance, d'insistance, ou encore d'intensité qui lui donne la force de la forme intensive, ou de fréquence qui la rapproche de la forme fréquentative ; d'autres fois elle a un sens très spécial.

mwatçie, laisse-le (tranquille) ; *mwatçilie*, laisse-le de grâce ;
ku-pigia battre pour ; *ku-pigilia* enfoncer à coups rejetés (un clou, etc.). marteler.
kw-ẽndèa aller pour ; *kw-ẽndelèa* avoir de l'avancement, faire des progrès.

Dans les formules imprécatoires avec *mbali* « au loin, au diable », le verbe est toujours employé emphatiquement à la seconde forme directive, quand celle-ci existe : *apotelèe mbali !* qu'il aille se perdre au loin !

V. — Verbe passif.

En règle générale, on obtient la forme passive en suffixant *-wa* au radical du verbe, soit primitif, soit dérivé [1]. L'*a* de *-wa* prend la fonction de la désinence, de manière à varier aux modes et aux temps indiqués au tableau de la conjugaison.

Dans le détail, la règle générale ci-dessus se modifie dans son application de la façon suivante :

Règle I. — Font leur passif par substitution du suffixe *-wa* à leur dési-

1. Le passif en *-wa* semble être de formation analogique, sur le modèle de verbes neutres ou quasi-passifs, comme *ku-lowa* être mouillé, *ku-kawa* être en retard, etc.

nence *a*, les verbes en *a* di- ou polysyllabiques (radical et désinence compris), dont l'*a* final est immédiatement précédé d'une consonne :

Ku-pelek-wa être porté, de *ku-pelek-a* porter ;
Ku-it-wa être appelé, de *ku-it a* appeler.

Règle II. — Les verbes non atteints par la 1re règle forment généralement leur passif sur la forme directive, par la même substitution du suffixe *-wa* à la désinence *a* de l'infinitif. Ce passif appartient aussi bien à la forme directive qu'à la forme dont elle dérive, primitive ou dérivée ; le sens seul diffère, mais celui-ci ne peut-être deviné que par le contexte :

Sikio lãngu limèliwa, nikaliwa sikio na panya. mon oreille est mangée, j'ai été dévoré (l')oreille par (un) rat. On remarquera l'idiotisme toujours contenu dans le passif directif : j'ai été dévoré l'oreille, pour j'ai eu l'oreille dévorée.

Les verbes inclus dans la seconde règle comprennent :

1° Les verbes monosyllabiques (radical et désinence compris). Mais il n'y a guère à avoir de passif que trois verbes :

Ku-la manger, *ku-li-wa* être mangé, être mangeable, etc. ;
Ku-nywa (DN. *ku-nwa*), boire, *ku-nywè-wa* (DN. *ku-nwè-wa*) être bu, être buvable, etc. ;
Ku-tẹa craindre, *ku-tẹi-wa* [1] (G. *ku tẹè-wa*) être craint ; etc.

2° Les verbes en *a* terminés par deux voyelles :

Ku-ãndaa apprêter le manger, *ku-ãndali-wa* être apprêté, etc. ;
Ku-lea élever, éduquer, *ku-le-wa* être élevé, etc. ;
Ku-fungua ouvrir, *ku-funguli-wa* être ouvert, etc. ;
Ku-kõmboa racheter, *ku-kõmbolè-wa* être racheté, etc.

Parmi les verbes dissyllabiques, les suivants ont une autre forme du passif, obtenue par suffixation de *-wa* au v. primitif sans le retranchement de sa désinence *a* de l'infinitif. Pour deux verbes, cette forme coexiste avec le passif basé sur le v. directif ; pour les autres elle seule est usitée :

Ku-zaa engendrer, enfanter, *ku-zali-wa* ou *ku-za-wa* être engendré, naître ;
Ku-twaa prendre , *ku-twali-wa* (DS.) ou *ku-twa-wa* (tous D.) être pris ;

1. Ou *ku-tẹwa* (DS).

Ku-dyaa (Am. G. *ku-yaa*) être plein, *ku-dya-wa* (*ku-ya-wa*) être rempli (par quelqu'un.) ;

Ku-ua (G. *ku-vua*) tuer, *ku-ua-wa* (*ku-vua-wa*) être tué.

3° Les verbes à désinence de l'infinitif autre que *a* :

Ku-samehe pardonner, *ku-samehe-wa* être pardonné, avoir qq. ch. pard. à soi ;
Ku-fasiri expliquer, *ku-fasiri-wa* être expliqué, etc. ;
Ku-amuru ordonner, *ku-amuri-wa*, être ordonné, etc. ;
Ku-zarao mépriser, *ku-zarauli-wa* être méprisé, etc.
Ku-sahao oublier, *ku-sahauli-wa* être oublié, etc. ;

Nota. I. — La préposition devant le complément indirect du v. passif est *na* (DS. et Am. G.), *ni* (H. T. P.V. Mv.), si le complément est l'agent de l'action exprimée par le verbe ; c'est *kwa*, si le complément désigne ce (l'instrument) dont s'est servi l'agent, la direction, la manière. De là *kwa* n'est jamais employé devant un nom d'être animé :

Ku-pigwa na mtu, être battu par quelqu'un ;
Kupigwa kwa mkuki, être frappé (d'un coup) de lance ;
Kuitwa kwa dyina lake, être appelé par son nom.

Les dialectes qui emploient *ni* ne rejettent pas absolument *na*, dont ils usent *ad libitum* lorsque « par » peut se tourner par « avec » : *Una furahiwa ni yeye* ou *na-e*, tu as été réjoui par lui ou avec lui. Ces mêmes dialectes conservent *na* dans les combinaisons qu'il forme avec le pronom substantif, *nami* par moi, *nawe* par toi, etc.

Nota. II. — Le passif de la forme directive indique que l'action est faite pour, à cause de, sur, contre le sujet, etc. C'est une sorte de verbe déponent, susceptible d'avoir un complément direct comme le v. actif[1], et un complément indirect régi par une préposition *na* ou *kwa* comme celui des verbes passifs :

Mti huu hupasuliwa mbao, cet arbre est scié en planches, on en fait des planches ;
Mti huu hufukiziwa, ce bois est brûlé pour fumigations, = sert en fumigations ;
Ali-fũnguliwa mikono na mamae, il avait été délié quant aux mains par sa mère, = sa mère lui avait délié les mains ;
Nimèfiwa na mama, je suis orphelin de mère.

1. Même si la forme directive est basée sur un v. neutre : *amèpũngukiwa akili*, il est diminué (d')esprit, de *ku-pũnguka* diminuer.

Dans les exemples précédents, la traduction est conforme au swahili en ce qu'elle accorde au participe passé l'accord du sujet ; mais, dans la plupart des cas, les exigences de la phrase française obligent à faire accorder le participe avec ce qui est en swahili l'objet du verbe :

Nikaãmbiwa manèno hayo, j'ai été ces paroles ayant été dites à moi (litt. j'ai été dit ces paroles) ;

Nikaletèwa barua, j'ai eu une lettre apportée à moi ;

Amèpasuliwa fuu la kitçwa kwa çoka, il a eu la tête fendue par une hache ;

Pesa nilizo pèwa na baba, les sous que j'ai eu donnés par mon père = que j'ai reçus.

VI et VII. — Verbe causatif et intensif.

En swahili, les suffixes de la forme intensive sont les mêmes que ceux de la forme causative : le sens seul aide à distinguer ces deux sortes de verbes.

Presque tous les verbes peuvent adopter la forme causative, qui est caractérisée par un des suffixes *-ya, -ça, sa, -za*[1]. La signification de cette forme est susceptible de varier dans certaines limites, selon le verbe auquel elle s'applique. Certains verbes neutres, qui manquent de forme primaire active, sont rendus actifs, *ku-poteza* « perdre » de *ku-potèa* « se perdre » ; beaucoup de verbes neutres ou actifs acquièrent le sens de « faire faire », *ku-komèça* « faire cesser » de *ku-koma* « cesser », *ku-fikiça* « faire arriver » de *ku-fika* « arriver » ; enfin, certains verbes actifs, au lieu de « faire faire » signifient « aider à faire, faire à la place de q.q. n. », *ku-tçukuza* « aider à porter » de *ku-tçukua* « porter. »

La forme intensive est presque toujours en *-za* (G. *za*), rarement en *-ça* ou en *-sa*. Elle n'est attribuée qu'à un petit nombre de verbes en

1. L'origine des suffixes *-ya, -ça, -sa, -za* est commune et due à l'analogie, qui a emprunté le premier (*-ya*) à quelques verbes primitivement actifs en *-ya*, comme *ku-fanya* « faire », *ku-menya* « éplucher », *ku-penya* « traverser », etc., *ça, sa, za,* après une série d'intermédiaires, dont la trace, perdue en swahili, se reconnaît encore dans plusieurs langues, furent les aboutissants de la palatalisation de la consonne finale dans les quelques verbes rendus causatifs dès la première heure par substitution de *ya* à leur désinence *a* (V. Sacleux, *Essai de Phonétique*, 145). Puis, à une époque postérieure, ils furent pris eux-mêmes pour caractéristiques indépendants, et introduits immédiatement à la place de la désinence, sans que la consonne précédente ait eu à passer par la palatalisation et les altérations subséquentes.

En conséquence, on constate aujourd'hui une assez grande divergence dans la formation des verbes causatifs et intensifs, les uns ayant conservé la marque ancienne *ya* sans altération de la consonne finale du radical, d'autres ayant subi l'évolution de la consonne finale après sa palatalisation, les derniers, de construction moderne, suffixant d'emblée l'une des marques bâtardes *ça, sa, za*.

-a presque tous actifs. Elle a pour propriété de renforcer le sens du verbe primitif, parfois d'une façon si peu apparente que le v. intensif diffère à peine du v. primitif ou n'en est qu'une variante emphatique :

Ku-fanyiza faire, parfaire, exécuter, accomplir, de *ku-fanya* faire ;
Ku-gèuza changer, de *ku-gèua*, id. ;
Ku-kataza défendre, prohiber, interdire, de *ku-kataa* ne pas vouloir, s'opposer à ;
Ku-kõmboza racheter, de *ku-kõmboa*, id. ;
Ku-nyamaza se taire, de *ku-nyamaa*, id.

La forme intensive restreint parfois le sens du v. primitif dans une acception spéciale :

Ku-fuasa suivre de près, fig., suivre l'exemple de. imiter. de *ku-fuata* suivre ;
Ku-sikiza écouter, prêter attention à, de *ku-sikia* entendre, comprendre.

Pour certains verbes, il existe une forme causative distincte de la forme intensive. Tantôt les deux dérivés sont fondés sur le v primitif ; tantôt le v. causatif est établi sur la forme intensive comme base :

Ku-fũngiça faire fermer ou lier, et *ku-fũngiza* fermer, bloquer, cerner, etc., sur *ku-fũnga* fermer, lier ;
Ku-nyamaziça faire taire, sur *ku-nyamaza* se taire (V. ci-dessus) ;
Ku-fuasiça faire suivre, sur *ku-fuasa* suivre (v. ci-dessus).

Il est rare par ailleurs qu'un v. suffixé de *-sa* ou *-za* puisse être employé indifféremment dans le sens intensif ou causatif. On se reportera au dictionnaire pour connaître celui des deux sens que l'usage a attaché au dérivé.

Causatifs archaïques.

Règle I. — Ont conservé la forme causative en *-ya* substitué à la désinence *a*, quelques verbes (pas tous) non monosyllabiques à finale *-na*, *-ma* et *-moa* (*m* permutant avec *n*), *-pa* (*p* permuttant avec *f*), *-va*, *wa* (après changement de *w* en *v*) :

Ku-ona voir, *ku-onya* faire voir, montrer ;
Ku-fũngana se lier ensemble (de *ku-fũnga* lier), *ku-fũnganya* empaqueter ;
Ku-zima (DS) éteindre, *ku-zinya* (Am. G.) id. ;
domo bec, *ku-donyoa* becqueter ;
Ku-apa jurer, *ku-afya* faire prêter serment ;

Ku-lewa s'enivrer, *ku-levya* (Am. *ku-leza* par évolution *vy* ⟶ *z* [1]) enivrer ;
Ku-dyua [2] (Am. *ku-yua,* G. *ku-yiva*) connaître, *ku-dyuvya* (Am. *ku-yuza,* G. *ku-yuẓa* par évolution *vy* ⟶ *ẓ*) faire connaître.

Règle II. — Plusieurs des verbes à finale *-ka, -ta* (G. *-tça*), *-da,* ont leur forme causative ou intensive constituée [3] par aboutissement de *-ka* à *-ça* (G. *-sa*) ou rarement à *-sa*, de *-ta* à *-sa* ou rarement à *-ça,* de *-da* à *-ḍa* ou plus souvent à *-za :*

Ku-waka (G. *ku-vaka*) flamber, *kv-waça* (G. *ku-vasa*) allumer ;
Ku-nuka sentir, puer, *ku-nusa* (Am. *ku-nuça*) flairer ;
Ku-takata (G. *ku-takatça*) être propre, *ku-takasa* nettoyer, purifier ;
Ku-pata (G. *ku-patça*) acquérir, gagner, *ku-pasa* ou *ku-paça* (DS., Mv.) concerner, obliger ;
Ku-pita (G. *ku-pitça*) passer, *ku-piça* (Am. G. *ku-pisa*) laisser passer ;
Ku-pãnda monter, *ku-pãnza* (DS) relever.

Causatifs de création moderne.

Les règles I et II aident à comprendre la formation de quelques dérivés spéciaux légués par l'ancienne langue ; elles n'atteignent pas toute une classe de verbes comme les règles suivantes, qui sont d'une application générale pour les cas qu'elles visent.

Plusieurs verbes, déjà pourvus d'un causatif ou d'un intensif archaïque, ont un doublet constitué d'après le procédé nouveau.

Règle I

Règle III. — Les verbes à désinence *a* immédiatement précédée de consonne suffixent, à la place de cette désinence, *-ça* pour le causatif, *-za* (G. *ẓa*) pour l'intensif, avec intercalation comme voyelle de soutien du premier élément du suffixe directif, soit *i,* ou *è,* selon le cas [4] :

Ku-apa jurer, *ku-apiça* faire prêter serment (=*kuafya*), *ku-apiza* maudire.
Ku-çika tenir, *ku-çikiza* affermir, faire tenir, *ku-çikiziça* faire tenir.

Sont inclus les verbes monosyllabiques (désinence et radical compris), dont les seuls à avoir un causatif sont :

1. En *Gunya : kuleva, kulevèça,* d'après la règle III.
2. Pour *kudyuwa.*
3. Par suite de la palatalisation antérieure de la consonne finale.
4. Quoique apparemment basée sur la forme directive, la forme causative de ces verbes n'en revêt nullement la nuance significative : le sens causatif est aussi bien ajouté au primitif dans *ku-tukaniça* « faire injurier » (de *ku-tukana* injurier), que dans *ku-sangaza* « étonner » (de *ku-sãngaa* s'étonner, V. Règle V.)

Ku-fa mourir, *ku-fiça* causer la mort ;
Ku-la manger, *kuliça* faire manger, nourrir ;
Ku-nya pleuvoir, *ku-nyèça,* faire pleuvoir (Mv. Am. *ku-nwèça* ou *ku-nwèsa*) ;
Ku-nywa (Mv. Am. G. *ku-nwa*) boire, *ku-nywèça* (G. *ku-nwèsa*) faire boire ;
Ku-pwa baisser (marée), *ku-pwèça* faire baisser.

Quelques verbes à forme causative en *-ya* ont un dérivé secondaire constitué conformément à la règle ci-dessus, sur le primitif pour certains verbes, sur la forme en *-ya* pour d'autres :

Ku-lĩngana être égal, *ku-lĩnganya* ou *ku-lĩnganiça* égaliser ;
Ku-pona guérir (n.), *ku-ponya* ou *ku-ponyèça* guérir (act.) ;
Ku-ona voir, *ku-onya* ou *ku-onyèça* faire voir, montrer ;
Ku-kutana se rencontrer, *ku-kusanya* (évolution *t* ⟶ *s*) ou *ku-kutaniça* réunir ;
Ku-fanya faire, *ku-fanyiza* faire, parfaire, exécuter ;
Ku-ogopa craindre, *ku-ogofya* ou *ku-ogofèça* inspirer de la crainte.

Règle IV. — Les verbes à désinence *(e, i, u, o)* autre que *a*, n'ont que le suffixe *-ça,* dont la valeur est plus souvent causative qu'intensive :

1° Les verbes en *e* et en *i* suffixent *-ça* à leur désinence *e* ou *i :*

Ku-badili changer, *ku-badiliça* faire changer, échanger, changer, substituer ;
Ku-aṣe ou *ku-aṣi* désobéir, *ku-aṣiça* faire désobéir.

2° Les verbes en *u* changent *u* en *i*, en même temps qu'ils suffixent *-ça :*

Ku-amuru ordonner, *ku-amuriça* donner le commandement ; donner un ordre, être l'auteur d'un ordre.

3° Les deux verbes en *ao* substituent *-ça* à la désinence *a* de leur forme directive, dont ils empruntent l'élément *li* mais non la nuance significative :

Ku-sahao oublier, *ku-sahauliça* faire oublier ;
Ku-zarao mépriser, *ku-zarauliça* discréditer.

Règle V. — Les verbes à désinence *a* après voyelle substituent à leur désinence *a* le suffixe, soit causatif, soit intensif ,*-za* (G. *-ẓa*) *:*

Ku-sãngaa s'étonner, *ku-sãngaza* étonner.
Ku-tãmbaa ramper, aller le long de ; *ku-tãmbaza* mener le long de, côtoyer ;
Ku-tẽmbèa se promener ; *ku-tẽmbèza* promener, colporter ;
Ku-ingia entrer ; *ku-ingiza* introduire ;

Ku-kooa tousser ; *ku-kooza* faire tousser ;
Ku-pũngua diminuer (n.), *ku-pũnguza* diminuer (act.).

Un petit nombre de verbes à finale *a* précédée de consonne, outre le causatif formé conformément à la Règle III, en ont ici un second basé sur un doublet à double voyelle finale (par chute de la dernière consonne du radical) :

Ku-lala (ou *ku-laa* poét.) se coucher, dormir, *ku-laliça* et *ku-laza* coucher ;
Ku-kaa ou *ku-kala* demeurer, habiter, *ku-kaliça* faire demeurer, *ku-kaza* assujétir.

Plusieurs verbes, au lieu de baser leur causatif sur la forme primitive, le fondent sur le neutre en *-ka* en substituant *-ça* à *-ka* (V. Règle III) :

Ku-ãngua abattre (un fruit), *ku-ãnguka* être abattu, tomber, *ku-ãnguça* faire tomber.

Quelques verbes basent leur dérivé, les uns sur la forme directive, les autres sur un doublet du primaire en *la* (par introduction d'une *l* épenthétique entre les deux voyelles finales). Dès lors, ils se conforment plus ou moins à la Règle III, substituant à la désinence *a* le suffixe convenable, *ça* pour le causatif, *-za* pour l'intensif ou le causatif. Le causatif des premiers a seul un sens conforme à celui du v. directif :

Ku-vaa se revêtir, *ku-valiça* faire se vêtir, donner un habit à quelqu'un ;
Ku-tãmbua deviner, *ku-tambuliça* faire deviner quelque chose à quelqu'un ;
Ku-potèa ou *ku-potèla* se perdre, *ku-potèza* ou *ku- potèlèza* perdre, *ku-potèzèa* perdre quelque chose à quelqu'un ;
Ku-ingia ou *ku-ingila* entrer, *ku-ingiza* ou *ku-ingiliza* faire entrer ;
Ku-pẽndèlèa affectionner (de *ku-pẽnda* aimer,) *ku-pendèlèza* abrégé ordinairement en *kupẽndèza* plaire.

à supprimer

REMARQUE. — Plusieurs verbes causatifs sont formés d'un substantif, d'un adjectif ou d'un adverbe : soit directement par addition du suffixe causatif au radical, ou au mot lui-même dans plusieurs cas ; soit indirectement dans les autres cas, par l'intermédiaire d'une forme verbale neutre, réelle en *-ka*, ou imaginaire à désinence *-a* ou autre :

u-gõndjwa maladie, *ku-gõndjwèza* rendre malade ;
-tuku-fu glorieux, *ku-tukuza* glorifier ;
hima vite, *ku-himiza* hâter ;
erevu malin, *ku-erevuka* être malin, *ku-erevuça* rendre malin ;
ṣafi pur, *ku-ṣafika* être pur, *ku-ṣafiça* purifier ;
sawa égal, *ku-sawanyiça* égaliser (par analogie sur le modèle *ku-lĩnganiça*) ;

u-õngo mensonge, *ku-õngofya* ou *ku-õngofèça* tromper (par analogie sur le modèle *ku-ogofya* ou *ko-ogofèça* effrayer, de *ku-ogopa* craindre, Règle I et III).

VIII. — Verbe neutre en *-ka*.

Le verbe neutre en *-ka* marque l'état, sans préciser de quelle façon le sujet l'acquiert, si le fait lui est naturel, ou s'il est produit sur lui par une cause quelconque. En cela, ce dérivé se distingue du v. passif, qui suppose toujours la cause, bien que celle-ci ne soit pas toujours nommée : *mti umèpasuka* l'arbre est fendu (il est trouvé en cet état) ; *umèpasuliwa kwa tçoka*, il a été fendu par la hache.

Le sens du v. neutre en *-ka* est assez souple ; c'est pourquoi cette forme se rend en français de plusieurs manières différentes, selon l'application qui en est faite :

1° En certains cas, elle se traduit par le passif à signification neutre :

Mti umèpasuka, l'arbre est fendu ;

2° D'autres fois, c'est le v. pronominal à signification neutre qui lui convient davantage :

Mti wapasuka, l'arbre se fend :

3° Enfin, le neutre en *-ka* emprunte parfois le rôle du v. potentiel en *-kana*, ce qui le fait alors correspondre à un v. pronominal simple ou plus clairement à un v. passif ou pronominal précédé du v. « pouvoir » :

Mti haupasuki, l'arbre ne peut être fendu, ne peut se fendre, ne se fend pas.

Le v. neutre en *-ka* est de formation analogique, empruntant son suffixe *-ka* à des verbes en *-ka* primitivement neutres, comme *ku-ruka* sauter, *ku-nyoka* s'allonger, *ku-tçoka* se fatiguer, être fatigué, *ku-tçeka*, rire, etc.

Les règles de formation sont à peu de chose près les mêmes que celles du causatif de création moderne.

Règle I. — (Cf. R. III du causatif). Les verbes à désinence *a* immédiatement précédée de consonne suffixent *-ka* à la place de cette désinence, avec intercalation comme voyelle de soutien du premier élément du

suffixe directif, soit *i* ou *è* selon le cas. Comme résultat, cela équivaut à ajouter le suffixe au radical du v. directif[1] :

Ku-sèma dire, *ku-sèmèka* se dire ;
Ku-bana presser, *ku-banika* être pressé, se presser.

Quelques verbes en petit nombre basent effectivement leur dérivé sur la forme directive, dont la nuance significative est conservée :

Ku-pitia passer par (de *ku-pita* passer), *ku-pitika* être traversable.

Sont compris dans la règle les verbes monosyllabiques (désinence et radical compris), dont les seuls à avoir une forme neutre sont :

Ku-dyia venir à (de *ku-dya* venir), *ku-dyika* être accessible ;
Ku-la manger, *ku-lika* se manger, être mangé, être comestible ;
Ku-nywa boire, *ku-nywèka*, se boire, être bu ou absorbé, être buvable.

Règle II. — (Cf. R. IV). Les verbes à désinence *(e, i, u,o)* autre que *a*, suffixent *-ka :*

1° Les verbes en *e* ou en *i* à cette désinence :

Ku-samehe pardonner, *ku-sameheka* se pardonner, être pardonné, être pardonnable.
Ku-fasiri expliquer, *ku-fasirika* s'expliquer, être expliqué, être explicable.

2° Les verbes en *u* font de même, mais en changeant *u* en *i* :

Ku-haribu gâter, *ku-haribika* se gâter, être gâté.

3° Les deux verbes en *o* suffixent *-ka* à la place de la désinence *a* de la forme directive, dont ils empruntent l'élément *li* mais non la nuance significative :

Ku-sahao oublier, *ku-sahaulika* s'oublier, pouvoir s'oublier.

Règle III. — (Cf. R. V). Les verbes à désinence *a* après voyelle se partagent en deux classes :

1° Les verbes qui basent effectivement leur dérivé sur la forme primaire à double voyelle finale. Ce sont presque tous les verbes à radical non monosyllabique terminé par une voyelle autre que *a*. Ces verbes suffixent simplement *-ka* au lieu et place de la désinence *a :*

1. Quoique apparemment basée sur la forme directive, la forme neutre de ces verbes n'en revêt nullement la nuance significative : le sens neutre est aussi bien ajouté au primitif dans *ku-fungika* être lié, que dans *ku-fũnguka* êtré délié (R. III).

Ku-elèa comprendre, *ku-elèka* être en état de comprendre ;
Ku-fagia balayer, *ku-fagika* se balayer, être balayé, pouvoir se balayer ;
Ku-okoa sauver, *ku-okoka* se sauver, être sauvé ;
Ku-fungua ouvrir, *ku-fũnguka* s'ouvrir, être ouvert.

2° Les verbes en *aa*, et presque tous les verbes à radical composé d'une seule syllabe, qui basent leur dérivé sur un doublet du primaire en *-la* (par intercalation d'une *l* épenthétique entre les deux voyelles finales). Ces verbes se conforment à la R. I :

Ku-kataa refuser, *ku-katalika* se refuser ;
Ku-twaa prendre, *ku-twalika* se prendre, être pris, pouvoir être pris ;
Ku-zoa enlever (les balayures), *ku-zolèka* s'enlever, être enlevé ;
Ku-vua dévêtir, *ku-vulika* être dévêtu.

Remarque. — 1° Plusieurs verbes neutres sont tirés directement de substantifs ou d'adjectifs, soit directement par addition au radical ou au mot entier du suffixe *-ka*, soit indirectement par l'intermédiaire d'une forme verbale neutre imaginaire :

Nèma bienfait, grâce, *ku-neemèka* être comblé de bienfaits ;
-ṣafi pur, propre, net, *ku-ṣafika* être ou devenir propre ;
-tuku-fu glorieux, *ku-tukuka* être ou devenir glorieux ;
-erèvu malin, *ku-erèvuka* être ou devenir malin.

2° Il existe aussi un suffixe neutre *-ta*, qu'on trouve superposé à la désinence de plusieurs mots, substantifs ou verbes, du domaine exclusivement bantou :

Ku-ãmbata adhérer, coller, de *ku-ãmba* appliquer ;
Ku-memeta lancer des éclairs, de *u-meme* éclair ;
Ku-nyonyota tomber goutte à goutte, de *ma-nyunyu* gouttes de pluie, etc.

Comme on le voit, ce suffixe *-ta* a la même valeur que *-ka*, dont il n'est peut-être qu'un doublet avec permutation de *k* en *t*.

IX. — Verbe potentiel en *-kana* ou en *-kika*.

Le suffixe à sens neutre de la forme réciproque (*-na*), superposé à la forme neutre en *-ka* de quelques verbes, marque possibilité pour le sujet d'être mis dans l'état indiqué par le verbe :

Ku-onèka se voir, être vu (de *ku-ona* voir), *ku-onèkana* être visible, être en vue.

Cette forme peut avoir un complément indirect régi par une préposition indépendante :

Inaonèkana na watu, cela est vu par les gens ;
Inaonèkana kwa wapi ? cela se voit d'où ?

Une autre manière de donner la signification potentielle à un petit nombre de verbes, consiste à superposer une seconde forme neutre en *-ka* à la première :

Ku-bãnduka se détacher (de *ku-bãndua* décoller), *ku-bãndukika* pouvoir se détacher.

X. — Verbe inversif ou extractif en *-ua, -oa.*

Certains verbes primitifs en *-ua, -oa,* marquent l'action de tirer, d'extraire, comme *ku-zua,* percer, *ku-tua,* baisser, déposer, *hu-pũngua,* diminuer, *ku-ondõa,* ôter, *ku-omoa*[1] entr'ouvrir, etc. L'analogie s'est emparée de cette terminaison pour l'appliquer à plusieurs verbes du domaine exclusivement bantou, en lui attribuant la propriété, soit de renverser le sens du verbe à la façon du dé français dans « défaire », soit de spécifier l'action de « sortir, d'extraire » à la manière du dé dans « découper, démolir. »

Sont seuls autorisés à user du procédé les verbes déterminés par l'usage.

Prennent *-oa* (pour *-ua* par assimilation) les seuls verbes qui ont *o* dans la dernière syllabe de la racine ; tous les autres reçoivent *-ua.*

Le suffixe *-ua* ou *-oa* est le plus ordinairement imposé à des verbes primitifs, auxquels il s'ajoute à la place de la désinence *a* de l'infinitif :

Ku-fũngua délier, ouvrir, de *ku-fũnga* lier, fermer ;
Ku-okoa retirer du feu, fig. sauver, de *ku-oka* rôtir.

Plusieurs verbes à forme réciproque en *-na* échangent aussi leur désinence *-a :*

Ku-pãmbanua séparer (deux objets qui se heurtent, deux adversaires), fig. distinguer, de *ku-pãmbana* se rencontrer de front, etc.

Quelques verbes à forme directive en *-ia* ou *-èa* substituent *-ua* au suffixe directif (*-oa* à *-èa* quand la dernière syllabe de la racine a un *o*):

1. De *mw-omo* lèvre, bec, par ext. bouche.

Ku-fukua creuser, déterrer, de *ku-fukia* combler (un trôu), enfouir ;
Ku-komoa débâcler (une porte), de *ku-komèa* bâcler.

Egalement, des verbes composé actifs, à second élément *-ika* « mettre, placer », remplacent celui-ci par *-ua :*

Ku-simua abaisser, de *ku-simika* ériger ;
Ku-ãngua décrocher, de *ku-ãngika* accrocher.

Nota. — Parmi les verbes marquant extraction, il en est plusieurs qui sont basés directement sur un substantif :

Ku-nyonyoa arracher les poils ou les plumes, de *ma-nyonya* poils follets.

Observation sur les verbes dérivés.

1° C'est le sens du verbe et l'usage qui déterminent la plus ou moins grande richesse d'un verbe en dérivés. En fait, rares sont les verbes primitifs qui les possèdent tous ou presque tous.

De plus, certains dérivés sont seuls usités, aux dépens du primitif, qui l'est peu, ou qui n'a même pas d'existence reconnue.

D'autre part, outre les dérivés du premier degré fondés sur le primitif, il existe souvent des dérivés secondaires, comme *ku-kutaniça* faire se rencontrer, de *ku-kutana* se rencontrer, sur *ku-kuta* rencontrer ; *ku-ãngukiana* tomber l'un sur l'autre, les uns sur les autres, de *ku-ãngukia* tomber sur, de *ku-ãnguka* tomber, sur *ku-ãngua* abattre.

2° La nuance significative, indiquée pour chacune des formes de verbes dérivés, n'est pas si absolue, qu'on puisse toujours, à première vue et sans consulter, deviner d'une façon bien précise le sens d'un dérivé quelconque. Le plus souvent l'indication générale suffit ; mais il est cependant des verbes, dont le dérivé, tout en restant dans des limites compréhensibles, s'emploie dans une acception particulière qu'il faut apprendre. De tels dérivés prennent souvent l'importance d'un verbe primitif, comme *ku-patana* s'accorder avec, *ku-pataniça* mettre d'accord, de *ku-pata* gagner.

Conjugaison

Il n'y a qu'une seule conjugaison, avec une forme affirmative et une forme négative, celle-ci ne différant de celle-là que par l'addition au préfixe subjectif

d'une particule négative *-si* ou *ha-* (V. p. 102) correspondant au français *ne... pas*, ou au *ne* latin (= ne) dans *nolo* « je ne veux pas » opposé à *volo* « je veux ».

Le même modèle de conjugaison sert donc pour les verbes primitifs et les verbes dérivés.

Modes et temps.

La division des modes est assez artificielle, reposant moins sur une forme spéciale commune aux temps de chacun, que sur la distinction que notre esprit conçoit entre les différentes manières de présenter l'affirmation indépendamment du temps.

Le swahili possède six modes :

L'**Infinitif**, qui exprime l'idée d'une manière générale et indéterminée, sans aucun rapport de personne ni de nombre.

L'**Impératif**, qui est l'expression du commandement.

L'**Indicatif**, qui présente l'affirmation d'une manière certaine, sans laisser place au doute.

Le **Participial**, qui marque une corrélation avec un autre fait, sa présence supposant toujours un autre verbe avec lequel il forme une proposition complète : toi partant *(ukiondoka)*, je resterai.

Le **Conditionnel**, qui annonce une condition, ou qui affirme quelque chose sous la dépendance d'une condition posée dans un autre verbe : *ũngè-kataa, nĩngè-koma kudya kwako,* si tu refusais (litt. tu refuserais), je cesserais de venir chez toi.

Le **Subjonctif**, qui énonce avec une nuance d'incertitude l'idée d'un fait futur, placé plus ou moins expressément sous la dépendance d'un autre.

Les temps comprennent, le **Passé**, le **Présent**, le **Futur** et l'**Indéfini** ou **Indéterminé** qui ne précise pas le moment. Les modes sont plus ou moins riches en temps ; l'infinitif par exemple n'a que l'indéfini.

Procédés de conjugaison.

1° Le nombre et la personne sont indiqués par la forme convenable du pronom subjectif préfixé :

ni-*na sèma*, je (*ni*) parle ; **tu**-*na sèma*, nous (*tu*) parlons.

Le pronom subjectif ne figure ni à l'infinitif, ni à l'indicatif habituel à forme impersonnelle *hu-sèma* « on parle » ; l'impératif l'omet à la 2ᵉ pers. du sing. *sèma* « parle », et le suffixe sous la forme *-ni* au pluriel *sème*-**ni** (DN. *sema*-**ni**) « parlez ».

2° Dans la négation, le verbe se distingue de sa forme affirmative par l'agglutination de la particule négative *ha-* ou *si-*, qui s'allie au pronom subjectif (V. p. 102) dans tous les temps et modes personnels *(tu-ta-sèma* nous parlerons, **ha**-*tu-ta-sèma* nous ne parlerons pas), sauf à l'impératif où elle est simplement préfixée au radical du verbe *(sèma* parle, **si**-*sème* ne parle pas).

3° La présence ou l'absence, à la suite du pronom subjectif, d'un affixe faisant fonction d'auxiliaire ou de caractéristique, est le moyen premier et essentiel pour marquer les modes ou les temps. De là, une distinction à faire entre *temps simples* et *temps composés*.

a) Les temps simples sont ceux dont les éléments essentiels sont réduits à deux, le préfixe du pronom subjectif, et le radical du verbe avec sa désinence. Ce sont, pour l'affirmation comme pour la négation :

L'impératif simple	*ĕnda* va ;	*'si-ĕnde* ne va pas.
L'indicatif indéfini	*ni-ĕnda* je vais ;	*'si-ĕndi* je ne vais pas.
~~**L'indicatif aoriste en** *-e*~~	~~*ni-ĕndèe* je suis allé ;~~	
L'optatif-subjonctif	*ni-ĕnde* que j'aille ;	*ni-si-ĕnde* q. je n'aille pas.

b) Tous les autres temps sont des temps composés, en ce qu'ils ajoutent un élément auxiliaire, soit particule caractéristique, soit auxiliaire proprement dit : *ni-ta-ruka* je sauterai (auxiliaire *ta); ni-li ruka* j'avais sauté (auxiliaire *li); ni-ki-ruka* moi sautant (caractéristique *ki*) ; etc.

4° Le changement en *e* de la voyelle finale des verbes en *a*[1] n'est qu'un renfort secondaire et moderne, pour mieux affirmer certains temps ou modes : *ni-ruke* que je saute (subjonctif de *ku-ruka* sauter) ; *ni-ruki-e* j'ai sauté (aoriste archaïque sur la forme directive *ku-rukia*).

Il en est de même du changement en *i* au présent de l'indicatif négatif ; *ha-tu-ruki* nous ne sautons pas.

1. Se rappeler que les verbes finissant par une des voyelles *e, i, o, u,* gardent leur désinence intacte dans toute la conjugaison.

Sauf le cas d'assimilation vocalique, qui ne se produit d'ailleurs que dans certaines formes du parfait archaïque (*ni-kemet-e-le* j'ai attrapé, de l'infinitif *ku-kamat-a*), le radical du verbe demeure intact.

Ordre des affixes. — Le premier préfixe est le pronom subjectif, qui est simple dans la conjugaison affirmative, qui est doublé de la particule négative dans la conjugaison négative. La présence du sujet représenté soit par le substantif, soit par un pronom, ne dispense pas de l'emploi du pronom subjectif, qui fait un tout inséparable avec le temps du verbe : *siye* **tu**-*mè-fika,* nous nous sommes arrivés.

Après le pronom subjectif vient ensuite, ou la caractéristique, ou l'auxiliaire infixe, aux temps et modes qui comportent l'un ou l'autre élément :

ni-na kata je coupe, litt. je *ni* (suis) avec *na* couper *kata* ;
kisu ki-na-kata, le couteau coupe, litt. il *ki* avec *na* couper *kata.*

On a vu, p. 102, qu'il y a deux particules négatives, *ha-* et *si-*, faisant un avec le pronom subjectif, qui prend l'une ou l'autre, suivant le mode, le temps, et quelquefois la personne. *Ha-* lui est préfixé ; *-si* lui est postposé : *ha-tu-ruki* nous *tu* ne *ha* sautons pas ; *tu-si-ruke,* ne *si* sautons pas [1].

S'il y a un pronom objectif (complément direct ou indirect), on le préfixe immédiatement au radical du verbe principal, à la suite des éléments précédents, pronom subjectif affirmatf ou négatif et caractéristique ou auxiliaire :

ni-na u-kata je le *u* coupe (l'arbre *mti*), litt. je (suis) avec le couper ;
ha-wa-ta-u-kata, ils ne le *u* couperont pas.

Sans préjudice des préfixes indispensables indiqués ci-dessus, le verbe swahili admet toutefois plusieurs suffixes accessoires :

1° Le suffixe *-ni* « vous », forme abrégée du pronom substantif, à la deuxième personne du pluriel de l'impératif commun :

toke-ni (DN. *toka-ni*) sortez ;

2° Les suffixes du pronom relatif qu'on ajoute au premier élément verbal déterminé par le pronom subjectif préfixé (V. pron. rel., p. 121), à

1. A l'impératif 2° pers. du sing., le pronom subjectif *u-* manque devant la particule négative *si* (*si-ruke* ne saute pas). Par ailleurs l'impératif négatif ne diffère pas du subjonctif, dont il n'est qu'une dérivation.

l'auxiliaire s'il y en a, sinon au verbe lui-même aux temps compatibles avec le relatif :

Mti uli-o katwa, l'arbre qui *o* fut coupé ;
Mti ukatwa-o l'arbre qui *o* est coupé.
Ne font pas exception les relatifs *-po, -ko, -mo, -vyo,* pris adverbialement :
Utaka-vyo, comme tu veux, litt. (les choses) que *vyo* tu veux ;
Utoka-po quand tu sors, litt. (le temps) que *po* tu sors ;
Ulivyo nèna comme tu as dit, litt. (les choses) que *vyo* tu fus dire.

3° Les suffixes interrogatifs *-dye ?* comment ? que ? et *-pi ?* où ? qui se postposent au verbe principal (jamais à l'auxiliaire), à certains temps :

Una kwenda-dye ? comment vas-tu ? litt. tu (es) avec aller comment ?
Una taka-dye ? que veux-tu ? litt. tu (es) avec vouloir comment ?
Una kwẽnda-pi ? où vas-tu ? litt. tu (es) avec aller où ?

Caractéristique de l'infinitif. — L'infinitif est caractérisé par la particule *ku-*, abrégée en *kw-* et quelquefois en *k-*, pour certains verbes à voyelle initiale.

Kw- théoriquement applicable à tous les verbes dont le radical commence par une voyelle autre que *u*, n'est spécial qu'à cinq verbes dissyllabiques, *kw-ẽnda* aller, *kw-iba* voler, dérober, *kw-iça* finir, *kw-imba* chanter et *kw-ita* appeler. Devant les autres verbes il est facultatif pour certains, anormal pour d'autres : *ku-aga* ou *kw-aga* prendre congé de, *ku-elèa* ou *kw-elèa* flotter, *ku-ima* ou *kw-ima* se tenir debout, *ku-õndoa* ou *kw-õndoa* retirer ; mais simplement *ku-apa* jurer, *ku-epa* éviter, etc. V. le dictionnaire. On dit mieux *ku-ãnza* commencer ; mais on préfère *kw-ãnza* pour le même mot employé comme adverbe « au commencement, d'abord ».

K- appartient à trois verbes à voyelle initiale *o* : on dit mieux *k-oga* « se baigner » que *ku-oga*, *k-ota* se « chauffer » que *ku-ota* ; certains préfèrent *k-oça*. « laver » à *ku-oça*. Son emploi devant d'autres verbes à initiale *o* n'est pas à recommander : *k-oka*(*ku-oka*) rôtir, *k-okota* (*ku-okota*) ramasser, *k-ongèa* (*ku-ongèa*) converser, augmenter (n.), *k-õngoa* (*ku-õngoa*) diriger droit, *k-õndja* (*ku-õndja*) goûter, *k-ogopa* (*ku-ogopa*) craindre. Kuza (ku uza interrogée) vendre.

Emploi de la caractéristique **ku** *de l'infinitif dans les différents temps.*

A l'origine, tous les temps composés, moins ceux en *-ki-* et en *-ka-*, paraissent avoir été basés sur l'infinitif. Nous en avons l'indication dans la présence de la caractéristique *ku-* retenue à peu près partout dans la

conjugaison des verbes monosyllabiques, et aussi, mais avec moins de constance, dans celle de plusieurs verbes dissyllabiques à voyelle initiale ; les autres verbes l'ont perdue[1], sauf au passé de l'indicatif négatif.

Si on ne peut donner de règle absolue pour les cas, où les verbes monosyllabiques et dissyllabiques à voyelle initiale conservent le *ku-* de l'infinitif, en revanche on peut fixer nettement les temps et les cas pour lesquels *ku-* est exclu. Ce sont :

1° Le présent indéfini de l'indicatif négatif : *si-li* je ne mange pas, *si-uzi* je ne vends pas ;

2° Les temps à caractéristique *-ka-* ou *-ki-*. Ils n'ont d'emploi que pour l'affirmation : *ni-ka-la* je mangeai, *ni-ka-le* que j'aille manger, *ni-ki-la* moi mangeant, *ka-uze* va vendre ;

3° Le subjonctif soit affirmatif, soit négatif : *ni-le* que je mange, *ni-si-le* que je ne mange pas ;

4° L'impératif soit affirmatif, soit négatif, sauf l'imp. affirm. des quatre verbes *ku-fa* mourir, *ku-la* manger, *ku-nya* évacuer, *ku-nywa* boire : *uza* vends ; mais *ku-fa* meurs, *ku-la* mange, etc.

5° Tous les cas où le radical du verbe est soit préfixé d'un pronom objectif (sauf exception pour le temps en *ku* du passé de l'indicatif négatif *si ku-m-tęa* je ne l'ai pas craint), soit suffixé d'un relatif : *ni-na m-tęa* je le *m* crains, *ni-la-ye* moi qui *ye* mange. Il importe de noter ici que le verbe *ku-pa* « donner » ne s'emploie jamais sans le pronom objectif, ce qui l'empêche de conserver le *ku*, autre part qu'au passé de l'indicatif négatif : *hu-ku-m-pa* tu ne lui as pas donné.

Echappent à la règle précédente les trois verbes à caractéristique *k-* pour *ku-*, *k-oça* laver, *k-oga* se baigner, *k-ota* se chauffer, qui ont la faculté de conserver ou de ne pas conserver leur *k-* dans toute la conjugaison : *ni-ka-k-oga* ou *ni-ka-oga* je me baignai.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA CONJUGAISON

Les divergences produites, d'une part par la présence ou l'absence dans les temps de la caractéristique *ku-* de l'infinitif, d'autre part par la flexion tantôt en *e* tantôt en *i* de la désinence *a* dans les seuls verbes en *a*, sont les seules

1. Ce qui montre bien que le souvenir n'en est pas tout à fait perdu, c'est qu'il arrive encore parfois aux indigènes de rétablir le *ku* par distraction ou par emphase, en poésie surtout : *nimèkwõndoka* je suis parti, *nili kwãnguka* j'étais tombé, *nitakusoma* je lirai, etc.

irrégularités de la conjugaison. Le tableau ci-après offre quatre modèles se conjuguant exactement de la même façon, moins les particularités qui viennent d'être signalées. Nous avons :

Pour les verbes susceptibles de conserver *ku-* de l'infinitif :

1° *Ku-fa* mourir, pour les verbes monosyllabiques ;

2° *Kw-ẽnda* aller, pour les verbes dissyllabiques à voyelle initiale : il n'y a guère dans le cas de conserver le *ku,* avec *kw-ẽnda,* que les verbes *ku-aga* se perdre, *kw-iba* dérober, *kw-iça* finir, *kw-imba* chanter, *ku-uza* vendre, *k-oça* laver, *k-oga* se baigner, *k-ota* se chauffer ; notons encore que ces verbes ont la faculté de prendre ou de laisser le *ku* ou le *k-*. Les autres verbes à voyelle initiale perdent le *ku-*, tout comme les verbes de la catégorie suivante.

Pour les verbes qui ne conservent pas le *ku-* :

3° *Ku-kana* nier ;

4° *Ku-kiri* avouer, modèle des verbes dont la désinence ne subit aucune flexion.

Certains verbes dissyllabiques à voyelle initiale ont un doublet avec *w* prosthétique. Ce sont les verbes, *ku-aka* ou *ku-waka* maçonner, *ku-ãmba* ou *ku-wãmba* appliquer, *ku-ãnza* ou *ku-wãnza* commencer, *ku-atça* ou *ku-watça* laisser, *ku-aza* ou *ku-waza* méditer, *ku-eka* ou *ku-weka* placer, *ku-ika* ou *ku-wika* chanter (coq), *ku-iva* ou *ku-wiva* mûrir. La forme simple aussi bien que le doublet rentre dans la catégorie des verbes, qui ne conservent pas le *ku-*.

Dans le tableau ne figurent pas les temps périphrastiques, non plus que certaines formes dialectales spéciales à un ou plusieurs dialectes du Nord : tout ce qui pourrait charger le tableau en même temps que la mémoire a été renvoyé à la Conjugaison complète. Par ailleurs on trouvera ici tous les temps usuels avec leurs formes les plus communes : en cela le tableau est complet, au moins pour les dialectes du Sud. — Le sens indiqué très brièvement à titre d'orientation, est insuffisant à donner une idée complète du temps auquel il est attribué. Les détails sont renvoyés à la conjugaison et aux observations qui s'y rapportent. — De même, l'inscription d'une forme négative en regard d'une forme affirmative, à cause du procédé commun de formation, n'implique pas toujours correspondance absolue de la valeur significative, qui est parfois indéfinie d'un côté et restreinte de l'autre.

H. Livement

irrégularités de la conjugaison. Le tableau ci-après offre quatre modèles se conjuguant exactement de la même façon, moins les particularités qui viennent d'être signalées. Nous avons :

Pour les verbes susceptibles de conserver *ku-* de l'infinitif :

1° *Ku-fa* mourir, pour les verbes monosyllabiques ;

2° *Kw-ẽnda* aller, pour les verbes dissyllabiques à voyelle initiale : il n'y a guère dans le cas de conserver le *ku,* avec *kw-ẽnda*, que les verbes *ku-aga* se perdre, *kw-iba* dérober, *kw-iça* finir, *kw-imba* chanter, *ku-uza* vendre, *k-oça* laver, *k-oga* se baigner, *k-ota* se chauffer ; notons encore que ces verbes ont la faculté de prendre ou de laisser le *ku* ou le *k-*. Les autres verbes à voyelle initiale perdent le *ku-*, tout comme les verbes de la catégorie suivante.

Pour les verbes qui ne conservent pas le *ku-* :

3° *Ku-kana* nier ;

4° *Ku-kiri* avouer, modèle des verbes dont la désinence ne subit aucune flexion.

Certains verbes dissyllabiques à voyelle initiale ont un doublet avec *w* prosthétique. Ce sont les verbes, *ku-aka* ou *ku-waka* maçonner, *ku-ãmba* ou *ku-wãmba* appliquer, *ku-ãnza* ou *ku-wãnza* commencer, *ku-atça* ou *ku-watça* laisser, *ku-aza* ou *ku-waza* méditer, *ku-eka* ou *ku-weka* placer, *ku-ika* ou *ku-wika* chanter (coq), *ku-iva* ou *ku-wiva* mûrir. La forme simple aussi bien que le doublet rentre dans la catégorie des verbes, qui ne conservent pas le *ku-*.

Dans le tableau ne figurent pas les temps périphrastiques, non plus que certaines formes dialectales spéciales à un ou plusieurs dialectes du Nord : tout ce qui pourrait charger le tableau en même temps que la mémoire a été renvoyé à la Conjugaison complète. Par ailleurs on trouvera ici tous les temps usuels avec leurs formes les plus communes : en cela le tableau est complet, au moins pour les dialectes du Sud. — Le sens indiqué très brièvement à titre d'orientation, est insuffisant à donner une idée complète du temps auquel il est attribué. Les détails sont renvoyés à la conjugaison et aux observations qui s'y rapportent. — De même, l'inscription d'une forme négative en regard d'une forme affirmative, à cause du procédé commun de formation, n'implique pas toujours correspondance absolue de la valeur significative, qui est parfois indéfinie d'un côté et restreinte de l'autre.

Tableau synoptique des modes et des temps

Abréviations : r. = rare : pour les cases non remplies portant l'indication r V. la Conjugaison complète. — ' = élision du pronom subjectif de la première pers. du sing.

	AFFIRMATIF				NÉGATIF			
INFINITIF	*ku-fa*, mourir	*ku ēnda* aller	*ku-kana* nier	*ka-kiri* avouer	*ku to-ku-fa* ne pas m.	*ku-to-ku-ēnda*	*ku-to-kana*	*ku-to-kiri*
IMPÉRATIF SIMPLE	s. *ku-fa, fa* r. meurs pl. *ku fe-ni, fe ni*	*ēnda* va *ēnde-ni* allez	*kana* *kane-ni*	*kiri* *kiri-ni*	*si-fe* ne meurs pas *si-fe-ni*	*si ēnde, s ēnde* *si-ēnde ni, s-ēnde-ni*	*si-kane* *si-kane-ni*	*si-kiri* *si-kiri-ni*
COMPELLATIF (avec mouvem.)	V. subjonctif correspondant	*ka-ēnde* va *ka-ēnde-ni* allez	*ka-kane* *ka-kane-ni*	*ka-kiri* *ka-kiri-ni*				
INDICATIF HABITUEL (impers.)	*hu-fa*	*hu-ēnda*	*hu-kana*	*hu-kiri*				
INDÉFINI (simple)		*ni-ēnda* r.	r.	r.	*'si-fi* je ne meurs pas	*'si-ēndi* ou *'s-ēndi*	*'si-kani*	*'si-kiri*
INDÉFINI (relatif)	*ni fa-ye* qui meurs	*ni-ēnda-ye* qui vais	*ni-kana-ye* qui nie	*ni-kiri-ye* qui avoue	V. passé relatif			
1. PRÉSENT OU INDÉFINI	*n-a-ku-fa* ou *n-a-fa* je meurs	*n-a-kw ēnda* ou *n-a-ēnda* ou *n ēnda* je vais	*n-a-kana* je nie	*n-a-kiri* j'avoue				
2. PRÉSENT ACTUEL	*ni-na ku-fa* je meurs	*ni na* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-na kana* je nie	*ni-na kiri* j'avoue	r.	r.	r.	r.
1er AORISTE et passé indéfini	*ni-mè-ku-fa* je suis mort	*ni-me-kw-ēnda,* *ni-mè ēnda*	*ni-mè-kana* j'ai nié	*ni-mè-kiri* j'ai avoué	r.	r.	r.	r.
2e AORISTE archaïque (V. règles spéciales)	*ni-fi-e,* *ni-fi-le* je suis mort	*ni-ēndè-e, n ēndè-e,* *ni-ēndè-le,* *ni-ēnzè-le,*	*ni-kene*	*ni-kiri-e*	*'si-fi-e,* *'si-fi-le* je ne suis pas mort	*'si-ēnde-e, 's-ēndè-e,* *'si-ēndè-le,* *'si-ēnzè-le*	*'si-kene*	*'si-kiri-e*
PASSÉ INDÉTERMINÉ					*'si ku-fa*	*'si-kw-ēnda*	*'si-ku-kana*	*'si ku-kiri*
PASSÉ INACCOMPLI					*'si-dya* { *ku-fa* / *fa* } je ne suis p. (encore) m.	*'si-dya* { *kw-ēnda* / *ēnda,* } *'si-dyēnda*	*'si-dya kana*	*'si-dya kiri*
PASSÉ NARRATIF	*ni-ka-fa* je mourus	*ni-ka-ēnda,* *ni-k ēnda*	*ni-ka-kana* je niai	*ni-ka-kiri* j'avouai				
PASSÉ ABSOLU	*ni li ku-fa*, je mourais, je mourus *n-a-li ku-fa* j'étais mort	*ni-li* { *kw-ēnda* / *ēnda* } *n-a-li* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-li kana* *n-a-li kana*	*ni-li kiri* *n-a-li kiri*	r. r.	r. r.	r. r.	r. r.
PASSÉ RELATIF (indéfini avec extension au présent dans la forme négative)	*ni-li-ye* / *n-a-li-ye* } *ku-fa* qui suis mort, q. mourus, qui fus, q. étais mort	*ni-li-ye* / *n-a-li-ye* } { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-li-ye* / *n-a-li-ye* } *kana*	*ni-li-ye* / *n-a-li-ye* } *kiri*	*ni-si-ye ku-fa* qui ne meurs p., q. ne suis pas m., qui ne mourus pas. *ni-si-po ku-fa* quand (même), si je ne meurs pas	*ni-si-ye* { *kw-ēnda* / *ēnda* } qui ne vais pas, etc. *ni-si-po* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-si-ye kana* qui ne nie pas, etc. *ni-si-po kana*	*ni-si-ye kiri* qui n'avoue pas, *ni-si-po kiri*
FUTUR (simple)	*ni-ta-ku-fa* *n'ta-ku-fa* je mourrai	*ni-ta-kw-ēnda* *n'ta kw-ēnda* *n'ta-ēnda* r.	*ni-ta-kana* *n-ta-kana* je nierai	*ni-ta-kiri* *n'ta-kiri* j'avouerai	*'si-ta-ku-fa* je ne mourrai pas	*'si-ta kw-ēnda* *'si-ta-ēnda* je n'irai pas	*'si-ta-kana* je ne nierai pas	*'si-ta-kiri* je n'avouerai pas
FUTUR relatif	*ni-ta-ka-ye ku-fa* *n'ta ka-ye ku-fa* qui mourrai	*ni-ta-ka ye kw ēnda* *n'ta-ka-ye kw-ēnda* qui irai	*ni-ta-ka-ye kana* *n'ta-ka-ye kana* qui nierai	*ni-ta-ka-ye kiri* *n'ta-ka-ye kiri* qui avouerai				
MODE PARTICIPIAL	*ni-ki-fa* moi mourant	*ni ki-ēnda* moi allant *ni k-ēnda*	*ni-ki-kana* moi niant	*ni-ki kiri* moi avouant				
CONDITIONNEL C. INDÉFINI	*ni-ngè-ku-fa* je mourrais	*ni-ngè-* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-ngè-kana* je nierais	*ni-ngè-kiri* j'avouerais	*'si-ngè-ku-fa* je ne mourrais pas	*'si-ngè-* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*'si-nge-kana* je ne nierais pas	*'si-ngè-kiri* je n'avouerais pas
C. PASSÉ	*ni-nga-li ku-fa* je serais mort	*ni-nga-li* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-ngali-kana* j'aurais nié	*ni-nga-li kiri* j'aurais avoué	*'si-nga-li ku-fa* je ne serais pas mort	*'si-nga li* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*'si-nga-li kana* je n'aurais pas nié	*'si-ngali kiri* je n'aurais pas av.
C. INEFFICACE	*ni dya-po ku-fa* quand (même), si je m.	*ni-dya-po* { *kw-ēnda* / *ēnda* }	*ni-dya-po kana*	*ni-dya-po kiri*	V. à l'indicatif indéfini relatif les formes en *si-po : ni-si-po kufa*, etc.			
SUBJONCTIF OPTATIF-SUBJONCTIF INDÉFINI	*ni-fe* que je meure	*ni-ēnde, n'ēnde* que j'aille	*ni-kane* que je nie	*ni-kiri* que j'avoue	*ni-si-fe* que je ne meure pas	*ni-si-ēnde, ni-s'ēnde* que je n'aille pas	*ni-si-kane* que je ne nie pas	*ni-si-kiri* que je n'avoue pas
OPTATIF-SUBJONCTIF COMPELLATIF	*ni-ka-dye* que je vienne	*ni-ka-ēnde* que j'aille	*ni-ka-kane* que je nie	*ni-ka-kiri* que j'avoue				
S. ANTÉRIEUR					*ni-si-dye* { *ku-fa* / *fa* } avant q., à moins q. je ne sois m., sans q. je sois mort	*ni-si-dye* { *kw-ēnda* / *ēnda* } avant q., à moins q. je n'aille, sans q. j'ai ou eusse été	*ni-si-dye kana* avant q., à moins q. je ne nie, ne niasse ou n'eusse nié, etc.	*ni-si-dye kiri* avant q., à moins que je n'avoue, etc.



Auxiliaires et caractéristiques.

Il y a une différence à faire entre auxiliaire et caractéristique. L'auxiliaire, outre son emploi subalterne auprès du verbe principal, est encore par ailleurs un verbe indépendant avec conjugaison et signification propre ; la caractéristique, outre qu'elle n'a pas une origine verbale, apparait aujourd'hui comme une simple particule, sans emploi séparé comme sans signification indépendante, réduite qu'elle est au rôle d'élément formel inséparable du temps ou du mode qu'elle informe.

Verbes auxiliaires.

Quoiqu'il soit possible, dans une traduction littérale, de donner la propre valeur significative de chacun des éléments, auxiliaire et verbe principal, la simple analyse grammaticale se contente le plus souvent de traiter leur ensemble à la manière des mots composés, pour la bonne raison que le sens particulier de l'auxiliaire s'efface en se fondant dans celui du verbe principal.

L'auxiliaire précède le verbe principal à l'infinitif, qui est exprimé avec ou sans sa caractéristique *ku-*. On se rappelle en effet que la caractéristique *ku-* est conservée devant tous les verbes monosyllabiques et devant quelques verbes dissyllabiques à voyelle initiale (V. p. 172) : il n'y a d'exception à cette règle qu'après l'auxiliaire *ka* incompatible avec la caractéristique *ku* qu'il fait éliminer. La conclusion de ceci est que le verbe principal est tout aussi bien à l'infinitif dans *ni-li ku-dya* je vins, que dans *ni-li pita* je passai.

C'est l'auxiliaire seul qui prend le préfixe du pronom subjectif, et aussi, s'il y a lieu et compatibilité, le suffixe du pronom relatif : *watu* **wa**-*taka*-**o** *ku-dya*, les gens qui viendront. Le pronom objectif, quand il est présent, est préfixé au radical du verbe principal : *ha-tu-dya* **mw**-*ona*, nous ne l'avons pas (encore) vu.

Il y a deux catégories d'auxiliaires :

1° Ceux, dont l'aptitude à prendre le suffixe du pron. relatif, a fait comprendre l'indépendance aux lettrés arabisants, qui les séparent dans l'écriture arabe : ce sont **na, li, si, taka, dya** (de la conjugaison affirmative) ;

2° Ceux qui ne prennent jamais le suffixe relatif. Malgré cela, l'indigène a encore assez conscience de la valeur significative de plusieurs, pour les détacher dans sa pensée du verbe principal, ce dont il témoigne

en les marquant comme les précédents d'un accent secondaire, en même temps qu'il les sépare encore souvent dans l'écriture. Ces auxiliaires à sens encore plus ou moins transparent sont **dya** de la conjugaison négative, **ngè**, **ngali**, **to** (de l'infinitif négatif). Après ceux-ci vient une dernière série d'auxiliaires à sens oblitéré, **a**, **ka**, **mè**, **ta**.

Auxiliaires indépendants, capables de prendre le suffixe relatif.

Na est en réalité la préposition « avec ». Conjuguée avec les pronoms subjectifs, elle prend le sens de « je (suis) avec *ni-na*, tu (es) avec *u-na*, etc., substituts de « j'ai, tu as », etc., litt. « moi avec, toi avec », la copule étant sous-entendue. *Ni-na, u-na,* etc., peut donc être considéré comme un présent d'indicatif du verbe « avoir ». Enfin ce *na*, ainsi conjugué par la préfixation des différentes formes du pronom subjectif, devient l'auxiliaire requis par le présent actuel du verbe affirmatif :

ni-na ku-dya je viens, litt. moi *ni* avec *na* venir *ku-dya ;*
u-na pima, tu mesures.

Nota. — La voyelle de l'auxiliaire *na* est élidée *ad libitum*, lorsqu'elle tombe en hiatus devant o infixe du relatif : *wa-na-o ku-dya* ou *wa-n'o ku-dya* (ceux) qui viennent.

Li est le radical du verbe « être », verbe défectif en swahili comme dans beaucoup d'autres langues. Il se conjugue de la même manière que *na*- ci-dessus avec le pronom subjectif, pour former la copule *ni-li* je suis, *u-li* tu es, etc. Comme auxiliaire, *li* sert à former :

a) Le passé absolu simple ou relatif, dont il y a deux formes ordinairement confondues :

ni-li ku-dya je venais, je vins ; *ni-li-ye ku-dya* (moi) qui venais, vins ou suis venu ;
n-a-li ku-dya j'étais venu ; *n-a-li-ye ku-dya* (moi) qui étais venu ; *n-a-li pita dyana*, j'étais passé hier.
a de *a-li* est l'auxiliaire qu'on verra plus loin, ajouté ici pour préciser davantage la valeur du temps passé.

b) Conjugué lui-même avec l'auxiliaire *nga* (= *ngè* ci-après), *li* sous la forme *nga-li* entre encore dans la composition du conditionnel passé. Mais *ngali* étant compris parmi les auxiliaires de la seconde catégorie, trouve sa place plus loin immédiatement après *ngè*.

Nota. — La voyelle de l'auxiliaire *li* est élidée *ad libitum,* lorsqu'elle tombe en hiatus devant *o* relatif infixé : *m-li-o pita* ou *m-lo pita* (vous) qui êtes passés.

Si nous est déjà connu comme particule négative « ne pas », qui se combine avec le pronom subjectif dans le verbe négatif (V. p. 102). Nous savons aussi que ce même *si*, à l'état de mot isolé, fait fonction de copule négative impersonnelle « ce n'est pas » (V. 105, 1°). Il joue enfin ici un troisième rôle en se conjuguant avec les préfixes du pronom subjectif en fonction de copule, pour devenir l'auxiliaire de l'indicatif indéfini avec relatif :

mimi ni-si-ye pãnda, moi qui ne plante, plantais ou plantai pas, n'ai ou n'avais pas planté (avec extension possible au futur, conditionnel et subjonctif présents ou passés), litt. moi qui ne suis pas (à) planter ;
mimi ni-si-ye ku-dya, moi qui ne viens pas, qui ne suis pas venu, etc.

Nota. — Avec certains verbes d'un usage fréquent, il est facultatif d'élider l'*i* de *si* devant la voyelle initiale du radical : *ni-si-ẽnde* ou *ni-s'ẽnde* que je n'aille pas ; *u-si-ĩngie* ou *u-s'ĩngie* que tu n'entres pas.

Taka du verbe *ku-taka* « vouloir », entre dans la composition du futur affirmatif avec relatif :

mimi ni-taka-ye pãnda, moi qui planterai, litt. moi qui veux planter, l'anglais « *I who will plant* » ;
mimi ni-taka-ye ku-dya, moi qui viendrai.

Dya (Am. G. **ya**) du verbe *ku-dya* (Am. G. *ku-ya*) « venir », comme auxiliaire de la première catégorie, entre en combinaison avec le suffixe relatif adverbial *-po* « quand, si » pour former le conditionnel de la conjugaison affirmative :

ni-dya-po pãnda, quand (même) je plante, je planterais ou j'aurais planté, litt. quand je viens planter ;
ni-dya-po ku-la, quand (même) je mange, je mangerais, j'aurais mangé.

Auxiliaires incapables de prendre le suffixe relatif.

a) Auxiliaires à sens encore plus ou moins transparent.

Dya (Am. G. **ya**) que nous avons déjà vu comme auxiliaire de la première série dans la conjugaison affirmative, reparaît ici pour former deux temps de la conjugaison négative :

a) Le passé inaccompli, marquant que l'action n'a pas été faite au moment où l'on parle :

ha-tu-dya pãnda, nous n'avons pas (encore) planté, nous n'avons pas planté jusqu'ici, nous n'avons jamais planté, litt. nous ne sommes pas venus planter ;
ha-tu-dya ku-la, nous n'avons pas (encore) mangé.

Dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya,* une variante de ce temps comporte l'addition de *tasa,* abréviation de *hatta sasa* jusqu'à maintenant :
ha-tu-ya-tasa pãnda, nous n'avons pas planté jusqu'à maintenant.

Le dialecte *Kimvita* a emprunté cette forme, en l'abrégeant encore par la suppression de l'auxiliaire verbal : *ha-tu-tasa pãnda.*

b) Le subjonctif antérieur :

Ni-si-dye ku-la, avant que, à moins que je ne mange, mangeasse, aie ou eusse mangé, sans que j'aie ou eusse mangé, litt. que je ne vienne pas manger.

Nota. — Aux deux temps précédents la voyelle de l'auxiliaire se contracte souvent en *ê* avec la voyelle initiale des verbes *kw-ẽnda* aller, *kw-iba* voler et *kw-iça* finir, lorsqu'on les emploie sans la caractéristique *ku* : *ha-tu-dya ẽnda* ou *ha-tu-dyẽnda* nous ne sommes pas (encore) allés, *ha-tu-dyèça* plus usité que *ha-tu-dya iça* nous n'avons pas (encore) fini ; *ni-si-dye ẽnda* ou *ni-si-dyẽnda* avant que je ne sois allé ; *ni-si-dye iça ou ni-si-dyèça* avant que je n'aie fini.

Ngè (**nga** avec les verbes *ku-wa* « devenir, être » et *li,* facultatif pour les autres verbes en *kingozi* et parfois en langage ordinaire), du v. archaïque *ku-nga* « être comme », entre dans la composition du conditionnel indéfini, soit affirmatif, soit négatif :

Prov. *ã-ng'ẽnda dyuu kipũngu,hafikilii mbĩnguni,* irait-il très haut l'aigle, il n'atteint pas le ciel, litt. il est (serait) comme aller haut l'aigle.

Nota. — L'*è* de *ngè* s'élide devant l'*e* initial du v. *kwẽnda : ni-ng'ẽnda,* j'irais.

Nga-li n'est autre chose que le verbe *li* conjugué lui-même avec l'auxiliaire *nga.* Quoique rarement employé isolément, *ni-nga-li* ou son doublet *ni-ka-li* a la valeur d'une copule devant l'attribut sur lequel on veut laisser planer un certain vague :

ni-nga-li ou *ni-ka-li mgõndjwa,* je suis maladif.

Comme auxiliaire, *ngali* entre dans le conditionnel passé tant négatif qu'affirmatif :

Kama ni-nga-li dyua hayo, 'si-nga-li ku-dya, si j'avais (litt. j'aurais) connu cela, je ne serais pas venu.

Les dialectes *Kiamu* et *Kigunya* n'ont que ce conditionnel en *ngali,* auquel ils accordent la valeur et du conditionnel présent et du conditionnel passé.

To de *ku-toa* « ôter » sert à former un infinitif négatif, qu'on n'emploie que dans les cas où on ne peut pas l'éviter facilement :

Ku-to-ũngama haifay, ne pas avouer est impossible, litt. ôter avouer.

La forme archaïque avec le verbe *ku-toa* (P. *ku-tçoa*) entier et séparé est encore connue partout, et plus ou moins usitée : c'est même elle qui est souvent préférée en *Kigunya* qui dit *ku-toa ku-ũngama,* et la seule admise en *Kipemba* qui a *ku-tçoa ũngama.*

Auxiliaires à sens oblitéré.

A de l'indicatif 2e présent indéfini, a vraisemblablement pour ancêtre le verbe *ku-wa* « devenir, être (au présent) » :

n-a-lima, je pioche, litt. je suis (à) piocher ;
n-a-ku-la, je mange.

Nota. — A la 3e pers. du sing. du g. personnel, le pronom *a* s'élide toujours devant la caractéristique : *a-lima* (pour *a-a-lima*), il ou elle pioche.

L'auxiliaire *a* lui-même est sujet à élision après le pron. *ni-* « je » devant *a* initial des verbes *ku-ãnza* commencer et *ku-atça* laisser, ou à contraction devant *e* initial du v. *kw-ẽnda* aller : *n'a-atça* ou *n'ãtça* je laisse ; *n'a-ãnza* ou *n'ãnza* je commence ; *w-a-ẽnda* ou *w-ẽnda* tu vas. En dehors des cas précédents, les élisions ou contractions sont rares, sauf en poésie.

Ka semble être une forme contracte de *ku-kaa* « demeurer, être au sens de persister[1]. » Il sert à former trois temps :

a) Le passé négatif, *ni-ka-lima,* je piochai (litt. je fus piocher) ;

b) L'optatif-subjonctif impulsif, *ẽnda u-ka-lime,* va que tu pioches = va piocher (litt. va que tu sois à piocher) ;

c) L'impératif compellatif *ka-fũnge,* lie.

Nota I. — Dans le récit, on abrège parfois la 1re pers. du sing. du passé narratif *ni-ka-pẽnda* en *ha-pẽnda* « j'aimai », et du subjonctif *ni-ka-pẽnde* en

1. La forme *ku-ka* remplit effectivement le rôle de verbe être, non seulement dans plusieurs langues voisines, notamment en Davida un dialecte du Teita, en *Çingazidya,* mais même en swahili dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya* où on trouve sa trace dans quelques archaïsmes.

ha-pẽnde « que j'aime » ; on omet fréquemment le pronom de la 3e pers. du sing. g. personnel du passé narratif, *ka-fika lini?* « quand est-il arrivé ? » pour *a-ka-fika;* l'*a* de *ka* du passé narratif se contracte facilement avec la voyelle initiale de quelques verbes très usités, surtout en *ê* avec *e* et *i*, *ni-kẽnda* « j'allai » pour *ni-ka-ẽnda*, *tu-kêça* « nous finîmes » pour *tu-ka-iça*. — Le pron. subjectif *i* de l'indéterminé neutre est le plus souvent supprimé dans l'expression quasi adverbiale *kêça* (pour *i-ka-iça*) « cela fini », très usitée au sens de « après cela, ensuite. »

Nota II. — Les temps formés par la particule *ka* indiquent très souvent subordination à un verbe antécédent exprimé ou sous-entendu, ce qui fait que dans la traduction on peut, en certains cas, introduire la conjonction « et ». Il ne faudrait pas pour cela conclure que celle-ci soit contenue dans la particule.

Niliingia nyumbani, ni-ka-mw-ona mwenye amèsimama, j'étais entré dans (la) case, (et) je vis (le) propriétaire debout ;

Kimbia ka-m-tafute, cours (et) le cherche.

Mè ou **ma** de l'aoriste indicatif, sort du verbe *ku-mèa* et de son doublet *ku-maa* « avaler » au sens figuré de « achever, finir ». On peut le considérer comme une forme atrophiée de l'aoriste archaïque de ces verbes, *ni-mè-e* j'ai fini :

u-mè-fika, tu es arrivé, litt. tu as fini (d')arriver ;
u-mè-ku-la, tu as mangé.

Ta du futur, est pour *nda* [1] (encore en usage en Giriama) du verbe *kw-ẽnda* « aller », dont le présent indéfini *n-ẽnda* (pour *na-ẽnda*) est souvent abrégé encore en *'nda* « je vais » : *'nda huko*, je vais là ; *'nda lima*, je vais piocher.

m-ta-ugua, m-ta-ku-fa, ha-m-ta-pona, vous souffrirez (de maladie), vous mourrez, vous ne guérirez pas, litt. vous allez souffrir, etc.

Caractéristiques verbales.

La caractéristique verbale est sans individualité propre, dépourvue de sens bien net, si on la sépare du verbe auquel elle est affixée.

On peut distinguer deux espèces de caractéristiques, les caractéris-

1. Le remplacement de la sonore par la sourde (*t* pour *d*) et la chute de la consonne précédente, cause initiale de l'assourdissement (*n* médio-sourde), est un fait commun en bantou, V. Sacleux, *Essai de Phonét.*, 194.

tiques préfixes ou infixes **ku-, hu-, -ki-,** et les caractéristiques désinentielles **e, i**.

La caractéristique préfixe ou infixe, malgré son origine extra-verbale, occupe la même place qu'un auxiliaire, prenant comme lui le préfixe du pronom subjectif, s'il y a lieu ; pendant que le pronom objectif, s'il est présent, est préfixé au radical du verbe : *ni-ki-mw-ona,* je *ni-*, le *mw-*, *ki-ona* voyant.

Les caractéristiques désinentielles ou caractéristiques secondaires consistent dans le changement en *e* et en *i,* à certains temps, de la désinence *a* dans les verbes en *a*. Il n'y a pas lieu d'y revenir ici, après ce qui en a été dit à propos de la Désinence, p. 151.

Aucun des temps formés au moyen d'une caractéristique n'admet le suffixe du pronom relatif, qui, on l'a vu plus haut (175, 1°), est exclusivement réservé à certains auxiliaires.

Ku est une ancienne préposition[1] « à, vers » indiquant direction, mouvement, actuellement pétrifiée dans plusieurs locutions, comme *ku-le* « au loin, là-bas », *ku-çoto* « à gauche », *ku-ume* « à droite », etc.

a) Ku est la caractéristique de l'infinitif :

ẽnda ku-lima, va piocher, litt. va à piocher = angl. *go to dig.*

b) Ku en tant que caractéristique de l'infinitif est conservé par tous les verbes au passé négatif :

ha-tu-ku-lima, nous n'avons pas pioché, litt. nous pas à piocher (avec la copule sous-entendue).

c) Ku, nous l'avons vu, a été également conservé en sa qualité de signe de l'infinitif, devant les verbes monosyllabiques et plusieurs verbes dissyllabiques à voyelle initiale, dans tous les temps composés au moyen d'un auxiliaire, hormis le seul temps en *ka* (~~V. p. 172-174~~).

Hu du présent de l'indicatif habituel impersonnel, n'est qu'une déviation de la caractéristique précédente *ku* de l'infinitif. En effet *hu-pẽnda* « on aime, ou j'aime, tu aimes, il ou elle aime, nous aimons, vous aimez, ils ou elles aiment » est une crase pour *niku-pẽnda* litt. « c'est aimer », crase sur le modèle de *ha-pẽnda* doublet de *ni-ka-pẽnda*

1. Encore usitée séparément dans beaucoup de langues bantoues.



« j'aimai » (V. p. 179), et de *hi-pẽnda* doublet de *ni-ki-pẽnda* « moi aimant ».

Watu hu-lima mwèzi huu; miye hu-ngòdyèa mwèzi mwãndamo, les gens cultivent ce mois-ci ; moi j'attends la nouvelle lune prochaine.

Ki, identique au préfixe nominal de genre modal, est pris ici dans le sens de « comme », pour former un mode participial affirmatif :

ni-ki-fa moi mourant, litt. moi comme mourant, comme on dit *ki-zee* une sorte de vieux ou vieille. De « comme » on passe au sens de « si, supposé que, quand » : de là cette autre traduction « si je meurs, supposé que je meurs, quand je meurs. »

U-ki-dya 'si-ta-kw-ẽnda, toi venant, ou si tu viens je n'irai pas.

On peut rendre ce mode en français de diverses manières ; mais la seule traduction adéquate, celle qui réponde à tous ses emplois, se fait par le participe présent précédé du pronom personnel. De là le nom qu'il porte.

Nota. — Il y a élision facultative de l'*i* de *ki* devant *e* ou *i* initial des verbes les plus usités : *ni-ki-ẽnda* ou *ni-k'ẽnda* moi allant ; *ni-ki-iça* ou *ni-k'îça* moi finissant. — Le pronom subjectif *i* de l'indéterminé neutre s'omet généralement dans l'expression quasi adverbiale *kîça* (pour *i-ki-iça*) « cela étant fini », très usitée au sens de « après cela, ensuite. » — Dans le récit la première personne est parfois abrégée de *ni-ki-piga* en *hi-piga* « moi frappant ».

L'aoriste archaïque

(ou aoriste en *-e*).

L'aoriste archaïque ou aoriste en *-e* est particulier aux dialectes *Kiamu*, *Kigunya* et *Kingozi*. Le sens est le même que celui de l'aoriste en *-mè-*, celui d'un passé indéfini pour les verbes actifs, d'un présent ou d'un passé à effet durant encore pour les verbes neutres d'état (V. auxiliaire *-mè-* p. 180).

D'une manière générale, ce temps se compose essentiellement d'abord du pronom subjectif [1], puis du radical, et enfin de la désinence *-e* ou *-le*, la seconde moins usitée aujourd'hui que l'autre et plus spéciale aux textes du *Kingozi* et du *Kikale* (langue ancienne) du *Kiamu* et du *Kigunya*.

Le radical emprunté est plus fréquemment celui de la forme directive, que celui des autres formes. Dans ce cas le même aoriste est commun à la forme

1. Ce pronom, dans le *Kiamu* et le *Kigunya* est toujours *u-* pour la 3ᵉ pers. du sing. g. personnel.

directive du verbe [1] et à la forme plus simple dont elle dérive [2] : le contexte indique le sens, comme dans les exemples suivants :

U-fũngi-e mzigo wako, tu as ficelé ta charge, de *ku-fũnga* lier ;
U-ni-fũngie mzigo wãngu ? tu m'as ficelé ma charge ? de *ku-fungia* lier pour.
Mzigo wãngu u-fũngi-we, ma charge est ficelée, de *ku-fũngwa* être lié ;
Ni-fũngi-we mzigo wãngu, on m'a ficelé ma charge, litt. je suis ficelé pour (moi) ma charge, de *ku-fũngiwa.*

L'aoriste, dont le radical n'est pas celui de la forme directive, n'est guère usité que dans les verbes dont la voyelle accentuée est capable de s'assimiler en *e* avec la voyelle désinentielle *-e* [3]. C'est le cas des verbes possédant un *a* dans la syllabe accentuée, comme *ku-dyaza* « remplir » dont on peut faire l'aoriste *ni-dyeze* « j'ai rempli » que l'assimilation rend distinct du subjonctif *ni-dyaze* « que je remplisse ». Quoiqu'il y ait des exemples d'assimilation d'autres voyelles, c'est plutôt un fait anormal et exceptionnel, sauf pour l'o du seul verbe *ku-*[*w*]*ona* dont on a l'aoriste très usité *ni-*[*w*]*ene* ou *m-bwene* [4] « j'ai vu. »

I. **Verbes monosyllabiques.** — Les verbes monosyllabiques forment leur aoriste second sur la forme directive, sans l'intercalaire *l* entre les deux voyelles finales en *Kiamu* et *Kigunya* modernes, avec ou sans *l* dans le *Kingozi* et le *Kikale* des dialectes précités. Ces verbes sont *ku-ya* (= *ku-dya* DS.) « venir », *ku-fa* « mourir », *ku-la* « manger », *ku-nwa* (= *ku-nywa* DS.) « boire », *ku-nya* « évacuer, pleuvoir », *ku-pa* « donner », *ku-tça* « craindre », *ku-tça* « se lever » en parlant du soleil *dyua* (= *yua* Am. = *yuva* G.), *ku-twa* (= *ku-tçwa* DS.) « se coucher » (soleil), *ku-wa* (= *ku-va* G.) « devenir, être. »

1. S'il est permis de considérer la forme directive comme le fondement normal de l'aoriste en *-e*, et de voir une contraction de l'aoriste directif dans les aoristes apparemment basés sur la forme simple du verbe, on est amené à supposer que ce temps n'est peut-être qu'un doublet de l'indicatif indéfini de la forme directive, avec désinence *-e* retenue d'anciennes assimilations (V. Désinence *-e*, p. 151). Dans cette hypothèse, la motion directive serait appliquée non plus seulement à l'objet (complément indirect) du verbe, mais aussi au temps, comme cela peut facilement être interprété dans certains exemples, comme

Wa-fi-e dyana, ils sont morts au jour d'hier;
U-nènè-e lini? quand as-tu dit? litt. tu dis à quel (jour)?

2. On se rappelle que chacune des formes dérivées d'une forme simple fondamentale, est théoriquement susceptible d'avoir tout comme sa génératrice sa forme directive propre, quoique en dérivation secondaire : *ku-pasua* fendre, *ku-pasulia* fendre pour; *ku-pasuka* être fendu, *ku-pasukia* être fendu pour.

3. L'assimilation est ici plus nécessaire que dans l'aoriste de la forme directive, et cela pour faire la différence entre l'aoriste et le subjonctif; c'est peut-être aussi sa principale raison d'être.

4. Par abréviation en *n* du pron. subjectif *ni*, selon le processus *n-wene* ⟶ *m-wene* ⟶ *m-bwene,* ce dernier par introduction d'un *b* épenthétique entre *m* et *w*. A son tour *mbwene* est parfois contracté en *mbene*. V. Sacleux, *Essai de Phonétique,* p. 136-138, 212-214.

Kiamu et Kigunya,	Kingozi.
ni-yi-e (Am.) = *ni-jyi-e* (G.) je suis venu ;	*ni-yi-e, ni-yi-le* et *ni-dyi-e, ni-dyi-le.*
ni-fi-e je suis mort ;	*ni-fi-e, ni-fi-le.*
ni-li-e j'ai mangé ;	*ni-li-e, ni-li-le.*
ni-nwè-e j'ai bu ;	*ni-nwè-e, ni-nwè-le.*
ni-nyè-e j'ai évacué, etc. ;	*ni-nyè-e, ni-nyè-le.*
ni-m-pè-e je lui *(m)* ai donné ;	*ni-m-pè-e, ni-m-pè-le, ni-m-bè-le.*
ni-tçè-e j'ai craint ;	*ni-tçè-e, ni-tçè-le.*
(manque)	*ku-li-tçè-le* il s'est levé *(dyua* soleil).
li-twè-e il s'est couché (soleil) ;	*ku-li-twè-e, ku-li-twè-le.*
ni-wè-e (Am.) = *ni-ve-e* (G.) je suis devenu ;	*ni-wè-e, ni-wè-le*[1].

II. **Verbes non monosyllabiques à désinence *a* après consonne.**

1° Dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya* :

Les verbes en *a* à radical di ou polysyllabique terminé par une consonne tirent leur aoriste second de la forme directive, avec substitution de *s* à *ç*, *k*, *t*, *tç* finals du radical (V. Phonét, assimilation de consonne à voyelle 29, II, 2°), et changement en *e* de l'*a* désinentiel :

ni-pãmbi-e j'ai orné (*ku-pãmba*) ;
ni-põndè-e j'ai pilé (*ku-põnda*) ;
ni-ẽndè-e je suis allé (*kw-ẽnda*) ;
ni-lali-e (Am.) = *ni-yali-e* (G.) je dors (*ku-lala, ku-yala*) ;
ni-kani-e j'ai nié (*ku-kana*) ;
ni-onè-e ou *ni-wonè-e* (Am.) = *ni-vonè-e* (G.) j'ai vu (*ku-*[*w*]*ona, ku-vona*) ;
ni-kosè-e j'ai manqué (*ku-kosa*) ;
ni-osè-e j'ai lavé (*ku-oça*) ;
ni-õndosè-e je suis parti (*ku-õndoka*) ;
ni-pisi-e (Am. G.) je suis passé (*ku-pita* = *ku-pitça* G.).
ku-ala fait exceptionnellement *ni-asi-e* j'ai laissé.

Nota. — Dans la désinence *-èe* il y a parfois contraction en un seul *e*, *ni-pẽndèe* ou *nipẽnde* j'ai aimé (*ku-pẽnda*), ce qui semble bien faire la transition à la règle ci-après *b)* du *Kingozi*.

2° Dans le *Kingozi* :

a) Il y a d'abord l'aoriste de la forme directive, avec ou sans *l* intercalaire entre les deux voyelles finales, ou *z* au lieu et place de cette *l* pour quelques

1. *niwèe*, etc., au lieu de *niwie* qu'annoncerait la forme directive *ku-wia* « être pour » : l'*i* de *wia* s'est assimilé à la désinence *e*.

mais non pour tous les verbes en *-za*, *-ça*, *-sa* [1], et permutation facultative des consonnes finales *d* et *k*, soit de *d* en *z*, de *k* en *ç* :

ni-zami-le j'ai plongé (*ku-zama*) ;
ni-õngezè-e j'ai augmenté (*ku-õngèza*) ;
ni-ẽndè-le, *ni-ẽnzè-le* je suis allé (*kw-ẽnda*) ;
ni-taki-e, *ni-taçi-le* j'ai voulu (*ku-taka*) ;
ni-izi-ze j'ai refusé (*ku-iza*) ;
ni-içi-ze j'ai fini (*ku-iça*).

Nota. — On rencontre, dans les textes poétiques, deux licences qu'il importe de noter :

α Conservation de l'*a* désinentiel au lieu et place de *e* :
Tçõndo imiziza nãnga, le coquillage a rongé l'ancre (*ku-miza*) ; *nitçukènwa* (G.), j'ai été insulté.

β Substitution de *i* à la place de *e* de l'antépénultième : *niẽnzile* pour *niẽnzèle*, je suis allé ; *nikomile* pour *nikomèle* j'ai fini (*ku-koma*).

b) La seconde manière a été indiquée plus haut (p. 183). Elle consiste à tirer l'aoriste second de la forme simple du verbe, par le changement en *e* de son *a* désinentiel, avec permutation facultative mais plutôt rare des consonnes finales, *t* en *s*, etc. Les verbes qui ont un *a* pour voyelle accentuée l'assimilent en *e* ; il en est de même de l'*o* de *ku-*[*w*]*ona*. L'assimilation se propage même souvent à tous les *a* de la racine pour les verbes qui ont toutes leurs syllabes en *a* :

ni-pe-te j'ai gagné (*ku-pata*) ;
ni-le-le je dors (*ku-lala*) ;
ni-te-se j'ai critiqué (*ku-teta*) ;
ni-[*w*]*en-e* j'ai vu (*ku-*[*w*]*ona*) ;
ni-ẽndem-e j'ai suivi (*ku-ãndama*).

Avec certains verbes, les deux procédés paraissent employés indifféremment : *nipatie* ou *nipete* (*ku-pata*), *nitumie* ou *nitume* j'ai dépêché (*ku-tuma*).

III. **Verbes non monosyllabiques à désinence *a* précédée d'une autre voyelle.** — Ces verbes substituent à leur désinence *a* tantôt un *-e* simple, tantôt *-le* ou à sa place et dans certains cas seulement *-zee*, *-zie*, etc. ; de plus, si la dernière voyelle du radical est *a*, celle-ci est ordinairement assimilée en *e*. Le tableau suivant résume le traitement des finales :

1. Ce *z* peut descendre ou d'une *l* épenthétique qui se sera mouillée, ou même plus rapidement d'un simple *y* introduit épenthétiquement au lieu et place de *l*. L'attraction assimilative de la palatale avancée *z* ou *ç* en fin du radical aura précipité l'évolution de *ly* ou de *y* vers *z* : *ni-izi-le* ⟶ *ni-izi-lye* ⟶ *ni-izi-ye* ⟶ *ni-izi-djye* ⟶ *ni-izi-jye* ⟶ *ni-izi-jze* ⟶ *ni-izi-ze*.

	Kiamu et Kigunya.	Kingozi.
a-a donne	*e-e,* rarem. *e-zie* (Am.), *e-ẓie* (G.),	*e-e, e-le, e-ze* ou *e-zile* (rare).
e-a →	*e-e, e-zee* (Am.), *e-ẓee* (G.),	*e-e, e-le, e-zee, e-zele.*
i-a →	*i-e, i-zie* (Am.), *i-ẓie* (G.),	*i-e, i-le, i-zie, i-zile, i-zize*
o-a →	*o-zee* (Am.), *o-ẓee* (G.),	*o-zee, o-zele.*
u-a →	*u-zie* (Am.), *u-ẓie* (G.),	*u-zie, u-zile, u-le* (rare).

ni-nyeme-e (Am. G.) = *ni-nyeme-e* ou *ni-nyeme-le* (Ng.) je me suis tu (*ku-nyamaa*);

ni-me-zie (Am.) = *ni-me-ẓie* (G.) = *ni-me-ze* ou *ni-me-zile* (Ng.) j'ai fini (*ku-maa*);

ni-potè-e ou *ni-potè-zee* (Am.) = *ni-potè-ẓee* (G.) = *ni-potè-le*, etc. (Ng.) je me suis perdu (*ku-potèa*);

ni-ingi-e ou *ni-ingi-zie* (Am.) = *ni-ingi-ẓie* (G.) = *ni-ingi-zile, ni-ingi-zize*, etc. (Ng.) je suis entré (*ku-ingia*);

ni-õndo-zee (Am.) = *ni-õndo-ẓee* (G.) = *n'õndo-zele* (Ng.) j'ai enlevé (*ku-õndoa*);

ni-nunu-zie (Am.) = *ni-nunu-ẓie* (G.) = *ni-nunu-zie* ou *ni-nunu-zile* (Ng.) j'ai acheté (*ku-nunua*);

ni-amku-le (Ng.) j'ai appelé (*ku-amkua*).

Le *Kingozi* a encore quelques formes exceptionnelles, comme :

ni-ve-te je me suis habillé, = *ni-vee* (Am. G.) de *ku-vaa*;

ni-kete-e ou *ni-kata-le* = *ni-ketẓe-le* (G.) je me suis opposé (*ku-kataa*);

ha-wa-dyuvi-le ils n'ont pas su (*ku-dyua* ou *ku-dyu(w)a*).

IV. Verbes non monosyllabiques à désinence autre que *a*.

a) Les deux verbes à finale *-ao* changent *o* en *u* et lui suffixent *-zie* en *Kiamu*, *-ẓie* en *Kigunya*; changent *o* en *w* et lui suffixent *-ile* ou *-iwe, -ie* en *Kingozi*:

ni-sahau-zie (Am.) = *ni-sahau-ẓie* (G.) = *ni-sahau-iwe* (Ng.) j'ai oublié (*ku-sahao*);

ni-zarau-zie (Am.) = *ni-zarau-ẓie* (G.) = *ni-zaraw-ie, ni-zaraw-ile* (Ng.) j'ai méprisé (*ku-zarao*).

b) Les verbes à désinence *e, i, u,* font leur aoriste second sur la forme directive, avec changement de *u* en *i* pour les derniers :

ni-amuri-e (Am. G.) = *ni-amuri-e* ou *ni-amuri-le* (Ng.) j'ai commandé (*ku-amuru*);

ni-samehe-e (Am. G.) = *ni-samehe-e* ou *ni-samehe-le* (Ng.) j'ai pardonné (*ku-samehe*).

Quelques verbes en *i* ont aussi une variante en *-zie* :

ni-keti-e ou *ni-keti-zie* (Am.) = *ni-keti-e* ou *ni-keti-ẓie* (G.) = *ni-keti-le, ni-keti-e* (Ng.) je me suis assis (*ku-keti*).

NOTA. — Dans ces sortes de verbes il n'y a jamais assimilation de la voyelle accentuée, ni permutation de consonne finale.

Notes complémentaires. —

1° L'aoriste en *-e* admet : *a)* les infixes du pronom complément ; *b)* tous les suffixes du relatif, soit sujet, soit complément, y compris ceux de l'indéterminé de lieu ou de temps *-po*, *-ko*, *-mo*, et celui de manière *-vyo :*

a-ni-kete-e-o, celui qui (*o*) m'(*ni*) éconduit ;
dyãmbo u-wen-e-lo, la chose que (*lo*) tu as vue ;
ni-m-wen-e-po, quand (*po*) je (*ni*) le (*m*) vis ;
u-ẽnze-le-ko, où (*ko*) tu es allé.

2° En outre des licences déjà indiquées, les poètes en ont deux autres :

a) Assimilation en *i* de l'*e* final après *i : ni-riẓi-i* (pour *ni-riẓi-e*) je suis content (*ku-riẓia*) ;

b) Suppression abusive de la désinence entière *-e* ou *-le : wale w-ãmbi* (pour *w-ãmbi-e* ou *wãmbi-le* (ceux-là ont dit) *ku-ãmbia*).

4° Le *Kingozi* emploie encore plusieurs temps secondaires composés de l'aoriste en *-e :*

a) Un troisième aoriste, avec l'auxiliaire *li :*
mwèzi uli petw-e, la lune est prise (*ku-patwa*), c'est-à-dire la lune est mangée par le dragon céleste (dans le chant de l'éclipse) ;
hapo nili-po kome-le, là où je me suis arrêté.

b) Un plus-que-parfait, avec l'auxiliaire *li* préfixé de la caractéristique *a* :
n-a-li lel-e, j'étais endormi (*ku-lala*) ;
w-a-li dyi-le, tu étais venu (*ku-dya*) ;
w-a-l'o wa-tes-e, ceux qui (*o*) les (*wa*) ont critiqués (*ku-teta*).

c) Un conditionnel passé, avec l'auxiliaire *ngè* :
h-a-ngè li-le, il n'aurait pas mangé (*ku-la*).

Paradigme du verbe

à suivre méthodiquement sans négliger les détails — essayer de simplifier sans rien

Le modèle suivant peut servir pour la conjugaison de tous les verbes [1] : il suffit pour cela de tenir compte des observations suivantes :

1° Concernant la conservation ou l'omission du *ku-* de l'infinitif à certains temps, consulter le tableau synoptique précédent et les explications qui l'accompagnent, p. 172-173.

1. Les verbes « être » et « avoir », à cause des observations nombreuses auxquelles ils donnent lieu, font l'objet d'un chapitre séparé. En réalité, ce sont plutôt des verbes défectifs que des verbes à exceptions.

a) pour les verbes à radical monosyllabique (*ku-fa*) ;

b) pour les verbes à radical dissyllabique commençant par une voyelle (*kw-ẽnda*).

2° Faire attention à la préservation de la voyelle finale (sans changement en *e* ou en *i*) à tous les temps et à tous les modes, dans les verbes à désinence *e*, *i*, *o*, *u*, qui se conjuguent par conséquent sur le modèle *ku-kiri* du même tableau synoptique.

Nota. — En fin de chaque temps, sont indiquées les particules affixes qu'il est susceptible d'incorporer :

1° Les suffixes interrogatifs, attachés au verbe principal dans les temps simples, à l'auxiliaire dans les autres :

-dye ? (Am. G. *-iye ?*) comment ? par extension, que ? V. p. 137.
-pi ? où ?
-ni ? quelle chose ? que ? quoi ? V. p. 136.
*u-ta-sèma-***dye** ? comment (ou que) diras-tu ? *m-na pãnda-***pi** ? où montez-vous ? *w-a-taka-***ni** ? que veux-tu ?

2° Les suffixes des pronoms relatifs ainsi que des particules adverbiales ou conjonctives *-vyo* (Am. *-yo* ou *-o*, G. *-vo*) comme, ainsi que, de la manière que, *-po* où, lorsque, quand, si, comme (V. p. 125-126) :

*ni-sèma-***vyo** comme je dis ; *u-li-***vyo** *sèma* comme tu as, ou avais dit ; *wa-pita-***po** quand ils passent ; *wa-li-***po** *pita* quand ils passèrent, quand ils eurent ou avaient passé.

3° Les infixes du pronom objectif, complément soit direct, soit indirect, lequel est compatible avec l'une ou l'autre des particules précédentes V. p. 97 :

*wa-***mw***-ita-dye?* comment l'appelles-tu ? *a-***mw***-ona-pi ?* où le voit-il ? *ali* **mw***-ãmbia-ni ?* que lui avait-il dit ?

Les exemples [1] qui suivent montrent, pour chacun des pronoms objectifs du singulier et du pluriel des diverses classes, un double mode d'emploi, l'un avec un verbe à radical commençant par une consonne, l'autre avec un verbe à voyelle initiale :

1. Ces exemples sont en dialecte de Zanzibar. Pour connaître les variantes dialectales du pron. objectif, V. les Pronoms, p. 98-101.

à voir — pronoms simplifier en mentionnant surtout les particules admises

Ire Personne

SING.

u-ka-
- **ni**-*pẽnda,* tu m'aimas.
- **ni**-*ãmbia* ou
- **n**-*ãmbia,* tu me dis.
- **ni**-*elèza* ou
- **n**-*elèza,* tu m'expliquas.
- **ni**-*ita* ou
- **n**-*îta,* tu m'appelas.
- **ni** *õndolèa* ou
- **n**-*õndolèa,* tu me pardonnas.
- **ni**-*umiza* ou
- **n**-*umiza,* tu me blessas.

PLUR.

u-na
- **tu**-*pẽnda,* tu nous aimes.
- **tu**-*ãmbia* ou
- **tw**-*ãmbia,* tu nous dis.
- **tu**-*elèza* ou
- **tw**-*elèza,* tu nous expliques.
- **tu**-*ita* ou
- **tw**-*ita,* tu nous appelles.
- **tu**-*õndolèa* ou
- **tw**-*õndolèa,* tu nous pardonnes.
- **tu**-*umiza,* tu nous blesses.

IIe Personne

'si-
- **ku**-*pẽndi,* je ne t'aime pas.
- **ku**-*ãmbii* ou
- **kw**-*ãmbii,* je ne te dis pas.
- **ku**-*elèzi* ou
- **kw**-*elèzi,* je ne t'explique pas.
- **ku**-*iti* ou
- **kw**-*iti,* je ne t'appelle pas.
- **ku**-*õndolèi* ou
- **kw**-*õndolèi,* je ne te pardonne pas.
- **ku**-*umizi,* je ne te blesse pas.

n-a-
- **m**-*pẽnda*-**ni** ou
- **wa**-*pẽnda*-**ni** ou
- **wa**-*pẽnda,* je vous aime.
- **mw**-*ãmbia*-**ni** ou
- **wa**-*ãmbia*-**ni** ou
- **w**-*ãmbia*-**ni** ou
- **wa**-*ãmbia* ou
- **w**-*ãmbia,* je vous dis.
- **mw**-*elèza*-**ni**, **wa**-*elèza*-**ni**, **w**-*êlèza*-**ni** ou **w**-*èlèza;* je vous explique.

IIIe Personne

ni-ta-
- **m**-*pẽnda,* je l'aimerai.
- **mw**-*ãmbia,* je lui dirai.
- **mw**-*elèza,* je lui expliquerai.
- **mw**-*ita,* je l'appellerai.
- **mw**-*ona* ou
- **m**-*ona,* je le verrai.
- **mw**-*ua* ou
- **m**-*ua,* je le tuerai.

'si-ta-
- **wa**-*pẽnda,* je ne les aimerai p.
- **wa**-*ãmbia* ou
- **w**-*ãmbia,* je ne leur dirai pas.
- **wa**-*elèza* ou
- **w**-*èlèza,* je ne leur expliquerai pas.
- **wa**-*ita* ou
- **w**-*êta,* je ne les appellerai pas.
- **wa**-*ona,* je ne les verrai pas.
- **wa**-*ua,* je ne les tuerai pas.

mti, ukuu, ugoe, n-a- **u**-*kata*[1], je le coupe. **u**-*atça*, je le laisse. **u**-*ona*, je le vois.

nyumba, n-a- **i**-*nunua*[2], je l'achète. **i**-*ezua*, je la découvre. **i**-*ona*, je la vois.

dyiwe, n-a- **li**-*tupa*, je la jette. **li**-*õndoa* ou **l**-*õndoa* (r.), je l'ôte.

kitu, n-a- **ki**-*pata*, je la gagne. **ki**-*inua*, je la soulève. **ki**-*okota*, je la ramasse.

miti, n-a- **i**-*kata*[2], je les coupe. **i**-*iba*, je les vole. **i**-*uza*, je les vends.

makuu, mawe, n-a- **ya**-*taka*, je les veux. **ya**-*epa*, je les évite. **ya**-*õndoa*, je les ôte.

ngoe, nyumba, n-a- **zi**-*taka*, je les veux. **zi**-*ãnza*, je les commence. **zi**-*ona*, je les vois.

vitu, n-a- **vi**-*pata*, je les gagne. **vi**-*inua*, je les soulève. **vi**-*okota*, je les ramasse.

pahali, hapa, huku, » n-a- **pa**-*pẽnda*. **pa**-*atça*, **ku**-*tokèa* **kw**-*õndokèa*.

Nyumbani humu na-**mu**-*kalia, n-a*-**mw**-*ĩngia*, dans la case ici j'y demeure, j'y entre.

Infinitif.

AFFIRMATIF		NÉGATIF
ku-fũnga	lier, fermer, enfermer, emprisonner ; jeûner. le lier (substantivem.), le fermer, le jeûner.	*ku-to-fũnga* ne pas lier, etc., (tous dialectes, moins le P.) ou *ku-toa fũnga* = *ku-tçoa fũnga*, (DS., Mv.) (P.) *ku-toa ku-fũnga* (tous dial., usité surtout en G.)

PARTICULES ADMISES. — 1° A l'affirmatif : *-dye* ? comment ? *-pi* ? où ? *-ni* ? que ?

2° A l'affirmatif et au négatif : infixe du pronom objectif.

Participe.

m-fũnga (pl. *wa-fũnga*) *mlãngo* fermant la porte, celui (celle) qui ferme la porte.

1. Le pr. obj. *u* s'abrège difficilement en *w*, que l'on peut cependant parfois entendre devant *a, e, o* : *n-a-w-ãngalia (mti)* je le regarde (l'arbre). — 2. Il en est de même de *i*, auquel on substitue parfois *y* devant les mêmes voyelles : *n-a-y-ezua (nyumba)* je la découvre (la case).



Impératif[1].

SIMPLE

fũnga lie ; avec le pron. objectif, *m-fũnge* † lie le (la) ;
fũnge-ni (DS. moins H. P.) ou *fũnga-ni*† (H. P. DN.) liez; avec le pron. objectif, *wa-fũnga-ni* liez-les.

si-fũnge ne lie pas ; avec le pron. objectif, *si-tu-fũnge* ne nous lie pas.
si-fũnge-ni ne liez pas ; avec le pron. objectif, *si-u-fũnge-ni (mlãngo)* ne la fermez pas (la porte).

† Dans les dialectes du Nord, y compris H. et P., la désinence *a* de l'impératif affirmatif est conservée, quand c'est le pronom objectif *-ni* « me » qui est préfixé : *ni-ãmbie* (DS.) = *ni-ãmbia* (DN.) dis-moi ; *ni-ãmbie-ni* (DS.) = *ni-ãmbia-ni* (DN.) dites-moi.

COMPELLATIF

Ka-fũnge lie, ferme, enferme, emprisonne, jeûne.
Ka-fũnge-ni liez, fermez, enfermez, emprisonnez, jeûnez.

La seule particule admise est le pronom objectif : *ka-wa-fũnge* enferme-les.

Cet impératif indique souvent mouvement, aussi est-il surtout usité après un verbe marquant motion, *ẽnda ka-lime* va, cultive ; il est aussi parfois employé précativement avec une nuance d'insistance, *ka-m-tèzame* regarde-le (donc).

Indicatif.

HABITUEL

(impersonnel et indéfini.)

hu-fũnga { je lie, tu lies, il, elle lie ; nous lions, vous liez, ils, elles lient ;
je liais, tu liais, il, elle liait ; etc.
on lie ; on liait.

(*hu-fũnga* crase de *ni ku-fũnga*, litt. c'est lier).

La seule particule admise est celle du pronom objectif.

1. Les formes à désinence *e* sont des abréviations (formes aphérésées par retranchement du pronom subjectif) des temps correspondants du subjonctif. D'ailleurs l'impératif ci-dessus, soit simple, soit compellatif, est surtout un impératif de commandement. Au sens précatif, il est avantageusement remplacé par le subjonctif, qui est à la fois un optatif. Celui-ci s'impose pour les personnes qui manquent à l'impératif, *tw-ẽnde* allons, *wa-ẽnde* qu'ils (elles) aillent ; aux personnes qui lui sont communes avec l'impératif, il marque la déférence, *u-ẽnde* va (s'il te plaît).

INDÉFINI

(simple.)

†*ni-fũnga* je lie (ordinairement); j'ai lié

† Temps inusité dans sa forme simple affirmative. Il n'y en a d'exemples que dans quelques textes poétiques et archaïques :

Nitegemèa r̂afari,
Mwenyi kunir̂ufiria

Je prends mon appui en (Dieu) miséricordieux,
Celui qui me pardonne.
(*Utēnzi wa Çufaka*)

A noter, en *Kipēmba,* un passé périphrastique formé au moyen de l'auxiliaire *kw-iça* conjugué à ce temps : *n'-iça lala* j'ai dormi (= *nimèkwiça lala* des autres dialectes), litt. j'ai fini dormir.

'si-fũngi je ne lie pas
h'-u-fũngi [1] tu ne lies pas

il, elle ne lie pas

m-tu	*h-a-*	*fũngi*
m-ti, u-kuu, u-goe	*ha u-*	
i[n]-zi.	*ha-i-*	
dyi-we [2]	*ha-li-*	
ki-tu	*ha-ki-*	
pahali (SINGUL. et PLUR.) *hapa* .	*ha-pa-*	
huku .	*ha-ku-*	
humu .	*ha-mu-*	

ha-tu-fũngi [3] nous ne lions pas
ha-mu-fũngi ou *ha-m-fũngi* [4] v. ne liez p.

ils, elles ne lient pas

wa-tu [5]	*ha-wa-*	*fũngi*
mi-ti	*ha-i-*	
ma-kuu, ma-we [6]	*ha-ya-*	
n-goe, i[n]zi [7] . .	*ha-zi-*	
vitu- [8].	*ha-vi-*	

Accompagné de la particule affirmative *ndo*, le présent indéfini simple est très employé en *Kigunya* pour marquer une plus grande insistance. Il indique soit le présent, soit le passé qui vient de s'accomplir, ce qui le fait correspondre à la fois aux temps à auxiliaires *-a-* et *-mè-* *(n-a-fũnga, ni-mè-fũnga).* La particule *ndo* est soit infixée après le pronom subjectif du verbe affirmatif, soit placée immédiatement après le verbe affirmatif ou négatif : cette seconde manière est également applicable aux autres temps du verbe. Dans la première manière, quand *ndo* est infixé, on omet facilement le pronom subjectif, sauf celui de la 1re pers. du plur. *(tçu-).* Le pronom objectif, s'il y en a un, se place entre *ndo* et le radical du verbe.

'ndo-ku-ya ou *n-eya ndo* je viens sûrement, ou je suis venu.
u-ni-tçia-ni ndo ? pourquoi m'appelles-tu, ou m'as-tu appelé ?
ni nyani a-ndo-ku-ya ou *ndo-ku-ya* ? qui est-ce qui est venu ?
kazi mu-ndo-i-pēnda (ou *ndo-i-pēnda*) *muno* le travail vous l'aimez bien.
tçu-ndo-ku-etçèa kitçu nous t'apportons ou avons apporté quelque chose.
iyuva ndo-ku-twa le soleil se couche, ou est couché.
i ndo-kw-iça c'est bien fini.
imi ndo-wèza iye ? moi comment puis-je ?
u-ndo ēnda-pi ? où vas-tu ?
'si-taki ndo je ne veux absolument pas.

Au lieu de *ndo* après le verbe, on trouve avec le sens de « bien, fort », le suffixe *-to* dans les textes archaïques, surtout en *Kiamu : fũnga-to* lie bien.

1. *h'ufũngi* pour *haufũngi* qu'on entend encore parfois. — 2. G. *iwe haifũngi.* — 3. G. *hatçufũngi.* — 4. G. *hamufũngi* seulement. — 5. G. *vatçu havafũngi.* — 6. G. *makuu, mawe haafũngi.* — 7. G. *ngove, indi hazifũngi.* — 8. Am. *zitu hazifũngi*; G. *ziteu hazifũngi.*

Particules admises. — 1° A l'affirmatif et au négatif : infixe du pronom objectif.

2° A l'affirmatif : suffixe du pronom relatif, et *-vyo, -po, -pi* ? V. ci-après.

L'*i* de *si*, particule négative de la 1re pers. du sing., peut mais ne doit pas nécessairement être élidé devant une voyelle : *'si-atçi* ou *'s atçi* je ne laisse pas ; *'si-ĕndi* ou *'s-ĕndi* je ne vais pas.

INDÉFINI

(avec le relatif suffixé)

ni-fũnga-ye [1] (moi) qui lie
u-fũnga-ye [1] (toi) qui lies
(lui, elle) qui lie

m-tu	*a-fũnga-ye* [1]
m-ti, u-kuu, u-goe .	*u-fũnga-o*
i[n]-zi [2].	*i-fũnga-yo*
dyi-we [3]	*li-fũnga-lo*
ki-tu [4].	*ki-fũnga- tço*
pahali (singulier et plur.) *hapa* .	*pa-fũnga-po*
huku .	*ku-fũnga-ko*
humu.	*mu-fũnga-mo*

tu-fũnga-o [5] (nous) qui lions
mu-fũnga-o ou *m-fũnga-o* [5] (vous) q. liez
(eux, elles) qui lient

wa-tu [5].	*wa-fũnga-o*
mi-ti [6].	*i-fũnga-yo*
ma-kuu, ma-we [7] .	*ya-fũnga-yo*
n-goe, i[n]-zi [8] . .	*zi-fũnga-zo*
vi-tu [9]	*vi-fũnga-vyo*

Le temps négatif correspondant manque ici quant à la forme ; mais le sens qu'il devrait avoir est compris dans la valeur tout à fait indéterminée de

ni-si-ye fũnga

qu'on trouve plus loin en face du passé relatif affirmatif.

Particule admise. — Pronom objectif : *wewe u-ni-fũnga-ye* toi qui me lies.

En *Kiamu* et en *Kigunya*, la suffixation du relatif sujet du g. pers. à un verbe de mouvement donne parfois lieu à un idiotisme avec le temps pré-

1. On dit aussi aux trois personnes du singulier *nifũnga-e, ufũnga-e, afũngae*, et *nifũnga-o, ufũngao, afũngao*; les dialectes Am. et G. n'usent même que des dernières formes en *-o*. — A la 3e pers. du sing. g. pers., le G. dit *a-fũnga-o* ou *u-fũnga-o* : cette dernière forme est plus archaïque.

2. G. *inḍi ifũngao*. — 3. G. *iwe ifũngao*. — 4. P. *kitu kifũngakyo*. — 5. Aux trois personnes du pluriel genre pers. le G. a *Tçufũngao, mufũngao* ou *nfũngao, vafũngao*, ou aussi *tçufũngavo, mufũngavo, vafũngavo*. — 6. G. *mitçi ifũngao*. — 7. G. *makuu, mawe afũngao*. — 8. G. *ngove, inḍi ẓifungaẓo*. — 9. Am. *zitu zifũngazo* ; G *ẓitçu ẓifũngaẓo*.

cédent. Cela ressort du contexte, quand le sujet annonce qu'il va se mettre immédiatement en marche, par ex. en réponse à un appel, ou avec menace de venir sévir, de livrer bataille :

Ni-ya-o (G. *n-eyao sasa hiyao* (G. *hiya*) je viens à l'instant, litt. (c'est moi) qui viens de suite, = voici que je viens à l'instant ;
N-ĕnd^r a-o voici que je vais ;
Tu-çuka-o (G. *tçu-çuka-vo*) voici que nous descendons.

Dans le temps précédent, au lieu du relatif sujet, on peut aussi bien avoir le relatif complément (V. p. 122) :

mimi u-ni-fũnga-ye[1] moi que tu lies ;
wewe ni-ku-fũnga-ye[1] toi que je lie ;
mwenye wa-m-fũnga-ye[1] celui (celle) qu'ils (elles) lient.

		que je lie		celui (celle) q. je lie
mti, ukuu, ugoe		*ni-fũnga-o*	ou	*ni-u-fũnga-o*
inzi		*ni-fũnga-yo*[2]		*ni-i-fũnga-yo*
dyiwe		*ni-fũnga-lo*[3]		*ni-li-fũnga-lo*
kitu		*ni-fũnga-tço*[4]		*ni-ki-fũnga-tço*
pahali (SINGULIER et PLUR.)	*hapa*	*ni-fũnga-po*		*ni-pa-fũnga-po*
	huku	*ni-fũnga-ko*		*ni-ku-fũnga-ko*
	humu	*ni-fũnga-mo*		*ni-mu-fũnga-mo*

sisi mu-tu-fũnga-o ou *m-tu-fũnga-o* nous que vous liez
nyinyi ni-m-fũnga-ni (DS.) ou *ni-wa-fũnga-o* (DN.[5] et DS.) vous que je lie
watu tu-wa-fũnga-o[6] les gens que nous lions.

	que je lie		ceux (celles) q. je lie
miti	*ni-fũnga-yo*[7]	ou	*ni-i-fũnga-yo*
makuu, mawe	*ni-fũnga-yo*[8]		*ni-ya-fũnga-yo*
ngoe, inzi	*ni-fũnga-zo*[9]		*ni-zi-fũnga-zo*
vitu	*ni-fũnga-vyo*[10]		*ni-vi-fũnga-vyo*

Quand le v. a deux pronoms compléments, dont un relatif, celui-ci n'est exprimé que par le suffixe relatif, l'autre est représenté par le pronom objectif :

Mtoto ni-ku-letèa-ye l'enfant que je t'amène ;
Nyimbo ni-mw-ãndikia-zo les chants que je lui transcris.

1. En *Kiamu* et en *Kigunya*, le suffixe relatif, au lieu de *-ye*, est *-o* qu'on entend aussi parfois dans les autres dialectes : G. *imi unifũngao*. — 2. G. *indi nifũngao* ou *niifũngao*. — 3. G. *iwe nifũngao* ou *niifũngao*. 4. P. *kitu nifũngakyo* ou *nikifũngakyo*. — 5. G. *ini nivafũngavo*. — 6. G. *vatçu tçuvafũngavo*. — 7. G. *mitçi nifũngao* ou *niifũngao*. — 8. G. *nifũngao* ou *niafũngao*. — 9. G. *ngove, indi nifũngazo* ou *nizifũngazo*. — 10. Am. *zitu nifũngazo* ou *nizifũngazo* ; G. *zitçu nifũngazo* ou *nizifũngazo*.

Les suffixes relatifs indéterminés *-vyo, -po, -pi ?* avec le sens de l'adverbe ou de la conjonction sont très usités :

u-fũnga-vyo[1] comme tu lies, de la manière que tu lies ; *u-ni-onya-vyo* comme tu me montres ;

ni-fũnga-po où je lie, quand, pendant que, comme, si je lie ; *a-ni-fũnga-po* quand il me lie.

ni-fũnga-pi ? où lié-je ?

Ier PRÉSENT[2]

(indéfini)

Pas de correspondant négatif avec caractéristique *-a-* : on supplée par *'si-fũngi* « je ne lie pas », de l'indéfini précédent, p. 192.

n-a-fũnga je lie			*tw-a-fũnga*[7] nous lions		
w-a-fũnga tu lies			*mw-a-fũnga* vous liez		
il, elle lie			ils, elles lient		
m-tu	*'*[3]	*a-fũnga*	*wa-tu*	*w'-*[8]	*a-fũnga*
m-ti, u-kuu, u-goe.	*w-*	*a-fũnga*	*mi-ti*	*y-*	*a-fũnga*
i[n]-zi	*y-*[4]	*a-fũnga*	*ma-kuu, ma-we* .	*y-*[9]	*a-fũnga*
dyi-we	*l-*[5]	*a-fũnga*	*n-goe, i[n]-zi* . .	*z-*[10]	*a-fũnga*
ki-tu	*tç-*[6]	*a-fũnga*	*vi-tu*	*vy-*[11]	*a-fũnga*

pahali	*hapa* .	*p-*	*a-fũnga*
	huku.	*kw-*	*a-fũnga*
	humu.	*mw-*	*a-fũnga*

Particules admises. — 1° Infixe du pronom objectif.

2° Suffixes interrogatifs *-dye ? -pi ? -ni ?*

w-a-ku-fũnga ils te lient ; *w-a-fũnga-dye ?* comment lies-tu ? *w-a-m-fũnga-dye ?* comment le lies-tu ?

mw-a-kw-ẽnda-pi ? ou *mw-ẽnda-pi ?* (*ẽ* pour *a-ẽ*) où allez-vous ?

w-a-fũnga-ni ? que lient-ils ? *w-a-m-fũngia-ni ?* pourquoi le lient-ils ?

1. Am. *ufũngayo* ou *ufũngao ;* G. *ufũngavo.*

2. Le *ku-* de l'infinitif, obligatoire pour les verbes *ku-nya* pleuvoir, et *ku-wa* devenir, être, facultatif pour les autres verbes monosyllabiques, et pour les verbes *kw-ẽnda* aller, *kw-iba* voler, *kw-iça* finir, *kw-imba* chanter et *ku-uza* vendre, est tombé en désuétude en *Kigunya* où l'on dit sans *ku-*, *nafa* je meurs, *nala* je mange, *nanwa* je bois, *naya* je viens, *nẽnda* je vais, etc.

3. G. *ntçu wafũnga.* — *afũnga* est propre aux dialectes du Sud. Bien qu'on l'entende aussi dans les dialectes du Nord, on dit mieux *yu-a-fũnga* ou *yu-[w]a-fũnga* à Pemba, Vanga et Mombasa, *w-a-fũnga* à Amou. — 4. G. *indi 'afũnga.* — 5. G. *iwe 'afũnga.* — 6. P. *kyafũnga.* — 7. G. *tçwafũnga.* — 8. G. *vatçu vafũnga.* — 9. G. *'afũnga.* — 10. G. *iwe afũnga ngove, indi ẓafũnga.* — 11. Am. *zitu zafũnga ;* G. *ẓitçu ẓafũnga.*

Communément le temps en *-a-* sert à affirmer une action ou un état, sans préciser le moment. De là son emploi pour exprimer des faits qui existent généralement et en tout temps, des actes habituels ou qu'on a la liberté de produire, des vérités générales, des manières de faire, etc. ; pour interroger ; parfois pour décrire des faits et gestes du passé, dans le but de donner de l'animation au discours.

Nota. — L'indétermination de ce temps permet au *Kipẽmba*, auquel il manque l'aoriste en *-mè-*, de l'appliquer indifféremment au présent ou au passé défini.

IIe PRÉSENT

(*actuel*)

ni-na fũnga[1] je lie, je suis à lier.
u-na fũnga tu lies

il, elle lie

m-tu		*a-*[2]	*na fũnga*
m-ti, u-kuu, u-goe .		*u-*	
i[n]-zi		*i-*	
dyi-we		*li-*[3]	
ki-tu		*ki-*	
pahali (SINGULIER et PLUR.)	*hapa* .	*pa-*	
	huku .	*ku-*	
	humu.	*mu-*	

tu-na fũnga[4] nous lions
mu-na fũnga[5] ou *m-na-fũnga* vous liez

ils, elles lient

wa-tu	*wa-*[6]	
mi-ti	*i-*	*na fũnga*
ma-kuu, ma-we. .	*ya-*[7]	
n-goe, i[n]-zi. . .	*zi-*[8]	
vi-tu	*vi-*[9]	

La forme négative correspondante est inusitée, sauf en de rares circonstances, où la première personne du singulier sert emphatiquement dans l'interrogation :

'si-na kw-ẽnda ? ne vais-je pas ?

Particules admises. — 1° En suffixation au verbe principal. *-dye* ? *-pi* ? *-ni* ? *una fũnga-dye* ? comment lies-tu ?

1. La forme pleine *nina fũnga* de la première personne est plutôt emphatique, marquant insistance, volonté expresse. Aussi emploie-t-on souvent l'abréviation *nna fũnga* ou *'na fũnga*. — 2. G. *n-tẹu ana fũnga* ou *una fũnga*. — 3. G. *iwe ina fũnga*. — 4. G. *tẹana fũnga*. — 5. La forme complète *muna fũnga* ne s'emploie guère que par emphase. — 6. G. *vatẹu vana fũnga*. — 7. G. *ana fũnga*. — 8. G. *ngore, indi zina fũnga*. — 9. Am. *zitu zina fũnga* ; G. *zitẹu zina fũnga*.

2° En préfixation au verbe principal, le pronom objectif : *wana ku-fũnga* ils te lient.

3° En suffixation à l'auxiliaire, le pronom relatif, y compris *-vyo* et *-po* en fonction d'adverbes ou de conjonctions :

Dyiwe ni-na-lo li-fũnga la pierre (celle) que je lie, *ni-na-lo fũnga* que je lie ;
A-na-ye ni-fũnga (celui) qui me lie ;
Miti hii, wênye wa-na-o i-kwèa, wâna-ume, ces arbres ceux qui y grimpent, (sont) des hommes ;
Kule u-na-ko kwẽnda là-bas où tu vas ;
M-na-po ku-dya quand vous venez.

Ce temps est spécial aux dialectes du Sud, y compris le *Kihadimu*, le *Kitumbatu* et le *Kivumba ;* le *Kipẽmba* et les dialectes du Nord, qui ne l'ont pas en propre, tendent à se l'approprier. Il est précieux, en ce qu'il marque l'actualité d'une action ou d'un fait : *nina soma,* je lis, je suis lisant, je suis à lire.

~~Ier~~ AORISTE et ~~PASSÉ INDÉFINI~~ [1]

ni-mè-fũnga ou *ni-ma-fũnga* j'ai lié

(Les autres personnes avec les mêmes pronoms subjectifs que le présent actuel *ni-na fũnga*).

La forme négative correspondante *'si-mè-fũnga* est à peine usitée. On l'emploie cependant sous forme interrogative avec emphase :
'simèsèma n'ai-je pas dit ?

Particules admises. — 1° A l'affirmatif et au négatif, infixe du pronom objectif.

2° à l'affirmatif seulement, suffixes interrogatifs *dye ? -pi ? -ni ?*
u-mè-mw-ona-pi ? où l'as-tu vu ?

Nota. — Avec les verbes neutre d'état ou de qualité, il y a extension du présent duratif au passé indéfini : *amèlala,* il dort (il dort depuis plus ou moins longtemps) ; *amèãnguka,* il est tombé (il est encore à terre).

IIe AORISTE (archaïque en *-e.*)
(spécial aux dialectes Am., G., Ng., p. 182.)

ni-fũngi-e j'ai lié

(La suite des personnes sur *ni-na fũnga*).

'si-fũngi-e je n'ai pas lié

(La suite des personnes sur *'si-fũngi*).

1. Ce temps manque au *Kigunya* et au *Kipẽmba* : on y supplée dans le premier dialecte par l'aoriste en *-e,* dans le second par *n-a-fũnga* (V. Nota 196). — Le *Kiamu,* à côté de la forme ordinaire *nimèfũnga*, en a une seconde avec superposition de la caractéristique *mè* à la caractéristique *hu* de l'indicatif habituel. Il emploie cette forme pour marquer plus spécialement la persistance de l'action ou de l'état, au présent : *ni-mè-hu-soma* je suis à lire.

Particules admises. — 1° A l'affirmatif et au négatif, l'infixe du pronom objectif.

2° A l'affirmatif seulement, *-dye ? -pi ? -ni ?* le suffixe du relatif[1], y compris *-vyo* et *-po* en fonction d'adverbes ou de conjonctions.

Nota. — La valeur temporelle est la même que celle de l'aoriste 1er.

PASSÉ INDÉTERMINÉ

(sans correspondant affirmatif. Vaut pour tous les temps passés.)

'si-ku-fũnga je n'ai pas lié. — Je ne liais pas, je ne liai pas, je n'avais pas lié.
(La suite des personnes sur *'si-fũngi*).

Particules admises. — L'infixe du pronom objectif : *h-u-ku-ni-fũnga ?* ne m'as-tu pas lié ?

PASSÉ INACCOMPLI

Sans correspondant à l'affirmatif, sauf exceptionnellement dans l'interrogation :

U-dya ona-pi mnãndi kudyẽnga nyumba kuṭwani ? où as-tu vu le cormoran bâtir son nid au couchant (en terre ferme) ?

'si-dya fũnga[2] je n'ai pas encore ou jamais lié. — Je ne liais ou liai jamais ou pas encore, je n'avais jamais ou pas encore lié.
(La suite des personnes sur *'si-fũngi*).

Particules admises. — 1° Le pronom objectif préfixé au verbe principal : *ha-m-dya ni-fũnga* vous ne m'avez pas encore lié.

2° La forme affirmative peut aussi prendre les suffixes interrogatifs *-dye ? -pi ? -ni ?*

PASSÉ NARRATIF

(affirmatif seulement.)

ni-ka-fũnga[3] je liai, j'ai lié.
(La suite des personnes sur *ni-na fũnga*).

1. Au singulier du genre pers., le relatif en *-o* est seul usité : *a-ni-ketèe-o* qui me repousse.

2. Am. G. *'si-ya fũnga.* — Le tableau synoptique de la conjugaison indique le *ku-* de l'infinitif facultatif à ce temps, pour tous les verbes à radical monosyllabique, ainsi que pour les verbes *kw-ẽnda* aller, *kw-iba* voler, *kw-iça* finir, *kw-imba* chanter, et *ku-uza* vendre. Le *Kigunya* n'a conservé cette faculté que pour le verbe *ku-va* (= *ku-wa* des autres dial.) ; pour les autres il préfère dire sans *ku-*, *siya fa, siya la, siya nya, siya nwa, siy'enda,* etc.

3. La première personne est parfois abrégée en *ha-ɉũnga* (V. Phonétique, p. 35, 3°).

PARTICULES ADMISES. — 1° L'infixe du pronom objectif.

2° Les suffixes interrogatifs *-dye ? -pi ? -ni ?*
u-ka-ni-fũnga-dye ? comment m'as-tu lié ?

PASSÉ ABSOLU

Deux formes. Strictement l'une marque *l'imparfait* ou *le passé défini*, et l'autre *le plus-que-parfait*. Mais l'identité des troisièmes personnes du g. pers. dans l'une et l'autre est cause que, dans la pratique, on confond ordinairement les deux temps, dont l'exemple suivant montre la distinction :

Tu-li kw-ẽnda mbio, kwani tw-a-li tweka tãnga kubwa, nous allions à la course, parce que nous avions hissé la grande voile.

(simple.)

1° *ni-li fũnga*[1] je liais, je liai,
ou
2° *n-a-li fũnga* j'avais lié.

(Les personnes du 1° sur *ni-na fũnga*, celles du 2° sur *n-a-fũnga*)

La forme négative correspondante est inusitée, sauf la 1re personne du singulier rarement entendue dans l'interrogation :
'si-li sèma ? ne disais-je pas ?

PARTICULES ADMISES. — 1° En préfixation au verbe principal, le pronom objectif : *tw-a-li wa-fũnga*, nous les avions liés.

2° En suffixation au verbe principal, les interrogations *-dye ? -pi ? -ni ?*

3° En suffixation à l'auxiliaire : le pronom relatif, *V.* ci-après.

(avec le relatif suffixé à l'auxiliaire.)

Cette forme a la valeur d'un passé indéterminé, ce qui lui permet de servir pour tous les temps du passé. On lui donne même parfois la fonction d'un présent indéfini ou de l'aoriste, pour marquer une action ou un état dont le début appartient au passé : *mimi niliye kaa hapa*, moi qui demeure ici. — La forme négative a une valeur encore plus étendue, qui autorise son emploi pour tous les temps passés de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif, qui n'ont pas la faculté de prendre le relatif.

Le *Kigunya* conserve facultativement le *ku-* de l'infinitif au verbe principal : *niliye kufũnga* ou *niliye fũnga*, *nisiye kufũnga* ou *nisiye fũnga*.

1. Rarement abrégé en *nli fũnga*.

ni-li-ye fũnga[1] (moi) qui ai lié,
— (moi) qui liais, liai ou avais lié.

u-li-ye fũnga[1] (toi) q. as lié, etc.

(lui, elle) qui a lié

m-tu[1]		*a-li-ye*	*fũnga*
m-ti, u-kuu, u-goe.		*u-li-o*	
i[n]-zi.		*i-li-yo*	
dyi-we[2]		*li-li-lo*	
ki-tu[3].		*ki-li-tço*	
pahali (SINGULIER et PLUR.)	*hapa* .	*pa-li-po*	
	huku .	*ku-li-ko*	
	humu.	*mu-li-mo*	

tu-li-o fũnga[4] (nous) qui avons lié
mu-li-o fũnga[5] ou *m-li-o fũnga* (vous) qui avez lié

(eux, elles) qui ont lié

wa-tu[6]	*wa-li-o*	*fũnga*
mi-ti	*i-li-yo*	
ma-kuu, ma-we. .	*ya-li-yo*	
ngoe, i[n]-zi[7] . .	*zi-li-zo*	
vi-tu[8].	*vi-li-vyo*	

ni-si-ye fũnga[1] (moi) q. n'ai pas lié,
— (moi) q. ne lie, liais ou liai pas ; q. n'avais, n'aurai, n'aurais ou n'eusse pas lié.

u-si-ye fũnga[1] (toi) q. n'as pas lié, etc.

(lui, elle) qui n'a pas lié

a-si-ye[1]	*fũnga*
u-si-o	
i-si-yo	
li-si-lo	
ki-si-tço	
pa-si-po	
ku-si-ko	
mu-si-mo	

tu-si-o fũnga (nous) qui n'avons pas lié
mu-si-o fũnga, mi-si-o fũnga (vous) qui n'avez pas lié

(eux, elles) qui n'ont pas lié

wa-si-o	*fũnga*
i-si-yo	
ya-si-yo	
zi-si-zo	
vi-si-vyo	

2e *forme* (PLUS-QUE-PARFAIT)

(souvent confondue avec la précédente.)

n-a-li-ye	*fũnga*	(moi) q. avais lié
w-a-li-ye		(toi) q. avais lié
'a-li-ye		(lui, elle) q. avait lié

etc.

correspondant *nisiye fũnga* ci-dessus.

Particules ~~objet~~ admises : 1°/ -po -vyo — 2°/ pronom objet préfixé au verbe princ

Au lieu du relatif sujet on peut avoir le relatif complément : *mtu uli-ye m-fũnga* la personne que tu as liée ; *miti nili-yo i-fũnga* les arbres (ceux) que j'ai liés ; *miti nili-yo fũnga* les arbres que j'ai liés.

Au même titre que le relatif, sont admises encore les particules adverbiales ou conjonctives, *-vyo* à l'affirmatif seulement, *-po* à l'affirmatif et au négatif.

1. On dit aussi *nilio, ulio, alio, nisio, usio, asio fũnga* ; les dialectes Am. et G. n'emploient même que ces dernières formes. — 2. G. *iwe ilio fũnga, isio fũnga.* — 3. P. *kitu kilikyo fũnga, kisikyo fũnga.* — 4. G. *tçulio fũnga, tçusio fũnga.* — 5. G. *mulio fũnga, musio fũnga.* — 6. G. *vatçu valio fũnga, vasio fũnga.* — 7. G. *ngove, indi zilizo fũnga, zisizo fũnga.* — 8. Am. *zitu zilizo fũnga, zisizo fũnga* ; G. *zitçu zilizo fũnga, zisizo fũnga.*

Les formes *nilipo fũnga, nalipo fũnga, nisipo fũnga,* ont pris une très grande extension de sens, au point de paraître avoir l'importance de temps spéciaux.

En effet, les formes affirmatives *nilipo fũnga* où, quand, lorsque je liais, liai ou ai lié, *nalipo fũnga* où, quand, lorsque j'avais lié, comportent encore la signification du passé antérieur « où, quand, lorsque j'eus lié » ;

La forme négative *nisipo fũnga* aux sens premiers « où, quand, lorsque je ne lie, ne liais, ne liai, n'ai ou n'avais pas lié », ajoute encore les suivants :

Quand même je ne lie, ne liais, n'ai, n'avais ou n'eusse pas lié ;
Sans que je lie, liasse ou eusse lié ;
Si je ne lie, ne liais, n'eusse ou n'avais pas lié ;
A moins que je ne lie, ne liasse, n'aie ou n'eusse pas lié ;
Moi ne liant pas, ou n'ayant pas lié [1].

FUTUR SIMPLE

ni-ta-fũnga [2] je lierai	*'si-ta-fũnga* [3] je ne lierai pas
u-ta-fũnga tu lieras	*h'u-ta-fũnga* tu ne lieras pas
(La suite sur *ni-na fũnga*).	(La suite sur *'si-fũngi*).

Particules admises. — 1° L'infixe du pronom objectif [4].

2° Les suffixes interrogatifs *-dye ? -pi ? -ni ?*

FUTUR RELATIF

(affirmatif seulement.)

ni-taka-ye fũnga ou *ni-taka-o fũnga* [5] (moi) qui lierai.
u-taka-ye fũnga ou *u-taka-o fũnga* (toi) qui lieras.
(La suite de *ni-taka-ye* sur *ni-fũnga-ye ; fũnga* ne change pas).

Particules admises, — 1° En suffixation à l'auxiliaire *-taka*, et au même titre que le relatif, les particules adverbiales ou conjonctives *-vyo, -po.*

2° En préfixation au verbe principal, le pronom objectif.

1. L'absence d'un correspondant négatif au mode participal, *nikifũnga* « moi liant », trouve sa compensation dans ce dernier sens de *nisipo fũnga.*

2. *nitafũnga,* ou par abréviation *ntafũnga* ou *tafũnga.* — DN. *nitafũnga, 'sitafũnga,* etc. — 3. Au lieu de *'sitafũnga,* le *Kiamu* a *'si-tô-fũnga* (contracté de *'si-ta-u-fũnga*), où *u-fũnga* est une abréviation de l'infinitif *ku-fũnga.*

4. Les poètes et les écrivains se sont autorisés parfois à introduire l'infixe conjonctif *-po : dunia i-ta-po-koma* quand le monde finira (*Utenzi wa Kiyama*). L'exemple n'a pas été suivi.

5. Le *Kigunya* conserve à tous les verbes sans exception la caractéristique *ku-* de l'infinitif : *n-taka-o ku-fũnga.* — La seconde forme de relatif en *-o* des trois personnes du sing. g. pers. est la seule usitée dans les dialectes *Kiamu* et *Kigunya.*

voir les notes plus loin — page 205

Participial [1].

(affirmatif seulement)

ni-ki-fũnga [2] moi liant (d'où on déduit les autres sens, si je lie, liais ou avais lié ; quand je lie, liais, lierais ou aurais lié ; supposé que je lie ; si je dois lier).

u-ki-fũnga toi liant.

a-ki-fũnga [3] lui, elle liant (g. pers.).

(La suite des pronoms subjectifs sur *ni-na fũnga*).

Seule particule admise. — L'infixe du pronom objectif : *uki-ni-fũnga* toi me liant.

Pour suppléer à la forme négative, V. *nisipo fũnga* p. 201 et *nikitoa fũnga* (V. Syntaxe, Auxiliaires secondaires).

Conditionnel.

CONDITIONNEL INDÉFINI [4]

ni-ngè-fũnga [6] je lierais ; si je lie ou liais, qu'on rend encore par *kwãmba* ou *kama ningèʲũnga ;* quoique, bien q. je lie, quand même je lierais, = *nidyapo fũnga*.

(La suite sur *ni-na fũnga*).

'si-ngè-fũnga je ne lierais pas ; si je ne liais pas, qu'on rend mieux par *kwãmba* ou *kama 'singèfũnga*, ou par *nisipo fũnga*.

(La suite sur *'si-fũngi*).

Particules admises. — 1° Le pronom objectif préfixé au radical du verbe principal : *ungè-m-fũnga* tu l'aurais lié.

2° Les suffixes interrogatifs *-dye ? -pi ? -ni ? ungè-wa-fũnga-dye ?* comment les aurais-tu liés ?

1. La forme négative *ni-si-ki-fũnga* « moi ne liant pas », essayée par quelques poètes, n'est pas entrée en usage.

2. La première personne du singulier est sujette à plusieurs abréviations ou altérations : G. *'ki-fũnga* ; Ng. *'tçi-fũnga* (*tç-* devant voyelle, *'tç-ẽnda* pour *ni-ki-ẽnda* moi allant); tous dial. *'hi-fũnga* (style epist. et poét.). — 3. La 3ᵉ pers. du sing. g. pers. est abrégée parfois en *ki-fũnga*, dans les dialectes autres que le *Kigunya*.

4. Ce temps est inusité dans les dial. Am. et G., qui lui substituent le conditionnel en *-ngali,* auquel ils accordent une valeur indéfinie comprenant le présent, le futur et le passé. — 6. Par abréviation *n'ngèfũnga* ou *'ngèfũnga*.

CONDITIONNEL PASSÉ[1] (Am. G. COND. INDÉFINI)

ni-nga-li fũnga[2] j'aurais lié ; j'eusse lié, si (*kwãmba* ou *kama* devant un autre v. au conditionnel) ; si j'avais lié, qu'on rend mieux par *kwãmba* ou *kama ningali fũnga*. — Am. G. et parfois les autres dial. accordent encore à ce temps la valeur du présent : je lierais, si je lie.

(La suite sur *ni-na fũnga*).

'si-nga-li fũnga je n'aurais pas lié ; je n'eusse pas lié, si (*kwãmba* ou *kama*) ; si je n'avais pas lié, qu'on rend mieux par *kwãmba* ou *kama 'singali fũnga* ou par *nisipo fũnga*. — Am. G. et parfois les autres dial. accordent à ce temps la valeur du présent : je ne lierais pas, si je ne lie pas.

(La suite sur *'si-fũngi*).

PARTICULES ADMISES. — 1° Le pronom objectif préfixé au radical du verbe principal : *wã-ngali ku-fũnga* ils t'auraient lié ; *hu-ngali-wa-fũnga* tu ne les aurais pas liés.

2° A l'affirmatif seulement, les interrogations *-dye ? -pi ? -ni ?*

CONDITIONNEL INEFFICACE

(La forme négative est suppléée par *ni-si-po fũnga*, V. p. 201.)

ni-dya-po fũnga[3] quand même je lie, lierais ou aurais lié ; quoique, malgré que, encore que je lie, litt. quand (même) je viens (à) lier.

(La suite des pronoms subjectifs sur *ni-na fũnga*).

SEULE PARTICULE ADMISE. — Le pronom objectif préfixé au verbe principal : *adyapo tu-fũnga* quand même il nous lie.

Subjonctif.

OPTATIF-SUBJONCTIF INDÉFINI

ni-fũnge 1° que, pour q., afin q. je lie, liasse, aie ou eusse lié ;

2° Dépendant d'un v. exprimé ou s.-ent,, souvent d'une façon optative ou interrogative : Il faut, il est nécessaire, désirable q. je lie ; faut-il q. je lie ? fallait-il q. je liasse ? puis-je ou pouvais-je lier ?

(La suite sur *ni-na fũnga*).

ni-si-fũnge 1° que je ne lie, liasse, n'aie ou n'eusse pas lié ;

2° Dépendant d'un v. exprimé ou s.-ent., etc. : Il ne faut pas q. je lie ; il ne fallait pas q. je liasse ; sans q. je lie ou liasse ; de peur q. je ne lie ; faut-il q. je ne lie pas ? ne dois-je ou ne devais-je pas lier ?

(La suite sur *ni-si-ye fũnga*).

1. En *Kingozi*, il y a quelques rares exemples d'un conditionnel passé, composé de l'auxiliaire *-nga-* suivi du v. principal à l'aoriste archaïque en *-e* : *ni-nga-fũngie* j'aurais lié.
2. Par abréviation *n'ngali fũnga* ou *'ngali fũnga*.
3. En poésie, le *ku-* de l'infinitif est parfois conservé devant le radical du v. : *nidyapo ku-fũnga*.

Particules admises. — 1° Pronom objectif infixé immédiatement devant le radical : *ãngalia usi-m-fũnge* prends garde que tu ne le lies.

2° A l'affirmatif seulement, les suffixes interrogatifs *-dye ?* et *-ni ?*

Nota I. — La première personne du pluriel en fonction d'impératif prend le suffixe *-ni* vous, lorsqu'on est plus de deux :

tw-ẽnde allons, c'est-à-dire nous deux ;
tw-ẽnde-ni allons, c'est-à-dire nous et vous (un ou plusieurs avec nous deux).

Nota II. — Il existe de la 3e personne du singulier une forme optative déprécative, connue seulement en poésie : *Ngw-a-ku-pẽnde* [1] que Dieu t'aime (crase de *Mũngu a-ku-pẽnde*).

OPTATIF-SUBJONCTIF IMPULSIF

(sans correspondant négatif.)

ni-ka-fũnge [2] que je lie ou liasse ; faut-il que je lie.

Particules admises. — 1° L'infixe du pronom objectif.

2° L'interrogation *-dye ?*

Nota. — Ce temps est surtout usité après un verbe indiquant motion : *nẽnda u-ka-m-fũnge* va que tu le lies = va le lier. Cet exemple montre comment ce même temps peut servir d'équivalent à l'impératif compellatif, dont il est une formule adoucie.

SUBJONCTIF ANTÉRIEUR

(sans correspondant ~~négatif.)~~ affirmatif.

ni-si-dye fũnga [3] avant que, à moins que je ne lie, ne liasse, n'aie ou n'eusse lié ; sans que j'aie ou eusse lié.

(La suite des pronoms subjectifs sur *ni-si-ye fũnga*).

Seule particule admise. — Le pronom objectif préfixé au v. principal : *akaãnguka a-si-dye ni-fũnga*, il tomba avant de me lier, litt. sans qu'il m'ait lié.

1. Par licence poétique *Ngwakupẽnda*.
2. La première personne du sing. est parfois abrégée en *hafũnge*.
3. Am. G. *nisiye fũnga*. — En poésie, on trouve aussi, par licence, *nisidya fũnga* (Am. G. *nisiya fũnga*).

Participe.

Le swahili a la faculté, dont il n'use pas nécessairement pour tous les cas, de former avec le radical du verbe affirmatif un nom verbal, qui joue parfois le rôle d'un vrai participe, c'est-à-dire d'un mode verbal capable d'avoir un complément :

mtu mfanya biaçara, une personne faisant le commerce (*mfanya wa biaçara* serait une faute, *mfanya* n'étant pas un substantif) ;

mke mfiwa mume, femme privée (par la mort de son) mari (de *kufiwa* passif de la forme directive *kufia* de *kufa* mourir).

La composition est simple : d'abord un préfixe nominal, le plus ordinairement celui du g. pers., quelquefois celui du g. spéc. ; puis le radical du verbe ; enfin la désinence propre de l'infinitif *a, e, i, o* ou *u*. — Quelques verbes en *a* ont une deuxième et même une troisième variété, ne différant que par la substitution à l'*a* final d'une désinence *i* ou *e*[1], la première avec une valeur active, passive ou neutre suivant les radicaux, la seconde le plus souvent passive.

Les formes à désinence *a* et *i* coexistent parfois avec le même radical, toutes les deux équivalentes pour le sens, ou chacune avec sa valeur propre.

mfanya ou *mfanyi biaçara*, faisant le commerce, commerçant, marchand ;
mçona ou *mçoni nguo*, cousant les habits, tailleur ;
mgema tẽmbo, mais *mgemi wa tẽmbo*, producteur de vin de palme ;
mfua tçuma, forgeant le fer, forgeron (*mfui* n'existe pas) ;
mwĩnga siafu, chassant les fourmis, chasse-fourmis (nom de la canavalie comestible) ;
mçinda watu, vainquant les gens ; mais *mçindi* (tout court), vainqueur, en regard de *mçinde* vaincu ;
mtumwa esclave (litt. employé) ; mais *mtume*, envoyé, apôtre.

Le participe est à la base de tous les noms verbaux, dont la formation vient d'être exposée ; mais il s'en faut que tous aient conservé la fonction de mode verbal. La plupart ne se rattachent plus au verbe que par leur origine, et ne sont ni plus ni moins aujourd'hui que des substantifs ou des adjectifs, comme *mçindi*, *mçinde*, *mtumwa*, *mtume* cités plus haut.

1. Les désinences *i, e,* semblent empruntées à une forme contracte de l'aoriste archaïque.

voir à la syntaxe

Une fois affranchis, plusieurs des noms en *i* ont même vu leur dernière consonne radicale, lorsqu'elle était originairement *b, w, p, d, t, k,* dans le verbe, se mouiller devant l'*i*, puis évoluer rapidement, *b* et *w* ayant aujourd'hui abouti à *v*, *p* à *f* ⟶ *v*, *d* à *z*, *t* à *s*, *k* à *ç* :

mgomvi querelleur, (*ku-gõmba* quereller, gourmander) ;
mlevi ivrogne, (*ku-lewa* s'enivrer) ;
mwivi voleur, (*ku-iba* voler) ; une nouvelle évolution, après mouillement du *v* de *mwivi* a donné le doublet *mwizi* ;
mwafi ou *mwavi* arbre de l'épreuve, (*ku-apa* prêter serment) ;
mlinzi gardien, (*ku-linda* garder) ;
mwokosi ramasseur, (*ku-okota* ramasser) ;
mwaçi maçon, (*ku-aka* maçonner) ;

Les participes restés tels, c'est-à-dire participant du verbe par la faculté de régir un complément sans intercalation de la préposition variable *-a*, sont rares, d'un emploi restreint le plus souvent à des expressions consacrées. On n'est pas autorisé à accorder un participe à chaque verbe simple, et à chacune de ses formes dérivées : il n'y a de règle que l'usage.

Comme sens, le participe d'un verbe passif correspond à un participe passé ayant la valeur d'un adjectif :

mbarikiwa béni, (*ku-bariki* bénir) ;
mzuiwa tçoo resserré du ventre, constipé, (*ku-zuia* retenir).

Le participe d'un verbe actif ou neutre ne répond guère à un participe présent, que lorsqu'il a un complément. Même alors il se rend souvent mieux par « celui qui fait ou qui supporte l'action. » Fréquemment aussi il forme avec son complément une sorte de composé, que le français traduit par un simple nom d'agent ou d'état en *-eur,* en *-ier,* etc.

mfuma nguo tissant les habits, tisserand, (*ku-fuma* tisser) ;
mtça Mũngu craignant Dieu, dévot, un dévot, une dévote, (*ku-tça* craindre) ;
mngodyèa mlãngo gardant la porte, portier-ère, (*ku-ngodyè-a* attendre) ;
mpigana na watu se querellant avec les gens, querelleur-se, (*ku-piga-na* se battre) ;
Prov. *Mpa nyõngo si mwẽnzio* le donnant (qui te donne) le dos n'est pas ton ami.

Nota I. — Ce qui fait, la plupart du temps, l'incertitude du participe swahili, c'est qu'il est souvent en voie de passer à l'état de substantif ou d'adjectif, se

montrant participe dans un emploi et substantif dans un autre. A côté de *muumba,* qui est participe ou substantif selon le contexte,

Mũngu muumba watu Dieu créant les hommes,

Mũngu Muumba Dieu Créateur,

Muumba le Créateur ; *usimtukane Muumba wako* n'injurie pas ton Créateur. Vous avez, par exemple, *mpelekwa* envoyé, *mzaliwa* indigène, autochtone (litt. qui y est né), etc., qui ne sont plus que substantifs, comme aussi la plupart des noms verbaux en *i*, *mwokozi* sauveur, *msèmi* orateur, et tous ceux en *e*, *mpãmbe* jeune fille parée, demoiselle d'honneur, etc.

Nota II. —L'emploi du participe avec d'autres préfixes que ceux des genres personnel et spécificatif est plutôt anormal. Ce n'est guère qu'en poésie, ou dans certaines locutions consacrées, qu'il y en a quelques exemples avec les préfixes *ma-* et *ki-* :

Sitçe mata yao na mafumo yãnganawiri :

Mãngi mafuma ṭi, na magau mauya nyuma (*Ulẽnzi wa Liõngo*),

Ne crains pas leurs flèches et (leurs) lances, quand elles étincelleraient : beaucoup perçant la terre, et revenant en arrière : *ma-fuma* de *ku-fuma, ma-gaü* licence pour *ma-gaua* de *ku-gaua*, *ma-uya* de *ku-uya.*

Ki-waça-waça le brûlant, ce qui démange, surnom de la chenille urticante ;

Ki-buruga-mavi le roulant crotte, surnom du bousier ;

Ki-fa-uõngo le mourant mensongèrement, la sensitive.

Verbes irréguliers

I. — Exceptions communes à certains verbes

1° *Impératif de quelques verbes monosyllabiques.*

L'impératif a ses formes dérivées du subjonctif. Entre autres indications, nous avons le préfixe subjectif de la 2[e] pers. du sing. exceptionnellement conservé, dans l'un ou l'autre dialecte, à l'impératif affirmatif simple de quatre verbes à radical monosyllabique, *ku-la* manger, *ku-nya* évacuer, *ku-nywa* boire, *ku-wa* devenir, être. Toutefois, il n'y a été maintenu que pour porter l'accent, là où celui-ci serait exposer à manquer de support. C'est pourquoi il est chassé par toute autre particule capable de jouer elle-même ce rôle, en prenant sa place à l'antépénultième. De là sa disparition lorsqu'apparaît un pronom objectif préfixé, *m-le, i-le*

mange-le, *ya-nywe* bois-la. De là encore son absence dans la forme négative du singulier (*si-le* ne mange pas), parce que celle-ci a l'accent sur le préfixe négatif. Notons encore que le pronom subjectif n'a été conservé intégralement, sous sa forme normale *u*, que dans *u-we* « sois » du *Kipẽmba* = *u-wa* du *Kiamu ;* dans les autres verbes il a été altéré en *i*.

Cette permutation, jointe à la rareté des verbes monosyllabiques et, pour ceux-ci encore, au petit nombre des cas réclamant le préfixe subjectif, a d'abord fait oublier l'origine pronominale de ce dernier ; puis, l'analogie intervenant, en prenant le préfixe pour un simple augment du radical, a contaminé la 2e pers. du plur., en y introduisant un *i* prosthétique partout où la 2e pers. du sing. en était déjà dotée.

Cette complexité a causé des divergences dans les dialectes. Ceux du Sud sont généralement moins fidèles : en cas d'hésitation, les indigènes introduisent sans conviction et comme à regret le préfixe *ku-* de l'infinitif. Le tableau suivant indique les formes dialectales de l'impératif simple sans pronom objectif ; le même impératif avec pronom objectif, et l'impératif négatif, tous deux réguliers, n'y figurent pas.

SG. { G. *i-la,* Am. *n-la*[1], Mv. *la ;* DS. *la* ou *ku-la* mange ;
PL. { G. *i-la-ni,* Am. *n-la-ni*[1], Mv. P. H ? *la-ni,* DS. *le-ni* mangez.
SG. { G. *i-nya* ou *ku-nya,* autres dial. *ku-nya* évacue ;
PL. { G. *i-nya-ni* ou *ku-nya-ni,* Am. Mv. P. H ? *ku-nya-ni,* DS. *ku-nye-ni.*
SG. { G. *i-nwa,* Am. Mv. *ku-nwa,* DS. *ku-nywa* bois ;
PL. { G. *i-nwa-ni,* Am. Mv. *ku-nwa-ni,* DS. P. H ? *ku-nywa-ni* buvez.
SG. { G. *ĩ-va,* Am. *u-wa* ou *i-wa,* Mv. *i-wa,* P. *u-we,* DS. *i-we* sois ;
PL. { G. *i-va-ni,* Am. Mv. *i-wa-ni,* P. *mu-we*[2], DS. *i-we-ni* soyez.

2° *Verbes à radical vocalique renforcé.*

A l'exception *a)* des verbes d'origine étrangère, *b)* des verbes *kw-ẽnda* aller, *kw-iba* voler, *kw-içа* finir, *kw-imba* chanter, *ku-uza* interroger, *k-oça* laver. *k-oga* se baigner et *k-ota* se chauffer, qui ont déjà la ressource de renforcer leur radical à certains temps en retenant le préf. *ku-* de l'infinitif, certains, mais non cependant tous les verbes à radical commençant par une voyelle, ont un doublet avec consonne initiale *w, l* ou *y*.

1. Am. *n-la* avec *n* parasite, introduit antérieurement dans *i-la* ⟶ *i(n)-la*, puis resté seul après chute de *i*. Même observation pour le pl. *n-la-ni*.

2. Le P. *mu-we* est tout simplement la forme telle quelle du subjonctif, en correspondance stricte avec *u-we* du sing.

La première série, la plus importante, comprend les verbes, qui ont la faculté de prendre le *w* devant voyelle autre que *u*.

Ku-eleka ou *ku-weleka* porter à dos.

En dehors de cette première série, on en trouve une seconde formée d'une liste encore notable de verbes qu'on peut entendre occasionnellement avec une *l* initiale, quoique cette consonne soit tombée en désuétude et discréditée comme dénotant le parler barbare des esclaves venus des profondeurs du Continent :

Ku-ota ou *ku-lota ndoto* (G. *ku-otça ndotço*) rêver, litt. rêver un songe.

Enfin plusieurs verbes des dialectes Ng., H., P., V., Mv., Am. et G., plus nombreux dans ce dernier dialecte, prennent un *y* alternant parfois avec *l* dans d'autres dialectes :

Ku-lea (DS., Mv.) = *ku-yea* (Am. = *ku-ea* (G.). élever, éduquer ;
Ku-[l]ewa (DS., Mv.) = *ku-lewa* ou *ku-yeva* (Am.) = *ku-leva* ou *ku-eva* (G.) s'enivrer ;
Ku-yepa = *ku-epa* (G.) éviter.

L'usage seul faisant loi, on consultera le dictionnaire pour connaître ces particularités [1].

Nota I. — L'augment consonnantique faisant corps avec le radical, les particules préfixables lui sont préposées sans le déplacer : *ni-weleke* porte-moi.

Nota II. — Tous ces verbes, même quand ils ne prennent pas la consonne initiale, suivent la règle des verbes à radical commençant par une consonne, en ce qu'ils omettent comme eux le préf. *ku-* de l'infinitif aux temps composés avec un auxiliaire verbal. Ils se conjugent donc comme *ku-kana* et *ku-fũnga*.

Nota III. — Au *w* initial, facultatif dans les dialectes autres que le *Kigunya*, correspond dans ce dernier dialecte un *v* inséparable du radical : *ku-aka* ou *ku-waka* = G. *ku-vaka* maçonner, *ku-eka* ou *ku-weka* = G. *ku-veka* placer, *ku-iva* ou *ku-wiva* = G. *ku-viva* cuire à point, mûrir. Il n'y a guère d'exception sur ce point que pour *ku-ãnza* ou *ku-wãnza* commencer, *ku-atça* ou *ku-watça* laisser, qui sont respectivement représentés dans les dialectes Mv. Am. et G. par *ku-ãnda* et *ku-ata*.

1. Quoique les consonnes *w*, *l*, *y*, semblent jouer le rôle de consonnes de soutien contre l'hiatus, il n'est pas improbable, 1° qu'il y ait quelques verbes auprès desquels elles ont repris la place d'une consonne radicale préalablement tombée, 2° qu'il y en ait d'autres où elles font partie intégrante du radical : *Ku-lea* (DS. Mv.) = *ka-yea* (Am. = *ku-ea* (G.). élever, éduquer.

Le v. *ku-ona* « voir » n'a son correspondant *ku-wona* qu'en poésie ; mais le *Kigunya* a *ku-vona*. C'est sur le thème *wona* que s'est formé l'aoriste archaïque *ni-wene* avec son altération *mbwene* ⟶ *mbene* (V. p. 183, note 4).

Si les verbes à *u* initial ne prennent pas ou supportent mal le *w* aujourd'hui, ces mêmes verbes ont en *Kigunya* le *v* qui a dû, au moins dans ce dialecte, être précédé du *w* : *ku-ua* = G. *ku-vua* tuer, *ku-uza* = G. *ku-vuza* interroger, etc.

II. — Exceptions spéciales à certains verbes.

Ku-dya (Am. G. ku-ya), venir.

1° A l'indicatif indéfini, le *Kigunya* conjugue le verbe sur un double thème *-ya* ou *-eya* [1]. *-eya*, peut-être plus archaïque que *-ya*, n'est maintenu que grâce à la fusion de son *e* en une syllabe avec la consonne du pronom subjectif : *n-eya ndo* je viens sûrement, *n-eya-o* c'est moi qui viens (sans retard), *tsw-eya-o* voici que nous venons, *v-eya-o* ou *v-eya-vo* voici qu'ils (elles) viennent. Mais il est supplanté par le thème *-ya* dans les autres cas, à savoir quand le pron. subjectif est renvoyé en arrière par l'infixe *ku-* (de l'infinitif) : *'ndo-ku-ya* je viens sûrement.

2° L'impératif affirmatif est *ndjyoo*[2], *ndjoo*, *ndyoo*, *ndjyo* ou *ndjo* viens, pl. *ndjyoni*, *ndjoni* ou *ndyoni* venez dans les dialectes du Sud, *ndoo* ou *ndo* pl. *ndoni* dans les dialectes du Nord (Mv. Am. G.)

Ku-dyua (Am. ku-yua, G. ku-jyiva ou ku-yiva) savoir.

En *Kigunya* la forme négative normale de l'indicatif indéfini *'si-yivi*, du v. *ku-jyiva* ou *ku-yiva*, par suite de la mouillure antérieure de sa consonne finale, s'est peu à peu transformée au point d'avoir aujourd'hu un doublet très usité *'si-jyisi* ou *'si-yisi* je ne sais pas. On emploie surtout ce dernier avec le pron. objectif personnel : *'si-ku-jyisi* je ne connais pas ; *'si -n-jysi* je ne le (la) connais pas ; *'si-va-jyisi* je ne les connais pas ; *'h-u-n-jyisi* tu ne le (la) connais pas ; etc.

Le *Kiamu* a la forme régulière *'si-yui* de son v. *ku-yua* ; mais il

1. Cette particularité du double thème est commune à plusieurs langues, *Luba*, *Suto*, etc. Dans beaucoup d'autres le thème dissyllabique est resté intact dans toute la conjugaison : *-iya* (*Umbundu*, etc.), *-idza* (*zaramo*, *kami*, *kaguru*, etc.), *-edza* (*Bonde*), *-iza* (*Zigua*, *Sambara*, *Sumbwa*, *Tabwa*, *Subia*, *Kimbundu*, *Kongo*, etc.).

2. *ndjyoo* pour *endjyoo* ou *indjyoo*, par introduction d'une *n* parasite (épenthétique) entre l'*e* ou *i* du thème archaïque et le *d* ; la voyelle est tombée, mais l'*n* a survécu.

emprunte en même temps au *Kigunya* sa forme *'si-yisi*. Celle-ci est surtout usitée dans deux cas : 1° quand on parle d'une manière absolue *'si-yisi* je ne sais pas, *h'u-yisi* tu ne sais pas ; 2° quand on infixe le pron. objectif du g. personnel, *'si-kw-isi* je ne te connais pas, *'si-mw-isi* je ne le (la) connais pas. Comme on le voit par les exemples, l'*y* n'est maintenu qu'après une voyelle.

Kw-enda, kw-enenda ou **ku-nenda** aller.

On est libre de choisir l'un quelconque des trois modèles ci-dessus.

Le premier *kw-ẽnda* est la forme normale, dissyllabique, conservant le *ku-* à certains temps, comme il est indiqué au tableau synoptique. Les deux autres se conjuguent sans le *ku-*.

Kw-enẽnda est tout simplement une forme réduplicative, par redoublement de la première syllabe du radical, sur le modèle de plusieurs autres verbes, comme *ku-gogota* « cogner coup sur coup » de *ku-gota* « cogner ». Seulement, par dénasalisation et isolement en syllabe de l'*e* initial, au lieu de *kw-ẽn-ẽn-da* on prononce *kw-e-nẽn -da* [1].

La forme aphérésée *ku-nẽnda* est l'abréviation de la précédente. *Ku-nẽnda* a l'avantage de substituer un radical consonnantique à un radical vocalique.

A l'impératif simple la forme *nẽnda*, pl. *nendeni* (DN. *nẽndani*) est la plus en usage.

Ku-faa servir, être utile, convenable.

Ce verbe a *y* au lieu de *i* désinence de l'indicatif indéfini négatif : *'si-fay* (2 syllabes au lieu de *'si-fai* en 3 syll.), je ne suis bon à rien ; *ha-i-fay*, c'est ~~impossible, cela ne se peut~~. inutile

Ku-leta (V. **ku-rera,** Am. **ku-eta,** Am. ancien **ku-yeta,** G. **ku-etca** ou **ku-wetca**), apporter.

A l'impératif simple, *e* prend partout la place de *a* :

lete (V. *rere*, Am. *ete*, Am. ancien *yete*, G. *wetçe*) apporte ;
leteni (V. *rereni*, Am. *eteni*, Am. ancien *yeteni*, G. *wetçeni*) apportez.

1. En raison de sa forme réduplicative *kw-enẽnda* ne devrait être employé que dans le sens de « faire du chemin, parcourir une étape, cheminer, trottiner ». En pratique on tient peu ou point compte de la nuance.

Ebu ! laisse !

Ce verbe défectif manque aux dial. *Kiamu* et *Kigunya*. Il n'a que les formes suivantes :

1° *Ebu !* laisse ! permets ! comme on dit en français : permettez ! s'il vous plaît !

ebu ! niãngalie, laisse ! que je voie.

Interrogativement, *ebu* prend encore le sens de « eh ! bien quoi ? eh bien ! — A Zanzibar et à la Côte d'en face on emploie *ebu !* et *ebo !* le second marquant davantage une surprise désagréable ou le mécontentement, eh donc ! eh quoi ?

2° La négation, plus spéciale au dial. de Pemba, y prend le sens général de « ne vouloir pas » : *'s-ebu* je ne veux pas, *h'u-e-bu* tu ne veux pas, *h'-a-ebu* il ne veut pas, *ha-tu-ebu* nous ne voulons pas, etc. :

'si-mw-ebu, je ne le veux pas, je ne veux pas de lui.

Verbes être et avoir

Le verbe *être* outre qu'il est défectif, est souvent sous-entendu au présent de l'indicatif, ou suppléé aux autres temps et modes par d'autres verbes, dont le principal est *ku-wa* « devenir » par extension « être ».

Le verbe *avoir* n'a d'équivalent qu'au présent de l'indicatif, où l'on conjugue la préposition *na* « avec » : *ni-na* « je avec », *u-na* « tu avec », pour « je suis avec, tu es avec », le pron. subjectif faisant fonction de copule. Ailleurs le verbe *avoir* manque de correspondant ; on le rend encore le plus ordinairement par la locution *ku-wa na* « être avec ».

Copule impersonnelle.

Il existe une forme impersonnelle de la copule pour toutes les personnes de l'indicatif présent, sans distinction de genre.

COPULE AFFIRMATIVE (impers.)	COPULE NÉGATIVE (impers.)
ni[1] c'est.	*si* ce n'(est) pas.

1. *ni* n'est peut-être pas différent du pronom indéfini *ni* « quelle chose ? quoi ? » : *fulani ni mgõndjwa* un tel est malade, litt. un tel quoi ? — malade. *si* semble être la négation pure et simple, sous-entendant la copule.

On a vu p. 78 et 120 que la combinaison de *ni* avec *ya* « de » a abouti à *nda* « c'est de », de *ni* avec *wa* « de » à *mbwa* « c'est de », donnant par suite *ndãngu* « c'est de moi », *ndako* « c'est de toi », *mbwãngu*, *mbwako*, etc., avec le possessif.

Verbe -li.

Il y a trois manières d'employer le verbe substantif *-li* :

1° Seul ou suffixé des particules *-vyo* « ainsi, comme », *-dye ?* « comment ? » pour rendre la simple copule entre le sujet et l'attribut ;

2° Suffixé des particules démonstratives du locatif, *-po*, *-ko*, *-mo* « y, là » (V. p. 135 Nota I), pour le sens de « être dans un lieu, exister »[1] ;

3° Immédiatement suivi de la préposition *na* « avec », pour signifier « être avec », expression qui peut, en certains cas, suppléer le v. « avoir ».

La conjugaison est défective et limitée aux temps suivants :

Indicatif.

Il n'est pas indiqué de forme négative, attendu que *'si-li*, *'s-a-li*, sont à peine usités, même comme auxiliaires négatifs (V. Conjugaison du v. *ku-fũnga*). La forme négative est ordinairement suppléée par la copule impersonnelle négative *si* (V. plus haut), très rarement par le pronom subjectif négatif en fonction de copule (V. p. 105 1°).

PRÉSENT (1re forme)

ni-li je suis			*tu-li*[3] nous sommes		
u-li tu es			*mu-li*[4] ou *m-li* vous êtes		
il, elle est			ils, elles sont		
m-tu[2]	*a-*	*li*	*wa-tu*[5]	*wa-*	*li*
m-ti, u-kuu, u-goe .	*u-*	*li*	*mi-ti*.	*i-*	*li*
i[n]-zi	*i-*	*li*	*ma-kuu, ma-we* . .	*ya-*	*li*
dyi-we	*li-*	*li*	*n-goe, i[n]-zi*[6] . .	*zi-*	*li*
ki-tu.	*ki-*	*li*	*vi-tu*[7]	*vi-*	*li*

pahali	*hapa* .	*pa-*	*li*
pahali	*huku* .	*ku-*	*li*
pahali	*humu*.	*mu-*	*li*

1. Le contexte seul aide ici à faire la distinction entre *-po*, *-ko*, *-mo* « y, là » particules démonstratives, *-po*, *-ko*, *-mo* « où » particules relatives, et *-po* « quand, lorsque » particule adverbiale ou conjonctive.

2. G. *ntçu uli* ou *ali*. — 3. G. *tçuli*. — 4. G. *muli*. — 5. G. *vatçu vali*. — 6. G. *ngove, indi zili*. — 7. Am. *zitu zili*; G. *zitçu zili*.

Suffixe admis. — 1° *dye?* (rarement employé).

2° Le pronom relatif sujet (V. ci-après), y compris les particules adverbiales ou conjonctives *-vyo* « ainsi, ainsi que, comme », et *-po* « quand, lorsque, si » :

Wale wali-o nyuma ceux-là qui sont derrière ;

Vivyo yali-vyo ainsi que cela est ;

Mvua isinye tuli-po ndjiani que la pluie ne tombe pas quand nous sommes en chemin.

Les combinaisons du premier présent (*nili*), soit avec le relatif, soit avec *-vyo* ou *-po*, sont très employées.

3° Les démonstratifs adverbiaux (V. p. 135 Nota I) *-po, -ko, -mo* « y là », qui sont moins usités avec la forme simple *nili* [1], qu'avec la forme relative dans *nili-o-po* (moi) qui y suis (près), *nili-o-ko* (moi) qui y suis (là, vague), *nili-o-mo* (moi) qui y suis (dedans).

PRÉSENT (1re forme avec le relatif.)

La forme relative, *ni-li-ye* (moi) qui suis, est beaucoup plus usitée que la forme simple *ni-li*, qui n'a guère plus d'emploi que dans les archaïsmes et comme auxiliaire.

ni-li-ye ou *ni-li-o* [2] (moi) qui suis		*tu-li-o* [5] (nous) qui sommes	
u-li-ye ou *u-li-o* [2] (toi) qui es		*mu-li-o* [6] ou *m-li-o* (vous) qui êtes	
(lui, elle) qui est		(eux, elles) qui sont	
m-tu [3]	*a-li-ye* ou *a-li-o* [2]	*wa-tu* [7]	*wa-li-o*
m-ti, u-kuu, u-goe.	*u-li-o*	*mi-ti*	*i-li-yo*
i[n]-zi	*i-li-yo*	*ma-kuu, ma-we* .	*ya-li-yo*
dyi-we	*li-li-lo*	*ngoe, i[n]-zi* [8] . .	*zi-li-zo*
ki-tu [4].	*ki-li-tço*	*vi-tu* [9].	*vi-li-vyo* ou *vi-li-vo*

pahali { *hapa* . *pa-li-po* où est
huku . *ku-li-ko* où est
humu. *mu-li-mo* où est (dedans) }

Au négatif, la forme précédente est suppléée par *ni-si-ye* ou *ni-si-o* (moi) qui ne suis pas, *u-si-ye* ou *u-si-o* (toi) qui n'es pas, *a-si-ye* ou *a-si-o*

1. Au lieu de rendre « j'y suis » par *nili-po, nili-ko, nili-mo,* on préfère généralement les formes plus brèves *ni-po* « j'y suis » (près), *ni-ko* « j'y suis » (là, ou ici vague), *ni-mo* « j'y suis » (dedans), composés des mêmes démonstratifs de lieu conjugués avec le pronom subjectif faisant fonction de copule. Les expressions *nilipo, niliko, nilimo,* ne sont guère entendues que dans les dialectes H. T. P. et G. : *madyi yalimo kisimani,* de l'eau y est dans le puits = il y a de l'eau.

2. Les formes *nilio, ulio, alio* sont surtout usitées en *Kiamu* et en *Kigunya.* Par ailleurs, elles sont exclusivement employées, quand le verbe est suffixé des particules démonstratives de lieu, *-po, -ko, -mo : wewe uliopo hapo* toi qui es là. — 3. G. *ntçu ulio* ou *alio.* — 4. P. *kitu kilikyo.* — 5. G. *tçulio.* — 6. G. *mulio.* — 7. G. *vatçu valio.* — 8. G. *ngove, indi zilizo.* — 9. Am. *zitu zilizo ;* G. *zitçu zilizo.*

(lui, elle) qui n'est pas, etc., exactement calquées sur *niliye, uliye,* par la substitution à *li* de la particule négative *si* conjuguée avec les préfixes du pronom subjectif faisant fonction de copule.

Udõngo ulio mkavu, usio mkavu, l'argile qui est sèche, qui n'est pas sèche ;
Dyiwe lililo gumu, lisilo gumu, la pierre qui est dure, qui n'est pas dure ;
Pahali mulipo, l'endroit où vous êtes ; *kule aliko,* là-bas où il (elle) est.

L'une des formes relatives du locatif indéterminé, *ku-li-ko* litt. « là où est », sert à rendre le « que » français après un comparatif :

Fulani yu mwèma zaidi[1] *kuliko mwẽnziwe,* un tel est meilleur que son compagnon, litt. est bon plus là où est son compagnon.

Nota. — Aux formes précédentes *nili, niliye, nisiye,* on peut ajouter *na* « avec », pour rendre le présent de l'indicatif du verbe « avoir » :

Nili na « je suis avec, = j'ai » est peu en usage et considéré comme archaïque ;
Niliye na (moi) qui suis avec = qui ai, *nisiye na* (moi) qui ne suis pas avec = qui n'ai pas, sont d'un emploi constant. On a vu p. 123, I, que le relatif complément est exprimé par le suffixe du pronom substantif, ajouté à la prép. *na* en même temps qu'au v. *li :*
Miti iliyo na maua, isiyo na maua, des arbres qui sont avec (ont) des fleurs, qui ne sont pas avec (nont pas) de fleurs ; *malla iliyo nayo,* les fleurs qu'ils ont ; *isiyo nayo,* qu'ils n'ont pas ;
Pinde zilizo na miçare, zisizo na miçare, des arcs qui sont avec (ont) des flèches, qui ne sont pas avec (n'ont pas) de flèches.

Les formes locatives indéterminées *palipo, kuliko, mulimo,* suivies de *na,* signifient litt. « là où est avec = là qui est avec » : elles correspondent au français « là où il y a ». Pour cet emploi, on leur préfère généralement les formes plus brèves *pa-na-po, ku-na-ko, mu-na-mo* « là où (est) avec » = là où il y a, obtenues par suffixation des relatifs [2] de lieu *-po, -ko, -mo* à *na* « avec » conjugué avec les pronoms subjectifs en fonction de copule. On dit :
Kisimani munamo madyi (de préférence à *mulimo na madyi*), dans le puits où il y a de l'eau.

Les formes négatives *pasipo na, kusiko na, musimo na,* sont inusitées. On leur préfère *pasipo kuwa na, kusiko kuwa na, musimo kuwa na,* qui ont la même signification « là où n'est pas avec = là où il n'y a pas ».

1. On peut supprimer *zaidi : yu mwèma kuliko...*
2. Ce n'est qu'au locatif que *na* conjugué avec les pronoms subjectifs prend le relatif sujet : (moi) « qui ai » devra toujours se rendre par *niliye na* « moi qui suis avec », *ninaye* ne pouvant se dire.

PRÉSENT (1re forme)
impersonnel **ndi-**.

Il existe une forme neutre impersonnelle *ndi-* (Am. G. $nd^{r}i$-[1]) « c'est », très employée avec le suffixe du pronom substantif (V. p. 111) :

Ndimi niliye sèma, ndiwe uliye kana, c'est moi qui ai dit, c'est toi qui as nié.

Ndi- a pour équivalent négatif la particule *si-* « ce n'(est) pas », p. 212, sous-entendant la copule devant le pronom substantif. Celui-ci est représenté suivant le cas ou le dialecte, tantôt par le pronom substantif complet, tantôt par son suffixe. (V. p. 111) :

Si mimi niliye kutuma ; sizo ndizi nilizo taka, ce n'est pas moi qui t'ai envoyé ; ce ne sont pas les bananes que j'ai voulues.

Nota. — Les expressions indéterminées *ndiyo* « c'est cela », *siyo* « ce n'est pas cela », sont un des moyens de rendre nos affirmations « oui » et « non ». *Ndivyo, sivyo* s'emploient de la même manière, avec la nuance de « c'est comme cela, c'est ainsi », « ce n'est pas comme cela, ce n'est pas ainsi ».

PRÉSENT (2e forme) ou IMPARFAIT

n-a-li je suis ; parfois, j'étais			*tw-a-li*[3] nous sommes (étions)		
w-a-li tu es (étais)			*mw-a-li* vous êtes (étiez)		
il (elle) est (était)			il (elle) est (était)		
m-tu			*wa-tu*[4]	*w-*	*a-li*
m-ti, u-kuu, u-goe.	*w-*	*a-li*	*mi-ti*	*y-*	*a-li*
i[n]-zi	*y-*	*a-li*	*ma-kuu, ma-we* .	*y-*	*a-li*
dyi-we	*l-*	*a-li*	*n-goe, i[n]-zi*[5] . .	*z-*	*a-li*
ki-tu[2].	*tç-*	*a-li*	*vi-tu*[6].	*vy-*	*a-li*

pahali { *hapa* . *p-* / *huku* . *kw-* / *humu.* *mw-* } *a-li*

1. La forme $nd^{r}i$, écrite *nri* par les swahilis employant les caractères arabes, montre jusqu'à l'évidence que *ndi* n'est qu'une forme altérée de *i-li* « il est, c'est » (*li* avec sujet indéterminé neutre *i-*). Avant $nd^{r}i$ ⟶ *ndi*, il a dû y avoir les intermédiaires *i li* ⟶ *i-ri* ⟶ *i-[n]ri* ⟶ *i-[n^{a}ri]*. (V. Phonétique, p. 37, IV, 1°).

2. P. *kitu kyali.* — 3. G. *tçwali.* — 4. G. *vatçu vali.* — 5. G. *ngove, indi zali.* — 6. Am. *zitu zali;* G. *zitçu zali.*

Forme archaïque, aussi peu usitée que *nili*, plus familière dans les dialectes *Kigunya, Kipẽmba* et *Kingozi* que dans les autres. *Nali* sert surtout d'auxiliaire pour la conjugaison des autres verbes.

PRÉSENT

forme non absolue.

ni-nga-li ou *ni-ka-li*[1] je suis, je dois être ; parfois, je serais (La suite des personnes sur *nili*).	*'si-nga-li* (forme négative, ne s'emploie que comme auxiliaire des autres verbes au conditionnel).

Suffixes admis. — *-dye ?* (rare) ; *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux[2] (V. p. 135 Nota I) ; *-po* relatif adverbial ou conjonctif « quand, lorsque, si »

Nota I. — Comme les formes précédentes, celle-ci admet après elle *na* « avec » pour exprimer un présent du verbe « avoir » :

Ningali na je suis avec, j'ai	*'singali na* je ne suis pas avec, je n'ai pas.

Nota II. — Ce temps est employé, quand il y a probabilité ou possibilité que la chose soit, mais sans certitude absolue ; lorsqu'on constate à regret son existence ; enfin, dans l'interrogation dubitative :

Habari gani ? watoto wãngali wazima ? quelle nouvelle ? les enfants sont-ils bien portants ?
Fulani ãngali ou *akali mgõndjwa*, un tel est malade.

Nota III. — *Ningali,* outre sa fonction de copule, a conservé celle d'auxiliaire verbal pour le conditionnel ; *nikali* n'a hérité que du premier rôle, pour lequel il est aussi peu, pour ne pas dire moins usité que *ningali*. — La conjonction vieillie *kali* « soit que, il se peut que, supposé que, si », n'est en réalité que la même forme aphérésée du pronom subjectif :

Kali atatoka lèo sidyui, il sortira aujourd'hui, je ne sais, pour *akali atatoka* litt. « est-il il sortira ».

1. *Nikali* est sorti de *ningali* par permutation assimilative de *g* en *k* après *n* assourdie. (V. Phonétique, p. 29, I, 1°).
2. Les formes *ningalipo* ou *nikalipo, ningaliko, ningalimo* « j'y suis », ne sont guère usitées que dans les dialectes H. T. P. et G.

Participe.

On rencontre, mais bien rarement, dans le langage énigmatique (*Kingozi*) un participe *mli* « celui, celle qui est », sur le modèle duquel l'analogie a créé avec la copule négative *si* la contre-partie *msi* « celui, celle qui n'est pas » :

Allah ! Allah ! ni dyirani, kama ndugu mli kule, (dans le danger quand on s'écrie) : Dieu ! Dieu ! c'est (au) voisin (qu'on va), quand (son) frère est loin. (Prov.).

Fazili za punda maçisi ; msi nazari ni ñombe, les faveurs de l'âne (ce sont) des pets ; celui qui n'a pas (*msi* pour *msi na*) la prévoyance (de cela) est (un) bœuf. (Prov.)

Ku-wa (G. *ku-va*) devenir, être.
Ku-wa na (G. *Ku-va na*) être avec, avoir.

Ku-wa, outre son acception propre « devenir », supplée le verbe « être » à tous les temps et modes autres que le présent de l'indicatif. Il tient ce rôle de trois manières :

1° Sans autres particules additionnelles que celles permises à tous les verbes, pour rendre simplement « être » entre le sujet et son attribut ;

2° Suffixé des particules démonstratives du locatif *-po, -ko, -mo* « y, là », pour traduire « être dans un lieu, être là, y être, exister » [1] ;

3° Immédiatement suivi de la préposition *na* « avec », pour signifier « être avec », expression qui tient lieu du v. « avoir ».

Si on excepte l'impératif affirmatif, la conjugaison est régulière, conforme à celle des verbes à radical monosyllabique. Il suffit par conséquent d'indiquer la première personne de chaque temps; on apprendra à former les autres en s'aidant du tableau synoptique et du modèle *ku-fũnga.*

1. Les particules démonstratives du locatif adverbial *-po, -ko, -mo* « y, là », sont toujours suffixées au verbe principal. Cette position les fait presque toujours distinguer d'autres particules *-po, -ko, -mo,* semblables de forme, mais différentes quant au sens. Celles-ci en effet ne se suffixent au verbe principal qu'à l'indicatif indéfini ; ailleurs on ne les emploie que suffixées à l'auxiliaire dans quelques temps composés : ce sont *-po, -ko, -mo* « où » du relatif locatif, et *-po* « quand, lorsque » autre relatif indéterminé remplissant le rôle d'une conjonction (V. p. 126, II).

Siku ile nili kuwapo mdyini, ce jour-là j'y étais à la ville, = j'étais à la ville ;
Pahali nilipo kuwa, l'endroit où j'étais ;
Nilipo kuwa mgõndjwa, quand j'étais malade.

Infinitif.

ku-wa [1] devenir, être	*ku-to-ku-wa* ne pas devenir, ne pas être

Kuwa na être avec, avoir ; *kutokuwa na* ne pas être avec, ne pas avoir.

Suffixes admis. — 1° *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux :

Kuwapo y être, être là (ou près de là), être (quelque part) ; négatif *kutokuwapo* ;

Kuwako y être (sans préciser), être là, être (quelque part) ; négatif *kutokuwako.*

Kuwamo y être (à l'intérieur), être dedans, en être (d'une affaire) ; négatif *kutokuwamo.*

2° A l'affirmatif seulement, *-dye ?*

kuwadye ? comment devenir ? comment être ? Dans ce dernier sens, *kuwadye* fait quelquefois fonction d'une locution adverbiale au sens de « comment ? » : *kuwadye hukunionya ?* pourquoi ne m'as-tu pas montré ?

Impératif.

i-we [2] deviens, sois	*si-we* ne deviens pas, ne sois pas
i-we-ni [3] devenez, soyez	*si-we-ni* ne devenez pas, ne soyez pas

Iwe na sois avec, aie ; *iweni na* soyez avec, ayez ; *siwe na* ne sois pas avec, n'aie pas ; *siweni na* ne soyez pas avec, n'ayez pas.

Suffixes admis. — *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux : *iwepo* sois-y.

Indicatif.

HABITUEL

(impersonnel et indéfini.)

hu-wa { je, tu, il, elle devient ou est, devenait ou était ; nous, vous, etc. ; on devient, on est, litt. c'est devenir ou être (crase de *ni ku-wa*). — Indéterminé, en fonction de loc. conj. devant un v. à un mode pers., il se peut être que, il se peut que : *huwa atapona,* il se peut qu'il guérisse.

1. On est parti d'expressions comme *amèsèma manèno ya kuwa watu watoke,* il a dit des paroles (ordres) d'être (que) les gens sortent = il a dit que les gens sortent, pour employer *ya kuwa* (avec *manèno* ou *habari* « nouvelle » sous-entendu), ou même *kuwa* tout court, dans le sens de la conjonction « que » : *wakanèna ya kuwa* (ou *kuwa*) *mimi ni mrõngo,* ils dirent que je suis menteur. Les trois manières précédentes de rendre « que », *kuwa, ya kuwa, manèno ya kuwa,* sont en usage.

2. P. *u-we ;* Mv. *i-wa ;* Am. *u-wa* ou *i-wa ;* G. *i-va.* — 3. P. *mu-we ;* Mv. Am. *i-wa-ni ;* G. *i-va-ni.*

Huwa na je, tu, il, elle est avec, a, avait; nous, vous, etc. ; on a.

Suffixes admis : *-dye?* et *-po*, *-ko*, *-mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

A l'indéterminé, *huwadye?* prend le sens de « comment cela est-il? comment cela peut-il être? » ; *huwapo* celui de « cela y est ; cela peut y être ; *huwako* id. ; *huwamo* id. avec l'indication de « dedans » ; *huwa na* « il peut y avoir ».

INDÉFINI

(*simple*)

ni-wa je deviens, je suis	*'si-wi* je ne deviens pas, je ne suis pas

Suffixes admis : *-po*, *-ko*, *-mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

Cette forme est inusitée en dehors du style épist. et de la poésie. Cependant le *Kihadimu* emploie les formes *ni-wa-po* j'y suis, je suis ici, je suis là (auprès), *ni-wa-ko* j'y suis, je suis là, *ni-wa-mo* j'y suis (à l'intérieur), auxquelles les autres dialectes préfèrent *ni-po*, *ni-ko*, *ni-mo* (V. pronom copule p. 105, 2°) : *ya-wa-po matunda mtini,* ils sont des fruits sur l'arbre = il y a des fruits.

Le *Kipẽmba* a la variante affirmative *ni-ku-wa* qui retient le *ku* de l'infinitif : *Sikudya, kwa waana ni-ku-wa mwele-wele*, je ne suis pas venu, pour la raison que j'étais tout malade.

En *Kigunga*, nous avons encore une autre forme affirmative avec la particule d'insistance *ndo*, V. p. 192 :

nd^{r}*imi 'ndo-ku-va* moi je suis	*nd*^{r}*isi tçu-ndo-ku-va* nous nous sommes
nd^{r}*iwe u-ndo-ku-va* toi tu es	*nd*^{r}*ini 'ndo-ku-va* vous vous êtes
nd^{r}*iye u-ndo-ku-va* lui (elle) il (elle) est	*nd*^{r}*io* ou *nd*^{r}*ivo va-ndo-ku-va* eux (elles) ils (elles) sont
nd^{r}*io (ntçi, ukuru, ugove)* } *ndo-ku-va*	*nd*^{r}*iyo (mitçi)* } *ndo-ku-va*
nd^{r}*riyo (notça)* } *ndo-ku-va*	*nd*^{r}*iyo (makuru, mawe)* } *ndo-ku-va*
nd^{r}*iyo (iwe)* } *ndo-ku-va*	*nd*^{r}*izo (ngove, notça)* } *ndo-ku-va*
nd^{r}*itço (kitçu)* } *ndo-ku-va*	*nd*^{r}*izo (zitçu)* } *ndo-ku-va*
nd^{r}*ipo (mahali,* etc.) } *ndo-ku-va*	

INDÉFINI

(*avec relatif suffixé*).

La forme affirmative relative *ni-wa-ye* ou *ni-wa-o*, *u-wa-ye* ou *u wa-o*, etc., est très peu usitée en dehors de son emploi dans les deux sortes de locutions suivantes :

1° Avec le pron. *-ote* ou *-o -ote* dans le sens de « quel qu'il soit », V. p. 142, 3° :
Mtu a-wa-ye wote, ou mieux *a-wa-ye ye yote*[1] ou *wo wote,* une personne quelle qu'elle soit (litt. qui est quiconque) ;
Nataka bãnda li-wa-lo lo lote, je désire un hangard quel qu'il soit.

Une licence poétique permet de retrancher le suffixe relatif, surtout dans l'expression consacrée, *li-wa lote na liwe* pour *li-wa-lo lo lote na liwe*, quoiqu'il advienne que (cela) soit = advienne que pourra (sous-ent. *nèno* ou *dyãmbo*).

2° Avec la particule suffixée *-po*, comme il suit :

a) En poésie on voit souvent *pa-wa-po* où est = où il y a (*pa-na-po* du langage courant).

b) Tous les dialectes usent de la forme affirmative suffixée de la particule adverbiale ou conjonctive *-po* « quand, lorsque, si » :
ni-wa-po quand je deviens ou suis, quand bien même je suis, ou serais, si je suis ;
u-wa-po quand tu deviens, quand tu es, q. bien même tu es ou serais, si tu es, fusses-tu ;
Mtu a-wa-po sultani, imèmpasa kufa, quelqu'un fût-il sultan, il lui faut mourir.

L'indéterminé neutre *i-wa-po* prend le rôle d'une locution conjonctive, au sens de « si c'est que, si » : *iwapo wataka amani, iwapo wataka vita, sisi tu tayari,* si tu veux la paix, si tu veux la guerre, nous nous (sommes) prêts.

A noter enfin la locution idiomatique *modya wapo* « l'un ou l'autre » litt. « l'un quelconque » (V. p. 144).

Ier PRÉSENT

(indéfini).

n-a-wa je deviens, je suis.

Ce temps est à peine employé, en dehors de la poésie et du style épistolaire.

IIe PRÉSENT

(actuel)[2].

ni-na ku-wa, 'n-na ku-wa ou *'na ku-wa*[3] je deviens
u-na ku-wa tu deviens.

1. G. *yo yote* ou *wo wote.*
2. Tous dialectes. — 3. L'abréviation *'na kuwa* (G. *'na kuva*) de la 1re pers. du sing. est la seule usitée dans les dialectes du Nord, y compris le *Kipemba.*

Nina kuwa na je deviens avec, j'arrive à avoir ; *nina-o kuwa na-o* que j'arrive à avoir, V. p. 123, I.

Suffixe du verbe principal : *-dye ? tuna kuvadye ?* comment devons-nous ?

Suffixe de l'auxiliaire : le pron. relatif, y compris les particules relatives ; *-po* « quand », *-vyo* « comme » : *wanapo kuwa wẽngi,* quand ils deviennent nombreux ; *ãngalia mti huu unavyo kuwa mrefu*, regarde cet arbre comme il devient haut.

Ier AORISTE et PASSÉ INDÉFINI

ni-mè-ku-wa ou *ni-ma-ku-wa* je suis devenu, je suis, j'ai été

'si-mè-ku-wa ? ne suis-je pas devenu ? ne suis-je pas ? n'ai-je pas été ? (peu usité, même sous forme interrogative).

Nimèkuwa na, je suis devenu avec, je suis arrivé à avoir, j'ai, j'ai eu. *pamèkuwa na* ou *kumèkuwa na*, il y a eu, il y a. On peut aussi employer en ce sens *pamèkuwa* ou *kumèkuwa*, litt. il a été, *pamèkuwapo* ou *kumèkuwako* il y a été = il y a eu.

Suffixes admis : 1° *-po*, *-ko*, *mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

2° A l'affirmatif seulement, *-dye ?*

umèkuwadye ? Comment es-tu devenu ? Comment es-tu ? Qu'es-tu devenu ?

nimèkuwwapo, j'y ai été ou j'y suis, j'ai été ou je suis là ou auprès, j'ai été ou je suis ici;

nimèkuwako, j'y ai été ou j'y suis (à, vers cet endroit, sans préciser) ;

nimèkuwamo j'y ai été ou j'y suis (dedans), j'en ai été ou j'en suis.

IIe AORISTE (archaïque en *-e*).

(Spécial aux dialectes Am. G. Ng. p. 182.)

ni-we-le [3] ou *ni-we-e* (G. *ni-ve-e*) je suis devenu, je suis, je devins, je fus. *Niwele* ou *niwee na*, je suis devenu avec, j'ai, j'ai eu.

Particules admises. — *-dye ? -po* conjonctif « lorsque ».

PASSÉ INDÉTERMINÉ

cf. P. *ni-ku-wa* je suis, j'étais, je fus. (inusité, V. p. 192).

'si-ku-wa je ne devenais où devins pas, je ne suis ou n'étais pas devenu ; je n'étais ou ne fus pas, je n'ai ou n'avais pas été.

3. Quelquefois *ni-wi-le* en poésie. — La forme négative ne paraît pas employée.

'*Sikuwa na,* je n'étais pas avec, je n'avais on n'eus pas, je n'ai pas eu. — *Hapakuwa na,* il n'y a pas eu. On emploie aussi en ce sens *hapakuwa,* litt. il ne fut pas, *hapakuwapo* il n'y fut pas = il n'y eut pas.

Suffixes admis : *-po, -ko, mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux :

'*sikuwapo,* je n'y étais pas ; '*sikuwako,* je n'y étais pas (sens plus vague), je n'étais pas là ; '*sikuwamo,* je n'y étais pas (dedans), je n'en étais pas (de la réunion, de l'affaire).

PASSÉ INACCOMPLI

'*si-dya ku-wa* je ne suis ou n'étais pas encore devenu ; je n'ai ou n'avais pas encore été, je ne fus ou n'étais pas encore.

'*Sidya kuwa na,* je n'étais, n'ai ou n'avais pas encore été avec, je n'avais pas encore, je n'ai pas encore eu.

Suffixes du verbe principal : *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux :

'*sidya kuwapo,* je n'y ai pas encore été ; '*sidya kuwako,* je n'y ai pas encore été (sens plus vague), je n'ai pas encore été là ; '*sidya kuwamo,* je n'y ai pas encore été (dedans), je n'en ai pas encore été.

PASSÉ NARRATIF

ni-ka-wa je devins, je fus, j'ai été.

Nikawa na, je fus avec, j'eus. — *Pakawa na,* il y eut. On emploie aussi en ce sens *pakawa,* litt. il fut = il y eut.

Nota. — Les formes de l'indéterminé *ikawa* « il fut » et *pakawa, kukawa* « il (y) fut », s'emploient fréquemment dans le sens de « ce fut, il y eut » : *kukawa sikitiko kubwa,* il y eut un grand chagrin.

Suffixes admis : *-dye* ? et *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux :

nikawapo, j'y fus, je fus là (ou près de la) ; *nikawako,* j'y fus (sens plus vague), je fus là ; *nikawamo,* j'y fus (dedans), j'en fus.

PASSÉ ABSOLU

1° *ni-li ku-wa* je devenais, je devins, j'étais, je fus.	'*si-li ku-wa* ? (inus.) n'étais-je pas ?
2° *n-a-li ku-wa* j'étais devenu, j'avais été	'*s-a-li ku-wa* ? (inus.) n'avais-je p. été.

Deux formes très souvent confondues pour le sens.

Nili kuwa na, j'étais avec, j'avais, j'eus ; *nali kuwa na,* j'avais eu. — *Pali kuwa na* ou *kuli kuwa na,* il y avait. On emploie aussi en ce sens *pali kuwa* ou *kuli kuwa* litt. il était.

Suffixes le l'auxiliaire. — Le pronom relatif (V. ci-après), y compris les particules adverbiales ou conjonctives *-vyo, -po :*

Mtu aliye kuwa hapa dyana, la personne qui était, fut, ou avait été ici hier ;
Alivyo kuwa, comme il était, fut, ou avait été ; *alipo kuwa,* quand, lorsque, comme il était, fut, ou avait été.

Suffixes du verbe principal. — 1° *-po, -ko, mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux. — 2° A l'affirmatif seulement, *-dye* ? *-pi* ?

Ali kuwapo, il y était, fut ou avait été ; *ali kuwako,* il y était, etc., il avait été là (sens vague) ; *ali kuwamo,* il y était, fut, ou avait été (dedans), il en était, etc.

Les formes indéterminées *pali kuwapo* et *kuli kuwapo* litt. « il y était », sont très usitées au sens de « il y avait » : *pali kuwapo mtu mwenye mali, akazaa wâna wawili,* il y avait un homme riche, il eut deux enfants.

(avec le pronom relatif.)

1° *ni-li-ye ku-wa*[1] (moi) qui suis devenu, qui étais, fus, ai été.
2° *n-a-li-ye ku-wa*[2] (moi) qui avais été

ni-si-ye ku-wa[3] (moi) qui ne suis pas devenu ; qui ne suis, n'étais, ne fus, n'ai ou n'avais pas été ; qui ne serai pas, qui n'aurai pas été, qui ne serais pas, qui n'aurais pas été.

Niliye kuwa na, (moi) qui étais avec, qui avais, qui eus ; *naliye kuwa na* (moi) qui avais eu ; *nisiye kuwa na,* (moi) qui n'ai, n'avais, n'eus, n'avais pas eu ; *nili-o kuwa na-o,* que j'avais, que j'eus ; *nali-o kuwa na-o,* que j'avais eu ; *nisi-o kuwa na-o,* que je n'ai pas, que je n'avais pas, que je n'eus pas, que je n'avais pas eu (V. p. 123, I).

Suffixes du verbe principal. — *-po, -ko, mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux : *Sisi tulio kuwapo,* nous qui y étions.

Nota. — *Nisipo kuwa* litt. « où, quand je ne suis, n'étais, n'ai ou n'avais pas été, est surtout employé avec les sens suivants :

Quand même je ne suis ou n'étais pas, n'ai ou n'avais pas été ;
Sans que je sois, fusse, ou eusse été ;
Si je ne suis, n'étais, n'eusse ou n'avais pas été ;

1. 2. 3. On dit aussi *nilio, nalio, nisio kuwa ;* les dialectes Am. et G. n'emploient même que ces dernières formes.

A moins que je ne sois, ne fusse, ou n'eusse pas été ;
Moi n'étant pas, ou n'ayant pas été.

A *nisipo kuwa* on peut encore ajouter les suffixes *-po, -ko, mo* « y, là », ou la préposition *na : nisipo kuwapo,* si je ne n'y suis pas ; *nisipo kuwa na,* si je n'ai pas.

L'indéterminé neutre *isipo kuwa* litt. « si ce n'est » est très employé au sens de nos prépositions « excepté, hormis, sans », ou des locutions conjonctives « si ce n'est que, à moins que : »

Kata miti yote, isipo kuwa mti huu, coupe tous les arbres, excepté celui-ci ; *isipo kuwa ukaniita, siõndoki hapa,* à moins que tu ne m'aies appelé, je ne sors pas d'ici.

L'indéterminé locatif *pasipo kuwa* litt. « où il n'est pas, sans qu'il y soit ou fût », est usité dans le sens de « sans qu'il y ait ou eût ». On l'abrège souvent en *pasipo,* lui-même parfois réduit, surtout en poésie, à *pasi. Pasipo* et *pasi* sont très employés avec la fonction et la signification de notre préposition » sans : »

Mpe madyi pasipo sukari, donne-lui de l'eau sans sucre.

FUTUR SIMPLE

ni-ta-ku-wa, n-ta-ku-wa ou *'ta-ku-wa*[1] je deviendrai ; je serai.	*'si-ta-ku-wa*[2] je ne deviendrai pas, je ne serai pas.

Ntakuwa na, je serai avec, j'aurai. — *Patakuwa na* ou *kutakuwa na,* il y aura. On peut aussi employer en ce sens *patakuwa* ou *kutakuwa,* litt. il sera.

Suffixes admis : 1° *-po, -ko, -mo* « y là », démonstratifs adverbiaux.
2° A l'affirmatif seulement, *-dye? -pi?*

ntakuwapo, j'y serai, je serai là (ou près de là); *ntakuwako,* j'y serai, je serai là (sens plus vague) ; *ntakuwamo,* j'y serai (dedans), j'en serai.

L'indéterminé locatif *patakuwapo* ou *kutakuwako,* litt. « il y sera », est employé dans le sens de « il y aura ».

FUTUR RELATIF

ni-taka-ye ku-wa, n-taka-ye kuwa ou *n-taka-o kuwa*[3] (moi) qui deviendra ou serai.

Nitakaye kuwa na, (moi) qui aurai. — *Patakapo kuwa na,* quand il y aura. — *Nitaka-o kuwa na-o,* que j'aurai (V. p. 123, I).

1. En G. *'ta-ku-va* est la forme la plus usitée. — 2. Am. *'si-tô-ku-wa,* par analogie sur le modèle de *'sitô-fũnga,* V, p. 201, note 3).
3. Seule forme usitée dans les dialectes Am. et G.

SUFFIXES DE L'AUXILIAIRE. — Les particules adverbiales ou conjonctives *-vyo*, *-po* : *nitakavyo kuwa* comme je serai ; *nitakapo kuwa* où, quand je deviendrai ou serai. — L'indéterminé locatif *patakapo kuwa,* litt. « où sera », est employé dans le sens de « quand il y aura ».

SUFFIXES DU VERBE PRINCIPAL. — *-po*, *-ko*, *-mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

Participial.

ni-ki-wa[1] moi devenant ou étant (de là : si, quand je deviens ou suis, devenais ou étais, étais devenu ou avais été, serais devenu ou aurais été ; supposé que je devienne ou sois).

Nikiwa na, moi étant avec, ayant, — *Pakiwa na*, s'il y a, s'il y avait,

SUFFIXES ADMIS. — *-po*, *-ko*, *mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

L'indéterminé locatif *pakiwapo*, litt. « s'il y est », s'emploie au sens de « s'il y a, s'il y avait ».

Conditionnel.

CONDITIONNEL INDÉFINI

Ire forme[2].

ni-ngè-ku-wa je deviendrais, je serais ; si j'étais, qu'on rend aussi par *kwãmba* ou *kama ningèkuwa ;* quoique, bien q. je sois, quand même je serais = *nidyapo kuwa*.	*'si-ngè-ku-wa* je ne deviendrais, je ne serais pas ; si je n'étais pas, qu'on rend mieux par *kwãmba* ou *kama 'singèkuwa,* ou par *nisipo kuwa*.

Ningèkuwa na je serais avec, j'aurais ; *'singèkuwa na* je n'aurais pas.

SUFFIXES ADMIS. — 1° *-po*, *ko*, *mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.
2° A l'affirmatif seulement, *-dye* ?

IIe forme

Il y a de l'affirmatif une deuxième forme abrégée, *ni-nga-wa*, qui n'est guère usitée que de deux manières : 1° devant un attribut, le plus souvent dans le

1. G. *ni-ki-va*, par abréviation *'ki-va*.
2. Cette forme est inusitée dans les dial. Am. et G., qui lui substituent le conditionnel en *-ngali-*, auquel ils accordent une valeur indéfinie comprenant le présent, le futur et le passé.

sens de « quand même il serait, serait-il, s'il était » ; 2° en fonction de conjonction « si, quand même » devant un autre verbe :

Kipya kineme, kingava kivovu (G.), le neuf plaît, serait-il de mauvaise qualité ; *Kwèli ingawa uñungu, nambia, usinifite* (Mv.), la vérité serait-elle amère, dis-moi, ne me cache pas ;

ãngawa saidi yetu,	serait-il notre maître,
mãmbo haya hatukiri. (*Utenzi wa Kiyama*)	ces choses nous n'avouons pas ;

Mũngu huona, ingawa watu hawaoni, Dieu voit, quand même les hommes ne voient pas.

C. PASSÉ (Am. G. etc. C. INDÉFINI)

ni-nga-li ku-wa je serais ou fusse devenu, j'aurais ou j'eusse été ; *kwãmba* ou *kama ningali kuwa* si j'avais été. — Am. G. et quelquefois autres dial., je serais, si j'étais.

'si-nga-li ku-wa je ne serais ou ne fusse pas devenu ; je n'aurais ou n'eusse pas été ; *kwãmba* ou *kama 'singali kuwa* si je n'avais pas été (= *nisipo kuwa*). — Am. G. etc., je ne serais pas, si je n'étais pas.

Ningali kuwa na, j'aurais été avec, j'aurais eu ; *'singali kuwa na,* je n'aurais pas eu.

Suffixes du verbe principal : 1° *-po, -ko, mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

2° A l'affirmatif seulement, *-dye* ?

CONDITIONNEL INEFFICACE

ni-dya-po ku-wa [1] quand même, alors même que je deviens ou suis, suis devenu ou ai été, deviendrais ou serais, serais devenu ou aurais été, quoique je sois.

Nidyapo kuwa na, quand même je suis, serais ou aurais été avec, j'ai, j'aurais ou j'aurais eu.

Suffixes du verbe principal. — *-po -ko, mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux : *nidyapo kuwapo*, quand même j'y suis, serais ou aurais été ; etc.

1. Am. *ni-ya-po ku-wa ;* G. *ni-ya-po ku-va.*

Subjonctif.

OPTATIF-SUBJONCTIF INDÉFINI

ni-we 1° que, pour q., afin q. je devienne ou sois, q. je devinsse ou fusse, q, je sois ou fusse devenu, q. j'eusse été ; 2° En dépendance d'un v. exprimé ou s.-ent., souv. d'une façon optative ou interrogative, il faut, il est nécessaire, désirable q. je sois ; faut-il q. je sois ; supposé q. je sois.

ni-si-we 1° q. je ne devienne ou ne sois pas, q. je ne devinsse ou ne fusse pas, q. je n'aie ou n'eusse pas été. 2° dépendant d'un v. exprimé ou s.-ent., etc., sans q. je sois ; de peur q. je ne sois ; il ne faut pas q. je sois ; supposé q. je ne sois pas. — *kwani asiwe ?* pourquoi ne serait-il pas ?

Niwe na, q. je sois avec, q. j'aie; *nisiwe na,* q. je n'aie pas. — *Pasiwe na* [1], qu'il n'y ait pas, sans.

Suffixes admis : 1° *-po, -ko, -mo* « y, là », démonstratifs adverbiaux.

2° A l'affirmatif seulement, *-dye* ?

L'indéterminé *pasiwepo* « qu'il n'y soit pas » s'emploie au sens de « qu'il n'y ait pas ».

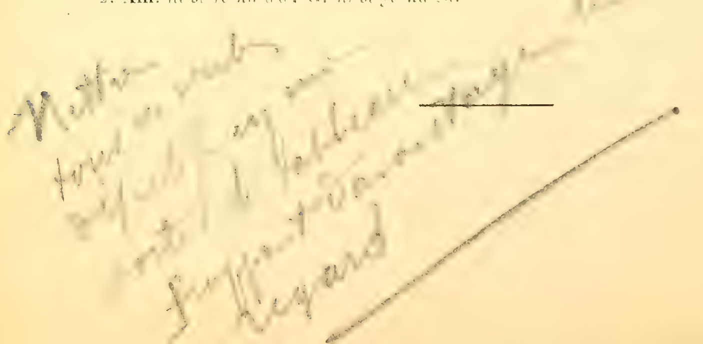
SUBJONCTIF ANTÉRIEUR

ni-si-dye kuwa [2] avant q., à moins que je ne devienne ou ne sois, ne devienne ou ne fusse, ne fusse devenu ou n'eusse été ; sans q. je sois encore, ou n'eusse encore été.

Nisidye kuwa na avant q. que je ne sois avec, avant q. je n'aie.

Suffixes du verbe principal : *-po, -ko, mo* « là, y », démonstratifs adverbiaux

1. Le G. abrège facilement *pasive na* en *pasi na,* qu'il emploie de préférence à *pasipo* (V. 215).
2. Am. *ni si-ye ku-wa ;* G. *ni-si-ye ku va.*



Emploi du verbe « être »

I. — Au présent de l'indicatif.

1° *Simple copule, excluant tout rapport de lieu ou de temps.*

Je suis, tu es, etc. (esclave, vivant).

1° Règle I. — Quand en français, l'attribut est déterminé par l'article *le, la, les,* le swahili rend la copule par *ndi-* suffixé de la forme convenable du pronom substantif se rapportant à l'attribut (p. 111, I) :

Un tel est le voleur, *fulani ndi-ye mwivi.*

On fait ressortir davantage l'attribut en intercalant la forme relative du verbe *-li* devant l'attribut : *fulani ndi-ye a-li-ye mwivi,* litt. un tel c'est lui qui est voleur.

Il y a choix entre *ni* et *ndi-*, quand l'attribut est déterminé autrement que par l'article, par le démonstratif ou le possessif par exemple ; mais *ndi-* est préférable :

Ce champ est mon bien, *ġamba hili ndi-yo* (ou *ni*) *mali yāngu ;*
La mangue est ce fruit que tu vois là, *ẽmbe ndi-lo tunda hilo, ulionalo huko.*
Ces chèvres sont tout ce que je possède, *mbuzi hizi ndiyo mali yote niliyo nayo.*
Cette montre est d'argent, *saa hii ndiyo ya feza.*

On omet parfois la copule dans ces derniers exemples, en les faisant rentrer dans le cas de la règle II ; mais la clarté y perd.

2° Elimination faite des cas rentrant sous la règle I, on se rappellera que tout mot, substantif, pronom, adverbe, employé comme sujet, est susceptible de tenir lieu de copule. De là, la question se présente de savoir : 1° quand la copule peut être sous-entendue, 2° quand elle doit être exprimée.

Règle II. — On peut sous-entendre la copule, quand il n'y a pas besoin d'attirer spécialement l'attention soit sur le sujet, soit sur l'attribut. De fait, on la sous-entend très souvent, lorsque l'attribut est un adjectif. Quand le sujet est exprimé devant l'attribut, on supplée à cette absence du verbe par une très légère pause avant l'attribut, dont on allonge davantage la syllabe accentuée :

Le swahili est difficile, *kiswahili* () *kigūmu.*

L'omission de la copule est rare devant un substantif, sauf dans le style sentencieux ; elle est plus insolite encore devant un pronom :

L'intelligence est un bien, *akili* ( ) *māli ;*
Cette case est-elle la tienne ? *nyumba hii* ( ) *yāko ?*

Règle III. — Quand on exprime la copule autrement que par *ndi-* (Règle I), c'est ordinairement par la forme impersonnelle *ni* « c'est », l'affirmation la plus énergique après *ndi-*. On peut aussi se contenter de la forme convenable du pronom subjectif isolé en fonction de copule (V. p. 105), quand l'attribut n'étant pas déterminé en français par l'article, l'affirmation réclame moins d'insistance ou s'accommode mal de l'impersonnel *ndi-* ou *ni* « c'est ». Cependant toutes les formes du pronom subjectif ne sont pas également usitées, comme par ex. toutes les formes plurielles en *a* (*wa, ya*), et celles du locatif (*pa, ku, mu*) ; d'autre part, on se rappellera que le pronom-copule de la 3e pers. sg. g. pers. est non pas *a* mais *yu* (Am. G. *u*) : *yu kimya,* il est silencieux.

Mais quand doit-on exprimer la copule ? — On peut toujours l'exprimer ; sa suppression, permise souvent, préférable parfois pour donner plus de vie au style, n'est jamais obligatoire. Mais il y a deux cas où la présence de la copule est particulièrement indiquée :

a) Besoin d'appuyer sur la possession par le sujet de la qualité marquée par l'attribut ;

b) Nécessité de faire ressortir l'attribut, pour l'auditeur exposé à ne pas suppléer la copule, si celle-ci était sous-entendue.

Par ex., le premier cas a son application dans les phrases conditionnelles ou dubitatives : si cet âne est bon, je l'achète, *kwãmba punda huyu ni mwèma, namnunua ;* cet enfant est peut-être paresseux, *mtoto huyo labda yu* (ou *ni*) *mwivu.*

Ex. du second cas : la maison est petite, *nyumba ni* (ou *i*) *ndogo,* plutôt que *nyumba ndogo,* qui peut signifier la même chose, mais qu'on peut aussi comprendre « la maison petite », si on ne devine pas la copule à la légère indication donnée par une petite pose devant l'attribut *ndogo* avec renforcement de la syllabe accentuée *ndo* de celui-ci.

On n'a recours que très exceptionnellement aux formes *nili, ningali, nikali, niwa, nawa, nimèkuwa,* et seulement pour utiliser la nuance propre à chacune.

Nili considéré comme emphatique, est peu employé en dehors de la poésie et du style dramatique ou sentencieux : Prov. *Mwaḷa tçõmbo tçake, kwẽnda,*

ali mwana-mayi (G.), (le capitaine) laissant son bateau, il s'en va, il (n')est (plus qu'un simple) matelot.

Ningali et *nikali* ne conviennent que lorsqu'il y a hésitation, peine, réserve ou quelque incertitude dans l'affirmation, ou encore dans le sens de « je suis comme » : *Babae akali kiziwi,* son père est sourd.

Niwa, nawa, nimèkuwa, (les deux premiers emphatiques et inusités), ne doivent servir à rendre la copule que lorsque celle-ci peut être tournée par « je suis devenu » : *Nimèkuwa mgõndjwa,* je suis malade ; *nipe nguo, nawa utçi,* donne-moi du linge, je suis nu (je deviens nu).

Je ne suis pas, tu n'es pas, etc.

Règle I. — Quand en français, l'attribut est déterminé par l'article *le, la, les,* le swahili rend la copule par *si-* suffixé ou suivi de la forme convenable du pronom substantif se rapportant à l'attribut (V. p. 111, I) :

Un tel n'est pas le voleur, *fulani si-ye mwivi ;* ou pour faire mieux ressortir l'attribut, *fulani si-ye a-li-ye mwivi,* n'est pas celui qui est voleur.

Il y a choix entre *si* tout court et *si-* suffixé ou suivi du pronom substantif, quand l'attribut est déterminé autrement que par l'article *le, la, les,* comme par ex. par le démonstratif, le possessif, etc. ; mais *si-* est préférable encore :

Cet arbre n'est pas ton goyavier, *mti huu si-o mpera wako ;*
Le sabre n'est pas ce morceau de fer, *upãnga si-tço kipãnde hitço tça tçuma.*

Règle II. — Quand l'attribut n'est pas spécialement déterminé, la copule négative est exprimée par l'un des moyens suivants :

1° Par *si* « ce n'est pas », dans la plupart des cas :

Les bûches ne sont pas sèches, *kuni si kavu.*

2° Bien rarement par le pron. subjectif négatif isolé en fonction de copule, quand on défend le sujet d'avoir la qualité ou le défaut marqué par l'attribut :

Nous ne sommes pas pervers, *sisi hatu waovu.*

3° Quelquefois par *hakuna* « non » [1], dans le langage non châtié de la conversation libre :

Nous ne sommes pas esclaves, *sisi hakuna watumwa.*

1. Litt. « il n'y a pas ».

4° Par *'sikuwa, hukuwa,* etc., quand « je ne suis pas, tu n'es pas » peut se tourner par « je ne suis pas devenu, tu n'es pas devenu » ; très rarement par *'siwi* « je ne deviens pas, je ne suis pas » :

Nous ne sommes pas porteurs, *hatukuwa wapagazi.*

Moi qui suis, moi qui ne suis pas.

« Moi qui suis » se rend le plus ordinairement par *ni-li-ye*[1] (V. p. 214), plus rarement par *ni-li-ye ku-wa*[2], litt. « moi qui suis devenu » ; « moi qui ne suis pas » par *ni-si-ye* (V. p. 214) ; plus rarement par *ni-si-ye ku-wa,* litt. « moi qui ne suis pas devenu » :

Les arbres qui sont grands, *miti i-li-yo mirefu,* ou *i-li-yo ku-wa mirefu ;*
Nous qui ne sommes pas méchants, *sisi tu-si-o wabaya,* ou *tu-si-o ku-wa wabaya.*

Ni-wa-ye, litt. « moi qui deviens » est inusité pour traduire « moi qui suis ». On n'en rencontre d'exemple que dans le style poétique.

C'est, ce n'est pas.

1° *Ndi-* et *si-,* suffixés ou suivis de la forme convenable du pronom substantif, ou *ni* et *si,* ou *ndiyo* et *siyo* (de l'accord indéterminé), suivis soit du mot représentant l'attribut, soit de la forme complète du pron. substantif, servent respectivement à rendre « c'est, ce n'est pas » (V. p. 111, I) :

C'est moi, ce n'est pas toi, *ni mimi, si wewe ;* ou *ndimi, si wewe ;* ou *ndiyo mimi, siyo wewe.*

Ndi- et *si-* conviennent ordinairement devant un attribut figuré par un substantif déterminé par l'article *le, la, les :*

C'est la terre que je veux, ce n'est pas le sable, *ndio udõngo nitakao, sio mtçãnga.*

2° Si l'attribut est un substantif non spécialement déterminé par l'article *le, la, les* ou autrement, ou si l'attribut représenté par un autre mot qu'un substantif n'est pas désigné d'une façon très particulière, on se contente le plus souvent d'exprimer « c'est » par *ni,* « ce n'est pas » par *si :*

C'est du lait, ce n'est pas de l'eau, *ni maziwa, si madyi.*

1 Am. G. *ni-li-o.* — 2. Am. *ni-li-o ku-wa ;* G. *ni-li-o ku-va.*

Dans ce cas, « c'est » est même parfois laissé en sous-entendu, quand le rôle de l'attribut est si clair, que personne ne puisse s'y méprendre, comme c'est souvent le cas dans les phrases très courtes qui s'arrêtent brusquement après l'attribut :

C'est ta faute, *kosa lako ;* c'est l'heure, *saa ;*
C'est vrai, *kwèli ;* c'est bien, *vèma.*

Qui est-ce ? qu'est-ce ? est-ce que ? (V. p. 136).

Qui est-ce ? *n'nani ?* (Am. G. *n'nyani ?*) litt. « c'est qui » ; ou simplement *nani ?* (Am. G. *nyani ?* litt. « qui ? »), avec la copule sous-entendue « (c'est) qui ? »

Qu'est-ce ? *n'nini,* litt. « c'est quoi ? » ; ou plus simplement *nini ?* quoi ? avec la copule sous-entendue « (c'est) quoi ? »

« Qu'est-ce que ? » se rend par *n'nini ?* « c'est quoi ? », plus simplement par *nini ?* « que ? quoi ? »

Qu'est-ce que tu veux ? *N'nini wataka ?* C'est quoi tu veux ? ou *Wataka nini ?* Tu veux quoi ?

L'idiotisme français « est-ce que ? » n'est pas traduit explicitement. On le rend équivalemment par l'interrogation, avec ou sans la particule interrogative *dye ?* (Am. G. *iye ?*) comment ? Est-ce que tu veux ? *Dye ? wataka ?* Comment ? veux-tu ? ou *Wataka ?* veux-tu ?

2° *Avec un rapport de lieu ou de temps.*

J'y suis, je suis là ; je n'y suis pas, je ne suis pas là.

« J'y suis, je suis là » se rend communément par le pronom subjectif, isolé en fonction de copule, et suffixé de la forme convenable du démonstratif adverbial, V. p. 98 et suiv., 135 Nota I.

On a le choix entre *ni-po* j'y suis, je suis là (ou près de là), *ni-ko* j'y suis, je suis là (sans préciser), et *ni-mo* j'y suis (dedans), j'en suis ; *u-po, u-ko, u-mo* tu y es, etc. ; *yu-po, yu-ko, yu-mo*[1] il (elle) y est ; *tu-po, tu-ko, tu-mo* nous y sommes, etc.

« Je n'y suis pas, je ne suis pas là » ne diffèrent que par l'emploi du pronom subjectif négatif : *'si-po, 'si-ko, 'si-mo* je n'y suis pas, etc. ; *h'-u-po, h'-u-ko, h'-u-mo* tu n'y es pas ; *ha-yu-po, ha-yu-ko, ha-yu-mo*[2] il (elle) n'y est pas ; *ha-tu-po, ha-tu-ko, ha-tu-mo* nous n'y sommes pas, etc.

1. Am. G. *u-po, u-ko, u-mo.* — 2. Mv. Am. G. *h'-a-po, h'a-ko, h'-a-mo.*

Est-il à la maison ? — Il n'y est pas, *yuko nyumbani* ? — *hayuko.*

On n'emploie que très exceptionnellement les formes *ni-li-po, ni-li-ko, ni-li-mo,* et *ni-nga-li-po* ou *ni-ka-li-po,* etc., qu'on n'entend guère que dans les dialectes H., T., P. et G. :

Tçõmbo kingalipo bãndarini ? Le boutre est-il au port ?

On a vu, p. 220, l'emploi des formes *ni-wa-po, ni-wa-ko, ni-wa-mo* dans le *Kihadimu.*

Je suis, je ne suis pas (dans un endroit) ; je suis (j'existe).

1° « Je suis, je ne suis pas », suivi d'une indication locative (je suis ici, je suis sur le bateau, etc.), est encore le plus souvent tourné par « j'y suis, je suis là, je n'y suis pas, etc. » et traduit de même, V. plus haut.

On peut cependant, bien que cette seconde manière soit moins employée, exprimer la copule sans le suffixe du démonstratif de lieu, soit :

a) Par le pron. subjectif isolé en fonction de copule (V. p. 105) ; mais la forme négative n'est presque pas usitée :

Nous sommes sur la route, nous ne sommes pas loin, *tu ndjiani, hatu mbali.*

b) Exceptionnellement par *ni-li, ni-nga-li* ou *ni-ka-li.*

c) Ce n'est guère que dans le style sentencieux, dans les proverbes, en poésie, etc., qu'on sous-entende parfois complètement la copule, lorsque le sujet est figuré par un substantif, lequel substantif tient alors lieu de copule :

Prov. : *Ngarawa dyuu, wimbi tçini,* la pirogue à balanciers (est) dessus, la vague (est) dessous (fluctuat nec mergitur) : se dit en arrivant sain et sauf d'une expédition dangereuse.

2° « Je suis », dans le sens de « j'existe », se rend par *ni-ko* (« j'y suis », V. ci-dessus :

Dieu est, *Mũngu yuko* (Am. G. *uko*) ;
Ma mère n'est plus, *mama 'ãngu hayuko* (Mv. Am. G. *hako*).

Où je suis.

« Où » non interrogatif se rend par le suffixe locatif convenable *-po, -ko, -mo,* ajouté au v. *li* :

Où je suis, *ni-li-po, ni-li-ko, ni-li-mo* (dedans).

Où suis-je ? où es-tu ?

« Où » interrogatif se rend par *-pi ?* ou par *wa-pi ?* précédé de la copule convenable :

Où suis-je ? *ni wa-pi ?* (G. *ni kwa pi ?*), ou *ni-ko wa-pi ?* (G. *ni-ko kwa pi ?*)

Où es-tu ? *u wa-pi ?* (G. *u kwa pi ?*), ou *u-ko wapi ?* (G. *u-ko kwa pi ?*)

Où est-il (elle) ? *yu wa-pi ?* ou *yu-ko wa-pi ?* (Am. *u-ko wa-pi ?* G. *uko kwa pi ?*, ou *yu-pi ?* (Am. G. *u-pi ?*)

Où sommes-nous ? *tu wa-pi ?* (G. *tçu kwa pi ?*), ou *tu-ko wa-pi ?* (G. *tçu-ko kwa pi ?*)

Quand, lorsque je suis.

Quand, lorsque je suis *ni-li-po ;* au sens de devenir, *na-wa-po, ni-na ku-wa-po.*

Quand est-ce ?

Quand est-ce ? *li-ni ?* (V. p. 138).

C'est ici, c'est là. Où est-ce ?

C'est ici, *ndi-yo* (ou *ndi-po* ou *ni*) *hapa ;* c'est là, *ndi-yo* (ou *ndi-ko* ou *ni*) *hu-ko ;* c'est là-bas, *ndi-yo* (ou *ndi-ko* ou *ni*) *ku-le ;* c'est ici dedans, *ndi-yo* (ou *ndi-mo* ou *ni*) *humo ;* c'est là dedans, *ndi-yo* (ou *ndi-mo* ou *ni*) *mle.* — Ce n'est pas ici. *si-yo* (ou *si-po* ou *si*) *hapa*, etc.

Est-ce ici ? *ndi-yo* (ou *ndi-po* ou *si*) *hapa ?* etc. N'est-ce pas ici, *si-yo* (ou *si-po* ou *si*) *hapa ?* etc.

Où est-ce ? *ndi-yo* (ou *ndi-ko*) *wa-pi ?*

3° Moi qui suis, qui y suis ; qui ne suis, qui n'y suis pas.

Moi qui suis, *ni-li-ye* [1] ; moi qui ne suis pas, *ni-si-ye* [2] ;

Moi qui y suis, *ni-li-o-po, ni-li-o-ko, ni-li-o-mo ;* qui n'y suis pas, *ni-si-o-po, ni-si-o-ko, ni-si-o-mo* [3] :

C'est moi qui suis ici, *ndimi niliye hapa ;*

Je n'ai pas vu l'animal qui est dans la caverne, *sikuona nyama aliomo pãngoni.*

4° Il est, il n'est pas (*il* indéterminé).

1° Si « il est » a le sens de « c'est », « il n'est pas » celui de « ce n'est pas », on le rend de même (V. ci-dessus 232) :

1. Am. G. *ni-li-o.* — 2. Am. G. *ni-si-o.*
3. En présence de l'un des suffixes *-po, -ko, -mo*, le relatif est *-o* (jamais *-ye*) pour les trois personnes du sing. g. personnel.

Il est nuit maintenant, ce n'est plus le jour, *usiku sasa, si mtçana lèna;* on pourrait aussi dire *ndiyo usiku sasa,* ou *ni usiku sasa.*

2° Si « il est » a le sens de « il existe », on le traduit comme lui par le pronom subjectif en fonction de copule et suffixé de la particule locative (démonstrative) *-ko* « y, là » (V. p. 105, 135 Nota I) :

Il est un roi, *yu-ko mfalme.*

« Il est » peut aussi dans ce cas être tourné en « il y a » et traduit comme ci-après (3°). Quant à « il n'est pas » il est toujours interprété dans le sens de « il n'y a pas ».

3° Si « il est » peut se tourner par « il y a », « il n'est pas » par « il n'y a pas », on est libre de rendre l'affirmation par *pana, kuna, muna* selon la nuance, la négation par *hapana, hakuna, hamna,* V. « avoir » au présent de l'indicatif » ; sinon on le tourne par « il existe », V. 2° :

Il est un roi, *pana mfalme ;*
Il n'est rien d'impossible, *hakuna kitu kisitço wèzekana.*

« Où il est » a aussi pour équivalent « où il y a », et se rend par *pa-na-po, ku-na-ko, mu-na-mo,* ou par *pa-na-po ku-wa, ku-na-ko ku-wa, mu-na-mo ku-wa* selon la nuance ; « où il n'est pas » par *pa-si-po, ku-si-ko, mu-si-mo* ou par *pa-si-po ku-wa, ku-si-ko ku-wa, mu-si-mo ku-wa.*

II. — « Être » aux temps et modes autres que le présent de l'indicatif.

1° « Être », unissant simplement le sujet à l'attribut, se rend ici par le v. *ku-wa* (G. *ku-va*) « devenir, être » :

Si tu veux être un bon enfant ne sois pas entêté, *ukitaka kuwa mtoto mwèma, usiwe mkaidi.*

On n'est autorisé à sous-entendre le v. affirmatif, que dans le cas où le temps est marqué par un adverbe ou une locution adverbiale :

Dyuzi watu wote wagõndjwa, lèo wote wazima, avant-hier tous (les) gens (étaient) malades, aujourd'hui tous (sont) bien portants.

2° « Être » ou « n'être pas », suivi d'une indication locative (être dans un endroit), est souvent tourné par « y être, être là, n'y être pas, etc. » et traduit comme ci-après au 3°.

On peut cependant aussi l'exprimer encore au moyen du v. *kuwa* comme au 1° ci-dessus :

J'étais ici hier, quand tu y étais toi-même, *nili kuwa hapa dyana, ulipo kuwapo mwenyewe.*

3° « Y être, être là, etc. » se traduit encore par le v. *kuwa,* mais suffixé de la particule convenable du démonstratif adverbial, *-po, -ko* ou *-mo:*

Je serai à Zanzibar demain, *ntakuwapo Ungudya kèço;*

Nous n'étions pas loin, *hatukuwako mbali;*

Que je n'en sois pas, *nisiwemo.*

III. — « Être » suivi d'une préposition.

1° « Être » suivi d'une préposition se rend très souvent conformément aux indications précédentes 1° p. 229 et 2° p. 233, concernant le v. « être » avec ou sans détermination locative ; il suffit d'ajouter la préposition convenable, ou la locution dans laquelle elle entre ou est sous-entendue: être de côté, *kuwa upãnde.* Je ne suis pas dans ces affaires-là, *simo katika mãmbo hayo.*

A noter que dans « être à » au sens de « appartenir à », dans « être de » au sens de « appartenir à, provenir de, être composé de », le verbe être se sous-entend ou s'exprime comme il a été dit ; quant à la préposition « à, de », on la rend par *-a* combiné avec le suffixe possessif, s'il y a un pronom personnel dépendant de la préposition : cette lance est à moi, *mkuki huu wãngu mimi ;* elle est de fer, *ni wa tçuma.*

2° Il peut y avoir omission du v. être et reconstruction de la proposition avec un v. attributif emportant le rôle principal, en particulier lorsque le v. « être » précède soit un infinitif, soit un nom d'action ou d'état :

Il est à chercher, *aña tafuta* « il cherche » se dit aussi bien et mieux que *yu katika kutafuta ;*

Nous fûmes d'accord, *tukapatana* « nous nous accordâmes », ou *tukawa çauri modya* « nous fûmes (du) même avis » ;

La maison sera en construction l'an prochain, *nyumba itadyẽngwa mwaka kèço* « la maison sera construite l'an prochain ».

Les verbes d'un emploi plus fréquent pour remplacer « être » suivi d'une préposition sont *ku-wa na* « être avec, avoir » ; *ku-kaa* « demeurer, se tenir » pour « être à, chez, dans, parmi, etc. » ; *ku-toka* « sortir, venir » pour « être de » au sens de « être originaire, provenir ».

3° Il y a enfin quantité d'idiotismes, qui demandent à être rendus d'après une conception simple de la pensée, le plus souvent par un verbe substitué à la locution française dont le v. « être » fait partie :

Être en pièces, *ku-vundjika* se briser ;

Être sur les dents, *ku-hãngaika* s'embarrasser ; etc., etc. V. le Dictionnaire.

Emploi du verbe « avoir »

I. — Au présent de l'indicatif.

J'ai, je n'ai pas.

I. — « J'ai, je n'ai pas », suivi ou non de l'objet non déterminé spécialement, se rend par le pronom subjectif convenable (V. p. 98 et suiv.), affirmatif ou négatif, isolé en fonction de copule et suffixé de la préposition *na* « avec » :

ni-na, n'-na ou *'na* je suis avec, j'ai	*'si-na*[1] je ne suis pas avec, je n'ai pas
u-na tu es avec, tu as	*h'-u-na* tu n'es pas av., tu n'as pas
tu-na[2] nous sommes avec, nous avons	*ha-tu-na*[2] n. ne s. p. av., n'avons pas
mu-na ou *m-na* vous êtes av., v. avez	*ha-mu-na, ha-m-na* v. n'êtes p. av...

	il (elle) est avec, il (elle) a		il (elle) n'est pas avec, n'a pas.	
m-tu	*a*-[3]	*na*	*h'a-*	*na*
m-ti, u-kuu, u-goe . . .	*u-*	*na*	*ha-u-*	*na*
i[n]-zi.	*i-*	*na*	*ha-i-*	*na*
dyi-we	*li-*	*na*	*ha-li-*	*na*
ki-tu	*ki-*	*na*	*ha-ki-*	*na*

	ils (elles) sont av., ils (elles) ont		ils (elles) ne sont p. av., n'ont p.	
wa-tu.	*wa-*[4]	*na*	*ha-wa-*[4]	*na*
mi-ti	*i-*	*na*	*ha-i-*	*na*
ma-kuu, ma-we	*ya-*	*na*	*ha-ya-*	*na*
n-goe, i[n]-zi	*zi-*[5]	*na*	*ha-zi-*[5]	*na*
vi-tu	*vi-*[6]	*na*	*ha-vi-*[6]	*na*

		il est avec, il a, il [y] a		il n'est pas av., il n'a p., il n'[y] a p.	
pahali (s. et PL.)	*hapa*. . . .	*pa-*	*na*	*ha-pa-*	*na*
	huku. . . .	*ku-*	*na*	*ha-ku-*	*na*
	humu.	. *mu-* ou *m-*	*na*	*ha-mu-* ou *ha-m-*	*na*

J'ai une lance, je n'ai pas d'arc; *nina mkuki, sina upinde*.

1. On entend aussi exceptionnellement *'si ni, h'u ni, h'a ni,* abréviations de *'sina ni* je n'ai rien, *h'u-na ni* tu n'as rien, *h'a-na ni* il (elle) n'a rien, expressions encore usitées dans le dial. *Gunya*. Ces locutions, soit entières, soit abrégées, sont employées pour renforcer la négation qui vient d'être exprimée par la forme normale *'si-na, h'u-na, h'a-na*, ou par un autre verbe à l'indicatif présent négatif : *'sina kazi, 'si ni,* je n'ai pas de travail, je n'ai rien (du tout à faire). — 2. G. *tẹu-na, ha-tẹu-na*. — 3. P. V. Mv. *yu-na* ; Am. G. *u-na*. — 4. G. *va-na, ha-va-na*. — 5. G. *ẓi-na, ha-ẓi-na*. — 6. Am. *zi-tu zi-na, ha-zi-na* ; G. *ẓi-tẹu ẓi-na, ha-ẓi-na*.

Les formes négatives de l'indéterminé locatif, surtout *hakuna* « il n'y a pas », sont très usitées comme adverbes de négation « non » : *Umèkwiga kazi ? — hakuna,* as-tu fini (le) travail ? — non.

Nota I.— Le verbe *li* et le présent de l'indicatif du v. *ku-wa* sont peu employés avec *na :*

ni-li na je suis avec, j'ai : *Fulani ali na sikitiko,* un tel a du chagrin ;
ni-nga-li na, ou *ni-ka-li na,* même sens, mais avec une nuance moins absolue ;
n-a-wa na (inus.) je deviens avec, je suis avec, j'ai.

Nota II. — Le *Kiamu* et le *Kigunya* emploient encore dans quelques locutions consacrées l'aoriste archaïque *ni-ke na* « je suis avec, j'ai »[1] :

Fulani u-ke na wi (G. *vi*), un tel a de la méchanceté.

II. — « J'ai », quand l'objet possédé est spécialement déterminé, comme dans les expressions « je l'ai, j'en ai, j'ai l'objet en question », se rend par *ni-na, ni-li na, ni-nga-li na* ou *ni-ka-li na,* avec le suffixe convenable du pronom substantif (V. p. 112) :

(La pioche) je l'ai, *(dyẽmbe) ni-na-lo,* ou *ni-li na-lo.*

« Je ne l'ai pas, je n'en ai pas » est rarement exprimé avec le suffixe pronominal ; on préfère souvent ou répéter le nom de l'objet, ou le sous-entendre :

As-tu de l'eau ? moi je n'en ai pas, *una madyi ? mimi 'sina.*

Moi qui ai, moi qui n'ai pas.

I. — L'objet n'est pas spécialement déterminé.

(Moi) qui ai, *ni-li-ye na* ou *ni-li-o na*[2] ; (moi) qui n'ai pas, *ni-si-ye na* ou *ni-si-o na*[3].

Celui qui n'a pas de crainte, *mwenye asiye na kitiṣo.*

II. — L'objet est spécialement déterminé (moi qui l'ai, qui en ai).

On ajoute à la préposition *na* des locutions du I ci-dessus le suffixe convenable du pron. substantif en fonction de relatif.

(Du tabac) moi qui n'en ai pas, *(tumbako) mimi nisio nayo.*

Que j'ai, que je n'ai pas.

« Que j'ai, que je n'ai pas » se rend également par *ni-li na, ni-si na,* à la condition de suffixer chacun des deux termes *ni-li* et *na, ni-si* et *na,* du

1. *ni-ke* doit se rapporter au verbe insolite *ku-ka,* forme contractée pour signifier « être » du v. *ku-kaa* « demeurer ». — (2 et 3.) Les dial. Am. et G. n'emploient que *ni-li-o na, ni-si-o na.*

même pronom substantif exigé par l'accord avec le complément. Le premier des deux suffixes fait fonction de relatif, et le second conserve son rôle de pronom substantif :

Les étoffes que vous avez, *nguo mulizo nazo*, litt. que vous êtes avec elles :
La faute que tu n'as pas, *kosa usilo nalo*.

Il y a, il n'y a pas.

« Il y a, il n'y a pas » se rendent par le pronom subjectif convenable, affirmatif ou négatif du g. locatif, avec la préposition *na* suffixée :

Il y a un zèbre ici à côté, *pana* (ou *kuna*) *punda-milia hapo kãndo ;*
Il y a beaucoup de crocodiles dans la rivière, *muna mãmba wẽngi mtoni ;*
Il n'y a personne là, *hakuna mtu huko*.
Pour Dieu il n'y a rien de difficile, *kwa Mũngu hakuna dyãmbo zito*.

Le verbe *-li na* est peu employé pour traduire « il y a » : *Pali na watu wènye kusèma kwãmba*, il y a des gens qui disent que...

On peut préférer parfois tourner « il y a » par « c'est », et se servir de *ni* ou de *ndi- :*

Prov. *Werèvu mwĩngi, mbele ni kiza,* beaucoup de ruse, devant c'est l'obscurité = où il y a trop de ruse, devant (par la suite) il y a quelque tribulation.

Il est aussi souvent possible de renverser la phrase, en prenant le complément de « il y a » pour en faire le sujet de « y est » (p. 233, 2°) : Il y a beaucoup de monde, *wako watu wẽngi*, litt. beaucoup de gens y sont.

Enfin dans quelques cas, où l'ellipse est rendue facile à deviner par la suite du contexte, on sous-entend complètement le verbe : *Tope nyĩngi, hatuwèzi kupita,* (il y a) beaucoup de boue, nous ne pouvons passer.

Où il y a, où il n'y a pas.

« Où il y a », *pa-na-po, ku-na-ko* ou *mu-na-mo*, selon la nuance ; ou se tourne par « où il est, où cela devient », *pa-na-po ku-wa, ku-na-ko ku-wa, mu-na-mo ku-wa*.

« Où il n'y a pas », se tourne par « où il n'est pas », *pa-si-po, ku-si-ko, mu-si-mo ; pa-si-po ku-wa-po, ku-si-ko ku-wa-ko, mu-si-mo ku-wa-mo ; pa-si-po ku-wa, ku-si-ko ku-wa, mu-si-mo ku-wa*.

Là-bas où il y a de l'ombre, *pale panapo uvuli*.

II. — « Avoir » aux temps et modes autres que le présent de l'indicatif.

« Avoir » se rend ici par le verbe *ku-wa* suivi de la préposition *na* « avec »[1] : *ku-wa na* « être avec », d'où « avoir » :

Aie du courage, *uwe na moyo* ; je n'avais pas peur, *'sikuwa na woga.*

Nota I. — Quand l'objet est spécialement déterminé (l'avoir, en avoir, avoir l'objet en question), on suffixe à la préposition *na* la forme convenable du pronom substantif :

(La fleur) je l'avais, (son fruit) je ne l'avais pas, *(ua) nili kuwa nalo, (tunda lake) 'sikuwa nalo.*

Nota II. — Quand il y a un relatif complément, on suffixe chacun des deux termes, le verbe et la préposition, du même pronom substantif exigé par l'accord avec le complément :

Les chants que j'avais, *nyimbo nilizo kuwa nazo.*

Nota III. — L'impersonnel se rend par la forme locative : Il y avait, *pali kuwa na, kuli kuwa na, muli kuwa na* selon la nuance.

III. — « Avoir » suivi d'une préposition.

Dans « avoir » suivi d'une préposition, le verbe se rend comme ci-dessus, la préposition par son équivalent :

J'ai un mot à dire, *'na nèno la kusèma ;*
Nous n'avons rien pour toi, *hatuna kitu tẹa kukuletèa* (litt. à t'apporter).

Il y a des cas où la préposition est omise, par suite de la transformation du complément indirect en complément direct :

Je n'ai ni à refuser, ni à faire de l'opposition, *sina kukataa, wala kutia pĩngamizi.*

Bien souvent la phrase française contient un idiotisme, une ellipse, ou une locution, qu'on rend par une traduction équivalente plus simple :

J'ai à faire aujourd'hui, *nina kazi lèo,* litt. j'ai du travail aujourd'hui ;
Nous avons de l'affection pour cet enfant, *twampẽnda mtoto huyo,* litt. nous aimons cet enfant.

1. Par le v. *ku-wa na* au passé ou *ku-ka na* à l'aoriste archaïque de l'indicatif en *Kiamu : Yana fulani alike na manèno,* hier un tel avait un procès.

Adverbes

Invariabilité. — L'adverbe est invariable, en ce sens qu'il n'est pas sujet à l'accord.

Plusieurs adverbes employés impérativement peuvent recevoir le suffixe explétif *-ni* « vous », quand on s'adresse à plusieurs personnes : *Pole* doucement, *pole-ni* doucement, vous ! V. p. 114.

Place. — Quand il détermine un mot, l'adverbe se place après lui : *mtu mwèma sana,* une très bonne personne ; *kimbia mbele,* cours devant. — Cependant, les adverbes interrogatifs ne sont pas rigoureusement tenus à la position : *utafika lini ?* tu arriveras quand ? ou *lini utafika ?* quand arriveras-tu ? On dit plus normalement *utafika lini ?*

Hors le cas où il détermine spécialement un autre mot, l'adverbe, s'il est constitué par un mot indépendant, peut se placer au commencement de la proposition, tout comme en français : *nyuma, kuna watu,* derrière il y a des gens.

Redoublement. — Le redoublement donne à plusieurs adverbes une nuance intensive : *mbio mbio !* à la course ! à la course ! *wazi wazi,* très clairement.

Origine et condition. — Il est relativement peu d'adverbes qui soient demeurés jusqu'ici irréductibles, comme *tu* seulement, *muno* ou *mno* trop, *bure* en vain, *pia* aussi, etc. La plupart sont des formes pétrifiées de substantifs, d'adjectifs, de pronoms ou de verbes, quelques-uns constitués par le groupement de deux ou trois mots en locution dite adverbiale. En outre, il arrive souvent qu'un nom soit pris adverbialement, sans que cette fonction soit indiquée par aucune préposition, ce qui est surtout le cas des substantifs marquant le temps ou la durée : *tukafika usiku* nous arrivâmes la nuit ; *tukaçinda siku tatu,* nous demeurâmes trois jours.

Bon nombre d'adverbes ont été empruntés à des langues étrangères, principalement à l'arabe : *basi* assez, *karibu* près, *marra* tout à coup, *bâdo* encore, *nuṣu* demi, *hakika* certainement, *zaidi* plus, etc., etc.

Outre les adverbes représentés par des mots entiers comme *mbali* « loin, différemment », ou des locutions composées comme *kèço kutwa* « après-demain », il y a encore les adverbes affixés, qui ont déjà été étu-

diés au pronom et au verbe : *-po* « où, quand ? », *-ko* « où » avec mouvem., *-mo* « où » à l'intérieur, *-pi ?* « où ? », *ha-* et *si-* « ne... pas », *to* (G. *ndo*) « bien », *-dye ?* « comment ? »

I. **Substantifs adverbes.** — Tous les genres de substantifs, moins le personnel, ont fourni leur contingent d'adverbes, les uns moins, les autres plus. Parmi ces derniers, il faut noter surtout le g. commun :

g. sp. : *muiço*[1] finalement ; *mwãnzo*[2] au commencement ; *mtçana*[3] le jour, de jour.
g. abstr. : *upãnde*[4] de côté, à côté ; *usiku* de nuit ; *upesi* vite ; *utupu* ou *utçi* nu.
g. c. : *ñãmbo*, de l'autre côté, sur l'autre rive, au-delà ; *kati* au milieu ; *kèço*, demain ; *ndjye*[5], dehors.
g. n. : *dyuzi*[6] avant hier ; *madyuzi* dernièrement, ces jours derniers.
g. mod. : *kimya* en silence ; *kitumbo-tumbo* à plat ventre, etc., etc.

Pour le g. locatif voir plus loin, aux locutions adverbiales.

Un très petit nombre de substantifs changent de classe et passent au g. modal, pour former des adverbes de manière :

kufa kikõndoo, mourir comme un agneau, de *kõndoo*, mouton.

II. **Adjectifs adverbes.** — 1° Parmi les adverbes empruntés à des adjectifs variables, il y en a avec le préfixe *ki-* ou *vi-* du genre modal[7] : *kidogo*[8] un peu ; *vèma* bien ; *vizuri* joliment ; *vibaya* mal ; *vĩngine̱we* autrement ; etc.

A côté des adverbes précédents se placent quelques adverbes en *ka-* : *kale* autrefois, anciennement ; *kawili* deuxièmement ; *katatu* troisièmement ; etc.

Le genre locatif a aussi donné sa petite part d'adverbes, qui sous-entendent tous *pahali* « endroit » ; *pamodya* (Am. G. *pamoya*) ensemble (litt. en un endroit) ; *pãngine̱we* ailleurs ; *kote* partout ; etc.

2° Enfin, nombre d'adjectifs invariables sont susceptibles d'être employés adverbialement : *taratibu* prudemment ; *ȓali* cher ; *rahisi* à bon marché ; etc.

III. **Pronoms adverbes.** — La transformation en adverbes de plusieurs pronoms des genres noble, modal et locatif, a été expliquée à l'endroit du pronom. Il suffit de récapituler :

1° G. n. : dial. d'Amou et de Siyou *hiyao* (G. *hiya*) ainsi, comme cela (pour *hivyo* des autres dialectes) ; dial. Am. et de Siyou *hiyao hiyao* comme cela (pour *hivyo hivyo* des autres dialectes) ;

1. Am. C. *mwiso.* — 2. Am. G. *mwãndo.* — 3. Mv. Am. *mtana* ; G. *ntana.* — 4. Am. G. *upãndᵉe.* — 5. Mv. Am. *nde*, G. *inde.* — 6. Am. G. *yuzi.*

7. C'est le mot *kitu* (pl. *vitu*) « chose », qui a dû être sous-entendu à l'origine : *umètẽnda vibaya* tu as agi mal, litt. tu as fait (des choses) mauvaises. Par la suite, on s'est habitué à utiliser la forme de l'adjectif, sans se préoccuper de l'antécédent : *kwẽnda vibaya* aller mal.

8. *Kidogo* est remplacé par *katiti* dans les dial. Am. et G.

Ndiyo, oui ; *siyo*, non.

(G.) *yavule avule*, comme cela (pour *vile vile* des dialectes du Sud).

2° G. mod. : *hivi, hivyo* ou *vile* (tous dial., moins Am. et G.) ainsi, comme cela ; et dans les mêmes dialectes, les formes emphatiques, *vivi hivi, vivyo hivyo,* ou *vile vile*, comme cela.

Ndivyo (pas Am. ; G. *nd'ivo*) ainsi ; *sivyo* (pas Am. ; G. *sivo*), non.

3° G. loc. :

hapa [1], ici ; *huku* (G. *hukunu*), ici (vague, ou av. mouv.) ; *humu*, ici dedans ;

hapo, là ; *huko* (Am. G. *hoko*), là ; *humo* (Am. G. *homo*), là-dedans ;

pale (G. *apale*), là-bas ; *kule*, là-bas (av. mouv. ou vague) ; *mle*, là-bas dedans ; et les formes emphatiques des démonstratifs précédents :

Papa hapa, ici même ; *kuku huku*, ici m. (av. mouv. ou vague) ; *mumu humu*, ici m. dedans ;

Papo hapo, là-m. ; *kuko huko* (Am. G. *koko hoko*), là-m. ; *mumo humo* (Am. G. *momo homo*), là-m. dedans.

Pale pale (G. *apalē*), là-bas m. ; *kule kule*, là-bas m. ; *mle mle*, là-m. dedans.

dont on a encore les abréviations *papa, kuku, mumu ; papo, kuko* (Am. G. *koko*) ; *mumo* (Am. G. *momo*).

Des démonstratifs ci-dessus sont sortis les suffixes adverbiaux du v. « être dans un endroit, y être », *-po, -ko, -mo* au sens de « y, là », V. p. 135, Nota 1.

ni-mo, je suis dedans (un puits, etc.), j'en suis (de l'affaire) ; *nita kuwa-po nyumbani,* j'y serai, ou je serai à la maison.

Les pronoms relatifs correspondants aux mêmes démonstratifs ont, de leur côté, introduit dans la conjugaison des verbes des affixes semblables, tantôt infixes, tantôt suffixes, *-po, -ko, -mo* avec le sens de « où », *po* cumulant encore la fonction d'adverbe de temps au sens de « quand, lorsque », V. p. 126, II :

Simdyui ali-po, je ne sais pas où il est ; *ana-po kaa*, où il demeure ;

Kule uli-ko toka, là-bas d'où tu es sorti ;

Kutakudya siku, utakapo ōmba..., il viendra un jour, où tu demanderas...

Niñngia-po kwenu, mwanitukana, quand j'entre chez vous, vous m'insultez.

Enfin, les pronoms personnels objectifs sont également représentés par les infixes *-pa- -ku- -mu-* au sens de « y » :

Na-pa-kaa hapa, j'y demeure ici ; *na-kw-ēndèa huko,* j'y vais là.

IV. **Verbes adverbes.** — 1° Il y a d'abord des infinitifs :

Kwānza [2], d'abord (litt. commencer) ; *kwiṣa* [3], après cela, ensuite (litt. finir).

1. Les dial. de Vanga et de Mombasa ont en plus les formes *pano, kuno, muno*, synonymes de *hapa, huku, humu*, puis les redoublements emphatiques *pano pano* ou *hapano, kuno kuno* ou *hukuno, muno muno* ou *humuno*.

2. Am. G. *kwānḍa*. — 3. Am. G. *kwisa*.

Aux temps personnels nous rencontrons :

Kiça[1], ensuite (pour *ikiiça*, cela étant fini); *kèça*, ensuite [2] (pour *ikaiça*, cela est fini);

Pole (Am. *poye*, G. *poe*), lentement (pour *ipoe*, que cela se calme);

Punde, un peu plus ; dans peu, sous peu ; il y a un peu de temps [3] ;

Hakuna, non (litt. il n'y a pas) ; *kapana*, non (même sens litt., moins usité). V. p. 239.

V. **Locutions adverbiales.** — 1° Les principales sont constituées essentiellement par une préposition, précédant un substantif, un pronom, ou un adverbe qu'elle régit. Certaines locutions contiennent trois éléments, une préposition interposée entre deux substantifs ou adverbes semblables ou distincts.

a) avec *na*, « avec » : *na màpèma*, de bonne heure ; *na ukali*, avec colère, sévèrement ; *huku na huku*, çà et là.

b) avec *-a*, « de » à l'accord indéterminé *ya*, « de, pour », et avec prépositions *kwa*, « par, pour, chez », et *pa*, « près de » : *ya kwãnza*, d'abord, premièrement ; *ya pili*, deuxièmement ; *awali ya kwãnza*, au premier commencement, tout d'abord ; *ya nini ?* pourquoi ? *kwa nguvu*, par force, violemment ; *kwa kudyua*, sciemment ; *kwa nini ?* pourquoi ? *marra kwa marra*, coup sur coup (litt. fois sur fois) ; *modya kwa modya*, un à un ; *uso kwa uso*, face à face ; *dyuu kwa dyuu*, en l'air, au-dessus ; *pa mbele*, par devant (sans mouvem.), et *kwa mbele*, par devant (avec mouvem.).

c) avec *ku*, « à, vers, chez » : *kunyuma*, par derrière ; *kuume*, à droite ; *kuçoto*[4], à gauche ; *kuzimu*, chez les mânes, par ext. dans la tombe.

d) avec la postposition *-ni* « dans, à » : *dyioni*[5], au soir, le soir (litt. au souper) ; *tçini* (DN *ṯini*), à terre, par terre, en bas (de *ntçi*, terre) ; *ndani*, dedans (litt. dans le ventre, dans le sein).

e) avec *hatta*, « jusqu'à » : *saa hatta saa*, d'heure en heure ; *mdogo hatta mkubwa*, du petit au grand.

2° D'autres locutions sont formées idiomatiquement de groupements divers :

a) D'un substantif et d'un adjectif : *pãnde*[6] *zote*, de tous côtés ; *siku zote*, tous les jours, toujours ; *killa saa*, à chaque heure, à chaque instant ; *marra modya*[7], en un instant, une fois ; *ndani yake*, au dedans (litt. dans son intérieur).

b) D'un substantif et d'un verbe : *mtçana kutwa*[8], tout le jour (litt. de l'aurore au coucher du soleil) ; *usiku kutça*[9], toute la nuit (litt. de la nuit à l'aurore) ;

1. Am. G. *kîsa*. — 2. Am. G. *kêsa*. — 3. D'un ancien verbe *kupunda* « dépasser, surpasser », qu'on retrouve en Yao, Nyandjya, etc.

4. G. *kusoto*.

5. Am. *iyoni*. — 6. Am. G. *pãnd*e *zote* (G. *zote*). — 7. Am. G. *marra moya*. — 8. Mv. Am. *mṯana kutwa* ; G. *mṯana kutwa*. — 9. En G. *usiku uzima*, la nuit entière.

c) D'un substantif et d'un adverbe : *mwaka dyana*[1], l'an passé (litt. l'an hier).

d) De deux verbes : *kutwa kutça*, jour et nuit (litt. coucher et lever du soleil).

e) De deux adverbes : *bãdo kidogo*, encore un peu ; *hapo kale*, en ce temps-là.

f) D'un adverbe et d'un adjectif : *kamwe*, aucunement (litt. pas une fois). Il faut surtout noter ici l'union d'un adverbe et d'un possessif à l'accord neutre : *ndani yake*, dedans (litt. en son ventre) ; *tçini yake*, en bas, en bas de lui, sous lui ; *baada yake* ou *baadaye*, après lui, après cela ; *mwiço wake*, finalement, enfin (litt. à la fin de cela) ; *sasa hivi* (G. *sasa hiya*), maintenant même.

Nota I. — Plusieurs adverbes n'ont d'emploi qu'après certains verbes déterminés : *Kuregèa tepe*, être tout à fait fatigué

Nota II. — Certaines locutions sont des abréviations avec suppression d'un ou de plusieurs mots : *Lini* ? quand ? (pour *dyua lini* ? quel jour ?) ;

Wapi ? où ? (pour *upãnde wapi* ? de quel côté ?) ;

Hatta ou *'tta*, pas du tout, absolument pas, dans des expressions comme *sikudya 'tta*, je ne suis pas venu du tout, pour *sikudya hatta marra modya*, je ne suis pas venu jusqu'à une fois, c'est-à-dire une seule fois, même une fois ; *sikumwona 'tta mtu*, je n'ai vu personne, pour *sikumwona hatta mtu mmodya*, je n'ai pas même vu une personne ; *sikudyua 'tta*, je n'ai pas su du tout, pour *sikudyua hatta kidogo*, je n'ai pas su même un peu.

Onomatopées.

Les onomatopées ou mots imitatifs sont de vrais adverbes, qu'on emploie tantôt seuls interjectivement, tantôt à la suite d'un verbe ou d'un adjectif auquel ils ajoutent une nuance intensive.

Bu ! pouf ! pan : *Kuãnguka bu !* tomber pouf ! — *bu bu bu*, glouglou.
Dedede dedede, battements du tam-tam.
Didi didi, trot d'un animal.
Gõ, choc de ce qui cogne.
Guru guru, *guru guru*, glouglou.
Kēe kēe, grincement de la scie.
Kuputu kuputu, galop d'un animal.
Ndundundu, bruit de gouttes qui tombent ; glouglou.
Tçapu tçapu, à pas précipités : *kwēnda tçapu tçapu*, marcher à pas précipités.
Tçwēe, en fusant (fer rouge, etc.).
Tū tū tū, en rafale : *kututuma tū tū tū*, souffler en rafale.
Twīī, bruit de tarière, de râpe, de racloir.
Vū, bruissement produit par le vent : *kuvuma vū*, bruire, etc.

1. Am. *mwaka yana*.

Prépositions, Postposition *-ni*

Variabilité. — Les prépositions sont invariables, à la seule exception de *-a* « de » qui prend le préfixe pronominal en accord avec son antécédent, comme cela a été vu p. 76.

Place. — Les prépositions se placent devant leur complément. Dans le cas où elles dépendent elles-mêmes d'un verbe, elles suivent celui-ci plus ou moins immédiatement :

Wakakimbia mbio kwa woga wa kukamatwa, ils se sauvèrent à toutes jambes par la peur d'être pris.

Nombre. — Les prépositions, quoique peu nombreuses, sont suffisantes pour tous les besoins de la proposition. La raison en est que les principales, *-a, kwa, na, -ni,* remplissent à elles seules la plupart des fonctions. Il y a encore cet autre motif, que les verbes à la forme directive et plusieurs verbes primitifs ont la faculté de régir leur complément indirect sans aucun intermédiaire :

Nimèmletèa baba ako barua, j'ai apporté à ton père une lettre ;
Ku-m-pa mtu kitu, donner quelque chose à quelqu'un.

Plusieurs verbes ont deux compléments directs, où le français a l'un direct et l'autre indirect :

Mfundiẹe mwan'ãngu kusoma, enseigne à mon enfant la lecture.

En outre, on a pu remarquer que certains temps de la conjugaison négative, le passé absolu de l'indicatif avec *-po,* et les temps du subjonctif, peuvent suppléer la préposition française « sans » suivie d'un infinitif :

Je suis venu sans le rencontrer, *nimèkudya nisimkute ;*
Je m'en suis allé sans l'avoir vu, *nikẽnda zãngu nisipo mwona,* ou *nisidye mwona.*

De même « être sans » se rend tout simplement par « n'être pas avec » :

Il est sans honte, *hana haya.*

Origine. — Plusieurs prépositions ont été empruntées toutes faites à l'arabe : *bila* sans ; *hatta* jusqu'à ; *ila* excepté.

Quant aux autres, à l'exception de *-a* « de » et de *na* « avec » demeurées jusqu'ici irréductibles, elles ont, tout comme les adverbes, tiré leur origine de substantifs, de pronoms ou de verbes immobilisés dans quelqu'une de leurs formes.

a) **Prépositions sorties de substantifs :**

Katika [1], dans, en, pendant (pour *kati kati,* d'un vieux mot *kati,* poitrine, centre) ;

Mpaka, jusqu'à (litt. limite) ;

-ni, dans, en, à, etc. (de *ini* foie, cœur du bois, intime de quelque chose).

b) **Prépositions pronominales :**

En swahili, les pronoms *pa, ku, mu* sont moins employés en fonction de préposition que dans beaucoup d'autres langues. Ils servent encore cependant à former plusieurs locutions adverbiales, comme *pa mbele,* devant ; *ku nyuma,* par derrière ; *mu ndani,* en dedans.

Pour *pa* et *kwa,* V. plus loin, *-a,* p. 249.

c) **Prépositions verbales :**

Toka ou *tokèa,* depuis, dès (de *ku-toka,* sortir) ;

tãngu [2], depuis (de *ku-tãngua,* écarter) ;

panapo, kunako, munamo, à, respectivement « près de, vers, dans » (litt. où il y a, près, vers, dans) ; *pasipo, kusiko, musimo,* sans (litt. où il n'est pas) : V. verbes « être » et « avoir » : *pãngo kunako simba,* la caverne au lion.

d) **Locutions prépositives.** — On forme des locutions prépositives au moyen des prépositions *-a, pa, kwa, na* ajoutées à un nom ou à un adverbe :

aḍi ou *tiaḍi* (Am.) à terre, par terre.
baada ya après.
dyuu (Am. *yuu* ou *iyu,* G. *jyiu*) *ya* sur ; *kwa dyuu ya* au-dessus de.
hesabu ya à la façon de, comme.
kabla ya avant de, avant.
kadiri ya en proportion de.
kãndo ya, kãndo kãndo ya le long de.
karibu ya ou *na* près de, auprès de, environ comme.
kati ya, kati kati ya au milieu de.
kwãnza (Am. G. *kwãnḍa*) *ya* au commencement de, avant.
kwa adyili ya ou *za* eu égard à, en considération de.
kwa sababu ya, sababu ya à cause de.
mahali (ou *pahali*) *pa* au lieu de, à la place de.
mbali ya ou *na* loin de.

1. G. *Katṣika.*
2. G. *tṣãngu.*

mbele (Am. G. *mbee*) *ya*[1] devant, (P. *usoni kwa*) ; *kwa mbele ya, pa mbele ya*, par devant.
muda wa l'espace de, pendant.
ñãmbo ya pili ya de l'autre côté de, à l'opposé de.
ndani ya[2] dans ; *kwa ndani ya* au dedans de.
ndjye (Mv. Am. *nde*, G. *inde*) *ya* en dehors de.
nyuma (G. *numa*) *ya*[3] derrière ; *kwa nyuma ya* par derrière.
pamodya (Am. G. *pamoya*) *na* de concert avec.
pãnde (Am. G. *pãndʳe*) *za* du côté de (plusieurs objets).
sawa na égal à, en ligne avec, comme.
tçini[4] (DN. *tini*) *ya* en bas de, sous.
ubavuni mwa au flanc ou au côté de
upãnde (Am. G. *upãndʳe*) *wa* du côté de.
wakati wa au temps de, pendant.
zaidi ya en plus de, plus que, plutôt que : au-dessus de, par dessus.

Remarque. — Selon le verbe avec lequel elles sont employées, certaines prépositions, surtout *kwa, na, katika*, et la postposition *-ni*, ont un sens plus ou moins extensible, quelque peu divergent de leur sens normal :

Ondoka katika ndjia, sors du chemin, litt. dans le chemin ;

Niãngulie matunda dyuu ya mti huu, abats-moi des fruits de cet arbre, litt. sur cet arbre.

-a ; pa, kwa,

1° Le sens fondamental est « de ». Si on rend parfois cette préposition par « à » ou « pour », il y a toujours possibilité de la traduire littéralement par « de ».

Tout ce qui concerne la préposition *-a* a été étudié précédemment, au Rapport de deux noms p. 76 et au Possessif p. 115. On complètera ces notions par ce qui est dit, à l'occasion du verbe directif (V. Syntaxe), du rôle de la préposition *-a* entre un substantif et un infinitif : *sindano ya kuçonèa*, une aiguille à coudre ; *nguo ya kuçona* du linge à coudre.

Il suffit de rappeler ici que l'antécédent de *-a* doit être un substantif exprimé, représenté par un pronom, ou sous-entendu ; que c'est enfin ce même antécédent qui impose à la préposition son préfixe pronominal :

Mlãngo wa nyumba, la porte de la maison ;

Dyina la huyu, le nom de celui-ci.

Lorsque l'antécédent sous-entendu est indéterminé, l'accord est celui du genre neutre *(ya)* : *ya nini ?* pourquoi ? *naçonèa ya bwana,* je couds pour le maître (s. ent. *kazi*, « ouvrage », *nguo* « linge », ou quelque mot semblable).

1. Ou (ad libitum) *mbele za* devant plusieurs. — 2. En poésie, on dit aussi *ndani mwa* qui est la forme archaïque et normale, *ndani ya* s'étant introduit par suite de l'oubli populaire de la postposition *-ni*. — 3. Ou (ad libitum) *nyuma za* derrière plusieurs. — 4. *Tçini ya* pour *tçini kwa*, par oubli populaire de la postposition *-ni*.

2° *pa,* on l'a vu, est une forme locative de *-a,* marquant la proximité, ou indiquant simplement l'endroit sans mouvement :

a) Au sens de « près de » avec le mot *pahali* « endroit » sous-entendu :

Amèsimama pa mti ule, il se tient debout près de cet arbre.

b) Au sens de « à, pour », désignant l'endroit où se fait une chose :

Uwãndja pa kufundiṣa askari, litt. une aire pour exercer les soldats, un champ d'exercices ;

Nyumba pa kukaa, une maison pour habiter, une maison d'habitation.

3° *kwa* est une autre forme locative de *-a,* marquant direction ou mouvement vers, ou seulement indiquant le lieu d'une manière vague. Comme préposition elle a deux sens à première vue très différents « chez » et « par », le premier rappelant encore assez l'antécédent sous-entendu *pahali* « endroit », le second ne s'en réclamant plus que dans quelques cas particuliers, comme dans *mtwae kwa mkono* prends-le par la main (pour prends-le endroit de la main, *pahali kwa mkono*), V. p. 77, Nota.

a) Au sens de « chez », avec ou sans mouvement :

Ningodye kwa Mzũngu, attends-moi chez le Blanc ;
Nẽnda kwa bwana wako, va chez ton maître.

On se rappelle, V. p, 114, III, que « chez » suivi du pronom substantif se rend par la forme locative du pronom possessif : chez moi, *kwãngu ;* chez nous, *kwetu.*

« Quant à » est pour un swahili l'équivalent de « chez » : quant à moi, *kwãngu mimi ;* quant aux porteurs, il leur est indifférent de dormir dehors ou sous la tente, *kwa wapagazi, kulala ndjye, na kulala hemani, mamodya.*

b) Au sens de « par » indiquant la direction, « par, par le moyen de, de » devant le nom de l'instrument ou de la cause, « de la part de », « pour, en » marquant le motif, « pour, pour ce qui concerne, pour ce qui est de », « en échange de, pour le prix de » :

Mkamate paka kwa mkia, attrape le chat par la queue ;
Akanipiga kwa bakora yake, il m'a frappé de sa canne ;
Nimèkudya kwa markebu, je suis venu par un navire ;
Akamdãnganya kwa werèvu, il le trompa par malice :
Akafa kwa homa, il est mort de fièvre ;
Amèpata fimbo kwa babae, il a reçu du bâton de son père ;

Kwa nini? ou *kwani?* pourquoi? *kwa sababu nini?* ou *kwa sababu gani?* pour quelle cause? *kwadye?* comment?

Ngozi ya tçui kwa rupia kumi, une peau de léopard pour dix roupies.

Dans le sens de « pour » devant un infinitif suivi immédiatement de la répétition du même verbe à un temps personnel : *kwa kusèma hasèmi,* pour parler il ne parle pas.

d) Dans quelques locutions consacrées, *kwa* est employé d'une manière idiomatique au sens de « à », souvent par suite d'un verbe sous-entendu :

Mãmbo kwa Mũngu, choses à Dieu = c'est la volonté de Dieu, ou que la volonté de Dieu soit faite : *mãmbo kwako,* choses à toi, = cela te regarde ;

Usile wali kwa mtçuzi, ne mange pas du riz à la sauce (assaisonné à la sauce) ;

Wake kwa waume, wakubwa kwa wadogo, des femmes aux hommes, des grands aux petits = femmes et hommes, grands et petits.

tionnaire *e)* A noter enfin l'expression *wao kwa wao* entre eux, comme dans *Wana pigana wao kwa wao,* ils se battent entre eux.

na.

1° Au sens de « avec » sert à unir deux mots. C'est pourquoi il est à la fois préposition et conjonction « et » : *simba na tçui,* un lion avec un léopard, un lion et un léopard ; *akaõndoka na watu wake,* il partit avec ses gens ; *tukalala na ndjaa,* nous nous couchâmes avec la faim (c.-à-d. sans manger).

On a vu, p. 111, I, que le pronom personnel sujet ou complément se soude à la préposition *na* sous forme de suffixe : *nami* avec moi ; *nawe* avec toi ; etc.

A la question du verbe « avoir », on a appris à rendre équivalemment ce verbe par l'expression « être avec » *kuwa na,* V. p. 218.

na, devant le complément d'un verbe neutre, passe du sens de « avec » à celui de « de, par » marquant la cause ; il garde le sens de « avec », ou prend celui de « à, de, contre », quand il désigne ce qui est mis en opposition au sujet après un verbe neutre en *-na :*

Akafa na homa, il est mort de fièvre (litt. avec la fièvre) ;

Wamèkimbia na woga, ils se sont enfuis par peur (litt. avec la peur) ;

Amèfanana na mbwa, il ressemble à un chien ;

Usikasirike nae, ne te fâche pas contre lui.

L'extension du sens de *na* « avec » à celui de « par » a servi de transition au cas suivant (V. 2°), où la signification de « par » est définitivement acquise.

2° Au sens de « par », *na* (H. T. P. V. Mv. *ni*[1]) s'emploie après un v. passif devant le complément représentant l'agent :

Mti umèkatwa na fulani, l'arbre a été coupé par un tel.

On ne sera pas embarrassé pour savoir quelle est la préposition à placer devant le complément d'un verbe passif, si on se rappelle que *na* indique l'agent, auteur de l'action, tandis que *kwa* désigne les circonstances mêmes de l'acte, comme l'instrument, la direction, la manière. Pratiquement il faut *na*, toutes les fois que l'on peut faire du complément le sujet de la phrase retournée par substitution de l'actif au passif, comme avec l'exemple précédent qui devient « un tel a coupé l'arbre » ; tandis qu'on devra traduire « l'arbre a été coupé par le bas, par malice, *mti umèkatwa kwa tçini, kwa uovu* ».

-ni.

L'emploi de la postposition *-ni* pour former des noms locatifs a été étudié au genre locatif du substantif, V. p. 69, 2°. Il suffit de rappeler ici que les mots variables, obligés à l'accord par un nom locatif, doivent prendre l'un des trois préfixes *pa-*, *ku-*, *mu-*, suivant qu'il s'agit de la proximité *(pa-)*, de l'éloignement ou du mouvement *(ku-)*, de l'intérieur *(mu-)* : *Mtoni kule kwèma, kuna kivuko,* à cette rivière là-bas (c'est) bien, il y a un gué.

Le sens fondamental est « dans, en », avec extension aux significations de « à, vers, contre, sur, sous » indiquées par le contexte ; il devient « de dedans, de » devant le complément indirect d'un verbe marquant éloignement, extraction :

Twẽnde uani, allons dans la cour ;
Yuko mdyini, il est au village ;
ãngalia kilimani, regarde vers la montagne ;
Amèlala ukutani, il est couché contre la muraille ;
Kaa kitako kitini, assieds-toi sur la chaise ;
Kuna ngoma mbuyuni, il y a une danse sous le baobab ;
Toka nyumbani, sors de la maison.

1. *Ni* à l'état isolé, mais *na* dans les combinaisons avec le pronom substantif, *nami*, *nawe*, etc.

Conjonctions

Invariabilité. — Les conjonctions sont invariables.

Place. — La conjonction se place entre deux mots, ou entre deux propositions pour les réunir ; les formes spéciales *-po* et *-vyo* sont incorporées au verbe.

Nombre. — Celles des conjonctions dont la fonction est de joindre deux mots sont en nombre suffisant. Quant aux autres, celles qui servent à lier deux propositions, si le *swahili* n'a pas toujours leurs équivalents, c'est que son génie rejette absolument les longues périodes, pour s'exprimer en phrases coupées et peu compliquées. Il s'embarrasse même peu du « que » d'un si fréquent usage chez nous devant un verbe à un mode personnel ; il le néglige la plupart du temps, se contentant du verbe seul, quelle que simple que puisse paraître sa phrase ainsi allégée :

Penses-tu qu'il ira ? *wazani atakwĕnda* ? litt. penses-tu il ira ?
Je vois que tu t'es trompé, *naona umèdãnganyika*, litt. je vois tu t'es trompé ;
Je crois que Dieu existe, *nasadiki Mũngu yuko*, litt. je crois Dieu est ;
On avait dit que ce serait impossible, *walisèma haitawèzèkana*, litt. ils avaient dit cela ne se pourra.

D'autre part, on a pu remarquer, dans la conjugaison, plusieurs temps capables de suppléer certaines de nos conjonctions. Par exemple, « si » au sens de « supposé que », outre sa traduction facile par *kwãmba, kama* ou *-po*, peut encore être très suffisamment exprimé par le temps en *ki* de la conjugaison affirmative, et aussi parfois par les conditionnels en *ngè* et *ngali* soit affirmatifs, soit négatifs :

Si tu veux, *kwãmba* (ou *kama*) *wataka*, ou *ukitaka ;*
S'il était allé, il serait mort, *ãngèkwĕnda*, *ãngèkufa*.

Origine. — Si on ne tient pas compte des conjonctions empruntées toutes faites à l'arabe, si on laisse de côté l'irréductible *na* « et », on peut dire que toutes les conjonctions appartenant en propre au swahili sont d'origine ou nominale, ou prononominale, ou verbale.

1° *Conjonctions arabes :*

Au ou *ao*, ou ; *ama*, ou ; *au... au...*, ou... ou ; *ama... ama*, ou... ou.

Awali, avant que.

Bali, mais, au contraire, bien plus.

Basi, bref, or, donc ; enfin, ainsi, ~~or donc.~~

Bila (suivi du subjonctif négatif), sans que : *Akakanyaga makaa ya moto, bila moto usimumize*, il marcha sur des charbons ardents, sans que le feu lui fît mal.

Dyinsi, de façon que, de sorte que, de manière que.

Hatta, jusqu'à ce que.

Ila, excepté : Prov. *Amani haidyi, ila kwa ntça ya upãnga*, la paix ne vient pas, excepté à la pointe de l'épée.

Ili, afin que, afin de.

Kabla, avant que, avant de : *kabla kusèma*, avant de parler ; *kabla usème*, avant que tu parles ; *kabla usidye sèma*, avant que tu aies parlé.

Kana ou *kama*, comme, si (dans toutes ses acceptions), que : Prov. *Mtẽnda dyãmbo asiçe, ni kama asiçe tẽnda*, l'ouvrier (litt. le faisant une œuvre) qui n'achève pas, c'est comme s'il n'avait rien fait ; *Nasikia kama huwèzi*, j'apprends que tu es malade.

Lakini, mais, cependant, pourtant ; *illakini*, mais cependant ; *walakini*, et cependant.

Maana, pour la raison ou le motif que, parce que.

Sababu, parce que.

Wa, et.

Wala, ni, et... ne ; *wala... wala*, ni... ni.

2° *Conjonctions swahilies :*

a) **na** « et, aussi »[1] : *Watoto na watu wazima*, les enfants et les grandes personnes ; *Wakadya na wapagazi*, il vint aussi des porteurs.

On a vu (p. 111) que *na* se combine avec le pronom substantif : *Mti huo nao umèvũndjika*, cet arbre-là aussi est cassé ; *Usigõmbane nae*, ne te dispute pas avec lui.

b) **Conjonctions nominales :**

Mpaka, jusqu'à ce que : *Amèpigwa mpaka amèkufa*, il a été battu jusqu'à ce qu'il est mort ; *Kaa hapa mpaka nidye*, demeure ici jusqu'à ce que je vienne.

c) **Conjonctions pronominales :**

Kwani, parce que, pourquoi, car.

-Po, affixé au verbe (V. Conjugaison), quand, lorsque, si (au sens de quand) : *Nitakapo kumwonya, hanisikizi*, quand, lorsque, ou si je veux lui montrer, il ne m'écoute pas.

1. Une seule et même chose avec la préposition *na* avec.

-Vyo, comme, ainsi que : Prov. *Mwana umlèavyo, ndivyo akuavyo,* l'enfant comme tu l'élèves, c'est ainsi qu'il sera en grandissant.

d) Conjonctions verbales :

Kwãmba, ou *kãmba,* ou *ãmba* (moins usité), que, comme ; supposé que, au cas que, si ; attendu que, vu que, puisque (litt. à dire que, supposer que) : *Nimèãndika kwãmba uli mzima,* j'ai écris que tu es bien portant ; *Sidyui kwãmba atakubali,* je ne sais s'il consentira ; *Twaa usukani, kwãmba hadyui kuuçika,* prends le gouvernail, puisqu'il ne sait pas le tenir.

Kwãnza, avant que, avant de (litt. commencer) : *Kwãnza nisidye mwona,* avant que je l'aie ou eusse vu.

Kwẽnda, huẽnda, il peut arriver que (litt. aller que), peut-être bien que, il se peut que, si : *Huẽnda nimèkosa kwako,* il se peut que je t'aie offensé, si je t'ai offensé.

Kuwa, huwa, que (litt. être que) ; il se peut que ; si (au sens de supposé que) : *Wakanèna kuwa mwõngo mimi,* ils dirent que j'étais menteur ; *Huwa hisabu haikutimia,* si le compte n'est pas au complet.

Tãngu, depuis que : *Tãngu umèkudya* ou *ulipokudya,* depuis que tu es venu.

3° Locutions conjonctives :

Tãngu ou *toka... -po,* depuis que ; *nyuma ou baada... -po,* après que ; *mpaka* ou *hatta... -po,* jusqu'à ce que ; *mwiço* ou *hatima... -po,* après que ; *killa... -po,* chaque fois que ; *ndipo... po,* c'est alors que, etc. :

Tãngu ulipo twãmbia, depuis que tu nous as dit.

Hivyo... -vyo, vivyo hivyo... -vyo, vile... -vyo, vile vile... -vyo ; kama vile... -vyo ; kama... -vyo ; sawa... -vyo ; dyinsi... -vyo ; comme, ainsi que ; *kadiri... -vyo,* dans la mesure ou proportion que, selon que ; *vĩngine... -vyo,* autrement que, etc.

Tukaona mãmbo vivyo hivyo ulivyo sèma, nous vîmes les choses comme tu avais dit.

Kama vile... vile vile, ou *vile vile kama... vile vile,* de même que... de même.

Ya kwãmba, ya kuwa, ya kama (inus.), que :

Tumèpata habari ya kuwa mmèfika salama, nous avons reçu la nouvelle que vous êtes arrivés sains et saufs ; *Nasikia ya kwãmba mtu amèkufa,* j'apprends que quelqu'un est mort (s.-ent. *manèno* ou *habari ya kwãmba*).

Kwa adyili, pour le motif ou la raison que ; *kwa dyinsi,* de sorte que, de manière que ; *kwa maana,* pour la raison que, dans le sens que ; *kwa sababu,* parce que.

Kuliko, plus que, que (après un comparatif), litt. là où est.

Idyapo kuwa, dyapo kuwa, dyapo, quand même, quand bien même :

idyapo kuwa ni kwèli, quand même ce serait (litt. c'est) vrai.

Isipo kuwa, si ce n'est que, à moins que : *Siĕndi, isipo kuwa unipe* (ou *ukanipa*) *kitu*, je ne vais pas, à moins que tu ne me donnes quelque chose.

Ingawa, si (litt. s'il était).

Iwapo, si (litt. quand, s'il est) : *Na iwapo wataka amana, la wataka vita, tu tayari*, et si tu veux la paix, non tu veux la guerre, nous sommes prêts.

Remarque. — Après une conjonction, le verbe n'est mis au subjonctif, que lorsqu'il y a possibilité de le tourner par le futur ; on est même libre alors de le rendre par le futur, s'il y a avantage à le faire. Dans les autres cas, le verbe est employé au temps convenable, soit du présent, soit du passé de l'indicatif :

Attends que je vienne, *ningodyèe hatta nidye* ou *nitakudya ;*

Il l'a attendu jusqu'à ce qu'il fût venu, *akamngodyèa hatta amèkudya ;*

Penses-tu qu'il soit à la maison ? *wazani yupo* (ou *kwămba yupo*) *nyumbani ?*

Il fut tellement battu, qu'il en mourût sur place, *akapigwa akapigwa, hatta* (ou *mpaka*) *akafa pale pale.*

Interjections

Outre les interjections essentielles, qui ne remplissent jamais d'autre fonction, il y en a de secondaires, qui ne sont autre chose que des mots d'autres parties du discours employés interjectivement.

1° Interjections essentielles :

'a ! 'a 'a ! non !

Afa ! (ar.) fi ! ouf ! *afalek !* fi ! toi.

Ah ! ah ! ha ! hélas ! Voyez donc ! (surprise, désir, angoisse, mécontentement).

Ala ! ah ! oh ! comment ! voyez donc !

Ati ! dis donc ! dites donc ! ah ! toi ; ah ! vous ; hé ! toi ; hé ! vous. Se place le plus souvent après un mot, *sikiliza ati !* écoute donc ; quelquefois avant, *ati! utakwĕnda ?* dis donc ! iras-tu ?

Ewah ! oui donc ! (ironiquement) ; est-ce ainsi ? ouais !

ee ! ô : *ee bwana !* ô monsieur ! *ee wallah !* abrégé souvent en *ee waah !* litt. oui, par Dieu ! *ewe !* ô toi ! oh toi ! eh toi !

'ĕ ! 'ĕ-ĕ ! non !

Ebu ! laisse donc ! permettez ! *ebu ?* ou *ebo ?* eh ! bien quoi ? eh bien ! eh donc !

Hāā ! oh ! (surprise).

Haya ! (ar.) allons !

Hoho ! oui dà !

Ih ! ah ! oh ! aïe ! (surprise, douleur).

Kumbe ! quoi ! oh ! ah ! comment ! est-ce possible ! *Hatukumngodya ; kumbe ! yuko, amèkudya,* nous ne l'attendions pas ; est-ce possible ! il est là, il est arrivé.

Labeka (ar.) abrégé en *labek ! labe ! abe ! bee !* plaît-il ? s'il vous plaît ? (pour faire répéter) ; à vos ordres ! me voici ?

Laiti ! (ar.) plaise à Dieu que ! *Laiti dawa hii itamponya !* plaise à Dieu ! ce remède le guérira = plaise à Dieu que ce remède le guérisse !

Loo ! oh ! (admiration).

Saa ! donc ! Se place après un mot : *Twẽnde saa !* allons donc !

So ! (t. de portefaix) halte !

2° **Expressions employées interjectivement :**

Adyabu ! (ar.) c'est merveilleux !

Ahsẽnti ! (ar.) merci !

Amina ! (ar.) amen !

Basi ! ou *bas* ! (ar.) assez ! c'est bien ! hé ! bien ; donc ! : *Ndjyoo basi !* viens donc !

c̃èri ! (ar.) bien !

Dye ! (Am. *iye !* G. *aye !*) ah ! vraiment ! comment ! quoi ! tiens ! eh ! oh !

Haraka ! (ar.) en hâte ! vite !

Heria ! (mar.) holà ! (du bateau).

Hima ! vite !

Hodi ! peut-on ? (s.-ent. « entrer »), en cognant à une porte.

Kelele ! ou *makelele !* (quel) tapage ! silence !

Kwèli ! vraiment !

Marahaba ! (ar.) merci !

Mbio ! à la course ! à toutes jambes !

Pole ! doucement ! — *Poleni !* doucement vous !

Simille ou *simillah* (abrév. de l'ar. *b'ism Illahi,* au nom de Dieu) gare-là ! place ! place à : *Simillah gari !* place à la voiture ! – *similleni !* gare à vous ! faites place (à) !

Upesi ! vite. — *Upesini !* vite ô vous !

Vèma ! bien !

Wallahi ! (jurement arabe) par Dieu ! j'en jure par Dieu ! plus le sens d'une imprécation « qu'on me coupe le cou », si la formule est accompagnée du mouvement rapide de la main passée à plat devant la gorge.

Wẽe ! (litt. ô toi !) tiens ! vois-tu ! *akimbia mbio wẽe* ! il part à toutes jambes, vois-tu !

Wole ! (Am. *wole* ou *woe*) abrégé souvent en *ole !* malheur ! *Wole wako !* malheur à toi !

On pourrait allonger beaucoup cette liste d'autres mots facilement compréhensibles, qu'on emploie par manière d'interjection :

Des substantifs : *mama !* ou *mama wangu !* ou *mama we !* ma mère ! *baba !* ou *baba ãngu !* ou *baba we !* mon père ! *mãmbo !* quelle affaire ! est-ce possible !

Des pronoms : *miye !* moi ! *weye !* toi ! *siye !* nous ! *nyiye !* vous !

Des impératifs : *twõnde !* allons ! *starehe !* (ar.) sois à ton aise !

A rapprocher enfin des interjections les invocations pieuses :

In ça Allah ! (ar.) s'il plaît à Dieu !

Al hamdu l'Illahi ! (ar.) gloire à Dieu ! *al hamdu l'Illahi Rabbi al alamina !* gloire à Dieu, Maître de toutes les choses créées.

Mãmbo kwa Mũngu (litt. choses à Dieu), à la volonté de Dieu !

TROISIÈME PARTIE

SYNTAXE

ET

NOTIONS COMPLÉMENTAIRES

SUBSTANTIFS

Noms propres.

1° Dans les actes, les lettres, les présentations officielles, les arabisants font généralement suivre leur nom de *bun* ou *bin* ou *wadi* « fils », *binti* « fille », précédant le nom du père : *Mohammadi bun Abd'Allah,* Mohammed fils d'Abd'Allah; *Bibi Sifa binti Yusuf,* Madame Sifa fille de Joseph.

Au lieu de *bun* ou de *binti* on emploie aussi *wa* « de » en sous-entendant *mwana* « fils, fille » : *Farahani wa Mpira,* Farhani fils de Mpira.

Dans le style épistolaire, on est fier de pouvoir citer plusieurs degrés d'ascendants : *Ali bun Dina bun Dyuma bun Daudi* Ali fils de Dina fils de Dyouma fils de David. En ce cas, le nom de famille est parfois ajouté ; quelquefois aussi celui du lieu d'origine : *Saidi bun Selemani bun Masudi al Nabahani,* Said fils de Salomon fils de Masoudi des Nabahan ; *Ibrahimu bun Omari al Barawii,* Abraham fils d'Omar de Barawa.

En dehors de ces circonstances particulières, les Swahilis ne portent en général qu'un seul nom, sans nom de famille.

Les enfants, jusqu'à la circoncision, n'ont qu'un petit nom ou nom provisoire, *panya* rat, *mzee* vieux, *tça-usiku* de nuit, *Hamisi* Jeudi, etc. Ce n'est qu'à l'époque de la circoncision qu'ils reçoivent un nom propre, arabe *Musa* Moïse, *Baraka* Benoît (le béni), *Alima, Fatima,* ou indigène *Kõmbo* litt. survivant, *Mwenye-Kõndo* litt. batailleur, *Mwana-mvua* litt. fils de la pluie, etc.

Les nomades, porteurs, marins, etc., changent facilement de nom entre deux déplacements, ou encore se donnent un nom d'emprunt dans les pays où ils ne sont pas connus.

Le maître, qui recevait un esclave, lui donnait souvent un nouveau nom de son choix, *Sudi* le noir, *Baruti* la poudre, etc.

2° Le nom propre de l'endroit, quand il est précédé du terme appellatif général, s'emploie mieux sous forme de complément de ce dernier, qu'en fonction de qualificatif par apposition : *mdyi wa Ungudya,* la ville de Zanzibar ; *bara ya Afrika,* le Continent Africain.

On ne se permettra d'user du second procédé que pour les cas où l'usage l'autorise, comme pour quelques noms de fleuves ou de montagnes : *mto Tana* « le fleuve Tana » se dit mieux que *mto wa Tana ;* on dit *mlima wa Põngwe* et *mlima Pongwe* « le mont Pongwé ».

Composés de *mwana* et *mwa.*

Le mot *mwana* « enfant » et son abréviation *mwa* ont servi à former un petit nombre de noms composés, dont le deuxième terme est au génitif de position (V. p. 78). Ces composés ont généralement la valeur de sobriquets ou de noms propres, et n'ont d'emploi qu'au singulier. Ceux qui désignent des êtres animés appartiennent au g. personnel ; ils en imposent l'accord :

Mwa-dyuma, litt. Fille du vendredi, nom donné à une esclave née un vendredi ; à distinguer de *Mwana-dyuma,* nom donné à une fille libre née un vendredi.

Mwa-Kame, Fils de Kamé.

Ceux qui s'appliquent à des êtres inanimés sont comptés dans la 2ᵉ cl. *(mu- mi-)* :

mwana-çãnga, brise légère du nord-ouest ;
mwa-vuli, ombrelle, litt. fils d'ombre ;
mwa-tçaka, litt. fils du feu, épithète du piment.

Il y a une distinction à faire entre les composés précédents, impliquant pour le second terme un rapport d'origine ou de possession, et les composés par simple juxtaposition d'un attribut à l'antécédent *mwana.* Quoique ces derniers appartiennent par leur ensemble au g. personnel, au pluriel chacun des deux noms composants prend l'indice du pluriel qui lui convient : *mwana-mke,* femme, pl. *wâna-ake ; mwana-fundi,* apprenti, élève, pl. *wâna-fundi.*

Diminutifs en *-ana.*

Les diminutifs normaux en *ki-* et ceux plus rares en *u-* ont été vus dans leurs classes respectives. Il reste à signaler un procédé archaïque avec suffixe *-ana* « petit » [1] très pratiqué par plusieurs langues bantoues (zulu, etc.), mais dont il n'y a en swahili que quelques traces :

m-tw-ana, garçon esclave, litt. jeune homme *(m-tu ana) ;*
m-ngw-ana homme ou femme libre, litt. petit dieu *(m-ngu-ana).*

1. Adjectif qui a laissé en swahili le mot *mw-ana* « enfant, fils, fille », et les expressions avec réduplicatif *anana : upèpo mw-anana* vent doux, *madyi m-anana* eau calme (des bas-fonds).

Pluriel avec réduplication.

Quelques substantifs ont un pluriel réduplicatif, formé par la répétition après la forme normale du pluriel de tout ou partie du radical, ou même du mot entier y compris le préfixe du pluriel : *taka-taka* ou *taka-ta* ordures, *ma-doa-doa* taches du pelage, mouchetures, *ma-nyunyu-nyunyu* quelques gouttes de pluies, petite ondée, *ma-ko-koto* cailloux, *vi-dyiti-dyiti* déchets de bois, *mîba-mîba* rien que des épines, etc.

Vocatif.

Il y a trois manières d'employer un mot au vocatif.

1° La plus simple consiste dans l'énonciation du nom ou du pronom, prononcé avec une intonation renforcée : *Baba !* Père !

2° La plus expressive fait précéder le nom ou le pronom de l'interjection *ee* ou *e* ô : *ee baba !* ô père ! *e we !* ô toi ! *e we, bwana, utakudya lini?* ô toi, maître, tu viendras quand?

3° Une façon plus familière d'interpeller quelqu'un, surtout quand on l'appelle de loin, fait suivre le nom de la forme abrégée du pronom personnel : *baba we !* père toi !

Observations sur quelques classes.

Cl. II. — Le nom du fruit s'obtient généralement par retranchement du préf. sing. *mu-* du nom de la plante. Ainsi réduit au radical dans sa forme du singulier, le nom du fruit passe le plus souvent dans le g. noble avec pluriel *ma- : m-pera* goyavier, *pera* goyave, pl. *ma-pera*.

Cependant, plusieurs noms de fruits obtenus par retranchement du préf. *mu-*, sont invariables, attribués de fait au g. commun : *m-tẽnde* dattier, *tẽnde* datte, dattes.

D'autres sont attribués indifféremment à l'une ou à l'autre classe : *mw-ẽmbe* manguier, *ẽmbe* (g. n. ou c.) mangue, pl. *ma-embe* (g. n.) ou *ẽmbe* (g. c.).

Les noms de fruits en *ki-* ou en *u-* sont l'exception : *ki-daka* coco noué ; *u-kwadyu* tamarin, de *m-kwadyu* tamarinier.

Cl. V. — La plupart des adverbes pris substantivement, ou employés en locution prépositive avec *-a*, sont attribués au genre c. : *mbele ya...* devant ; *nyuma yako* derrière toi ; *dyuu ya mkono i-mèvimba* le dessus de la main est enflé.

Il n'y a d'exception que pour quelques adverbes en *pa-, ku-, ki-*, etc., qu'un préfixe spécial oblige de rapporter à une autre classe : *kimya* silencieusement ; *kimya tçake* son silence.

Cl. VIII. — Les locutions adverbiales ou prépositives du genre loc., imposent l'accord du locatif, lorsqu'elles deviennent sujet ou complément d'une proposition :

Ndani ya kisima mu-na madyi kidogo, dans le puits il y a (litt. c'est avec) un peu d'eau ;
Kwa tçini uliko-ãngalia, par en bas où (litt. que) tu as regardé.

Accords, règles particulières.

1° Les noms d'êtres animés, quand ils n'appartiennent pas par leur préfixe au genre personnel, n'imposent l'accord de leur propre classe à tous les adjectifs et pronoms placés sous leur dépendance, qu'autant qu'on tient soit à appuyer sur la qualité indiquée par leur préfixe spécial, soit à affirmer leur peu d'importance, soit même à affecter le mépris à leur égard :

Kitoto kizuri hitço, ce joli petit enfant ;
Mnyamaze kidyana hitço kivivu, fais taire ce jeune homme paresseux.

Au contraire, si on fait attention à leur caractère d'êtres animés, on les traite comme s'ils appartenaient au g. personnel, en leur en attribuant l'accord, soit totalement, soit en partie. Avec les noms du g. commun, l'accord partie du g. c., partie du g. pers., est très employé au pluriel : les adjectifs et pronoms qui suivent immédiatement le substantif sont mis à l'accord du genre c., pendant que les mots plus éloignés, le verbe surtout, sont à l'accord du genre pers. Par ce moyen on distingue nettement le singulier et le pluriel de substantifs qui n'ont aucun préfixe :

Ndugu zãngu wawili wamèkudya, mes deux frères sont venus ;
Punda hizo zote wafanya ukaidi, tous ces ânes sont entêtés ; ou avec une nuance d'ironie, *zafanya ukaidi*.

On dira *ndugu za Musa* les frères de Moïse, et *mbuzi zake* ses chèvres, de préférence à *ndugu wa Musa, mbuzi wake*, qui indiquent aussi bien le singulier que le pluriel ; mais le verbe pourra reprendre l'accord du g. personnel, *ndugu za Musa wapo hapa*, les frères de Moïse sont ici.

L'accord du g. personnel une fois commencé doit être maintenu pour les mots variables qui suivent sous la dépendance du même substantif : *punda hawa nyĩngi* est fautif, il faut *punda hawa wẽngi*, ces ânes (sont) nombreux.

2° Quand un nom a deux pluriels, comme *mi-oyo* et *ny-oyo* de *m-oyo* « cœur », *ny-akati* et *m-akati* de *w-akati* « temps », *kõmbe* et *ma-kõmbe* de *kõmbe* « plat », etc., l'accord du pluriel suit la forme employée : *mioyo yètu* et *nyoyo zètu* nos cœurs.

3° Quand l'accord de l'adjectif qualificatif dépend de deux ou plusieurs

noms d'êtres animés, il est plus élégant de les synthétiser en un seul mot, *watu* « personnes », *wote* « tous », etc., auquel se rapporte immédiatement l'adjectif : *sultani na waziri wake watu wêma*, le sultan et son ministre (sont) des personnes aimables, plutôt que *sultani na waziri wake wêma*.

Au lieu de cela, on peut aussi répéter l'adjectif après chaque substantif : *sultani mwèma, na waziri wake mwèma* ; ou *sultani mtu mwèma, na waziri wake mtu mwèma*.

4° On doit éviter de grouper des noms de genres différents, surtout des noms d'êtres animés et inanimés. Lorsque ces noms se présentent dans la phrase, on fait en sorte de les disjoindre. Pour cela on a trois moyens :

a) Rattacher le mot variable (verbe, adjectif,) au premier sujet, et séparer les autres par une locution conjonctive, *pamodya na* « ensemble avec », *sawa na* « semblablement à », *kama* « comme », etc. : Gens et biens furent consumés, *watu wakateketèa pamodya na mali zao*, litt. les gens furent consumés avec leurs biens.

b) Synthétiser les sujets par l'introduction à leur suite d'un collectif comme *vitu vyote* « toutes choses », *yote* « tout » indéterminé : *mkuki wãngu, na upinde wãngu, na bunduki yãngu silaha zãngu zote zimèpotèa*, ma lance, et mon arc, et mon fusil, toutes mes armes sont perdues.

c) Couper la phrase, de manière à faire subir un traitement séparé à chacun des antécédents : *mkuki wãngu umèpotèa, na upinde umèpotèa, na bunduki pia imèpotèa*, ma lance est perdue, et mon arc est perdu, et le fusil aussi est perdu ; ou encore *mkuki wãngu umèpotèa, na upinde, na bunduki pia*.

A défaut de l'un des procédés précédents, si tous les noms désignent des êtres inanimés, le dernier étant au pluriel, on peut à la rigueur faire dépendre l'accord de celui-ci : *miimo na viz̃ingiti vya mlãngo vimèkwiça*, les montants et les traverses (de l'encadrement) de porte sont achevés ; ou si le dernier nom est au singulier, mettre les mots variables à l'accord singulier de celui-ci, moins le verbe qui prend le pluriel soit du même genre, soit du g. commun (*zi-*) : *dyẽmbe na mkuki wa fulani imvèvũndjika* ou *zimèvũndjika*, la pioche et la lance d'un tel sont brisées.

Pas d'article. Procédés de détermination.

1° Devant un radical monosyllabique, il y a quelque tendance à prononcer *um-* (*um-tu, um-ti* au lieu de *m-tu, m-ti*) le préfixe singulier *m-* des deux premières classes, particularité qui fait penser au pseudo-article *u* que le *Zulu* et plusieurs autres langues préposent au même préfixe. Mais il faut reconnaître que cette prononciation, d'ailleurs peu sentie en swahili, n'ajoute rien au sens du substantif. Rien, par conséquent, n'autorise à accorder à l'*u* initial de *um-tu, um-ti* la valeur d'un article déterminatif.

2° Strictement, un substantif déterminé ne diffère donc pas dans la traduction d'un substantif indéterminé. Il en va ainsi tant que le substantif est isolé; « l'enfant » se traduit comme « un enfant ». Mais dès que le substantif est introduit dans la phrase, il est des cas où il est nécessairement déterminé, cas qu'il faut connaître pour savoir en user au besoin.

a) Les principaux moyens de détermination sont le démonstratif, le possessif, la particule génitive *-a* « de », la copule impersonnelle *ndi-* « c'est » suffixée du pron. subst. : *mtoto huyo atçèza*, cet enfant joue ; *mtoto wako atçèza*, ton enfant joue ; *mtoto wa fulani atçèza*, l'enfant d'un tel joue ; *ndiye mtoto atçèzaye*, c'est l'enfant qui joue.

La détermination dans « l'enfant joue » pourra, au besoin, être rendue par l'un ou l'autre de ces moyens. — D'autre part, l'indétermination du substantif, dans « un enfant joue » et dans n'importe quel cas, sera mieux affirmée par l'adjonction au substantif de l'adjectif indéfini *-modya* « un », *mtoto mmodya atçèza*.

b) Un autre procédé, qui ne peut servir qu'à déterminer le complément d'un verbe, consiste à infixer au v. le pronom objectif, sans préjudice du nom de l'objet qu'on fait suivre : Je vois la pierre qui tombe, *na-li-ona dyiwe laãnguka*, litt. je la vois (la) pierre elle tombe ; *naona dyiwe laãnguka* signifierait « je vois (une) pierre ou (la) pierre elle tombe », et *naona dyiwe modya laãnguka*, je vois une pierre elle tombe.

Dans le cas d'un pronom relatif complément représentant un être animé, le pronom objectif étant déjà infixé au verbe comme élément constituant du relatif (p. 123, II), à moins d'employer le démonstratif ou le possessif, on n'a d'autre manière de marquer le contraste entre le déterminé et l'indéterminé que d'indiquer ce dernier par le moyen de *-modya : mtoto niliye mkuta*, (l') enfant ou (un) enfant que j'ai rencontré, et *mtoto mmodya niliye mkuta*, un enfant que j'aî rencontré.

-A « de ».

1° Il y a un emploi de *-a* avec la valeur pronominale de « celui de, celle de » :

Safari ya dyana mbaya, ya lèo ngèma, le voyage de hier (a été) mauvais, celui d'aujourd'hui (est) bon.

2° Quand on veut insister sur la possession, la paternité, l'origine, on peut faire suivre la préposition de la forme suffixée du pronom substantif, en d'autres termes on substitue le possessif à la simple préposition *-a :*

Tçumba hiki tça nani ? — tçumba tçake bwana, à qui (est) cette chambre ? — (c'est la) chambre à lui (le) maître, = sa chambre le maître, pour « la chambre du maître » ;

Watu wake mdyi huu wazuri, ses gens ce village (sont) aimables, = les gens de lui ce village, pour « les gens de ce village » ;

Babae mtoto, son père (l') enfant, = le père de lui l'enfant, pour « le père de l'enfant » ;

Mamae mgõndjwa, sa mère (le) malade, = la mère de lui le malade, pour « la mère du malade ».

Ce procédé est très employé pour mieux affirmer le rôle d'un infinitif pris substantivement : *kufa kwake Musa,* la mort à lui Moïse, pour « la mort de Moïse, »

3° Il n'est pas indispensable de répéter la préposition *-a* devant chacun des substantifs consécutifs, placés sous la dépendance d'un même antécédent : *matunda ya miẽmbe na mipera,* les fruits des manguiers et des goyaviers. Il convient de le faire, quand il y a lieu de marquer un contraste : *miti ya pwani na ya mwituni,* les arbres du rivage et ceux de la forêt. Il en est de même, quand on veut distinguer la part qui revient à deux ou plusieurs possesseurs : *mbuzi za dyumbe na za watu wake,* les chèvres du chef et celles de ses gens.

Quand l'objet possédé est commun à plusieurs possesseurs, on l'indique mieux que par la simple préposition *-a*, en recourant, comme ci-dessus, à la combinaison du pron. subst. avec la préposition, ce qui, pour ce cas particulier, revient à substituer le possessif commun à la simple préposition : *mbuzi zao dyumbe na watu wake,* litt. leurs chèvres le chef et ses gens, = les chèvres du chef et de ses gens.

4° Quand le nom qui suit *-a* indique l'endroit d'où le premier tire son origine, d'où il provient, où il se trouve habituellement, on le suffixe parfois, mais pas toujours nécessairement, de la postposition *-ni :*

Watu wa mdyini, les gens de la ville, litt. de dedans la ville ;

Miti ya mtoni, les arbres de la rivière ;

Ndege a ziwani, un oiseau de marais.

5° Il y a tendance à employer *a* sans accord, au lieu et place des formes *ya* et *wa,* plus rarement pour *la,* entre deux substantifs consécutifs formant locution, quand celle-ci désigne l'unité d'un genre, surtout si l'objet est indéterminé :

Nyumba a mawe, une maison en pierres ;

Mto a madyi, une rivière d'eau (courante) ;

Ziwa a madyi, un étang (plein) d'eau.

Il en est encore souvent ainsi dans certaines expressions d'un usage courant, quand le deuxième substantif indique l'origine, la nature, le caractère, ou la qualité du premier ; de même devant un nom de nombre dans les indications de quantième :

Mtoto a watu, un enfant de famille, litt. de gens ;
Mtoto a nani ? (c'est) l'enfant de qui ?
Siku a mwaka, le jour de l'an.
Saa a sita, dyuma a tatu, mfunguo a pili, mwaka a saba, (à) six heures, lundi (jour troisième), le deuxième mois, la septième année.

De plus, on abrège facilement en *a, wa* après un mot terminé en *wa, ya,* après la finale *yi,* moins bien après un *i* :

Mtumwa a bwana, l'esclave du maître ;
Madyi a moto, eau chaude.

6° Au lieu de relier par la préposition *-a* deux substantifs compléments d'un verbe, il est parfois plus élégant, quand le second est l'objet véritable de l'action du verbe, de le prendre comme premier complément direct, en le faisant suivre en apposition de l'autre substantif au titre de complément secondaire : *kagugumia madyi tçupa nzima,* il ingurgita de l'eau une bouteille entière, pour il ingurgita une pleine bouteille d'eau.

ADJECTIFS

Adjectifs pris substantivement.

Il y a certains adjectifs que l'usage permet d'employer substantivement, en sous-entendant le nom antécédent :

mdogo wênu, votre petit, c'-à-d votre cadet (s.-ent. *ndugu*) ;
kutenda mèma, faire le bien (s.-ent. *mãmbo*).

En dehors des cas établis par l'usage, on n'est pas autorisé à omettre l'antécédent en swahili, toutes les fois qu'il l'est en français : On dira donc *mtu mwèma amlça Mũngu,* le bon (litt. l'homme bon) craint Dieu.

Place de l'adjectif.

Normalement l'adjectif, en tant que tel, précède le substantif.

Le seul cas où il soit permis, mais non obligatoire, de placer l'adjectif avant son antécédent, c'est celui où il peut paraître en cette place dans son rôle d'adjectif pris substantivement : *mzee Selemani,* le vieux Seliman ; *mkubwa wètu Kĩngo,* notre chef Kingo, litt. notre grand Kingo ; *marehemu fulani,* feu un tel (litt. le défunt un tel).

Locutions adjectives.

1° Pour quelques substantifs aptes à servir de qualificatifs, on a souvent le choix de les placer en apposition après le substantif, ou de les employer en

locution adjective avec *-a* ou *-enye* : *ndudu tçani kiwiti*, ou *ndudu ya tçani kiwiti*, un insecte vert (litt. feuille fraîche). Le premier procédé est le plus élégant.

2° L'adjectif qualificatif existant par ailleurs, on préfère parfois, dans le but de renchérir sur la qualité indiquée, employer à la place de l'adjectif lui-même la locution adjective composée du substantif dérivé de ce même adjectif. On dira par exemple, *mavao mazuri* de beaux vêtements, et *mavao ya uzuri* des vêtements de beauté, c-à-d d'une beauté remarquable.

3° Pour suppléer aux adjectifs, outre les locutions avec *-a* ou *-enye*, le swahili introduit encore très souvent un substantif, dont il fait le complément soit des prépositions *na* « avec » ou *bila* « sans », soit du verbe *kuwa na* « avoir » ou *kutokuwa na* « n'avoir pas », soit d'un adjectif *-kosefu -a* « manquant de », *-pũngufu -a* « diminué de », etc. :

Kitawi na maua, rameau fleuri (litt. avec fleurs) ;

Kahawa bila sukari, du café non sucré (litt. sans sucre) ;

Mtu mkosèfu wa haya, personne éhontée (litt. manquant de honte) ; *mpũngufu wa akili*, faible d'esprit ; *aliye na heçima*, honorable (qui a de l'honneur) ; *asiye na heçima*, vile (qui n'a pas d'honneur) ;

Kigèugèu nditço kinyama kinatço gèuka-gèuka, le caméléon c'est une petite bête changeante (qui change change) ;

Nyumba iliyo bomoka, une maison écroulée (qui s'est écroulée).

Complément de l'adjectif.

Le swahili donne moins facilement que le français un complément à l'adjectif ; il l'évite souvent par quelque détour, comme la substitution du verbe à l'adjectif : il est avide de richesses, *ataka mno mali*, litt. il désire trop (les) richesses.

Néanmoins, les prépositions *kwa* et *na* sont encore assez usitées pour marquer le complément d'un adjectif : *mtu mwèma kwa* ou *na watu*, personne bonne pour ou avec les gens ; *razi na kitu kidogo*, contente de peu (litt. avec chose peu) ; *mzigo mzito mno kwa mtoto*, charge trop lourde pour un enfant.

L'emploi de la préposition *-a*, quoique limité à quelques cas admis par l'usage, n'est pas sans élégance quelquefois : *mtu mkavu wa matço*, personne audacieuse (litt. sèche des yeux, qui ne pleure pas) ; *Mbolèo mtçadyi wa kutça*, Mbolèo (est un) peureux à avoir peur ; *mwèza wa kutẽnda*, puissant à agir, capable d'agir ; *hodari wa kazi*, habile au travail ; *mgondywa wa matço*, malade des yeux ; *mwĩngi wa mali*, abondant en richesses, riche ; *manukato mazuri ya kunusa*, parfum bon à sentir.

Devant un infinitif on emploie mieux sans préposition certains adjectifs arabes comme *razi* content, *tayari* prêt, etc. : *watu tayari kwẽnda*, des hommes prêts (à) partir.

COMPARATIF ET SUPERLATIF

Le swahili est ici analytique, obligé d'exprimer par des mots séparés, ce que le grec et le latin rendent par des suffixes.

Comparatif de supériorité.

Kuliko, plus que (litt. là où est) ;

zaidi, plus ; *zaidi kuliko*, plus que (plus là où est) ; *zaidi ya*, plus que (litt. plus de) ;

kupita, dépasser, surpasser ;

kuçinda, surpasser, l'emporter sur ;

kuzidi, être plus (que) :

Le miel est plus doux que l'orange, *aṣali tamu kuliko tçũngwa*, ou *tamu zaidi kuliko tçũngwa*, ou *tamu zaidi ya tçũngwa ;*

Le manguier est plus grand que le goyavier, *mwẽmbe hupita mpera* (dépasse le g.), *urefu wa mwẽmbe hupita urefu wa mpera* la hauteur du manguier dépasse la hauteur du goyavier ;

Tu connais le swahili mieux que nous, *wadyua kiswahili kuçinda sisi* (l'emporter sur nous).

On se contente parfois de citer d'abord ensemble les deux termes de la comparaison, pour nommer ensuite avec l'adjectif celui des deux qui excelle :

Ce chemin est plus court que celui-là, *ndjia hii na ile, hii fupi*, ce chemin-ci et celui-là, celui-ci (est) court ;

Kilwa est plus proche que Madagascar, *Kilwa na Bukini, Kilwa karibu.*

Souvent encore on fait très bien ressortir la comparaison en donnant à chacun des termes un adjectif en sens contraire :

Ndjia hii fupi, ndjia ile ndefu, ce chemin-ci (est) court, ce chemin-là (est) long ;

Kilwa karibu, Bukini mbali, Kilwa (est) proche, Madagascar (est) loin.

La préposition *-a* entre l'adjectif et le substantif terme de la comparaison suffit en certains cas, quand on sous-entend *kuliko* ou *zaidi* devant *-a : hayo ni madogo, nawèza makubwa ya hayo*, ces (choses) sont peu, je puis faire de (plus) grandes choses que cela *(ya hayo* pour *zaidi ya hayo).*

Comparatif d'infériorité.

punde, moins ; *punde ya*, moins que (litt. de) ; *punde kuliko*, moins que (là où est) ;

kupungua, être moins, être amoindri, avoir moins de :

Une planche moins longue que l'autre, *ubao mrefu punde kuliko mwẽnziwe* ou *mrefu punde ya mwẽnziwe ;*

Un arbre moins gros, *mti mnene punde ;* ou *mti ulio pũngua unene,* qui a moins de grosseur.

On préfère parfois tourner par une phrase négative, afin de pouvoir employer le procédé du comparatif de supériorité : *mti usio mnene kama mwẽnziwe,* un arbre qui n'est pas gros comme son voisin.

Comparatif d'égalité.

sawa, ou *sawa sawa,* égal ; *sawa na,* égal à (avec) ; *sawa kana* ou *kama,* égal à (comme) ;

vile, ou *vile vile,* la même chose ; *vile na,* la même ch. que (litt. avec) ; *vile kana* ou *kama,* la même ch. que (litt. comme) ;

kulĩngana, être égal ; *kulĩngana na,* être égal à (avec) ;

kufanana, se ressembler ; *kufanana na,* ressembler à (avec) :

Le sel n'est pas aussi amer que l'aloës, *tçumvi si tçũngu kama çubiri,* ou *si tçũngu sawa kama çuribi,* ou *si tçũngu sawa na çubiri.*

Ces deux chemins sont également longs, *ndjia hizi mbili ndefu sawa sawa,* ou *ndefu vile vile,* ou *huwa na urefu sawa.*

Comparatif de suffisance.

basi, assez ;

kutoça, suffire, être assez :

Cette planche est assez large, *ubao huu watoça urefu,* ou *una upana wa kutoça,* ou *ni mpana basi,* ou *una upana basi.*

Superlatif absolu.

sana, très ;

kabisa, tout à fait, très ;

mno, trop :

Le vinaigre est très aigre, *siki kali kabisa* ou *sana ;*

L'arbre est très haut, *mti mrefu sana* ou *mno.*

Dans la conversation, on exprime parfois le superlatif par une prolongation affectée de la voix sur la syllabe accentuée : Une personne très méchante, *mtu mkāli* ; là-bas très loin, *kulē.*

Il est rare qu'on ait recours à la répétition de l'adjectif ou de son radical : Un personne très corpulente, *mtu mnēne mnēne ;* une très belle chose, *kitu kizuri-zuri ;* de l'eau très chaude, *madyi moto moto.*

Superlatif relatif.

Le superlatif relatif se rend :

1° Par l'adjectif seul, pris dans un sens absolu : C'est le meilleur des hommes, *ni mtu mwèma ;*

2° Par le superlatif absolu exprimé par *sana* ou *kabisa :* C'est mon meilleur ami, *ni rafiki yãngu mwèma sana* ou *kabisa* ;

3° Par le comparatif de supériorité : C'est l'animal le plus féroce, *ni nyama mkali zaidi ;* cette bouteille est la plus petite des deux, *tçupa hii ndogo kuliko mwẽnziwe;* cette lance est la plus longue de toutes, *mkuki huu wapita mikuki yote urefu.*

4° Par *niliye* moi qui suis, *uliye* toi qui es, etc., suivi de l'adjectif seul ou accompagné de l'un des adverbes *zaidi, sana, kabisa :* C'est le plus grand navire, *ndiyo markebu iliyo mkubwa.*

bora, hèri, ĉiari, afazali.

Il s'est introduit de l'arabe en swahili des adjectifs à sens majoratif, comme *hèri* « excellent, meilleur, bien », *bora,* « excellent, meilleur », et plusieurs autres à la forme comparative, comme *aĉiari* « meilleur », *afazali* « (c'est) mieux ». Ces sortes de mots sont très employés avec le verbe être sous-entendu, ce qui leur donne un faux air de verbes impersonnels au sens de « il est mieux, il vaut mieux, il est excellent » :

Prov. *hèri twaa, kama inç' Allah utapata,* il vaut mieux (un) tien, que s'il plaît à Dieu tu auras ;

Bora kwẽnda sasa hivi, afazali nikae huko, il vaut mieux aller de suite, il est mieux que je demeure là.

NUMÉRAUX

Trois pour cent.

Les expressions « trois pour cent, cinq pour cent », etc., sont renversées en swahili, où l'on dit : *mia kwa tatu, mia kwa tanu.*

Un à un.

Les numéraux distributifs « un à un, deux à deux » etc., sont rendus par *-modya -modya, -wili -wili,* avec l'accord convenable, ou plus simplement par les nombres abstraits *modya modya, mbili mbili,* dont on ne peut cependant se servir que par licence et pour les seuls noms d'êtres inanimés :

Les boutres sont partis deux à deux, *vyõmbo vimèsafiri kimodya kimodya.*

Tous deux.

Les expressions « tous deux, tous les deux, tous trois, etc. » se rendent par *-ote -wili, -ote -tatu,* avec l'accord convenable :

Ils sont venus tous les trois, tous les six, *wamèkudya wote watatu, wote sita.*

Nous deux.

« Nous deux, nous trois, etc. » se traduisent tels quels, avec l'accord pour les nombres variables :

Nous deux, eux sept, *sisi wawili, wao saba ;* ou mieux encore, *sisi watu wawili, wao watu saba.*

Une fois.

On traduit littéralement « une fois », *marra modya* ; deux fois, *marra tatu,* etc.

Toutes les heures, d'heure en heure.

« Toutes les heures » se rend par *killa saa* litt. chaque heure ; toutes les deux heures, *killa saa mbili* litt. chaque deux heures.

Tous les trois jours, *killa siku ya tatu* litt. chaque troisième jour.

D'heure en heure, *saa hatta saa* litt. (une) heure jusqu'à (une) heure ;

De deux en deux heures, *saa mbili hatta saa mbili* litt. deux heures jusqu'à deux heures.

De trois en trois jours, *siku tatu hatta siku tatu* litt. trois jours jusqu'à trois jours.

Heures, jours, semaine, mois, année. La journée.

Les swahilis suivent les arabes pour la division de la journée, qui est partagée en 12 heures de nuit à commencer à 6 heures (heure européenne) du soir, et 12 heures de jour à commencer à 6 heures du matin. Cette journée, en tant qu'unité de période hebdomadaire ou mensuelle, commence au coucher du soleil : c'est de la sorte que le ramazan finit le soir, où apparaît le premier croissant de la lune annonçant le début du mois *mfũnguo mosi (= çawal* des arabes).

Les heures du cadran indigène *(saa ya kiarabu),* soit du jour, soit de la nuit, se comptent comme il suit :

saa kwãnza, une heure (7 h. du cadran européen, *saa ya kizungu*).
saa mbili, deux heures (8 h.).
saa tatu, trois heures (9 h.).

saa nne, quatre heures (10 h.).
saa tanu, cinq heures (11 h.).
saa sita, six heures (12 h.).
saa saba, sept heures (1 h.).
saa nane, huit heures (2 h.).
saa kĕnda, ou *saa tisa,* neuf heures (3 h.).
saa kumi, dix heures (4 h.).
saa kumi na modya, ou *saa hidaçara,* onze heures (5 h.).
saa kumi na mbili, ou *saa senaçara,* douze heures (6 h.).
Quelle heure est-il ? — il est deux heures, *saa ngapi ? — saa mbili.*

Pour les subdivisions par quart et demie, on dit pour la première heure sans en nommer le chiffre :

saa kaṣ' robo, une h. moins 1/4 (7 h. moins 1/4 ou 6 h. 3/4).
saa u robo, une h. et 1/4 (7 h. et 1/4).
saa u nuṣu, une h. et 1/2 (7 h. et 1/2).
A partir de là, on indique le chiffre de l'heure :
saa mbili kaṣ' robo, deux h. moins 1/4 (8 h. moins 1/4 ou 7 3/4).
saa mbili u robo, deux h. et 1/4 (8 h. 1/4).
saa mbili u nuṣu, deux h. et 1/2 (8 h. 1/2).
saa tatu kaṣ' robo, trois h. moins 1/4 (9 h. moins 1/4 ou 8 h. 3/4), et ainsi de suite.

On connaît encore *dakika* (inv.) minute, et *sogoni* (inv.) seconde : *saa nane na dakika kumi,* huit heures 10′ (2 h. 10′) ; *na sogoni tanu,* et cinq secondes.

Ont été empruntées à l'arabe cinq autres divisions, qui sont les heures de la prière musulmane :

Alfadyiri, l'aurore (après 4 heures du matin).
aẓuhuri, midi.
alaṣiri, vers 3 h. de l'après-midi.
mãngaribi ou *mar̂aribi,* le coucher du soleil.
eça, à la tombée de la nuit, de 7 à 8 h.

La semaine.

dyuma a mosi [1], samedi (Ar. *as sabat,* ou *yom es sabat).*
dyuma a pili, dimanche (Ar. *al ahad,* ou *yom el had).*
dyuma a tatu, lundi (Ar. *as senin*, ou *yom es senin).*
dyuma a nne, mardi (Ar. *as sulus*, ou *yom es selas).*
dyuma a tanu, mercredi (Ar. *ar rba,* ou *yom el arba).*

1. En *Kiamu mfumo a dyuma* « sortie du vendredi » = en *Kigunya fumo a dyuma.*

alhamisi, jeudi (Ar. *al ĉamis*).

idyumaa ou *dyumā*, vendredi (Ar. *id dyumā*, ou *yom ed dyumā* jour de l'assemblée).

Avant Mahomet, les arabes avaient la semaine des juifs avec le sabat (repos) pour 7e jour. Lorsqu'ils changèrent cet ordre pour faire du vendredi le jour du repos, ils se contentèrent de donner un nom spécial au vendredi, et conservèrent aux autres jours les anciennes dénominations.

Les swahilis, dont la semaine date de leur entrée dans l'islamisme, prirent de la semaine arabe les termes simples *idyumā* et *alhamisi*, et laissèrent de côté les expressions complexes ; puis confondant *yom* avec *dyumā*, ils comptèrent instinctivement les jours à partir du vendredi, sans remarquer l'inconséquence qu'ils avaient introduite avec *alhamisi* « le 5e », auquel ils auraient dû substituer *dyuma a sita*.

Les mois.

Mfũnguo litt. « rupture » du jeûne, suivi d'un nombre ordinal, sert à désigner, au calendrier musulman, chacun des dix mois qui suivent le ramazan. Comme le ramazan ne termine pas l'année, attendu qu'il y a encore après lui trois autres mois, le nombre qui accompagne *mfũnguo* n'indique par conséquent pas la place qu'occupe le mois dans l'année.

mfũnguo nne ou *wa nne* (= ar. *moharrem* ou *muharamu*)	30 j.
mfũnguo tanu ou *wa tanu* (*safar*, ou *safari*)	29
mfũnguo sita ou *wa sita* (*rabi awal*, ou *rabi awali*)	30
mfũnguo saba ou *wa saba* (*rabi aĉèr*, ou *rabi aĉèri*)	29
mfũnguo nane ou *wa nane* (*dyamad il awal*, ou *dyamad il awali*)	30
mfũnguo kẽnda ou *wa kẽnda* (*dyamad il aĉèr*, ou *dyamad il aĉèri*)	29
radyabu (*radyab*)	30
mliço (*çàban* ou *çàbani*)	29
ramazani (*ramazan*).	30
mfũnguo mosi[1] (*çawal* ou *çawali*)	29
mfũnguo pili ou *mbili* ou *wa pili* (*al kadi*, ou *zul kadi*)	30
mfũnguo tatu ou *wa tatu* (*al hadji*)	29 ou 30

Mwèzi « lune, mois » est exclusivement employé, tant pour l'évaluation du nombre de mois, que pour l'indication du quantième de chacun. Il est suivi du nombre abstrait dans le second cas, du nombre en fonction d'adjectif dans le premier cas :

mwèzi kwãnza, pili, tatu, nne, tanu, sita, etc., le 1er, le 2, le 3, le 4, le 5, le 6 du mois ;

mwèzi modya, mièzi miwili, mitatu, minne, mitanu, sita, etc., un mois, deux, trois, quatre, cinq, six mois.

1. G. *mfũnguo mwãnda*.

Il y a deux manières de compter les jours de la lune, à la suite de 1 à 29 ou 30, ou de dix en dix en la partageant en trois décades *mi-õngo*, dont la dernière est nécessairement incomplète dans les mois de 29 jours.

Dans cette deuxième manière de compter, on dit *kumi la kwãnza*, ou *mwõngo wa kwãnza* ou *mwõngo kwãnza* pour la première décade, *kumi la kati* ou *mwõngo wa kati* pour la seconde, *kumi la mwiço* ou *mwõngo wa mwiço* pour la troisième. Le 14e jour de la lune se dira selon l'une ou l'autre méthode, *mwèzi arbat'açara*, *mwèzi kumi na nne*, ou *mwèzi nne wa kumi la pili*.

Mwèzi sert encore à désigner chacun des mois du calendrier européen, et le quantième de ces mêmes mois : *lèo mwèzi tisat'açara wa mwèzi wa pili wa kizũngu*, c'est aujourd'hui le 14 du 2e mois européen (février).

Année lunaire.

Comme l'année lunaire vraie ne compte pas un nombre de jours pleins (354 j., 8 h., 48′, 33″, 36‴), on est convenu de donner 354 jours aux années ordinaires, et 355 aux années dites *abondantes*. Celles-ci reviennent tous les deux ou trois ans pendant un cycle de 30 ans, soit les années 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 et 29.

L'ère musulmane *hedyiri* a commencé le vendredi 16 juillet 622 ap. J.-C., jour qui a été le 1er de *moharrem*. Depuis lors, à cause du déficit de 10 ou 11 jours de l'année lunaire sur notre année solaire, le 1er de *moharrem* recule annuellement de 10 ou 11 jours. Il faut 33 ans pour que l'année lunaire revienne au même point.

Pour trouver le rapport d'une année musulmane à une année chrétienne au 1er janvier, on retranche 1/33 du chiffre de l'année musulmane, sans tenir compte de la fraction, et on ajoute au reste le nombre 622 : soit l'an 1317 de l'hégire, 1317 : 33 = 39,9 ; 1317 — 39 = 1278 + 622 = 1900 de J.-C.

On trouve le rapport d'une année chrétienne à une année musulmane au 1er janvier, en retranchant du chiffre de l'année chrétienne le nombre 622, et ajoutant au reste 1/33 de sa quotité augmenté de 1 unité s'il y a une fraction : soit l'an de J.-C. 1907 — 622 = 1285 : 33 = 38,93, 1285 + 39 = 1324.

Le chiffre de l'année, soit musulmane, soit européenne, se dit avec le nombre ordinal jusqu'à cent, *mwaka wa kwãnza* ou *mwaka kwãnza* l'an un, *mwaka wa pili* l'an deux, *mwaka wa saba* l'an sept ; à partir de mille on n'emploie plus que le nombre cardinal abstrait, *miaka* ou *mwaka alfu wa semania mia wa sita u semanini*, l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

Année solaire swahilie.

Les swahilis ont une année solaire de 365 jours. Mais comme ils ne connaissent pas l'usage de l'année bissextile, leur année retarde sur la nôtre de près de 1/4 de jour par an, soit près d'un jour entier tous les quatre ans. N'ayant

d'autre moyen de détermination que leur année lunaire, ils font retarder chaque année le *siku a mwaka* « jour de l'an » de 10 jours sur la date, qu'il occupait l'année précédente. De cette façon, le *siku a mwaka*, qui tombait le 29 août en 1843, est arrivé le 15 août en 1895, le 14 août en 1908[1].

L'année porte le nom du jour de la semaine avec laquelle elle commence : de là *mwaka wa dyuma* est l'année dont le premier jour a été un vendredi.

Les 365 jours sont partagés en centaines (*mia ya kwanza, mia ya pili*, etc.), et chacune de celles-ci en dizaines *mwõngo* (pl. *miõngo*) *: lèo mwõngo gani*[2] ? — *mwõngo pili katika miateini,* aujourd'hui quelle dizaine est-ce ? — la deuxième du deuxième cent. L'avant-dernière dizaine d'une centaine se dit *mwõngo wa mia*.

PRONOMS

Pronoms verbaux subjectifs.

1° Le pronom subjectif swahili exprime suffisamment le pronom sujet français « je, tu, il, elle, nous vous, ils, elles » : *ni-ta-sèma,* je parlerai. Le pronom substantif n'est employé que lorsqu'on veut insister davantage ou marquer l'emphase, comme en français d'ailleurs : *mimi ni-ta-sèma*, moi je parlerai.

2° Les pronoms subjectifs *ni-* « je » et *mu-* « vous », que l'on abrège fréquemment en *n-*et en *m-* devant la consonne initiale des auxiliaires et caractéristiques *na, ka, ki, li, ta, ngè, ngali*, sont, devant ces mêmes affixes, préférés dans leur forme entière, souvent même avec une accentuation secondaire, quand on veut marquer une insistance spéciale sur l'acte ou l'état par rapport au sujet du verbe : *m-ta-ku-fa* vous mourrez, et *mu-ta-ku-fa* vous mourrez (sûrement) ; *n-ta-kw-ẽnda* j'irai, et *ni-ta-kw-ẽnda* j'irai (certainement) ; *n-na-ona* je vois, et *ni-na-ona* je vois (bien).

Pronoms verbaux objectifs.

Le français a une construction comportant la présence du pronom personnel complément direct ou indirect, en sus du nom de l'objet lui-même : je la vois l'étoile, je lui dis au porteur. Non seulement le swahili possède la même tournure, *n-a-i-ona nyota, n-a-mw-ãmbia mpagazi ;* mais il l'impose dans plusieurs cas. De là, le pronom objectif doit être affixé au verbe :

a) Quand le complément est déterminé en français par l'article déterminatif « le, la, les » :

1. Le 14 et non le 13, l'année 1900 n'ayant pas été bissextile.
2 ou *mwõngo wãngapi ?*



Je vois l'arbre, ou je le vois l'arbre, *ni-na u-ona mti ;*

Quand l'objet est déterminé par un adjectif possessif ou démonstratif, le pronom objectif est moins nécessaire, quoique employé volontiers :

Fukuza kuku zãngu, ou *wa-fukuze kuku zãngu*, chasse mes poules, ou chasse-les mes poules ;

Ni-na ona mti ule, ou *ni-na u-ona mti ule,* je vois cet arbre là-bas, ou je le vois cet arbre là-bas.

On assimile la plupart du temps aux noms déterminés les pronoms substantifs, possessifs, démonstratifs et indéfinis, et souvent encore les noms d'êtres animés, à moins qu'on ne veuille les laisser absolument indéterminés :

Ni-atçe mimi, m-tèzame fulani, mw-ite Musa, si-m-taki huyo ; pãnda punda, ni-na m-pãnda wãngu, laisse-moi, regarde un tel, appelle Moïse, je ne veux pas de celui-là ; monte un âne, je monte le mien.

b) Quand le substantif complément est exprimé avant le verbe :

Nyumba yãngu, n-a-i-uza lèo, ma maison je la vends aujourd'hui.

c) Il est encore nécessaire pour marquer le complément indirect des verbes directifs :

Wa-ãngulie watoto madafu, abats-leur (aux) enfants des cocos.

Ceux des verbes primitifs ou causatifs, comme *ku-pa* donner, *ku-kosa* manquer, *ku-toça* suffire, *ku-tii* obéir, etc., qui commandent immédiatement leur complément indirect sans préposition, l'exigent également : *m-pe maskini pesa*, donne un sou au pauvre.

Nota. — Le verbe déponent (passif de la forme directive) ne prend jamais le pronom objectif de la personne. Tout au plus est-il admis que l'on puisse, par licence, infixer le pron. obj. d'un objet inanimé au verbe déponent, dont la forme primitive est active : *nimèzipèwa pesa zãngu hizi,* je les ai reçus ces sous à moi.

PRONOMS SUBSTANTIFS

1° Les noms d'êtres inanimés n'ont pas de pronom substantif isolé qui leur soit propre ; mais, il est vrai aussi qu'ils n'en ont pas plus besoin en swahili qu'en français. En effet, ils sont suffisamment désignés par les pronoms affixes, sujet ou complément : *twaa mtũngi, umèdyaa,* prends la cruche, elle est pleine. On a d'ailleurs la ressource de les indiquer par le pronom démonstratif, lorsqu'il est nécessaire d'appeler davantage l'attention de l'auditeur : *tçakudya hitço* (s.-ent. *tçõmbo* boutre), il vient celui-là ; *mbona una okota mawe ? litupe hilo,* pourquoi ramasses-tu des pierres ? jette celle-là.

De l'observation précédente il résulte que le pron. subst. accompagnant « même » ou « seul » n'est pas rendu, quand l'expression qui renferme l'un de ces mots se rapporte à un ou plusieurs êtres inanimés : *mti wenyewe umèoza,* l'arbre (lui)-même est pourri ; *uko peke yake wa namna yake,* il est (lui ou le) seul de son espèce. Quand il s'agit d'êtres animés, on est libre d'exprimer ou non le pronom substantif : *nimèona miye mwenyewe* ou *nimèona mwenyewe* j'ai vu moi-même,

2° Les formes abrégées *we, ye, nyi,* du pronom isolé, s'emploient quelquefois après le possessif, pour mieux affirmer la possession : *mali yake ye,* son bien à lui.

3° En dehors du vocatif et du cas précédent, les mêmes formes brèves *we, ye, nyi,* ont la nuance d'une manière de faire trop libre ; leur emploi est facilement interprété comme un signe de dédain ou un manque d'égard : *õndoka hapa we,* sors d'ici toi.

Pour user de ces formes, sans manquer à la politesse, il faut savoir user d'un correctif, soit dans le ton, soit dans l'expression :

Mpágazi ye amètoka, le porteur lui est sorti ;

ou les employer au vocatif, soit en les faisant précéder de *e,* soit en les plaçant immédiatement après un verbe, ou encore devant ou après un nom : *we mtoto pita kwãnza,* ou *pita kwãnza mtoto we,* ô toi enfant passe d'abord ; *nimèkudya we,* je suis venu ô toi.

3° On se sert parfois des formes indéterminées *ndiyo* « c'est », *siyo* « ce n'est pas », au lieu et place des formes précises requises par l'accord de l'antécédent ; par exemple à la place de *ndivyo* ou *sivyo* pour éviter la confusion avec la locution adverbiale *ndivyo* « ainsi, c'est ainsi », *sivyo* « ce n'est pas ainsi » : *ndiyo vyõmbo vya bwana,* ce sont les bagages de monsieur.

La tolérance s'étend même aux noms d'êtres animés, surtout quand on peut faire suivre *ndiyo* ou *siyo* de la forme isolée du pronom substantif : *ndiyo wewe mwenyewe,* c'est toi-même (*ndiyo* au lieu de *ndiwe*) ; *siyo mimi,* ce n'est pas moi.

Locution possessive.

1° Le pluriel du g. com. de la locution possessive, *zãngu, zako,* etc., sert à rendre le pron. « en » dans les expressions « s'en aller, s'en venir, s'en retourner, s'en revenir » ; il y a un mot sous-entendu, qui est le pluriel *ndjia* « chemins » :

Amèkwẽnda zake, il s'en est allé, litt. il est allé son (chemin) ;
Nimèkudya zãngu, je m'en suis venu ;
Tukaredyèa zetu dyana, nous nous en revînmes hier.

2° « Dont » et « en », ce dernier dans les expressions non comprises sous le 1°, sont souvent rendus par les locutions possessives *-ake* « de lui, d'elle », pl. *-ao* « d'eux, d'elles » :

Voilà Zanzibar ! voyez-en les maisons, *ndiko kule Ungudya ! tèzameni nyumbazake*, litt. voyez ses maisons.

C'est un habile ouvrier, dont je sais le nom, *ndiye fundi hodari, nadyua dyina lake*, litt. je sais son nom.

3° On doit tenir compte de ce fait, qu'à l'emploi du pronom substantif après une préposition en français, correspond parfois en swahili une locution prépositive, dont les éléments sont un substantif pris adverbialement et, soit la préposition *na* « avec » réclamant la forme du pronom personnel suffixé conjonctif, soit la préposition variable *-a* « de » qui prend la forme génitive du pronom, c'est-à-dire le suffixe possessif ;

Karibu nami, près de moi, litt. près avec moi ;
Mbali nasi, loin de nous, litt. loin (d') avec nous ;
Dyuu yake, sur lui ou elle, litt. dessus de lui ;
Mbele yãngu, devant moi, litt. devant de moi ;
Tçini yao, sous eux ou elles, litt. dessous d'eux ou d'elles ;
Kwako, chez toi, litt. (maison s. ent.) de toi.

4° Une curieuse expression formée sur le modèle des précédentes, c'est la locution *peke yãngu* « moi seul », *peke yako*, « toi seul », *peke yake* « lui (ou elle) seul », *peke yetu* « nous seuls », etc., qui se place soit après un substantif ou un pronom personnel, soit après un verbe à un mode personnel :

Amèkudya mtu peke yake, il est venu une personne seule, litt. solitude d'elle ;
Tukawaatça wao peke yao, nous les laissâmes eux seuls ;
Msikae nyuma peke yenu, ne demeurez pas seuls derrière.

Dans les dialectes *Kipẽmba* et *Kimvita* on dit *peke* [1] ou *pweke ;* les dialectes *Kiamu* et *Kigunya* n'ont que *pweke*, auxquels ils préposent le pronom substantif isolé, au lieu de la locution possessive : *mimi* (G. *imi) pweke* moi seul, litt. moi solitude ; *wewe* (G. *uwe) pweke* toi seul.

Nota. — Après les locutions possessives, le pronom personnel isolé peut encore être exprimé par manière emphatique ; il prend alors la valeur et le sens de « même » : *mbele yãngu mimi*, devant moi-même.

DÉMONSTRATIF

L'accent, quoique régulièrement placé sur l'avant-dernière syllabe, peut se transporter sur la dernière dans deux cas :

1. *Peke* semble être pour *pa-eke*, un nom locatif formé sur le modèle du *Kigunya pa-mbee* « devant ». L'élément *eke* est le même que *weka* « un » du *Bunga*, = *mwega* en *Kikuyu*, = *mwẽnga* en *Zigua*, *Bonde*, etc., = *modya* en *Swahili*.

1° Avec le démonstratif vague, pour marquer l'incrédulité, le mépris ou le dédain, pour déprécier ou pour se moquer, quand on poursuit une personne ou un animal de ses huées :

huyo' ! huyo' ! celui-là ! celui-là ! (au sens de « le voilà ! le voilà ! »).
huyo' ! celui-là ! (sous-entendu « peut-il bien affirmer cela ? »).

On ajoute à l'ironie en employant pour le substantif et le démonstratif le g. noble, lorsque cette forme existe :

Zungu hilo' ! hilo' ! Mazũngu hayo' ! hayo' ! ce Blanc-là ! ces Blancs-là !
Mkamateni hilo' ! hilo' ! attrapez-le celui-là là !
Hilo' ! hito' ! hilo' ! (c'est lui) celui-là là là !

2° Avec le démonstratif éloigné, pour indiquer un éloignement d'autant plus grand, qu'on allonge et élève davantage la syllable finale :

tãnga lile', cette voile là-bas ! *lilē' !* celle-là là-bas !

RELATIF

Relatif attaché à *ãmba*

Au lieu d'affixer le relatif au verbe de la proposition, on peut le suffixer à *ãmba.* Ce mot signifie littéralement « il dit » ; mais, dans son emploi comme support du relatif, il s'identifie si complètement avec lui, que son propre sens s'évanouit en quelque sorte complètement : en réalité la phrase prend une tournure d'idiotisme, qu'il est difficile de rendre en français. L'emploi de l'élément verbal accessoire *ãmba* donne plus d'indépendance au verbe principal ; il a encore cet avantage de permettre d'utiliser celui-ci à des temps, qui ne supporteraient pas l'infixe relatif :

Mfalme, ãmbaye amèkufa, ali kuwa na mali nyĩngi, le roi qui est mort était très riche, litt. qui dit il est mort ;

Matunda ãmbayo hayakuoza, yawèke, les fruits qui ne sont pas gâtés, mets-les de côté.

amba- s'emploie aussi avec le relatif complément, à la condition de pouvoir exprimer le relatif deux fois, la première avec *amba*, la seconde avec le verbe principal : *ndizi ãmbazo nilizo nunua, hazikuwiva*, les bananes que j'ai achetées ne sont pas mûres.

On double quelquefois *ãmba-o* de *kwãmba : mtoto ãmbaye kwãmba si mnyamavu, hatapèwa tfũngwa*, l'enfant qui n'est pas tranquille, ne recevra pas d'orange.

Il y a tolérance pour l'emploi d'une forme vague et indéterminée *ãmbayo*, pour unir deux propositions dépendantes l'une de l'autre, mais ayant chacune un sujet distinct. Dans ce même cas, au lieu de *ãmbayo*, on utilise tout aussi bien et peut-être préférablement *ãmba* tout court, qui usurpe complètement la

fonction de relatif invariable : *nimèsikia habari ambayo simba amèkamatwa*, ou *ãmba simba amèkamatwa*, j'ai entendu la nouvelle que le lion a été pris.

Enfin au commencement d'une phrase, la forme indéterminée de temps *ãmbapo* prend le rôle d'une locution conjonctive synonyme de *iwapo*, dont elle partage la signification « si, supposé que, au cas que » : *ãmbapo amèkosa kudya lèo, mngodyèe kèço*, s'il manque de venir aujourd'hui, attends-le demain.

Relatif renforcé ou suppléé par *-enye*.

A la place du relatif, ou en même temps que lui, et alors pour le mieux déterminer, on peut introduire devant le verbe *-enye* « l'ayant, celui qui a, le possesseur » (V. p. 147), dont on rend mieux le sens dans ce cas particulier par « celui qui, celle qui ». Avec *-enye* on a toute liberté pour le choix du temps à employer, le verbe pouvant être mis, soit à l'infinitif, soit à un temps personnel :

Mwewe mwenye kukamata kuku atauawa, le milan l'ayant prendre des poules sera tué; ou *mwewe mwenye amèkamata...*, le milan l'ayant a pris; ou *mwewe mwenye aliye kamata...*, le milan l'ayant (= celui) qui a pris.

Ndiye mwana mwenye niliye kudya naye, c'est le fils celui avec lequel je suis venu, = c'est le fils avec lequel.

Antécédent du relatif.

1° L'antécédent du relatif n'est pas nécessairement un substantif ou un pronom ; tout mot employé substantivement ou pronominalement peut remplir ce rôle :

Wawili walio sèma, les deux qui ont parlé ;
Ndiye aliye kana, c'est lui qui a nié ;
Wale nilio waona, ceux-là que j'ai vus ;
Tèzama dyuu palipo bomoka, regarde en haut où c'est effondré (litt. qui est effondré).

L'antécédent locatif est parfois omis :

Usẽnde kunako miba, wala palipo limwa, ne va pas où il y a des épines, ni où c'est cultivé (s.-ent. *pahali* endroit) ;

Ntçi hii, hapamèi kitu, (dans) ce pays, il ne croît rien, litt. (endroit) ne pousse rien.

2° Le relatif d'un substantif n'appartenant pas au g. locatif peut usurper la valeur d'un relatif de lieu :

Ntçi ninayo toka, le pays d'où je viens (au lieu de *ninako toka*) ;
Nyumba niliyo kaa, la maison où j'ai demeuré (au lieu de *nilipo kaa*).

De même, le propre relatif d'un nom de temps peut prendre le sens du relatif indéterminé de temps *-po :*

Siku unazo kaa kwako, mwivi hadyi, les jours que (= où) tu demeures chez toi, le voleur ne vient pas.

3° Le démonstratif, lorsqu'il ne désigne pas un sujet ou un objet particulièrement déterminé, est ordinairement sous-entendu devant le relatif, ou suppléé par *-enye* (V. ci-dessus 280) :

Que celui qui craint n'aille pas, *atçaye asẽnde*, ou *mwenye atçaye asẽnde*, ou *mwenye kutça asẽnde*. La même phrase avec le démonstratif prendrait plutôt un sens déterminé : *huyo atçaye asẽnde,* celui-là (un tel) qui craint, qu'il n'aille pas.

4° *nani?* qui ? et *nini?* qu'est-ce ? ne peuvent appartenir à la fois à deux propositions, comme cela a lieu en français. C'est pourquoi la phrase swahilie exprime le relatif, là où il manque en français :

Nãmbie nani aliye kudya, dis-moi qui est venu, litt. qui qui est venu ;
Hukusèma nani uliye mwona, tu n'as pas dit qui tu as vu ;
Nionye nini iliyo huko, montre-moi ce qui est là.

Le verbe, qui a pour sujet ou complément *-o-ote* « quiconque », prend toujours le relatif de même accord ; il en est de même pour le verbe ayant pour sujet *-pi?* au sens de « quel ? quel est ? » :

Yeyote atakaye toka mzuie, quiconque sortira arrête-le, litt. quiconque qui sortira ;
Miziyo ipi iliyo letwa, quelles charges ont été apportées, litt. les charges où sont-elles qui ont été apportées.

Relatif complément indirect.

Le relatif complément indirect a deux manières d'exister :

1° Par affixation au verbe lui-même, lorsque celui-ci renferme implicitement la préposition, comme le verbe à la forme directive et quelques verbes primitifs :

Mzũngu niliye mwẽndèa ndjiani, le Blanc au-devant duquel j'ai été sur la route ;
Mtu niliye mwamini, la personne en qui j'ai mis ma confiance ;
Ntçi niliyo toka, le pays dont je suis sorti.

même dans le cas du 2° il y affixation aux verbes.

2° Par addition, à la suite d'un verbe quelconque affixé du relatif, de la préposition *na* « avec » suffixée de la forme convenable du pron. substantif de même accord que le relatif.

Mtu niliye kudya naye, la personne avec qui je suis venu ;

Sahani ninayo kula udyi nayo, l'assiette dans laquelle je mange la soupe, litt. avec laquelle ;

Mkuki nilio pigwa nao, la lance par laquelle j'ai été blessé, litt. avec laquelle ;

Nimèmkuta mtoto niliye dãnganyika naye, j'ai rencontré l'enfant par lequel j'ai été trompé, litt. avec lequel.

Nota. — Les phrases, dans lesquelles le relatif ne pourrait trouver place de l'une des deux manières précédentes, sont transformées :

Le goyavier duquel j'ai vu les fruits, *mpera nilio uona na matunda,* litt. que j'ai vu avec des fruits ;

Le lit sur lequel tu verras une couverture, *kitãnda utakatço kiona na tãndiko dyuu yake,* litt. le lit que tu verras avec une couverture sur lui ;

Ne cherche pas des fruits que l'arbre n'a pas, *usitafute matunda yasiyo na mti huo,* litt. qui ne sont pas avec cet arbre ;

Un chemin par lequel on ne passe pas, *ndjia isiyo pitika,* litt. qui n'est pas passable.

Relatif évité.

On évite souvent l'emploi du relatif, soit sujet, soit complément, par une tournure plus simple que celle de la phrase française. Cela est possible, chaque fois que l'on peut couper la phrase en plusieurs propositions, dont la dépendance est suffisamment indiquée par le contexte :

J'ai mangé un fruit qui est très acide, *nimèkula tunda, limèkuwa kali sana,* litt. j'ai mangé un fruit, il est très acide ;

Il y avait un homme qui avait une dette envers deux personnes, *palikuwa na mtu ali-wawia watu wawili,* litt. il y avait quelqu'un, il devait à deux personnes ;

J'ai rencontré une belle fleur que j'ai cueillie, *nikakuta ua zuri, nikalitçuma,* litt. j'ai rencontré une belle fleur, je l'ai cueillie.

ADJECTIFS INTERROGATIFS

1° Il y a des mots devant lesquels l'adjectif interrogatif « quel ? » est susceptible d'être pris dans deux sens très différents. Quand il signifie « quelle espèce de ? quel nom de ? », on le rend par *gani ?* Quand il a le sens de « quel chiffre de ? le combien ou le quantième de ? », il est traduit par *ngapi ?* « combien ». L'observation a surtout son importance pour les mots *saa* heure, *siku* jour, *mwèzi* mois, *mwõngo* décade, *mwaka* année :

saa ngapi ? quelle heure ? *saa gani ?* quelle espèce d'heure, arabe ou euro-

péenne, *saa ya kiarabu, saa ya kizũngu ;* ou encore *saa gani ?* quelle espèce de montre ou de pendule ;

lèo siku gani ? aujourd'hui, quel jour (de la semaine) ? mais *siku ngapi ya mwèzi ?* quel jour (le combien) du mois ?

mwõngo mũngapi ? quelle décade (la première, la seconde, etc.) ?

miaka mĩngapi ? quelle année (quel quantième de l'année) ?

Cependant l'usage admet *gani ?* au sens de « combien ? » dans plusieurs expressions composées d'un nom d'origine arabe, *kiasi gani ?* ou *kiasi tçake kiasi gani ?* son évaluation (coût) combien ? *kadiri gani ?* (son) approximation (prix) combien ? *bei* ou *samani gani ?* quel prix ?

Dans le cas d'une évaluation, même alors qu'on peut employer *gani ?* il est souvent avantageux de lui substituer l'expression *-apatadye ?* « qu'atteint-il ? » :

Quel est son âge ? *umri wake wapatadye ?* litt. son âge qu'atteint-il ?

Quelle est sa hauteur ? *urefu wake wapatadye ?* sa hauteur qu'atteint-elle ?

Avec *dyina* « nom », l'interrogation prend une tournure d'idiotisme :

Quel est ton nom ? *dyina lako nani ?* ou *dyina lako wewe nani ?* ton nom qui (es-tu ?).

2° Dans les phrases avec ellipse du verbe, on sous-entend facilement *gani ?*

Quelle nouvelle des enfants ? *habari ya watoto ?* (au lieu de *habari gani ?).*

PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS

Quelqu'un. — On le tourne par « l'un » *mmodya,* « une personne » *mtu,* ou *mtu mmodya,* « un autre » *mwĩngine,* ou *mtu mwĩngine :* Quelqu'un a dit, *mtu mmodya amèsèma.*

Quelques-uns, plusieurs. — Signifiant « d'autres », *wẽngine,* ou *watu wẽngine ;* « plusieurs autres, quelques autres », *wẽngineo ;* opposé à « un », *wẽngi,* ou *watu wẽngi,* litt. plusieurs personnes, beaucoup : Un seul en surveille plusieurs, *mmodya huwasimamia watu wẽngi ;* plusieurs ont avoué, *wẽngine wamèungama.*

Autrui. — Dans le sens de « un autre », *mtu mwĩngine,* « ton compagnon » *mwẽnzio,* « ton frère » *nduguyo,* « le voisin » *dyirani,* « les gens » *watu » :*

Le bien d'autrui, *mali ya watu.*

Tel — Au sens de « celui qui », se rend par *huyu* ou *huyo,* par *mwenye,* ou simplement par le relatif : Tel rit aujourd'hui, qui pleurera demain, *mwenye atçeka lèo, kèço atalia.*

Tel... tel. — Se rend par le démonstratif ou par *mmodya* répété, ou se tourne par « l'un l'autre », *mmodya... mwĩngine :* Tel rit, tel pleure, *huyu atçeka, huyu alia,* ou *mmodya atçeka, mwĩngine alia.*

L'un et l'autre, l'un l'autre. — Marquant la réciprocité d'action, est implicitement exprimé dans la forme réciproque du verbe, auquel on est libre d'ajouter *wênyewe* eux-mêmes, ou *wênyewe kwa wênyewe* eux-mêmes contre eux-mêmes ; quand il peut se tourner par « tous les deux », on le traduit par *wote wawili* : Ils se blessèrent l'un l'autre, *wakaumizana wote wawili* ; ils vinrent l'un et l'autre, *wakadya wote wawili ;* ils s'aiment l'un l'autre, *wapẽndana.*

Les uns et les autres. — Exprimant la totalité, s'il n'est pas suffisamment rendu par le verbe réciproque, est traduit par *wote* « tous », ou *wote pia* « tous absolument » : Ils s'accordèrent les uns et les autres, *wakapatana ;* ils moururent les uns et les autres, *wakafa wote pia.*

Le même. — Se traduit, comme il a été dit, par *-modya*, ou *-modya -modya ;* mais on peut aussi l'exprimer soit par le démonstratif répété, soit par le démonstratif suivi de *-modya :* Tu prendras le même chemin, *utaçika ndjia hiyo hiyo*, ou *ndjia hiyo modya.*

Quelque. — Au sens de « un » entre plusieurs, se rend par *-modya, modya wapo*, ou ne se traduit pas ; signifiant « un peu », au pluriel « plusieurs », *...kidogo, ...-tçatçe ;* « autre », *-ingine, -ingine-o ;* « plusieurs, un certain nombre », *-ingi ;* quelque que, *-o-ote* suivi du relatif affixé : Je vais quelque part, *nakwẽnda pahali ;* j'ai rencontré quelques hommes qui disent, *nimèwakuta watu wẽngineo wênye kusèma ;* j'ai quelques poules, *nina kuku kidogo ;* quel que soit le jour que vous viendrez, *siku yoyote utakayo kudya.*

Quiconque. — Outre sa traduction par l'expression propre *-o-ote*, peut encore parfois se tourner par « celui qui » et se rendre par *mwenye :* Quiconque viendra, *yeyote* ou *mwenye atakaye kudya.*

Chaque, chacun. — On a vu la traduction de « chaque » par *killa*, de « chacun » par *killa mtu.* Dans certaines phrases elliptiques on supplée parfois *killa* par la répétition du nom de l'objet à diviser :

Combien ces oranges ? — un pesa chaque, *matçũngwa haya kiasi gani ? — tçungwa pesa pesa*, litt. l'orange (un) sou (un) sou ;

Donne à ces enfants un pesa à chacun, *wape watoto hawa pesa pesa*, litt. donne à ces enfants (un) sou (un) sou.

On peut même user du procédé de la répétition de l'objet sans pour cela omettre *killa : wape killa mtu nguo nguo*, donne à chacun son linge, litt. linge linge.

Tout. — Il a été vu que « tout » désignant l'ensemble, se rend par *-ote :* au sens de « chaque » il est quelquefois traduit par *-ote*, plus souvent par *killa ;* au sens de « tout... qui, tout... que » par *-o-ote ;* au sens de « entier » par *-zima, -ote :*

A toute heure, *killa saa;*
Il est resté tout un jour, *akaçinda siku nzima;*
Il a mangé tout un pain, *akala mkate mzima.*

Il y a deux idiotismes à retenir : *mtçana kutwa*, tout le jour; *usiku kutça*, toute la nuit.

Beaucoup. — Outre sa traduction par *-ingi* ou *tele*, peut aussi parfois être rendu par la répétition du substantif : Cet arbre a beaucoup d'épines, *mti huu una mîba mĩngi*, ou *una mîba mîba;* on pourrait aussi dire *una mîba mitupu* a des épines seules (rien que cela).

En exclamation « beaucoup » est souvent rendu par l'adverbe *foko* « en quantité » : *mti huu una mîba foko!*

VERBES

Du sujet.

1. Quand le ou les sujets appartiennent à des êtres inanimés, on se permet parfois de les comprendre dans le pronom subjectif de l'indéterminé vague (g. neutre), tenant lieu du pronom français « ce » :

Mti huu haioti (au lieu de *hauoti*), cet arbre ç'a ne pousse pas ;

Kifua kinaniuma, kitçwa kinaniuma, tumbo lina niuma, mwili wote inaniuma (au lieu de *una niuma*), la poitrine me fait mal, la tête me fait mal, le ventre me fait mal, tout le corps ç'a me fait mal;

Mãmbo hayo haifay (au lieu de *hayafay*), ces affaires-là ç'a ne va pas.

2. Le verbe, qui se rapporte à plusieurs sujets, se met au pluriel, comme en français. S'il se rencontre des noms de différents genres, on suit les indications données plus haut (p. 262, 3° et 4°).

3. Quand les sujets sont disjoints par une des conjonctions *wala* « ni », *au* ou *ama* « ou », le verbe s'accorde avec le dernier :

Wala nyumba, wala miti, wala bĕndera haionèkani, ni les maisons, ni les arbres, ni le pavillon ne s'aperçoit (pour ne s'aperçoivent).

4. Quand le sujet est un nom collectif suivi de son complément, le verbe s'accorde avec le collectif ou avec le complément, selon que l'action marquée par le verbe se rapporte à l'un ou à l'autre :

Ungi wa watu wamètoka mdyini, quantité de gens sont sortis de la ville;
Kundi la nyama limèvũndjika, le troupeau de bêtes s'est scindé.

5. L'indéterminé « il, ce, cela » se rend par le pronom subjectif de l'indéterminé *i-* (V. p. 107,3°); en plus du pron. subjectif, on ne traduit « ce, ceci,

cela » par le démonstratif swahili correspondant, qu'autant qu'il y a lieu d'indiquer la présence du sujet :

Il pleut, *ina kunya mvua ;*
Cela casse, *ina vũndjika ;*
Enlève ce qui est pourri, *õndoa iliyo oza,* ou *nini hii iliyo oza ;*
Ceci coupe, *hii ina kata* ; mais « ç'a coupe », *ina kata.*

On n'emploie la forme *ya-* du pluriel, qu'autant qu'on peut sous-entendre l'un des mots *manèno* « paroles, affaires », ou *mãmbo* « affaires, faits » : *hayawèzèkani,* cela ne se peut.

On optera pour l'indéterminé de lieu, s'il y a nécessité de marquer l'endroit :

Il pleut là-bas, *kuna kunya mvua kule ;*
C'est cassé de ce côté, *pamèvũndjika upãnde huu.*

Il y a des cas où « il », déterminé quant à l'accord, indéterminé quant au sens, sert à annoncer le véritable sujet qui vient après le verbe, *ina kunya mvua,* litt. « il pleut de la pluie » ; *amèkudya Mzũngu,* il est venu un Blanc.

On est libre de substituer le sujet authentique au sujet indéterminé, et de dire *mvua ina kunya,* la pluie pleut ; mais la nuance n'est pas la même.

Du complément.

1. Le swahili ne répugne pas à donner comme complément direct à un verbe un nom procédant de la même racine ; il y trouve même parfois une certaine élégance : *wakatukana matukano bora,* ils s'injurièrent des injures excessives.

2. On omet volontiers le *ku* de l'infinitif des verbes non monosyllabiques, quand ils suivent immédiatement en qualité de complément certains des verbes les plus usuels, *kwẽnda* aller, *kudya* venir, *kwiça* finir, *kutaka* vouloir : *watakwẽnda pigana,* ils iront se battre.

3. On a vu (p. 155) que les verbes directifs, outre un complément direct, peuvent avoir un complément indirect non précédé de préposition, celle-ci se trouvant implicitement contenue dans la forme du verbe. Mais il y a encore certains verbes, qui dans leur forme primitive comme *kupa* donner, ou causative comme *kutoça* suffire, sont susceptibles d'avoir deux compléments directs, ou, si l'on préfère, un complément direct plus un complément indirect sans préposition :

Namfundiça mtoto manèno ya kwetu, je lui enseigne (à) l'enfant la langue de chez nous ;
Amètuiba mali zetu, il nous a volé nos biens ;
Mwõmbe dawa, demande-lui une médecine.

En employant ces mêmes verbes à la forme directive, on risquerait de dire

tout autre chose, par exemple : *mwõmbèe dawa*, demande une médecine pour lui.

4. Certains verbes passifs en *-wa* ou neutres en *-ka*, et quelques verbes primitivement neutres, sont susceptibles d'avoir un complément direct, ou, si l'on veut, un complément indirect sans préposition :

Wafundiçwa nini? — nafundiçwa elimu, naifundiçwa siku zote, tu es enseigné quoi ? — Je suis enseigné la science, je la suis enseigné tous les jours ;

Amèpasuka kitçwa, atoka damu; povu lamtoka kinywani, il est fendu la tête, il sort du sang ; l'écume lui sort à la bouche ;

Mtũngi umèdyaa madyi, la cruche est remplie (d') eau.

On a vu (p. 158, NOTA II) la même observation déjà faite au sujet du passif du verbe directif : *nimèpasuliwa mbao*, j'ai été scié des planches = on m'a scié des planches. La préposition, implicitement comprise dans la forme verbale, apparaît en certains cas dans la traduction française comme dans : *mti umèpasuliwa mbao*, l'arbre a été scié en planches.

5. En dehors des cas précédents (2 et 3), y compris celui où le complément indirect est commandé par un v. directif, le complément indirect est ordinairement un complément circonstanciel, c'est-à-dire indiquant le moyen ou l'instrument, la cause, le motif, la manière, le nombre de fois, le temps ou le lieu. En swahili, ces sortes de compléments sont souvent marqués par une préposition, dont les principales sont *na, kwa, -ni, katika*.

Na traduit « par » devant le nom d'agent après un v. passif : *nikapigwa na baba*, je fus battu par (mon) père. — Au sens de « avec », il figure devant le complément de matière et de concomitance : *kudyẽnga nyumba na mawe*, construire une maison avec des pierres (= en pierres) ; *tukaĩngia na madyi kudyaa*, nous entrâmes avec l'eau (à la marée) monter (montante) ; *kulia na utçũngu*, pleurer avec (de) tristesse. V. aussi p. 251.

Kwa et *pa* (sans mouvem.) ont essentiellement et premièrement le sens de « chez, à », devant un nom ou un pronom de personne, *-ni*[1] et *katika* celui de « dans, en, sur » devant le complément de lieu : *pita kwa fulani*, passe chez un tel ; *kupotèa mwituni* ou *katika mwitu*, se perdre en forêt.

Kwa par ailleurs indique l'instrument, la provenance ou la manière (par), la cause (par, de), le but ou le motif (pour, à) : *kufa kwa homa*, mourir de fièvre ; *kwẽnda kwa miguu*, aller à pied (litt. par les jambes) ; *kupima çãmba kwa mwãnzi*, mesurer (un) champ par (= avec un) bambou ; *akaĩngia kwetu kwa vita*, il entra chez nous pour (la) guerre. (V. aussi p. 250 *b*).

Kwa, kwa adyili ya « en faveur de, eu égard à », *kwa sababu ya* « à cause

1. On se rappellera que les noms propres et assimilés, à cause de leur incompatibilité avec *-ni*, s'emploient locativement sans préposition : *natoka Mvita*, je sors de Mombasa.

Pour le complément se référer à la page 158 ~~et seq.~~ nota 1 et 2.

de », servent à rendre « pour » devant un nom de personne, quand la forme directive ne peut servir. On se gardera de traduire « pour moi, pour toi », etc., par *kwãngu, kwako*, dans des cas où la locution possessive pourrait être prise dans le sens locatif de « chez moi, chez toi » : *fanyiza vile kwa adyili yãngu*, fais cela pour moi (non *kwãngu*).

Katika, -ni, kwa, apparaissent encore devant certains compléments circonstanciels de temps : *ntakwẽnda mwakani* ou *katika mwaka*, j'irai dans l'année.

Les adverbes, surtout ceux de lieu ou de temps, qu'ils soient constitués ou non par une préposition, *pa, ku, kwa, na,* ou par la postposition *-ni*, s'emploient généralement sans préposition : *kwẽnda kuçoto* aller à gauche ; *kusèma mwiço* parler (à la) fin. La préposition ne paraît guère que pour transformer un adverbe en locution adverbiale : *kuonèkana dyuu* être vu (en) haut, *kuonèkana kwa dyuu* être vu par ou d'en haut.

La préposition est également omise devant les locutions adverbiales, auxquelles les swahilis assimilent le plus souvent quantité d'expressions, que la traduction française doit rendre par des compléments circonstanciels commandés par une préposition : *tutarudi saa mbili* nous reviendrons (à) deux heures ; *tumèkaa nyumba modya* nous demeurons (dans) une même case, se dit mieux que *tumèkaa katika nyumba modya*.

L'infinitif avec son préfixe *ku-*, qui est une véritable préposition, dispense également de toute autre addition : *akaãnza kusoma* il commença (à) lire.

Entre autres compléments de manière exprimés sans préposition, il faut noter celui qui est figuré par le nom verbal appartenant à la même racine que le verbe : *ampẽnda mapẽndo makuu* il l'aime (d'un) grand amour.

Remarques sur l'emploi des modes et des temps, et sur la manière de suppléer certains temps.

Il y a peu de temps dont la correspondance avec ceux du français soit parfaite ; c'est pourquoi plusieurs des équivalences françaises des temps swahilis ne doivent être acceptées que comme des approximations. Cette divergence tient au génie différent des deux langues, en certains cas à une plus grande élasticité du swahili, dans d'autres au contraire à plus de précision. Par exemple, dans « l'homme qui parle » le swahili distingue deux nuances qui manquent au français, *mtu a-sèma-ye* « l'homme qui parle » en général, sans préciser le temps, et *mtu a na-ye sèma* « l'homme qui parle maintenant » ; d'autre part il fait dire à *ni-fanye-dye ?* « que faut-il que je fasse ? » et « que fallait-il que je fisse ? » laissant au contexte le soin de marquer le présent ou le passé.

Infinitif. — 1° L'infinitif tient du substantif et du verbe. Bien souvent il remplit le rôle d'un substantif abstrait du genre locatif : *nataka ku-pika*, je veux cuire ; *ku-sikia si ku-ona* (Prov.), entendre ce n'est pas voir.

2° Il y a un emploi idiotique de l'infinitif pour renforcer l'affirmation. Il consiste à faire précéder immédiatement le verbe à un mode personnel de son propre infinitif : *ku-mwo-ona ni-ka-mwo-ona simba,* (pour) le voir je l'ai vu le lion ; *kw-iça ni-mè-kw-iça,* (pour) finir j'ai fini.

3° Dans les propositions subordonnées composées de deux verbes consécutifs, dont le second exprime la conséquence de l'acte posé par le premier, le swahili préfère l'optatif-subjonctif pour le verbe subordonné, que le français met plutôt à l'infinitif : *mw-ãmbie a-dye,* dis-lui de venir (litt. qu'il vienne).

Mais on laisse à l'infinitif le verbe subordonné, quand celui-ci n'est que le simple complément grammatical du verbe principal : je veux demander un conseil, *nataka ku-uliza çauri.* En ce cas la préposition, que le français insère parfois entre les deux verbes, n'est rendue en swahili que devant un infinitif complément indirect ; elle est omise devant un infinitif complément direct :

J'ai fini de creuser, *nimèkwiça fukua,* litt. j'ai fini creuser ;
Commence par te taire, *ãnza ku-nyamaa,* litt. commence te taire ;
Il marche en boitant, *ana kwẽnda kwa ku-tçetçemèa,* litt. par boiter ;
Madyi yamèkwiça na ku-kauka, l'eau s'est épuisée à (litt. a fini av.) s'évaporer.

Il y a quelques idiotismes, où le *ku* de l'infinitif peut tenir lieu de la préposition : *Nimètçoka kutçèza* (ou moins bien *kwa kutçèza*), je me suis fatigué à jouer.

4° L'infinitif négatif en *to* est peu usité. Ou bien on lui substitue l'infinitif affirmatif précédé de *hakuna* « ne pas » (litt. il n'y a pas), ou bien on reconstruit la phrase de manière à employer le verbe à un mode personnel :

Dis-lui de ne pas faire de bruit, *mw-ãmbie hakuna ku-fanya kelele,* ou mieux *mw-ãmbie a-si-fanye kelele* dis-lui qu'il ne fasse pas de bruit.

5° Le passé de l'infinitif français est suppléé par l'emploi de divers modes et temps, avec ou sans l'aide du verbe *kw-iça* finir : Après avoir mangé, il dormit, *kw-iça* (ou *a-kèça* ou *a-li-po kw-iça*) *ku-la, a-ka-lala ;* je veux être guéri quand vous reviendrez, *n-a-taka ni-pone* (ou *n-içe ku-pona), u-taka-po rudi.*

Dans certains cas où le passé est suffisamment indiqué par ce qui précède, l'infinitif simple tient exceptionnellement lieu d'infinitif passé : J'ai été puni pour avoir causé avec mon compagnon, *ni-ka-azibiwa kwa ku-zũngumuza na mwẽnz'ãngu.*

Impératif. — 1° L'impératif n'a que la seconde personne du sing. et du pl. Aux autres personnes, il est suppléé par l'optatif-subjonctif : *a-toke* qu'il sorte ; *tw-ẽnde* allons, litt. que nous allions ; *wa-sème* qu'ils disent.

2° L'impératif est très peu employé dans le sens précatif, sens qui est mieux exprimé par l'optatif : *u-ni-pe madyi* donne-moi de l'eau, litt. que tu me donnes de l'eau.

3° L'optatif-subjonctif est souvent préféré à l'impératif, même pour donner un ordre, surtout quand on veut témoigner plus de déférence : *m-sẽnde huko* n'allez pas là, litt. que vous n'alliez pas là.

Indicatif habituel en *hu*. — Cette forme est très usitée en *Kigunya*, où elle tient souvent lieu de l'indicatif présent en *-a-* : *fulani hu-va numbani, hu-la tçakula sasa*, un tel est à la maison, il mange la nourriture maintenant.

Indicatif indéfini. — 1° L'indicatif indéfini avec relatif, *ni-pẽnda-ye* moi qui aime, marque plus l'habitude que l'indicatif présent avec relatif, *ni-na-ye pẽnda* moi qui aime (surtout actuellement). C'est pourquoi le premier temps est souvent employé, soit comme suppléant d'adjectifs désignant une qualité habituelle, soit pour remplacer notre participe présent : *mti u-waça-o* plante urticante, litt. qui brûle ; *mzee atetemaye* un vieillard tremblant, qui tremble.

La même remarque s'applique à plus forte raison à la forme négative *ni-si-ye pẽnda*, qui est encore plus indéterminée, « moi qui n'aime pas, qui n'ai ou n'avais pas aimé, etc. » : *moto u-si-o zimika*, (un) feu inextinguible, litt. qui ne s'éteint pas.

2° L'indicatif négatif *si-pẽndi*, quoique traduit par l'indicatif présent « je n'aime pas », indique un temps plus vague que son correspondant français. Aussi est-il facilement employé pour le futur, quand le contexte indique suffisamment le temps : *u-na taka ni-fanye kazi hii, u-dya-po ni-ua si-i-fanyi*, tu veux que je fasse ce travail, quand même tu me tuerais, je ne le ferai pas (litt. je ne le fais pas).

Indicatif présent. — 1° L'affirmation a deux présents, le premier en *-a-* qui ne fixe pas le moment précis de l'acte, le second en *-na-* qui marque que l'acte est posé actuellement : *ni-na toka sasa, n-a-tẽmbèa siku zote wakati huu*, je sors maintenant, je me promène tous les jours à ce moment. Telle est du moins la distinction faite par les puristes. Dans la pratique, on trouve des personnes qui emploient facilement un temps pour l'autre.

2° La valeur indéfinie [1] du temps en *-a-* donne l'explication de son emploi pour marquer parfois le passé. Toutefois les exemples sont rares, sauf dans le dialecte *Kipẽmba*, qui ajoute à ce temps la signification passée de l'aoriste en *-mè-* qui lui manque.

3° Avec les verbes neutres d'état ou de qualité, ainsi qu'avec les verbes passifs, le présent actuel en *-na-* indique le devenir, tandis que l'aoriste annonce l'acquisition de l'état ou de la qualité : *kisima ki-na dyaa*, le puits se remplit ; *ki-mè-dyaa*, il est rempli.

1. Cette extension au présent et au passé du temps en *-a-* empêche d'admettre pour sa caractéristique la paternité, qui a été proposée, soit du verbe *ku-awa* « venir de, sortir », soit de *ku-dya* ou *ku-ya* « venir ».

4° Le swahili exprime souvent par l'un ou l'autre présent, affirmatif ou négatif, ce que le français préfère rendre soit par l'infinitif, soit par le participe présent : *n-a-mw-ona a-fanya kazi siku zote*, je le vois travailler (litt. il travaille) tous les jours.

5° Il n'y a pas parallélisme absolu entre le temps affirmatif en *-na-* et le même temps avec relatif, le second ayant moins de précision, une valeur en quelque sorte indéfinie : *hu-ni-sikilizi ni-na-po ku-õmba*, tu ne m'exauces pas quand je t'implore.

Aoriste. — 1° Avec les verbes neutres d'état ou de qualité, ce temps marque que le sujet est au moment où l'on parle dans un état, qui a commencé depuis plus ou moins longtemps. En ce cas, il se traduit ordinairement par le présent (présent duratif) :

Wa-mè-lèwa, wa-mè-lala, ils sont ivres, ils dorment ;
Madyi ya-mè-ku-pwa, l'eau (la marée) est basse ;
Mkono u-mè-vimba, la main est enflée.

Avec les verbes actifs ou passifs, et les verbes neutres autres que ceux d'état, l'aoriste en *mè* indique une action passée dont l'effet persiste encore : il se traduit généralement par le passé indéfini :

Ni-mè-nunua kãnde, j'ai acheté des vivres ;
U-mè-sĩngiziwa na watu wako, tu as été calomnié par tes gens ;
M-mè-ãngukia wapi ? vous êtes tombés où ?

L'aoriste peut même remplacer le présent dans certains verbes actifs, quand on veut marquer la persistance ou l'habitude d'un acte, dont le début appartient au passé, mais dont la durée atteint le présent :

Mũngu amètupẽnda, Dieu nous aime ;
Baba wako amèdyua hayo ? Ton père connaît-il cela ?

2° L'aoriste correspond à notre imparfait, quand il présente un fait contemporain d'un autre appartenant au passé ; il correspond à notre plus-que-parfait, quand le fait qu'il indique est donné comme achevé antérieurement à une action passée :

Nikaona nyani amèokota kaa pwani, j'ai vu un cynocéphale, il ramassait des crabes sur le rivage ;
Ni-li-po ku-dya a-mè-fũnga mlãngo, lorsque je vins, il avait fermé la porte.

Passé inaccompli. — Pour réserver l'avenir, pour indiquer la possibilité d'accomplir l'action plus tard, on ajoute parfois *bâdo* « encore » au verbe employé à ce temps : *si-dya pita bâdo,* je ne suis pas encore passé (mais je pourrais passer plus tard).

Passé affirmatif narratif. — 1° Dans le dialogue, on commence souvent une phrase par un verbe au passé en *-ka-* ; mais dans le récit d'évène-

ments passés il est plus habituel de mettre le premier verbe au temps en *mè* ou en *li* selon les circonstances, pour continuer ensuite avec les verbes suivants au temps en *ka* : *mfalme mmodya ali ota ndoto, akavèta mawaziri yake, akawasimulia ndoto yake, akawauliza wampe maana*, un roi rêva un rêve, il appela ses ministres, il leur raconta son rêve, il leur demanda qu'ils lui (en) donnent la signification.

2° Quand on expose la succession de faits ou d'actes prévus d'avance, comme sont ceux d'un procédé opératoire, d'un cérémonial à observer, d'une phase quelconque, biologique ou autre, etc., l'entrée ayant été faite par un ou plusieurs verbes à l'indicatif habituel en *hu-*, au présent indéterminé en *-a-*, ou au temps participal en *-ki-*, etc., on continue le plus souvent avec tous les autres verbes au temps en *-ka-*, qui prend dans la traduction la valeur d'un présent : *muhindi wakua, katta kufanya mimba ; mimba ikafura, ikatoa suke ; likiça kuwa suke, likazaa tçẽmbe*, le maïs croît jusqu'à former une spathe ; la spathe s'enfle, donne l'épi ; l'épi étant (formé) produit les grains. Tous ces faits sont du passé pour le narrateur.

Chez certains indigènes, cette conception d'évènements futurs, considérés dans le passé de leur expérience, s'applique même aux prévisions qu'ils font sous forme d'avertissement ; ils emploient sous forme douteuse le passé, là où nous devons nous exprimer par le subjonctif :

M-si-ĩngie mwituni, m-ka-kutana na nyama mkali, n'entrez pas dans la forêt, (de peur que) vous ne vous rencontriez (litt. vous vous rencontrâtes) avec une bête féroce.

3° La forme du passé en *ka*, outre la valeur de passé de l'indicatif qui lui a été attribuée ci-dessus, est encore parfois employée au lieu et place du conditionnel participal en *ki*. On remarque surtout cela dans la conversation d'indigènes, qui ont séjourné à l'intérieur du continent dans les tribus où le temps en *ki* est peu ou pas connu.

Paliõndokèa mfaume na sultani katika mdyi. Sultani akamwãmbia mfaume, akasèma : « Kalika ntçi yetu hii pakazaliwa watoto wána-ume, na 'akae ; pakazaliwa watoto wána-wake, n' auliwe », il apparut un ministre (litt. roi) et un sultan dans une ville. Le sultan dit au ministre, il dit : « Dans notre terre-ci, s'il naît des enfants mâles, et qu'ils restent (*'akae* pour *wakae*) ; s'il naît des enfants (du sexe) féminin, et qu'ils soient tués (*n' auliwe* pour *na wauliwe*). Le texte est en dialecte *Kitumbatu*, et *pakazaliwa* est employé avec le sens de la forme *pakizaliwa*, après *akamwambia, akasèma* employés normalement. L'emploi conditionnel de ce temps en *ka* peut à la rigueur être expliqué, dans la pensée indigène, par un élargissement du passé en *ka* avec le sous-entendu d'une condition : *pakazaliwa* litt. (s')il est né.

Passé relatif. — Le passé avec relatif est très usité pour remplacer les participes passés ainsi que les adjectifs marquant une qualité acquise, qu'elle soit

encore actuellement permanente ou non : *kitawi ki-li-tço tçanua*, un rameau fleuri, litt. qui a fleuri.

Futur. — Le swahili substitue facilement un autre temps de l'indicatif au futur, lorsque l'époque est suffisamment indiquée par la présence dans la phrase d'un adverbe ou d'une locution adverbiale : on traduit donc « je viendrai demain » littéralement par *ni-ta-ku-dya kèço*, ou d'une manière équivalente par *ni-na ku-dya kèço* je viens demain.

On rend simplement par un temps passé de l'indicatif le futur passé qui manque en swahili : Je serai parti quand tu arriveras, *ni-mè-õndoka* (ou mieux *ni-mè-kw-iça õndoka), u-taka-po ku-dya*, litt. je suis parti (ou j'ai fini partir) quand tu viendras.

Conditionnel. — 1° Le conditionnel en *-ngè-* ou en *-ngali-* exprime en swahili soit une affirmation subordonnée à une condition « j'aimerais », soit une supposition dont dépend l'accomplissement de quelque chose « si j'aimais ». Ce double point de vue est parfois utilisé, dans la même phrase, avec deux verbes construits l'un et l'autre sur le même type de conditionnel, le premier contenant la supposition dont dépend l'affirmation du second : *ni-ngèpona lèo, ni-ngèfuatana nawe*, si j'étais (litt. je serais) guéri aujourd'hui, j'irais de concert avec toi. C'est le contexte qui, laissant deviner la dépendance du second verbe à l'égard du premier, oblige par le fait à entendre la condition dans celui-ci.

On peut d'ailleurs éviter l'idiotisme d'expressions semblables, en rendant la supposition par le temps participial en *-ki*, *ni-ki-pona lèo, ni-ngèfuatana nawe* « moi guérissant... », ou par *kana* « si » avec un temps de l'indicatif, *kana ni-mè-pona* « si je suis guéri », *kana ni-mè-kw-iça pona* « si j'ai fini de guérir».

2° Dans l'emploi du conditionnel en *-ngè-* au passé, on peut entendre des phrases comme celle-ci : *u-nga-ku-dya dyana, hu-nga-ni-kuta*, si tu étais (litt. tu serais) venu hier, tu ne m'aurais pas rencontré.

3° Comme on a pu déjà en faire la remarque, les conjonctions « si, quoique, quand même » sont facilement sous-entendues devant le conditionnel, bien qu'elles puissent aussi être exprimées. Le v. *ku-wa* « être » a même une forme *-nga-wa*, qui peut souvent dans la phrase être assimilée à une conjonction « si ».

Ni-ngè-ku-wa ndege, nitakwẽnda upesi, je serais (= si j'étais) oiseau, j'irais (plus) vite ; on dirait aussi bien *kwãmba* ou *kama ni-ngè-kuwa ndege*, si je serais oiseau ;

I-nga-wa nimèdyua kwãmba hutakudya, 'si-ngè-ku-pa, il serait (= si) je connais (sais) que tu ne viendras pas, je ne te donnerais pas ;

Prov. *Wa-nga-tçukua maçoka, hawatoi mti k^c õmbo*, ils emporteraient (= quand

même ils apporteraient) des haches, ils n'enlèveront jamais (litt. ils n'enlèvent pas) à l'arbre (sa) courbure.

Wakamwona yeye bora, ã-nga-wa paa, ils la trouvèrent charmante quoique gazelle (Conte du Sultan Darai).

U-ngali umwa kwèli na nyoka, hu-dya fika hapa, tu aurais été (= si tu avais été) mordu réellement par un serpent, tu n'es pas (= tu ne serais pas encore) arrivé ici. On pourrait dire *kama* ou *kwãmba u-ngali umwa*, si tu avais (litt. aurais) été mordu.

4° Dans les phrases interrogatives où le conditionnel français peut se tourner soit par le subjonctif précédé de « faut-il que ? », soit par l'infinitif subordonné à « dois-je ? puis-je ? », le swahili préfère l'emploi de l'optatif subjonctif:

Pourquoi ne ferait-il pas ? *kwani a-si-fanye* ? litt. pourquoi qu'il ne fasse pas ?

Quand viendrait-il ? *a-dye lini* ? litt. qu'il vienne quand ?
Où irait-il ? *a-ẽnde wapi* ? litt. qu'il aille où ?

5° Le conditionnel inefficace annonce l'échec de la condition, qu'on pourrait poser contre ce qui est indiqué par un second verbe :

Tu-dya-po vuta makasia, hatutafika, quand même nous ramerions, nous n'arriverons pas.

Propositions subordonnées indirectes. —

Optatif-subjonctif. — 1° Les formes suivantes, l'une affirmative *ni-pẽnde* « que j'aime », l'autre négative *ni-si-pẽnde* « que je n'aime pas », sont usitées de trois manières :

a) Elles ont tous les sens d'un mode optatif pour exprimer un souhait :

Mwiny'èzi Mũngu a-ku-tunze, que le Dieu Tout-Puissant te garde.

b) A la 2e pers. du sing. et du pl. elles servent d'impératif adouci ; aux autres personnes, elles complètent l'impératif, en suppléant à ce qui lui manque :

U-ulize, interroge (veuille bien interroger), litt. que tu interroges ;
Haya ! ni-ãnze kazi yãngu sasa, allons ! que je commence mon travail maintenant.

c) Dans les propositions subordonnées, elles remplissent la plupart des rôles tenus en français par le subjonctif, ceux où ce mode exprime l'affirmation comme résultat de la volonté, d'un souhait, d'une condition, ou d'un fait précédent :

N-a-taka a-sème, je veux qu'il parle ;
Dyi-tẽnge ni-pite, écarte-toi que je passe ;
I-ki-wa vile, li-we u-li-lo taka, s'il (en) est ainsi, qu'il (en) soit comme tu as voulu.

Par contre, le verbe subordonné en qualité de simple complément grammatical est rendu, non par le subjonctif, mais par un temps convenable de l'indicatif, quelquefois même par l'infinitif :

Je ne pense pas qu'il vienne, *sioni kama atakudya*, litt. je ne vois pas s'il viendra ;

Je ne m'étonne pas que tu puisses nier, *sisãngai kwãmba wawèza kukana*, litt. je ne m'étonne pas que tu peux nier ;

J'ai honte que cela soit arrivé chez nous, *naona haya kwa kuwa mãmbo hayo yamèkudya kwetu*, litt. j'éprouve de la honte pour être ces choses sont arrivées chez nous.

Dans l'emploi du subjonctif swahili, la conjonction « que » n'est pas rendue. Il y a toutefois une conjonction d'origine arabe, *ili* qui répond à « afin que, pour que », dont l'usage est facultatif : Donne aux pauvres afin que Dieu te pardonne, *wape maskini, Mũngu akusamehe*, ou *ili Mũngu akusamehe*.

Comme en français, l'antécédent peut se placer après la proposition subjonctive : Que tu nies, je ne m'en étonne pas, *u-kane, sisãngai*.

L'antécédent peut également être sous-entendu dans une ellipse plus ou moins transparente :

Apate kukimbia, tutaona, qu'il trouve (à) s'échapper, nous verrons ;

U-wèze wapi ? où pourrais-tu ? (litt. où que tu puisses ?)

U-ki-pẽnda, u-si-pẽnde, nitakwẽnda nae, que tu (le) veuilles, que tu ne (le) veuilles pas, j'irai avec lui ;

Ni-m-fukuze, sina faida zaidi, que je le chasse, je n'y ai pas avantage ;

Hakuna nèno a-si-li-dyue, il n'y a rien qu'il ne connaisse.

C'est ici le cas de l'emploi du subjonctif pour suppléer l'impératif ou l'adoucir. C'est encore celui du subjonctif au sens de « il faut, il est nécessaire, désirable que j'aime ; faut-il que j'aime ? puis-je aimer ? »

Madyi mẽngi mtoni ; basi, nivuke au nisivuke ? (il y a) beaucoup d'eau dans la rivière ; or donc, faut-il que je traverse ou ne traverse pas à gué ?

Dans ce dernier sens, le subjonctif entre dans plusieurs idiotismes :

Sidyui ni-fanye-dye ? je ne sais pas que faire, litt. comment dois-je faire ?

Nina kazi ni-fanye, j'ai un travail à faire, litt. il faut que je fasse ;

Li-wa lolote, na li-we, quoi qu'il arrive, ainsi soit-il, litt. quelque chose que c'est, que ce soit.

C'est au subjonctif qu'on met le plus souvent le verbe qui dépend des impersonnels *ya(ni)pasa* « il me faut », *haifay* « il ne faut pas, il n'est pas possible », *hayẓuru* « cela ne fait rien », *si vibaya* « il n'est pas mauvais », des expressions à ellipse du verbe impersonnel « c'est, il est », comme *çèrṭi* ou *lazima* « il est nécessaire, il faut », *afaẓali* « il est préférable, il vaut mieux », *bora*

« il est mieux, il vaut mieux », etc., de certaines conjonctions comme *mpaka* ou *hatta* « jusqu'à ». Mais il est parfois avantageux d'employer le verbe subordonné ou à l'infinitif ou à un temps convenable de l'indicatif :

Haifay u-koge hapa, il ne faut pas que tu te baignes ici, ou *haifay wewe koga hapa* il ne faut pas toi te baigner ici ;

Mngodyèe mpaka adye, attends-le jusqu'à ce qu'il vienne, ou *mpaka amèkudya* jusqu'à ce qu'il est venu.

2° La forme affirmative *ni-ka-pige* suppose ordinairement le mouvement de la part du sujet, « que j'aille battre ». Aussi, bien que susceptible de remplir les fonctions d'optatif, d'impératif et de subjonctif, tout comme la forme *ni-pige*, est-elle d'un emploi plus restreint.

A-ka-n-ãmbia ni-ka-pime mizigo, il m'a dit que je pèse les charges, = que j'aille peser.

Participes. — On a différentes manières de suppléer aux participes :

1° Le mode participial en *-ki-* est l'équivalent du participe présent précédé du pronom personnel : Je l'ai rencontré portant sa charge, *ni-ka-m-kuta a-ki-tçukua mzigo wake.*

2° Les temps personnels affixés du relatif conjonctif *-po* « quand, lorsque », ou précédés d'une conjonction indépendante *kama* ou *kana* « comme », remplacent l'un quelconque des participes, qu'on peut tourner par un temps indicatif précédé de « quand, lorsque » :

Le roi étant devenu vieux mourut, *mfalme a-li-po ku-wa mzee, a-ka-fa ;*

En passant par là, tu le verras, *u-taka-po pita pale, u-ta-mwona.*

3° L'infinitif, précédé de *kw-iça* « finir » à l'infinitif ou à un temps personnel, rend l'un ou l'autre participe, quand celui-ci équivaut à l'infinitif passé précédé de « après » :

Ayant absorbé le remède, il se trouva mieux, *a-kèça meza dawa, a-ka-ona udyãmbo ;*

On le releva mort, *a-ka-inuliwa a-mè-kw-iça zimia.*

Le v. *kwiça* est parfois omis au début de la phrase, dans certaines formes d'idiotisme comportant l'emploi de l'infinitif : *kufika mdyini, marra a-ka-lala*, arriver (pour arrivé) au village, de suite il se coucha.

4° Les conditionnels en *-ngè-* et en *-ngali-*, parfois même le subjonctif, peuvent en certains cas se substituer au participe, quand celui-ci est susceptible d'être remplacé par un temps de l'indicatif précédé de « si » :

Le voyant je lui dirais, *ni-ngè-mw-ona, ni-ngè-mw-ãmbia.*

à voir pour les participes la page 205

5° Le présent, l'aoriste et le futur de l'indicatif affirmatif, le présent et le passé de l'indicatif négatif peuvent souvent prendre la place d'un participe joint à un complément :

Nous l'avons rencontré tombé sur le chemin, *tu-ka-m-kuta a-mè-ãnguka ndjiani* ;

Regarde le passant là-bas, *mw-ãngalie a-na pita kule.*

6° Le participe passé en fonction d'adjectif est souvent remplacé par le présent ou le passé de l'indicatif avec l'infixe du relatif :

Il n'y a pas de maïs semé, *hapana muhindi u-li-o pãndwa.*

Remarque. — Dans la revision qui vient d'être faite des modes et des temps, il a été indiqué plusieurs manières de suppléer des temps de la conjugaison française, dont on ne possède pas l'équivalence en swahili ; on en trouvera d'autres encore dans le tableau suivant des temps périphrastiques obtenus au moyen des quasi-auxilaires.

QUASI-AUXILIAIRES

Les langues, lorsqu'elles manquent d'une forme appropriée pour exprimer telle ou telle modification dans la valeur d'un temps, emploient souvent pour mieux préciser la pensée deux verbes en circonlocution au lieu d'un seul, le premier en guise d'auxiliaire occasionnel : « je vais venir » n'est pas synonyme de « je viendrai », ni « j'ai fini de patienter » l'équivalent de « j'ai patienté ».

Ces sortes de temps périphrastiques, bien qu'ils ne fassent pas nécessairement partie de la conjugaison normale, à la rigueur suffisante avec ses temps simples ou composés d'auxiliaires proprement dits, bien qu'on puisse sans offenser la grammaire négliger de les employer pour des cas où ils seraient indiqués, n'en sont pas moins utiles pour donner plus de clarté et de précision au discours. Certains ont même pour nous l'avantage de correspondre d'une façon plus ou moins approchée à tel ou tel temps de nos langues européennes.

Les verbes usités en swahili comme quasi-auxiliaires sont :

ni « c'est », *si* « ce n'est pas » ;

li du verbe être, par les formes *ni-li*, *n-a-li* et *ni-ka-li ;*

ku-wa (G. *ku-va*), devenir, être ;

kw-iça (Am. *kw-isa*) finir ;

ku-maa ou *ku-mala* (archaïque des dial. Am., G., Ng.), employé sous la forme de l'aoriste archaïque *ni-mèze* ou *ni-mèzie* « j'ai fini ».

ku-dya (Am., G. *ku-ya*) venir.

ku-toa ôter, retirer, enlever, omettre, souvent abrégé en *to* dans les dial. *Kiamu* et *Kingozi.*

Les principales combinaisons auxquelles ils se prêtent sont suffisamment indiquées ci-après, avec la correspondance aux temps et modes du français.

INFINITIF

Kwiça soma, après avoir lu, litt. finir lu.

INDICATIF

INDICATIF HABITUEL

affirmatif.

Watu ni kunèna kwãmba amèkufa, on dit qu'il est mort, litt. les gens c'est dire.

négatif.

Watoto hawa wadogo mno, si kufanya kazi, ces enfants (sont) trop jeunes, ils ne travaillent pas, litt. ce n'est pas travailler.

INDICATIF PRÉSENT *(affirmatif).*

Yu ana lala ou *akilala,* il ou elle est à dormir.

Nili nikifua tçuma (par abrév. *nili kifua*), je suis à forger du fer, en train de forger, je forge présentement, je forge encore, litt. je suis forgeant ;

Nilipo nikisèma, pendant que je dis, que je suis à dire, litt. quand je suis disant ;

Nikali kuugua ou *nikali nikiugua* (par abrév. *nikali kiugua* surtout en *Kigunya*), je suis souffrant.

IMPARFAIT DE L'INDICATIF

affirmatif.

Nili kuwa ou *nali kuwa nasoma* ou *nina soma* ou *nikisoma ulipo kudya,* j'étais à lire, en train de lire, lisant, je lisais, quand tu vins ;

Nili kuwa ou *nali kuwa nimèlala ulipo kudya,* j'étais à dormir, en train de dormir, dormant, quand tu vins, litt. j'étais je dors (aoriste d'un verbe d'état) ;

Nali nikisoma (par abrév. *nali kisoma*) *tçuoni pamodya nae,* j'étais étudiant à l'école en même temps que lui ;

Nalipo nikikaa (ou *nalipo kikaa*) *Ungudya, nikaona markebu za moçi,* pendant que je demeurais à Zanzibar, j'ai vu des bateaux à vapeur ;

Nali huļũnga mbuzi (Am.), j'étais à garder les chèvres.

négatif.

Sikuwa nafanya ou *nikifanya hayo,* je n'étais pas à faire cela, faisant cela ;

Sikuwa nimèpotèa, je n'étais pas perdu (litt. je suis perdu, aoriste d'un verbe d'état).

PASSÉ INDÉFINI

affirmatif (formes très usitées).

Nimèkwiça fika (P. *niça fika*), je suis arrivé, litt. j'ai fini d'arriver ;
Nimèkwiça sikia (P. *niça sikia*), j'ai entendu ;
Nimèzie pẽnda (Am., G.) = *nimèze* ou *nimèzile pẽnda* (Ng.), j'ai aimé, litt. j'ai fini d'aimer.

négatif.

Sikuwa nafanya ou *nikifanya hayo,* je n'ai pas fait cela ;
Sikuwa nimèsèma hayo, je n'ai pas dit cela, litt. je n'ai pas été j'ai dit cela.

PASSÉ ANTÉRIEUR (très usité).

Nilipo kwiça kufanya, lorsque j'eus fait, litt. quand j'eus fini de faire ;
Nilipo kwiça pona, lorsque je fus guéri ; *nilipo kwiça kupona* se dit moins bien.

PLUS-QUE-PARFAIT (très usité).

Nili kuwa ou *nali kuwa nimèsoma ulipo kudya,* j'avais lu quand tu vins litt. j'étais j'ai lu ;
Nili kuwa ou *nali kuwa nimèkwiça soma ulipo kudya,* j'avais lu quand tu vins, litt. j'étais j'ai fini de lire ;
Nili kwiça ou *nali kwiça pona* (G., et autres dial. passim *ku-pona*) *ulipo kudya,* j'étais guéri quand tu vins, litt. j'avais fini de guérir ;
Nili kwiça ou *nali kwiça soma* (G., et autres dial. passim *ku-pona*) *ulipo kudya,* j'avais lu quand tu vins.

FUTUR

affirmatif.

Nitakuwa nitasoma ou *na kusoma,* je serai à lire, en train de lire ;
Ikiwa vile, nitakuwa nikikana, s'il (en) est ainsi, je paraîtrai nier, litt. je serai comme niant.

négatif.

Sitakuwa na kufanya ou *nafanya hayo,* je ne ferai pas cela.
Sitakuwa nikivumilia hayo, je ne supporterai pas cela, litt. je ne serai pas supportant cela.

FUTUR PASSÉ

affirmatif.

Nitakuwa nimèkwẽnda, je serai allé ou parti, litt. je serai je suis allé ;

Nitakuwa nimèkwiça kwẽnda, je serai (déjà) allé ou parti, litt. je serai j'ai fini d'aller ;

Nitakapo kwiça kwẽnda, ou moins bien *nitakapo kuwa nimèkwẽnda,* lorsque je serai allé ou parti ;

Ikiwa vile nitakuwa niliye sèma hayo, s'il (en) est ainsi, je serai (celui) qui a dit cela, = je passerai pour avoir dit cela.

négatif.

Sitakuwa nimèanza kazi, je n'aurai pas commencé le travail, litt. je ne serai pas j'ai commencé.

PARTICIPIAL

affirmatif.

Nikiwa[1] *natàka* ou *nina taka,* si je veux, litt. moi étant je veux ;

Nikiwa nikisèma hayo, si je dis cela, pendant que je dis cela, litt. moi étant disant cela ;

Nikiwa nimèlala, usiniamçe, si je dors, ne me réveille pas, litt. moi étant je dors (aoriste d'un v. d'état) ;

Nikiwa nimèsèma hayo, si j'ai dit cela, litt. moi étant j'ai dit cela ;

Nikiwa nimèkwiça kwẽnda, si je suis (déjà) parti, litt. moi étant j'ai fini de partir ;

Nikiwa nikavũndja mtũngi, si j'ai brisé la cruche, litt. moi étant j'ai brisé ;

Nikiwa nitauza, si je vends (plus tard, un jour), litt. moi étant je vendrai ;

Nikiwa ningèsèma hayo, si je disais cela, litt. moi étant je dirais cela ;

Nikiwa ningali sèma hayo, si j'avais dit cela, litt. moi étant j'aurais dit cela ;

Nikiça fanya ou *kufanya* (G. et autres dial. passim), si je fais, si j'ai fait, litt. moi finissant faire.

négatif.

Nikiwa siẽndi, si je ne vais pas, litt. moi étant je ne vais pas ;

Nikiwa sikufanya, si je n'ai pas fait, litt. moi étant je n'ai pas fait ;

Nikiwa sitakwẽnda, si je ne vais pas (plus tard), litt. moi étant je n'irai pas ;

(1) Le *Kigunya* abrège généralement *nikiva* en *kiva,* quand il emploie ce temps comme quasi-auxiliaire.

Nikiwa singèkataa, si je ne refusais pas, litt. moi étant je ne refuserais pas ;

Nikiwa singali kataa, si je n'avais pas refusé, litt. moi étant je n'aurai pas refusé ;

Nikitoa pẽnda (ou Am. Ng. *nikito pẽnda*), si je n'aime pas.

CONDITIONNEL

Affirmatif.

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *waona* ou *una ona*, quand même tu vois ;

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *ukaona* ou *umèona* ou *uli ona*, quand même tu as vu ;

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *utaona*, quand même tu verrais (litt. tu verras) ;

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *ukiona*, quand même tu es voyant ;

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *ungèona*, quand même tu verrais ;

Udyapo (ou *udyapo kuwa*) *ungèona* ou *ungali ona*, quand même tu aurais vu ;

Ningèkuwa nina lala ou *nikilala*, je serais à dormir, ou en train de dormir ;

Ningèkuwa kuuza, je vendrais, litt. je serais (à) vendre ;

Ningèkuwa ou *ningali kuwa kuuza*, j'aurais vendu ;

Ninga ẽnzele (Ng.), je serais allé ;

Ningali kuwa nikilala, j'aurais été à dormir, ou en train de dormir.

Négatif.

Udyapo huoni, quand même tu ne vois pas ;

Udyapo hukuona, quand même tu n'as pas vu ;

Udyapo hutaona, quand même tu ne verras pas (= tu ne verrais pas) ;

Udyapo hungèona, quand même tu ne verrais pas ;

Udyapo hungali ona, quand même tu n'aurais pas vu ;

Singèkuwa nina lala ou *nikilala*, je ne serais pas à dormir ;

Singèkuwa kuuza, je ne vendrais pas, litt. je ne serais pas (à) vendre ;

Singèkuwa (ou *singali kuwa*) *kuuza*, je n'aurais pas vendu ;

Singali kuwa nikilala, je n'aurais pas été à dormir ;

Ningatoa kurizia, quand même je ne suis pas ou ne serais pas content.

SUBJONCTIF

Affirmatif.

Niwe nisome ou *nikisoma* ou *nina soma*, que je sois à lire ;

Niçe kusoma, que j'eusse lu, litt. que je finisse de lire.

Négatif.

Nisidye nikakosa, que je ne vienne pas à manquer, pourvu que je ne manque pas, à moins que je ne manque ;

Nisiwe nikisoma ou *nina soma*, que je ne sois pas à lire.

VERBE ACTIF

En swahili, comme en français, on préfère la forme active à la forme passive après la préposition *-a* « de, à, pour », placée devant un infinitif complément d'un substantif antécédent : *mtçele wa kupakia* (et non *kupakiwa*), du riz à embarquer, c.-à-d. qu'il faut embarquer, qu'on embarque ; *siyo mãmbo ya kutçeka nao*, ce ne sont pas des choses pour rire avec, c.-à-d. dont on rit ; *barua ya kusoma*, une lettre à lire, c.-à-d. qu'on lit, qu'on doit lire.

EMPLOI DU VERBE DIRECTIF

Il ne faudrait pas croire que toutes les fois qu'un verbe, en français, est suivi ou précédé de l'une des prépositions indiquant la direction, le but, l'intention « à, pour, vers, contre », on puisse user de la forme directive en swahili. Il y a bien des cas en effet où la préposition, qui suit le verbe en français, doit être exprimée en swahili sans l'emploi de la forme directive : Ce ne sont pas des paroles à dire, *siyo manèno ya kusèma* ; aller à la ville, *kwẽnda mdyi-ni.* De plus, si la préposition qui suit le verbe en français est suffisamment exprimée par la forme directive du verbe swahili, lorsque cette forme est indiquée, il n'en est pas de même de la préposition précédant le verbe à l'infinitif, laquelle doit être traduite à part quand elle est entre un substantif et un infinitif. De là les règles suivantes :

a) **Préposition précédant le verbe à l'infinitif.**

Règle I. — Quand l'infinitif français vient après un substantif suivi de l'une des prépositions « à, pour » rendues en swahili par *-a* variable, on ne le traduit par l'infinitif de la forme directive, que dans le cas où le substantif antécédent est indiqué en qualité d'instrument [1] ou de local :

(1) A Amou, après le nom d'instrument on emploie quelquefois la forme causative sortie du v. directif, au lieu de la forme directive du v. primitif : *kiwe tça kupaliza* (pour *kupazia*) *ũnga*, la petite pierre à moudre la farine.

Une pipe pour fumer le tabac, *kiko tça kufutia tumbako;*

Un couteau pour couper le pain, *kisu tça kukatia mkate;* on dirait encore, *kisu tça bwana kukatia mkate*, un couteau pour le maître couper le pain ;

Un endroit pour dormir, *pahali pa kulalia.*

On dira au contraire sans la forme directive : *tumbako ya kufuta, ya kunusa, ya kutafuna*, du tabac à fumer, à priser, à chiquer ; *punda wa kutçukua mzigo*, un âne pour transporter une charge ; *madyi ya kunywa,* de l'eau pour boire.

Règle II. — Si le verbe à l'infinitif est le complément indirect d'un verbe précédent, ou bien on traduit la préposition par *kwa* suivi de la forme non directive, ou bien on omet la préposition et on fait simplement suivre l'infinitif à la forme directive, ou plus simplement à la forme non directive, le *ku* de l'infinitif tenant lieu en ce cas de la préposition. Le choix entre ces différentes alternatives dépend surtout de l'usage :

Abats l'arbre pour le scier, *uuãnguçe mti kuupasulia mbao*, ou *kwa kuupasua mbao*, ou *kuupasua mbao.*

On dit mieux *nẽnda ku-lima* que *nẽnda ku-limia* va piocher ; on ne dirait pas *nẽnda kwa kulima.*

b) Préposition française suivant un verbe à un mode quelconque.

Règle III. — Tout verbe neutre ayant un complément indirect est rendu par la forme directive, s'il n'est du petit nombre des verbes susceptibles d'avoir un pseudo-complément direct ou un complément indirect sans l'intermédiaire d'une préposition (V. p. 286) :

Ku-m-kimbilia mtu, ku-m-tokèa, ku-m-çindania, courir vers quelqu'un, lui apparaître, lutter pour lui.

Règle IV. — Si le verbe français, suivi d'un complément indirect avec l'une des prépositions susdites « à, pour, vers, contre » exprimée ou sous-entendue, est un verbe actif, il peut se présenter trois cas :

1° Si le complément direct représente quelque chose qui appartient au complément indirect, on n'emploie la forme directive que dans le cas où la forme initiale du verbe ne peut avoir un complément indirect ou deux compléments directs [1] :

Avec la forme directive :

A-ka-m-dyẽngèa nyumba yake, il lui construisit sa maison ;

Mçuçie mwanae, débarque-lui son enfant.

(1) Il est quelquefois fait brèche à cette règle par certains indigènes, qui disent par exemple *a-ka-mw-iba* ou *a-ka-mw-ibia rupia*, il lui vola une roupie.

Sans la forme directive :

A-ka-m-kata kitçwa, il lui coupa la tête ; tandis qu'on dirait *a-ka-m-katia kitçwa tça adui yake*, il lui coupa la tête de son ennemi (V. 2° ci-après) ;
A-ka-dyi-vũndja mguu, il se cassa la jambe ;
A-ka-m-nyãnganya mali yake, il lui déroba son bien.

2° Si le complément direct est étranger à ce qui appartient au complément indirect, et qu'en même temps l'action est faite pour ce dernier, à son intention, en sa faveur, en sa place, on emploie la forme directive toutes les fois qu'elle existe :

A-ka-m-nyãnganyia rupia, il vola une roupie pour lui (pour la lui donner) ;
A-ka-m-katia ua, il lui coupa une fleur ;
A-ka-mw-apia kwèli, il lui jura la vérité ;
M-dyongezèe kiti, approche-lui un siège.

Certains verbes comme *ku-pa* « donner », *ku-paça* « donner, concerner, regarder, importer », *ku-nyima*, « refuser », *ku-kataza* « défendre, interdire, prohiber », etc., manquant de forme directive, dont le sens convient déjà à la forme primitive, on dit : *ku-m-pa mtu kitu*, donner quelque chose à quelqu'un ; *ku-m-paça habari*, lui donner une nouvelle.

3° Si le complément direct étant étranger à ce qui appartient au complément indirect, l'action est faite contre ce dernier, sur lui, à lui, sans le favoriser, on n'emploie la forme directive que dans deux cas : *a)* si la forme initiale du verbe ne peut avoir un complément indirect ou deux compléments directs [1] (v. p. 286) ; *b)* si le complément indirect est l'interrogatif *ni* ou *nini* ? « quoi ? »

Avec la forme directive :

A-ka-m-temèa mate usoni, il lui cracha de la salive au visage.
W-a-m-takia-ni ? w-a-m-pigia-ni ? que lui veux-tu ? pourquoi le bats-tu ?

Sans la forme directive :

A-ka-mpiça ndjia, il lui céda le chemin ;
A-ka-mw-onya ntçi, il lui montra le pays.

Nota I. — Certains verbes directifs de dérivation primaire ou secondaire ont ou peuvent prendre un sens spécial, qui les fait mettre à part en les assimilant aux verbes primitifs. Les règles précédentes ne leur sont pas applicables, au moins pour le cas où ils sont employés avec ce sens particulier.

La spécialité de plusieurs de ces verbes est de renchérir sur la forme primitive, d'indiquer une plus grande attention, diligence, bienveillance ou satisfaction de la part du sujet :

(1) Cette condition est parfois négligée : on entend *a-ka-m-tupa* et *a-ka-m-tupia dyiwe*, il lui jeta une pierre ; *a-ka-mruça* et *a-ka-mruçia teke*, il lui lança une ruade.

Ku-tèzama, regarder; *ku-tèzamia,* sens de la forme directive, plus celui de « regarder bien, attentivement, avec soin ou bienveillance » ;

Ku-tafuta, chercher ; *ku-tafutia*, v. dir., et « chercher bien, avec soin. »

Ku-toça, suffire ; *ku-toçèa* v. dir. ; *ku-toçèa, ku-toçelèza* et *ku-toçelezèa,* suffire amplement, accommoder, satisfaire ;

Kw-ẽnda, aller, *kw-ẽndelèa*, aller toujours plus avant, progresser, faire des progrès ; à la forme directive *kw-ẽndèa* est plus usité que *kw-ẽndelèa*

Ku-ãngaa, éclairer (n.), briller ; *ku-ãngalia,* considérer, regarder.

D'autres font opposition à la forme primitive, qui est le plus souvent employée dans un sens péjoratif :

Ku-mw-ãmba, ku-m-nèna et *ku-m-sèma mtu*, médire ou dire du mal de quelqu'un ; *ku-mw-ãmbia,* lui dire ; *ku-m-nenèa* ou *ku-m-semèa*, parler de quelqu'un (en bonne part, ou au moins sans mauvaise intention) ;

Ku-tẽnda, agir, commettre, faire ; *ku-m-tẽnda mtu,* agir mal contre quelqu'un ; *ku-m-tẽndèa*, agir bien pour lui, en sa faveur, lui faire du bien ;

Ku-nu ka, sentir, surtout sentir mauvais, puer, sens qu'on peut préciser encore en disant *ku-nuka vibaya* sentir mauvais ; *ku-nukia* sentir bon, qu'on dit aussi *ku-nukia vizuri*.

Par contre, la forme *ku-onèa*, de *ku-ona* « voir », a le sens péjoratif de « en vouloir à » = *invidere* du latin ; il faut aller jusqu'au directif de dérivation secondaire pour trouver un sens favorable :

Ku-mw-onelèa mtu huruma, éprouver un sentiment de pitié pour quelqu'un, litt. le voir en pitié ;

N-a-mw-onelèa hatari, je vois (je pressens) du danger pour lui.

VERBE PASSIF et VERBE NEUTRE

1° Le swahili use moins du passif que le français. Si le verbe, au passif en français, marque un état ou une qualité, on le rend ordinairement par le verbe neutre :

Les cases sont brûlées et consumées ; beaucoup ont été renversées, *nyumba zimèũngua, zikateketèa ; nyĩngi zikabomoka.*

2° La forme passive est surtout indiquée, quand on veut marquer que l'action est soufferte ou subie par le sujet. Dans l'exemple *nazi zikaãnguliwa, hazikuãnguka zenyewe*, les cocos ont été abattus, ils ne sont pas tombés d'eux-mêmes, on comprend la raison d'être du passif dans le premier verbe, de la forme neutre avec le second.

3° En dehors de là, le swahili emploie soit la forme passive, soit la forme neutre pour conserver comme sujet des incidentes, aussi bien que de la phrase principale, la personne ou l'objet qui est en question. Par exemple, après avoir

salué ou interpellé quelqu'un, *bwana hudyambo?* « maître, comment vas-tu ? » on ajoutera *kuku wako amèkamatwa na mwewe* « ta poule a été prise par le milan », plutôt que *mwewe amèkamata kuku wako* « le milan a pris ta poule ».

Habari gani? — Habari, nimèfiwa na baba, quelle nouvelle ? — La nouvelle, (c'est que) je suis en deuil de mon père.

Pour la même raison, quand le sujet de la conversation est un objet quelconque, au lieu de mettre le verbe à l'actif, comme nous dirions en français « ce fruit est bon, on en mange », le swahili retient l'attention sur le mot fruit, en le présentant comme sujet du verbe : *tunda hili zuri, laliwa,* ce fruit est bon, il est mangé (comestible). De même encore, au lieu de ce chemin est mauvais, on n'y passe pas, *ndjia hii mbaya, kaipitiki* ce chemin est mauvais, il n'est pas pratiqué (litt. passable).

C'est toujours dans le même ordre d'idées que la forme directive au passif, malgré sa tournure légèrement emphatique, est souvent préférée à une construction plus simple : *fulani amèkudya, amèletèwa mwanae,* un tel est venu, il a été amené son fils (on lui a amené son fils), est plus dans le génie de la langue que *fulani amèkudya, wamèmletèa mwanae,* un tel est venu, on lui a amené son fils.

En général, la phrase bantoue observe mieux l'ordre logique des idées que la nôtre.

DES IMPERSONNELS

Vu

Verbes impersonnels. — Les verbes employés impersonnellement prennent, selon le cas, l'un des pronoms subjectifs indiqués pour l'indéterminé neutre *(i-, ya-)* ou de lieu *(pa-, ku-, mu-)*. On se rappelle que le pronom *ya-* convient lorsque le mot *mãmbo* « affaires » est sous-entendu, *i-* lorsque l'indétermination est absolue, *pa-, ku-, mu-* pour marquer le lieu où se produit un fait. Néanmoins, le choix entre *i-* ou *ya-* dépend quelquefois de l'usage plus que du contexte Ainsi l'on dit ;

yanipasa, il me faut (litt. cela m'oblige), cela me concerne ; *yakupasa,* il te faut, etc. ; *yamèmpasa* ou *imèmpasa,* il lui a fallu ; *itakupasa,* il te faudra, etc. Le verbe subordonné se met à l'infinitif ou au subjonctif : *yatupasa kwẽnda* ou *tuẽnde,* il nous faut aller, ou il faut que nous allions.

yafaa, il convient, cela convient, il est ou c'est possible, cela sert ; *yanifaa,* cela me convient, me sert, me va ; *imèfaa,* ou *yamèfaa,* cela a servi ou convenu ou été ; *itakufaa,* cela te servira, t'ira ; *haifay,* il ne convient pas, cela ne convient pas, il n'est pas ou ce n'est pas possible ; *haikufaa, haitafaa, isifae,* etc. *Yafaa kusèma,* il convient de parler ; *haifay usème,* il ne faut pas que tu parles.

iẽnda ou *yẽnda,* cela va, ça va ; *yamèkwẽnda* ou *imèkwẽnda,* cela a été ; *itakwẽnda,* cela ira ; *haiẽndi* ou *hayẽndi,* ça ne va pas ; *haikwẽnda* ou *hayakwẽnda,* cela n'a pas été ; *haitakwẽnda ; isiẽnde* ou *isẽnde,* etc.

pana ou *kuna*, il y a ; *muna*, il y a (dedans) ; *hapana* ou *hakuna* il n'y a pas ; *hamuna* ou *hamna*, il n'y a pas (dedans).

Les verbes *ku-nya* « pleuvoir », *ku-nguruma* « tonner », *ku-vuma* « venter, souffler », peuvent prendre pour sujet, les deux premiers le mot *mvua* « pluie », le dernier *pèpo* ou *upèpo* « vent ». Si le sujet *mvua* ou *pèpo* n'est pas exprimé, le verbe est employé impersonnellement avec le pronom subjectif *i-*, à moins qu'on ne veuille signifier qu'il pleut, tonne ou vente en quelqu'endroit, auquel cas on emploie le pronom subjectif locatif *ku-* : De là

« Il pleut » se dit des différentes manières suivantes : *mvua ina kunya*, la pluie pleut ; *ina kunya*, il pleut ; *ina kunya mvua*, il pleut de la pluie ;

« Il tonne » : *mvua ina nguruma*, la pluie tonne ; *kuna nguruma*, il tonne.

« Il vente » : *pèpo ina vuma*, le vente vente ; *kuna vuma pèpo*, il vente du vent ; *kuna vuma*, il vente.

Locutions impersonnelles. — Le swahili a certains substantifs, adjectifs et adverbes qu'il emploie à la façon des verbes impersonnels, en sous-entendant le plus souvent la copule affirmative *ni* « c'est ». Le verbe subordonné se met à l'infinitif ou au subjonctif.

çèrti, c'est une obligation, il faut, il est nécessaire (de ou que) ;
lazima, il est besoin, c'est nécessaire, il faut, il est nécessaire (de ou que) ;
afazali, il est préférable ou mieux, c'est mieux, il vaut mieux, il est plus avantageux (de ou que) ;
bora, il est mieux, il est avantageux, c'est mieux, il est préférable (de ou que) ;
hèri, il est bon ou mieux (de ou que), etc.

La copule négative doit toujours être exprimée : *si vibaya*, il n'est pas mauvais (de ou que) ; *si hèri ?* n'est-il pas bon ou mieux (de ou que) ? *hapana budi*, il n'y a pas d'échappée (de ou que), il faut absolument ; etc.

Bora kwẽnda, il vaut mieux aller ;
Lazima uẽnde, il faut que tu ailles ;
Prov. *Hèri adui mwerèvu, kama rafiki mpumbavu*, il vaut mieux un ennemi rusé, qu'un ami maladroit.

Mettre Adverbe – page 242 et prépositions p. 247 Conjonctions p. 253

CONJONCTION *na*

1° Au sens de « et » *na* sert à grouper des individualités, par conséquent à unir entre eux les substantifs, les pronoms, les numéraux, les adverbes autres que ceux de manière. Pour cette fonction, le swahili préfère répéter la conjonction devant chacun des noms qui se suivent, au lieu de se contenter comme le français de la placer devant le dernier :

Mimi, na mke wãngu, na watoto wãngu, twakaa hapa, moi, et ma femme, et mes enfants, nous demeurons ici ;

Amèkudya dyana na dyuzi, il est venu hier et avant-hier ;

Aliye fika na asiye fika, (celui) qui est arrivé et (celui) qui n'est pas arrivé.

Il n'est employé entre deux ou plusieurs adjectifs qualificatifs, que lorsque chacun d'eux détermine une fraction d'individus dont le nom précède au pluriel :

Watu wadogo na wakubwa, les personnes petites et grandes ; on dirait très bien aussi *watu wadogo na watu wakubwa.*

Il est évité entre deux adjectifs qualificatifs d'un seul et même nom, ainsi qu'entre deux adverbes de manière se rapportant au même verbe : c'est une personne maligne et rusée, *ndiye mtu mdyãndja, mwerèvu;* j'ai travaillé beaucoup et inutilement, *nikafanya kazi sana bure.*

Il sert à unir deux verbes, dont le second au moins est à l'infinitif ; mais si les deux verbes sont à un mode personnel, la conjonction est omise :

Wakaãnza kutukana na kupigana, ils commencèrent à s'injurier et à se battre ;

Tuli kwẽnda kutwa na kuumwa na kiu, nous marchâmes tout le jour et (= avec) souffrir de la soif ;

Hier, nous vîmes une bête, nous la suivîmes et la tuâmes, *dyana, tukaona nyama, tukamfuata, tukamwua* ;

Va, et prends la lance, *nẽnda katwae* (ou *ukatwae*, ou *utwae) mkuki*, va, prends (ou que tu prennes) la lance ;

Il veut que j'achève le travail et m'en aille, *ataka nimalize kazi, niẽnde zãngu.*

Entre deux verbes négatifs on peut se servir de la conjonction arabe *wala* « ni » : N'allez pas à la rivière, et ne vous écartez pas de nous, *msiẽnde mtoni, wala msikae mbali nasi ;* mais on peut aussi supprimer *wala.*

2° La signification de « aussi » attribuée à *na* est corrélative de celle de « et », telle qu'elle vient d'être délimitée. Aussi *na* au sens de « aussi » ne peut-il figurer que devant un substantif ou avec un pronom ; après un verbe, il est remplacé par *pia*, qui a une extension plus vaste, et qui peut lui être substitué dans tous les cas : *Nae akadya*, lui aussi vint ; on pourrait dire encore, *yeye pia akadya*, ou *nae pia akadya ; Siwèzi tumbo, na kitçwa kina niuma*, je ne suis pas bien du ventre, la tête aussi me fait mal ; ou encore *na kitçwa pia*, ou *kitçwa pia kina niuma*, ou *kitçwa kina niuma pia.*

APPENDICES

Construction de la phrase.

Durée de la période. — La phrase swahilie ne comporte ni les longues périodes, ni les inversions de proposition. Il n'y a qu'un seul type de phrase qui puisse être allongé indéfiniment, c'est celui de la narration qui comporte une succession de verbes au passé narratif en *-ka-* : *nali pãnda mlimani, nikaona dyumba la mawe, nikaĩngĩa, nikatèzama ndani, mna nguzo za marmar,* etc., j'étais monté sur une montagne, je vis un grand édifice en pierres, j'entrai, je regardai à l'intérieur, il y a des colonnes de marbre.

Les qui et les que sont évités autant que possible. On a vu que même l'usage du pronom relatif est assez borné.

Ordre des termes. — L'ordre est le même qu'en français, sujet, verbe, complément ou attribut. Le sujet et le complément prennent à leur suite les attributs et compléments qu'ils comportent ; le verbe peut avoir après lui un adverbe de manière ; enfin, le complément indirect, s'il n'est pas suffisamment indiqué par le verbe seul, prend avant lui la préposition, après lui la postposition *-ni,* lorsque l'une ou l'autre se présentent. Les phrases suivantes ont été compliquées à dessein pour montrer la place des principaux éléments de la phrase :

Hier, l'âne blanc du chef de ce village a eu la patte coupée subitement par un crocodile au bord de la rivière, *dyana, punda wake dyumbe wa mdyi huu amèkatwa mguu marra modya na mãmba kãndo ya mto ;*

Quand tu seras arrivé à la Côte, ne manque pas de nous renvoyer immédiatement tous les porteurs, qui t'auront conduit avec tes quarante charges d'étoffes, *utakapo fika pwani, usikose kuturudiçia upèsi wapagazi wote, walio kupeleka na mizigo yako arbaini ya nguo.*

On inverse parfois le sujet ou le complément, comme en français :

Amèkudya ndugu yako il est venu ton frère :
Ndugu yako mwite, ton frère appelle-le ;
Mwẽnzio mpe bakora yake,, ton compagnon donne-lui sa canne ;
Nyama hii sitaki, ou *siitaki,* cette viande je ne veux pas, ou je n'en veux pas.

La première personne, en présence d'une autre, est nommée en premier lieu ; elle n'est pas renvoyée à la fin comme en français :

Mimi nawe tungodye hapa, moi et toi attendons ici.

Sujet. — 1° Que le substantif ou le pronom sujet soit exprimé ou non, il est toujours nécessaire de préfixer au verbe le pronom subjectif :

Nazi hizi zi-mè-uzwa, ces cocos-ci sont vendus.

2° Dans la construction impersonnelle, le sujet véritable peut se placer après le verbe, surtout quand le pronom subjectif est du genre locatif *(pa-, ku-, mu-)* :

Ku-na ku-dya watu, il vient des gens.

3° La multiplicité des genres permet de passer d'un sujet à un autre dans la même phrase sans grand risque de confusion, surtout si le pronom subjectif du verbe dans la phrase incidente est celui du complément de la proposition principale ; mais la condition n'est même pas toujours observée :

Mtu mmodya akakutana na wêzi, wakampiga, wakamnyãnganya mali yake, quelqu'un rencontra des voleurs, ils le frappèrent, ils lui prirent son bien ;

Sikutupa mtũngi wãngu tçini, haukuvũndjika, je n'ai pas jeté ma cruche par terre, elle ne s'est pas brisée.

Cependant, cette licence est combattue parfois par la tendance dont il a été parlé (309), tendance qui porte le swahili à suivre l'ordre logique des idées, en faisant du sujet général de la phrase un centre unique auquel sont rapportées toutes les actions.

Complément. — 1° Le complément indirect, quand il est commandé immédiatement par le verbe sans l'intermédiaire d'une préposition, passe ordinairement avant le complément direct, si le pronom objectif le représente déjà dans le verbe ; mais on peut aussi, en ce cas, placer le complément indirect devant le verbe :

A-ka-m-tolèa bwana wake matusi makubwa, il lança à son maître de grosses injures ; avec inversion, *bwana wake a-ka-m-tolèa matusi makubwa* ;

M-pe umbu wako mkono, donne la main à ta sœur ; mais, *mçike umbu wako kwa mkono,* prends ta sœur par la main.

2° Quand un verbe a deux compléments directs, on place également en premier lieu celui dont le pronom objectif est dans le verbe :

M-fundiçe bwana wako kiswahili, enseigne le swahili (à) ton maître, litt. enseigne-le ton maître le swahili.

3° A l'infinitif français ou au participe complément d'un verbe antécédent, on préfère souvent, quand la chose est possible, soit le temps convenable de l'indicatif ou du subjonctif, soit le mode participial en *-ki-* :

Je l'ai vu jouer ou jouant, *nikamwona a-na tçèza* ou *a-ki-tçèza ;*

Désires-tu le maïs cuit ou non cuit ? *wapẽnda muhindĩ uwe mbitçi au upikwe ?*

Verbe. — 1° Le swahili est extrêmement souple dans l'emploi des temps et des modes, passant librement de l'un à l'autre selon les nécessités du discours. C'est ainsi, par exemple, qu'il lui est possible de peindre comme présents et

vivants les faits du passé, en employant au présent les verbes qui les rapportent, quand bien même la phrase a débuté par un verbe au passé :

Nilipo toka nyumbani, nikawakuta wapagazi wana kudya mbio, lorsque je sortis de la maison, je rencontrai des porteurs ils viennent à la course ;

Marra wamètokèa nzige wĩngu zima, wakatua-tua, wana tafuna madyani yote, subitement apparurent des sauterelles un nuage épais, elles s'abattirent partout, elles mangent toutes les feuilles.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer l'emploi du passé narratif en *-ka-* pour des événements futurs (292, 2°).

2° Lorsque deux ou plusieurs verbes affirmatifs devraient se suivre au même temps d'un mode personnel, notamment de l'impératif ou de l'indicatif, le swahili se contente parfois de ne rendre que le premier verbe conformément au mode et au temps indiqué, pendant qu'il laisse le ou les verbes suivants à l'infinitif, tous ou seulement le dernier précédé de la conjonction *na* « et » :

Moyo wãngu wan'ãmbia mêma :	Mon cœur me dicte de bonnes choses :
Wan'ãmbia « Sali na kusoma » ;	Il me dit « Prie et lis » ;
Na Çetani yunẽndeme nyuma.	Et Satan me suit par derrière (pour me tenter)

Amèkudya mdyini ; tãngu siku ile amètẽmbèa-tẽmbèa, na kuzũnguka kote, na kuwapelelèza watu, il est venu en ville ; depuis ce jour-là il s'est promené et a erré partout, et il a épié les gens.

Wakafanya kazi na baba yao, kulima na kupãnda, ils travaillèrent avec leur père, piochèrent et plantèrent.

3° Après les verbes qui signifient défense, crainte que l'on ne fasse quelque chose, le second verbe, au lieu d'être employé affirmativement, doit être au négatif.

Nimèkukataza usẽnde, je t'ai défendu d'aller (litt. que tu n'ailles pas) ;

Nina ogopa asiãnguke, je crains qu'il ne tombe.

4° Avec les enfants surtout, lorsqu'on interroge, au moyen d'un verbe négatif, on peut quelquefois se méprendre sur le sens de la réponse, qui est affirmative en fait et négative dans l'idée :

Hukukata miwa ? — ndiyo, tu n'as pas coupé de cannes à sucre ? — oui (c'est-à-dire je n'en ai pas coupé).

{ V. page 288, 289

Génie de la langue.

Le génie propre de toute langue exige l'observation de nombreuses prescriptions de détail, dont très peu trouvent place dans la grammaire : emploi du mot convenable, choix de la tournure en usage, traduction d'une proposition

simple par un idiotisme, renversement des éléments de la phrase, substitution du verbe au nom d'action, du passif à l'actif ou vice versâ, etc., etc. Par exemple, le français « Aller en barque » est rendu en swahili par *kwẽnda kwa maçua* aller par barque ;

Porter turban, *kuvaa kilẽmba* s'habiller (d'un) turban ;
Je saigne, *natoka damu* je sors du sang ;
J'ai mal à la tête, *na kitçwa* j'ai la tête ;
Je suis enrhumé, *nakohoa* je tousse, ou *na kifua* j'ai la poitrine ;
Jeter l'ancre, *kutia nãnga* mettre l'ancre ;
Il se mit à lire, *akaãnza kusoma* il commença à lire ;
Quel est ton nom ? *dyina lako nani* ? ton nom qui ?
Grands et petits, *wakubwa kwa wadogo*, grands par petits ;
Aller nu, *kwẽnda utupu* aller nudité ;
Etre jaloux, *kulia uivu* crier, pleurer (de) jalousie ;
Faire un nœud, *kupiga fũndo* battre un nœud. Il y a quantité de locutions où entre *kupiga : kupiga mbio* courir, se hâter ; *kupiga tẽmbo* s'enivrer avec le vin de palme (se donner un coup de vin de palme), etc., etc.

Avec *kwẽnda* « aller » on dit : *kwẽnda matçozi* être en larmes ; *kwẽnda tçafia* éternuer, etc.

Tout cela s'apprend, partie dans la conversation de ceux des indigènes qui parlent correctement, partie dans la lecture des meilleures productions littéraires, folk-lore, proverbes, chants, drames et poésies diverses. Les dictionnaires bien faits et suffisamment détaillés sont aussi consultés avec fruit.

Une remarque à faire ressortir ici, c'est la sobriété du swahili dans l'emploi des adjectifs verbaux, surtout des noms d'actions d'origine verbale. Lorsqu'il en a le choix, il leur substitue très souvent le verbe :

Tu lui cherches querelle, *wataka kugombana nae*, litt. tu veux te disputer avec lui ;
Après mon entrevue avec un tel, je t'informerai, *nikiça mwona fulani, nitakupaça habari*, moi finissant voir un tel...
Un homme de cœur ne laisse pas ses amis dans l'affliction, *mtu wa moyo mwèma hawaatçi rafiki zake wakisumbuka*, eux étant affligés ;
Il est maigre, *amèkõnda*, il a maigri.

Il importe enfin de noter un idiotisme très remarquable, dans l'emploi du locatif comme sujet, là où il semblerait logiquement devoir représenter le complément de lieu :

Pale pamètua ndege, là-bas s'est posé un oiseau ;
Ndjia papitiapo watu, le chemin par où passe(nt) les gens ;
Killa pasikiwapo habari hiyo, partout où s'entend cette nouvelle ;
Pale patçezapo watu, là-bas où il danse du monde.

Formules de politesse.

Hu dyãmbo? (Am. G. *hu yãmbo?*) Comment es-tu ? — Réponse : *Si dyãmbo* (Am. G. *si yãmbo*)[1] je vais bien. *Si dyãmbo kidogo,* je vais un peu (mieux). *Sina udyãmbo* (Am. G. *sina uyãmbo*), je n'ai pas d'amélioration. *Siwèzi* je suis malade[2], litt. je ne puis pas = je suis impotent.

La formule *hu dyãmbo* est souvent abrégée en *Dyãmbo?* ou *yãmbo?* — Rép. : *Dyãmbo!* ou *yãmbo!* — — Pour témoigner plus d'intérêt, on prolonge le salut : *Dyãmbo ? dyãmbo?* ou *Dyãmbo sana ?* ou *Dyãmbo sana sana ?* — Rép. : *Dyãmbo !* ou *Dyãmbo sana !*

Mzima ? ou *U mzima ?* es-tu bien portant ou *U hali gani ?* comment vas-tu ? litt. tu es quel état ? ou *Waonadye hali yako ?* Comment trouves-tu ton état ? ou plus simplement *Hali gani ?* quel état ? — Rép. : *Mzima*, ou *Hali ngèma* (ou *ndjyèma*). On peut aussi répondre *Sidyãmbo*. Les arabisants ajoutent parfois *al hamdu lillahi* à la louange de Dieu ; ou encore *marahaba* ou *ahsanti* merci.

Au salut *Dyãmbo*, l'interpellateur ajoute quelquefois, le plus souvent par manière de plaisanterie, *Dyãmbo kama lulu* « comme une perle ».

Les esclaves, les inférieurs, les enfants emploient aussi la formule *Naçika moo* ou son abréviation *çika moo* je prends tes pieds (pour les baiser. — Rép. : *Marahaba* ou *ahsãnti*.

A l'une ou à l'autre des formules ci-dessus, peuvent s'ajouter des demandes de nouvelles, comme : *Hudyãmbo nyumbani ?* ou *Hali gani nyumbani ?* comment va-t-on à la maison ? A moins d'être sur le pied d'une grande intimité, on ne demande pas directement des nouvelles de la femme de son interlocuteur. *Ndugu yako hadyãmbo ?* ton frère comment va-t-il ? *Watoto wako hawadyãmbo?* tes enfants, etc. *Habari gani ?* quelle nouvelle ? — R. : *Habari ngèma* ou *ndjyèma.*

On entend aussi les expressions arabes : *Salam alek* (pl. *-kum*) salut à toi (pl. vous). — R. *Walek* (pl. *-kum*) *essalam*, et à toi (pl. vous) le salut. — — *Subalc̄èr* ou *Swalc̄èr* bonjour, litt. bon matin (jusqu'à 3 heures), abréviation de *Allah iṣabahak* (pl. *iṣabahakum*) *bilc̄er* que Dieu te (pl. vous) donne un bon matin. — R. *Subalc̄èr*, ou *Swac̄èr*, ou *Subahak* (pl. *-kum*) *Allah Bilc̄èr*. — — *Msalc̄èr* bonsoir (depuis 3 heures). — R. *Allah imesik* (pl. *-kum*) *bilc̄èr*, ou *Masak* (pl. *-kum*) *Allah bilc̄èr*.

1. *Sidyãmbo* est l'abréviation de *sina dyãmbo* « je n'ai pas d'affaire ». La locution se conjugue à toutes les personnes du présent : *Sidyãmbo, hudyãmbo, hadyãmbo, hatudyãmbo, hamdyãmbo, hawadyãmbo.* On l'emploie même avec un sujet inanimé ou impersonnel : *mti huu haudyãmbo*, cet arbre va bien ; *haydyãmbo nyumbani*, cela va bien à la maison.

2. *Huwèzi* tu es malade ; *hawèzi* il (elle) est m. ; et ainsi de suite pour les autres personnes. En dehors du présent, la conjugaison devient périphrastique, avec *kuwa* « être » comme élément auxiliaire : *nikawa siwèzi* je fus malade ; *nili kuwa siwèzi* j'étais m. ; *nali kuwa siwèzi* j'avais été m. ; *nitakuwa siwèzi* je serai m. ; *niwe siwèzi* que je sois m. ; etc.

Hodi ? ou *Hodi hodi ?* sur le seuil, pour demander la permission d'entrer. — R. *Hodi !* ou *Karibu* (pl. *Karibuni)*, approche.

Starehe (pl. *stareheni*), sois à ton aise.

Kun raẓi, mille excuses, litt. sois content. *Uwe* (pl. *mawe) raẓi*, id.

Nisamehe (pl. *nisameheni)*, pardonne-moi.

Naam « oui », en réponse à un appel, à un ordre ; pour donner son assentiment.

In ça Allah, s'il plaît à Dieu.

Ewallah ! et sa contraction *ewaa !* Dieu oui ! équivalent à « vos ordres ! »

Labeka ! ou son abréviation d'ailleurs trop libre *Ebee* ou *Bee !* à vos ordres ! ou plaît-il ? litt. « prêt à toi ».

Afya ! « santé » à quelqu'un qui éternue. — R. : *Marahaba !* ou *Ahsãnti !*

Tafaẓali unãmbie... te plaît-il de me dire...

Ruhuṣa ! Permission ! ou *Naõmba ruhuṣa*, je demande la permission (de me retirer). *Nakwẽnda zãngu,* ou simplement *Nakwẽnda* ou *Nina kwẽnda* je m'en vais.

Kwa hèri ! au revoir ! litt. au bonheur ! — R. : *Kwa hèri !* ou *Haya ! kwa hèri ya kuonana*, allons ! au bonheur de se revoir.

Similla ou *Simille* (pl. *simìlleni*) place, s'il vous plaît (pour faire garer sur le chemin), adaptation swahilie de *Bism illahi !* au nom de Dieu !

Genres de composition.

Les compositions littéraires sont variées. Elles comprennent des Histoires *hadisi* (Ar.), *kiṣa* (Ar.), *ngano ;* des Contes et Récits du folk lore *ngano, hikaya* (Ar.) ; des Fables, Paraboles et Allégories *mfano (mi-), masali, misali, misili* (Ar.) ; des Proverbes et Sentences *fumbo (ma-) ;* des Poésies *uçairi, maçairi* (Ar.), proverbes, épigrammes, satires, berceuses, chants de danses, élégies et épopées *utẽnzi*, ces dernières toutes écrites à cause de leur longueur, précieusement conservées et copiées. A côté des genres précédents, on peut encore citer les Devinettes *kitẽnda-wili (vi-),* les lettres *barua, waraka* (Ar.) pl. *nyaraka*, et les Actes, dont les principaux sont le Contrat *mkaṭaba* (Ar.) et la Lettre de change *hawala* (Ar.).

Mw-ana-funzi kãmba na dyi-we.
(L')écolier (la) corde et (la) pierre.

Ki-dyana m-modya 'a-li soma elimu siku ny-ĩngi,
Jeune-homme un avait été étudier (la) science jours nombreux,
a-si-dyue kabisa. A-ka-fanya hasira ; a-k-ẽnda zake, hatta
qu'il ne connaisse absolument. Il fit colère ; il alla s'en, jusqu'à

kati ya ndjia, a-ka-ona ki-sima. A-k-ênda ku-tèzama
(ce que) (au) milieu du chemin, il vit (un) puits. Il alla regarder
kama pana ma-dyi a-nywe ; a-ka-ona dyi-we la
si il (est) avec (= il y a) (de l')eau (qu')il boive ; il vit (la) pierre du
ki-sima li-mè-katwa kwa kãmba, kwa sababu killa siku kãmba
puits elle est coupée par (la) corde, à cause chaque jour (la) corde
hu-pita katika lile dyi-we. A-ka-sèma : « Hii kãmba i-mè-li-kata
c'est passer sur cette pierre. Il dit : « Cette corde elle l'a coupée
dyi-we, sababu killa siku hu-pita dyuu yake. Na mimi
(la) pierre, (à) cause chaque jour c'est passer dessus d'elle. Et moi
ni-ta-rudi ku-soma ; kwa-ni ni-ki-wa mimi
je retournerai étudier ; pour ce (= parce que) moi étant (= fussè-je) moi
na m-oyo m-gumu kama dyi-we, na elimu i-ki-wa
avec (le) cœur dur comme (une) pierre, et la science elle étant (= fût-elle,
kama kãmba, m-oyo u-ta-katwa mw-iço kwa elimu. A-ka-rudi,
comme (la) corde, (le) cœur il sera coupé (à la) fin par la science. Il revint,
a-ka-soma, a-ka-wa mw-alimu m-kuu.
il étudia, il devint savant grand.

Ki-dyana, nom d'être animé, cl. en *ki-* (pl. *vi-*) ; *m-modya*, avec accord en *m-* du sing. des êtres animés ; *'a li soma*, pour *a-a-li soma*, avec le pron. subj. *a-* des êtres animés ; *elimu*, inv., sing. de la cl. en *n-; siku nyĩngi*, loc. adv. au pluriel, *siku* inv., pl. de la cl. en *n-*, *ny-ĩngi* avec accord plur. *ny-* devant un radical à voyelle initiale ; *a-si-dyue*, *a-* pron. subj. sing. g. pers., *-si-* négation ; *kabisa*, adv. *A-ka-fanya, a-* pron. subj. g. pers. ; *hasira*, inv., sing. g. c. ; *a-kẽnda*, pour *a-ka-ẽnda*, *a-* pron. subj. g. pers. ; *z-a-ke.* pour *ndjia zake* « chemins de lui », *z-* préf. d'accord pl. du g. c. ; *hatta*, conj. ; *kati ya*, loc. prép. ; *ndjia*, inv., sing. du g. c. ; *a-ka-ona, a-* pron. subj. g. pers. sing ; *ki-sima,* sing. g. mod. *A-kẽnda,* pour *a-ka-ẽnda ; ku-tèzama*, inf. ; *kama*, conj. « comme, si » ; *pa-na, pa-* pron. subj. de l'indéterminé loc. ; *ma-dyi*, pl. du g. abstr. avec le sens du sing ; *a-nywe, a-* pron. subj. g. pers ; *a-ka-ona, a-* pron. subj. g. pers. ; *dyi-we,* sing. g. n. ; *l-a,* prép. *-a* avec accord sing. *l-* du g. n. ; *ki-sima*, sing. ; *li-mè-katwa,* aoriste passif, *li-* pron. subj. sing. g. n. ; *kwa*, prép. ; *kãmba,* inv., sing. du g. c. ; *kwa sababu,* loc. conj. ; *killa siku,* loc. adv. ; *kãmba*, sing. ; *hu-pita*, pour *ni ku-pita ; katika* prép. ; *li-le*, adj. dém. avec accord sing. du g. n. ; *dyi-we,* sing. *A-ka-sèma, a-* pron. subj. g. pers. ; *Hi-i,* pour *hi-hi,* adj. dém. sing. du g. c. ; *kãmba*, sing. g. c. ; *i-mè-li-kata, i-* pron. subj. sing. g. c. ; *li-* pron. obj. sing. g. n. se rapportant à *dyiwe ; dyi-we*, sing. g. n. ; *sababu*, subst. en fonction d'adverbe ; *killa siku,* loc. adv. ; *hu-pita*, pour *ni ku-pita ; dyuu yake*, loc. adv. *Na*, conj. ; *mi-mi,* pron.

subst., ; *ni-ta-rudi, ni-* pron. subj. sing. 1[re] pers. ; *ku-soma,* inf. ; *kw-a-ni,* loc. conj. ; *ni-ki-wa, ni-* pron. subj. sing. 1[re] pers. ; *mi-mi,* pron. subst. ; *na* prép. ; *m-oyo,* sing. g. sp. ; *m-gumu, m-* accord sing. g. sp. ; *kama,* conj. ; *dyi-we,* sing. ; *na,* conj. ; *elimu,* sing. g. c. ; *i-ki-wa, i* pron. subj. g. c, ; *kama,* conj. ; *kãmba,* sing. ; *m-oyo,* sing. g. sp. ; *u-ta-katwa,* futur passif, *u-* pron. subj. sing. g. spéc. ; *mw-iço,* subst. sing. g. sp. en fonction d'adverbe ; *kwa,* prép. ; *elimu,* sing. *A-ka-rudi, a-ka-soma, a-ka-wa, a-* pron. subj. sing. g. pers : *mw-alimu,* sing. du g. pers. ; *m-kuu, m-* accord sing. du g. pers. devant un radical commençant par une consonne.

Kisũngura na fisi.
(Le) lièvre et (l')hyène.

Ali õndoka fisi, akẽnda kama kutoka Ungudya
Elle était sortie (une) hyène, elle allant comme partir de Zanzibar
kwẽnda Tumbatu kutaka utçumba.
aller (à) Toumbatou pour demander (pour une demande de) fiançailles.
Basi, akamkuta paa, akamwãmbia : « Paa, twẽnde
Or, elle la rencontra (une) gazelle, elle lui dit : « Gazelle, allons
utçumba kwãngu. » Basi, wekênẽnda[1]*, akamwãmbia : « Somo,*
(aux) fiançailles chez moi. » Or, elles allant, elle lui dit : « Camarade,
ukasikia siwèzi kitçwa, nitwalie dawa hii ;
tu as entendu je suis malade (de la) tête, prends (pour) moi remède celui-ci ;
ukanipa, marra nitapoa. » Wakẽnda ndjiani mbele,
tu me l'as donné, subitement je guérirai. » Elles allant en chemin devant,
akasèma : « Ukasikia siwèzi tumbo nitwalie mti huu
elle dit : « Tu as entendu je suis malade (du) ventre, prends-moi plante cette
mwĩngine unipe ; marra nitapoa. » Akẽnda hatta karibu
autre (que) tu me donnes ; subitement je guérirai. » Elle alla jusqu'à près
kufika, lakini mbali kidogo ; akamwãmbia : Ukasikia siwèzi
(d')arriver, mais loin (un) peu ; elle lui dit : Tu as entendu je suis malade
mguu nitwalie dawa hii, unipe ; marra
(de la) patte, prends-moi remède celui-ci, (que) tu me donnes ; subitement
nitapoa. » Basi tèna wakẽnda zao, wakakuta çãmba la
je guérirai. » Or ensuite elles allant s'en, elles rencontrèrent (un) champ de
miwa. Fisi akavũndja miwa minne, akafitça, akẽnda kwa mwẽnziwe,
cannes. L'hyène elle cassa cannes quatre, elle cacha, elle alla vers sa compagne,
akamwãmbia : « Somo, miwa hii miwa ya watu,
elle lui dit : « Camarade, cannes celles-ci (ce sont) les cannes des gens,

1. *Wekênẽnda* par assimilation pour *wakênẽnda*.

haifay kuitafuna; walakini tukate magugu yaliyo
il ne convient pas (de) les mâcher; mais coupons (les) roseaux qui sont
kama muwa tutafune.» Paa akanèna: «Hayo
comme (la) canne, (que) nous mâchions.» (La) Gazelle dit: «Ces
magugu tutatafunadye, nayo hayatafunwi?» Fisi
roseaux nous mâcherons comment, et eux ils ne se mâchent pas?» (L')hyène
akamwãmbia: «Tudyifunike nguo, tusème: «Gugu we
lui dit: «Couvrons-nous (de notre) linge, disons: «Roseau toi
gèuka muwa, nile.» Fisi akàkata magugu,
change-toi (en) canne, (que) je mange.» (L')hyène elle coupa (des) roseaux,
akadyifunika, akatwaa yale magugu, akayafitça tçini ya
elle se couvrit, elle prit ces roseaux, elle les cacha (en) dessous du
mtçãnga; akatwaa na miwa, akamwãmbia paa: «Waona,
sable; elle prit et (les) cannes, elle lui dit (à la) gazelle: «Tu vois,
magugu yamêça gèuka miwa.» Basi ana tafuna; ana
(les) roseaux ils ont fini se changer (en) cannes.» Or elle mâche; elle
mwãmbia: «Fanyiza vile vile utafune nawe.»
lui dit: «Fais cela cela (= de même), (que) tu mâches et toi (= toi
«Paa akadyifunika, akasèma: «Gugu, gèuka muwa,
aussi).» (La) gazelle elle se couvrit, elle dit: «Roseau, change-toi (en) canne,
nile,» yasigèuke. Akamwãmbia: «Mwẽnz'ãngu,
(que) je mange», sans qu'ils se changent. Elle lui dit: «Compagne de moi,
Fisi, nipe nitafune; yãngu hayakugèuka.» Fisi
Hyène, donne-moi (que) je mâche; les miens ne sont pas changés.» (L')hyène
ahamwãmbia: «Sikupi.» Basi fisi akatafuna miwa yake,
elle lui dit: «Je ne te donne pas.» Or (l')hyène elle mâcha cannes d'elle,
hatta ikêça. Wakẽnda zao, hatta wakafika.
jusqu'('à ce que) ce fût fini. Elles allèrent s'en, jusq'(à ce que) elles arrivèrent.
Wakapikiwa tçakula kule kwao utçumbani.
Elles eurent cuite pour elles (de la) nourriture là chez elles aux fiançailles.
Basi fisi, katika kuona vyakula vina kudya, hudyitia
Or (l')hyène, sur (le) voir (des) mets ils viennent, c'est se mettre
kitçwa: «Kitçwa kina niuma! kitçwa kina niuma!»
(mal de) tête: «(La) tête elle me fait mal! (la) tête elle me fait mal!»
Hatta vyakula vikawèkwa pale, humtuma mwẽnziwe:
Jusqu'(à ce que) (les) mets ils furent placés là, c'est l'envoyer sa compagne:
«Kanitwalie dawa ile niliyo kwãmbia.» Basi paa akêça
«Prends-moi remède celui-là que je t'ai dit.» Or (la) gazelle elle ayant fini
kwẽnda huko nyuma, fisi akala vyakula vyote.
aller là derrière, (l')hyène elle mangea (les) mets tous.

Wakalala. Uṣubuhi, akêça kuona vyakula vina kudya,
Elles dormirent. (Au) matin, elle ayant fini (de) voir (les) mets ils viennent,
hudyilia ugõndjwa fisi: « Tumbo lani uma! tumbo
c'est se mettre maladie (l')hyène : « (Le) ventre il me fait mal, (le) ventre
lani uma. » Vikêça kudya vyakula, humtuma mwẽnziwe :
il me fait mal. » Ayant fini venir (les) mets, c'est envoyer sa compagne :
« Somo, kanitwalie dawa ile niliyo kwãmbia. » Basi akẽnda
« Camarade, prends-moi remède celui que je t'ai dit. » Or elle allant
kutwaa dawa, huko nyuma fisi akala vyakula vyote
prendre (le) remède, là derrière (l')hyène elle mangea (les) mets tous
pia.
complètement.

Wakalala. Siku ya tatu akaona vyakula
Elles dormirent. Le jour de trois (troisième), elle vit (les) mets
vimèkudya : « Hii! Hii! mguu una niuma! Hii! hii! mguu
ils sont venus : « Oh ! oh ! (la) patte elle me fait mal ! Oh ! oh ! (la) patte
una niuma! » Akẽnda paa kutwaa dawa ya mguu.
elle me fait mal ! » Elle alla (la) gazelle prendre (le) remède pour (la) patte.
Mzee paa alipo rudi, fisi amèiça kula
(La) vieille gazelle quand elle fut revenue, (l')hyène elle a fini manger
vyakula vyote. Paa akamwãmbia : « Somo, dyinsi gani?
les mets tous. (La) gazelle elle lui dit : « Camarade, manière quelle (= comment?)
Umènileta wewe huku kwa wakweo, lèo
Tu m'as amenée toi ici chez tes beaux-parents, aujourd'hui
vyakula una kula peke yako; lèo ya tatu,
(les) mets tu manges seule toi ; aujourd'hui de trois (= pour le 3e jour),
sidya pata tçakula, miye mzee paa; nipeleke
je n'ai pas (encore) gagné (de) nourriture, moi vieille gazelle ; (r)envoie-moi
kwetu, nisife na ndjaa huku kwa wakweo
chez nous, (que) je ne meure pas avec (la) faim ici chez tes beaux-parents
ulio kudyia. »
chez qui tu es venue. »

Basi wakarudi. Paa hawèzi kwẽnda, ana kwẽnda kidogo
Or elles revinrent. (La) gazelle elle ne peut marcher, elle marche petitement
kidogo kwa ndjaa ya siku tatu. Walipo karibia mdyi,
petitement pour (la) faim de jours trois. Quand ils approchèrent (de la) ville,
wakamkuta mze sũngura : « Dye? Mwatokèa wapi? »
ils le rencontrèrent (le) vieux lièvre : « Comment? Vous venez (d')où? »
Fisi ana mwãmbia : « Tuna tokèa kwa wakwe wãngu. »
L'hyène elle lui dit : « Nous sortons de chez beaux-parents de moi. »

Sũngura akamwuliza: « ẽhẽ! mbona mwẽnzio amèkõnda hivi. »
(Le) lièvre il l'interrogea : « Hein ! pourquoi ta compagne est maigre ainsi. »
Akamwãmbia: « Kwa upumbavu wake. » Sũngura akamwãmbia:
Elle lui dit : « Par bêtise d'elle. » (Le) lièvre il lui dit :
« Wakati ukẽnda kwa wakweo, unitwae miye, nẽnde
« (Au) temps toi allant chez tes beaux-parents, me prends moi, (que) j'aille
hakuone huko kwa wakweo. »
(que) je te voie là chez tes beaux-parents. »
Akakaa siku tatu fisi; akampitia
Elle demeura (attendit) jours trois (l')hyène; elle passa par (chez) lui
sũngura, akamwãmbia: « Lèo nina kwẽnda, twẽnde zetu,
(le) lièvre; elle lui dit : « Aujourd'hui je vais, allons - nous en,
sũngula. » Sũngura akaĩngia ndjiani, wekẽnẽnda. Hatta
lièvre. » (Le) lièvre il entra (se mit) en chemin, ils allèrent. Jusqu'
ndjia pale pênye mti ule; fisi akamwãmbia:
(au) chemin là-bas où ayant (= où il y a) plante celle-là ; (l')hyène elle lui dit :
« Sũngula, ukasikia siwèzi kitçwa, ndjyoo ukanitçumie
« Lièvre, tu as entendu je suis malade (de la) tête, viens (que) tu me cueilles
mti huu, hatia kitçwa, kitapoa marra modya. » Wakẽnda
plante celle-ci, j'ai mis (à la) tête, elle guérira coup (tout d')un. » Ils allèrent
kidogo huko mbele, hatta sũngura akamwãmbia: « Somo,
(un) peu là devant, jusqu'(à ce que) (le) lièvre il lui dit : « Camarade,
nataka kukodyoa. » Akadyitẽnga kando kwẽnda kodyoa,
je veux (= j'ai besoin de) pisser. » Il s'écarta (à) côté (pour) aller pisser,
akadya zake hatta mti ule, akatçimba, akatwaa mizizi yake na
il vint s'en jusqu'à plante celle-là, il creusa, il prit racines d'elle et
madyani yake, akafutika katika nguo zake, wakẽnẽnda mbele, akamwãmbia
feuilles d'elle, il serra dans linges de lui, eux allant devant, elle lui dit
fisi: « Ukasikia siwèzi tumbo, somo, ndjyoo
(l')hyène : « Tu as entendu je suis malade (du) ventre, camarade, viens
nitçimbie mti huu dawa, unipe; nitatafuna,
creuses-moi plante celle-ci (le) remède, (que) tu me donnes; je mâcherai,
marra nitapoa. » Wakẽnda mbele, wakẽnda, wakakuta
subitement je guérirai. » Ils allèrent devant, ils allèrent, ils rencontrèrent
mti wa mguu. Fisi akamwãmbia: « Somo, ukasikia
(la) plante pour (la) patte. (L')hyène elle lui dit : « Camarade, tu as entendu
siwèzi mguu, ndjyoo unitwalie mti huu
je suis malade (de la) patte, viens (que) tu me prennes plante celle-ci
dawa, nisage, nipake mguu, marra mguu
(le) remède, (que) je pulvérise, (que) je oigne (la) patte, subitement (la) patte

utapona. » *Wakẽnda mbele kidogo, sũngura akasèma :* « *Mavi*
elle guérira. » Eux allant devant un peu, (le) lièvre il dit : « (Les) crottes
yana nisõnga. » *Akapiga mbio, akẽnda, akautwaa*
elles me pressent. » Il battit (la) course (= il courut), il alla, il la prit
mti wa tumbo; akadya, akatwaa na mti wa mguu,
(la) plante du (pour) ventre ; il vint il prit et (la) plante de (la) patte,
akafutika.
il serra.

Wakẽnda zao, wakẽnda, wakalikuta lile çãmba la miwa.
Ils allèrent s'en, ils allèrent, ils le rencontrèrent ce champ de cannes.
Basi ana mwãmbia : « *Sũngula, waona, mimi navũndja magugu hayo.* »
Or elle lui dit : « Lièvre, tu vois, moi je casse roseaux ces. »
Sũngura nae akamwãmbia : « *Nami navũndja* » *Akamwuliza :*
(Le) lièvre et lui il lui dit : « Et moi je casse. » Il lui demanda :
« *Ee fisi, magugu ya miwa tuna—yafanyadye?* »
« O hyène, (les) roseaux de (= semblables à) cannes qu'en faisons-nous ? »
Akamwãmbia : « *Tuladyifunika nguo zetu, tulasèma :*
Elle lui dit : « Nous nous couvrirons (de) linges de nous, nous dirons :
« *gugu-muwa gèuka muwa* », *yatagèuka tutafune.* »
« Roseau-canne change-toi (en) canne », ils se changeront (pour que) nous
Akaitika : « *ẽẽ! Haya tu! tudyifunike.* »
mâchions. » Il répondit : « Oui oui ! Allons seulement ! couvrons-nous. »
Fisi akaingia pale katika miwa, akakata miwa miwili,
(L')hyène elle entra là-bas dans (les) cannes, elle coupa cannes deux,
asimwãmbie. Bâdo kidogo Sũngura akanèna :
(qu')elle ne lui dise (= sans lui dire). Encore (un) peu (le) lièvre il dit :
« *Nẽnda kodyoa na miye. Nae akakata miwili miwa. Basi fisi*
« Je vais pisser et moi. Et lui il coupa deux cannes. Or (l')hyène
akayatwaa yale magugu-miwa, akafukia tçini ; akèça,
elle les prit ces roseaux-cannes, elle enterra en terre ; elle ayant fini,
akaitwaa miwa ile miwili, akamwonyèça mwẽnziwe,
elle les prit cannes ces deux, elle lui fit voir (à) son compagnon,
akamwãmbia : « *Waona somo, magugu yamèkwiça gèuka*
elle lui dit : « Tu vois, camarade, (les) roseaux ils ont fini se changer
miwa hii. » *Sũngura akamwãmbia :* « *Na mimi nipe nguo*
(en) cannes celles-ci. » (Le) lièvre il lui dit : « Et moi donne-moi linge
yako kubwa, nidyifunike. » *Akadyifunika sũngura nae, akayatwaa*
de toi grand (que) je me couvre. » Il se couvrit (le) lièvre et lui, il les prit
magugu-miwa, akafitça tçini ya mtçãnga ; akaitwaa miwa,
(les) roseaux-cannes, il cacha dessous du sable ; il les prit (les) cannes,

akafunua nguo, akamwonyèça mwẽnziwe, akamwãmbia : « Na
il ouvrit (le) linge, il lui montra (à) sa compagne, il lui dit : « Et
miye, yãngu gugu-muwa limèiça gèuka muwa. » Basi fisi
moi, mon roseau-canne il a fini se changer (en) canne. » Or (l')hyène
akakasirika, akamwãmbia : « Wewe, Sungula, mdyãndjya kibalabala ;
elle se fâcha, elle lui dit : « Toi, Lièvre, (tu es un) malin, (un) rusé ;
na yãngu hii itwae, utafune yote. » Akaitafuna
et les miennes celles-ci prends-les, (que) tu mâches toutes. » Il les mâcha
kisũngura miwa yote.
(le) petit lièvre (les) cannes toutes.

Wakẽnda zao, halla wakafika dyioni kwa mtçumbae
Ils allèrent s'en, jusqu'à (ce que) ils arrivèrent au soir chez sa fiancée
fisi. Wakapikiwa vyakula. Fisi alivyo viona
(à l')hyène. Ils eurent cuits pour eux (des) mets. (L')hyène comme elle les vit
vyakula vina kudya, akadyitia ugõndjwa, akasèma : « Hii ! Hii ! Kitçwa ! »
(les) mets ils viennent, elle se mit maladie, elle dit : « Oh ! Oh ! (La) tête ! »
Akaãmbiwa : « Una nini, Somo ? » Akanèna : « Kitçwa
Elle fut dit à elle : « Tu as quoi, Camarade ? » Elle dit : « (La) tête
kina niuma ; nẽnda kule kunako mti ule, unitçumie
elle me fait mal ; va là-bas où il y a plante celle-là, (que) tu me cueilles
dawa, unifikitçie, nitie
(le) remède, (que) tu me pulvérises (en écrasant par froissement), (que) je mette
kitçwani, marra nitapoa. » Sũngura akaõndoka, akazũnguka
sur (la) tête, subitement je guérirai. » (Le) lièvre il partit, il tourna
nyuma ya nyumba. Kuwèkwa vyakula, wale walio leta vyakula
derrière de (la) case. Etre placés (les) mets, ceux-là qui ont apporté (les) mets
wana õndoka, marra sũngura amèkwiça rudi, na dawa yake
ils se retirent, subitement (le) lièvre il a fini revenir, et (le) remède de lui
ana fikitça, ana mwãmbia : « Hii, Somo, dawa yako. » Fisi
il froisse, il lui dit : « Ceci, Camarade, (c'est) remède de toi. » (L')hyène
akasèma : « We Somo, kibalabala, kidyãndja, kula wee vyakula. »
elle dit : « Toi Camarade, petit rusé, petit malin, mange toi (les) mets. »
Sũngura akadyikalia, akala vyakula vyote.
(Le) lièvre il s'assit, il mangea (les) mets tous.

Uşubuhi, vikapikwa vĩngine. Alipo ona fisi vyakula
(Le) matin, ils furent cuits (d')autres. Quand elle eut vu (l')hyène (les) mets
vina kudya, akadyitia tumbo : « Hii ! Hii ! tumbo laniuma !
ils viennent, elle se mit (mal de) ventre : « Oh ! Oh ! (le) ventre il me fait mal.
Hii ! Hii ! tumbo laniuma ! Sũngula, nẽnda ukatçume ule
Oh ! oh ! (le) ventre il me fait mal ! Lièvre, va (que) tu cueilles cette

mti dawa ya tumbo, niliyo kuonyèça ndjiani, udye
plante (le) remède du ventre, que je t'ai montré en route, (que) tu viennes
nayo upesi. » *Sũngura akazũnguka nyuma, akatwaa dawa ya*
avec lui vite. » Le lièvre il tourna derrière, il prit (le) remède du
tumbo, akamletèa : « *Hii dawa yako, Somo,*
ventre, il lui apporta : « Ceci (c'est) remède de toi, Camarade,
uliyo nionyèça. » *Fisi akakasirika :* « *Wee dyãndja,*
(celui) que tu m'as montré. » (L')hyène elle se fâcha : « Toi grand malin,
kibalabala, kula vyakula vyote. » *Sũngura akavila vyote. Basi*
rusé, mange (les) mets tous. » (Le) lièvre il les mangea tous, Or
fisi limèkasirika ; akawêta wakwewe,
(la) grande hyène elle est fâchée ; elle les appela ses beaux-parents,
akawaãmbia : « *Kêço nampeleka kisũngula hitço kibalabala mno.* »
elle leur dit : « Demain je le (re)conduis petit lièvre ce rusé trop. »
Siku ya tatu, ukapikwa wali dyioni. Zikapakuliwa
(Le) jour de trois(-ième), il fut cuit (le) carri au soir. Elles furent chargées
sahani mbili kubwa. Fisi alipo ona sahani mbili zina kudya
assiettes deux grandes. (L')hyène quand elle vit assiettes deux elles viennent
kubwa, ali dyitia mguu : « *Mguu una niuma!*
grandes, elle s'était mise (mal de) patte : « (La) patte elle me fait mal!
Mguu una niuma! Sũngula, nẽnda unitafutie dawa ile
La patte elle me fait mal! Lièvre, va (que) tu me cherches remède celui-là
ya mguu kule ndjiani, uniletèe. » *Sũngura*
de (la) patte là-bas sur (le) chemin, (que) tu m'apportes. » (Le) lièvre
akazũnguka nyuma, akadya na dawa ya mguu : « *Twaa,*
il tourna derrière, il vint avec (le) remède de (la) patte : « Prends,
hii dawa yako. » *Fisi akamwãmbia :* « *Wee, Sungula,*
ceci (c'est le) remède de toi. » (L')hyène elle lui dit : « Toi, Lièvre,
kibalabala mno. Basi, wali wote kula wee, miye sitaki. »
(tu es) rusé trop. Or, (le) carri tout mange toi, moi je ne veux pas. »
Sũngura akaĩngia wali, akala sahani modya, modya
(Le) lièvre il entra = se mit (au) carri, il mangea assiette une, une (l'autre)
ikamçinda. Sũngura akalala, akatwaa tõnge
le vainquit (dépassa ses forces). (Le) lièvre il se coucha, il prit boulette (de riz)
modya akabãndika dyitço hili ; akatwaa na tõnge modya, akabãndika
une, il colla (l')œil celui-ci ; il prit et boulette une, il colla
dyitço hili. Basi fisi alipo kudya kutaka kwiba
(l')œil celui-ci (le second). Or (l')hyène quand elle vint vouloir voler
ule wali alio saza mwẽnziwe, akaona wali alio ubãndika
ce carri qu'avait laissé son compagnon, elle vit (le) carri qu'avait collé

sũngura, akanèna : « *Yu matço sũngula, atanigũndua* » ;
(le) lièvre, elle dit : « Il est yeux (= éveillé) (le) lièvre, il me découvrira » ;
akarudi, akakaa kitako. Sũngura
elle retourna, elle demeura (sur son) séant (= elle s'assit). (Le) lièvre
alipo amka uṣubuhi, akanawa uso, akala wali wake
quand il fut levé (le) matin, il se lava (la) figure, il mangea (le) carri de lui
ulio salia.
qui était resté.

Wakẽnda zao kidogo kidogo; kwa fisi ana ndjaa,
Ils allèrent s'en petitement petitement ; pour (l')hyène elle a faim,
dyẽmbãmba, hawèzi kwẽnda. Hatta wakifika mdyini
(elle est) mince, elle ne peut marcher. Jusqu'à (ce que) eux arrivant à (la) ville
kwao, fisi akaaga, akẽnda nyumbani kwake kupikiwa.
chez eux, (l')hyène fit ses adieux, elle alla à la case chez elle pour avoir
Anamo kaa kitako nyumbani kwake,
(qq. ch. de) cuit. Où elle demeure (sur son) séant dans (la) case chez elle,
sũngura akatokèa. Fisi akamwuliza : « *We, Sũngula, kudya kutaka*
(le) lièvre survint. (L')hyène elle lui demanda : « Toi, Lièvre, venir vouloir
nini huku kwãngu? » *Sũngura akaitika* : « *Nidye kutwaa nini?*
quoi ici chez moi? » (Le) lièvre répondit : « (Que) je vienne prendre quoi ?
Nimèkudya kutwaa udyira wãngu. » *Fisi likamwuliza* :
Je suis venu prendre salaire de moi ». (La) grande hyène elle lui demanda :
« *Udyira wa nini?* » *Akasèma* : « *Kule niliko kupeleka*
« Salaire de (pour) quoi ? » Il dit : « (Pour) là-bas où je t'ai conduite
ukweni kwako. » *Fisi likasèma* : « *Haça,*
dans ta belle parenté chez toi. » (La) grande hyène elle dit : « Absolument pas,
sina udyira; tumèkwẽnda tu. »
je n'ai pas (de) salaire (à donner) ; nous sommes allés seulement
Basi sũngura akainama, akatçukua sahani ya wali
(sans engagement). » Or (le) lièvre il se baissa, il emporta (l')assiette de carri
ya fisi, akakimbia, fisi asiwèze kwẽnda mbio
de (l')hyène, il s'enfuit, l'hyène sans qu'elle pût aller (à la) course
kwa ndjaa, asimpate.
par (la) faim, sans qu'elle l'attrapât.

Basi fisi asipo mpata sũngura, akampelekèa salamu :
Or (l')hyène ne l'ayant pas gagné (le) lièvre, elle lui envoya (un) salut :
« *Salamu, Sũngula, tutakapo onana popote,*
« Salut, Lièvre, où nous nous verrons partout (= qq. part q. ce soit),

tutakamatana tu. » *Hatta lèo, fisi na*
nous nous empoignerons seulement ». Jusqu' aujourd'hui, (l')hyène et
sũngura hawapatani.
(le) lièvre ils ne s'accordent pas.

Récit du capitaine Hamis (*Nahoza Hamisi*), originaire de l'îlot de Toumbatou.

MAFUMBO (Proverbes).

Apataye, si mwẽnzio.	(Celui) qui gagne (devient riche), n'est pas (plus) ton compagnon.
Asisikie la mkuu, huvũndjika mguu.	(Qu')il n'écoute pas (l'avis) de (son) supérieur, c'est se briser (se brisera) la jambe.
Dyogoo la çãmba haliwiki mdyini.	(Le) coq de (la) campagne ne chante pas en ville. (Chacun chez soi).
Mpãnda ngazi huçuka.	(Le = celui qui) monte (l')échelle (re)descend. (L'orgueilleux sera humilié).
Muumwa na nyoka, akiona uñongo (ou *kãmba*), *huçituka.*	(Le = celui qui est) mordu par (un) serpent, lui voyant (= s'il voit) (un) lien (ou une corde), il tressaille. (Chat échaudé craint l'eau froide).
Mwenye kutẽnda mèma, adyifanyizia mwenyewe (ou *nafsi yake*).	(L')ayant faire (= celui qui fait) (le) bien, il se (le) fait à lui-même.
Nẽnda pole ufike.	Va lentement (pour que) tu arrives.
Saburi yavuta ĉèri.	Patience attire bonheur.
Mwenye tçake hakosi tça mwẽnziwe.	L'ayant (celui qui a du) sien ne manque pas (n'a pas besoin) de (ce qui est) à son compagnon).
Tçẽmbo ni itone-tone, ndipo liyaapo ipãnda (G.).	Le vin de palme c'est (couler) goutte (à) goutte, c'est alors que s'emplit la coque de coco. (Les petits ruisseaux font les grandes rivières).

Vitenda-wili[1] (Devinettes).

Celui qui demande à proposer une devinette dit *tẽnda-wili* « faire à deux », on lui répond *tega* « tends » (un piège).

Gumu-gumu huzaa teke, teke-teke huzaa gumu. — Mahindi.

(Le) dur engendre (le) tendre), (le) tendre engendre (le) dur. — (Grains de) maïs.

Kama natupa mtçale wangu mtçana, huẽnda mbali; nikiutupa usiku, huẽnda karibu. — Dyitço.

Comme (si) je lance ma flèche (le) jour, elle va loin ; si je la lance (de) nuit, elle va près. — Œil.

Mtoto wãngu killa mwaka hulala tçini. — Boga.

Mon enfant chaque année est couché à terre. — Citrouille.

Nyumba yãngu kubwa, haina taa. — Kaburi.

Ma maison (est) grande, elle n'a pas de lampe. — Tombe.

Wána watatu : akiõndoka mmodya, wawili hawafay. — Mafiga.

Trois enfants : si l'un se retire, (les) deux (autres) ne peuvent servir. — Les 3 pierres du foyer.

Nyaraka (Lettres).

Barua yãngu imwẽndèe[2] rafiki yãngu fulani bin fulani.

(Que) ma lettre aille à mon ami un tel fils d'un tel.

Amani dyuu yako, na rehema ya Mũngu, na baraka yake[3].

(Que la) paix (soit) sur toi, et (la) miséricorde de Dieu, et sa bénédiction.

Salamu. Mimi nali kudya kwako, siku ya idyuma : nali pèwa haṭi na baba kukuletèa. Uṣubuhi nilipo kudya kwako, nisikuone, nikarudi na haṭi yãngu, nikampa mwenyewe, Nimèpata habari punda wako wawili wamèkamatwa na simba : sidyui ni kwèli, ama ni uõngo, Mũngu adyua.

Salut. Moi j'étais venu chez toi, (le) jour du vendredi : j'avais été donné (un) acte par (mon) père (pour) t'apporter. (Le) matin quand je vins chez toi, sans que je te visse, je retournai avec mon acte, je (le) lui donnai (au) propriétaire, J'ai reçu nouvelle deux ânes de toi ont été pris par (le) lion : je ne sais (si) c'est vrai, ou (si) c'est faux, Dieu sait.

Salamu. Nimèandika mimi Abu-Bakari

Salut. J'ai écrit moi Abou-Bèkr

1. Sing. *Kitẽnda-wili* (Am. *tçondrowi*, G. *tçondrovi*).
2. On peut abréger, et dire avec ellipse du sujet : *Imwẽndèe rafiki yãngu*, qu'elle aille à mon ami. — 3. Variante : *Nakuõmbèa Mwiny'èzi Mũngu akufanyizie, akukĩnge na maovu*, je prie pour toi (le) Tout-puissant Dieu qu'il te favorise, qu'il te préserve du mal.

wa Taha al Barawii, mfũnguo wa kẽnda, mwèzi içirini, miaka mia kumi na mia mbili na kumi marra kẽnda[1].

(fils) de Taha de Barawa, mois neuvième, lune vingt, années dix cents et deux cents et dix neuf fois (1290).

Lettre d'un arabisant.

Huwa Allahu al taala.

Ila djenabi, al azizi, al akram, al mukarami, al muhaçami, fulani bin fulani Wa baada ya salamu, nakuarifu hali yãngu ngèma, wa sama nawe kuwa kazalika ya afia. Na zaidi ya habari risala uliyo niletèa imèwaṣili, ahsãnti. Nikapata habari ya kama wataka mbuni. Mwaka huũ, hawakukamatwa. Walakini wakati nitakapo wapata, nitakuletèa, in ça Allah.

Nisalimie ṣahibu yãngu, Mnye-Mbũngo bin Diwani. Na huku, wakusalimu dyamaa wote.

Katabahu mimi ṣahibu wako, Sefu bin- Selemani bin- Dyuma wa Saidi bin- Omari bin- Masudi. Bi tarihi, mfũnguo saba, mwèzi kumi, sanat 1301.

Lui le Dieu qui réside en Haut.

A (sa) seigneurie, le chéri, le très noble, le très généreux, le très honoré, un tel fils d'un tel. Et après (le) salut, je t'annonce (que) mon état (est) bon, et de plus (je désire que) toi aussi être de même (état) de santé. Et en plus de (pour) nouvelle, (la) missive que tu m'as apportée est arrivée, merci. Je reçus nouvelle de comme (que) tu désires (des) autruches. Cette année, elles n'ont pas été prises. Mais (au) temps où j'en recevrai, je t'apporterai, s'il plaît (à) Dieu.

Salue-moi mon ami, Mnye-Mboungo fils (du) Chef. Et ici te saluent toute (la) famille.

(L')écrivain (c'est) moi ton ami, Joseph fils (de) Salomon fils de Dyouma (fils) de Said fils d'Omar fils de Masoudi. Pour (la) date, mois (le) sept-(ième), lune dix, année 1301 (de l'hégire).

L'en-tête, l'introduction et la fin de la lettre sont en arabe, ou mi-swahili mi-arabe. On modifie ou abrège ces formules à volonté.

Variante de l'en-tête : *Bimanihi taala*, Par sa grâce qu'il soit exalté.

Bimanihi wa fazilihi taala, Par sa grâce et sa bonté qu'il soit exalté.

Bism illahi, errahmani, errahimu, Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux.

1. On dit plus communément : *miaka alfu na miateini na tisini,* années mille deux-cents quatre-vingt-dix.

Pour l'introduction : *Ila al çeči, al muhibi, al akrami, al mwazami, ṣafiu raẓiu indana, ndugu* (ou *ači*) *yãngu*.... Au Chef, l'aimé, le très noble, le très grand, le loyal, le complaisant pour nous, mon frère... *Ila hazra al mwazami*..., à son excellence le très grand... *Ila rafiki* (ou *muhibi*) *wãngu*, à mon ami. Quand on oublie ou ignore le nom du père du récipiendaire, on ajoute parfois, à la suite de son nom : *kun raẓi baba yako nimèmsahao*, sois indulgent ton père je l'ai oublié.

Pour le salut ajouté à l'introduction : *Salamu Allahu taala. In ça Allah, salamalèk, wa rahmat illahi wa barakatuhu. Nataka hali zako kuwa ngèma, wa sama nami kuwa kazalika ya afia : al hamdu lillahi*, que le Dieu très haut daigne lui accorder le salut. S'il plaît à Dieu, que le salut soit sur toi, et la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. Je désire ton état être bon, et de plus être de santé de même avec (que) moi : la louange à Dieu.

Pour la date : *Bi tarihi, rabi ačèr, sanat 1301. Bi tarihi, nahari 7, çahari rabi ačèr, sanat 1301*, pour date, jour 7, lune (mois lunaire) *rabi ačèr*, année 1301.

L'adresse est la répétition abrégée ou modifiée de l'en-tête.

POÉSIES

La versification swahilie a pour base *le nombre des syllabes* et *des accents* d'une part, *la rime* ou *l'assonance* de l'autre. L'accent, dont il est ici question, est non pas l'accent tonique propre à chaque mot pris isolément, mais l'accent oratoire qui attribue la hauteur et la durée ordinairement à l'avant-dernière syllabe de chacun des mots principaux, p. 8.

Les vers communément employés sont de 6, 8, 10, 12, 14 et 16 syllabes :

Ceux de 10 syllabes avec une césure après la 4ᵉ.

Ceux de 12 syllabes avec la césure après la 6ᵉ.

Ceux de 14, avec la césure après la 6ᵉ, moins souvent après la 5ᵉ, la 8ᵉ ou la 10ᵉ.

Ceux de 16 syllabes forment un double 8 syllabes, avec une seule rime finale.

Il y a deux accents dans les vers de 3, 4, 6 et 8 syllabes, trois dans ceux de 10 syllabes, 4 dans ceux de 12 et 14.

Le nombre des syllabes n'est pas toujours de rigueur, surtout quand le vers est un peu long. Il suffit, dans ce cas, que les accents rythmiques soient observés.

L'hiatus est permis, ce qui n'empêche pas de le combler souvent par élision ou contraction.

Chant des batteurs de terrasse en commençant le travail.

O'ya e lèo ! O'ya e ! (bis)	Holà aujourd'hui ! Holà !
Usubu'hi na mapè'ma lè'o, (bis)	De bon matin aujourd'hui,
Kwãn'za twõm'be Mũngu. (ter)	D'abord prions Dieu.

...Utenzi wa Kiama	*Poème de la Résurrection* (Extraits).
Hii lè'o, siku ga'ni ? *Hii lè'o, kuna ni'ni ?* *Nãmbia'ni, nãmbia'ni,* *Na'mi nipate kudyu'a.*	Ce jourd'hui, quel jour est-ce ? Ce jourd'hui, qu'y a-t-il ? Dites-moi, dites-moi, Que moi aussi je sache.
Ndi'yo siku ya Kia'ma, *Ya vium'be kulala'ma ;* *Ndi'yo siku ya nada'ma,* *Vium'be kudyuti'a !*	C'est le jour de la Résurrection, Des lamentations des créatures ; C'est le jour des regrets, Du repentir des créatures !
...Ile pãn'da ikaõmbo'a : *« E'nyi mulio fuki'wa,* *Ni lè'o kufufuli'wa,* *Inuka'ni wote pi'a !*	Cette trompette retentit : « O vous, qui êtes enterrés, C'est aujourd'hui la Résurrection ; Levez-vous tous !
...Ondoke'ni, õndoke'ni, *Muto'ke makaburi'ni ;* *Muredyè'e dunia'ni :* *Ni si'ku, imèwadyi'a.*	Sortez, sortez, Revenez des tombeaux, Retournez sur la terre ; C'est le jour, il est arrivé pour vous.

Regrets de la vieillesse obligée de céder le pas a la jeunesse (Mv.).
(Allégorie tirée du palmier, dont les jeunes palmes poussent les vieilles en bas.)

Kum'bi fu lãmbie bi'ṭi :	Palme morte (vieillie) dit à jeune :
« Kimbele-mbe'le wau'me ! »	« En avant les mâles ! » [le regret :
Kium'be, mwãnzo, hadyu'ṭi ;	La créature, au début, ne connaît pas
Madyuṭo hudya kinyu'me :	Les regrets viennent plus tard :
Mvunda-ṭi',	Le brise-pays (fléau du pays).
Mwana-ṭi'.	(C'est) l'enfant du pays (= l'ennemi le plus redoutable n'est pas l'étranger).

L'amitié brisée ne se reprend pas sans avances de la part de l'auteur de l'offense (Am.).

Kiwa'ḷa, situn'd^{r}i,	Si je quitte (me sépare de quelqu'un), [je n'accueille (plus),
Sizungu'i çĩn'go ;	Je ne tourne (plus) le cou (la tête);
Kii'za, sitẽn'd^{r}i.	Si je refuse, je ne fais (auc. avance).
Kwè'li ! si urõn'go :	Vrai ! ce n'est pas un mensonge :
Tçẽmbe'u hatçẽn'd^{r}i,	Le ciseau ne fait (rien),
I'la kwa kimãn'go.	Sans le maillet (pour l'enfoncer).

Berceuse (*Kiamu tça kae,* Amou ancien).

Da'da Zina-Mũn'gu,	Bonne, Zina-Moungou,
Te'za, ṭeza na'ye,	Joue, joue avec elle,
Na kina'na tçãn'gu ;	Avec ma petite mère ;
Mlu'lu asi'ye ;	Croque-mitaine qu'il ne vienne ;
Pẽmbè'a mwan'ãn'gu ;	Berce mon enfant ;
Kato'to kaya'ye	Bébé, dors.
Angu'sa kipũn'gu,	Sois agile (comme) l'aigle,
Yãnga'ni upa'e ;	Jusqu'au ciel q. tu t'élèves (= grandis);
U hali'fa wãn'gu,	Tu es ma remplaçante (toi la bonne),
Kani'pakati'e ;	Porte-la moi ;
Pẽmbe'a mwan'ãn'gu ;	Berce mon enfant ;
Kato'to kaya'ye.	Bébé, dors.
Andi'ka kidũn'gu,	Prépare le petit pot à cuire,
Na ma'i uti'e,	Que tu y mettes de l'eau,
Kikõn'd^{r}o tçẽngwãn'gu	Pour la bouillie légère
Ña'zi ukami'e ;	Que tu exprimes (le lait de) coco ;
Pẽmbè'a mwan'ãn'gu ;	Berce mon enfant ;
Kato'to kaya'ye.	Bébé, dors.
Mina'zi ya Fũn'gu,	Les cocotiers de Foungou,
Na K^{r}õnde ya Kwa'e,	Et le champ de Kwaé,
Na tawãn'gu lãn'gu	Et mon écrin
La zõm'bo na 'twa'e ;	Aux bijoux aussi prends (ô ma fille).
Pẽmbè'a mwan'ãn'gu ;	Berce mon enfant ;
Kato'to kaya'ye.	Bébé, dors.

Da'da, hikimi'za ;
Watu'mwa na wa'e,
Zali'a, Muha'za,
A'ça na Hadi'e ;
Musi'mu t^rato'za ;
Kato'to kaya'ye.

Bonne, hâte-toi ;
Que les esclaves aussi viennent,
Zalia, Mouhaza,
Acha et Hadié ;
(A la) mousson (du nord) je percerai [(les oreilles de ma fille pour les orner.)
Bébé, dors.

Plainte sur le travail des ouvriers (G.).

K^ea'ẓi ẓali ẓa madyi'ra,
Na wĩn'gi wa kisutu'o
Kwa vê'ne kungora-ngo'ra ;
Va'tçu vatçuma fiki'ra,
Ru'hu ẓẽmbetçe na nyo'yo,
Na kutçẽn'd^ra nd^riyo si'yo,
Na kwond^roa'na ndia'ni.

Les travaux ont des moments (de [repos).
Et quantité de gratifications
Pour les surveillants ;
Les gens (ouvriers) emploient (font de) [l'esprit (au lieu de travailler),
(Leurs) âmes sont collées à (leurs) [cœurs (sont sans énergie),
Et le travail c'est cela ce n'est pas [cela (est vaille que vaille),
Et se bousculer en chemin.

Liõngo (Ng.).

(Une des strophes d'une épopée très populaire).

Bona'po har'bu, kiugu'a nawa na a'fa,
Ka'wa na fura'ha dya aru'si ya mzofa'fa ;
Ntagamiza'po kondo zi'to tçẽndè'a ha'fa,
Ni mwana çudya'i, mpẽndè'za nye'mi za ku'fa,
Kwa ku'tça hiza'ya na adu'i wa kunisè'ma.

Quand je vois le combat, si je suis malade, je reviens à la santé,
J'éprouve de la joie comme au cortège d'une noce ;
Lorsque je fonce dans la mêlée allant au danger,
Je suis brave, aimant la joie de mourir,
Par crainte d'affront, que l'ennemi ne me diffame.

Licences poétiques.

L'intelligence de la poésie est souvent rendue difficile, par l'emploi d'archaïsmes grammaticaux et de termes vieillis ou désuètes, par les emprunts à l'arabe [1] et aux dialectes voisins, par la création de néologismes, surtout de noms verbaux inusités dans le langage courant, enfin par un certain nombre de licences, qu'on peut classer comme il suit :

I. **Abréviations.** — 1° Suppression de *na* dans l'expression du verbe « avoir » devant un substantif complément :

Ali upãnga, il a (une) épée, pour *ali na...*
Hatu mtu, nous n'avons personne, pour *katuna...*
Asiwe mfano, qui n'ait pas (son) pareil, pour *asiwe na...*

2° Suppression de *-po* dans *pasipo* simple ou auxiliaire, de *-we* dans *pasiwe na,* de *-we na* dans *nisiwe na :*

Pasi mtu, sans personne, pour *pasipo mtu ;*
Nisi lala, sans que je donne, pour *nisipo lala ;*
Nisi ndaa, nisi nyota (D. N.), sans que j'aie faim, sans que j'aie soif, pour *nisiwe na.*

3° L'omission de certains pronoms subjectifs, surtout de la 1re pers. du sing. et de la 2e pers. du plur. :

Tasèma, je dirai, pour *nitasèma ;*
Tamutẽndani? que lui ferez-vous (de mal) ? pour *mutamutẽndani?*
Mwili kitetemeka, le corps tremblant, pour *ukitetemeka.*

4° Le retranchement du *ku-* de l'infinitif : *nipate dyua,* que je puisse connaître.

5° La chute de *l ou r* entre deux voyelles, dont la seconde est finale. Le cas est surtout fréquent devant *a* final des substantifs et adverbes : *fazia* pour *fazila* vertu, *maa* pour *marra* subitement.

6° Abréviation du possessif, V. p. 117-119.

7° Diverses crases : *Kwalo* pour *kwa nèno hilo* pour cela, en cela ; *mnyãngaa* pour *mnyãngalika* (un) drôle.

1. Chez les arabisants, les emprunts sont illimités, requérant de la part du traducteur une connaissance si vaste, qu'il lui faut à chaque instant recourir à la grammaire et au dictionnaire arabes, le dictionnaire swahili le plus complet ne pouvant contenir ni prévoir tous les cas.

II. **Additions.** — 1° Restitution archaïque du *ku-* de l'infinitif dans presque tous les temps personnels, V. p. 172-173.

2° Restitution de *l* entre deux voyelles, dont l'une au moins est radicale : *makala* pour *makaa* charbon, *mulume* pour *mûme (muume)* mâle.

3° Addition abusive à une voyelle finale d'une autre voyelle, pour obtenir la rime : *razia* (pour *razi*) content.

C'est ici également qu'il convient d'indiquer l'emploi du verbe directif au lieu et place du primitif, soit pour les besoins de la rime, soit pour obtenir le nombre de syllabes : *mãmbo yaliyo pitia* (pour *yaliyo pita*), les choses qui sont passées.

III. **Permutations vocaliques.** — 1° Par recours à un archaïsme, comme la substitution d'un *a* à l'*i* du présent de l'indicatif négatif, à l'*e* de l'aoriste archaïque ou du subjonctif : *uçiçiwa* (pour *uçuçiwe*), il tient, de *kuçika.*

2° Par changement abusif de finale : *-ingina* pour *-ingine* autre ; *aziza* pour *azizi* cher ; *nabia* pour *nabii* prophète ; *kwãnzo* pour *kwãnza* d'abord ; parfois avec chute d'une *l* intervocalique, *awaa* pour *awali* d'abord.

IV. **Permutations consonnantiques.** — Les plus fréquentes sont par changement de *ki-* affixe en *tçi- (tç-, ç-) : akaçãngua* (pour *akakiãngua*) *kilio*, il arracha un soupir ; *atçẽnda* (pour *akiẽnda)* lui allant.

V. **Inversion.** — Possessif avant le substantif : *zao nyuma* (pour *nyuma zao)* devant eux ; *yako hali* (pour *hali yako)* ton état. Démonstratif avant le substantif : *yule mtu* (pour *mtu yule)* cette personne. Etc.

ADDITION

Page 147, **-enye**. Après 1° Du substantif *mw-enye*, ajouter en note :

Etymologiquement *mwenye* est une locution participiale « l'étant avec », d'où « l'ayant ». Il y a, dans les langues bantoues, deux formes archaïques *mwena* (Luba), et *mwini* (Nyandjya, Héréro, Duala, etc.) : *mw-* préfixe, *e* ou *i* verbe « être » = *li* du swahili, *na* ou *ni* « avec ». Le Mpongwé dit équivalemment *om' ore ni* (pour *oma ore ni*), où *o-re-ni* = *mw-i-ni* des langues susdites : *o-re, mw-e, mw-i* = *m-li,* p. 218.

ERRATA

Page	ligne	au lieu de	lisez
10	16	*'a 'a'a*	*‘a ‘a‘a*
52	12	de la classe	de la sous-classe
53	6 d'en bas	Les rapicaux	Les radicaux
56	2 en note	Tète	Tète
69	13	exclue	exclut
72	14	mème	même
87	26	6	9
103	5	e ne	je ne
»	6	u ne	tu ne
»	7	l,	~~elle~~ il
104	2 d'en bas	*hai-y-toçi,* etc.	*hä-y-toçi* cela ne suffit pas, *ha-y-ẓuru* cela ne fait rien, qui se disent de préférence à *ha-i-toçi, ha-i-ẓuru.*
151	3	infiniif	infinitif

Page	ligne	au lieu de	lisez
156	18	rejetés	répétés
161	en note, 4	basé	basée
163	5	à double voyelle	à double voyelle finale
164	9	*umèpasuliwa na*	*umèpasuliwa kwa*
172	6 d'en bas	après craindre. Ajoutez à	la ligne : Aux verbes précédents on pourrait ajouter *k-uza* pour *ku-uza* vendre.
173	8, 7 d'en bas	les trois verbes... *k-ota* se chauffer,	les verbes... *k-ota* se chauffer, etc.
200	7	*m-tu* [1]... *a-li-o*	*m-tu* [1]... *a-li-ye*
208	6 d'en bas	*ku-uza* interroger	*k-uza* vendre
213	5	verbe *li-*	verbe *-li*
214	17	*ni-li-o* [1]	*ni-li-o* [2]
»	20	*a-li-o* [1]	*a-li-o* [2]
215	20	n'ont pas de fleurs : *maña*	n'ont pas de fleurs : *maua*
217	3	verhes	verbes
219	14	*kukunionya*	*hukunionya*
221	12	lorsque,si	lorsque, si
222	20	*nimè kuwapo*	*nimèkuwapo*
223	1	on	ou
»	3	*kapakuwapo*	*hapakuwapo*
»	12	ncore	encore
224	21	n'aura	n'aurai
226	2	*nita kapo kuwa*	*nitakapo kuwa*
236	9	« il n'y pas »	« il n'y a pas »
242	4 d'en bas	*nusu*	*nuṣu*
»	3 »	*mboli*	*mbali*
245	7	V. p.	V. p. 239.
252	7	Pratiquement,..	phrase à supprimer, moins l'exemple final.
254	15	*asige*	*asiye*
256	23	*Hodi !*	*Hodi ?*
263	18	*yãngo*	*yãngu*
276	11 d'en bas	je les ai reçu	je les ai reçus

26 ... passé narratif

201 – 2e d'en haut soite — Suite.

204. – 7 d'en bas. – sans correspondant négatif — sans correspondant affirmatif

281. – 12 d'en haut. 3e — 4e

158. – 6 d'en bas. – manque un mot après Mti huu hufukizwa.

TABLE DES MATIÈRES

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

